

Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz /
Driemaandelijks tijdschrift van de Auschwitz Stichting
 N° 80-81 • juillet-décembre 2003 / *juli-december 2003*

Sommaire - *Inhoudstafel*

BARON PAUL HALTER :	
Editorial / <i>Editoriaal</i>	3
STEFAAN SMIS :	
<i>De wet betreffende ernstige schendingen van bet internationaal humanitair recht in theorie en praktijk</i>	7
Hans JANSEN :	
<i>Christelijke wortels van racistische jodenhaat</i>	29
ELIANE BURNET :	
Faire de l'art avec les cendres d'Auschwitz ?	73
FREDDY SARTOR :	
Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures	85
KATJA SCHUBERT :	
Auschwitz, une expérience européenne. Travail comparatiste sur la représentation littéraire de la Shoah par des femmes juives en France et en Allemagne	91
GEORGES PEREC :	
<i>(Inleiding door Rokus HOFSTEDE)</i>	107
Robert Antelme of de waarheid van de literatuur.	111
FRANCK SCHWAB :	
La mémoire de la Shoah, l'Europe et l'enseignement de l'histoire au crible des journées de Strasbourg (15-18 octobre 2002)	123
YANNIS THANASSEKOS :	
Politique génocidaire et modernité. A propos de l'ouvrage de Zygmunt Bauman	147
DOSSIER : IMRE KERTÉSZ, PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE 2002	
- Introduction / <i>Inleiding</i>	157
- IMRE KERTÉSZ :	
Discours prononcé à la réception du Prix Nobel à Stockholm le 10 décembre 2002	165

- Philippe MESNARD :	
Le destin et ses points de vue	173
- Albert MINGELGRÜN :	
Une lecture d'Imre Kertész	183
- Peter VARGA :	
Pensées sur l'œuvre de Imre Kertész :	
«Si un jour je pouvais apprendre qui et ce que je suis...»	201
- Interview d'Imre KERTÉSZ par Ester RÁDAI :	
Mon œuvre <i>Etre sans destin</i> est une métaphore du régime de Kádár ...	209
- János FRÜHLING :	
Qui êtes-vous Imre Kertész ?	
Premier Prix Nobel de littérature hongroise,	
accessoirement d'origine juive	221
- Pierre MERTENS :	
Imre Kertész	237
 <i>Mededeling</i> :	239
- Studiereis naar Auschwitz-Birkenau	
- Verhandelingswedstrijd 2002-2003	
- Seminars van de Stichting Auschwitz	
- Prijzen «Stichting Auschwitz»	
- Simon Wiesenthal Instituut te Brussel	
- Michèle Frey	
- European association of Jewish Child Survivors of the Holocaust	
- Rom-Sinti	
- Joods Museum van Verzet en Deportatie te Mechelen	
- Veroordeling van negationisten	
 Informations :	251
- Voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau	
- Séminaires pour enseignants 2003-2004	
- Concours de dissertation	
- Prix Fondation Auschwitz	
- Voyage à Auschwitz	
- Négationnistes condamnés	
 Nouvelles acquisitions et comptes-rendus /	
<i>Nieuwe aanwinsten en boekbesprekingen</i>	262

BARON PAUL HALTER*Président*

Des amendements à la loi de compétence universelle ont été, au début du mois d'août, votés par le Sénat, réduisant sensiblement la portée de ce généreux outil que la Belgique souhaitait apporter aux victimes (ou à leurs parents) des innombrables crimes et génocides qu'aura compté la planète ces dernières années. Le réalisme, les contraintes et les pressions des relations internationales auront eu raison de cette tentative pour le moins originale et intéressante. Le juriste Stefaan Smis ouvre ce numéro en nous commentant les difficultés auxquelles furent confrontés ses confrères ayant à agir dans le cadre de la théorie et de la pratique du droit humanitaire.

Nous poursuivons par la contribution de Hans Jansen qui s'est demandé si l'anti-judaïsme chrétien du Moyen-Age et de la Renaissance était un phénomène raciste. Se basant essentiellement sur la situation de l'Espagne aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles, l'auteur, parcourant les

siècles, observe en tout cas que l'antisémitisme des 19^{ème} et 20^{ème} siècles n'apparaît pas comme le résultat d'un prolongement historique de cet anti-judaïsme là. Le racisme «moderne» se fonderait ainsi, plus largement, sur une base politico-idéologique et pseudo-scientifique dont il repère, ailleurs, les origines.

L'exposition d'art contemporain «Mirroring Evil Nazi Imagery / Recent Art» qui se tint au Jewish Museum de New York au printemps 2002 suscita de nombreuses controverses en raison du caractère provocateur d'oeuvres intégrant des symboles de l'époque nazie. Eliane Burnet, philosophe, nous présente les tenants et aboutissants de cette exposition en visitant par le détail l'iconographie et le sens de ces œuvres.

Critique de cinéma, Freddy Sartor nous présente une courte analyse du dernier film de Claude Lanzmann, *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*, construit, comme *Shoah*, autour de témoignages, en l'occurrence ici celui

de Yehuda Lerner qui fut l'un des acteurs de l'insurrection de Sobibor.

Chargée de cours à la Humboldt-Universität de Berlin, Katja Schubert s'est interrogée sur la perspective intergénérationnelle franco-allemande afférente à la question de la mémoire de la Shoah. L'auteur analyse, au travers de quatre textes littéraires de femmes juives de deux générations, - deux allemandes, Ruth Klüger et Esther Dischereit, et deux françaises, Sarah Kofman et Cécile Wajsbrot -, les enjeux de cette problématique.

Nous restons dans le domaine littéraire avec le texte de Georges Perec intitulé «Robert Antelme où la vérité de la littérature» que nous présentons ici traduit en néerlandais par Rokus Hofstede. Nous remercions la maison d'édition amstellodamoise «Arbeiderspers» pour l'autorisation de publication qu'elle nous a accordée en avant-première. En effet ce texte, inédit en néerlandais, sera intégré dans un recueil de textes de George Perec qui sera publié très prochainement sous le titre *Ik ben geboren*.

Enseignant des cours de morale et de géographie dans un lycée français, Franck Schwab a assisté aux journées consacrées à la mémoire de la Shoah en Europe qui se sont déroulées en octobre 2002 au Conseil de l'Europe à Strasbourg. Au menu, différentes réunions, un colloque «Enseignement de la Shoah et création artistique» et une Conférence des Ministres de l'Éducation des pays membres du Conseil de l'Europe. Cette dernière a abouti à la création d'une «journée de la mémoire de la Shoah et de la prévention des crimes contre l'Humanité» qui

aura lieu le 27 janvier de chaque année (date anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz). Nous publions dans la foulée le discours que Madame Veil, Présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, a prononcé en ouverture de ces «journées» ainsi que le texte de la «Recommandation» du Comité des Ministres du Conseil de l'Europe.

Le génocide des peuples juif et tsigane perpétré par le nazisme est devenu, depuis de nombreuses années déjà, l'objet d'importantes études dans la plupart des disciplines des sciences humaines. Tout en saluant l'importance de l'ouvrage du sociologue Zygmunt Bauman, *Modernité et Holocauste* (1989), Yannis Thanassekos, Directeur de la Fondation Auschwitz, nous livre ici ses réflexions critiques sur cette difficile et complexe question. Y a-t-il des précautions à prendre dans le rapport de causalité que nous sommes légitimement tentés d'établir entre la modernité et le génocide ?

Enfin, pour clore ce numéro dans l'esprit des articles qui précèdent, nous avons le plaisir de vous présenter ici un important dossier consacré à l'œuvre d'Imre Kertész, Prix Nobel de littérature 2002. Outre le discours prononcé à Stockholm à la réception de son prix et un important article, rédigé de sa main, paru dans le journal hongrois *Èlet Ès Irodalom*, le dossier comporte les contributions des professeurs, écrivains et/ou témoins, Philippe Mesnard, Albert Mingelgrün, Peter Varga, János Frühling et Pierre Mertens, que nous tenons à remercier chaleureusement pour leur participation.

BARON PAUL HALTER*Voorzitter*

De recentelijk in het Parlement gestemde amendementen bij de genocidewet hebben de draagwijdte van dit genereuze instrument, waarmee België de slachtoffers (of hun familieleden) van de ontelbare misdaden en genocides ter hulp wilde komen, in aanzienlijke mate gekortwiekt. Het realisme en de druk en noodzakelijkheden van de internationale betrekkingen hebben het gehaald van dit op zijn minst originele en boeiend initiatief. Professor Stefaan Smis opent dit nummer met een juridische analyse van deze genocidewet en de problemen die ze hebben opgeroepen om de theorie van het humanitair recht om te zetten in de praktijk.

Wij vervolgen met een bijdrage van professor Hans Jansen die is ingegaan op de vraag in welke mate het christelijk anti-judaïsme uit de late Middeleeuwen en de Renaissance een racistisch fenomeen was. Op basis van het Spaanse voorbeeld in de 15^e en 16^e eeuw stelt hij alleszins vast dat het anti-semitisme

uit de 19^e en 20^e eeuw niet kan gezien worden als een historische voortzetting van dit anti-judaïsme. Het «moderne» antisemitisme zoekt veel eerder zijn grondslag in een politiek-ideologisch en pseudo-wetenschappelijk discours.

Omwille van haar provocatieve karakter en het gebruik van nazi-symboliek heeft de hedendaagse kunsttentoonstelling «Mirroring Evil Nazi Imagery / Recent Art», die in de lente van 2002 georganiseerd werd door het Jewish Museum te New York, een hele controverse uitgelokt. Filosofe Eliane Burnet stelt ons de uitgangspunten en de resultaten van deze tentoonstelling voor door dieper in te gaan op de iconografie en de betekenis van de werken.

Filmcriticus Freddy Sartor stelt ons een korte analyse van de laatste film van Claude Lanzmann voor, *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*. Zoals zijn meesterwerk *Shoah* werd ook deze film opgebouwd rond getuige-

nissen, meer bepaald deze van Yehuda Lerner, één van de actoren van de opstand van Sobibor.

Als docente aan de Humboldt-Universität van Berlijn heeft Katja Schubert zich verdiept in de herinnering van de Shoah in een Frans-Duits intergenerationeel perspectief. De inzet van de problematiek wordt uiteengezet aan de hand van vier literaire teksten van vrouwelijke joodse auteurs van twee verschillende generaties. Twee Duitse : Ruth Klüger en Esther Dischereit, en twee Franse : Sarah Kofman en Cécile Wajsbrot.

Wij blijven in de wereld van de literatuur met een door Rokus Hofstede in het nederlands vertaalde tekst van Georges Perec «Robert Antelme où la vérité de la littérature». Wij danken de uitgeverij de «Arbeiderspers» voor de toelating die zij ons gaf voor de publicatie van deze tekst. Deze in het Nederlands onuitgegeven tekst zal verschijnen in een bundel met de essays van Georges Perec, die binnenkort zal gepubliceerd worden onder de titel *Ik ben geboren*.

Als leraar moraal en aardrijkskunde in een Frans lyceum heeft Frank Schwab deelgenomen aan de Dagen voor de Herdenking van de Shoah in Europa die in oktober 2002 georganiseerd geweest zijn in de Raad van Europa te Straatsburg. Verschillende bijeenkomsten stonden op het programma : een colloquium «Enseignement de la Shoah et création artistique» en een Conferentie van de Ministers van Onderwijs van de landen die deel uitmaken van de Raad van Europa. Deze laatste heeft de basis gelegd voor een

«Herdenkingsdag van de Shoah en van Preventie ter voorkoming van misdaden tegen de Mensheid» die elk jaar moet plaatsgrijpen op 27 januari - de verjaardag van de bevrijding van Auschwitz. In dit kader publiceren wij eveneens de openingstoespraak van Mevrouw Simonne Veil, de voorzitter van de Fondation pour la Mémoire de la Shoah, alsook de tekst van de «Aanbeveling» van het Ministercomité van de Raad van Europa.

De door de nazi's doorgevoerde genocide op het joodse en zigeunervolk is sinds vele jaren een studieobject in de humane wetenschappen. Yannis Thanassekos, de directeur van de Stichting Auschwitz, geeft ons hier zijn kritische beschouwingen bij het sleutelwerk van de Duitse socioloog Zygmunt Bauman : *Modernité et Holocauste* (1989). Kan men zo maar een causaal verband leggen tussen moderniteit en genocide zonder enige behoedzaamheid aan de dag te leggen ?

Wij eindigen dit nummer in de lijn van de voorgaande artikels met een belangrijk dossier gewijd aan het werk van Imre Kertész, de Nobelprijswinnaar literatuur 2002. Wij zijn verheugd om naast zijn te Stockholm uitgesproken openingstoespraak en een recent van zijn hand verschenen artikel in het Hongaarse tijdschrift *Élet És Irodalom*, ook de bijdragen te publiceren van verschillende professoren, schrijvers en of getuigen : Philippe Mesnard, Albert Mingelgrün, Peter Varga, János Frühling en Pierre Mertens. Wij danken hen van harte voor hun waardevolle en geapprecieerde bijdrage.

STEFAN SMIS *

De wet betreffende ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht in theorie en praktijk

1. Inleiding

Recente initiatieven hebben het bestraffen van ernstige internationaal-rechtelijke misdaden in een stroomversnelling gebracht. Een halve eeuw na de Neurenberg en Tokio tribunalen, kan men van een ware revival spreken. Verwoede pogingen om gedurende decennia een strafrechtshof op te richten leken ineens op veel meer bijval te kunnen rekenen. De gruweldaden die gepaard gingen met de conflicten in Ex-Joegoslavië en Rwanda zijn daar zeker niet vreemd aan. Op 17 juli 1998 werd te Rome het statuut van het Internationaal Strafhof plechtig ondertekend.¹ Dit statuut heeft onverwacht snel het vereiste aantal ratificaties (60) verkregen zodat het op 1 juli 2002 in werking kon treden². Het Rwanda

en het Joegoslavië tribunaal³ lijken na een moeilijk begin op volle toeren te functioneren. De aanhouding, uitlevering en berechting van Milosevic tonen aan dat ook de hoofdverantwoordelijken in de toekomst rekenschap zullen moeten afleggen voor de internationale tribunalen. Besprekingen om gelijkaardige tribunalen op te richten voor het vervolgen van ernstige misdaden gepleegd in Sierra Leone, Cambodja en Oost-Timor werden gewijzigd waardoor nu gemengde tribunalen opgericht werden of zullen worden. Maar al gebeurt de vooruitgang op dit gebied niet zonder de nodige moeilijkheden en werden een aantal ontgoochelingen genoteerd⁴ die het blijvend isolationisme van enkele staten in het licht brengen, enkele decennia geleden had-

den slechts weinigen zulke ontwikkelingen kunnen voorspellen.

Op nationaal vlak zijn eveneens belangrijke ontwikkelingen aan de gang. Een aantal staten hebben recentelijk wetten uitgevaardigd (of zijn daarmee bezig) die een nieuwe dynamiek hebben doen ontstaan op het gebied van de vervolging van in het buitenland gepleegde ernstige schendingen van mensenrechten, oorlogsmisdaden en misdaden tegen de mensheid.⁵ Het territorialiteitsbeginsel blijkt niet langer de norm voor het vervolgen van deze ernstige schendingen van het internationaal recht. Steeds meer wordt het personaliteitsbeginsel, zowel wat betreft het slachtoffer als de dader, erkend als het aanknopingspunt om te bepalen waar er kan worden vervolgd. In sommige gevallen zal zelfs het universaliteitsbeginsel ingang krijgen. Het is alsof de globalisering ook hier sporen nalaat.

In versneld tempo lijkt een gemeenschappelijk waardenstelsel te zijn ontstaan dat gebiedt dat ernstige schendingen van het internationaal recht, waar ook gepleegd, moeten worden vervolgd. Dat heeft in België onder meer geleid tot het uitvaardigen van de wet van 16 juni 1993 «*betreffende de bestraffing van de ernstige inbreuken op de Internationale Verdragen van Genève van 12 Augustus 1949 en op de Aanvullende Protocolen I en II bij die Verdragen, van 8 juni 1977*» (hierna Wet van 16 juni 1993), zoals zij werd gewijzigd door de wet van 10 februari 1999 «*betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht*» (hierna Wet van 10 februari 1999). België heeft ter zake voor de ogen van de wereldgemeenschap het voortouw willen nemen om een reeks internationaal-rechtelijke taboes te doorbreken. De combinatie van het gebruik van het systeem van universele jurisdictie (zelfs *in absentia*) in de wet met de in het Belgisch strafrecht erkende figuur van klacht met burgerlijke partijstelling

maakt van de Belgische wet een uniek en voor slachtoffers uitermate interessante wet.

Op basis van deze wetgeving werd o.a. de vraag om uitlevering van ex-dictator Pinochet gericht aan de Britse autoriteiten en zijn vier Rwandese onderdanen door het Brusselse Assisenhof veroordeeld wegens hun betrokkenheid bij de Rwandese genocide van 1994⁶. Ondanks de vrij unanieme steun die de bovenvermelde wetten gedurende de voorbereidende debatten in het Belgisch parlement genoot, werd de wet, naar aanleiding van klachten tegen de Israëlsche premier Sharon wegens zijn vermeende betrokkenheid bij de slachtingen van Sabra en Chatilla, vanuit verschillende hoeken in binnen- en buitenland aangevallen. Hierbij wordt gesteld dat België niet kan fungeren als een soort universele beklagdenbank waar personen die hoge staatsfuncties bekleeden zich niet meer veilig kunnen begeven. Ook het Internationaal Gerechtshof heeft België in het vorig jaar uitgesproken arrest in de zaak Democratische Republiek Kongo tegen België (hierna internationale *Yerodia* zaak) op een aantal punten teruggefloten⁷.

De groeiende diplomatieke druk naar aanleiding van de zaak tegen Sharon en andere zaken in België aanhangig gemaakt tegen buitenlandse politieke figuren, maar ook de internationale *Yerodia* zaak en de snelle inwerkingtreding van het statuut van het Internationaal Strafhof, hebben België ertoe gedwongen de wet te wijzigen. Op 7 mei 2003 verschenen in het Belgisch Staatsblad de wet van 23 april «*tot wijziging van de wet van 16 juni 1993 betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht en van artikel 144ter van het Gerechtelijk Wetboek*» (hierna Wet van 23 april 2003). Toch wijst alles ernaar dat het laatste bedrijf i.v.m. de wet nog niet geschreven is. Al heeft de Belgische wetgever met deze wijziging gepoogd misbruiken te vermijden en door allerlei scho-

ten en filters bevriende landen gerust te stellen omtrent de toepassing van de wet, toch lijken voor sommige landen, en met name de VS, de wijzigingen niet ver genoeg te zijn gegaan⁸. Ten gevolge van een zelden geziene campagne tegen België heeft de nieuwe regeringsploeg het initiatief moeten nemen om opnieuw en op korte termijn de wet af te zwakken⁹.

Deze bijdrage zal zich toespitsen op de wet betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht. De belangrijkste en meest controversiële kenmerken van deze wet zullen besproken worden en er zal nagegaan worden hoe deze geïnterpreteerd moeten worden naar aanleiding van de recente internationale en nationale ontwikkelingen.

2. Wordingsgeschiedenis van de wet van 10 februari 1999

De hernieuwde interesse voor het bestraffen van ernstige inbreuken op fundamentele regels van het internationaal recht in het begin van de jaren '90 werd ook gedeeld door een aantal Belgische parlementsleden. Na de verschillende internationale initiatieven ter zake (oprichting van het Joegoslavië- en Rwanda Tribunaal en de diplomatieke besprekingen die uiteindelijk geleid hebben tot het aannemen van het statuut van het Internationaal Strafhof) werd daarom in september 1996 en onder impuls van de PRL-FDF fractie in de Senaat, een colloquium georganiseerd met als titel *Justice internationale: de Nuremberg à La Haye et Arusha*. De bedoeling was de aandacht te vestigen op een aantal aspecten inzake bestraffing van internationaal-rechtelijk erkende misdaden die door de Belgische wetgever nog moesten worden behandeld¹⁰. Deelnemers aan het colloquium erkenden eensgezind de noodzaak over een Belgische wet te beschikken zodat genocide en misdaden tegen de mensheid doeltreffender zouden kunnen bestraft worden.

Het oorspronkelijk wetsvoorstel werd dan ingediend door senator M. Foret en consorten die zich beriepen op de aanbevelingen van het colloquium om het begrip genocide en de bestraffing ervan, zoals voorzien in het Verdrag van 1948 «*inzake de Voorkoming en de Bestrafing van Genocide*» (hierna Genocideverdrag), om te zetten in Belgisch recht¹¹. België had wel het Genocideverdrag goedgekeurd op 26 juni 1951¹² maar had nagelaten deze om te zetten in Belgisch recht. En alhoewel een belangrijk deel van de rechtsleer van oordeel was dat daden die overeenkomstig het Genocideverdrag eigenlijk strafbaar waren in de Belgische rechtsorde omdat deze internationaal gewoonterechtelijke begrippen waren geworden die afgeleid konden worden van het natuurrecht of het *jus cogens*¹³, toch leek deze argumentatie voor de initiatiefnemers onvoldoende. Een wet zou veel doeltreffender de controverses die verbonden zijn met het toepassen van gewoonterechtelijke regels uit de weg kunnen ruimen.

Een andere mogelijkheid om het bestraffen van genocide en misdaden tegen de mensheid mogelijk te maken was om zich te beroepen op de wet van 16 juni 1993¹⁴ omdat genocide impliciet inbegrepen is in de misdaden opgesomd in deze wet. Dus vanuit een strikt technisch juridisch oogpunt was de wet van 10 februari 1999 niet noodzakelijk voor het strafbaar stellen van genocide maar aangezien de wet naast de doelstelling van het bestraffen ook het voorkomen beoogde, leek het meer aangewezen genocide als dusdanig strafbaar te stellen om een groter preventief effect te bewerkstelligen door zaken uitdrukkelijk te vernoemen¹⁵. De wet moest dus een belangrijke symbolische en pedagogische doelstelling vervullen. Bovendien verwezen de indieners van het wetsvoorstel naar de ontoereikende internationale initiatieven en de wens dat misdadigers daadwerkelijk

zouden vervolgd worden als bijkomende argumenten om hun voorstel te staven. De twee *ad hoc* tribunalen beschouwden ze inderdaad als «*weinig voldoening schenkende surrogaten voor echte internationale rechtscolleges*»¹⁶. Het project voor de oprichting van een Internationaal Strafhof was nog onzeker en er moest bij de nationale gerechtelijke autoriteiten een cultuur van vervolging van misdaden tegen de mensheid ontstaan om straffeloosheid te voorkomen¹⁷. Zeker toen bleek dat België een geliefkoosd toevluchtsoord aan het worden was voor Rwandese onderdanen die betrokken waren bij de genocide van 1994¹⁸. België kon en moest een voortrekkersrol spelen door aan te tonen hoe de bepalingen van het Genocideverdrag geïmplementeerd konden worden¹⁹.

Het voorstel raakte heel vlot doorheen het wetgevend proces. Amendementen werden ingediend door de regering met de bedoeling éénvormigheid na te streven tussen de begripsomschrijvingen in het wetsvoorstel en de werkzaamheden van de diplomatieke conferentie ter oprichting van het Internationaal Strafhof²⁰. De regering meende daarenboven dat het wetsvoorstel dat zich beperkte tot het strafbaar stellen van genocide beter zou worden uitgebreid naar de bestraffing van misdaden tegen de mensheid²¹ en één geheel zou moeten vormen met de bestaande wet van 16 juni 1993²². Vandaar ook dat het opschrift van de wet in de loop van de debatten veel ruimer werd en uiteindelijk verwees naar «*bestrafning van ernstige schendingen van het humanitair recht*» wat bovendien de mogelijkheid openhoudt voor verdere uitbreiding van de wet zonder de titel van de wet te moeten wijzigen²³. Op basis daarvan werd een nieuw voorstel ingediend door de Commissie voor de Justitie van de Senaat dat kon rekenen op de unanieme steun van haar leden²⁴. Dit nieuw voorstel werd unaniem door de vol-

tellige Senaat goedgekeurd²⁵ en later ook door de Kamer²⁶. Tenslotte werd de wet op 10 februari 1999 afgekondigd door de Koning²⁷. Uit de voorbereidende werken blijkt dus duidelijk dat het initiatief gedragen werd door een zeer ruime meerderheid in beide wetgevende kamers.

Ondanks de ruime meerderheid, hadden weinigen voorzien dat de wet die door het systeem van klacht met burgerlijke partijstelling (waardoor het slachtoffer zelf het initiatief kan nemen om de juridische procedure te starten) te koppelen aan het beginsel van universele jurisdictie van België ineens de ideale plaats zou maken om klachten neer te leggen tegen allerlei bekende politieke figuren²⁸. Vele landen die een dergelijk systeem van klacht met burgerlijke partijstelling niet kennen konden niet begrijpen dat het ontvankelijk verklaren van dergelijke klacht geen inbeschuldigingstelling inhoudt.

De diplomatieke druk die ten gevolge van het als maar groeiend aantal klachten onhoudbaar werd, daaraan gekoppeld het feit dat de justitie niet de middelen en expertise heeft om dergelijke gerechtelijk onderzoeken in het buitenland te voeren, maakte al vlug duidelijk dat de wet in haar vorm van 1999 niet kon blijven bestaan.

Daarenboven had het Internationaal Gerechtshof in haar arrest van 14 februari 2002 er België op gewezen dat een zittend staatshoofd, regeringsleider of minister van buitenlandse zaken immunititeit genoot. Daardoor diende artikel 5 § 3 van de Wet van 10 februari 1999 die bepaalde dat de wet geen immuniteten verbonden aan de officiële functie erkende, gewijzigd te worden. De inwerkingtreding van het Statuut van het Internationaal Strafhof toonde bovendien de noodzaak aan om de omschrijving van de misdaden in de Belgische wet beter te laten overeenstemmen met wat voorzien is in het Statuut. Tot slot was er meer duidelijkheid

nodig omtrent de draagwijdte van de universele jurisdictie zoals erkend in de Wet van 10 februari 1999. De Brusselse Kamer van Inbeschuldigingstelling had namelijk op 26 juni 2002 in de zaken Sharon e.a., en de Gbagbo e.a. beslist de klacht onontvankelijk te verklaren op basis van de redenering dat de Wet van 10 februari 1999 onderworpen was aan de voorwaarden van de Voorafgaande Titel van het Wetboek van Strafvordering die o.a. voorziet dat de vermoedelijke dader in België moet aangetroffen worden. Het Hof van Cassatie heeft deze zienswijze echter verworpen in een arrest van 12 februari 2003 en de universele jurisdictie bevestigd zoals de wetgever het voor ogen had.

Enkel het standpunt van de Kamer van Inbeschuldigingstelling kennende en rekening houdend met de andere bovengenoemde motieven, vond de wetgever in de zomer 2002 dat de Wet van 10 februari 1999 moest herbekeken worden²⁹. Na een aantal adviezen van de Raad van State waarin belangrijke problemen werden vastgesteld³⁰ én een wisselmeerderheid waarin de regeringspartijen verdeeld stemden³¹, mondde dit wetgevend initiatief uiteindelijk uit op de wet van 23 april 2003 tot wijziging van de Wet van 16 juni 1993 betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht en van artikel 144 van het Gerechtelijk Wetboek³².

3. Strafbare Feiten

De Wet van 10 februari 1999 (zoals gewijzigd op 23 april 2003) stelt dus drie ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht *sensu lato* strafbaar: genocide, misdaden tegen de mensheid en oorlogsmisdaden. Om een zekere consistentie te behouden met de omschrijving van deze misdaden in het internationaal recht, verwijst de Belgische wet meestal naar de definities zoals opgenomen in de relevante

bepalingen van internationale instrumenten zoals het Genocideverdrag, het Statuut van het Internationaal Strafhof en de verdragen van Genève van 1949 en de twee Aanvullende Protocollen van 1977. In de wet van 10 februari 1999 had de Belgische wetgever de omschrijving van de misdaden verruimd of beperkt wat zeker niet de rechtszekerheid ten goede kwam³³. De nieuwe wijzigingen proberen de begripsomschrijving in de Belgische rechtsorde in overeenstemming te brengen met hoe deze internationaal-rechtelijk gedefinieerd is³⁴.

3.1 Genocide

Het Genocideverdrag van 1948 diende als leidraad voor de Belgische wetgever. Dit verdrag was één van de eerste mensenrechtenverdragen die na Wereldoorlog II werden aangenomen en zo het nieuw tijdperk van de internationale bescherming van de rechten van de mens inluidde. De gruweldaden van Wereldoorlog II indachtig, kon de Algemene Vergadering van de Verenigde Naties namelijk vrij snel Resolutie 260 (A) (III) goedkeuren op 9 december 1948³⁵. De tekst werd dan als verdrag opengesteld voor ratificatie en trad in werking op 12 januari 1951, zoals voorgeschreven, negentig dagen na de twintigste ratificatie. In dit verdrag bevestigen de verdragsluitende partijen dat genocide een misdrijf is krachtens het internationaal recht en in strijd is met de geest en de doelstellingen van de Verenigde Naties. Zij zijn er bovendien van overtuigd dat, om de mensheid van deze afschuwelijke gesel te verlossen, internationale samenwerking noodzakelijk is³⁶. Heden zijn 133 staten partij bij het Genocideverdrag³⁷. België ratificeerde het Genocideverdrag op 26 juni 1951³⁸.

Met de wet van 10 februari 1999 werd eindelijk voldaan aan de verplichting van het Genocideverdrag om de bepalingen van het verdrag uitvoerbaar te maken. Het is dan

ook niet verwonderlijk dat in de wet bijna woordelijk³⁹ verwezen werd naar de begripsomschrijving van het verdrag⁴⁰. Dit verklaart ook waarom de wetgever vond dat er in de Wet van 23 april 2003 geen wijzigingen moesten doorgevoerd worden.

Uit de bewoording van het artikel kunnen, zoals in het Genocideverdrag, de drie bestanddelen van de misdaad genocide afgeleid worden, met name (1) het materieel bestanddeel, (2) het moreel bestanddeel en (3) vereiste dat de materiële daden moeten gericht zijn tegen een wel bepaalde groep⁴¹.

Het materieel bestanddeel van de misdaad bestaat uit het plegen van één of meerdere in het artikel opgesomde daden. Deze opsomming is in ruime bewoordingen gesteld, zodat een groot aantal feiten binnen het bestek van de strafbare feiten valt⁴². Toch moet, overeenkomstig de erkende strafrechtelijke principes, de tekst restrictief geïnterpreteerd worden en is de opsomming limitatief in navolging van het adagium *nullum crimen sine lege/nulla poena sine lege*.

Het moreel bestanddeel is een moeilijk te bewijzen aspect van de misdaad dat verwijst naar het oogmerk om een bepaalde groep te vernietigen. Ongeacht het aantal slachtoffers, als dit bestanddeel ontbreekt, kan er geen sprake zijn van genocide. Tijdens de voorafgaande besprekingen die geleid hebben tot het Genocideverdrag werd dit moreel bestanddeel in vraag gesteld ten voordele van een meer objectieve benadering van de misdaad. Zo werd beweerd dat het moreel bestanddeel de mogelijkheid zou openlaten voor misbruik omdat de beschuldigen zich zouden kunnen beroepen op het feit dat er geen *mens rea* was om zo veroordeling te ontlopen⁴³. Voor staten die deze visie verdedigden was het beter dat de zinsnede «*committed with the intent to destroy*» in

de definitie vervangen werd door de meer objectieve bewoording van «*resulting in the destruction of*»⁴⁴. Dit voorstel werd echter verworpen met de argumentatie dat op die manier geen onderscheid meer kon gemaakt worden tussen genocide, moord en oorlogsmisdaden⁴⁵.

Naast de vraag of een meer objectieve benadering van het misdrijf wenselijk was, heeft zich ook de vraag gesteld of de intentie te vernietigen moest slaan op de gehele groep of slechts op een deel ervan. Vereisen dat de intentie slaat op het vernietigen van de gehele groep, maakt het toepassingsgebied van de definitie veel restrictiever. Als we de doctrine napluizen, is het echter duidelijk dat het altijd de bedoeling is geweest van de opstellers van het Genocideverdrag de intentie te construeren als een voorwaarde die beperkt kan zijn tot een deel van een groep⁴⁶.

Wat nu het laatste bestanddeel van de definitie betreft, moet de misdaad gepleegd zijn met de bedoeling «*een nationale, etnische, godsdienstige groep, dan wel een groep, behorende tot een bepaald ras*» te vernietigen. De juiste draagwijdte van deze groepen is nooit echt duidelijk geweest omdat termen zoals ras, etnische groep en natie per definitie vaag en subjectief zijn⁴⁷. Het is wel duidelijk geworden in de loop van de voorafgaande besprekingen van het Genocideverdrag dat politieke groeperingen uitgesloten waren. Het blijft echter wenselijk om ook andere groepen in de definitie op te nemen. Zo stelden, tijdens de voorafgaande besprekingen van het Statuut van het Internationaal Strafhof, enkele delegaties voor om de definitie van het Genocideverdrag uit te breiden naar sociale en politieke groepen. Het voorstel is uiteindelijk niet aangenomen geworden⁴⁸.

3.2 Misdaden tegen de mensheid

Zoals reeds aangetoond, was de oorspronkelijke bedoeling van de initiatiefnemers van de wet van 10 februari 1999 enkel geno-

cide strafbaar te stellen maar werd uiteindelijk ingestemd met de visie van de regering om het toepassingsgebied van de wet uit te breiden tot andere misdaden tegen de mensheid en één geheel te vormen met de wet van 16 juni 1993 die al ernstige inbreuken op de Conventies van Genève en de Protocollen ervan strafbaar stelde. Voor misdaden tegen de mensheid ging de Belgische wetgever te rade bij het Statuut van het Internationaal Strafhof. De misdaden opgesomd in de wet van 10 februari 1999 stemde overeen met de in artikel 7 van het Statuut vernoemde misdaden, met evenwel de bemerking dat drie in het Statuut voorziene misdaden om onduidelijke redenen door de Belgische wetgever blijkbaar vergeten werden⁴⁹. Deze ‘vergetelheid’ werd door de nieuwe wet rechtgezet⁵⁰.

Misdaden tegen de mensheid maken sinds Wereldoorlog II het voorwerp uit van internationale verdragsbepalingen en andere bindende of niet-bindende instrumenten⁵¹. En alhoewel er in deze teksten geen eenduidigheid bestaat over de begripsomschrijving, maakt de bindende kracht van deze bepalingen dat ze kunnen worden ingeroepen tussen verdragspartijen maar ook dat individuen zich in sommige landen kunnen beroepen op bepalingen van deze verdragen om geschillen aanhangig te maken voor nationale hoven en rechtbanken. Daarenboven worden misdaden tegen de mensheid algemeen beschouwd als behorende tot het internationaal gewoonterecht⁵² waardoor ze bindend zijn voor de gehele internationale gemeenschap en, zoals sommige verdragen, rechtstreeks kunnen worden ingeroepen in de interne rechtsorde⁵³. Dit gewoonterecht vormde bijvoorbeeld de grondslag van de bevoegdheid waardoor het verzoekschrift van onderzoeksrechter Vandermeersch kon worden uitgevaardigd tegen Senator Pinochet⁵⁴. Tenslotte zouden misdaden tegen de mensheid zelfs kunnen

aanzien worden als algemeen erkende rechtsbeginselen in de zin van artikel 38 van het Statuut van het Internationaal Gerechtshof en bijgevolg ook bindend.

Zoals voor genocide kunnen voor misdaden tegen de mensheid gemeenschappelijke kenmerken onderscheiden worden die heden, ten gevolge van de ruime en bijna universele voorafgaande bespreking van het Statuut van het Internationaal Strafhof (160 staten namen er aan deel), een veel grotere consensus dragen dan voordien: (1) het is irrelevant of de misdaden al dan niet tijdens een gewapend conflict gepleegd werden; (2) het is niet altijd noodzakelijkheid dat de misdaad gepleegd werd om nationale, politieke, etnische, raciale of religieuze gronden; (3) het moet gaan om een systematische en/of veralgemeende aanval tegen een burgerbevolking, en tenslotte, (4) moet er in hoofde van de beschuldigde het moreel bestanddeel aangetoond kunnen worden dat vereist dat hij ten minste kennis had van het feit dat hij aan een dergelijke aanval deelnam⁵⁵.

3.3 Oorlogsmisdaden

De derde categorie van misdaden die door de Wet van 10 februari 1999 strafbaar gesteld wordt zijn oorlogsmisdaden. De Belgische wetgever had in de wet van 10 februari 1999 de bepalingen van de wet van 16 juni 1993 overgenomen⁵⁶. Sinds 1993 is er echter een evolutie waarneembaar in het internationaal strafrecht die zich gekristalliseerd heeft in artikel 8 van het Statuut van Rome. Inderdaad, als de omschrijving van de misdaden in de wet van 16 juni 1993 nog als heel vooruitstrevend bestempeld kon worden – zeker wat betreft de irrelevantie dat deze misdaden gepleegd werden in een internationaal dan wel een intern gewapend conflict – dan was deze omschrijving, zoals overgenomen in de wet van 10 februari 1999, op enkele punten al voorbijgestreefd door

het Statuut van het Internationaal Strafhof. De Belgische wetgever moest derhalve, om de rechtszekerheid te dienen, de wet aanpassen om het parallelisme te bewaren tussen de internationale omschrijving van de misdaden en de nationale «transpositie» ervan⁵⁷. Deze opmerking gold voornamelijk voor twee punten: (1) de draagwijdte van het begrip intern conflict naar waar beide teksten verwezen⁵⁸ en (2) de lijst van de ernstige inbreuken op de Conventies van Genève en Aanvullende Protocolen opgenomen in de wet⁵⁹. De nieuwe wet wenste bovendien pro-actief te zijn en vooruit te lopen op een toekomstige ratificatie door België van het Tweede Protocol inzake het Verdrag van 's Gravenhage van 1954 inzake de bescherming van culturele goederen in geval van een gewapend conflict⁶⁰. Sommige van de in artikel 15 van dit Protocol omschreven ernstige schendingen werden in de nieuwe wet overgenomen⁶¹.

4. Universele jurisdictie

Artikel 7 van de Wet van 16 juni 1993, ongewijzigd overgenomen door de wet van 10 februari 1999, erkent het beginsel van de universele jurisdictie voor de daarin omschreven misdaden. Ondanks vragen die hieromtrent gerezen zijn, heeft de wet van 23 april 2003 de universele jurisdictie als uitgangspunt bewaard al is het in een afgezwakte vorm⁶². Belgische hoven en rechtbanken zijn dus bevoegd om kennis te nemen van de misdaden omschreven in de bovenvernoemde wetten «*ongeacht de plaats waar deze gepleegd zijn*». Met andere woorden, niet de plaats waar de misdaad werd gepleegd of zelfs de nationaliteit van de dader of het slachtoffer of nog de aanwezigheid van de dader op het Belgisch grondgebied is doorslaggevend, enkel relevant is dat het moet gaan om misdaden die in de wetten omschreven zijn. De voorbereidende werken van de wet van 16 juni 1993 tonen aan dat het de uitdrukkelijke bedoeling van de wetgever was

Belgische hoven en rechtbanken bevoegd te maken op basis van een absolute universele bevoegdheidsgrond, dus zelfs indien de dader van de misdaad zich niet op het Belgisch grondgebied bevindt⁶³.

Van oudsher kent men in de meeste ontwikkelde rechtssystemen als algemene regel het territorialiteitsbeginsel dat men bijvoorbeeld terugvindt in artikel 3 van het Belgisch Strafwetboek. Overeenkomstig dit beginsel is de rechter van de plaats waar het misdrijf gepleegd werd bevoegd om het misdrijf te vervolgen overeenkomstig de in dat land geldende wetgeving. Dit basisbeginsel volgend, verklaarde het Permanent Hof van Justitie in 1927 dat «*in all systems of law the principle of the territorial character of criminal law is fundamental*»⁶⁴. Maar in hetzelfde arrest erkent het Hof dat in sommige gevallen staten jurisdictie kunnen uitoefenen voor misdrijven in het buitenland gepleegd al is deze bevoegdheid beperkt: «*[f]ar from laying down a general prohibition to the effect that States may not extend the application of their laws and the jurisdiction of their courts to persons, property or acts outside their territory, [international law] leaves them in this respect a wide measure of discretion which is only limited in certain cases by prohibitive rules*»⁶⁵. Op het algemene beginsel van territoriale jurisdictie werden dus in de loop der jaren uitzonderingen voorzien (extraterritoriale bevoegdheid) waardoor, enerzijds, de staat in bepaalde gevallen bevoegdheid ging uitoefenen om misdrijven in het buitenland gepleegd door eigen onderdanen (actief personaliteitsbeginsel) te kunnen vervolgen of wanneer eigen onderdanen het slachtoffer werden van dergelijke in het buitenland gepleegde misdrijven (passief personaliteitsbeginsel). Anderzijds werd ook de mogelijkheid erkend dat een staat misdrijven zou kunnen berechten die in het buitenland gepleegd werden maar die de interne of

externe veiligheid van deze staat schade berokkenen. In al deze gevallen is er echter een reëel aanknopingspunt met de forumstaat. Dit is niet noodzakelijk het geval meer met universele jurisdictie.

Verschillende staten kennen in hun strafrecht het beginsel van de universele jurisdictie maar zelden heeft men dit in dergelijke absolute termen erkend als in de Wet van 10 februari 1999 (universele jurisdictie *in absentia*)⁶⁶. Veelal eist men in deze buitenlandse wetgeving dat de verdachte aanwezig zou zijn op het grondgebied. Gezien het internationaal recht de universele jurisdictie voor bepaalde misdaden toestaat zonder het beginsel te definiëren, zou in principe elke staat daar een eigen invulling aan kunnen geven.

Meestal wordt de mogelijkheid universele jurisdictie uit te oefenen vanuit het internationaal recht gestaafd door te verwijzen naar de leer van de *erga omnes* verplichtingen en het beginsel van *aut dedere aut judicare*. Het principe van de *erga omnes* verplichtingen werd bekrachtigd door een *obiter dictum* van het Internationaal Gerechtshof in de *Barcelona Traction* zaak. Het Hof wees toen op twee soorten verplichtingen : enerzijds, verplichtingen die een staat heeft jegens een andere staat, en anderzijds, verplichtingen die een staat heeft tegenover de internationale gemeenschap. In de woorden van het Hof,

«an essential distinction should be drawn between the obligation of a State towards the international community as a whole, and those arising vis-à-vis another State [...]. By their very nature the former are the concern of all States. In view of the importance of the rights involved, all States can be held to have a legal interest in their protection ; they are obligations erga omnes.

24. *Such obligations derive, for example, in contemporary international law, from the*

outlawing of acts of aggression, and of genocide, as also from the principles and rules concerning the basic rights of the human person, including protection from slavery and racial discrimination. Some of the corresponding rights of protection have entered into the body of general international law [...]; others are conferred by international instruments of a universal or quasi-universal character»⁶⁷.

Dit «wettelijk belang» geeft aan elke staat de mogelijkheid om universele jurisdictie uit te oefenen over personen die verdacht worden misdaden tegen de mensheid te hebben begaan⁶⁸. Zo besliste hetzelfde Hof dat al voorziet het Genocideverdrag enkel in een territoriale jurisdictiegrond, op basis van het gewoonterecht universele rechtsmacht kan uitgeoefend worden voor genocide want, aldus het Hof, *«the rights and obligations enshrined by the Convention are obligations erga omnes. The Court notes that the obligation each State thus has to prevent and to punish the crime of genocide is not territorially limited by the Convention»⁶⁹*. Sterker nog, men zou kunnen stellen dat alle staten zelfs de verplichting hebben misdaden tegen de mensheid te vervolgen en te bestraffen evenals samen te werken in het opsporen, arresteren en bestraffen van personen die medeplichtig zijn aan dergelijke misdaden. Dit is ook het geval voor oorlogsmisdaden. Men zou het als volgt kunnen stellen : om te vervolgen moet er een aanknopingspunt zijn en dat is in principe de plaats van het misdrijf of in sommige gevallen de nationaliteit van de dader of het slachtoffer. Maar een aantal misdaden worden echter zo ernstig beschouwd dat deze niet het rechtsgevoel van één enkele staat krenkt maar dat van de hele mensheid vandaar dat men deze ook misdaden tegen de mensheid heeft genoemd. Voor deze misdaden is het alsof elke staat getroffen werd door de misdaad waardoor

de verdachte in elk van deze staten vervolgd kan worden. Of zoals het Internationaal Joegoslavië Tribunaal het in de *Furundzija* zaak verwoorde: «*international crimes being universally condemned wherever they occur, every State has the right to prosecute and punish the authors of such crimes*»⁷⁰.

De vier Conventies van Genève voorzien in de verplichting van staten om «*alle wettelijke regelingen tot stand te brengen, nodig om doeltreffend strafbepalingen vast te stellen voor personen die één der ernstige inbreuken [...] hebben gepleegd, dan wel bevel tot het plegen daarvan hebben gegeven*» en overeenkomstig het internationaal rechtelijk principe van *aut dedere aut judicare* hebben staten de verplichting ofwel zelf personen die verdacht worden bepaalde hierboven besproken misdaden te hebben gepleegd te vervolgen ofwel uit te leveren. Uiteraard moeten staten daarvoor beroep kunnen doen op de universele jurisdictie. Dit is uitdrukkelijk voorzien in de vier Conventies van Genève en het Eerste Aanvullend Protocol⁷¹ maar niet in het Tweede Aanvullend Protocol. We hebben al kunnen aantonen dat de Belgische wet geen onderscheid maakt tussen een internationaal en intern gewapend conflict met grote intensiteit naar waar het Tweede Aanvullend Protocol verwijst.

De vraag stelt zich, in het licht van de bovenvermelde *Lotus* doctrine dat extraterritoriale bevoegdheid toestaat maar tezelfdertijd zegt dat het niet onbeperkt kan zijn, in welke mate universele jurisdictie kan uitgeoefend worden. Vooralsnog kan men daar niet éénduidig op antwoorden. Er is wel veelvuldig toepassing gemaakt van de mogelijkheid universele jurisdictie uit te oefenen in de statenpraktijk, zowel in de vorm van nationale wetgeving als in de vorm van internationale verdragen, maar daaruit kan geen duidelijke regel afgeleid worden die absolute

universele jurisdictie zoals voorzien in de Belgische wet zou erkennen of verbieden.

De *Case concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium)* voor het Internationaal Gerechtshof was dan ook de ideale gelegenheid om hieromtrent uitsluitsel te krijgen. In haar oorspronkelijk verzoek van 17 oktober 2000 tot het Internationaal Gerechtshof vroeg de Democratische Republiek Kongo het Hof namelijk te verklaren dat België het internationaal aanhoudingsmandaat in hoofde van de Kongolese Minister van Buitenlandse Zaken zou vernietigen omdat zowel de universele jurisdictie die de grondslag vormde van het aanhoudingsmandaat als de niet erkenning van de immuniteit van een Minister van Buitenlandse Zaken in strijd zouden zijn met het internationaal recht. In één arrest had het Hof zich kunnen uitspreken over de twee meest controversiële aspecten van de wet van 10 februari 1999 en al dan niet bevestigen of recente ontwikkelingen die langzaam aan door de «specialisten» in het internationaal strafrecht erkend zijn ook gedeeld worden door de «generalisten» in het internationaal recht. In de loop van de zaak echter herleidde Kongo het verzoek tot de schending van het internationaal recht inzake onschendbaarheid en immuniteit. Bijgevolg oordeelde de meerderheid van het Hof in het arrest van 14 februari 2002 dat het niet relevant was zich uit te spreken over de vraag van de universele jurisdictie⁷². Dit is te betreuren want absolute universele jurisdictie zoals in de Wet van 10 februari 1999 voorzien is blijft controversieel. Desalniettemin hebben verschillende rechters zich in hun *separate* of *dissenting opinion* uitgesproken omtrent de vraag over universele jurisdictie omdat volgens hen immuniteit en jurisdictie in het voorliggend geval niet van elkaar te scheiden waren. Uit deze individuele opinies kan afgeleid worden dat universele jurisdictie

niet in strijd is met het internationaal recht maar over de vraag of dat ook inhoudt dat vervolging *in absentia* toegestaan is, daarover zijn de rechters verdeeld⁷³.

In de Belgische rechtspraak lijkt men van de absolute universele jurisdictie, daarin dus inbegrepen vervolging *in absentia*, af te willen stappen. De Belgische magistratuur heeft herhaaldelijk haar ongenoegen geuit tegen de wet van 10 februari 1999 omdat zij niet de middelen en altijd de juiste kennis heeft van de vreemde context om correct te kunnen oordelen. Op 16 april 2002 besliste de Kamer van Inbeschuldigingstelling van het Brusselse Hof van Beroep in de Belgische *Yerodia* zaak geen absolute universele jurisdictie te kunnen inroepen waardoor vervolging enkel mogelijk is indien de verdachte zich in België bevindt. Zij meent dat de wet van 16 juni 1993 op dat punt niet duidelijk is en dat het gemeen recht derhalve van toepassing blijft⁷⁴. Dezelfde redenering volgend, heeft de Kamer van Inbeschuldigingstelling op 26 juni 2002 vervolgingen tegen de Israëlische Eerste Minister Ariel Sharon voor zijn vermeende betrokkenheid in de slachtingen van de Sabra en Chatilla vluchtelingenkampen (1982) onontvankelijk verklaard. Voor Laurent Gbagbo, President van Ivoorkust, zijn voorganger Robert Guéï en twee ministers werden de klachten die werden neergelegd ten gevolge van het ontdekken van massagraven in Yopugon eveneens onontvankelijk verklaard. De Kamer van Inbeschuldigingstelling grondt zijn beslissing telkens door te verwijzen naar artikel 12 van het Wetboek van Strafvordering die de algemene regel verkondigt dat als een misdaad gepleegd werd in het buitenland vervolging enkel mogelijk is als de verdachte zich op het Belgisch grondgebied bevindt⁷⁵. Indien deze beslissingen bevestigd zouden zijn geworden dan beknotte dit in belangrijke mate de draagwijdte van de wet van 10 februari 1999 en

zou de wet zijn vooruitstrevend karakter verloren hebben die erin bestaat te willen opereren in een schemerzone tussen wettelijkheid en onwettelijkheid om toch vaak ongestraft blijvende ernstige misdaden te kunnen vervolgen.

Het Hof van Cassatie kon echter deze zienswijze niet bijtreden. In het arrest van 12 februari stelde het Hof dat artikel 12 lid 1 van het Wetboek van Strafvordering niet van toepassing is op genocide, misdaden tegen de mensheid en oorlogsmisdaden⁷⁶. Anders gezegd, het Hof van Cassatie herstelde de wet in haar oorspronkelijke betekenis door de absolute universele jurisdictie te bevestigen.

5. Immunititeit

Artikel 5§3 van de wet van 10 februari 1999 voorzag dat «*de immunititeit welke verbonden is aan een officiële hoedanigheid de toepassing van deze wet niet in de weg [staat]*». De bedoeling van de wetgever met de toevoeging van deze paragraaf in de wet van 10 februari 1999 was artikel 27, tweede lid van het Statuut van het Internationaal Strafhof in de Belgische wet op te nemen. De tekst werd dan ook zonder enige kritiek aangenomen⁷⁷. Artikel 27, tweede lid stelt namelijk dat de «*immunititeit of bijzondere procedureregels die mogelijk verbonden zijn aan de officiële hoedanigheid van een persoon krachtens het nationaal of het internationaal recht, voor het Hof geen beletsel [vormen] voor het uitoefenen van zijn rechtsmacht over deze persoon*».

Deze moderne benadering die de immunititeit verbonden aan de functie van een persoon beperkt staat in schril contrast met achttiende- en negentiende-eeuwse opvattingen die de regel van de absolute immunititeit poneerden voor strafbare daden toe te schrijven aan de staat (meestal vertegenwoordigd door het staatshoofd of een regeeringslid). Deze vertegenwoordigers van de

staat beschikten over absolute immuniteit in strafzaken en konden dus nooit het voorwerp uitmaken van (strafrechtelijke) vervolging in het buitenland⁷⁸. De vraag die zich toen voornamelijk stelde was of de persoon die het voorwerp van vervolging uitmaakte en immuniteit inriep behoorde tot de categorie van erkende vertegenwoordigers van de staat.

De meeste staten hebben in de loop der jaren deze visie verlaten en hebben een meer restrictievere visie aangenomen door een onderscheid te maken tussen, enerzijds, bestuursdaden waarvoor immuniteit bleef gelden (*acta jure imperii*), en anderzijds, private handelingen waarvoor geen immuniteit kon ingeroepen worden (*acta juri gestionis*). Met andere woorden, stelt zich nu, naast de vraag of de persoon een officiële erkende bestuursfunctie uitoefent, ook de vraag of de strafbare daad die aan de oorsprong van de vervolging ligt een bestuursdaad dan wel een private handeling is. Uiteraard betekent de leer van de immuniteit niet dat de persoon in kwestie geen strafbare daad zou gesteld hebben maar wel dat hij daar niet voor vervolgd kan worden.

Wat de eerste vraag betreft is de controverse grotendeels opgeklaard. Er zijn enkele verdragen zoals het Verdrag van Wenen van 18 april 1961 betreffende de Diplomatieke Betrekkingen, het Verdrag van Wenen van 24 april 1963 betreffende de Consulaire Betrekkingen en de Conventie van New York van 8 december 1969 betreffende Speciale Missies die elk het statuut van wel bepaalde soorten staatsvertegenwoordigers regelt. Voor andere staatsvertegenwoordigers, zoals het Staatshoofd, moeten de regels uit het internationaal gewoonterecht gedistilleerd worden. Daaruit kan afgeleid worden dat het in functie zijnd staatshoofd immuniteit geniet teneinde zijn of haar functie correct te kunnen uitoefenen. Dit argument wordt ook toegepast voor een aantal

andere hoge vertegenwoordigers van een staat zoals de Minister van Buitenlandse Zaken die ook van een zekere - niet noodzakelijk identieke - immuniteit als het staatshoofd geniet. De immuniteit geldt enkel, zoals in de *Pinochet* zaak voor het Britse House of Lords of de *Milosevic* zaak voor het Joegoslavië Tribunaal wordt aangetoond, voor staatshoofden en hoge staatsvertegenwoordigers in functie. Daarna vervalt de immuniteit.

Over de tweede vraag leek tot voor de internationale *Yerodia* zaak er een zekere consensus te zijn gegroeid die een internationaal gewoonterechtelijke regel deed vermoeden dat, in tegenstelling tot «normale» misdrijven en misdaden, voor misdaden tegen de mensheid en oorlogsmisdaden geen immuniteit kon worden ingeroepen. Derhalve konden deze misdaden nooit worden beschouwd als *acta juri imperii*. Vanaf het einde van Wereldoorlog I is een duidelijke tendens waarneembaar in internationale instrumenten en verdragen: de hoedanigheid van overheidsbeambte of zelfs staatshoofd kan niet als verweer ingeroepen worden tegen het strafbaar stellen van bovenvernoemde ernstige schendingen van het internationaal recht⁷⁹. Dit houdt in dat personen individueel aansprakelijk zijn voor dergelijke daden en zich niet op een immuniteitsregel kunnen beroepen. Als men daaraan toevoegt de regels die deze misdaden als onverjaarbaar bestempelen, de processen die in verschillende landen gevoerd werden en de internationale druk om een halt toe te roepen aan de strafeloosheid, kan men een duidelijke wil en overtuiging van de internationale gemeenschap waarnemen dat misdaden tegen de mensheid en oorlogsmisdaden ongeacht de officiële hoedanigheid van de dader gestraft moeten worden. Het bestaan van een dergelijke gewoonterechtelijke regel wordt ook bijgetreden door een als maar groter wordende meerderheid in de rechtsleer. Bovendien

bevestigde het Joegoslavië Tribunaal in de *Furundzija* zaak het internationaal-rechtelijk verbod op folteren als een *jus cogens* regel, een dwingende regels dus waarvan men niet van kan afwijken door verdragen, gewoonterechtelijke regels of nationale wetgeving en rechtspraak⁸⁰. De regels inzake immuniteit die geen *jus cogens* karakter hebben, zijn dus hiërarchisch lagere regels die plaats moeten maken voor de dwingende regels.

Het Internationaal Gerechtshof heeft echter deze redenering niet willen volgen in de internationale *Yerodia* zaak en heeft verwezen naar alle bovenvernoemde precedents als ontwikkelingen die niet hebben geleid tot de kristallisering van een gewoonterechtelijke regel die de immuniteit en onschendbaarheid van een Minister van Buitenlandse Zaken voor strafrechtelijke vervolging zou opheffen⁸¹. Men kan zich de vraag stellen of een dergelijk standpunt niet de klok een aantal decennia terugdraait en ertoe zal leiden dat straffeloosheid inzake deze toch ernstige misdaden opnieuw de regel zal worden. Want als men de begripsomschrijving van de misdaden opnieuw voor ogen neemt, dan is het duidelijk dat het grootschalig en georganiseerd karakter ervan ertoe leidt dat in de praktijk deze meestal alleen kunnen uitgevoerd worden door staatsorganen. Nu als de hoogste staatsorganen, die vaak ook verantwoordelijk zijn voor het concipiëren van een politiek die leidt tot zulke misdaden, vrijuit kunnen gaan, dan blijft er van doeltreffende bestraffing weinig over. Het Internationaal Gerechtshof stelt wel dat deze personen kunnen vervolgd worden op vier gronden : als er afstand wordt gedaan van hun internationaal-rechtelijke immuniteit, hun eigen staat beslist hen te vervolgen want internationaal-rechtelijke immuniteit geldt dan niet, na het beëindigen van de functie waarvoor internationaal-rechtelijke immuniteit kan worden ingeroepen, of tenslotte, door een

internationaal orgaan dat speciaal daarvoor bevoegd is⁸². De praktijk leert echter dat dit zelden gebeurt en dat het beletten dat een hoge staatsvertegenwoordiger vervolgd wordt in het buitenland eigenlijk de deur wagenwijd openzet voor straffeloosheid.

De wet van 23 april 2003 probeerde met al de bovenvermelde overwegingen rekening te houden. Een compromis moest gevonden worden tussen enerzijds de verplichting die op België berust om het arrest van Internationaal Gerechtshof uit te voeren waarin het Hof een duidelijk standpunt had ingenomen dat een zittend Staatshoofd evenals een Minister van Buitenlandse Zaken voor vervolging beschermd waren op basis van hun immuniteit, en anderzijds, de aan de gang zijnde progressieve evolutie in het internationaal recht die immuniteit als maar meer beknot. De uitkomst van de denkoefening door de wetgever is origineel in de zin dat het principe dat de hoedanigheid van de dader geen invloed heeft op de toepassing van de wet behouden blijft - en daar zit de originaliteit - in de mate dat dit niet in strijd is met het internationaal recht : «*De internationale onschendbaarheid die verbonden is aan de officiële hoedanigheid van een persoon staat de toepassing van deze wet niet in de weg, op voorwaarde dat de beperking vastgesteld in het internationaal recht in aanmerking worden genomen*». Dus in de plaats van een foto of een ander statisch beeld te willen geven van het internationaal recht van het ogenblik, wil de wet een film zijn die de beweging volgt en dus blijft evolueren met het internationaal recht.

6. Filters

De hierboven besproken wijzigingen doorgevoerd door de Wet van 23 april 2003 zijn eerder «cosmetisch». Zij hebben de bedoeling de wet beter in overeenstemming te brengen met het internationaal recht terzake. De filters zijn echter een nieuwigheid

die een antwoord probeert te geven op de diplomatieke druk die België niet meer dragen kon. De Wet van 10 februari 1999 werd namelijk als maar meer gebruikt om naast terrechte juridische eisen te stellen ook een politieke boodschap te brengen. Maar het gerecht is niet de meest aangewezen plaats om een (vaak buitenlands) politieke controverse uit te vechten. Om de «verpolitiserings» te vermijden heeft men strengere voorwaarden ingelast voor het aanhangig maken van een klacht en de mogelijkheid toegevoegd om het gerecht te onttrekken van dossier die om juridisch of politieke redenen beter aan andere instanties worden voorgelegd.

De wet van 23 april 2003 maakt het onderscheid tussen twee soorten klachten. Er zijn de klachten die een band met België hebben (de dader of het slachtoffer heeft de Belgische nationaliteit, het slachtoffer verblijft al meer dan drie jaar in België, of de dader wordt in België aangetroffen, of de misdaad werd in België gepleegd)⁸³ en waar vreemde landen weinig problemen mee kunnen hebben met de uitoefening van de rechtsmacht omdat deze doorgaans dezelfde regel hanteren⁸⁴. Voor dit soort klachten wordt er niets aan de bestaande regeling gewijzigd met als gevolg dat het systeem van klacht met burgerlijke partijstelling blijft bestaan. Daarnaast zijn er de klachten die geen band met België hebben waar het systeem van klacht met burgerlijke partijstelling niet automatisch tot een onderzoek zal aanleiding geven omdat de federale procureur eerst moet beslissen of (1) de klacht kennelijk gegrond is ; (2) de feiten bedoeld in de klacht overeenstemmen met de omschrijving in de wet ; (3) uit deze klacht een ontvankelijke strafvordering kan volgen en (4) of de zaak niet beter zou worden aanhangig gemaakt bij bevoegde internationale rechtscolleges of nationale rechtscolleges van de plaats waar de feiten werden gepleegd, van de plaats waar de dader

onderdaan van is of van de plaats waar hij kan gevonden worden⁸⁵. Tegen dergelijke beslissing is hoger beroep mogelijk bij de Kamer van Inbeschuldigingstelling⁸⁶.

Eenmaal de gerechtelijke autoriteiten de zaak in behandeling genomen hebben zijn er twee juridische en één politiek middel om het gerecht te onttrekken van de zaak. Voor zaken die geen betrekking hebben op feiten gepleegd in België en wanneer de vermoedelijke dader en het slachtoffer de Belgische nationaliteit niet bezitten, kan de Minister van Justitie (na overleg in de Ministerraad) de zaak laten doorverwijzen naar het Internationaal Strafhof indien de aanklager van dat Hof erom verzoekt⁸⁷. Het Belgisch gerecht zal in dit geval de zaak enkel verder kunnen behandelen indien het Internationaal Strafhof beslist de zaak niet verder te behandelen⁸⁸. De wet voorziet een gelijkaardig manier om het gerecht te onttrekken van een zaak ten voordele van een nationale rechtbank van een ander land die beter geschikt geacht wordt om de zaak verder te behandelen omdat de feiten daar gepleegd werden of het de staat is van de nationaliteit van de vermoedelijke dader of het slachtoffer⁸⁹. De procedure verloopt op gelijkaardige manier als de onttrekking ten voordele van het Internationaal Strafhof en met dezelfde vereiste dat het dossier effectief behandeld moet worden.

Tot slot voorziet de wet nog in een politieke filter die de regering ten allen tijde de mogelijkheid moet bieden politiek gevoelige dossier te weren⁹⁰. Deze, onder druk van de Verenigde Staten, snel toegevoegde bepaling voorziet dat wanneer het slachtoffer niet de Belgische nationaliteit heeft en de feiten niet in België gepleegd werden, de Minister van Justitie de feiten ter kennis kan brengen van een vreemde staat. De enig voorwaarde is dat de vreemde staat genocide, misdaden tegen de mensheid en oorlogsmisdaden strafbaar stelt en het recht op

een billijk proces waarborgt. Dus als het hoger staatsbelang of «*la raison d'Etat*» het eist zijn zelfs de bovenvermelde juridische garanties van daadwerkelijke vervolging niet vereist. Het Hof van Cassatie moet zich wel uitspreken over de onttrekking maar de vraag is, behalve een vormelijke rol⁹¹, hoeveel vrijheid het Hof heeft temeer dat hier duidelijke politieke overwegingen ten grondslag liggen en dat het bewuste artikel in de nieuwe wet enkel spreekt van de «*inachtname van de internationale verplichtingen*» en «*nagaan of er geen dwaling in de persoon bestaat*»⁹². Al heeft de regering van de mogelijkheid gebruik gemaakt om aanklachten ingediend tegen de Britse Premier Blair, de Amerikaanse President Bush en andere hooggeplaatste Amerikaanse onderdanen door te verwijzen naar het Verenigd Koninkrijk en de VS⁹³, toch is het nog niet duidelijk wat de bevoegdheid is van het Hof van Cassatie in deze. Het resultaat dat men bovendien wenste te bekomen met dit artikel is niet echt bereik want de VS zijn nog steeds niet tevreden⁹⁴.

7. Slotbeschouwingen

De Belgische wetgever heeft met de wet van 10 februari 1999 zich op de voorpost willen plaatsen van de strijd tegen de straffeloosheid voor ernstige schendingen van het internationaal recht. Op die manier had België opnieuw aansluiting gevonden met een vroegere traditie in de 19^{de} eeuw van op veel domeinen progressieve wetgeving te willen uitvaardigen. Iedereen zou dat moeten toejuichen. Hoeveel van de slachtoffers die de 20^{ste} eeuw heeft veroorzaakt zijn niet het resultaat van misdaden die de wet van 10 februari 1999 wou beteugelen? Helaas zijn oorlogsmisdaden en misdaden tegen de mensheid al te vaak misdaden die gepleegd worden namens het staatsbelang en dan lijken de overwegingen van menselijkheid en verantwoordelijkheidszin die aan de grond-

slag liggen van elk juridisch bestraffingssysteem niet meer vanzelfsprekend te zijn. De waanzin en gruwelijkheden van Wereldoorlog II hebben niettemin een dynamiek doen ontstaan die eindelijk, met het aannemen van het Statuut van Rome, tot een consensus leek te zijn geëvolueerd: straffeloosheid voor de ernstigste internationaal-rechtelijke misdaden zou van nu af aan doeltreffend bestreden worden door een wisselwerking tussen nationale hoven en rechtbanken en het Internationaal Strafhof. Een systeem zoals uitgewerkt door de Belgische wetgever bevindt zich allicht in de schemerzone tussen wat al dan niet kan overeenkomstig het internationaal recht en is daarom controversieel maar toch past het volkomen in het nieuwe systeem dat een betere bestraffing van ernstige misdaden mogelijk moet maken. Op zekere punten kon het zelfs enkele onvolmaaktheden van het nieuwe systeem opvangen.

Een zeer conservatieve lezing van het internationaal recht door het Internationaal Gerechtshof, gekoppeld aan politieke overwegingen in België en de inwerkingtreding van het Internationaal Strafhof hebben, enerzijds, de wet van zijn meest scherpe kanten ontdaan, en anderzijds, hebben geleid tot een nauwere overeenstemming met internationale begripsomschrijvingen. Bovendien moest om de internationale druk die op België werd uitgeoefend gecounterd worden door een aantal filters in te lassen⁹⁵. Men kon hopen dat daardoor aan de essentie van de wet niet geraakt zou worden want zowel voor de slachtoffers van de Rwandese genocide, de Chileense en zovele andere dictaturen, als voor de overlevenden van de holocaust van Wereldoorlog II is gerechtigheid het enige dat een slachtoffer enig soelaas kan bieden. Helaas sommige landen namen geen vrede met deze nieuwe wijzigingen en onder zware internationale druk heeft de Belgische regering besloten de

wet nogmaals te beperken door de universaliteit ervan te laten varen. Van koploper in het willen bestraffen van ernstige misdaden is België nu verworpen tot een anonieme meeloper. En dit is niet enkel voor de mensenrechtenbeweging een moeilijk te verteren beslissing, ook voor de Belgische politiek moet dit aanvoelen als een vernederende knieval.

Résumé :

Dans sa contribution, le juriste Stefaan Smis analyse en profondeur la loi de compétence universelle. Il faut le rappeler : il s'agit d'une loi votée en Belgique le 10 février 1999, révisée récemment par la loi du 23 avril 2003. Caractérisée par le principe de l'universalité, cette loi a donné lieu à quelques procès d'envergure, mais il n'y en a qu'un qui ait mené à une condamnation (l'affaire des quatre de Butare). Mais depuis la décision de la Cour Internationale qui stipule qu'un chef d'état en fonction ou même un ministre des Affaires étrangères peut invoquer l'immunité pour échapper à la juridiction, cette loi a largement été rendue inopérante. De plus, la création récente de la Cour Pénale à La Haye, et les pressions diplomatiques exercées à l'encontre du gouvernement belge suite à diverses plaintes déposées contre quelques hommes d'états américains et anglais ont rendu nécessaire la révision de la loi. Celle du 23 avril 2003 a pour objectif de résoudre ces divers problèmes mais il est clair que cette nouvelle mouture restreindra la portée de l'outil.

Noten / Notes :

*Docent internationale geschillenbeslechting aan de Rechtsfaculteit van de Vrije Universiteit Brussel.

¹ Zie Rome Statute for an International Criminal Court. *International Legal Materials*, 1998, p. 999.

² Het statuut werd geratificeerd door 90 staten (30 juni 2003) : Afghanistan, Albanië, Andorra, Antigua en Barbuda, Argentinië, Australië, Oostenrijk, België, Belize, Benin, Bolivië, Bosnië-Herzegovina, Botswana, Brazilië, Bulgarije, Cambodja, Canada, Centraal

Afrikaanse Republiek, Colombië, Costa Rica, Kroatië, Cyprus, Democratische Republiek Kongo, Denemarken, Djibouti, Dominica, Ecuador, Estland, Fiji, Finland, Frankrijk, Gambia, Gabon, Duitsland, Ghana, Griekenland, Honduras, Hongarije, IJsland, Ierse Republiek, Italië, Jordanië, Korea, Lesotho, Liechtenstein, Letland, Litouwen, Luxemburg, Malawi, Mali, Malta, Marshall Eilanden, Mauritius, Mongolië, Namibië, Nauru, Nederland, Nieuw Zeeland, Niger, Nigeria, Noorwegen, Oost-Timor, Panama, Paraguay, Peru, Polen, Portugal, Roemenië, San Marino, Senegal, Sierra Leone, Samoa, Sint Vincent en de Grenadines, Slowakije, Slovenië, Tanzania, Oeganda, Zambia, Zuid-Afrika, Spanje, Zweden, Zwitserland, Tadjikistan, Macedonië, Trinidad en Tobago, Verenigd Koninkrijk, Venezuela, Joegoslavië.

³ Voor de statuten van beide tribunalen zie respectievelijk *International Legal Materials*, 1994, p. 999 en 1993, p. 1192.

⁴ Op 6 mei 2002 besliste de Verenigde Staten van Amerika zich terug te trekken «uit het project om het Internationaal Strafhof op te richten». Dit zet ongetwijfeld een domper op de hele dynamiek. Het was al duidelijk geworden dat de VS geen voorstander was van een Strafgerechtshof dat ook Amerikaanse onderdanen zou kunnen vervolgen zonder Amerikaanse toestemming. Bijgevolg leek het vanzelfsprekend dat het statuut van het Strafgerechtshof niet zou geratificeerd worden door de VS. Maar toch had de vorige administratie het statuut ondertekend. Nu is gebleken dat zelfs de minimale juridische gevolgen die verbonden zijn aan ondertekening voor de VS onaanvaardbaar blijken. De VS probeert zelfs het hele systeem te ondergraven door bilaterale verdragen af te sluiten met staten die partij zijn zodat ze nooit Amerikaanse onderdanen zouden laten vervolgen. Sommige landen die geweigerd hebben een dergelijk verdrag te sluiten zijn hun financiële steun van de VS voor hun militaire uitgaven zelfs kwijtgeraakt. Een wet staat de VS zelfs toe geweld te gebruiken om te voorkomen dat eigen onderdanen voor het Strafgerechtshof zouden moeten verschijnen. Tot slot heeft de VS bij de inwerkingtreding van het Strafgerechtshof op 1 juli 2002 haar vetorecht gebruikt tegen de verlenging van de VN vredesmissies in Bosnië Herzegovina om te voorkomen dat Amerikaanse militairen die in dit verband optreden zouden kunnen vervolgd worden voor internationale misdaden waarvoor het Strafgerechtshof bevoegd is. Onder druk van de Amerikanen heeft de VN Veiligheidsraad de heel omslotende Resolutie 1422 goedgekeurd. Die resolutie moet ervoor zorgen dat personen onder een VN mandaat deelnemen aan vredesoperaties vrijgesteld zijn van vervolging voor het Internationaal Strafhof. Zie AMNESTY INTERNATIONAL, «International Criminal Court : The unlawful attempt by the Security Council to give US citizens permanent impunity from international justice» (May 2003).

- ⁵ Zie o.a. Nederland, Frankrijk, Duitsland, Verenigd Koninkrijk, Spanje, Finland, Verenigde Staten, Canada en Israël.
- ⁶ Op 8 juni 2001 werden Vincent Ntezimana, Alphonse Higanro, Consolata Mukangango en Julienne Mukabutera door het Brussels Assisenhof veroordeeld voor misdaden gepleegd in verband met de Rwandese genocide van 1994. Het beroep van drie van de vier veroordeelden bij het Hof van Cassatie werd verworpen op 9 januari 2002.
- ⁷ Zie International Court of Justice, Case concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium), 14 February 2002. *International Legal Materials*, 2002, p. 536.
- ⁸ *De Morgen*, 8 juli 2003.
- ⁹ *Ibidem*.
- ¹⁰ De akten van het colloquium werden gepubliceerd als A. DESTEXHE & M. FORET (eds.), *De Nuremberg à La Haye et Arusha. Actes du colloque organisé par le groupe PRL-FDF du Sénat*, Bruxelles, Bruylant, 1997.
- ¹¹ De akten van het colloquium werden gepubliceerd als A. DESTEXHE & M. FORET (eds.), *De Nuremberg à La Haye et Arusha. Actes du colloque organisé par le groupe PRL-FDF du Sénat*, Bruxelles, Bruylant, 1997.
- ¹² *Belgisch Staatsblad*, 11 januari 1952.
- ¹³ Zie onder meer E. DAVID, *Traité de droit pénal international*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1995, pp. 266-268 ; C. VAN DEN WYNGAERT, *Strafrecht en strafprocesrecht in hoofdlijnen*, dl. 2, Antwerpen, Maklu, 1994, p. 804 ; R.A. LAWSON & H.G. SCHERMERS (eds.), *Leading Cases of the European Court of Human Rights*, Antwerpen, Maklu, 1997, p. 615.
- ¹⁴ *Belgisch Staatsblad*, 5 augustus 1993.
- ¹⁵ M.-A. SWARTENBROECKX, « Moyens et limites du droit Belge », in : A. DESTEXHE & M. FORET (eds.), *De Nuremberg à La Haye et Arusha. Actes du colloque organisé par le groupe PRL-FDF du Sénat*, Bruxelles, Bruylant, 1997, p. 124.
- ¹⁶ *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 1997-1998, nr. 1-749/1, p. 2.
- ¹⁷ *Ibidem*.
- ¹⁸ *Ibidem*.
- ¹⁹ *Ibidem*, p. 3.
- ²⁰ *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 1998-1999, nr. 1-749/2, pp. 2-4.
- ²¹ *Ibidem*, pp. 2-3.
- ²² *Ibidem*, p. 1.
- ²³ Men denke hier bijvoorbeeld aan daden van agressie die in het Statuut van Rome betreffende het Internationaal Strafhof als categorie misdaden genoemd wordt waarvoor het Hof bevoegd moest zijn maar waarvoor geen eensgezindheid kon bereikt worden omtrent de definitie. Zolang de kwestie van de definitie niet is opgelost is het Strafgerechtshof niet bevoegd voor het vervolgen van daden van agressie.
- ²⁴ *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 1998-1999, nr. 1-749/3, pp. 1-35.
- ²⁵ *Parlementaire Handelingen*, Senaat (3 december 1998).
- ²⁶ *Parlementaire Handelingen*, Kamer (4 februari 1999).
- ²⁷ *Belgisch Staatsblad* (23 maart 1999).
- ²⁸ Tientallen zaken werden via het systeem van klacht met burgerlijke partijstelling aanhangig gemaakt. De bekendste zijn deze tegen Augusto Pinochet, gewezen President van Chili, Laurent-Désiré Kabila, wijlen President van de Democratische Republiek Kongo, Abdulaye Yerodia Ndobasi, gewezen Minister van Buitenlandse Zaken van de Democratische Republiek Kongo, Paul Kagame, President van Rwanda, Ali Akbar Hashemi Rafsanjani, gewezen President van Iran, Hissène Habré, gewezen President van Tsjaad, Efraim Rios Montt, gewezen President van Guatemala, Ariel Sharon, Eerste Minister van Israël, Yasser Arafat, Voorzitter van de Palestijnse National Authority, Laurent Gbagbo, President van Ivoorkust, Ange-Félix Patasse, President van de Centraal-Afrikaanse Republiek, Fidel Castro, President van Cuba, Maaouya ould Sid'Ahmed Taya, President van Mauritanië. Zie o.a. J. WOUTERS en H. PANKEN, « De Genocidewet in internationaal perspectief : van nu en straks », in : J. WOUTERS & H. PANKEN (eds.), *De Genocidewet in internationaal perspectief*, Brussel, Larcier, 2002, pp. 2-4.
- ²⁹ Zie Wetsvoorstel tot interpretatie van artikel 7, eerste lid, van de wet van 16 juni 1993 betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht, *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 2001-2002, nr. 2-1237/1, pp. 1-5 (ingediend op 8 juli en ingetrokken op 18 juli 2002) ; Wetsvoorstel tot interpretatie van artikel 7, eerste lid, van de wet van 16 juni 1993 betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht, *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 2001-2002, nr. 2-1255/1, pp. 1-5 (ingediend op 18 juli 2002) ; Wetsontwerp tot wijziging van de wet van 16 juni 1993 betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht, *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 2001-2002, nr. 2-1256/1, pp. 1-21 (ingediend op 18 juli 2002).
- ³⁰ Advies van de Raad van State 34.153/VR (12 december 2002) ; Advies van de Raad van State 34.154/VR/2 (16 december 2002) ; en Advies Raad van State 35.252/2 (4 april 2003).
- ³¹ Zie *Parlementaire Handelingen*, Senaat (5 april 2003).
- ³² *Belgisch Staatsblad*, 7 mei 2003.
- ³³ In dezelfde zin E. DAVID, « Les conséquences du Statut de la Cour pénale internationale pour la répression en droit belge », in : *Actualité du droit international humanitaire*, Bruxelles, La Chartre, 2001, p. 92.

- ³⁴ De Raad van State had in haar advies 34.154/VR/2 van 16 december 2002 een aantal opmerkingen geformuleerd om nog meer de omschrijving van de misdaden in de twee rechtsordes in overeenstemming te brengen of het parallelisme beter tot uiting te doen komen. Zie *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 2002-2003, nr. 2-1256/3, pp. 4-8.
- ³⁵ Resolutie van de Algemene Vergadering van de Verenigde Naties 260 (A) (III) (9 Dec. 1948). 78 U.N.T.S. p. 277. Voor de *travaux préparatoires* die uiteindelijk werden afgerond met de goedkeuring van de Resolutie, zie *inter alia* M. LIPPMAN, «The Drafting of the 1948 Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide», in: *University International Law Journal*, Vol. 3, 1985, pp. 1-58.
- ³⁶ Genocideverdrag, Preambule.
- ³⁷ Zie <http://www.unhchr.ch/html/menu3/b/treaty1gen.htm>.
- ³⁸ Wet van 26 juni 1951, *Belgisch Staatsblad*, 11 januari 1952.
- ³⁹ Het enige verschil is de zinsnede *en onverminderd de strafrechtelijke bepaling die van toepassing zijn op misdrijven door nalatigheid* in de Belgische wet. Deze toevoeging lijkt verwonderlijk als men weet dat één van de bestanddelen van de misdaad genocide het oogmerk is om een bepaalde groep te vernietigen (moreel bestanddeel) en dat genocide bijgevolg niet uit nalatigheid kan gepleegd worden. Zie ook Advies van de Raad van State 34.154/VR/2 van 16 december 2002, *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 2002-2003, nr. 2-1256/3, p. 4.
- ⁴⁰ De definitie werd ook overgenomen in het Statuut van het Joegoslavië Tribunaal (artikel 4); het Statuut van het Rwanda Tribunaal (artikel 2) en het Statuut van het Internationaal Strafhof (artikel 6).
- ⁴¹ Zie M. COGEN & S. SMIS, «Genocide en Internationaal Recht», in: *Nieuw Tijdschrift van de VUB*, 1999, pp. 12-14.
- ⁴² Zie onder meer de rechtspraak van het Rwanda Tribunaal. De rechtspraak kan geconsulteerd worden op <http://www.ict.org>.
- ⁴³ Zie UN Doc. A/C.6/SR.73.
- ⁴⁴ UN Doc. E/CN.4/Sub.2/416. Zie ook W. MCKEAN, *Equality and Discrimination under International Law*, Oxford, Clarendon Press, 1983, p. 110.
- ⁴⁵ *Ibidem*.
- ⁴⁶ In een commentaar op het Genocideverdrag schrijft Nehemiah Robinson dat «[a]ccording to the [wording of Article II], the aim need not be the total destruction of the group. The genocide is not characterized by the intent to destroy a whole group but to eliminate portions of the population marked by their racial, religious, national, or ethnic features. The definition of a 'group' as an assemblage of persons regarded as a unit because of their comparative segregation from others would leave open the question whether the aim must be the destruction of the group in the whole of a country, in a part of it, in a single town, etc. The addition of the phrase 'in part' undoubtedly indicates that genocide is committed when homicides are done with a connecting aim, i.e. directed against persons with specific characteristics. Therefore, the intent to destroy a multitude of persons of the same group must be classified as genocide even if these persons constitute only part of a group either within a country or within a region or within a single community, provided the number is substantial because the aim of the convention is to deal with action against large numbers, not individuals even if they happen to possess the same characteristics. It will be up to the court to decide in every case whether such intent existed. « N. ROBINSON, «The Genocide Convention-Its Origin and Interpretation», in: *Hearing on the Genocide Convention Before a Subcommittee of the Senate Commission on Foreign Relations*, 81st Congress, 2d Session, 1950, pp. 487 en 498.
- ⁴⁷ J. VERHOEVEN, «Le crime de génocide : originalité et ambiguïté», in: *Revue belge de droit international*, Vol. 1, 1991, p. 21; W. MCKEAN, *op. cit.*, p. 108. Zie ook de rechtspraak van het Rwanda Tribunaal.
- ⁴⁸ Zie T. ONGENA, «Een internationaal strafhof: kan Sisyphus eindelijk rusten?», in: *Panopticon*, Vol. 3, 1999, p. 239.
- ⁴⁹ Zie P. D'ARGENT, «La loi du 10 février 1999 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire», in: *Journal des Tribunaux*, 1999, p. 551. Het betreft hier de misdaden van gedwongen verdwijning, apartheid en andere onmenselijke handelingen van vergelijkbare aard waardoor opzettelijk ernstig lijden of ernstig lichamenlijk letsel of schade aan de geestelijke of lichamenlijke gezondheid wordt veroorzaakt.
- ⁵⁰ Artikel 1bis van de Wet van 23 april 2003.
- ⁵¹ Zie onder meer artikel 6 (c) van het Charter van het Neurenberg Tribunaal (1945); Artikel 6 (c) van het Charter van het Tokio Tribunaal (1946); Allied Control Council Law No. 10 (1946); Artikel 10 (2) van de Draft Code of Offences against Peace and Security of Mankind (1954); Artikel 5 van het Statuut van het Joegoslavië Tribunaal (1993); Artikel 3 van het Statuut van het Rwanda Tribunaal (1994); Artikel 18 of de Draft Code of Crimes against Peace and Security of Mankind (1996); Artikel 7 van het Statuut van het Internationaal Strafhof. Voor sommige specifieke misdaden tegen de mensheid zoals genocide, apartheid en gedwongen verdwijning werden ook afzonderlijke instrumenten aangenomen. We hebben al verwezen naar het Genocideverdrag maar ook relevant zijn het Verdrag ter Bestrijding en Vervolg van de Misdaad van Apartheid (1973) en de Verklaring ter Bescherming van alle Personen tegen Gedwongen Verdwijning (Resolutie van de Algemene Vergadering van de Verenigde Naties 47/133 (1992).

- ⁵² Zie onder meer artikel 6 (c) van het Charter van het Neurenberg Tribunaal (1945); Artikel 6 (c) van het Charter van het Tokio Tribunaal (1946); Allied Control Council Law No. 10 (1946); Artikel 10 (2) van de Draft Code of Offences against Peace and Security of Mankind (1954); Artikel 5 van het Statuut van het Joegoslavië Tribunaal (1993); Artikel 3 van het Statuut van het Rwanda Tribunaal (1994); Artikel 18 of de Draft Code of Crimes against Peace and Security of Mankind (1996); Artikel 7 van het Statuut van het Internationaal Strafhof. Voor sommige specifieke misdaden tegen de mensheid zoals genocide, apartheid en gedwongen verdwijning werden ook afzonderlijke instrumenten aangenomen. We hebben al verwezen naar het Genocideverdrag maar ook relevant zijn het Verdrag ter Bestrijding en Vervolg van de Misdad van Apartheid (1973) en de Verklaring ter Bescherming van alle Personen tegen Gedwongen Verdwijning (Resolutie van de Algemene Vergadering van de Verenigde Naties 47/133 (1992).
- ⁵³ Zie voor de rechtstreekse inroepbaarheid van internationaal gewoonterecht in de Belgische interne rechtsorde, J. SALMON, «Le rôle de la Cour de Cassation belge à l'égard de la coutume internationale», in : *Miscellanea Ganshof Van Der Meersch*, Bruxelles, Bruylant, 1972, pp. 220 en volgende. Voor een goed overzicht over de inroepbaarheid van internationaal recht in de nationale rechtsordes, zie R. MÜLLERSON, «On the Domestic Implementation of International Law in the Context of Interaction between International Society and the States», in : *The Reception of International Law in Central and Eastern Europe*, E. Franckx en S. Smis eds., Antwerpen, Maklu, 2002, pp. 3-35. Voor de situatie in België en Rusland, zie E. FRANCKX, «The Direct Application of International Law in the Belgian and Russian Municipal Systems of Law : A Comparative Analysis», in : *The Reception of International Law in Central and Eastern Europe*, E. Franckx en S. Smis eds., Antwerpen, Maklu, 2002, pp. 37-68.
- ⁵⁴ J. VERHOEVEN, *op. cit.*, pp. 312-313.
- ⁵⁵ Zie D. ROBINSON, «Defining 'Crimes against Humanity' at the Rome Conference», in : *American Journal of International Law* Vol. 93, 1999, pp. 45-52; S. CHESTERMAN, «An Altogether Different Order : Defining the Elements of Crimes Against Humanity», in : *Duke Journal of Comparative and International Law*, 2000, pp. 314-315; R. DIXON, «Crimes against Humanity», in : *Commentary on the Rome Statute of the International Criminal Court*, O. Triffter ed., Baden-Baden, Nomos, 1999, pp. 123 en volgende; P. KIRSCH & D. ROBINSON, «Reaching Agreement at the Rome Conference», in : *The Rome Statute of the ICC*, A. Cassese, P. Gaeta & J.R.W.D. Jones eds., Oxford, Oxford University Press, 2002, pp. 69 en volgende; R. CLARK, «Crimes against Humanity and the Rome Statute of the International Criminal Court», in : *The Rome Statute of the International Criminal Court. A Challenge to Impunity*, M. Politi & G. Nesi eds., Aldershot, Ashgate, 2001, pp. 79 en volgende; PREPARATORY COMMISSION FOR THE INTERNATIONAL CRIMINAL COURT, *Finalized Draft Text of the Elements of Crimes* (<http://www.un.org/law/icc/satute/elements/elemfra.htm>).
- ⁵⁶ Zie A. ANDRIES, E. DAVID, C. VAN DEN WYNGAERT & J. VERHAEGEN, «Commentaire de la loi du 16 juin 1993 relative à la répression des infractions graves au droit international humanitaire», in : *Revue de droit pénal et de criminologie*, 1994, pp. 1114-1184.
- ⁵⁷ Zie in dezelfde zin, E. DAVID, «Les conséquences du Statut de la Cour pénale internationale pour la répression en droit belge», *op. cit.*, pp. 80-85.
- ⁵⁸ Wat de kwalificatie betreft van het begrip «intern gewapend conflict» waar zowel de Belgische wet van 16 juni 1993 zoals gewijzigd door de wet van 10 februari 1999 als het Statuut van Rome naar verwijzen, dient opgemerkt te worden dat het recht van Genève naargelang de intensiteit van een intern gewapend conflict het onderscheid maakt tussen onlusten en spanningen waarvoor het humanitair recht niet van toepassing is, interne conflicten met beperkte intensiteit waarvoor enkel het gemeenschappelijk artikel 3 van de vier Conventies van Genève van toepassing is en interne conflicten met grote intensiteit waarvoor naast het gemeenschappelijk artikel 3 ook het Tweede Aanvullend Protocol van toepassing is. Gemeenschappelijk artikel 3 spreekt namelijk enkel van een «niet internationaal conflict» en is dus veel ruimer dan artikel 1(1) van het Tweede Aanvullend Protocol die het toepassingsgebied ervan beperkt tot interne conflicten «die plaatsvinden op het grondgebied van een Hoge Verdragsluitende Partij tussen de strijdkrachten van die Partij en dissidente strijdkrachten of andere georganiseerde gewapende groepen die, staande onder een verantwoordelijk bevel, het grondgebied van die Partij gedeeltelijk onder controle hebben op een zodanige wijze dat zij in staat zijn aanhoudende en samenhangende militaire operaties uit te voeren en de bepalingen van dit Protocol toe te passen.» Uit de voorbereidende werken van de wet van 16 juni 1993 zou men - alhoewel niet met zekerheid - kunnen afleiden dat de Belgische wet enkel van toepassing was op misdaden gepleegd tijdens interne conflicten met grote intensiteit (dus verwijzend naar artikel 1(1) Tweede Aanvullend Protocol) (Zie *Parlementaire Stukken*, Senaat, zitting 1991-1992, nrs. 481-4, 1-2 & 16; *Parlementaire Handelingen*, Senaat, 1993, 12 januari 1993, p. 1265-1266). Het Statuut van Rome daarentegen spreekt bijna uitsluitend van «ernstige schendingen van artikel 3 van ieder van de vier Verdragen van Genève van 12 augustus 1949» [Artikel 8 (c) van het Statuut van Rome zoals vertaald in de «wet van 25 mei 2000 houdende instemming met het Statuut van Rome van het

Internationaal Strafgerechtschhof, gedaan te Rome, op 17 juli 1998» (hierna Wet van 25 mei 2000)] maar in één enkel geval ook van «gewapende conflicten die plaatsvinden op het grondgebied van een Staat in het geval van een langdurig gewapend conflict tussen de officiële autoriteiten en georganiseerde gewapende groepen of tussen deze groepen onderling» [Artikel 8 (f) van het Statuut van Rome zoals vertaald in de Wet van 25 mei 2000]. Dit laatste, alhoewel niet in volkomen gelijke bewoording, verwees mijn inziens naar artikel 1(1) van het Tweede Aanvullend Protocol. Men kon daaruit afleiden dat het toepassingsgebied *ratione contextus* ruimer is voor het Internationaal Strafhof dan voor de Wet van 10 februari 1999. Teneinde Belgische hoven en rechtbanken hun complementaire bevoegdheid zoals voorzien in artikelen 1 en 17 van het Statuut van Rome correct te kunnen laten uitvoeren was het dus nodig dat België haar wetgeving aanpaste aan de nieuwe ontwikkelingen die zich geconsolideerd hebben in het Statuut van Rome.

⁵⁹ Een bijkomend probleem was dat de geïncrimineerde feiten, zoals opgesomd in de Wet van 10 februari 1999 en het Statuut van Rome niet geheel in overeenstemming waren. In tegenstelling tot de Wet van 10 februari 1999 die één enkele lijst hanteerde voor de opsomming van strafbare inbreuken op het humanitair recht gepleegd tijdens interne en internationale gewapende conflicten, hebben de opstellers van het Statuut van Rome geopteerd voor twee afzonderlijke lijsten naar gelang het soort gewapend conflict. De meeste opgenomen feiten waren wel strafbaar onder beide teksten. Sommige feiten waren echter strafbaar onder één van beide teksten. Als feiten enkel strafbaar zijn volgens de Belgische wet kon men zich de vraag stellen in welke mate België feiten kon strafbaar stellen indien deze niet voorzien zijn in het vigerend internationaal recht en zeker wanneer de Belgische wet een absoluut universaliteitsbeginsel hanteert.

Het internationaal recht belet niet dat de Belgische wetgever strenger zou optreden en dus meer garanties zou bieden aan beschermde personen en goederen dan voorzien in het recht van Genève omdat deze minimumregels zijn. België zou bijgevolg zonder enige twijfel dergelijke regels kunnen uitvaardigen die van toepassing zijn op het Belgisch grondgebied (territorialiteitsbeginsel) of zelfs op Belgen in het buitenland (actief en eventueel passief personaliteitsbeginsel). Veel moeilijker lijkt het strafbaar stellen in België van daden die gepleegd worden in het buitenland zonder dat er een band met België kan aangetoond worden en dat op de plaats waar de feiten gepleegd zijn deze niet strafbaar zouden zijn omdat de plaatselijke wet of het internationaal recht deze daden niet strafbaar stellen.

⁶⁰ Het Protocol werd goedgekeurd op 26 maart 1999.

⁶¹ Artikel 1ter § 3 van de Wet van 23 april 2003.

⁶² Artikel 7 § 1 van de Wet van 23 april 2003. Met afgezwakte vorm doelen wij de filters die in de wet ingebouwd zijn. Zie *infra*.

⁶³ *Gedrukte Stukken* Senaat, zitting 1990-1991, nr. 1317-1, p. 16. Zie ook A. ANDRIES, E. DAVID, C. VAN DEN WYNGAERT & J. VERHAEGEN, *op. cit.*, p. 1173.

⁶⁴ Permanent Court of International Justice, *Lotus case*, Judgement (1927), P.C.I.J., Series A, No. 10, p. 20.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 19.

⁶⁶ Zie bijvoorbeeld over de manier waarop universele jurisdictie is ingevuld door verschillende staten : Amnesty International, «*Universal Jurisdiction : the Duty of States to Enact and Enforce Legislation*», AI Index : IOR 53/2001, September 2001 ; REDRESS, «*Universal Jurisdiction in Europe. Criminal Prosecution in Europe since 1990 for War Crimes, Crimes against Humanity, Torture and Genocide*», 30 June 1999. Deze studie kan ook via het internet geconsulteerd worden <http://www.redress.org/inpact.html>.

⁶⁷ *International Court of Justice*, Barcelona Traction Light and Power Company, Limited, *Judgment I.C.J. Reports, 1970, p. 32*.

⁶⁸ Zie onder meer M. CHERIF BASSIOUNI, *Crimes Against Humanity*, Dordrecht, Martinus Nijhoff Publishers, 1992, pp. 510-527 ; I. BROWNLIE, *op. cit.*, pp. 304-305. Zie ook Cour de Cassation Fr. (Chambre Criminelle), *Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et patriotes et autres c. Barbie*, Jugement du 6 octobre 1983 ; *Attorney-General of the Government of Israel v. Adolf Eichmann*, 11 december 1962.

⁶⁹ International Court of Justice, *Case concerning the Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, (Bosnia and Herzegovina v. Yugoslavia)*, Judgment, I.C.J. Reports, 1996, p. 616.

⁷⁰ International Tribunal for the Prosecution of Persons Responsible for Serious Violations of International Humanitarian Law Committed in the Territory of the Former Yugoslavia since 1991, *Prosecutor v. Anto Furundzija*, Judgment, Case No. IT-95-17/1-I, 10 December 1998, p. 60.

⁷¹ In het bijzonder artikel 49 van de Internationale Conventie voor de verbetering van het lot der gewonden en zieken, zich bevindend bij de strijdkrachten te velde ; artikel 50 van de Internationale Conventie voor de verbetering van het lot der gewonden, zieken en schipbreukelingen van de strijdkrachten ter zee, artikel 129 van de Internationale Conventie betreffende de behandeling van krijgsgevangenen ; artikel 146 van de Internationale Conventie betreffende de bescherming van burgers in oorlogstijd ; en artikel 85§1 van het Eerste Aanvullend Protocol op de vernoemde conventies. De artikelen in kwestie zijn in gelijkaardig termen geformuleerd en luiden als volgt : «*Iedere Hoge Verdragsluitende Partij is verplicht personen die ervan*

verdacht worden één van deze ernstige inbreuken te hebben gepleegd, dan wel bevel tot het plegen daarvan te hebben gegeven, op te sporen en moet hen, ongeacht hun nationaliteit, voor haar eigen gerechten brengen. Zij kan hen ook, indien zij daaraan de voorkeur geeft, en overeenkomstig de bepalingen van haar eigen wetgeving, ter berechting overleveren aan een andere bij de vervolging belang hebbende Hoge Verdragsluitende Partij, mits deze Verdragsluitende Partij een met voldoende bewijzen gestaafde tenlastelegging welke een vervolging rechtvaardigt, tegen de betrokken personen inbrengt.»

⁷² International Court of Justice, *Case concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium)*, Judgement of 14 February 2002, p. 17.

⁷³ Rechter Higgins, Kooijmans en Buergenthal en de Belgische Rechter *ad hoc* Van den Wyngaert erkennen universele jurisdictie met inbegrip van veroordeling *in absentia*. Rechters Rezek en Ranjeva zijn voorstanders van universele jurisdictie uitgezonderd veroordeling *in absentia*. De Kongolese Rechter *ad hoc* Bula-Bula is tegen veroordeling *in absentia* maar zegt verder niets over universele jurisdictie. Rechter Koroma is voorstander van universele jurisdictie maar zegt niet wat hij daarmee bedoelt. Voorzitter Guillaume is geen voorstander van universele jurisdictie *in absentia*. Tot slot, Rechter Oda wijst naar de onzekerheid ter zake. Zie International Court of Justice, *Case concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium)*, Judgement of 14 February 2002.

⁷⁴ Zie Human Rights Watch, Communiqué de presse, *Nouvel obstacle à l'application de la loi sur la compétence universelle*
<http://www.hrw.org/french/press/2002/justice0417.htm>.

⁷⁵ Belga, Brussel, 26.06.2002.

⁷⁶ Het arrest is in het Frans te consulteren op de website van het Hof van Cassatie:
<http://www.cass.be/juris/jucn.htm>.

⁷⁷ *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 1998-1999, nr. 1-749/3, pp. 15 en 23.

⁷⁸ Zie bijvoorbeeld, M. N. SHAW, *op. cit.*, p. 494.

⁷⁹ Zie in het bijzonder de *Nuremberg Principles*; Artikel 7 van het Handvest van het Neurenberg Tribunaal; Artikel 6 van het Handvest van het Tokio Tribunaal; Artikel II (4) van Allied Control Council Law No. 10; Artikel 7§2 van het Statuut van het Joegoslavië Tribunaal; Artikel 6§2 van het Statuut van het Rwanda Tribunaal; Artikel 7 van de Draft Code of Offences against Peace and Security of Mankind opgesteld door de Internationaal Law Commission; Artikel 27 van het Statuut van Rome betreffende het Internationaal Strafhof; en Artikel IV van het Genocideverdrag.

⁸⁰ International Tribunal for the Prosecution of Persons Responsible for Serious Violations of International Humanitarian Law Committed in the Territory of the Former Yugoslavia since 1991, *Prosecutor v. Anto Furundzija*, Judgment, Case No. IT-95-17/1-T, 10 December 1998, pp. 58-59.

⁸¹ International Court of Justice, *Case concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium)*, Judgement of 14 February 2002, pp. 20-22.

⁸² *Ibidem*, p. 22.

⁸³ Artikel 7, § 1, eerste lid van de Wet van 23 april 2003.

⁸⁴ De enige klacht die tot op heden aanleiding heeft gegeven tot veroordeling behoorde tot deze categorie want de vier Rwandese beschuldigen waren in België woonachtig. Zie *supra* voetnoot 6.

⁸⁵ Artikel 7, § 1, tweede en derde lid van de Wet van 23 april 2003.

⁸⁶ Artikel 7, § 1, derde lid van de Wet van 23 april 2003.

⁸⁷ Artikel 7, § 2, eerste en tweede lid van de Wet van 23 april 2003. Dit is eigenlijk een toepassing van artikel 14 van het Statuut van het Internationaal Strafhof.

⁸⁸ Artikel 7, § 2, tweede lid van de Wet van 23 april 2003.

⁸⁹ Artikel 7, § 3, eerste en tweede lid van de Wet van 23 april 2003.

⁹⁰ *Artikel 7, § 4 eerste, tweede en derde lid van de Wet van 23 april 2003.*

⁹¹ Zie Advies van de Raad van State 35.252/2 (4 april 2003). *Gedrukte Stukken*, Senaat, zitting 2002-2003, nr. 2-1256/13, pp. 4-5. De Raad van State is van mening dat deze bepaling een duidelijk schending van het beginsel der scheiding der machten inhoudt.

⁹² Artikel 7, § 4, tweede lid van de Wet van 23 april 2003. Vice-eerste Minister en Minister van Buitenlandse Zaken Michel verklaarde hieromtrent het volgende in de Senaat: Het Hof van Cassatie heeft echt een rol te spelen namelijk «*de internationale verplichtingen die België conform de internationale instrumenten heeft opgenomen, respecteren.*» De «*inmenging in de rechterlijke macht ligt niet in onze bedoelingen. We zullen aan de gerechtelijke autoriteiten niet vragen een politieke beslissing van de ministerraad in te kleden. Integendeel willen we dat de onttrekking altijd via de gerechtelijke autoriteiten verloopt. De beslissing van de ministerraad moet alleen het Hof van Cassatie informeren over een aantal aspecten waarmee het rekening moet houden.*» Zie *Parlementaire Handelingen*, Senaat (5 april 2003).

⁹³ *De Morgen*, 20 juli 2003.

⁹⁴ *De Morgen*, 8 juli 2003.

⁹⁵ Zie Wetsvoorstel tot wijziging op procedureel vlak van de wet van 16 juni 1993 betreffende de bestraffing van ernstige schendingen van het internationaal humanitair recht (ingediend door de heren F. ERDMAN, G.

BOURGEOIS, H. COVELIERS en T. VAN PARYS),
Parlementaire Stukken, Kamer, zitting 2001-2002,
nr. 1568/001.

HANS JANSEN*

Christelijke wortels van racistische jodenhaat

«Jood zijn is een misdaad»

(Angelus Clavasio in *Summa* van 1519)

Proloog

Het is duidelijk dat paus Johannes Paulus II voordat het nieuwe millennium begon wilde afrekenen met de jodenhaat in de geschiedenis van zijn eigen Kerk. Met het oog hierop werd hierover in het Vaticaan aan de vooravond van het derde millennium een internationaal symposium gehouden, waaraan 70 kardinalen en deskundigen (ook vertegenwoordigers van protestantse en orthodoxe kerken) hebben deelgenomen. De paus sloot met een toespraak het symposium af. In deze rede, waarin hij de Kerk als instituut sauverteerde en daarom geen *mea culpa* beleed, sprak hij over de anti-joodse uitleg van nieuwtestamentische teksten als een belangrijke bron van afkeer en vijandschap die christenen in de afgelopen eeuwen jegens

joden hebben gekoesterd. Deze afkeer - die hij anti-judaïsme noemde - is volgens paus Karol Wojtyła een belediging van God en de Kerk zelf. De paus benadrukte dat dit anti-judaïsme te onderscheiden is van de racistische en in wezen anti-christelijke jodenhaat, die zich vanaf de tweede helft van de 19^{de} eeuw ontwikkelde en uiteindelijk escaleerde in de Shoah. Het is duidelijk dat de paus (en waarschijnlijk de meeste deelnemers aan het internationale symposium) van oordeel is dat de Kerk niet verantwoordelijk is voor de ontwikkeling van de racistische vorm van de jodenhaat, dat wil zeggen het antisemitisme in de eigenlijke betekenis van het woord. Welnu, bij deze revisionistische uitlatingen van de paus plaats ik de volgende tien kanttekeningen om duidelijk te maken dat de Kerk in de afgelopen eeuwen onmisken-

baar een broeinest is geweest van een racistische visie op de jood. Natuurlijk bestond het woord racisme nog niet, maar inhoudelijk dacht en schreef men racistisch: het slechte van de jood zit in zijn natuur, in zijn genen, zouden we nu zeggen. De paus en zijn deskundigen zullen veel dieper moeten duiken in de geschiedenis om het joodse volk hoop te geven en om het fundament te leggen voor een vruchtbare dialoog in deze 21^{ste} eeuw. Als wij in de geschiedenis duiken ontdekken wij dat de racistische variant van de jodenhaat, die escaleerde in Auschwitz, niet een uitvinding is van antisemieten uit de 19^{de} en 20^{ste} eeuw, zoals niet alleen door Johannes Paulus II en de zijnen, maar algemeen door historici wordt aangenomen. Deze kleine studie wordt opgedragen aan historicus professor Oberman, die schreef: *«Indien de voorstellingen van haat niet tot in de diepte worden blootgelegd, zijn wij er niet tegen gevrijwaard dat uit de gloeiende as van het verleden «voor één keer» het antisemitisme weer opstaat».*

1. Kwestie van joodse afstamming : Europees verzet tegen «joodse» paus in 12^{de} eeuw

De statuten van de *Limpieza de Sangre* zijn niet plotseling uit de lucht komen vallen, maar hebben een lange voorgeschiedenis in de christelijke traditie. Was het feit alleen al dat elkeen van joodse of moorse afkomst- hoe ver verwijderd ook - zonder meer een onuitwisbaar, eeuwig en onveranderlijk merkteken werd toegedicht, niet ondubbelzinnig een puur racistische wijze van denken? Aanzetten tot een dergelijke wijze van denken vinden we al in de Middeleeuwen. In het Spaanse rijk der Visigothen dwongen de katholieke koningen, in nauwe samenwerking met de bisschoppen, de joden om zich tot de Kerk te bekeren. Op talrijke concilies (in de 7^{de} eeuw

werden te Toledo maar liefst zeventien concilies gehouden) werden discriminerende bepalingen voor joden geformuleerd (op de liefde van een katholiek voor een joodse stond bijvoorbeeld de doodstraf). Maar het meest opmerkelijke van deze bepalingen was dat ze ook golden voor katholiek geworden joden, die officieel bij hun doop hun joodse afkomst en familie hadden moeten vervloeken. Als iemand toen in kerkelijke kringen zou hebben opgemerkt dat alleen een gedoopte jood een goede jood is, zou men hem hebben geantwoord: *«Een jood blijft altijd een jood!»*. Dezelfde ontwikkelingen voltrokken zich in de 13^{de} eeuw in het zuiden van Italië. Ook daar werden de joden door de Kerk gedwongen zich tot het christendom te bekeren. Uit talrijke bronnen blijkt echter dat zij niet als christen werden gezien en dat hun nakomelingen zelfs nog eeuwen later - namelijk in de 14^{de} en 15^{de} eeuw - in het alledaagse spraakgebruik *neofiti* (= doopleerlingen) heetten. Zelfs het doopwater (dat volgens de leer van de kerk *«ex opere operato»* werkt!) bleek gezien de aard van de jood niet bij machte het jood-zijn weg te wissen en van hen echte christenen te maken.

Dat was al gebleken uit de nasleep van de keuze van twee pausen in 1130, als gevolg waarvan heel Europa verward raakte in de problematiek van de joodse afstamming. Toen paus Honorius II in 1130 was gestorven kozen de kardinalen op dezelfde dag twee pausen. Vóórdat later op de dag het hele college van kardinalen officieel bijeen zou komen om een opvolger voor hem te kiezen, hadden vier kardinalen tegen de middag clandestien Gregorio Paparesch tot de nieuwe paus gekozen. Deze laatste liet zich Innocentius II noemen. In tegenwoordigheid van de hele Romeinse clerus en het volk koos het voltallige college van kardinalen, bijeen in de San Marco, echter Pietro de León met een grote meerderheid van stemmen tot Honorius' opvolger. Deze liet zich

Anacletus II noemen en werd in de St. Pieter door de bisschop van Porto gekroond. Ondanks het feit, dat Anacletus II met meerderheid van stemmen was gekozen, werd hij al snel als de tegenpaus gezien en Innocentius II als de echte opvolger op de troon van Petrus. Anacletus II stamde uit het beroemde welgestelde geslacht van de Pierleoni en was de achterkleinzoon van de jood Baruch-Benedetti, die zich tot de katholieke Kerk had bekeerd. Toen Pietro de Léon zijn studies in Parijs had voltooid, deed hij zijn intrede in het klooster van Cluny en werd enkele jaren later tot kardinaal-aartspriester benoemd van de kerk Maria Trastevere in Rome. In de kronieken wordt hij vaak de «paus uit het getto» genoemd. Enkele maanden na zijn uitverkiezing werd Innocentius II door zijn rivaal Anacletus II uit Rome verbannen en vluchtte hij naar Frankrijk. Toen hij na drie jaar naar Rome terugkeerde, moest hij opnieuw de wijk nemen en resideerde hij sindsdien te Pisa. Toen Anacletus II na een pontificaat van acht jaar was gestorven, was voor Innocentius II de weg vrij om definitief naar Rome terug te keren, waar hij zijn rivaal postuum als tegenpaus excommuniceerde en het schisma ongedaan maakte¹.

In de eerste maanden na de verkiezingen van genoemde twee pausen bestond er in Europa veel steun voor Anacletus II; niet alleen omdat hij op wettige wijze was gekozen, maar ook omdat de meeste bisschoppen er toen niet aan twijfelden dat hij de hervorming van de Kerk een warm hart toedroeg en bereid was die vernieuwing ook te financieren met het kapitaal dat zijn bankiersfamilie Pierleoni hem al vóór zijn benoeming beschikbaar had gesteld. Bovendien was duidelijk gebleken dat Anacletus niet wilde tornen aan de *modus vivendi* met de keizer, zoals die in het concordaat van Worms was vastgelegd. Petrus Venerabilis, de abt van Cluny, ondervond felle kritiek van de cisterciënsers in zijn eigen klooster toen hij

openlijk zijn steun betuigde aan Innocentius en zijn vroegere kloostergenoot Anacletus afviel. Tot 1134 slaagde Gerard van Angoulême erin bij het Spaanse episcopaat en het hof steun te vinden voor Anacletus: Diego van Compostella bleef de wettig gekozen paus trouw. Op aandrang van de Engelse bisschoppen was koning Henry in de eerste jaren veel meer geneigd Anacletus te steunen dan Innocentius. Pas na het concilie van Etampes, toen Lodewijk VI voor Innocentius had gekozen, zwichtte de Engelse koning voor de druk van Bernardus van Clairveaux en liet hij Anacletus vallen².

Maar de steun voor Anacletus brokkelde steeds meer af als gevolg van ernstige verdachtmakingen. Al snel na de verkiezing van Anacletus was er in heel Europa een geruchtenstroom op gang gekomen waarin de nieuwe paus onderuit werd gehaald³. Men wist te vertellen dat zijn afkomst besmet was omdat hij een afstammeling was van het perfide joodse geslacht dat Christus had vermoord. In dit perspectief werd elke aantijging tegen hem onmiddellijk geloofd: zijn familie zou alleen maar met woeker schatrijk zijn geworden; hij zou zelf zijn uitverkiezing te danken hebben aan steekpenningen die de kardinalen in grote hoeveelheid van zijn rijke familie hadden ontvangen; hij zou net als alle andere joden helemaal geen religieus mens zijn en alleen maar paus zijn geworden om zijn uitgesproken geldingsdrang helemaal uit te leven en zijn familie nog rijker te maken; hij zou ook seksueel helemaal niet te vertrouwen zijn (net als alle andere joden) omdat hij zelfs bij zijn zuster een kind had verwekt. Uit de beschikbare bronnen kunnen we opmaken dat de lastercampagne tegen Anacletus II vanaf het begin goed werd gecoördineerd⁴. De gemeenste beschuldigingen die bisschop Manfred uit Mantua tegen hem uitte correspondeerden helemaal met de monsterlijke aantijgingen van Arnulf van Séez, bis-

schop van Lisieux⁵. Bisschop Manfred klaagde hem aan wegens seksueel verkeer met kloosterzusters en getrouwde vrouwen en hij typeerde hem als een hond die in het wilde weg copuleert. De verdachtmaking van bisschop Arnulf was van hetzelfde laken een pak : Anacletus II moest maar niet proberen zijn jood-zijn te verbergen, want iedereen kon gewoon aan zijn gezicht zien dat hij een uitgesproken jood was ; ook hij verweet hem dat hij een zeer wellustig leven leidde en zelfs zijn eigen zuster niet had gespaard ; bij het kroost dat aan deze laatste relatie was ontsproten zou niets volgens de wet van de natuur verlopen⁶. Hij verwoordde ten slotte wat in brede kringen destijds in Europa werd geloofd : dat de doop er niets aan had kunnen veranderen ; dat in het geslacht van de Pierleoni, waarvan de nieuwe paus afstamde, het gif van het joodse verderf was blijven doorwerken⁷. Uit de werken van de kroniekschrijvers kunnen we concluderen dat zijn tegenstanders telkens weer wezen op zijn joodse afkomst. Hij werd gedurende zijn hele pontificaat van acht jaar bedolven onder de kritiek van degenen die in Innocentius II de echte opvolger zagen. Zijn tegenstanders schuimden van woede omdat een jood er warempel in was geslaagd de heilige stoel van Petrus te Rome te bekleden en zij konden dit alleen maar zien als een nieuw verraad van Christus door de gemene joden. Toen Anacletus II tot de nieuwe paus werd gekozen was aartsbisschop Walter van Ravenna op deze plechtigheid aanwezig. Omdat hij zijn verontwaardiging over deze keuze onmiddellijk wilde uiten schreef hij een uitvoerige brief aan Norbert van Xanten, de stichter van de Orde van de Praemonstratensen, om hem te informeren over de joodse afkomst van de nieuwgekozen paus ; bovendien spoorde hij hem aan om de koning en alle bisschoppen hiervan in kennis te stellen, zodat zij snel actie zouden kunnen ondernemen om de ketterij van het joodse verraad met wor-

tel en tak uit te roeien⁸. Kardinaal Matteus, bisschop van Albano en een van de vier kardinalen die Innocentius II clandestien tot paus hadden gekozen, wist achteraf te vertellen dat Anacletus II op hetzelfde uur was gekozen als waarop de joden Christus hadden gekruisigd⁹. Kardinaal Matteüs was zeer bevriend met Petrus Venerabilis, de abt van Cluny. Beiden staan in de geschiedenis bekend als twee virulente jodenhaters die met hun lastercampagne wisten te bereiken dat bijna de hele westerse Kerk zich van de wettig gekozen Anacletus II afkeerde en zich schaarde achter Innocentius II. De abt van Cluny had zich vroeger al eens afgevraagd of er een mens ter wereld was die niet zou weten dat de joden de smerigste slaven zijn die er bestaan. Hij had er zelfs aan toegevoegd dat als het waar is dat de joden eens het hoofd van de volken waren, zij nu hun staart zijn. Toen heel Europa door de keuze van Anacletus II in opschudding was geraakt vroeg hij zich in een brief verontwaardigd af of er ook maar één christen was die een jood - een balling en een slaaf - als paus zou kunnen accepteren¹⁰. Hij was een van de prominentste geestelijken uit die tijd die er openlijk voor uitkwam dat Anacletus II ondanks zijn doop een jood was gebleven en dat het gif van het joodse bederf in zijn aderen stroomde. Hij was met zovelen er diep van overtuigd dat de ondergang van het christendom nabij was en dat er met een joodse paus niets van de van joodse smetten gezuiverde leer van de Kerk zou beklijven. Maar meer nog dan Petrus Venerabilis was Bernardus, abt van Clairvaux, degene die het verzet tegen Anacletus II coördineerde en heel Europa afreisde om steun te vinden voor Innocentius II. Met medewerking van Geoffrey, bisschop van Chartres, Suger, abt van St. Denis, Hugh, bisschop van Rouen, Matteüs, bisschop van Albano, Walter, bisschop van Ravenna, Arnulf, bisschop van Lisieux, Norbert, abt van de Praemonstratensen, en Petrus Venerabilis, abt

van Cluny werden in verschillende landen van Europa synodes gehouden, waarop bijna tien jaar lang de kwestie van de joodse paus ter sprake kwam. Met hun medewerking kreeg Bernardus van Clairvaux het voor elkaar dat Frankrijk, Engeland, Duitsland, Aragon en Castilië en het grootste deel van Italië zich afkeerden van de «joodse» paus in Rome en zich schaarden achter de in ballingschap levende Innocentius II. Bernardus van Clairvaux zou hierin nooit geslaagd zijn indien hij ook zelf niet aan de lastercampagne tegen Anacletus II had deelgenomen. In een brief aan koning Lothar bijvoorbeeld, maakte hij in 1134 duidelijk dat een afstammeling van de joden nooit de pauselijke troon zou kunnen bestijgen, *«want zoals zonder enige twijfel kan worden gezegd, dat iemand die op Sicilië zichzelf tot koning uitroept, Caesar de oorlog verklaart, is ook duidelijk dat een afstammeling van de joden, die de heilige stoel van Petrus bekleedt, Christus smaadt toebrengt»*¹¹. Omdat men het toen al voor onmogelijk hield, dat een gedoopte jood niet helemaal een jood was gebleven, werd Anacletus II aangezien voor een *marrano* avant-la-lettre. Zelden had een lastercampagne van kerkpolitici zoveel succes. Een tijdgenoot beschreef Anacletus II als volgt: *«Hij heeft een somber en bedroefd uiterlijk, en lijkt daarom meer op een jood en een Arabier dan op een christen; zijn lichaam is mismakend en er komt een walgelijke geur uit zijn mond, typisch voor 't geslacht van woekeraars, waarvan hij kennelijk afstamt»*¹². Daarom werd door de curie van kardinalen wettig gekozen Anacletus II tot tegenpaus verklaard, en Innocentius II, die geen druppel joods bloed in zijn aderen had, als de ware opvolger van Honorius II gezien. Naar aanleiding van deze ontwikkelingen in de 12^{de} eeuw schreef A. Grabois terecht dat toen al de overgang plaatsvond van de theologisch gefundeerde jodenhaat naar de racistische¹³.

Als reactie op de verdachtmaking van de «joodse» paus Anacletus II ontstond in de Middeleeuwen in joodse kringen de legende van een joodse paus, die in een viertal versies is overgeleverd, twee uit Duitsland en twee uit Spanje. Het verhaal van een joodse paus werd later ook verwerkt in Jiddische en Chassidische verhalen¹⁴. Omdat in deze legende wordt verteld dat een van joodse origine zijnde paus naar het geloof van zijn vaderen terugkeert, werd deze legende in de christelijke traditie uitgelegd als een bevestiging van de diepgewortelde overtuiging dat een jood altijd een jood blijft en dat zelfs de doop niet in staat is van een jood iets anders te maken dan een jood. De legende vertelt het volgende¹⁵: Rabbi Sjimon de Grote, die in de stad Mainz woonde, had drie spiegels in zijn huis hangen, waarin hij het verleden, het heden en de toekomst kon zien. Op een sjabbat ontvoerde een niet-joods dienstmeisje Elchanan, het zoontje van Rabbi Sjimon de Grote. De bedriegster bracht het kind binnen in het nieuwe verbond door het te laten dopen. Elchanan werd naar de monniken gebracht, waar hij opgroeide en studeerde. Hij werd een groot geleerde want hij had het inzicht van zijn vader. De jongen ging van leerschool naar leerschool en hij verwierf meer en meer wijsheid en kwam naar Rome, waar hij nog veel talen studeerde en zijn faam nam elke dag toe, totdat hij tot kardinaal werd benoemd en later tot paus werd gekozen vanwege zijn bijzonder grote wijsheid. De nieuwe paus realiseerde zich goed dat hij van joodse komaf was, maar het genot van al het goede van deze wereld en het aanzien dat hij onder de niet-joden genoot, weerhielden hem ervan naar het geloof van zijn vaderen terug te keren. Hij verlangde ernaar zijn vader terug te zien en daarom bedacht hij de volgende list: hij beval de joden van Mainz dat ze niet langer de sjabbat mochten vieren, hun zonen voortaan niet meer mochten besnijden en dat de vrouwen niet meer naar het badhuis mocht-

ten gaan voor de rituele wassingen. De paus zei : *«Wanneer de joden dit horen en angst en vrees hen overvallen, dan moeten ze hun leiders naar mij sturen om deze zware maatregelen ongedaan te maken (...) Ik twijfel er niet aan, dat zij mijn vader aan het hoofd van hun gezantschap zullen sturen»*. Toen de joden van Mainz dit hadden gehoord, stuurden ze Rabbi Sjimon en nog twee rabbijnen naar Rome om bij de paus een pleidooi te houden voor de overleving van de joodse gemeente te Mainz. De paus ontving alleen Rabbi Sjimon in audiëntie. Hij herkende zijn vader direct maar zijn vader kende hem niet. Toen de paus hem had verteld dat hij dagelijks met de joden van Rome het schaakspel speelde en ook met hem wilde schaken, maakte hij zich aan hem bekend : *«Ik ben die zoon van u, die de niet-joodse vrouw heeft ontvoerd op de dag van sjabbat (...) Nu wilde ik u zien en aan u onthullen, dat ik besloten heb mijn nieuwe religie te verlaten en terug te keren naar de God van mijn ouders. Daarom heb ik als list deze maatregel uitgevaardigd, omdat ik tevoren wist dat de joden u zonden sturen om te proberen deze boze maatregel ongedaan te maken. Welnu, ik maak het ongedaan en vrede zal met u zijn»*. De paus stelde een brief samen waarin hij getuigde tegen het christelijk geloof en gaf die in bewaring met de opdracht aan alle pausen na hem om die te lezen. Daarna nam hij zijn vermogen bij elkaar en ging stiekem weg en kwam naar Mainz en hij keerde terug naar de God van Israël in waarheid en oprechtheid. Hij werd een zeer belangrijk joods man in de ogen van ieder ; in Rome echter wist niemand, waarheen hij was vertrokken en hoe het met hem ging. Zoals kerkelijke leiders joodse geschriften (*Bijbel* en *Talmoed*) vaak misbruikten om aan te tonen dat de jood van nature niet in staat is om zijn jood-zijn prijs te geven, zo diende ook deze legende als bewijs dat de jood altijd een jood blijft en dat een gedoopte jood uiteindelijk nooit een christen kan worden ; ook al nam men aan

dat er gelukkige uitzonderingen waren die de regel bevestigden.

De kwestie van de joodse afstamming had ook een duidelijke rol gespeeld in de vaak scherpe kritiek die tijdgenoten leverden op het leven en werk van Petrus Abelardus. Voorzover men in de 12^{de} eeuw kan spreken van moderniteit, was Petrus Abelardus zonder twijfel de eerste, moderne intellectueel en de eerste professor van het Europese continent. Deze Bretoen, die in de omgeving van Nantes was geboren, groeide uit tot de ridder van de dialectiek : overal waar hij kwam ontsproten nieuwe ideeën en ontbrandden verhitte discussies. Op het toppunt van zijn roem, toen hij negenendertig jaar was, werd deze intellectueel verliefd op zijn leerlinge Héloïse, een zeventienjarige nicht van kanunnik Fulbert, wier kennis al geroemd werd in heel Frankrijk. Leraar en leerlinge werden als door de bliksem getroffen ; ze voelden elkaar intellectueel en later ook lichamelijk perfect aan. Het is bekend hoe bewonderenswaardig hun verstandhouding bleef - elk in een klooster - tot de dood hen scheidde. Hugo van St. Victor, een vooraanstaand bijbelgeleerde, die van zichzelf zei dat hij van Germaanse afkomst was, stak zijn diepe verachting zowel voor de scherpzinnige filosoof als ook voor de uitzonderlijke minnaar, die Petrus Abelardus was, bepaald niet onder stoelen of banken, toen deze zei dat hij Abelardus' uitzinnige liefde voor Héloïse alsook zijn onorthodoxe opvattingen wel kon verklaren : hij was immers zowel de zoon van een jood als van een Egyptische.

2. Jood heeft geen menselijke afstamming

Ook het benadrukken in de christelijke literatuur dat de jood geen menselijke afkomst heeft en zelfs inferieur aan de dieren is, verrees ondubbelzinnig een puur racistische wijze van denken. Petrus Venerabilis was

de eerste die hierover uitvoerig schreef. Ook al stond hij in prestige en theologische diepgang minder hoog aangeschreven dan Bernardus van Clairvaux, toch was Petrus Venerabilis, een tijdgenoot van Bernardus en abt van Cluny, een generatie lang een van de invloedrijkste mannen uit het Europa van de 12de eeuw. Terwijl de abt van Clairvaux een hervormer en idealist was, was de abt van Cluny een vredelievend man die niet wilde verwoesten en verscheuren. Hij wilde de walmende kaars niet doven en het geknakte riet niet breken. Van de andere kant had hij grote waardering voor het strenge beleid van Bernardus, die niet alleen het kloosterleven wilde hervormen maar de hele Kerk. Hoffelijkheid stond hoog in zijn vaandel geschreven en hij koesterde sympathie voor Héloïse en Abelardus. Toen de paus op aandrang van Bernardus de geschriften van Abelardus had veroordeeld en diens boeken in de St. Pieter te Rome waren verbrand, dook de vogelvrij verklaarde geleerde onder in het klooster in Cluny waar Petrus Venerabilis hem uiterst hartelijk ontving. De abt van Cluny verzoende hem weer met Bernardus en met Rome. Toen Abelardus in 1142 stierf, liet hij zijn lichaam, in een gebaar waaruit een grote fijngevoeligheid sprak, bijzetten in het graf van Héloïse, de abdis van de Parakleet. Hij was voortdurend op reis om kloosters te visiteren : zijn reizen reikten van Rome tot Engeland, van Bourgondië tot Spanje. Ook vervulde hij dikwijls wereldlijke en kerkelijke diplomatieke opdrachten. Hij was als niemand anders bevriend met praktisch alle pausen en vorsten van zijn tijd en voerde een uitgebreide briefwisseling met hen. Petrus Venerabilis leefde in de tijd toen een «joodse» paus, zoals we hiervoor hebben beschreven, de Heilige Stoel van Petrus had bestegen. Ook Petrus Venerabilis had in zijn grondige afkeer van de «joodse» paus Anacletus II partij gekozen voor Innocentius II. Omdat Petrus Venerabilis ervan overtuigd was dat het

water van de doop Anacletus II niet had gezuiverd van 't verderf van de joodse zeden («*joden blijven altijd joden !*»), voerde hij een felle oppositie tegen diens wettige verkiezing.

Aan de vooravond van de tweede kruistocht schreef Petrus Venerabilis in een brief aan de Franse koning dat joden alleen maar door het bedrijven van woeker hun schuren met graan, hun kelders met wijn en hun beurzen met geld hadden gevuld. Omdat een leger van christenen ter bestrijding van de Saracenen uit liefde voor Christus geld noch goed voor de Heer spaarde, moesten de joden hun onrechtvaardig verworven schatten worden afgenomen : met het geld van de lasterende joden moesten arme kruisvaarders de vermetelheid van de Saracenen bestrijden. Als de joden hun geld niet werd afgenomen zou Gods toorn over de Kerk losbreken en in eerste instantie de kruisvaarders zelf treffen ! In een preek, die hij in 1147 te Parijs in aanwezigheid van de paus en de koning hield, om mensen voor de tweede kruistocht op te roepen, zei hij dat de joden vanwege hun ongeloof en hun grote misdaad door God werden verworpen en dat de kruisvaarders nu het uitverkoren volk van God waren. Van het jaarlijks terugkerende wonder dat tijdens de Paasdienst in de kerk van het Heilig Graf te Jeruzalem geschiedde - vlamme schichten uit de hemel staken de luchters in de kerk aan - gaf hij in genoemde preek de volgende uitleg : «*Hetzelfde vuur zal de kruisvaarders verlichten om het Heilig Graf van de vijanden - die door het vuur zullen worden verteerd - te bevrijden. Hetzelfde vuur zal ook de nu levende joden brandmerken zoals 't vroeger Kaïn, de broedermoordenaar, heeft geschandtekend. Zoals Kaïn van God een schandmerk heeft gekregen om over de hele wereld rond te zwerven, zo moeten ook de joden in opdracht van God zelf een teken van schande dragen om voor eeuwig zwervers op aarde te zijn. Maar zij mogen niet worden gedood. In grote*

ellende verkeren zij en tot hun eigen schande leiden zij een leven dat erger is dan de dood.» In een hymne die hij schreef dichtte hij dat Christus aan het einde der tijden het nu reeds verdoemde volk der joden definitief zou verwerpen.

Tijdens zijn visitatiereizen langs kloosters in Spanje (1142) kreeg hij het idee om moslims niet met militaire maar met intellectuele wapens te bestrijden. Een eerste voorwaarde om dit doel te bereiken was dat men de *Koran* leerde kennen. Daarom stelde hij na overleg met koning Alfonso een commissie van vertalers (de christenen Robert van Ketten, Herman van Dalmatië, Petrus van Toledo en de Saraceen Mohammed) samen om de *Koran* in het Latijn te vertalen. Hij kon het niet verwerken dat er in zijn tijd geen mensen waren die op de hoogte waren van de verderfelijke leer van dit voor moslims heilige boek. Hij wilde door een vertaling van dit werk laten zien dat de helft van de wereld, die Arabisch sprak, al door 't dodelijke gif van de *Koran* was geïnfecteerd. Toen de vertaling klaar was vroeg hij ook aan Bernardus of hij deze wilde lezen om de moslims van replek te dienen. Er kwam geen antwoord omdat hij geen voorstander was van een intellectuele kruistocht, maar van een gewapende. Toch wist ook de abt van Cluny dat het houden van een intellectuele kruistocht tegen de moslims voorlopig nog toekomstmuziek was want uit zijn brieven en preken bleek duidelijk dat hij de tweede kruistocht met zijn gezag had ondersteund. In 1140 voltooit Petrus Venerabilis zijn manuscript *Adversus Iudaeorum inveteratam duritiem*, dat zonder twijfel een van de meest jood-vijandige geschriften uit de geschiedenis van het christendom is.¹⁶ De schrijver verwijst drie keer naar debatten met joden. Zijn werk is hoofdzakelijk gebaseerd op dat van Petrus Alfonsus (XII^{de} eeuw) die de thesis uitwerkte dat de *Talmoed* (hij bedoelt de «*Haggada*») een onwetenschappelijk werk is, omdat hierin veel

dwaze en krankzinnige stellingen worden geponeerd. Uit dit hoofdwerk van Petrus Venerabilis blijkt echter ook dat hij materiaal aan niet nader genoemde bronnen heeft ontleend. De abt stelt de christelijke uitleg van Wet en Profeten tegenover de joodse, die hij als een vrucht van de eigenzinnige joodse geest uiterst fel hekelt. Hij steekt de draak met het verstokte en halsstarrige «denken» van de joden. Het is duidelijk dat de auteur zijn werk ook heeft geschreven om te waarschuwen tegen een nieuwe vorm van «judaïseren», zoals die in de XII^{de} eeuw door sommige christelijke geleerden werd gepraktiseerd. Er waren geleerden die een grote belangstelling aan de dag legden voor de hermeneutiek van de joden. Andreas van St. Victor werd van «judaïseren» beschuldigd en door Richard van St. Victor tot de orde geroepen. De joodse hermeneutiek werd door kerkelijke leiders als een ernstige bedreiging voor de overleving van de Kerk ervaren. Een man als Petrus Venerabilis stelde deze ontwikkelingen in de wetenschappelijke wereld van zijn tijd aan de kaak en protesteerde hiertegen door de joodse hermeneutiek als een absurditeit en irrationaliteit voor te stellen. Bovendien klaagde hij de joden aan omdat zij feitelijk Wet en Profeten hadden prijsgegeven. Hij verweet hun iets wat veel erger was dan halsstarrigheid: zij hadden orthodoxe voorstellingen van God, zoals de Hebreeuwse bijbel die formuleert, geperverteerd, zoals bleek uit het nieuwe geloofsboek dat rabbijnen schreven, namelijk de *Talmoed*. Petrus Alfonsus (XII^{de}) en Petrus Venerabilis waren niet de eersten die kritiek leverden op de *Talmoed* want in zekere zin waren Justinus (II^{de} eeuw), Origenes (III^{de} eeuw), Augustinus (V^{de} eeuw), keizer Justinianus (VI^{de} eeuw), Agobart (IX^{de} eeuw) hen hierin al voorgegaan. Maar Petrus Venerabilis schrijft als eerste dat de joden de *Talmoed* - die niet van God komt omdat zij hem zelf hebben geschreven - boven de door God zelf geschreven geschriften -

namelijk de Hebreeuwse *Bijbel* - hebben geplaatst. Wij krijgen de indruk dat de abt van Cluny een einde wilde maken aan die al eeuwen durende debatten tussen joden en christenen over het juiste verstaan van Wet en Profeten. Naar het oordeel van de abt had het nu geen zin meer met deze debatten verder te gaan omdat joden feitelijk de Hebreeuwse *Bijbel* hadden verworpen en een nieuwe geschreven, de *Talmoed*. In het 5de hoofdstuk, waarin hij schrijft over de belachelijke en dwaze fabels van de joden - die in de *Talmoed* worden opgedist - laat hij zijn toorn de vrije loop en barst hij regelmatig in woede uit. De abt van Cluny schrijft dat hij eventueel nog bereid is met joden over de ware betekenis van Wet en Profeten te debatteren, maar dat het geen enkele zin heeft met hen in discussie te gaan over de zotte voorstellingen van God in de *Talmoed*. Wie een dergelijke discussie toch met hen aangaat, is zelf helemaal gek ! In dit laatste hoofdstuk staat de gedachte centraal dat joden geen mensen zijn, maar dieren, ja zelfs minder dan dieren ! Eén van de fundamentele stellingen van de intellectuelen uit de XII^{de} eeuw luidde : «*In de mens verenigen zich op actieve wijze rede en geloof*». Ook hun sterke belangstelling voor het dier - als een achtergrond waartegen de mens des te beter afsteekt - komt hieruit voort. De antithese tussen het beest en de mens is een van de grote metaforen uit de XII^{de} eeuw. De universitaire wereld ontdekt in het Romaanse bestiarium een tegendraads «humanisme». Zoals een ezel, aldus de abt van Cluny, niets kan horen en begrijpen, kunnen ook joden dat niet. De joden hebben zichzelf van de menselijke waardigheid beroofd en aan dieren gelijkgesteld. Het is niet mogelijk met de joden een zinnig debat te voeren. Terwijl de joden in de eerste vier hoofdstukken in zekere zin als «gesprekspartners» nog min of meer serieus worden genomen, worden ze in het vijfde hoofdstuk gediskwalificeerd en ontmaskerd als stompzinige lieden die geen verstand heb-

ben : «*Wat heeft 't voor zin met waanzinnigen te debatteren ? Joden kunnen zelfs niet eens meer onder de dieren worden gerekend, omdat laatstgenoemden tenminste nog een klein beetje verstand hebben. Omdat joden inferieur aan dieren zijn, verlagen mensen zich die toch met hen een gesprek voeren*». De schrijver zegt dat hij dit werk heeft geschreven om «*de beestachtige miskraam van de Talmoed uit de stal te halen en op het podium van het wereldtheater te plaatsen zodat iedereen in lachen uitbarst. De Talmoed heeft joden van hun verstand beroofd. Omdat dit werk van duivelse oorsprong is, zijn joden geen mensen meer, maar demonen. Als gevolg van de misdaden die zij vroeger hebben bedreven, ligt 't in hun aard zo'n duivels product als de Talmoed voort te brengen. God zal 't hun nooit vergeven dat zij zo iets weerzinwekkends hebben geschreven*». Aan de ene kant is de *Talmoed* er de oorzaak van dat joden inferieur aan dieren zijn, aan de andere kant is zij een instrument in de handen van God om hen te straffen voor hun misdadig gedrag van vroeger en nu. Er is geen sprake van dat joden zich aan het einde der tijden zullen bekeren. Opnieuw zegt hij dat zij er erger aan toe zijn dan Kaïn, de broedermoordenaar. Omdat zij het bloed van Christus (één van hun broeders en tegelijk hun Heer) hebben vergoten zijn ze gedoemd op aarde rond te dolen. De zonde van de Godsmoord zal hun door God nooit worden vergeven ! Op aarde zijn zij tijdelijk prijsgegeven aan de smaad van de mensen, in de hel eeuwig aan de spot van de demonen. De joden zuchten en kreunen al elf eeuwen omdat ze door de christenen onder de voet worden gelopen. Voor alle volkeren van de wereld zijn zij het mikpunt van vijandschap en haat geworden. Omdat de psalmist uitdrukkelijk ergens zegt : «*Doodt hen (de joden) niet !*», worden christenen door de Kerk ervan weerhouden hen te doden. Hun situatie is erger dan de dood ! Ten slotte formuleerde Petrus Venerabilis in genoemd

hoofdwerk nog een beschuldiging aan het adres van de joden die in het verdere verloop van de geschiedenis tot in onze tijd (met name in het Midden-Oosten) catastrofale gevolgen had: de *Talmoed* bevat ook al die geheime plannen van de joden om anderen in het verderf te storten. Geen wonder dat de joden die volgens de abt geen menselijke komaf hebben, die geen mensen maar demonen zijn, zich op deze wijze gedragen¹⁷. Uit het feit dat vierendertig manuscripten (sommige zijn vertalingen) van *Adversus Iudaeorum inveteratam dunitiam* bewaard zijn gebleven kunnen we concluderen, dat 't een populair traktaat is geweest dat veel werd gelezen en dat in de christelijke traditie een racistische wijze van denken over de jood sterk heeft gestimuleerd.

3. Oorsprong en ontwikkeling van de mythe der duivelse afstamming van de jood

Het is zeker dat de mythe van de jood die geen menselijke afstamming heeft, maar de duivel tot vader heeft, zoals Petrus Venerabilis al liet doorschemeren, in de christelijke traditie het meest heeft bijgedragen tot de ontwikkeling van het racistisch denken over de jood. Raymond Martini was zonder twijfel de eerste christelijke geleerde die in zijn magistrale werk *Pugio Fidei* hierover zeer uitvoerig schreef en het fundament heeft gelegd voor de ontwikkeling van deze mythe. Hij werd te Subirats, een dorp in de omgeving van Barcelona geboren. Hij treedt al op jeugdige leeftijd in bij de Dominicanen te Barcelona. Hij is meer dan vijftig jaar monnik van deze Orde. Raymond Martini is in de XIII^{de} eeuw de grootste deskundige van christelijke huize in de Arabische en Hebreeuwse literatuur. In 1250 verblijft hij in Tunis om er een hogeschool voor Arabische taal- en letterkunde op te richten, met het oog

op de bekering van moslims. In 1256/57 schrijft hij aldaar de *Explanatio symboli apostolorum*. In 1264 werkt hij te Barcelona, waar hij samen met zijn confratres Segarra en Genova lid is van een door de koning ingestelde commissie die de *Talmoed* moet censureren. De commissie brengt advies uit aan de aartsbisschop van Barcelona. In 1267 schrijft hij zijn *Capistrum Iudaeorum*, en een jaar later is hij alweer vertrokken naar Tunis om er opnieuw Arabische letterkunde te doceren. Deze keer is 't maar een kort verblijf want anderhalf jaar later begint hij te Barcelona met het schrijven van zijn *Pugio fidei*. Sinds 1281 doceert hij Hebreeuwse literatuur aan de hogeschool te Barcelona, waar missionarissen voor zending onder de joden worden opgeleid. In 1285 sterft hij.

In de 13^{de} eeuw groeit in de Dominicaanse kloosters in Spanje de overtuiging dat de *Talmoed* ook kan worden gebruikt om joden te bekeren. In Aragon, een bolwerk van de Dominicanen, nemen Paulus Christiani en Raymond Penaforte de proef op de som. Tijdens de vier dagen durende openbare disputatie, die op 20 juli 1263 te Barcelona wordt gehouden in aanwezigheid van Jaime I en talrijke bisschoppen en monniken, maken zij aan rabbi Mozes Nachmanides duidelijk dat de *Talmoed* veel bewijzen bevat voor de waarheid van het christendom en daarom gebruikt kan worden voor de bekering van joden. Maar genoemde Dominicanen zijn niet opgewassen tegen de scherpzinnige weerlegging van deze visie door Mozes Nachmanides, één van de grootste *Talmoed*kenners van zijn tijd. Na het dispuut gaat de koning, in samenwerking met paus Clemens IV en de Spaanse bisschoppen, over tot een politiek van censuur van de *Talmoed* en worden joden gedwongen in hun synagogen te luisteren naar preken van missionarissen. Maar twee dingen zijn intussen duidelijk geworden: de *Talmoed* moet gebruikt worden om aan christenen duide-

lijk te maken hoe verderfelijker de joodse leer en praxis zijn en hoe hij kan gebruikt worden om joden te bekeren. In deze historische context schrijft de dominicaan Raymond Martini in twaalf jaar zijn meer dan duizend pagina's tellend magistrale werk *Pugio fidei* (*Dolk van 't geloof*), dat in 1278 verschijnt. Het is zonder meer het belangrijkste polemische werk tegen de joden uit de Middeleeuwen. Eigenlijk is zijn werk één grote verzameling van fragmenten, die hij aan geschriften van klassieke (Plato, Aristoteles, Socrates en Hyppocrates), bijbelse, patristische (Hieronymus, Chrysostomus, Gregorius van Nyssa, en Ambrosius), Middeleeuwse (Johannes van Damascus, Gregorius de Grote, Isidorus van Sevilla, Bernardus van Clairvaux en Thomas van Aquino) en vooral rabbijnse (de *Targum* van Jonathan ben Uzziël, de Jeruzalemse en Babylonische *Talmoed*, de *Zohar*, Salomon ben Isaac, Abraham ben Ezra, Mozes Maimonides, David Kimchi en Mozes Nachmanides) auteurs ontleent. Alle fragmenten worden in de oorspronkelijke taal, gevolgd door een Latijnse vertaling weergegeven. Voor Raymond Martini getuigt niet alleen de *Bijbel*, maar ook de *Talmoed* en de *Zohar* zowel van de waarheid van de Kerk als ook van de leugen van de Synagoge. Omdat de schrijver verschillende keren opmerkt dat christenen in gesprek met joden de juiste argumenten bij de hand moeten hebben, krijgen wij de indruk dat hij 't schreef met het oog op het joods-christelijk debat, waarin joden overtuigd moeten worden zowel van de waarheid van de Kerk, als van de leugen van de Synagoge. De titel van het werk, *Dolk van het geloof*, geeft al aan hoe gevaarlijk de schrijver zijn tegenstanders vindt. Het is aan geen twijfel onderhevig dat hij joden met hand en tand wil bestrijden en dat hij hen *als joden* wil uitroeien. Hij zinspeelt met deze titel op de daad van Judith die moedig het vijandige kamp binnengaat om de vijand te overwinnen. Maar hij is van oordeel dat

het nog roemvoller is als christenen in hun strijd tegen joden hun de dolk met geweld uit handen rukken om hen daarna met hun eigen wapen - de *Talmoed* - dodelijk te treffen en hun religie te ontmaskeren als een nietswaardig geloof. Martini schrijft zijn manuscript om de ernstige malaise de kop in te drukken, die na het mislukte debat te Barcelona was ontstaan. Vooral het verslag van dit debat geschreven door Mozes Nachmanides wekt grote onrust in allerlei kringen. Bij het verschijnen ervan schrijft Martini onmiddellijk zijn *Capistrum Judaeorum* om zijn tegenstander te muilkorven. Hierin wil hij aantonen dat de joodse religie geen aanspraak op geldigheid meer kan maken omdat God haar afschafte. *Pugio fidei* schrijft hij om polemisten in allerlei kringen toe te rusten zodat ze in staat zijn om de waarheid van de Kerk tegen de verstokte leugens van de Synagoge te verdedigen. Als gevolg van de overwinning van Mozes Nachmanides gingen christenen in Spanje «judaïseren». Daarom trok de geletterde dominicaan niet alleen ten strijde tegen verderfelijke en goddeloze joden, maar ook tegen «judaïserende» christenen, die voor de overleving van de Kerk nog gevaarlijker zijn dan joden zelf. De schrijver hoopte met zijn werk ook een bijdrage te leveren aan de bekering van joden. Hij wil laten zien dat de *Talmoed* ondanks het feit dat het «een werk van de duivel» is, toch passages bevat die de waarheid van het christelijk geloof bewijzen. Dergelijke passages zijn als een edelsteen in de bek van de draak: «*Nee, de Talmoed is een draak, maar in zijn muil zit een edelsteen*». De draak is in de Middeleeuwen niet alleen een meerkoppige en vuurspuwende en met vergiftigde adem voorgestelde slang - als symbool van duivelse machten en van Satan zelf - die iedereen verslindt, maar tegelijk ook een figuur die schatten bewaart. Als schatbewaarders worden draken in de mythologie van vele volken door goden en halfgoden gedood (vgl. *Edda* : Thor, Apollo, Herakles,

Jason, Siegfried, Beowulf, Ragnar, Lodbrok en anderen). De schrijver ontleent deze symboliek aan de klassieke literatuur, waarin de draak dikwijls beide functies vervult (in de Griekse mythologie is de draak ook de bewaker van de gouden appels van de Hesperiden), èn aan de *Apokalyps* van Johannes, waar sprake is van een zevenkoppige draak die uiteindelijk door «*het Lam op de berg Sion*» zal worden overwonnen. Er zijn voor Martini twee belangrijke motieven om de *Talmoed* niet te verbranden: missionarissen moeten in de muil van de draak de kostbare edelsteen ontdekken die getuigt van de waarheid van de Kerk en vervolgens de draak steken met de rest van dit werk. Voor hem getuigt de *Talmoed* voor éénderde van de waarheid van het christelijk geloof én voor tweederde van een inferieure leer en moraal.

Het eerste deel (26 hoofdstukken) van *Pugio fidei*¹⁸ is een filosofische weerlegging van bezwaren tegen de schepping van de wereld, het primaat van de openbaring boven de rede èn de goddelijke voorzienigheid. In het tweede deel (15 hoofdstukken) wil de auteur bewijzen dat de Messias van Israël al is gekomen: twee bibliotheken - de Hebreeuwse *Bijbel* èn de *Talmoed* - getuigen van zijn komst. In het derde deel (43 hoofdstukken) laat hij zien dat ook het geheim van de Triniteit en de menswording van Gods zoon, zowel vanuit de *Bijbel* als ook vanuit de *Talmoed* bewezen kunnen worden. In de laatste drie hoofdstukken van het derde deel beschrijft hij de verworpen staat van de joden omdat zij Jezus als Messias en Gods zoon verwierpen. Hij verdeelt de geschiedenis van de joden in drie periodes. In de eerste periode gaat het over de geschiedenis van de joden zoals die in de Hebreeuwse bijbel wordt beschreven. In die tijd leven joden in een ontaarde en verdorven toestand. Ze bedrijven afschuwelijke en weerzinwekkende misdaden. Aan

concrete voorbeelden maakt hij duidelijk dat joden kinder- en broedermoordenaars zijn. De wetgeving van Mozes is niet in staat hen uit deze verdorven toestand te verlossen. In deze eerste periode moeten joden «*de bedeling van Mozes*» ontvangen en aan volgende generaties doorgeven als een voorafschaduwing van «*de bedeling van Jezus Christus*». In de tweede periode gaat het over de geschiedenis van de joden, zoals die in het *Nieuwe Testament* wordt beschreven. Ondanks het feit dat Jezus «*de oude bedeling*» van Mozes afschaft, en hiervoor een nieuwe instelt om joden (en anderen) uit hun ontaarde toestand te verlossen, klampen de meeste joden zich aan de instelling van Mozes vast en bedrijven als gevolg hiervan nog afschuwelijker misdaden.

Omdat zij Jezus haten, vervolgen en kruisigen wordt in het jaar 70 hun stad en tempel verwoest, moeten zij hun land voor altijd verlaten om voortaan onder de volkeren als slaven te leven. Joden zullen hun politieke onafhankelijkheid nooit meer terugkrijgen. De joden bedrijven deze misdaden niet omdat zij blind zijn, integendeel. Ondanks het feit dat hun eigen geschriften alles over de Messias al hebben aangekondigd en enkele vooraanstaande schriftgeleerden erkennen dat alles in Jezus Christus in vervulling is gegaan, haten, verwerpen en doden zij Hem. Hieruit trekt Martini de conclusie dat joden in deze tweede periode het wezen van de joodse religie hebben gecorrumpeerd en geperverteerd. Zij maakten van een tijdelijke bedeling een eeuwige! Omdat zij de duivel tot vader hebben waren de joden vanaf het begin handlangers van de duivel met wie zij samenzweren tegen alle niet-joden. Zij worden zo door Satan misleid en zijn zo bezeten van zijn onmenselijke geest dat ze niet meer in staat zijn de waarheid te begrijpen en dommer zijn dan deze als het gaat om de juiste uitleg van de Schriften. De volgende vraag loopt als een rode draad door het zeer

omvangrijke werk van Martini : «*Als zelfs de hele joodse traditie (Hebreeuwse Bijbel en Talmoed) getuigt van de waarheid van het christendom, waarom accepteren de joden haar dan niet ?*» Zijn antwoord is eenvoudig : «*de joden aanvaarden de christelijke waarheid niet, omdat zij, wier vader de duivel is, een complot met de duivel hebben gesmeed, waarvan ook hun eigen geschriften getuigenis afleggen*»¹⁹. Deze gedachte ligt bij Martini aan de basis van zijn doctrine : telkens weer als christenen, geïnspireerd door de Heilige Geest, de rituele voorschriften van de Hebreeuwse *Bijbel* allegorisch uitleggen, zeggen de joden, geïnspireerd door Satan, dat ze heel letterlijk moeten worden nageleefd. De Satan heeft de joden in een onmenselijke toestand gebracht, want hij houdt hen gevangen in hun halsstarrigheid waarmee zij de christelijke waarheid (= authentiek menselijke waarheid) afwijzen. De joden denken volgens hem volkomen ten onrechte dat alles wat zij geloven een openbaring van God is, want het is in feite niets anders dan een openbaring van Satan, die zij aanbidden. Zelfs joden die hun leven geven voor de heiliging van Gods Naam (zoals ten tijde van de kruistochten) zijn geen «*martelaren*» voor de glorie van de Duivel. Daarom kon Martini het leven van de joden in eigen gemeenschappen, afgezonderd van de christenen, niet anders zien dan als een belichaming van de wil van Satan. In de *Talmoed* hebben de rabbijnen, aldus Martini, de euvele moed om teksten uit de Hebreeuwse *Bijbel* te veranderen en aan te vullen om vanzelfsprekende verwijzingen naar de Messias weg te werken. Wat rabbijnen verder in de *Haggada* opdissen aan geloofsvissies, zijn zotte en stupide verhalen, die alleen mensen kunnen verzinnen die in de macht van de duivel zijn geraakt; het is niets anders dan dwaasheid, ontsproten aan een krankzinnige geest. Hier zijn krankzinnige fantasten aan het woord, die het bewijs leveren dat de *Talmoed* «*een poel van verderf*» is, «*één*

grote mesthoop». In de derde periode gaat het over de geschiedenis van de joden die nu leven. Zij begaan nieuwe misdaden, omdat zij in slavernij onder de volkeren moeten leven, telkens op een nieuwe maar valse Messias hopen, zich vastklampen aan de voorschriften van de Mozes als een volmaakte expressie van Gods wil. Daarom zijn zij medeschuldig aan de misdaden van hun voorouders in de eerste en tweede periode. De «*moderne joden*» uit Martini's tijd nemen de perverse erfenis (= *Talmoed*) van de vroegere rabbijnen over. Ze leren niet van het slechte voorbeeld van hun ouders en voorouders. Zij vullen slechts hun lijst van misdaden aan met nieuwe. Nog altijd leren zij in de *Talmoed* dat zij christenen op elke mogelijke wijze moeten bedriegen, dat zij hen mogen vermoorden, dat zij hun kinderen in bronnen en putten moeten werpen. In deze laatste tekst vonden duizenden christenen in de afgelopen eeuwen in West- en Oost-Europa en vanaf de 19^{de} eeuw ook in het Midden-Oosten het bewijs dat joden rituele moorden begaan. Joden zijn vervuld van een grondeloze haat tegen niet-joden, ze zijn vijanden van het menselijk ras, die altijd weer opnieuw de veiligheid van de samenleving in gevaar brengen. Hun verdorven moraal is een wrange vrucht van hun religie. Het feit dat zij zich nog altijd laten besnijden, de sabbat onderhouden, de feestdagen vieren, overeenkomstig de spijswetten leven en nieuwe commentaren op de *Talmoed* schrijven, levert het beste bewijs dat zij niet God aanbidden maar Satan. In deze samenhang spreekt Martini ook over de «*foetor judaicus*» («*joodse stank*»). Hij ontleent dit aan geschriften van kerkvaders die zeggen dat de joodse levenswijze letterlijk en figuurlijk niets dan stank verspreidt. Omdat de bron van hun levenswijze de *Talmoed* is, schrijft Martini dat de *Talmoed* zelf drek is en het product van een duivelse geest. De *Talmoed* zelf getuigt volgens hem ervan dat de joden van de duivel afstammen. *Pugio fidei* van

Raymond Martini is in de afgelopen eeuwen van beslissende invloed geweest op de verdere ontwikkeling van de mythe van de immorele *Talmoed*-jood, wiens vader de duivel is en die een complot met de duivel heeft gesmeed om het christendom te vernietigen. Deze mythe verspreidde de racistische gedachte dat de jood wezenlijk inferieur is aan de niet-jood²⁰.

Niet alleen in geleerde traktaten maar ook in talrijke Middeleeuwse legenden, mysterie-spelen en passiespelen werden vanaf de 13^{de} eeuw de duivel en de jood als twee meedogenloze vijanden van Jezus getypeerd en in polemische werken werd telkens weer verwezen naar het getuigenis van het *Nieuwe Testament* om aan te tonen dat beide al vroeg een complot met elkaar hadden gesmeed²¹ en elkaar voor altijd trouw hadden gezworen om Jezus en daarna zijn volgelingen uiteindelijk te elimineren. Raymond Martini heeft zich in zijn grote werk terecht kunnen beroepen op geschriften van Latijnse en Griekse kerkvaders, die in allerlei varianten over het intieme en hechte contact tussen joden en demonen hadden geschreven. De Griekse kerkvader Johannes Chrysostomus (±407) schreef: «*Inderdaad, de synagoge is niet alleen een bordeel en een theater, maar ook een hol voor rovers en een onderkomen voor wilde dieren (...) De synagogen van de joden zijn de woonoorden van de duivel, waar de joden afgoderij plegen (...) De joden aanbidden daar niet God maar de duivel. Daarom zijn al hun feesten onrein*». Met een verwijzing naar het *Oude Testament* beweerde hij vervolgens, dat «*de joden hun zonen en dochters aan de duivel offeren*» en dat ze «*nog slechter dan de wilde beesten werden*», omdat «*ze hun eigen kinderen doden en aan de wrekende duivel offeren*»²². Hilarius van Poitiers (±367) was er diep van overtuigd, dat «*voordat de Wet door Mozes aan de joden was gegeven, de joden bezeten waren van de duivel, die werd*

uitgedreven toen de joden de Wet hadden aanvaard. De duivel keerde weer in hen terug toen zij Jezus hadden verworpen»²³. Hieronymus (±420) uitte zijn afschuw van de joden op de volgende wijze: «*Als het überhaupt zin heeft mensen te haten en een bepaald volk uit de mensheid te verafschuwen, dan moet ik zeggen dat ik een bijzondere afkeer van de besnedenen heb, want zij vervolgen tot op vandaag onze Heer Jezus Christus in de synagoge van Satan*». Het is dan ook geen wonder dat al heel vroeg in de Middeleeuwen in talrijke geschriften en in preken de mythe van de joods-duivelse samenzwering werd uitgewerkt: zoals de joden tijdens het openbare leven van Jezus met elkaar een complot hadden gesmeed om Jezus om te brengen, zo hadden ze elkaar daarna trouw gezworen om het christendom te vernietigen en zijn volgelingen te elimineren²⁴. Vanaf de 13^{de} eeuw keerde in mysterie- en passiespelen het refrein telkens weer terug dat de joden «*vijanden van het menselijk geslacht*» zijn, die «*in de hel met Satan als duivels leven*»²⁵. Een van de meest verbreide legenden was die van Theophilus²⁶. In alle versies krijgt de intieme relatie tussen de duivel en de jood een bijzonder accent. In de Franse versie wordt verteld dat Theophilus, een afgefallen priester, zijn ziel al aan de duivel heeft verkocht nog voordat hij een jood om hulp roept. Maar de jood wil hem niet uit de macht van de duivel bevrijden. Integendeel. Als Satan door de jood wordt aangeroept en onmiddellijk verschijnt, begroet de jood hem met de woorden: «*Mijn Koning en mijn Heer*». Desondanks aarzelt de jood niet de Satan te commanderen en zijn overmacht over de Satan en de onderwereld tentoon te spreiden. Het blijkt dat de jood zelf Satan in zijn macht heeft en hem naar zijn pijpen kan laten dansen. De Satan krijgt de opdracht Theophilus mee te slepen en hem in de hel te storten, de verblijfplaats van Satan zelf, die tegelijk ook als een «*joodse duivel*» wordt geportretteerd. Deze legende,

die in heel Europa zeer populair was, heeft een grote invloed uitgeoefend op de beeldvorming van de jood als handlanger van de duivel en werd een vruchtbare voedingsbodem voor het ontstaan van allerlei racistische stereotypen van de jood: de jood is niet alleen van nature inferieur aan de niet-jood, maar hij hoort zelfs niet thuis in de kring van mensen, maar in die van de demonen. Vanaf het begin, nog voordat de jood en de duivel een complot hadden gesmeed om Jezus en zijn volgelingen om te brengen, hadden ze gemeenschappelijke belangen omdat ze een gelijke natuur en karakter hebben²⁷. Ook de grafische kunst weerspiegelt deze visie op de jood, die van grote invloed is geweest op de racistische beeldvorming van de jood in de christelijke traditie. Een van de vroegste voorstellingen van een Middeleeuwse jood (1277) draagt het onderschrift: «*Aaron, filius diaboli*» («*Aäron, zoon van de duivel*») en de talrijke afbeeldingen van de «*Juden Badstüb*» (16^{de} eeuw) laten zien hoe de duivel bij alles wat de jood in het badhuis moet doen (water dragen, vuur aanmaken enz.) van dienst is. Op een prent uit de 17^{de} eeuw, getiteld «*Der Juden Synagog*», vervult de duivel een belangrijke rol in de liturgie en ten slotte worden de joodse rituelen en symbolen zelf, de hele joodse liturgie, gediskwalificeerd als duivels. In het tweede bedrijf van de *Koopman van Venetië* van Shakespeare, laat Lancelot precies horen hoe in Shakespeares tijd over de jood werd gedacht: «*In ieder geval is de jood de vleselijke duivel, en bij mijn geweten, mijn geweten moet wel steenhard zijn dat het me raden wil bij de jood te blijven*». En Solanio zegt op een gegeven moment in het derde bedrijf tegen Salerio: «*Ik wil «amen» zeggen vóór de duivel mijn gebed doorkruist, want daar komt hij aan, in de gedaante van een jood*».

Ook de identificatie van de jood met de antichrist vormde in de afgelopen eeuwen een belangrijke bijdrage tot de ontwikkeling

van racistische stereotypen van de jood²⁸. In de Middeleeuwen was de mythe wijd verspreid en populair dat een hevige strijd tussen aanhangers van Christus en die van de antichrist vooraf zou gaan aan de terugkomst van Christus op aarde. Samenvattend komt de inhoud van deze mythe op het volgende neer: de antichrist zou worden geboren uit de liefde van de duivel voor een joodse hoer (vergelijk Christus die overeenkomstig de christelijke traditie als zoon van God werd geboren uit een joodse maagd!). Zoals Christus zou ook de antichrist in Galilea worden verwekt en besneden; maar hij zou daar al vroeg worden ingewijd in de zwarte kunsten. Op de leeftijd van dertig zou hij zichzelf te Jeruzalem uitroepen tot de langverwachte Messias van de joden. Zoals Christus waarschijnlijk drie en een half jaar in het openbaar optrad, zou ook de zending van de antichrist een zelfde tijd in beslag nemen. In die jaren zou de antichrist met behulp van de zwartste aller kunsten en een ontzaglijk leger alle oude en nieuwe ketten tot één geheel samensmelten. Een en ander werd in verband gebracht met de mythe van de tien verloren stammen van Israël, die versterkt in aantal ergens in Azië in grote welvaart en voorspoed rondzwierven. Op de roepstem van de antichrist zouden zij zich verenigen en een gezworen vijand van Christus worden in zijn heerschappij over christelijk Europa. In heel Europa zouden de christenen zwaar worden vervolgd en uitgeroeid, de tempel in Jeruzalem zou worden herbouwd en van daaruit zou de antichrist de hele wereld domineren en verjoodsen. Niet alleen de joden maar ook de niet-joden zouden hem in grote meerderheid als de langverwachte Messias van Israël erkennen en aanbidden. Het populaire geloof in deze mythe werd mede gedragen door werkelijke of dreigende invasies van de Hunnen, Turken, Mongolen en Arabieren in Europa. Angst voor de legioenen van de antichrist was een weerspiegeling van de volkse jodenhaat

in de Europese cultuur. De diep gewortelde jodenhaat wekte een wraakzuchtige angst op die belichaamd werd in de mythe van de joodse antichrist. De antichrist was de tegen-speler van Christus en als Messias van de duivel representeerde hij een demonische omkering van alle zuivere waarden die voor het christelijk Europa maatgevend waren. Het stereotiep van de jood als demon en antichrist vormde een onontbeerlijk ingrediënt voor de racistische beeldvorming van de jood in de christelijke cultuur.

4. Oorsprong der mythe van de ‘Judensau’

De voorstelling in de christelijke kunst en literatuur van de jood als de duivel, was dikwijls verbonden met die van de jood als het zwijn, de zogenaamde «*Judensau*». Beide werden niet zelden horens, staarten, bokkepoten en varkensoren toegedicht²⁹. Bovendien werd gezegd dat ze stonken als een uur in de wind als gevolg van hun wellustige tegennatuurlijke levenswijze. In een legende werd verteld dat de joden van de stam Naftali Jezus op zijn kruisweg hadden bespot door tegen hem als varkens te knorren; daarom zouden de nakomelingen uit deze stam slagtanden en varkensoren hebben en stinken als wilde zwijnen. Het is nauwelijks bekend dat de jood vanaf de 13^{de} eeuw in de christelijke kunst op mensonterende en weerzinwekkende wijze werd voorgesteld als de «*Judensau*»: de jood «rijdt» op een zwijn, joden zuigen aan haar tepels, houden haar staart omhoog en eten haar uitwerpselen; een joodse vrouw baart geen kinderen maar biggetjes, die vervolgens door een smerig varken in leven worden gehouden en grootgebracht. De «*Judensau*» is nog altijd te zien als beeldhouwwerk en houtsnijwerk ter versiering van talrijke zuilen van kapitelen, friezen en koorbanken van vooral Duitse kathedralen en kerken. Sinds de 13^{de} eeuw, toen christelijke

auteurs de vuile levenswijze van joden hekelden, werd de jood door kunstenaars in beeldhouwwerken en reliëfs als zwijn afgebeeld. De «*Judensau* deed zijn intrede in de wereld van de christelijke kunst. Aan de volgende kerken zien we afbeeldingen van joden, die melk en uitwerpselen van een zwijn nuttigen: domkerk te Bamberg (1230), St. Severin te Keulen (13^{de} eeuw), domkerk te Keulen (14^{de} eeuw), St. Peter te Wimpfen (13^{de} eeuw), domkerk te Magdenburg (13^{de} eeuw), Mariakerk te Lemgo (13^{de} eeuw), kathedraal te Metz (14^{de} eeuw) en Regensburg (14^{de} eeuw), St. Martin te Colmar (14^{de} eeuw), domkerk te Uppsala (14^{de} eeuw), kathedraal te Gnesen (14^{de} eeuw), domkerk te Erfurt (15^{de} eeuw), Notre Dame te Aerscht (15^{de} eeuw), domkerk te Basel (1432), Nicolaïkerk te Zerb (15^{de} eeuw), kloosterkerk te Heilsbronn (15^{de} eeuw), parochiekerk te Cadolsburg (15^{de} eeuw), parochiekerk te Wien-Neustadt (15^{de} eeuw) en aan de parochiekerk te Wittenberg³⁰. Door de «*Judensau*» werd het geloof dat joden in de *Talmoed* een perverse, onmenselijke, door de duivel geïnspireerde moraal leren verder gevoed. Deze voorstelling van de jood heeft zich ontwikkeld uit de wijze waarop in allegorische cycli in de Middeleeuwen deugden en ondeugden van mensen werden voorgesteld. Hierin was het zwijn het symbool van de «*gula*» (onmatigheid) en «*luxuria*» (onkuisheid) geworden. Het zwijn werd het symbool van de zondaar die zich verlustigde in braspertijen en wellustig gedrag. Welnu, omdat de Griekse en Latijnse kerkvaders de joden al bij uitstek beschuldigden van hun geile en gulzige levenswijze, lag het voor de hand dat het zwijn het symbool werd van de gulzige en wellustige jood. De «*Judensau*» komt voor het eerst voor bij Magnentius Hrabanus Maurus (±856) in zijn encyclopedisch werk *De rerum naturis*, kortweg *De universo* genoemd, waarin hij met een verwijzing naar psalm 17: 14 schrijft dat de joden als straf voor hun schuld

en medeplichtigheid aan de kruisdood van Jezus Christus hun vuile en verderfelijke levenswijze van het ene op het andere geslacht overdragen tot aan het einde der tijden³¹. Vanaf de 9^{de} eeuw werd *De universo* dé encyclopedie bij uitstek van de christelijke leer. Zelfs lang nadat de veel uitgebreidere «encyclopedia» *Liber Floridus* en *Hortus deliciarum* waren verschenen, werd het telkens weer in de kloosters overgeschreven. Tegen het einde van de 15^{de} eeuw verschenen er nog verscheidene nieuwe kopieën van dit werk.

Met andere woorden : zes eeuwen lang hebben clerici hun kennis uit deze gezaghebbende encyclopedie geput. Het is aan geen twijfel onderhevig dat kunstenaars uit deze literatuur hun inspiratie hebben geput uit de afbeelding van de «*Judensau*». Ook een tweetal legenden heeft waarschijnlijk het ontstaan en de ontwikkeling van de «*Judensau*» beïnvloed. Toen keizer Hadrianus op de puinhopen van Jeruzalem een nieuwe stad had laten bouwen die hij *Aelia Capitolina* noemde, liet hij op een van de poorten een zeug uit marmer uithouwen als symbool van de onderwerping van de jood aan de Romeinen. Dit voor de joden onreine dier moest hen afschrikken deze voor joden verboden stad, binnen te gaan. Zo zou ook de «*Judensau*» de joden in Europa moeten afschrikken een kerk binnen te gaan en zich te mengen onder de niet-joden. In de tweede legende, die in talrijke varianten in landen van Europa wijd verspreid was, werd het volgende verteld : de joden wilden destijds wel eens weten of Jezus werkelijk alwetend was. Daarom verborgen zij eens een joodse vrouw met haar kinderen achter een muur en vroegen hem wat voor mensen zich achter de muur schuil hielden. Jezus antwoordde : «*Een joodse vrouw met haar kinderen*», waarop de joden schreeuwden : «*Wel nee, het is een zeug met haar biggetjes*». Toen ze Jezus vervolgens begonnen te bespotten, zei Jezus : «*Als*

het waar is wat jullie zeggen, laat haar dan een zeug worden en haar kinderen kleine biggen», en op hetzelfde moment waren de joden geen mensen meer maar dieren. De voorstelling van de «*Judensau*» kwam volgens Eduard Fuchs niet voort uit de «*Privatlaune*» of «*Privatrache*» van Middeleeuwse bouwmeesters, maar werd door het kapittel van de residerende bisschop of door de abt van een klooster doelbewust gekozen om «*gewissermaszen ewiglich dem Volke eine bestimmte Moral täglich vor Augen zu führen*»³². Isaiah Shachar, die een diepgaande studie van alle afbeeldingen van de «*Judensau*» in de christelijke kunst maakte, schrijft over de betekenis hiervan het volgende : «*Alle voorstellingen van de «Judensau» willen onmiskenbaar laten zien, dat de joden bij de zwijnen horen en de zwijnen bij de joden. Met andere woorden : de joden moeten worden ingedeeld bij een andere en te verafschuwen categorie van schepselen dan de mensen ; zij stammen af van de zeug en daarom gaan ze vanzelfsprekend onder haar liggen om melk uit haar tepels te zuigen (...)* De kunstenaars willen in beeld brengen dat de joden onder de dieren thuishoren en in ieder geval niet zijn zoals mensen zijn (...) Wanneer het voor mensen in de tijd van de Verlichting (en nog lang daarna) onmogelijk was de joden te zien als hun medemensen, dan kwam dit niet vanwege de religieuze verschillen tussen christenen en joden (...) maar omdat de talrijke voorstellingen van de «*Judensau*», die er in de daaraan voorafgaande eeuwen waren gemaakt, in het bewustzijn van mensen het bijna onuitwisbare beeld van de jood hadden geprent als van iemand die niet behoorde tot het menselijk geslacht»³³. Geen voorstelling van de jood uit de christelijke kunst heeft het racistisch denken over de jood zo diepgaand beïnvloed als die van de «*Judensau*», waarvan ook nog na de emancipatie en assimilatie van de joden in Europa nieuwe afbeeldingen verschenen. We worden voort-

durend herinnerd aan het hierboven besproken geschrift van Petrus Venerabilis uit de 12^{de} eeuw waarin de jood al werd beschreven als inferieur aan de dieren. Tegen deze achtergrond wordt het ook veel inzichtelijker waarom in het Spanje vanaf de 15^{de} eeuw, zoals we al zagen, joden die ervan verdacht werden dat ze clandestien de joodse ritën bleven praktiseren, «*marranos*», dat wil zeggen «*zwijnen*» werden genoemd³⁴. Geen woord drukt zozeer de inferioriteit van de jood uit als juist dit woord.

5. Kwaad van de jood wortelt in zijn natuur

Zelfs exegeten die op geen enkele wijze de menselijke afkomst van de jood in twijfel trokken, laat staan dat ze zeiden dat hij van de duivel afstamde of dat zijn levenswijze met die van een zwijn moest worden vergeleken, meenden niettemin te moeten opmerken dat de jood gezien zijn eigen aard inferieur is aan de niet-jood. In de 14^{de} eeuw werkte Nicolaas van Lyra, zonder twijfel de grootste bijbelgeleerde uit de Middeleeuwen, de gedachte uit dat de jood *van nature* eigenlijk niet in staat is de christologische betekenis van de Hebreeuwse *Bijbel* te verstaan en daarom altijd - zelfs al is hij gedoopt - een jood zal blijven : want het kwade van de jood wortelt in eerste instantie namelijk niet in zijn religie maar vooral in zijn aard. Geboren te Lyre, dichtbij Evreux in Normandië was hij in de 14^{de} eeuw een exegeet van bijzondere allure. In 1291 trad hij te Verneuil toe tot de Orde van de Franciscanen, studeerde te Parijs en werd hoogleraar aan de Sorbonne. In 1325 werd hij benoemd tot Provinciaal van de franciscanen van Bourgondië. Hij becommentarieerde de *Sententiae* van Petrus Lombardus. Samen met de boeken van de *Bijbel* vormde dit werk in de Middeleeuwen de basis van de theologische studie in het Westen. Het was Nicolas van Lyre, hoogleraar

aan de Sorbonne te Parijs, die in de eerste helft van de 14^e eeuw colleges gaf over *Pugio Fidei* van de Spanjaard Raymond Martini en bovendien op scholastieke wijze een wetenschappelijke verantwoording gaf van diens stellingen over het ambivalente karakter van de *Talmoed*. Hij erkende dat er een noodzakelijke verbintenis bestaat tussen wetenschap en onderwijs. Hij huldigde niet langer de opvatting dat de wetenschap moest worden opgepot, maar was ervan overtuigd dat zij verbreid moest worden. De universitaire wereld van de Sorbonne was op unieke wijze internationaal : wat betreft haar leden (magisters en studenten kwamen uit alle landen), wat betreft de aard van haar bezigheid (de wetenschap kent geen grenzen), en wat betreft haar horizon (de afgestudeerden bezaten volgens de statuten het recht om overal les te geven (*de licentia ubique docendi*). Maar Nicolas van Lyre gaf - wonderlijk genoeg - colleges over de afwezige jood, want Frankrijk was al vrij van joden. Hij legitimeerde de afwezigheid van de jood in de Franse samenleving. Opmerkelijk was dat moderne wetenschappers van christelijke huize geen aandacht besteedden aan zijn colleges aan de Sorbonne over de joodse religie. Hij verwerkte de stof van deze colleges in twee belangrijke traktaten, namelijk in zijn *Quodlibetum de adventu Christi* (of : *De Iudaeorum perfidia*), een manuscript uit 1309, en in *Responsio ad quemdam Iudaeum ex verbis Evangelii secundum Matthaeum contra Christum nequiter arguentem*, een manuscript uit 1334. In het algemeen vermeed Nicolas van Lyre anti-joodse beschimpingen en trad hij niet in de voetsporen van Petrus Venerabilis, Nicolas Donin, Pablo Christiani, en Raymond Martini, maar toch was zijn eerst genoemde traktaat één felle aanklacht tegen de wijze waarop rabbijnen in zijn tijd de Hebreeuwse *Bijbel* uitlegden. Het was opmerkelijk dat hij zich verplicht voelde hiertegen te polemiseren in een tijd, toen de meeste joden al uit Frankrijk waren ver-

bannen, rabbijnen het land al hadden verlaten en hun geschriften zoveel mogelijk hadden meegenomen. Als we *Pugio fidei* van Raymond Martini met *De Iudaeorum perfidia* van Nicolas van Lyre vergelijken, komen we tot de conclusie dat beide auteurs precies hetzelfde dachten over het jodendom en de Hebreeuwse literatuur. Zij wilden beiden met behulp van de Hebreeuwse *Bijbel* en de *Talmoed* drie fundamentele waarheden van het christendom bewijzen : het mysterie van de éne God in drie personen, de komst van de Messias van Israël en de menswording van Gods Zoon. In een *disputatio quodlibetalis*, waarin studenten alle mogelijke onderwerpen mochten aansnijden, stelde een van zijn studenten Nicolas van Lyre de vraag waarom joden Jezus als de Messias van Israël nog altijd afwijzen. In zijn *determinatio* wees hij op drie oorzaken : in de eerste plaats was het de gulzigheid en hebzucht van joden. Ze waren bang dat ze de beloning voor het leven (die bestaat uit aardse goederen !) overeenkomstig de voorschriften van Mozes zouden verliezen als zij Jezus als Messias zouden aanvaarden. In de tweede plaats was het hun onderwijs, omdat ze van kindsbeen af werden opgevoed in haat tegen Jezus. Daarom vervloekten ze ook dagelijks in hun gebeden zijn aanhangers. In de derde plaats betekende het aanvaarden van het christelijk geloof iets wat helemaal vreemd was aan het joodse : de Triniteit, de menswording van Gods Zoon enz. Daarom waren christenen in de ogen van joden afgodendienaars. Ook al was volgens Nicolas van Lyre tweederde van de *Talmoed* aan een dwaze en krankzinnige geest ontsproten, toch konden christelijke geleerden een derde gebruiken om de waarheden van het christelijk geloof te bewijzen. Want uit de *Talmoed* bleek bijvoorbeeld dat er in de tijd van Jezus schriftgeleerden waren die Christus als Messias en ook als Zoon van God hadden erkend ; ook al waren ze bang er openlijk voor uit te komen. Opnieuw schreef hij dat schriftge-

leerden in een later stadium originele Hebreeuwse teksten, die van Christus getuigen, hadden vervalst en dat moderne joden erfgenamen waren van deze misleiding. Zijn tweede traktaat *Responsio ad quemdam Iudaeum* was een antwoord op Boek XI van *Milhamot ha-Shem* (*De oorlogen van de Heer*), dat Jacob ben Reuben al in de XII^{de} eeuw als een antichristelijke polemieek had geschreven. Op scholastieke wijze probeerde Nicolas van Lyre alle argumenten van Jacob ben Reuben te ontzenuwen.

Welnu deze Franciscaanse geleerde, die een van de briljantste bijbelgeleerden uit de geschiedenis van de Kerk is, schreef ongeveer vijfentachtig commentaren op praktisch alle boeken van de bijbel. Zijn commentaar, de zogenaamde *Biblia sacra cum glossis* was een van de meest gezaghebbende en werd in Rome in 1471/72 als eerste gedrukt.³⁵ Hij maakte veel gebruik van joodse commentaren, met name van het werk van Rashi. Daarom werd hij ook wel de «*aap van Rashi*» genoemd. Ook al hield hij in navolging van Rashi en andere joodse commentatoren in zijn exegetisch werk een vurig pleidooi voor de letterlijke betekenis van de boeken van het *Oude Testament*, toch was hij vóór alles een polemicus die joden wilde overtuigen van de waarheid van de Kerk en de leugen van de Synagoge. Uit zijn commentaar op de *Bijbel* blijkt op verschillende plaatsen dat hij joden verweet dat zij als gevolg van hun kwaadaardige natuur niet in staat zijn om zich tot het christendom te bekeren. Om een voorbeeld te noemen : uit Jeremia 13 : 23 («*Kan een Moor zijn huidskleur veranderen of een panter zijn vlekken ? En gij zoudt het goede kunnen doen, gij die met het kwaad zijt vergroeid ?*») trok hij de volgende conclusie : «*zoals iemand zijn huidskleur niet kan veranderen of een panter zijn vlekken op zijn vel, zijn joden niet in staat de boeken van de Hebreeuwse bijbel echt te begrijpen*». Het ligt volgens hem in hun

aard om teksten uit hun eigen geschriften zo te vervalsen, dat tekstcritici de oorspronkelijke verwijzing naar de goddelijke natuur van de Messias alleen maar met veel moeite kunnen terugvinden. «*Ze hebben nu eenmaal een neiging tot het kwaad, die voortkomt uit hun bijzondere aard! Omdat zij bovendien de duivel tot vader hebben en daarom handlangers van de Antichrist zijn, zijn ze blind voor de ware betekenis van hun eigen geschriften*»³⁶. Nicolas van Lyre was diep overtuigd van de waarheid van het adagium «*eenmaal een jood altijd een jood*», dat al vroeg in de Middeleeuwen als een telkens terugkerend refrein klonk en dat hij vanuit de Hebreeuwse Bijbel meende te kunnen adstrueren. De jood draagt nu eenmaal als jood een onuitwisbaar, onveranderlijk en eeuwig merkteken, waardoor het voor hem zo goed als onmogelijk is het jood-zijn achter zich te laten en christen te worden.

6. Ontwikkeling van mythe van «Judensau» in geschriften van Maarten Luther

De voorstelling van de «*Judensau*» werd ook door Maarten Luther overgenomen. Over deze grote Duitse reformator in de 16de eeuw zijn meer boeken geschreven dan over welke andere figuur uit de geschiedenis, uitgezonderd Jezus van Nazareth. Toch blijkt niet zelden dat weinig auteurs zijn werken zelf lezen. Dit laatste geldt wel heel in het bijzonder voor Luthers beide anti-joodse exegetische traktaten die hij aan het einde van zijn leven samenstelde. Het is nauwelijks bekend dat Luther in zijn anti-joodse penenvruchten alleen maar traktaten van katholieke, Middeleeuwse auteurs als bronnen gebruikte om te bewijzen dat de jood als jood ook in een evangelisch vernieuwde samenleving niet kon worden getolereerd. Luther noemde zelf in deze geschriften

Victor Porchetto de Salvatici, die een mini-uitgave van *Pugio Fidei* schreef, Nicolas van Lyre, die een wetenschappelijke verantwoording van de stellingen van Raymond Martini gaf, Paulus van Burgos en Antonius Margaritha. Maar Luthers geheel eigen receptie van Martini's *Pugio Fidei* bestaat hierin, dat hij dook in de geschiedenis van de christelijke kunst om met behulp van het traditionele beeld van de «*Judensau*» zijn lezers te laten zien wat hij van de *Talmoed* vond. Welnu, Maarten Luther was de eerste die in zijn twee anti-joodse traktaten het zwijn - dat in de christelijke kunst zoals we zagen met de jood wordt vereenzelvd - met de *Talmoed* identificeerde omdat de *Talmoed* volgens alle door Luther genoemde katholieke auteurs de bron is van de verdorven levenswijze van joden. In zijn traktaat *Von den Juden und ihren Lügen* schrijft hij: «*Jullie moeten jullie hier schamen, jullie moeten jullie schamen, overal waar jullie zijn, jullie vervloekte joden, want jullie hebben 't gewaagd het hoge, verheven en troostende Woord van God schaamteloos te interpreteren om te voldoen aan de begeerten van jullie aardse, grillige en gulzige maag: jullie hebben jullie er niet voor geschaamd om jullie gulzigheid zo vulgair te etaleren. Jullie zijn niet waard naar de buitenkant van de bijbel te kijken, laat staan erin te lezen. Jullie zouden alleen maar die bijbel moeten lezen, die onder de staart van een zwijn is te vinden en jullie zouden de letters die daar vallen moeten opslokken en naar binnen slurpen. Want dit is voor zulke profeten een bijbel die bij hen past. Want zij verzwelgen 't Woord van God - waarnaar wij met eerbied, vreugde en vrede des Heren moeten luisteren - als zeugen en verslinden het als zwijnen.*» In zijn traktaat *Vom Schem Hamphoras*³⁷ (dit is de magische naam van God) verbastert Luther zelfs de voor joden heilige naam in uiterste spot tot «*Schem Haperes*» («*daar is de drek*») en verbindt hem met het volgende afschuwelijke verhaal over een joods zwijn, in een taal die

afstotelijk en weerzinwekkend is. Hij schrijft: *«Hier in Wittenberg heeft de kunstenaar voor de katholieken van de parochiekerk een zeug uit steen gebeiteld. Onder de zeug liggen biggen en joden, die melk zuigen. Achter de zeug staat een rabbijn, die de rechter poot van de zeug opheft en met zijn linkerhand trekt hij de staart over zich heen. Hij staart onder de staart in de Talmoed, alsof hij iets heel bijzonders wil lezen. Dáár hebben joden wis en waarachtig die woorden «Schem Hamphoras» gelezen».* Deze visie van Maarten Luther kreeg veel navolgers in de 16^{de}, 17^{de} en 18^{de} eeuw. Laurentius Fabricius, hoogleraar Hebreeuws aan de universiteit van Wittenberg, publiceerde in 1596 zijn boek *De Shem-hamphorasch usu et abusu apud Iudaeos, orationes duae*, waarin hij de identificatie van *Talmoed* en *zwijn* nog verder uitwerkte: *«Hoort wat zij onderwijzen. Zij hebben een zeug als lerares/minnares, een zwijn als pedagoog, kortom alles wat zij onderrichten is erop gericht om zwijnen te fokken. Heel vroeger mochten de vrome joden geen varkensvlees eten. Vandaag negeren zij dit verbod en maken van het zwijn hun lerares/minnares. Omdat zij het heilige boek (Bijbel) aan hun laars lappen, verdiepen zij zich in het rectum van de zeug. Al hun geheimen komen uit de vuile Talmoed voort, zij zuigen alle smerige dingen (hun leer en moraal) uit de tepels van de zeug. Omdat zij als gevolg van hun trouweloosheid weggesneden werden uit de olijfbom en afgesneden van de wijnstok, die Christus is, hebben ze alleen nog maar oog voor wat vuil en obscene is. Omdat zij Christus hebben verraden, hebben zij zich overgegeven aan een zeug. Omdat zij de leer van de Messias hebben veracht, zwelgen zij in de mest van het zwijn. Omdat zij de Woorden des Levens hebben verwaarloosd, absorberen zij smerige melk. Het zijn precies deze dingen, die godsdienstige christenen, die vijanden zijn van de joden, willen uitleggen door ten overstaan van joden en christenen de*

*jood te laten zien in de gestalte van een zwijn»*³⁸. Maar wie was de uitvinder van dit beeld? Zeker niet Luther alléén. Toen Luther in Wittenberg aankwam, ontdekte hij het daar. Eduard Fuchs schrijft dat het motief van de *«Judensau»* minstens vier eeuwen in Duitsland, Oostenrijk, Zwitserland, Polen, Rusland, Denemarken en België als het belangrijkste satirische wapen tegen de jood en zijn *Talmoed* werd gebruikt. Hieruit moeten wij de conclusie trekken dat in deze eeuwen de jood in de christelijke samenleving vogelvrij was verklaard en niet meer als mens werd gezien³⁹. Zonder de geschriften van Raymond Martini, Nicolaas van Lyra, Raymond Lull, Géronimo de Santa Fé, Paulus van Burgos, Alfonso de Espina en Maarten Luther, waarin de jood met de duivel en het wilde zwijn werd vereenzelvigd, zouden zich in de christelijke traditie waarschijnlijk geen racistische stereotypen van de jood hebben ontwikkeld.

7. Voor humanist Desiderius Erasmus joodse afstamming verdacht

Zelfs de beroemde humanist Desiderius Erasmus was in de 16^{de} eeuw in zijn visie op de jood helemaal een kind van zijn tijd. Uit zijn brieven blijkt namelijk dat de vraag of een jood uiteindelijk niet altijd een jood blijft, destijds ook buiten het Iberisch schiereiland heel actueel was. Het was in de 16^{de} eeuw voor de pausen een gruwel dat er niet alleen in de Europese beweging van de Reformatie maar al eerder in die van de Renaissance hartstochtelijke pogingen werden gedaan om het jodendom van binnen uit te leren kennen. Erasmus, die tijdens zijn leven een graag geziene gast aan het pauselijk hof was, had de paus er al dikwijls op gewezen dat hij zeer bezorgd was dat het jodendom in Europa door het bestuderen van het Hebreeuws weer zou kunnen

opleven en dat er «*voor de leer van Christus niets gevaarlijkers en vijandigers was dan deze pest*». Hij wees de paus erop dat met de renaissance van het Hebreeuws ook het jodendom tot een nieuwe geestelijke macht in landen van Europa zou kunnen uitgroeien, waar de joden nog niet waren verbannen. Omdat christelijke geleerden Hebreeuws studeerden en bovendien Hebreeuwse literatuur gingen lezen, stond volgens hem met de herontdekking van deze taal het jodendom als «*de verderfelijste plaag*» dreigend in het hart van de Kerk zelf. «*Het joodse volk verspreidt met zijn afgrijselijke verhalen in de Tabmoed (...) niets dan stank. In Italië leven veel joden (...) Ik ben vreselijk bang dat deze pest, die vroeger al werd overwonnen, zich opnieuw in Europa zal verspreiden*». Bovendien had hij de paus verteld dat hij in 1517 een uitnodiging van kardinaal de Cisneros om naar Spanje te komen had afgewezen omdat hij in het meest verjoodste land van Europa geen voet wilde zetten; hij had hem uitgelegd dat hij ondanks zijn grote bewondering voor deze Spaanse kardinaal toch zwaarwegende argumenten had om deze invitatie af te slaan: toen in 1492 de Spaanse vorsten alle joden, die geweigerd hadden zich te bekeren, uit het land hadden verbannen om aan de verjoodsing van het rijksgebied een halt toe te roepen, was dit proces, aldus Erasmus, paradoxaal genoeg alleen nog maar erger geworden. Bekeerde joden bleven in het geheim de joodse ritens praktiseren; zij waren joden in alles, behalve in hun naam en christenen in geen enkel opzicht, behalve in de uiterlijke vorm. Het jodendom was volgens de beroemde humanist uit Rotterdam in de afgelopen eeuwen in Spanje nooit een geheimzinnige sekte met codes en wachtwoorden geweest, maar sinds het begin van de 16^{de} eeuw zouden zij, die zich gedwongen hadden laten dopen, een verborgen gemeenschap vormen die op de Kerk wraak wilde nemen voor hun gedwongen doop. Daarom klaagde Erasmus aan het

pauselijk hof dat de Kerk bereid was geweest joden te dopen. Omdat volgens hem uit de praktijk in Spanje was gebleken dat een jood altijd een jood blijft, zou de Kerk uiterst voorzichtig moeten zijn met het opnemen van joden in de Kerk.

Zelfs deze vermaarde Europese humanist was zo behept met vooroordelen over joden, dat hij zich racistisch uitte over Pfefferkorn, een jood in Duitsland, die zich in het begin van de 16de eeuw tot het christendom had bekeerd. Over deze gedoopte jood schreef Erasmus eens in een brief aan Pirckheimer: «*Zie eens, van welk instrument de waarlijk niet authentieke belijders van het ware geloof (Erasmus bedoelt de dominicanen van Keulen) zich bedienen: een volslagen gek, een onbeschaamde vlegel, die wij geen halfjood moeten noemen, omdat hij door zijn daden laat zien, dat hij een superjood is. De duivel, de eeuwige vijand van de christelijke godsdienst, had zich geen beter instrument kunnen wensen dan een dergelijke engel van Satan, veranderd in een engel van het licht, die onder het voorwendsel dat hij het christelijk geloof verdedigt, overal het belangrijkste en beste van onze religie, namelijk de zichtbare eenheid, verwoest. Zijn naam alleen al bevuilt mijn papier. Ik durf mijn hoofd erom te wedden, dat hij zich met geen andere bedoeling heeft laten dopen dan om nog kwaadaardiger tegen de christenen op te treden en - eenmaal in de Kerk opgenomen - de hele wereld met zijn joods vergif te infecteren. Want wat had hij anders kunnen bereiken, als hij jood was gebleven? Pas nu hij het masker van een christen heeft opgezet, gedraagt hij zich als een authentieke jood en handelt hij in overeenstemming met zijn afkomst. Nooit zou hij de joden - tot wier groep hij behoort - een grotere dienst kunnen bewijzen dan onder het voorwendsel dat hij een aanhanger van het christelijk geloof is geworden, de christenen aan de joden uit te leveren (...)* Als je hem ope-

reert, *springen er zeshonderd joden uit.*» In dit verband maakte hij ook de opmerking dat Frankrijk het zuiverste en bloeiendste land van christelijk Europa was, omdat er geen joden meer waren, maar dat joden Italië en half-joden (gedoopte joden, de *marranos* !) Spanje helemaal met het virus van het jodendom hadden geïnfecteerd. Erasmus zinspeelde hier duidelijk op de racistische leer en praxis van de *limpieza de sangre*. Erasmus wist zijn bijna hysterische angst voor de verjoodsing van Europa op leden van het pauselijk hof over te dragen⁴⁰.

8. Opvolger van Ignatius van Loyola verdacht vanwege joodse afstamming

Ook de geschiedenis van de jezuïeten in de 16^{de} en 17^{de} eeuw is onthullend met betrekking tot onderhavige problematiek. In de 16^{de} eeuw prezen de jezuïeten de pausen en de Spaanse vorsten omdat zij er niet voor waren teruggeschrokken joden uit hun land en de kerkelijke staat te verdrijven om de verjoodsing van de Kerk een halt toe te roepen⁴¹. Zij wezen de Poolse bisschoppen erop dat het «joodse vraagstuk» in Europa na elke verbanning (Engeland, Frankrijk, Spanje, Portugal, Oostenrijk, Zwitserland, Duitsland, Italië, Bohemen, Moravië en Silezië) niet was opgelost, maar zich van het ene naar het andere land had verplaatst, en dat als gevolg hiervan de joden vanuit het westen van Europa steeds meer naar het oosten van Europa (vooral Polen) waren gevlucht, waar het met hetzelfde probleem werd opgezaaid. De strategie die de jezuïeten met betrekking tot de joden ontwikkelden stond paradoxaal genoeg haaks op die van Ignatius van Loyola, de stichter van de Sociëteit van Jezus.⁴² Ignatius' pelgrimage naar het Heilig Land had een radicale ommakeer in zijn leven gebracht : voortaan zag hij de wereld

als één groot strijdtoneel tussen Babel en Jeruzalem. In tegenstelling tot veel leden van deze Sociëteit, die dikwijls van een bijna hysterische angst waren bezeten voor de verjoodsing van Europa, was het Ignatius' diepste overtuiging dat de verbanning van de joden uit Spanje en de Kerkelijke Staat een gevolg was van een nationale en kerkelijke dwaling, die het land en de Kerk grote schade hadden berokkend. Maar zijn stem klonk in het midden van de 16^{de} eeuw te Rome en Toledo als die van een roepende in de woestijn. Desondanks voegde hij de daad bij het woord : hij verbood leden van zijn sociëteit hun medewerking te geven aan het werk van de Spaanse inquisitie, die juist was opgericht om joods levende christenen te vervolgen en uit de gemeenschap te verbannen. Hij nam in zijn orde juist wel leden van joodse afkomst op en hij deed dat niet zelden om hen voor vervolging en verbanning te vrijwaren. Als stichter van de Sociëteit van Jezus (!) beschouwde hij leden van joodse komaf als naaste bloedverwanten van Jezus en daarom juist als de meest bevoorrechte leden van de gemeenschap ; in dit verband merkte hij zelf een keer op dat hij het als een bijzondere genade zou ervaren als hij zelf van joodse afkomst zou zijn⁴³. Met dit opnamebeleid trotseerde hij niet alleen paus Paulus IV, voor wie joden het uitschot van de mensheid waren, en Martinez Siliceo, de kardinaal aartsbisschop van Toledo en primaat van de Spaanse Kerk, die een boek over de verjoodsing van de hele clerus had geschreven en een stringent anti-joods beleid uitgestippeld, maar weerstond hij ook de felle kritiek binnen zijn eigen Sociëteit. Ignatius' neef, de jezuïet Antonio Araoz, die het hem vooral kwalijk nam dat hij twee leden van joodse afkomst, Laynez en Polcanco, tot zijn naaste medewerkers had benoemd, probeerde tevergeefs het verzet in de Sociëteit te mobiliseren. Hij liet niets achterwege om Ignatius tot het inzicht te brengen dat hij daardoor de Sociëteit grote schade had berokkend

en de toekomst van de nieuwe orde op het spel gezet. Volgens zijn neef deed destijds het gerucht al de ronde dat Ignatius erop uit was jonge mannen van joodse afkomst, die gevaar liepen door de inquisitie vervolgd te worden vanwege hun joodse levenswijze, in zijn gemeenschap te laten onderduiken. Hij verweet hem dat hij zich niet voldoende realiseerde dat inquisiteurs jezuïeten in Spanje er gemakkelijk van konden verdenken dat zij in het geheim de sabbat vierden en de overige joodse ritën praktiseerden. Ignatius' neef verwoordde de grote zorg en diepe angst waarvan veel leden van zijn Sociëteit vervuld waren. Desondanks bleef de stichter van de nieuwe Sociëteit in weerwil van alle ontwikkelingen binnen en buiten de tehuisen van de jezuïeten zijn hele leven trouw aan zijn eenmaal gekozen beleid en weigerde hij categorisch leden van joodse afkomst uit de orde te stoten. Daarom was het te verwachten dat Ignatius met de benoeming van Jacobus Laynez tot zijn opvolger een storm van kritiek zou veroorzaken. Velen buiten de Sociëteit waren van mening dat Ignatius een zeer onverstandige beslissing had genomen. Toen in 1614 de jezuïet Orlandini (Antwerpen) zijn tweedelig werk *Histoire des Jésuites* had gepubliceerd en volstrekt in overeenstemming met de bronnen ondermeer had geschreven dat Jacobus Laynez van joodse afkomst was, ontketende hij zo'n storm van kritiek bij de jezuïeten in Spanje (Andalusie en Toledo) dat zij in een brief aan de generaal-overste van de Sociëteit te Rome, eisten dat het gedeelte over de joodse origine van de opvolger van Ignatius van Loyola zou worden geschrapt. Zij gaven de volgende drie argumenten voor hun eis: de historische bronnen over de stamboom van deze generaal-overste van de Sociëteit zouden zijn vervalst (1), zelfs als de historische bronnen wel zuiver waren, dan zou het pure feit van zijn joodse komaf zowel de goede naam van de Sociëteit van Jezus (2) als ook die van zijn familie (3) bezoedelen.

Opmerkelijk is bovendien dat Ignatius van Loyola en zijn medewerker Franciscus Xaverius beiden heilig werden verklaard en Petrus Faber, een andere medewerker van Ignatius, respectievelijk zalig, maar dat Jacobus Laynez voor geen van beide in aanmerking kwam. Het is aan geen twijfel onderhevig dat zijn zuivere joodse afkomst hiervoor een absolute belemmering vormde. Het zou wonderlijk genoeg toch nog tot 1593 duren voordat de Sociëteit van Jezus het statuut van de «zuiverheid van het bloed» aannam, als gevolg waarvan zij tot na de Tweede Wereldoorlog voor joden verboden bleef⁴⁴.

9. De Limpieza de sangre (de «zuiverheid van het bloed»)

Om aan de vermeende invloed van christen geworden joden paal en perk te stellen, werden de berucht geworden statuten van de zuiverheid van het bloed (*estatutos de limpieza de sangre*) opgesteld⁴⁵. Omdat men de integratie van zoveel tienduizenden voormalige joden in de Spaanse samenleving steeds meer als een brutale intrusie had ervaren, waren deze statuten ook bedoeld als een represaillemaatregel. Het was voor kerkelijke en wereldlijke autoriteiten duidelijk geworden dat een dam moest worden opgeworpen om de verderfelijke invloed van vroegere joden in de samenleving tegen te gaan. Tegelijkertijd realiseerden zij zich heel goed dat hun tegenstanders geen joden meer waren in de kerkrechtelijke zin van het woord. Omdat zij christen waren (ook wel «nieuwe christenen» genoemd) zoals alle anderen (de «oude christenen») kon men geen enkel beroep doen op kerkelijke bepalingen met betrekking tot aanhangers van de joodse religie. Na diepgaand beraad in de kring van de clerus over de te nemen beslissingen, formuleerde men bepalingen van genetische aard. Men reali-

seerde zich heel goed dat een dergelijk beleid niet helemaal nieuw was omdat in het verleden zelfs een paus van joodse afkomst (met meerderheid van stemmen geldig gekozen) uiteindelijk het onderspit had moeten delven. Maar wat vroeger hier en daar slechts praxis was geweest, werd nu ook theoretisch uitgewerkt om het daarop gebaseerde beleid goed te kunnen verantwoorden. Het bloed en niet de religie werd het beslissende criterium.

Toen in 1449 te Toledo relletjes tegen katholieken van joodse afkomst waren uitgebroken, diende een zekere Pedro Sarmiento, de leider van katholieken van niet-joodse origine, bij de gemeenteraad het voorstel in «dat geen katholiek van joodse afkomst in de stad Toledo en omgeving een openbaar ambt mocht bekleden». Hij rechtvaardigde zijn voorstel door er een lijst aan toe te voegen van alle mogelijke misdaden en ketterijen, waaraan katholieken van joodse afkomst zich zouden hebben schuldig gemaakt. Ondanks het verzet van de bisschop van Cuenca werd dit voorstel op 5 juni 1449 aangenomen door het stadsbestuur⁴⁶ en bekend gemaakt onder de naam *Sentencia-Estatuto*⁴⁷. Zo ontstond het eerste van de vele Spaanse statuten over de *limpieza de sangre* (zuiverheid van het bloed). De beslissing van de gemeenteraad van Toledo riep onmiddellijk repercussies op in het hele land en voeren tegenstanders van het statuut van de *limpieza de sangre* gingen op het hoogste niveau het theologisch debat aan⁴⁸. Koning Juan II van Castilië, paus Nicolaas V, alsook vertegenwoordigers van de hoge clerus in Spanje tekenden onmiddellijk protest aan omdat in de Kerk altijd de gedachte van Paulus centraal had gestaan dat door de doop elk onderscheid tussen jood en Griek werd opgeheven⁴⁹. Zij realiseerden zich heel goed dat de aanvaarding van deze leer en praxis van de zuiverheid van het bloed niet alleen ernstige theologische problemen zou oproe-

pen, maar ook ernstige sociale conflicten in de Spaanse samenleving zou veroorzaken, waar zovelen met joods bloed «besmet» waren geraakt. Na een moeilijke start werden deze statuten steeds meer toegepast om, zoals men zei, de verjoodsing van de Spaanse samenleving tegen te gaan. Toen Juan Martínez Siliceo, aartsbisschop van Toledo en een van de grootste voorstanders van deze leer en praxis, in 1547 had bepaald dat niemand van het kapittel van de kathedraal kanunnik kon worden als hij niet kon bewijzen dat er geen druppel joods bloed in zijn aderen stroomde, stemden enkele jaren later (1555) ook paus Paulus IV en koning Philip II hiermee officieel in. Genoemde aartsbisschop van Toledo stelde dat de meeste priesters werkzaam in zijn diocesis van joodse origine waren, en dat de groep van judaïserende katholieken in Spanje nog steeds probeerde om het gezag in de kerk over te nemen en van alle katholieken joden te maken, en dit ondanks het feit dat de inquisitie in de afgelopen vijftig jaar meer dan vijftigduizend van hen had berecht en gestraft⁵⁰. Vanaf die tijd werd de *limpieza de sangre* een conditio sine qua non om in Spanje een ambt van enige betekenis te bekleden. Het was praktisch onmogelijk geworden om zonder een certificaat van zuiverheid (*pruebas de limpieza*) ergens binnen te komen. Dergelijke certificaten werden gevraagd door het leger, rechtbanken, kloosters, seminaries, broederschappen, congregaties, kathedrale kapittels, universiteiten en besturen op plaatselijk en landelijk niveau. Alleen het tribunaal van Toledo verstrekke al in de jaren dat zij tegen de *conversos* campagne voerde, vijfduizend van dergelijke certificaten. De toepassing van deze statuten impliceerde ook dat men niet met deze vroegere joden mocht trouwen en dat men nergens onder hen mocht wonen. Wat men feitelijk niet wilde - omdat het in strijd met het vigerende kerkrecht was - gebeurde nu toch : alle discriminerende wetten die al eeu-

wen golden voor de joden in de christelijke samenleving, werden nu ook op christen geworden joden toegepast. Bijna vier eeuwen werd de Kerk in Spanje gehypnotiseerd en geobsedeerd door de joodvijandige leer en praxis van de *limpieza de sangre*. In de tweede helft van de 15^{de} en in de eerste helft van de 16^{de} eeuw hebben talrijke religieuze orden, bisschoppelijke kapittels en universiteiten in Spanje - dikwijls met goedkeuring van de paus van Rome - het statuut van de *limpieza de sangre* aangenomen⁵¹. Inquisiteurs onderzochten de zuiverheid van het bloed op elk spoor van joods bijmengsel van allen die in Kerk en Staat een ambt bekleedden, niet als een kwestie van bureaucratische poespas, maar als een zaak van kerk- en staatspolitiek. Om geen zuiver bloed te hebben was het voldoende dat alleen iemands moeder joods was of slechts voor een kwart of zelfs maar voor een achtste joods bloed had. Certificaten werden afgegeven waarop officieel werd bevestigd dat een katholiek niet door joods bloed was bezoedeld. Om via valse getuigenissen van genealogische deskundigen vast te leggen dat iemands voorgeslacht beslist niet door joods bloed was besmet, schrok men er niet voor terug een hoge omkoopsom te betalen en meeneed te plegen⁵².

Is het terecht dat Rodrigo de Zayas hier spreekt over het opduiken in Europa van het «institutioneel racisme», dat tot stand kwam in samenwerking tussen de hoge clerus en de vorsten Ferdinand en Isabella aan de ene kant en de paus van Rome aan de andere kant? Het zeer lijvige bronnenboek van Rodrigo de Zayas, dat in 1992 verscheen, heet dan ook: *Les Morisques et le Racisme d'Etat*. De historicus Henri Charles Lea had in het begin van deze eeuw in het eerste deel van zijn grote werk *A History of the Inquisition of Spain*⁵³ al geopperd dat de jodenvervolgving in het Spanje van de 16^{de} eeuw racistische kenmerken had. De historicus Cecil Roth was de eerste die zich de vraag stelde of de leer

en praxis van de *limpieza de sangre* niet als een zuivere vorm van racisme moet worden geïnterpreteerd. In 1940 schreef hij een artikel, *Marranos and Racial Anti-Semitism: A Study in Parallels*⁵⁴, dat nog tijdens de Tweede Wereldoorlog pennen van historici in beweging bracht. Hierin stelde Roth dat de racistische jodenhaat van Hitler in Duitsland in de 20ste eeuw veel gemeen had met die van de inquisiteurs in Spanje in de 16de eeuw⁵⁵. Guido Kisch ging in 1943 serieus in op de problematiek die Cecil Roth had aangezwengeld⁵⁶ en schreef onomwonden dat de *limpieza de sangre* niets met een racistische vorm van jodenhaat te maken had. Hij verweet Roth dat hij Middeleeuwse bronnen in het licht van moderne racistische theorieën had geïnterpreteerd. De historicus Baron wees in 1947 de extreme opvatting van Kisch af en maakte duidelijk dat geen enkele historicus zou kunnen zeggen dat de Spaanse clerus zich in de 16^{de} eeuw tegenover joden en moslims nooit aan racisme had schuldig gemaakt, ook al bestond het begrip «ras» in de moderne betekenis van het woord nog niet⁵⁷. Ook deze voorzichtige benadering van Baron werd in 1949 door Kisch van de hand gewezen⁵⁸. Eenzelfde divergentie van meningen treffen we bij hispanologen aan. Terwijl Francisco Marquez Villanueva in 1965 in een interessant artikel schrijft dat de problematiek van de marranen destijds niet door racisme maar door religie werd bepaald⁵⁹, is Dominguez Ortiz van oordeel dat in de hele problematiek van de marranen het racisme wel degelijk een rol heeft gespeeld⁶⁰. Op het Colloque International (Sorbonne, 13-15 mei 1982) kwam Josette Randière La Roche in haar referaat tot de conclusie dat er een bijna volstreekte parallel bestaat tussen de leer en praxis van de *limpieza de sangre* in Spanje en die van Hitler en de zijnen in het Derde Rijk⁶¹. Wie anno 1993 de vroegere polemiek van historici nog eens naleest valt op dat géén van genoemde personen hun opvatting toetste aan de bronnen zelf. Het is de grote

verdienste van de reeds eerdergenoemde auteurs Yosef H. Yerushalmi, Rodrigo de Zayas en Josette Randière La Roche dat zij onlangs op grond van gedegen bronnenstudie tot de conclusie kwamen dat de leer en praxis van de *limpieza de sangre* onmiskenbaar racistisch waren⁶².

10. Twee uitgesproken racistische traktaten

Toen op het Iberisch schiereiland de inquisitie een aantal eeuwen jacht maakte op katholieken die ervan werden verdacht dat ze jood waren gebleven en hen vonnisten omdat ze geen zuiver bloed hadden, verschenen er talrijke geschriften waaruit blijkt dat de statuten van de *limpieza de sangre* puur «racistisch» waren. Ik bespreek hier een aantal belangrijke werken om dit te adstrueren.

Fray Gavilan Vela, monnik van de orde van de Norbertijnen, vertaalde in zijn klooster Onze Lieve Vrouw van de Liefde te Ciudad Rodrigo een in het Portugees geschreven traktaat tegen de joden, dat in Salamanca onder de titel *Discurso contra los Judios* werd gepubliceerd⁶³. Het werk werd kerkelijk goedgekeurd door een zestal vooraanstaande geestelijken en opgedragen aan Juan de Torres Ossorio, bisschop van Valladolid⁶⁴. Het werk telt 239 pagina's en is verdeeld in 27 hoofdstukken. Aan het einde van het boek zijn drie indices opgenomen. De eerste index ordent de talrijke citaten uit de *Bijbel* overeenkomstig de volgorde van de boeken van het *Oude* en *Nieuwe Testament*. De tweede index is een zakenregister: alle onderwerpen die in het boek worden behandeld zijn alfabetisch geïndexeerd. Omdat talrijke thema's zeer uitvoerig worden beschreven zouden we het zakenregister een soort «catechismus» kunnen noemen. Het valt iemand die een vluchtige blik in het register werpt onmiddellijk op dat de schrijver wil

waarschuwen voor het onderschatten van het grote gevaar dat er van de christen geworden joden («*hombres de la nacion*», «*Cristianos nuevos*», of «*Hebreos*» genoemd) op de samenleving uitgaat. Hij wil de lezer inprenten dat het hier niet gaat om een te verwaarlozen groep van christenen⁶⁵, maar om een die de overleving van de Kerk in de weegschaal stelt. Onder de rubriek «*Judios*» heeft de schrijver in zijn «catechismus» alle mogelijke beschuldigingen geordend die men in de loop der tijd tegen de joden heeft geuit; hij heeft hier ook formuleringen opgenomen waarmee hij duidelijk wil laten uitkomen dat de perversiteit van de joden erfelijk is: ze wordt via de voortplanting van het ene op het andere geslacht overgedragen. De volgende racistische uitlating spreekt boekdelen: «*Weinig bloed van joden is nodig om de wereld te vernietigen*»⁶⁶. In de derde index van het boek zijn de titels van de 27 hoofdstukken opgenomen: in de capita I en II werkt de auteur op klassieke wijze de stelling uit dat men het heil niet kan bereiken buiten het christelijk geloof om en dat de katholieke kerk de ene ware kerk is. De hoofdstukken III-VI memoreren pijnlijk de vroegere adel van de Hebreëen die God sinds onheuglijke tijden kastijdt vanwege hun talrijke zonden. De capita VII-XI zetten uitvoerig uiteen dat de joden schuldig zijn aan de kruisdood van Jezus Christus. De auteur heeft zeven hoofdstukken nodig (X-XVII) om de ondeugden (heel eufemistisch uitgedrukt!) van de joden te beschrijven en hij besteedt hoofdstuk XVIII helemaal aan hun fysieke afwijkingen. Twee capita (XIX-XX) zijn gewijd aan het optreden van de Antichrist, die volgens de scribent slechts een jood kan zijn. In de laatste zes hoofdstukken van zijn werk (XXI-XXVII) bespreekt de auteur de vraag welke therapie nodig is om de verderfelijke verjoodsing van de Spaanse en Portugese samenleving door de «*cristianos nuevos*» een halt toe te roepen en

beide landen geluk en voorspoed te garanderen.

Ook al krijgt de lezer enig inzicht in het werk als hij zich in genoemde drie indices verdiept, toch is het nodig het hele werk *Discurso contra los Judios*⁶⁷ te lezen om te ontdekken welk beeld de auteur van de jood en de christen geworden jood schetst. Niet ten onrechte heeft men dit werk vergeleken met de acht preken (traktaten) van Johannes Chrysostomus tegen de joden, waaraan de auteur veel heeft ontleend. Samenvattend komt zijn visie op de jood op het volgende neer : de joden van alle tijden en plaatsen zijn schuldig aan de deïcide ; ze zijn afgodendienaars die vooral blijven dansen rondom het gouden kalf en de seksualiteit aanbidden ; zij verhardden zich in hun verblindingsomdat ze weigeren te erkennen dat hun eigen profeten de Messias hebben aangekondigd die zij hebben verworpen ; ze zijn te gronde gegaan aan hun eigen verdorven instincten en daarom verdienen ze de ergste straffen van God ; de rampen, waarmee God volgens de schrijver de joden in de afgelopen eeuwen heeft geteisterd, vormen het eclatante bewijs dat ze schuldig zijn : want God is in zijn toorn rechtvaardig ; telkens weer waren andere volkeren (zoals de Assyriërs, Babyloniërs en de Romeinen) de roede in Gods hand waarmee zij werden gestraft ; de tempel te Jeruzalem en de hele stad werden verwoest en de joden werden voor eeuwig uit hun land verbannen om verder als ballingen onder de volkeren te leven ; ze hebben zich nooit gehouden aan de voorschriften van het Mozaïsch verbond en nu ze door Jezus Christus zijn afgeschaft, klampen zij zich er aan vast ; Jezus heeft de joden terecht vervloekt en verworpen vanwege hun goddeloze levenspraktijken ; de joden zijn altijd vrienden van de demonen geweest en als gevolg daarvan zijn 't onmatige, gulzige, seksueel ontaarde en misdadige lieden ; zij hebben over hun eigen

kinderen (van alle plaatsen en tijden) de goddelijke vervloeking afgeroepen en hen daarna aan de Satan geofferd ; hun artsen misbruiken hun beroep om christenen te vermoorden ; de joden schaden de lichamelijke en geestelijke gezondheid van de christenen en als wolven verslinden zij de schapen die tot de kudde van Christus behoren ; zij vermoorden kinderen van christelijke ouders voor rituele doeleinden ; zij infecteren waterputten zodat de pest uitbreekt en ze maken zich schuldig aan het schenden van de hostie om de kruisiging van Jezus Christus voort te zetten : daarom koestert God slechts verachting voor hen en heeft Hij hen helemaal aan zichzelf overgelaten.

Nadat de auteur op deze wijze heeft duidelijk gemaakt dat de joden een bedreiging vormen voor de toekomst van Portugal en Spanje, legt hij uit dat de strijd tegen de joden enkel en alleen wordt ingegeven door verweer, om het eigen hoofd in Europa boven water te houden. In dit verweer is Christus zelf zijn volgelingen voorgegaan. Het is de schrijver er alles aan gelegen duidelijk te maken dat het beeld van de jood dat hij tekent, in overeenstemming is met het getuigenis van de apostelen (het Nieuwe Testament) en de grote leraren van de Kerk (Griekse en Latijnse Kerkvaders)⁶⁸. Bovendien wil hij inzichtelijk maken dat de wijze waarop God in het verleden de joden strafte, een model is voor de wijze waarop Hij hen nu en in de toekomst telkens weer mores zal leren : zoals de Romeinen destijds een roede waren in Zijn hand, zo zijn dat nu de inquisiteurs van het Heilig Officie die met de ketters van alle koninkrijken en plaatsen zullen afrekenen : vooral de christen geworden joden, de «*conversos*» of «*cristianos nuevos*», die ervan verdacht werden dat ze joods bleven leven om de hele samenleving te verjoodsen. Het thema van een internationaal complot dat de joden zouden hebben gesmeed om de Kerk met behulp van «bekeerde» joden te ver-

woesten, loopt als een rode draad door het hele werk : in hoofdstuk X neemt de auteur de letterlijke tekst over van de reeds eerder vermelde legende, die destijds vooral door de clerus werd rondverteld⁶⁹. De auteur wil eigenlijk niets anders bewijzen dan dat het voor de overleving van de Kerk noodzakelijk is dat de inquisitie onverbiddelijk moet afrekenen met deze ketters, deze afvallige christenen die naar het geloof van hun vaders waren teruggekeerd. Verderop zullen we zien dat de auteur eigenlijk van mening is dat zij nooit christen waren geweest maar altijd jood zijn gebleven. De lezer moet zich er niet over verbazen dat de auteur bij de beschrijving van die afrekening termen gebruikt, die anno 1995 bij hem reminiscenties oproepen aan de *Endlösung*⁷⁰.

Voor de auteur van *Discurso contra los Judios* bestaat er geen verschil tussen een jood en een christen geworden jood, omdat voor hem a priori elke «bekeerling» een «*cristiano nuevo judaizante*» is. Alle joden van alle plaatsen en alle tijden delen volgens hem in de schuld aan de deïcide⁷¹, omdat zij erfelijk is en als zodanig door de voortplanting wordt overgedragen op het nageslacht. De doop van een jood neemt deze schuld feitelijk niet weg, zoals blijkt uit het leven van de christen geworden joden, die joods blijven leven. Voor de schrijver van dit werk roept het woord «*Judios*», waarmee hij zowel de jood als de christen geworden jood betitelt, slechts reminiscenties op aan Judas Iskarioth, de apostel die Jezus verraadde ; zowel de jood als de christen geworden jood (die door de auteur volkomen worden vereenzelvigd) aanbidden Judas als hun heer en meester. Het enige verschil tussen de jood en de christen geworden jood bestaat hierin, dat de laatste veel gevaarlijker is dan de eerste omdat hij in het hart van de Kerk zelf opereert onder het voorwendsel dat hij christen is. De auteur stelt onomwonden vast dat christen geworden joden behept blijven met de verdorven zeden van

hun voorouders, omdat deze door de moedermelk van de ene generatie op de andere worden overgedragen⁷². Dezelfde gedachte wordt uitgesproken in een passage uit de handleiding⁷³ die voor inquisiteurs werd geschreven. Uit de vermeende joodse levenswijze van christen geworden joden concludeert de schrijver van de handleiding «*dat de joden de perversiteit van de oude wet van Mozes kennelijk van vader op zoon overdragen*». Als de schrijver zich realiseert welke ketterse ideeën christen geworden joden erop nahouden, verklaart hij hun dwaalingen uit de kracht van het joodse bloed⁷⁴. Er is, aldus de auteur, geen christen geworden jood die niet erfelijk belast blijft met het zondige verleden van zijn voorvaders. Een minuscuul druppeltje joods bloed is volgens hem voldoende om vooraanstaande families voorgoed te infecteren⁷⁵. Als men bij iemand zo'n minuscuul druppeltje joods bloed heeft geconstateerd, mag een inquisiteur hieruit de conclusie trekken dat zo'n persoon verdacht is⁷⁶. In zijn werk legt de auteur uit dat elke jood als gevolg van zijn medeplichtigheid aan de kruisdood van Jezus Christus ook nog met een typisch joodse erfzonde wordt geboren, die zelfs de doop heel moeilijk bij hem kan weg nemen⁷⁷. Hij meent zijn «racistische» opvattingen te kunnen staven met *Bijbel*-citaten die hij kwistig in zijn werk rondstrooit : het bloed van Christus, dat de joden hebben vergoten, zou om wraak blijven roepen en het verhaal van de blindgeborene bevestigt de schrijver in zijn opvatting dat God de zonen kastijdt vanwege de zonden van hun vaders⁷⁸. Het geboren worden met de typisch joodse erfzonde heeft, aldus de schrijver, zowel fysieke als morele consequenties. Hij beschuldigt de joden ervan dat de Spanjaarden en Portugezen de zonde van de Sodomieten (tegennatuurlijke bevrediging van de seksualiteit : homoseksualiteit en seksuele omgang met dieren) bedrijven, omdat elke jood van nature seksueel ontaard

is⁷⁹ en hiermee genoemde volkeren heeft besmet. Wat betreft de fysieke gevolgen van deze erfzonde merkt de auteur op dat joden die in een rechte lijn afstammen van degenen die het bloed van Christus hebben vergoten, lijden aan bloedvloeïing en menstruatie ; hun kinderen worden geboren met een rechterhand en een hoofd die druipen van bloed ; op deze wijze gaat volgens de schrijver in vervulling hetgeen hun voorvaders riepen : «*Zijn bloed kome over ons en onze kinderen !*». Maar op Goede Vrijdag lijden alle joden, mannen en vrouwen, jaarlijks aan bloedvloeïing. Daarom werden de joden kindermoordenaars (legende van rituele moord), omdat ze geloven dat alleen het bloed van een kind van christelijke ouders hen van deze kwaal kan genezen. Bovendien stinken joden ondanks hun doop een uur in de wind. Ook al doen joden veel moeite om genoemde fysieke kwalen te verbergen, toch vertonen ze nog andere fysieke kenmerken die altijd zichtbaar zijn : hun (kromme) neus, hun (kromme) rug, hun kuiten en hun neerslachtig uiterlijk. Het is duidelijk dat de schrijver bij de lezer afkeer van en haat tegen de christen geworden jood wil wekken. Hij zegt dat de joden als gevolg van hun afschuwwekkende misdaden inferieur aan dieren zijn⁸⁰. Het zijn honden die naar hun uitbraaksel terugkeren⁸¹, en schoongewassen zeugen die de modderpoel altijd terugvinden⁸². Ze zijn perverser dan moslims ; ze zijn de «*doodsvijanden van het menselijk geslacht*»⁸³. Het traktaat eindigt met een verdediging van de statuten van de *limpieza de sangre*, die volgens de schrijver stringent moeten worden toegepast om de Spaanse en Portugese samenleving van alle christen geworden joden te zuiveren : christen geworden joden moeten uit het sociale en economische leven worden uitgesloten ; gemengde huwelijken moeten worden geweerd uit de advocatuur, de kapittels, de kloosters, de seminaria, de universiteiten, de ziekenhuizen, de belasting-

diensten en de vrije beroepen⁸⁴. Daarom is het niet vreemd dat Josette Riandière La Roche tijdens het Colloque international, dat van 13 tot 15 mei 1982 aan de Sorbonne werd gehouden, de racistische inhoud van de *Discurso contra los Judios* vergeleek met *Mein Kampf* en de *Neurenbergerwetten*⁸⁵.

Een manuscript uit 1632, dat veel gelijkenis vertoont met het zojuist beschreven werk *Discurso contra los Judios*, is een traktaat van een zekere Juan de Quinones de Benavento⁸⁶. Hij was een belangrijke auteur die verscheidene werken op zijn naam heeft staan⁸⁷. Het traktaat heeft geen precieze titel van de auteur meegekregen en hij heeft het opgedragen aan Fray Antonio de Sotomayor, biechtvader van de koning en inquisiteur-generaal van Spanje. Het manuscript werd nooit gedrukt maar was in de 17^{de} eeuw wijd verspreid zoals blijkt uit de vele auteurs die er naar verwijzen⁸⁸. Het manuscript gaat maar over één onderwerp : de straf die God het joodse volk voor de deïcide oplegde impliceerde niet alleen dat de tempel en Jeruzalem door de Romeinen werden verwoest, en dat de joden uit hun land werden verbannen om als ballingen op de aarde rond te dolen, maar ook dat de joden sinds de kruisiging van Jezus Christus net als vrouwen maandelijks aan bloedvloeïingen lijden. In genoemde opdracht zegt hij : «*Toen 4 juli 1632 in tegenwoordigheid van veel gezagsdragers met praal en pracht het auto-da-fé plaatsvond, bevond zich onder de veroordeelden ook een zekere Francisco de Andrada, van wie men zei dat hij elke maand aan bloedvloeïingen leed, die normaliter alleen bij vrouwen voorkomen en menstruatie worden genoemd. Sommigen betwijfelden of het waar was : of omdat het iets ongewoons is, of omdat men hierover nooit iets heeft gelezen en onbekend is met de materie. Daarom wil ik dit onderwerp uiteenzetten en datgene behandelen wat ik er*

zelf over heb gelezen. Op deze wijze kunnen ook anderen er kennis van nemen.»⁸⁹

In het Spanje van de 16^{de} en 17^{de} eeuw, waar men geobsedeerd was door de leer en praxis van de «zuiverheid van het bloed» en gewend was aan bloedige taferelen in de arena, en waar de zogenaamde «*disciplinantes de sangre*» optraden die zich tijdens de processie op Goede Vrijdag zó geselden tot ze helemaal onder het bloed zaten, was men ook hevig geïnteresseerd in dit bijzondere fenomeen bij joodse mannen. Bovendien ging het geloof bij velen gepaard met allerlei vormen van bijgeloof. Er waren niet weinigen die geloofden in heel bizarre wonderen die God verrichtte om mensen te straffen, vooral joden. Als de Christus-figuur van de Calle de las Infantes huilde en bloedde, was het dan niet heel plausibel dat ook joodse mannen konden bloeden als straf voor de kruisiging van Christus door hun voorvaders? Quinones schrijft: «*Omdat het joodse volk Christus, de ware Messias en verlosser, heeft vervolgd en gekruisigd, heeft God het voor eeuwig verworpen en vervloekt. Want het joodse volk is trouweloos en het is een rebelse natie, het is een ongelovig en tiranniek volk, het is gemeen en weerd, wild en schaamteloos, meinedig en obstinaat, trots en koppig, halsstarrig en hardnekkig, het is uit zijn waardigheid ontzet, het wordt overal in de wereld met smaad overladen, terwijl het snakt naar erkenning, het heeft zijn koninkrijk en priesterschap moeten prijsgeven, het is uit zijn eigen land voorgoed verbannen en dwaalt op aarde in ballingschap rond, het is onderworpen aan een eeuwigdurende slavernij en het wordt veracht door alle volkeren. De vervloeking van het joodse volk bestaat bovendien uit allerlei lichamelijke en geestelijke kwalen, waaraan zijn leden lijden. Een hiervan is de volgende: als teken van eeuwige smaad en schande vloeit er elke maand uit het achterste van een groot aantal joodse mannen bloed*». Quinones was bepaald niet de eerste die

deze beschuldiging uitte. Joshua Trachtenberg heeft in zijn *The Devil and the Jews* (1943) aangetoond dat zij al in de Middeleeuwen voorkwam, zoals blijkt uit talrijke geschriften⁹⁰. In anti-joodse werken van Spaanse en Portugese schrijvers uit de 16^{de} en 17^{de} eeuw keert zij als een refrain terug⁹¹. De symbolische en psychologische implicaties van deze merkwaardige beschuldiging zijn uiterst complex. Het is duidelijk dat deze straf voor de deïcide een «racistische» component heeft: volgens de schrijver, die op morbide wijze door dit fenomeen is gebiologeerd, zijn joodse mannen sinds de kruisiging van Jezus Christus geen echte mannen meer omdat zij als gevolg van een lichamelijke afwijking menstrueren; daarom zijn zij inferieur aan niet-joodse mannen. De auteur twijfelt er niet aan dat een dergelijke biologische afwijking ook psychologische gevolgen heeft: joden zijn van nature seksueel ontaarde lieden tegen wie de christelijke samenleving in bescherming moet worden genomen.

Het manuscript van Quinones wemelt van namen van vooraanstaande wetenschappers, aan wie hij hele pagina's wijdt. Hij wil vooral niet de indruk wekken dat het hier om een persoonlijke mening gaat, maar dat zijn «racistische» visie op de joden door geleerden van grote naam wordt gedeeld. Bovendien vindt hij dat zijn visie op de jood in overeenstemming is met het getuigenis van het *Oude* en *Nieuwe Testament*; hij beoefent meesterlijk de inlegkunde en laat overal de Schriften buikspreken: in *Deuteronomium* 28:27 («*De Heer zal u slaan met Egyptische zweren, met builen, uitslag en de schurft, die ge niet kunt genezen*») en *Psalms* 78, 66 («*De Heer sloeg zijn tegenstanders van achteren, een altijdurende smaad deed hij hun aan*») leest hij de voorspelling dat God de joden eens zal straffen met de smaad van de maandelijks bloedvloeïing. Met een zelfde inlegkunde legt hij *Matteus* 27:25 uit: «*En*

het hele volk riep: Zijn bloed kome over ons en onze kinderen». Deze profetie zou letterlijk in vervulling zijn gegaan, toen onmiddellijk na de kruisiging van Jezus Christus bleek dat joodse mannen met genoemde afwijking ter wereld kwamen⁹². Quinones zegt dat talrijke exegeten deze uitleg van de tekst hebben gegeven en zich daarbij beriepen op het grote gezag van de Latijnse kerkvader Augustinus. Waarschijnlijk lieten deze exegeten zich inspireren door de uitleg van deze tekst die voorkomt in een preek die aan Augustinus werd toegeschreven en in de Middeleeuwen wijd verspreid was: «*Zie, door het hele geslacht loopt de ader van de misdaad. En omdat de stam door de misdaad is aangetast, zijn ook de loten die hieraan ontspruiten aangetast. Uit de duisternis van het lichaam van de moeder wordt het met bloed besmeurde kroost geboren. Het misdadige bloed stroomt door hun aderen. Zie toch, welke goederen jij door een dergelijk testament (Mat. 27: 25) aan je erfgenamen hebt nagelaten*»⁹³. Maar behalve een schriftuurlijke verklaring voor de menstruatie bij mannen, vermeldt Quinones ook een «natuurlijke»: met een beroep op een medisch werk van Bernardus van Gordonio⁹⁴ legt hij uit dat joden lijden aan aambeien omdat ze geen zout in het eten doen; deze ziekte zou bij joden ook gemakkelijk optreden omdat het een vadsig volk is dat bovendien een neerslachtig karakter heeft; omdat ze altijd worden geplaagd door grote vermoedheid en angst voor de toekomst hebben ze deze ongeheeselijke kwaal. Vervolgens beschrijft Quinones uitvoerig dat de joden denken dat ze een goede therapie hebben gevonden om van deze kwaal af te komen: het drinken van het bloed van kinderen van christelijke ouders. Daarom zijn joden ook kindermoordenaars geworden die, volgens de wijd verspreide legende van de rituele moord, vooral in het voorjaar als zij hun Pesach vieren, kinderen zouden doden. Hij bewijst zijn stelling door vervolgens een hele serie van dergelijke voor-

vallen te bespreken⁹⁵. Terloops merkt hij op dat de joden zich helemaal niet realiseren dat zij alleen van deze erfelijke kwaal van de bloedvloeiing kunnen worden genezen, als zij zich laten dopen. Toch geldt dit voor de schrijver enkel en alleen in theorie, omdat hij op grond van zijn praktische ervaring helaas niet kan geloven dat er een verschil is tussen joden en christen geworden joden. Niet in theorie maar wel in de praktijk is Quinones een racist avant-la-lettre.

Ten slotte is hij van mening dat joden als gevolg van de deïcide ook nog lijden aan andere lichamelijke kwalen die zij van de ene op de andere generatie via de voortplanting overdragen: zij verspreiden een afschuwelijke stank om zich heen en ze hebben grote neuzen⁹⁶. Voor de stelling dat joden met staarten worden geboren of als monsters, vindt hij geen doorslaggevende bewijzen. Het manuscript eindigt met een peroratie aan het adres van de inquisiteur-generaal om de statuten van de *limpieza de sangre* overal in praktijk te brengen. De inquisitie zal een nauwkeurig onderzoek moeten instellen naar de aanwezigheid van genoemde lichamelijke afwijkingen bij de «*conversos*», waarvan de auteur niet gelooft dat de doop hen daarvan zou hebben genezen.

10. 'Een druppel joods bloed voldoende om de wereld te verwoesten'

Onderhavige problematiek vond ook zijn weerslag in andere geschriften. In 1611 definieert de grote Castiliaanse dictionaire van Covarrubias⁹⁷ het woord «*raza*» («*ras*») met behulp van de volgende omgekeerde maar verhelderende vergelijking: met «*raza*» wordt een ras van paarden aangeduid dat zuiver bloed bezit; als «*raza*» wordt gebruikt om de afkomst van mensen aan te geven, heeft 't een pejoratieve betekenis, zoals in de uitdrukking: «*Lijken op 't ras van moren en*

joden» («*tener alguna raza de moros o judios*»). Afstammelingen van de joden worden in dit genoemde woordenboek «*maculados*» (besmetten) genoemd, omdat hun bloed bezoedeld is, of «*impuros*» (onreinen)⁹⁸. Tegen 't einde van de 16^{de} eeuw was 't een gewoonte geworden om van mensen te vragen die een ambt wilden bekleden dat ze sinds onheuglijke tijden zuiver bloed hadden («*limpieza de sangre de tiempo immemorial*»). Het minste gerucht over een vermeende joodse of moorse afstamming was voldoende om iemand ongeschikt voor het ambt te verklaren⁹⁹. In 1623 verklaarde de Portugees Vincente da Costa Mattas, zoals we eerder opmerkten, in een stad waar geen enkele jood meer leefde omdat honderdvijfentwintig jaar geleden de hele joodse gemeenschap tot het christendom was overgegaan : «*Een weinig joods bloed is voldoende om de wereld te verwoesten*» («*Pouco sangue Iudeo he bastante a destruyr o mundo*»¹⁰⁰). Gaat 't hier alleen maar om retorische stijlbloempjes ? Is het «bloed» hier alleen maar een metafoor om op dramatische wijze uiting te geven aan 't sterke vermoeden dat christen geworden joden met hun kinderen in 't geheim joods zijn blijven leven ? Of is hier sprake van racisme in de biologische en genetische betekenis van het woord ? Als Juan Escobar del Corro in 1637 de leer en praxis van de *limpieza de sangre* verdedigt, schrijft hij dat de foetus «*op 't moment van de bevruchting de zedelijke eigenschappen van zijn ouders erft ; als aangetoond is dat één lid van een familie joods of moors leeft, is dit een doorslaggevend bewijs dat in alle leden van desbetreffende familie onzuiver bloed in hun aderen stroomt*»¹⁰¹. Andere teksten zijn nog wel spreker ! In 1673 gaf Fray Francisco de Torrejoncillo in zijn geschrift *Centinella contra judios* van de jood een definitie waar elke moderne lezer koud van wordt : «*Om haat tegen de christenen, de Christus en zijn goddelijke wet te prediken, is het niet nood-*

zakelijk, dat men een joodse vader en een joodse moeder heeft. Eén ding is voldoende. Als de vader geen jood is, is het voldoende dat de moeder het is, en het is niet nodig dat zij helemaal joods is ; het is voldoende dat zij half-joods is, een kwart is al voldoende of zelfs een achtste ; onze heilige inquisitie heeft namelijk ontdekt, dat mensen, die al eenentwintig jaar van hun joodse voorouders gescheiden zijn, nog joods zijn blijven leven»¹⁰². De genoemde auteur brengt ook nog een ander punt ter sprake dat de biologische achtergrond nog scherper in beeld brengt : «*Voedsters die aan het koninklijk hof zonen van koningen en prinses voeden, mogen niet van joodse komaf zijn, want het past niet dat zij, die van koninklijke bloede zijn, de vuige joodse melk drinken. Omdat dit de melk is van mensen die besmet bloed hebben zullen dergelijke prinses later perverse neigingen vertonen. Dertig jaar geleden heeft men in de stad Valladolid iemand die joods leefde - nl. Lope de Vera, geboren in San Clemente in de provincie Mancha - levend verbrand ; men had namelijk afdoende bewezen dat hij adellijk bloed had maar ook dat hij als baby bloed had gedronken dat besmet was*»¹⁰³. Ook A. Fernandez de Otero verdedigde aan het einde van de 17^{de} eeuw te Madrid in een traktaat¹⁰⁴ de stelling dat het christelijke voedsters van joodse origine ten strengste verboden zou moeten worden kinderen van koninklijke bloede te voeden omdat hun bloed besmet zou zijn vanwege hun lidmaatschap van het ras van de vervloekte Godsmoordenaars. Ook al geloofde hij in theorie dat de doop *ex opere operato* werkt en daarom het joodse bloed zou kunnen zuiveren van deze besmetting, toch was hij er diep van overtuigd dat 't feitelijk niet gebeurde, omdat het kwade van de jood in zijn bloed zit. Artsen, juristen en politici schreven werken met betrekking tot de leer en praxis van de *limpieza de sangre*. G. de Huerta, één van de belangrijkste artsen uit die tijd, schreef in 1628 een werk¹⁰⁵ waarin

hij uitvoerig de gedachte uitwerkte dat God de joden van elke generatie tot aan het einde van de tijden blijft straffen met bijzondere rugklachten vanwege hun schuld aan de Godsmoord. De jurist Ignacio del Villar schreef in 1614 in een verhandeling¹⁰⁶ dat het christenen beslist verboden zou moeten worden contacten met joden te onderhouden, omdat zij anders het gevaar lopen, als gevolg van welk minimaal lichamelijk contact dan ook, geïnfecteerd te worden door bacillen die werkelijk alles aantasten en vernietigen.

Ten slotte een laatste voorbeeld van «racistisch» denken: we lezen in de uitgebreide biografie over Karel V, geschreven door Fray Prudencio de Sadoval in 1604, dat de auteur het jodendom en het negerdom op één lijn plaatst: *«Ik wil geen kritiek leveren op het christelijk mededogen, dat alle mensen in zijn armen sluit; als ik dat zou doen, zou ik dodelijk zondigen; ik kijk wel uit, want ik weet dat er voor het aangezicht van de Almachtige geen onderscheid tussen joden en heidenen bestaat omdat Hij de Heer is van allen. Maar wie van ons zou kunnen loochenen dat afstammelingen van joden de slechte neiging vertonen om ondankbaar te zijn en vooral lijden aan een ernstige vorm van verblindings, waarvan ze nooit kunnen genezen. En wat voor de joden geldt, geldt evenzeer voor de negers in Afrika. Zelfs wanneer negers zich duizend keer in liefde met blanke vrouwen zouden hebben verenigd, worden hun kinderen nog met een donkere huid geboren. Op dezelfde wijze is het niet voldoende voor een jood, dat hij voor drie-kwart een aristocraat (Hiddalgo) is, want één geslacht is voldoende om zijn bloed te besmetten en te bederven...»*¹⁰⁷ Sinds 1604 is er veel literatuur in Europa verschenen waarin joden en zwarten als niet-Europeanen op één lijn worden gesteld, en die bovendien voor de overleving van Europa een ernstige bedreiging vormen vanwege hun seksu-

ele ontaarding. Ik verwijs hier naar het onlangs verschenen boek van Maurice Dorès, *La beauté de Cham. Mondes juifs, mondes noirs* (1992). We zouden de ontwikkeling van het «racistisch» denken, die we hier hebben geschetst, kunnen samenvatten met de «racistische» opmerking van Angelus de Clavasio, die in zijn *Summa angelica* (1519) schreef: *«Judaëum esse est delictum, non tamen punibile per christianum»* («jood zijn is een misdrijf, ook al mag een christen hem hiervoor niet straffen»). Maar er waren desondanks talrijke vorsten, pausen, bisschoppen en monniken, die de joden hiervoor wel straffen.

Epiloog

Er bestaat geen historische continuïteit tussen de ontwikkelingen die zich in Spanje (15^{de}/16^{de} eeuw) en Duitsland (19^{de}/20^{ste} eeuw) hebben voorgedaan. Degenen die de nieuwe wetenschappelijke variant van de *limpieza de sangre* in de 19^{de} eeuw in Duitsland uitvonden, deden, voor zover wij nu kunnen overzien, nauwelijks een beroep op de uitvoerige Spaanse (Portugese) literatuur hierover en ook politieke leiders deden dat niet toen zij een racistisch beleid uitstippelden. Daarom is het des te opmerkelijker dat in twee totaal verschillende eeuwen en landen van Europa op de massale instroming en integratie van joden in hun beider samenleving een zelfde reactie volgde: de racistische jodenhaat. Bij alle overeenkomsten tussen de racistische jodenhaat in Spanje en Duitsland zijn er ook duidelijke verschillen aan te geven. Het politieke antisemitisme, zoals zich dat in de tweede helft van de 19^{de} eeuw in Duitsland ontwikkelde, was in Spanje volledig afwezig, omdat daar de sociale, maatschappelijke, economische en politieke situatie totaal anders was. Terwijl in Spanje hoofdzakelijk gedoopte joden het slachtoffer werden van de leer en praxis van de *limpieza de sangre*, waren het in Duitsland zowel

gedoopte als ook niet-gedoopte joden. Terwijl de uitvinders van de *limpieza de sangre* in Spanje zich er nooit op hebben beroepen dat zij deze leer ook wetenschappelijk konden verifiëren, deden de uitvinders van de Duitse variant hierop dat wel. Hoe racistisch en wreed het beleid van de inquisitie ook was, er bestond toen nog geen racistische ideologie met al zijn totalitaire aanspraken. De inquisitie was ondanks alle wrede praktijken nog geen Gestapo en de Spaanse en Portugese jodenhaters waren geen nazi's. Terwijl de inquisiteurs nooit de fysieke uitroeiing van christen geworden joden en joden predikten - ze prefereerden en praktiseerden veeleer de verbanning van de joden en soms ook van christen geworden joden - deden de nazi's dat wel. Het vergelijkend onderzoek toont aan dat de secularisatie in Europa niet de racistische variant van de jodenhaat heeft voortgebracht, zoals onderzoekers ons willen doen geloven. Naast andere externe factoren werkte de secularisatie in dat heel ambivalente proces van integratie en verwerping van de jood in de moderne samenleving wel als een katalysator. Het onderzoek maakt ten slotte duidelijk dat de racistische variant van de jodenhaat in Europa in meer dan één gedaante zijn kop heeft opgestoken om verderf te zaaien.

«Om haat tegen de christenen, de Christus en zijn goddelijke wet te prediken, is het niet noodzakelijk dat men een joodse vader en een joodse moeder heeft. Eén ding is voldoende. Als de vader geen jood is, is het voldoende dat de moeder het is, en het is niet nodig dat zij helemaal joods is; het is voldoende dat zij half-joods is, een kwart is al voldoende of zelfs een achtste. Onze Heilige Inquisitie heeft namelijk ontdekt, dat mensen, die al eenentwintig jaar van hun joodse voorouders gescheiden waren, nog joods bleven leven».

Fray Francisco de Torrejoncillo (1673)

«Jood is een ieder, die uit ten minste drie naar ras voljoodsche grootouders stamt, en degene, die uit twee voljoodsche grootouders stamt, en hetzij zelf op den 9^{de} mei 1940 tot de joodsche kerkelijke gemeente heeft behoord of na dien datum daarin werd opgenomen; hetzij met een jood was gehuwd of na dat ogenblik met een jood in het huwelijke trad. Een grootouder wordt als voljood aangemerkt, wanneer deze tot de joodsch-kerkelijke gemeenschap heeft behoord. De bewijzen van aanmelding voor «vol»- of «half»-joden moet de Joodsche Raad verstreken. De aanmeldingskaarten voor de «kwart»- of «half»-joden moeten door de Nederlandse ambtenaar van de Burgerlijke Stand worden afgegeven».

Verordening van Duitse bezetter no. 6/1941 van 10 januari 1941

Selectieve bibliografie :

FUCHS, Eduard, *Die Juden in der Karikatur. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte*, München, Langen, 1921, 309 p.

GRABOIS, Aryeh, «De l'antisémitisme 'théologique' à l'antisémitisme 'racial' : la controverse sur le pape 'juif' au XII^e siècle», in : *Zion*, XLVII (1982), pp. 1-16.

JANSEN, Hans, *Raymond Martini's manuscript 'Pugio Fidei' ('Dolk van 't geloof') infecteert West en Oost. Een receptie-geschiedenis van middeleeuwse literatuur over Joden*, Kampen, Kok, 1990 (inaugurale rede, Vrije Universiteit Brussel, 19 december 1990), 61 p.

KISCH, Guido, «Nationalism and Race in Medieval Law », in : *Seminar : An Annual Extraordinary Number of 'The Jurist'*, 1 (1943), 71 p.

NETANYAHU, Benzion, *The Marranos of Spain : from the late XVIth to the early XVIIth century*, New York, American Academy of Jewish Research, 1966, 280 p.

ROTH, Cecil, «Marranos and Racial Anti-Semitism : A Study in Parallels », in : *Jewish Social Studies* II, (1940), pp. 239-258.

ROTH, Cecil, *Histoire des Marranes*, Paris, Liana Levi, 1990, 341 p.

RANDIERE LA ROCHE, Josette, «Du discours d'exclusion des juifs : anti-judaïsme ou antisémitisme ? », in : *Les problèmes de l'exclusion en Espagne (XVI^e-XVII^e siècles)*, *Etudes réunies et présentées par Augustin Redondo*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1983, pp. 51-77.

SICROFF, Albert, *Les Controverses des statuts de 'pureté de sang' en Espagne du XV^e au XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1960, 318 p.

SHACHAR, Isaiah, *The Judensau. A Medieval anti-Jewish Motif and its History*, London, 1974, 101 p.

STROLL, Mary, «The Anatomy of the Schism : The Jewish Element », in : idem, *The Jewish Pope. Ideology and Politics in the Papal Schism of 1130*, Leiden, 1987, pp. 156-169.

TRACHTENBERG, Joshua, *The devil and the Jews*, New Haven, Yale University Press / London, Oxford University Press, 1943, 279 p.

YERUSHALMI, Yosef, *From Spanish Court to Italian Ghetto. Isaac Cardoso : A Study in Seventeenth-Century Marranism and Jewish Apologetics*, New York, Columbia University Press, 1971, 524 p.

YERUSHALMI, Yosef, «L'Antisémitisme racial est-il apparu au XX^e siècle ? », in : *Esprit*, maart-april 1993, nr. 3-4, pp. 5-35.

De auteur van dit artikel schreef voor de studenten van de Vrije Universiteit en voor de studenten van het Simon Wiesenthal Instituut te Brussel : *Twintig eeuwen Jodenhaat in woord en beeld (3 delen)*. In deel 1(300 pagina's), met als ondertitel *Meesterdenkers en beleidmakers aan het woord*, wordt de

geschiedenis van het antisemitisme in de literatuur behandeld ; in deel 2 en 3 (samen 475 pagina's) wordt deze geschiedenis gevisualiseerd in beelden (uit de geschiedenis van de kunst) en in karikaturen van de jood. Verdere informatie en bestellingen bij de auteur : telefoon : 0031 416 666830 ; e-mail : topym@wxs.nl

Résumé :

L'antisémitisme du 19^{ème} et 20^{ème} siècle a-t-il ses racines dans l'anti-judaïsme chrétien ? Cette interrogation a déjà suscité moult débats et ce tant dans le monde académique qu'écclésiastique. La première réflexion porte sur la question de savoir dans quelle mesure l'anti-judaïsme du Moyen-Age et de la Renaissance peut être considéré comme raciste ? Dans sa contribution, le professeur Hans Jansen démontre que l'anti-judaïsme a effectivement une base raciste, et que ce racisme s'est même révélé d'une façon pluriforme. Pour soutenir cette thèse, il s'est essentiellement basé sur la situation de l'Espagne du 15^{ème} et 16^{ème} siècle. Période durant laquelle le *Limpieza de sangre* a été introduite. A cette époque, tout postulant à une fonction publique devait pouvoir démontrer que son sang n'avait jamais été croisé avec du sang juif. Néanmoins Hans Jansen fait observer que cet anti-judaïsme raciste n'a pas de prolongement historique avec l'antisémitisme du 19^{ème} et 20^{ème} siècle, fondé sur une base politico-idéologique et pseudo-scientifique.

Noten / Notes :

* Professor dr. Hans Jansen is een gerenommeerd internationaal specialist in de christelijke literatuur over jodendom en joden. Hij gaf gastcolleges aan de Vrije Universiteit te Amsterdam en was van 1990-2000 titularis van de James W. Parkes Leerstoel aan de Vrije Universiteit van Brussel in de geschiedenis van de christelijke literatuur over het antisemitisme. Sinds januari 2002 geeft hij ook colleges aan het Simon Wiesenthal Instituut te Brussel over de plaats van het jodendom binnen de grote filosofische systemen en over de islamisering van de Europese jodenhaat. Dr. Hans Jansen is redacteur van

het tijdschrift *Antisemitism Research*. Tot zijn belangrijkste werken behoren *Raymond martini's manuscript 'Pugio Fidei' ('Dolk van het Geloof') infecteert West en Oost (een receptie-geschiedenis van middeleeuwse literatuur over joden)*, *Christelijke wortels van het antisemitisme* (3 delen), *Diagnose van racisme en antisemitisme in Europa*, *Het Madagascarpplan*, en *Antisemitisme : een geschiedenis in beeld*.

¹ Pier Fausto PALUMBO, «La cancelleria d'Anacleto II», in : *Scritti di paleografia e diplomatica in onore di Vincenzo Federici*, Florence, 1945, pp. 79-131 ; Franz-Josef SCHMALE, *Studien zum Schisma des Jahres 1130*, Keulen, 1961.

² Emil MÜHLBACHER, *Die streitige Papstwahl des Jahres 1130*, Innsbruck, 1876 (herdruk : Aalen, Scientia Verlag, 1966), pp. 124-132.

³ Ik maak dankbaar gebruik van : Mary STROLL, «The Anatomy of the Schism : The Jewish Element», in : idem, *The Jewish Pope. Ideology and Politics in the Papal Schism of 1130*, Leiden, 1987, pp. 156-169 ; Emil MÜHLBACHER, *op. cit.*, p. 120.

⁴ Herbert BLOCH, «The Schism of Anacletus II and the Glanfeuil Forgeries of Peter the Deacon of Monte Casino», in : *Traditio* 8, (1952), pp. 159-264, p. 167, noot 29.

⁵ Herbert BLOCH, *op. cit.*, pp. 166-167.

⁶ Johann Matthias WATTERICH, *Pontificum Romanorum qui fuerunt inde ab exeunte saeculo IX usque ad finem saeculi XIII vitae ab aequalibus conscriptae, quas ex Archivii pontifici. Bibliothecae Vaticanae aliarumque codicibus adiectis suis cuique et annalibus et documentis gravioribus*, Vol. 2 Paschalis II. - Coelestinus III. (1099-1198), Leipzig, 1862, (herdruk Aalen, 1966), pp. 259-260.

⁷ Johann Matthias WATTERICH, *op. cit.*, p. 274 : «*Infidelis universitas illa, quam sequeris, familia Petri Leonis est, nondum fermento iudaicae corruptionis penitus expiata.*»

⁸ *Monumenta Bambergensia*, editie van Jaffé, Bibliotheca Rerum Germanicarum 5, pp. 423-425.

⁹ Johann Matthias WATTERICH, *op. cit.* : «*Petrus Leonis hora sexta, qua Judaea Christum crucifixit et tenebrarum caligo mundum involvit... pontificatus insignia arripuit.*»

¹⁰ Petrus VENERABILIS, *Tractatus adversus Iudaeorum inveteratam duritiam*, *Patrologia Latina* (PL) 189 : pp. 507-650 (560) : «*Dabis ergo mihi, Judaeae, de talium numero regem ? Dabis pro rege exsulem ? Produces pro rege servum ? Propones pro duce mancipium ?*»

¹¹ *Sancti Bernardi Opera*, Ep. 139 : «*Ut enim constat Judaicam sobolem sedem Petri in Christi occupasse injuriam ; sic procul dubio omnis qui in Sicilia regem se facit, contradicit Caesar.*»

¹² Orderic VITAL, *Historia Ecclesiastica*, editie A. Lee Prévost, IV, Paris, 1850, p. 385 : «*Haec dicens, quasi ob insigne tripudium, laetitiamque mirabilem, digito monstravit nigrum et pallidum adolescentem, magis Judaeo vel Agareno quam Christiano similem, vestibus quidem optimis indutum, sed corpore deformem. Quem Franci, aliique plures Papae adsistentem intuentes, deriserunt, eique dedecus, perniciemque citam imprecari sunt, propter odium patris ipsius, quem nequissimum foeneratorem noverunt.*»

¹³ Ik verwijs hier naar het voortreffelijke artikel van Aryeh GRABOIS, «From «theological» to «racial» antisemitism : the controversy of the Jewish Pope in the twelfth century», in : *Zion*, XLVII (1982), pp. 1-16 (Hebreeuws).

¹⁴ D. L. LERNER, «The Enduring Legend of the Jewish Pope», in : *Judaism*, 40 (1991) pp. 148-170 ; Y.Y. TRUNK, «Der Yiddischer Popst», in : *Kval un Beymer : Historische Noveln un Esseys*, New York, 1958 ; Isaac Bashevis SINGER, *Der Sotn in Goray*, New York, 1943, pp. 273-286.

¹⁵ Ik maak hier dankbaar gebruik van de vertaling van Wout Jac. VAN BEKKUM, «De joodse paus», in : *Ter Herkening*, 22 (1994) pp. 44-51.

¹⁶ Petrus VENERABILIS, *Epistula II*, 22, in : *Patrologia Latina* (PL), 189, 241B ; Petrus VENERABILIS, «Laude Salvatoris rhythmus», in : *PL*, 189, 1017A en «Haeresis Saracenorum», in : *PL*, 189, 699D, 700A ; Petrus VENERABILIS, «Brief aan Lodewijk VII», in : *PL*, 189, p.366 ; Petrus VENERABILIS, «De Laude Sepulcri Domini», in : *PL*, 189, pp. 973-992 ; Petrus VENERABILIS, «Adversus Iudaeorum inveteratam duritiam», in : *PL*, pp. 507-650.

¹⁷ Er zijn duidelijke verbindingslijnen aan te geven tussen Petrus Venerabilis geschrift en al die werken, waarin het motief van de joodse samenzwering in allerlei variaties centraal staat : Francesco de Quevedo (XVII^{de} eeuw), abbé Barruel (XVIII^{de} eeuw), Hermann Goedsche (XIX^{de} eeuw), Gougenot des Mousseaux (XIX^{de} eeuw), abbé Chabauty (XIX^{de} eeuw), Mgr. Meurin (XIX^{de} eeuw), Edouard Drumont (XIX^{de} eeuw), Brafmann (XIX^{de} eeuw), Dostojewski (XIX^{de} eeuw), Lutostansky (XIX^{de} eeuw), Osman-Bey (XIX^{de} eeuw), Sergij Nilus (XIX^{de} eeuw), en anonieme auteur van de *Protokollen van de Wijzen van Sion*, het meest antisemitische werk dat ooit werd geschreven en dat in de XX^{de} eeuw in meer dan 25 vertalingen werd gepubliceerd.

¹⁸ *Raymundi Martini Pugio fidei adversus Mauros et Judaeos hebraice et latine cum observationibus Josephi de Voisin*. Paris, Matth. et Jean Henault, 1651, in fol ; *Raymundi Martini Pugio fidei adversus Mauros et Judaeos hebraice et latine cum observationibus Josephi de Voisin*, introductione in : *Theologiam Judaicam Joan Benedicti Carpzovii qui simul appendicis loco Hermanni Judaei opusculum de sua conversione ex*

- manuscripto Bibliothecae Paulinae recensuit*. Lipsiae, sump-tibus Haeredum friderici, Typis Viduae Johannis Wittigar, 1687, in fol. Tweede editie in 1967 (Farnborough).
- ¹⁹ Martini noemt onder meer het traktaat *Me'ila* 17a-b, waaruit dat zou blijken.
- ²⁰ *Pugio fidei* van Raymond MARTINI is in de afgelo-pen eeuwen van beslissende invloed geweest op het ontstaan van de mythe van de immorele *Talmoed*-jood, zoals blijkt uit de werken van Victor Porchetus de Salvatici (XIV^{de} eeuw), Nicolaas van Lyra (XIV^{de} eeuw), Raymond Lull (XIV^{de} eeuw), Geronimo de Santa Fe (XV^{de} eeuw), Paulus van Burgos (XV^{de} eeuw), Alfonso de Espina (XV^{de} eeuw), Johannes Reuchlin (XVI^{de} eeuw), Johannes Pfefferkorn (XVI^{de} eeuw), Desiderius Erasmus (XVI^{de} eeuw), Maarten Luther (XVI^{de} eeuw), Hadrianus Finus (XVI^{de} eeuw), Paulus Ricius (XVI^{de} eeuw), Duplessis-Mornay (XVI^{de} eeuw), Pietro Columna Galatinus (XVI^{de} eeuw), Joseph Voisin (XVII^{de} eeuw), Blaise Pascal (XVII^{de} eeuw), Johann Benedict Carpzov, (XVII^{de} eeuw), Johannes Eisenmenger (XVIII^{de} eeuw), August Rohling (XIX^{de} eeuw), Jozef Kruszyński (XX^{de} eeuw), en Stanislaw Trzeciak (XX^{de} eeuw). Vooral na 1948 krijgt de mythe van de immorele *Talmoed*-jood ook in landen van het Midden Oosten een wijde ver-spreiding, zoals blijkt uit het werk van Asad Razzaq (Zie voor nadere uitwerking : Hans JANSEN, *Raymond Martini's manuscript «Pugio Fidei» («dolk van 't geloof») infecteert West en Oost. Een receptie-geschiedenis van middeleeuwse literatuur over joden* (= inaugurale rede), Kampen, Uitgeverij Kok, 1990.
- ²¹ Men verwees naar *Johannes* 8 : 44 : «*De vader uit wie gij zijt is de duivel, en gij verkiest te volbrengen wat uw vader verlangt. Hij was een moordenaar van begin af aan en hij bevindt zich niet in de waarheid, omdat er in hem geen waarheid is. Wanneer hij leugentaal spreekt, spreekt hij uit zijn eigen wezen, want een leugenaar is hij, ja, de aartsleugenaar*»; verder werd dikwijls de uit-drukking «*De synagoge van Satan*» (*Openbaring* 2 : 8 en 3 : 9) aangehaald.
- ²² Johannes CHRYSOSTOMUS, «*Adversus Judaeos*», in : *Patrologia Graeca*, p. 47-64.
- ²³ Hilarius V. POITIERS, «*Tractatus super Psalmos*», in : *Patrologia Latina* (PL), p. 9-10.
- ²⁴ Joshua TRACHTENBERG, «*Devil Incarnal*», in : idem, *The Devil and the Jews. The medieval concep-tion of the Jew and its relation to modern antisemitism*, New York, 1943, p. 11-31; Bernhard LANG, «*Der Teufel und die Juden*», in : Herbert HAAG, *Teufelsglaube*, Tübingen, 1980, pp. 477-489; Robert BONFIL, «*The Devil and the Jews in the Christian consciousness of the middle ages*», in : Shmuel ALMOG, *Antisemitism through the ages*, Jerusalem, 1988, pp. 91-98.
- ²⁵ Cfr. Manya LIFSCHITZ-GOLDEN, *Les Juifs dans la littérature française du moyen age*, New York, 1935, p. 83, p. 98, p. 103 : «*Dyables d'enfer, ennemis du genre humain (...) perversorum humani generis inimicorum (...) demonum humani generis inimicorum.*»
- ²⁶ E. SOMMER, *De Theophili cum diabolo foedere*, Berlin, 1844 ; in West-Europa treffen wij deze legende voor het eerst aan bij Paulus Diaconus Neapolitanus (840) ; daarna o.a. in een voortreffelijke bewerking van Hrotsvitha van Gandersheim (10^{de} eeuw). Dramatische bewerkingen zijn bekend in het Frans (door Rutebeuf) en in het Nederduits. In het Middel-nederlands is de legen-de overgeleverd als episch gedicht en als proza-exem-pel ; misschien heeft er ook nog een drama bestaan. Ook Engeland kent verscheidene lezingen van de legende. Ze drong zelfs door in de liturgie en de beeldende kunst, zodat haar populariteit bijna ongeëvenaard is. Zeer groot is ook het aantal latere navolgingen.
- ²⁷ Joshua TRACHTENBERG, *The Devil and the Jews*, op. cit., p. 25 : «*The incontestable fact was that the interest of devil and Jew were one, that both made common cause. And this not as result of Jewish refusal to acknowledge the truth, the Christian truth, but ab initio, because the nature and character of the two are alike.*»
- ²⁸ Richard Kenneth EMERSON, *Antichrist in the middle ages. A Study of Medieval Apocalypticism, Art and Literature*, Manchester, 1981 ; Klaus AICHELE, *Das antichrist-Drama des Mittelalters, der Reformation und Gegenreformation*, Den Haag, 1974.
- ²⁹ Joshua TRACHTENBERG, *The devil and the Jews. The medieval conception of the Jew and its relation to modern antisemitism*, New York, 1961.
- ³⁰ Isaiah SHACHAR, *The Judensau. A Medieval anti-Jewish Motif and its History*, Londen, 1974.
- ³¹ Migne, *Patrologia Latina* (PL), CXi, col. 206D.
- ³² Eduard FUCHS, *Die Juden in der Karikatur. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte*, München, 1921, pp. 111-130 (113).
- ³³ Isaiah SHACHAR, op. cit., p. 3.
- ³⁴ Arturo FARINELLI heeft in zijn gedegen werk *Marrano : storia di un vituperio* (Geneva, 1925) mijns inziens met goede argumenten bewezen dat het woord is afgeleid van een Spaans woord dat «*zwijn*» bete-kent ; zie ook : Y. MACKIEL, in : *JOAS*, nr. 68 (1948), pp. 175-184.
- ³⁵ *Biblia sacra cum glossis, interlineari, et ordinaria*, Nicolai Lyrani postilla, ac moralitatibus, Burgensis additionibus, et Thoringi replicis, etc., 6 vols., Roma, 1471/1472, 2de editie Venetia, 1588 ; Nicholas VAN LYRE, «*Quodlibetum de adventu Christi*»(of «*De Judeorum perfidia*»), in : *Biblia sacra cum glossis*, op. cit., 6 : 275E-280D ; Nicolas VAN LYRE, «*Responsio ad quemdam Judeum ex verbis Evangelii secundum*

Mattheum contra Christum nequiter arguentem», in : *Biblia sacra cum glossis, op. cit.*, 6 : 280B-285D.

³⁶ De paleograaf Destrez toont in zijn geschriften aan, dat colleges van Nicolas van Lyre ook werden «gepubliceerd». Dit gebeurde snel en in meerdere exemplaren om de studenten die zich moesten voorbereiden op een examen (*examen privatum* en *conventus publicus*) nog in staat te stellen er kennis van te nemen. De publicatie van een officiële college tekst was enorm belangrijk voor de universiteit. Onmiddellijk na zijn dood (1340) worden zijn commentaren op grote schaal in heel Europa verspreid. Praktisch alle grote bibliotheken zijn aan het einde van de XIVde eeuw in het bezit van Nicolas van Lyres werk, en als zijn hele oeuvre in de tweede helft van de XVde eeuw wordt gedrukt en telkens nieuwe edities krijgt, wordt hij in West- en Oost-Europa een van de meest gezaghebbende exegeten uit de geschiedenis van de Kerk, op wiens werken men zich telkens weer beroept, zoals met name blijkt uit het werk van John Wycliffe en Maarten Luther. Van *De perfidia Iudaeorum* van Nicolas van Lyre zijn maar liefst achtentachtig manuscripten bewaard gebleven. Hieruit kunnen we concluderen, dat de op scholastieke wijze wetenschappelijke verantwoording van Martini's stellingen in *Pugio Fidei* van grote invloed is geweest op verdere ontwikkelingen in West- en Oost-Europa. Want het manuscript wordt ook snel in het Russisch vertaald en aan het einde van de XVde eeuw als wapen tegen joden in Oost-Europa gebruikt.

³⁷ Maarten LUTHER, «Von den Juden und ihre Lügen», in : *Weimar Ausgabe* 53, 478, 27-36 ; idem, «Vom schem Hamphoras und von Geschlecht Christi», in : *Weimar Ausgabe* 53, 600, 7-601.

³⁸ Laurentius FABRICIUS, *De Shem-hamphorasch usu et abusu apud Iudaeos, orationes duae*, Wittenberg, 1596, fols. (E8)r-(F7)r ; het geciteerde fragment uit Frabricius' boek werd in de 17de eeuw door protestantse en katholieke auteurs in zijn geheel in hun werken overgenomen. Johannes WOLF, jurist te Wittenberg, nam het op in zijn *Lectiones memorabiles*, dat in 1600 (2de editie in 1671) te Leuven verscheen ; in 1614 voegde de Lutherse pastor Georg DRAUD het fragment toe aan het boek *Dies caniculares* van de katholieke bisschop van Volturara onder de titel *De perfidia Iudaeorum* ; de katholieke schrijver Pierre DE L'ANCRE nam in 1622 het fragment op in zijn boek *L'incrédulité et mescréance du sortilege pleinement convaincue*, dat in Parijs verscheen ; Hermann Hermes, jurist te Salzburg, kopieerde ook Fabricius' verhaal over de *Talmoed* in de gestalte van een zwijn ; Johan PRAETORIUS, dichter en humorist, citeerde het hele verhaal letterlijk in zijn *Saturnalia*, dat in Leipzig verscheen ; ten slotte werd het in gidsen voor pelgrims gepubliceerd, zoals in Franz Ernst BRÜCKMANN, *Centuria epistolarum intimeriarum*, Wolfenbüttel, 1739 ; de «*Judensau*» als stereotype van de jood en de *Talmoed*, kwam sinds de 15^{de}

eeuw ook veel voor op illustraties, vlugschriften, hout-sneden, gravures en etsen.

³⁹ Eduard FUCHS, *op. cit.*, p. 130.

⁴⁰ Guido KISCH, *Erasmus' Stellung zu Juden und Judentum*, Tübingen, 1969.

⁴¹ Eusebio REY, een Spaanse Jezuiet en historicus, schreef in : *Razon y Fe*, nr. 696, Madrid, 1956 : «*De verbanning van alle Spaanse joden in 1492 door koning Ferdinand en koningin Isabella, nadat zij hadden geweigerd zich tot de katholieke Kerk te bekeren, was de laatste chirurgische ingreep die overbleef om het land tegen het dreigende gevaar te beschermen.*»

⁴² Jean LACOUTURE, «Juifs et jésuites au siècle d'Or», in : *Jésuites. Une multibiographie, 1. Les conquérants*, Paris, 1991.

⁴³ Pedro DE RIBADENEIRA, deel II, pp. 375-376.

⁴⁴ Geen wonder dat in de 19de en vooral in de 20^{ste} eeuw antisemieten van allerlei snit zich op deze «ariëraparagraaf» (die gold van 1592-1946) van de Sociëteit van Jezus beriepen om jongemannen van joodse Afkomst uit te sluiten van het lidmaatschap van politieke partijen, organisaties, verenigingen, clubs en zelfs kerken. In de 19^{de} en 20^{ste} eeuw was het officiële orgaan van de jezuiten *La Civiltà Cattolica*, dat te Rome wordt uitgegeven, een van de meest virulent anti-joodse tijdschriften.

⁴⁵ Ik verwijs hier naar twee onovertroffen bronnenstudies, die de leer en praxis van de *limpieza de sangre* behandelen : Albert SICROFF, *Les Controverses des statuts de «pureté de sang» en Espagne du XV^e au XVII^e siècle*, Paris, 1960 ; Rodrigo DE ZAYAS, *Les Morisques et le racisme d'Etat*, Paris, 1992 ; omdat het werk van Sicroff al in 1962 verscheen, verbaast het mij dat de zo erudiete historicus en hispanist, Robert LEMM, in zijn boek *De Spaanse Inquisitie. Tussen geschiedenis en mythe*, Kampen, 1993, schreef : «*Het begrip (statuten van bloedzuiverheid) leidde een eigen leven en werd ten slotte een mythe. Die wetten waren er domweg niet. Ze waren hoogstens een wensdroom van een bepaalde sociale klasse en later, in de moderne tijd, werden ze met «racisme» verward*» (p. 159) ; het is dan ook geen wonder dat de auteur in zijn boek over de receptie van de Spaanse inquisitie in de literatuur de zожuist genoemde bronnenstudie van Sicroff helemaal niet vermeldt.

⁴⁶ Voorspel op statuut van Toledo : in 1437 bereikten de paus klachten vanuit Aragon, dat katholieken van joodse origine van alle openbare functies werden uitgesloten en sinds februari 1446 was de stad Villena (in Castilië) verboden voor katholieken van joodse origine om er te wonen. De koning had het besluit van de gemeenteraad van Villena goedgekeurd.

⁴⁷ «Sentencia-Estatuto de Pero Sarmiento», June 5, 1449, in : *Eloy Benito Ruano*, Toledo en el siglo XV, Madrid, 1961, pp. 191-196.

⁴⁸ Albert SICROFF, *Les controverses des statuts de «pureté de sang» en Espagne du XV^e au XVIII^eème*

siècle, Paris, 1960 (nog altijd een onovertroffen standaardwerk !); Henry KAMEN, «Racialism and its critics», in: idem, *Inquisition and Society in Spain in the sixteenth and seventeenth centuries*, Oxford, 1985, pp. 114-134.

⁴⁹ Tegenstanders beriepen zich op: *Eerste brief van Paulus aan de Corinthiërs* 12,13; *brief aan de Galaten* 3, pp. 27-28; *brief aan de Ephesiërs* 1,6 en *brief aan de Kolossensen* 3, 11.

⁵⁰ Albert SICROFF, *op. cit.*, pp. 42-58, pp. 80-92, pp. 250-182.

⁵¹ 1450: Koning Juan II vroeg paus Nicolaas V om excommunicatie van aanhangers van de leer en praxis *limpieza de sangre* op te heffen; paus gaf toestemming; 13 Augustus 1451: gaf koning zijn officiële goedkeuring aan het «Sentencia-Estatuto» van Toledo; 16 juni 1468: bepaalde koning Henri IV, dat in Toledo alle katholieken van joodse origine uit ambten moesten worden ontheven; 14 juli 1468: gaf koning Henri IV de stad Ciudad Real toestemming alle katholieken van joodse origine van het bekleeden van ambten uit te sluiten; in 1473 werd er te Cordoba na een overval op katholieken van joodse origine een exclusieve broederschap opgericht voor katholieken van niet-joodse origine; sinds 1482, toen het Collegio Mayor van San Bartolomé te Salamanca het statuut *limpieza de sangre* aannam, was deze universitaire gemeenschap voor docenten en studenten van joodse huize verboden; in 1482 verbood het metselaarsgilde van Toledo zijn leden geheimen door te geven aan katholieken van joodse afkomst; in 1483 decreeteerde de paus in een bul dat geen katholieken van joodse origine tot inquisiteurs van de bisschoppelijke rechtbank benoemd mochten worden; in 1483 nam de religieuze Orde van Alcanton een statuut aan dat het lidmaatschap van katholieken van joodse huize verbood; in 1486 besloten de monniken van de Orde van St. Hieronymus na lang aarzelen dat katholieken, van wie (tot in het vierde geslacht) kon worden bewezen dat ze van joodse origine waren, niet in de Orde mochten worden opgenomen en dat monniken van joodse huize, die al lid van de Orde waren, tot geen enkel ambt mochten worden toegelaten en op geen voorwaarde het priesterambt mochten bekleeden; deze maatregelen werden genomen, nadat men in het klooster La Sisa te Toledo had ontdekt dat een groep monniken onder de bezielende leiding van de prior 's nachts in het geheim de sabbath vierden; toen de aangeklaagden op de brandstapel waren verbrand, nam men de zojuist genoemde maatregelen; paus Alexander VI, Spanjaard in hart en nieren, keurde de maatregelen van de Orde van St. Hieronymus goed; in 1488 nam ook het Collegio de Santa Crux te Valladolid de bepaling *limpieza de sangre* in de statuten op als gevolg waarvan ook deze religieuze gemeenschap verboden bleef voor katholieken van joodse oorsprong; omdat Guipzcoa bang was voor een toestroom van katholieken van joodse huize naar het Baskenland, verbood hij hun in

1489 zich aldaar te vestigen, laat staan te trouwen; toen Thomas de Torquemada in 1496 te Avila het beroemde monasterium St. Thomas Aquinas stichtte, gaf de paus hem toestemming om in de stichtingsakte het statuut van de *limpieza de sangre* op te nemen; pas in 1513 traden andere kloosters van dominicanen in het voetspoor van Torquemada; in 1511 nam het kathedrale kapittel te Badaloz als eerste het statuut aan; in 1515 volgde het kathedrale kapittel van Sevilla op initiatief van aartsbisschop Diego de Deza; in 1522 decreeteerde de Inquisitie dat de universiteiten van Salamanca en Valladolid geen graden mochten verlenen aan studenten van joodse huize; in 1537 volgde de universiteit van Sevilla: voortaan bleef deze gesloten voor docenten en studenten, die zich vanuit het jodendom tot het christendom bekeerden; in 1547 aanvaardde het kathedrale kapittel van Toledo op initiatief van zijn aartsbisschop Juan Martinez Siliceo ondanks heftige weerstand in eigen kring het racistisch statuut *limpieza de sangre* en onmiddellijk daarna volgden de kapittels van Cordoba, Jaen, Leon, Oviedo en Valencia; in 1555 gaven de paus en in 1556 de koning hun goedkeuring aan het besluit dat de kapittels van Toledo en de overige steden hadden genomen; de stichter van de Orde van de Jezuïeten, Ignatius van Loyola, was in deze zin een opmerkelijke dissident: hij achtte het uitsluiten van katholieken van joodse afkomst in strijd met het jood-zijn van Jezus zelf (zie: Eusebio REY, «San Ignacio de Loyola y el problema de los «cristianos nuevos»», in: *Razon y Fe*, 153 (1956) pp. 170-190); pas in 1593 aanvaardde het Generaalat te Rome dit statuut van de «zuiverheid van het bloed» ook voor leden van de orde van de Jezuïeten; in 1568 aanvaardde de Portugese universiteit van Coimbra het statuut *limpieza de sangre* voor alle studenten die voor arts of apotheker wilden studeren.

⁵² Maar het statuut van de *limpieza de sangre* riep gelukkig ook veel protest op. Zo verwierp Paus Nicolaas V op 24 september 1449 in zijn bul *Humani generis inimicus* de stelling van de gemeenteraad van Toledo, dat katholieken op grond van hun joodse origine van het bekleeden van openbare ambten uitgesloten moesten worden: «Wij verklaren, dat alle katholieken volgens de onderwijzing van het katholieke geloof samen het ene lichaam van Christus vormen!» In een tweede bul, die dezelfde dag werd uitgevaardigd, werden Pedro Sarmiento en zijn aanhangers in Toledo geëxcommuniceerd. Een jaar later werd deze excommunicatie op verzoek van koning Juan II weer opgeheven. Kerkelijke leiders en anderen volgden in de 15de en 16de eeuw Nicolaas V in zijn scherpe veroordeling van de racistische wetgeving van Toledo. Alfonso Diaz de Montalvo schreef in 1449 in zijn *Sentencia* dat het statuut *limpieza de sangre* in strijd is met het getuigenis van het *Nieuwe Testament*, omdat Jezus zelf zijn moeder en zijn apostelen allemaal joden zijn; dezelfde gedachten treffen wij in allerlei varianten aan in de volgende werken: Fernan DIAZ DE TOLEDO, *Instruccion*, 1449; Alonso DE CARTAGENA, *Defensorum Unitatis Christianae*, 1449;

- Alonso DE OROPESA, *Lumen ad revelationem gentium*, 1465 ; *La contradicción hecha por algunas dignidades canónicas de la Santa Iglesia de Toledo*, Madrid, Biblioteca Nacional, Ms. 1703 f. pp. 1-17 ; Agustín SALUCIO, *Discurso sobre los estatutos de limpieza de sangre*, 1599 (2de editie : Cieza 1975) ; Juan Roco CAMPOFRIO, *Discurso de un inquisidor hecho en tiempo de Philippe Quarte sobre los estatutos de limpieza de sangre de Espana, y si conviene al Servicio de Dios, del Rey y Reyno moderarlos*, Madrid, Biblioteca Nacional, 1621, MS. 13043 f., pp. 132-171.
- ⁵³ Henry Charles LES, *A History of the Inquisition of Spain*, 4 delen, New York, 1906-1907 ; hier deel 1, p. 126.
- ⁵⁴ Cecil ROTH, «Marranos and Racial Anti-Semitism : A Study in Parallels», in : *Jewish Social Studies*, II (1940) pp. 239-248.
- ⁵⁵ Cecil ROTH, *ibidem*, p. 247 : «What, precisely, is a New Christian ? (...) There was no difficulty, of course, regarding the person of Jewish blood on both sides. No matter how long ago his ancestors had been converted he was termed a New Christian. But what if his father had been attracted by an Old Christian wife ? The progeny, in that case, were officially termed «half New Christians». If one of them married an Old Christian, his son would be a quarter New Christian ; and so on, through interminable gradations, through one-eighth-New Christians and three-quarter New Christians, until the mathematics of the Inquisitors failed them, and they were content to register the fact that a suspect «had a part of the New Christian» or was «more than three quarters New Christian». The Nuremberg Laws, in fact, so far as one of their most salient features is concerned, were anticipated by four hundred years.»
- ⁵⁶ Guido KISCH, «Nationalism and Race in Medieval Law», in : *Seminar : An Annual Extraordinary Number of «The Jurist»*, 1943, 1, p. 71.
- ⁵⁷ Salo W. BARON, *Modern Nationalism and Religion*, New York, 1947, p. 276, noot 26.
- ⁵⁸ Guido KISCH, *The Jews of Medieval Germany*, Chicago, 1949, pp. 314-316 en p. 531, noot 60.
- ⁵⁹ Francisco Marquez VILLANUEVA, «The Converso Problem : An Assessment», in : *Collected Studies in Honor of Américo Castro's 80th Year*, Oxford, 1965.
- ⁶⁰ *Ibidem*.
- ⁶¹ *Ibidem*.
- ⁶² Josef Hayim YERUSHALMI, «L'antisémitisme racial est-il apparu au XXe siècle ?», in : *Esprit*, maart-april 1993, pp. 19-22 ; het lijvige bronnenwerk van Rodrigo DE ZAYAS, *Les Morisques et le Racisme d'Etat*, Paris, 1992.
- ⁶³ Fray Diego GAVILAN VELA, *Discurso contra los Judios*, Salamanca, 1631, aanwezig in Nationale Bibliotheek te Madrid, V/11304 ; Joseette Randière La Roche gaf tijdens het Colloque international (13-15 mei 1982) aan de Sorbonne een schitterende samenvatting van dit zeer onbekende werk, dat vanwege de racistische inhoud in de afgelopen decennia nauwelijks enige aandacht heeft gekregen (zie : Joseette RANDIERE LA ROCHE, «Du discours d'exclusion des juifs : anti-judaïsme ou antisémitisme ?», in : *Augustin Redondo, Les problèmes de l'exclusion en Espagne (XVIe-XVIIe siècles). Idéologie et discours*, Paris, 1982, pp. 51-72). Ik ben haar veel dank verschuldigd omdat ik het werk in het geheel niet kende.
- ⁶⁴ Het werk draagt de goedkeuring van de volgende geestelijken : Fr. Francisco Calderón, van het klooster San Francisco te Ciudad Rodrigo, Pedro Hernandez Notario, provinciaal van de Orde van de Norbertijnen, Fr. Ioan Gómez, van het klooster van Charidad te Ciudad Rodrigo, Fr. Philippe Bernal, van het klooster te Renteria en generaal-overste van de Orde van de Norbertijnen, Fr. Ioan Gómez, van het klooster van Charidad te Ciudad Rodrigo, Fr. Philippe Bernal, van het klooster te Renteria en generaal-overste van de Orde van de Norbertijnen, Dr. Martin de Jáuregui, kerkjurist en notulist van de Santa y General Inquisicion, Juan Laso la Vega en Diego Gómez de Villa Roel.
- ⁶⁵ De volgende uitdrukkingen in de tweede index van het boek, die voor zichzelf spreken, herinneren aan de leer en praxis van de *limpieza de sangre* (zuiverheid van het bloed) : «Amas que dan leche en las Casa Reales no han de ser de la nacion», «a los presos por Judios y a sus descendientes se auia de euitar el estudio de las letras», «a los Cristianos nuevos se les auia de vedar al viuir en Madrid», «a los Juezes y Ministros Reales importa no tener amistad con Cristianos Nuevos», «Cristianos nuevos en Portugal no pueden ser curas de almas», «Medicos de partido han de ser Cristianos viejos», enz.
- ⁶⁶ «Poco sangre de Judios es bastante a destruyr el mundo» (Index 2, onder rubriek «Judios»).
- ⁶⁸ Hij zegt dikwijls dat zijn visie in overeenstemming is met «las scripturas», «la laccion de los Sanctos», «los sucessos ordinarios» (zie : Fray Diego GAVILAN VELA, *Discurso contra los Judios*, Salamanca, 1631, p. 186).
- ⁶⁹ *Ibidem*, p. 159.
- ⁷⁰ Hij schrijft : «Que se destierren, y se lancen del mundo por pertinaces...» (p. 5), «justamente deuijan de ser quemados los tales (...) sin mas respecto que a su total extincion (...) justo es que se priuen de todas las honras que esta (= la fe) da, castigandolos con la ultima pena» (p. 181), «el Angelico Doctor Sancto Thomas dize que los Hereges no solo se deuen euietar de los Fieles, mas aun dandoles muerte desterrarlos del mundo» (p. 196), «...el sancto intento que se tiene de extinguyr, y echar de todo punto esta gente enemiga» (p. 227), enz.

- ⁶⁷ De oorspronkelijke Portugese titel van het werk vertaalde Fray Diego Gavilan Vela met : *Discurso contra a perfidia de Judaismo continuada nos presentes apostatas*. Algemeen wordt aangenomen dat Vicente da Costa Mattos («Maltos» volgens Amador de los Rios) de auteur van het werk is (zie : Diego BARBOSA MACHADO, *Bibliotheca Lusitana - Historia, critica e cronologia*, Lissabon, 1752); Albert Sicroff daarentegen beweert met grote stelligheid dat Simon Barreto, de grootinquisiteur van Portugal, de schrijver is ; deze laatste mening wordt onderschreven door Fray Gerónimo de la Cruz (zie : Albert SICROFF, *op. cit.*, p. 168, noot 141).
- ⁷¹ Hij schrijft : «*Son los presentes apostatas tan hijos de los que crucificaron al Redemptor Jesu Cristo como herejeros de sus culpas*» (*Discurso contra los Judios*, pp. 70-71).
- ⁷² Fray Diego GAVILAN VELA, *Discurso contra los Judios*, *op. cit.*, pp. 105-106 : «... *Como en la leche se maman las buenas o malas costumbres que passa al animo la crianza corporal, de vnos en otros se vinieron a manifestar los suyos...*».
- ⁷³ *Le Dictionnaire des Inquisiteurs*, Paris, 1981 (dit werk verscheen voor het eerst in het Latijn in 1494 te Valentia onder de titel *Repertorium Inquisitorum*).
- ⁷⁴ *Ibidem*, p. 116 : «...*en (sus) yerros se ve lo que puede esta sangre*».
- ⁷⁵ *Ibidem*, p. 173 : «...*qualquier gota suya vasta para inficionar grandes honras...*».
- ⁷⁶ *Ibidem*, p. 236.
- ⁷⁷ *Ibidem*, p. 14 : «*La nueva reconciliacion por el sancto baptismo con dificultad quita las rayzes de enemistad tan antigua*».
- ⁷⁸ *Ibidem*, p. 172 : «*Y que ya antes de la muerte del Señor los sagrados Discipulos creyessen que faltas naturales eran efectos del pecado, bien se ve en los que el sagrado Euangelista dize de ellos, en la pregunta que le hizieron sobre el ciego que vian, que la naturaleza que buelue por su diuino artifice, ansi con orden de sus diuinos jui-zios lo muestra en la manera que puede, castigando los hijos por la culpa de los padres.*»
- ⁷⁹ *Ibidem*, pp. 151-160, pp. 160-166.
- ⁸⁰ *Ibidem*, p. 26 : «...*llego el mesmo (Jesu Christo) a darlos absolutamente por tales, que lo(s) haze inferiores a los brutos*».
- ⁸¹ *Ibidem*, p. 26 : «*Estos tornen como perros al vomito de (sus culpas)*».
- ⁸² Petrus 2 : pp. 12-22 past hij in zijn geheel toe op christen geworden joden die hij afvalligheid verwijt.
- ⁸³ Joden en christen geworden joden zijn «*la escoria del mundo, la gente mas vil y de peores respectos, los que sin tribu, sin ley, Rey o Reyno, como Gitanos vagando por el mundo, enemigos mortales del genero humano, zanganos de los trabajos ajenos, descorchan la miel que los buenos vasallos trabajan, y haciendo los perjuizos que vemos, induidamente la alcanzan toda*» (Fray Diego GAVILAN VELA, *op. cit.*, p. 44).
- ⁸⁴ Hoofdstuk XV van *Discurso contra Los Judios*.
- ⁸⁶ Het manuscript van Quinones = manuscript 868, Coleção Moreira II, Biblioteca Nacional te Lissabon, fo 73r - 89r; Yosef Hayim YERUSHALMI geeft in zijn boek *From Spanish Court to Italian Ghetto. Isaac Cardoso : A Study in Seventeenth-Century Marranism and Jewish Apologetics*, Columbia University Press, 1971, van dit manuscript een korte samenvatting ; ik ben de auteur veel dank verschuldigd omdat hij mij op dit voor ons onderwerp zo belangrijke werk heeft gewezen.
- ⁸⁷ Juan DE QUINONES DE BENAVENTE, *Discurso contra los gitanos*, Madrid, 1631 ; idem, *El Monte Vesuvio, aora la montana de Soma*, Madrid, 1632 ; idem, *Memorial de los servicios que hizo al Rey Don Felipe III nuestro Senor, que santa gloria aya, y que ha hecho a V. magestad, que Dios guarde*, Madrid, 1643.
- ⁸⁸ Nicolas ANTONIO, *Bibliotheca hispana*, 2 delen, Rome, 1672 ; José Bartolomé GALLARDO, *Ensayo de una biblioteca espanola de libros raros y curiosos*, 4 delen, Madrid, 1863-1889 ; Julio CARO BARAJO, *Los judios en la Espana moderna y contemporanea*, deel II, p. 446.
- ⁸⁹ Biblioteca Nacional, Lissabon, manuscript 868, fo 73r -v.
- ⁹⁰ Vanwege de kruisiging van Gods Zoon, die de joden op hun geweten hebben, werden de twaalf stammen van Israël (Juda, Ruben, Gad, Aser, Naftali, Manasse, Simeon, Levi, Issakar, Zebulon, Jozef en Benjamin) volgens talrijke middeleeuwse auteurs door God voor eeuwig gestraft : afstammelingen van elk van deze twaalf stammen worden geboren met afzichtelijke fysieke afwijkingen. Omdat de voorvaders van de afstammelingen van de stam Simeon Jezus' handen en voeten doorboorden toen hij aan het kruis hing, krijgen zij elk jaar op Goede Vrijdag vier bloedende wonden aan handen en voeten ; omdat de voorvaders van de stam Aser Jezus een klap in het gezicht gaven worden de afstammelingen van deze stam geboren met een rechterhand die korter is dan de linker ; de voorvaders van de stam Naftali hadden hun kinderen in varkensotten verborgen en hen instructies gegeven om te knorren en te krijsen als Jezus hen op zijn kruisweg zou passeren ; toen Jezus voorbijkwam en de ouders vroeg of dit hun kinderen waren, ontkenen zij 't en zeiden hem dat 't gewoon zwijnen waren ; daarom antwoordde Jezus hun : «*Als 't zwijnen zijn, laat hen dan zwijnen zijn en zwijnen blijven*» ; omdat de voorvaders van de stam Levi Jezus in zijn gelaat spuwden, kunnen hun

afstammelingen niet voor zich uit spuwen omdat 't speeksel voortdurend in hun baard druip; de vrouwelijke afstammelingen van de stam Joseph slapen vanaf hun 33ste levensjaar met wormen in hun mond die ze niet kunnen verwijderen omdat hun voorvaders de spijkers voor de kruisiging in hun smidse maakten; als de afstammelingen van de stam Ruben met hun handen planten aanraken, verdort alles binnen drie dagen omdat hun voorvaders Jezus in de hof van Gethsemane gevangen hebben genomen; afstammelingen van de stam Zebulon krijgen elk jaar op Goede Vrijdag open wonden in hun mond zodat ze bloed moeten spuwen omdat hun voorvaders na Jezus' kruisiging om zijn kleren het lot hebben geworpen; afstammelingen van de stam Issakar krijgen eveneens elk jaar op Goede Vrijdag over het hele lichaam ongeneeslijke open wonden omdat hun voorvaders Jezus aan de paal vastbonden om hem te gese- len; omdat de voorvaders van de stam Dan schreeuwden: «*Zijn bloed kome over ons en onze kinderen*», krijgen hun afstammelingen elke maand ette- rende zweren over hun hele lichaam, die zoveel stank verspreiden dat ze zich moeten afzonderen (alleen als ze zich met 't bloed van een christen insmeren, verdwijnen de eterbuilen); de afstammelingen van de stam Gad krij- gen elk jaar in hun nek en aan hun hoofd vijftien bloed- uitstortingen omdat hun voorvaders van vijftien doornen voor Jezus een doornenkroon vlochten en op diens hoofd zetten en diep in zijn vlees duwden; de afstammelingen van de stam Juda worden blind gebo- ren omdat hun voorvaders Jezus niet als Zoon Gods erkenden en hem daarom zelf kruisigden. In veel bron- nen lezen we ook dat mannelijke afstammelingen van alle stammen van Israël maandelijks lijden aan men- struaties die gepaard gaan met hevige pijnen, omdat hun voorvaders de volle verantwoordelijkheid voor Jezus' kruisiging en dood op zich hadden genomen (de bloe- dingen houden alleen op als zij 't bloed van 'n christenkind drinken!) (zie: Joshua TRACHTENBERG, *The Devil and the Jews*, op. cit., p. 51, p. 148). Het is dan ook niet verwonderlijk, dat deze fysieke stigmatisatie van joden tot gevolg had dat de Kerk steeds meer discriminerende maatregelen nam om de christelijke gemeen- schap tegen besmetting te beschermen. In 1233 was het de bisschop van Lincoln die bepaalde dat joden wegens gevaar van besmetting zich niet mochten vertonen in wijken van de stad waar christenen woonden.

⁹¹ B. v. Costa MATTOS, *Breve discurso contra a heretica perfidia do iudaismo*, fo 131r -v; Francisco DE TORREJONCILLO, *Centinela contra Judios*, fo 174.

⁹² Biblioteca Nacional, Lissabon, Manuscript 868, fo 74v.

⁹³ *Patrologia Latina*, dl. 28, p. 1126-1128.

⁹⁴ Bernardus VAN GORDONIO, *Lilium medicinae*, Sevilla, 1495.

⁹⁵ Biblioteca Nacional, Lissabon, Manuscript 868, fo 77v-78r.

⁹⁶ Biblioteca Nacional Lissabon, Manuscript 868, fo 78r-79r; 80r-v; 81r; christelijke auteurs namen de beschuldiging van de zogenaamde *foetor judaicus* van de klassieke schrijvers over: MARTIALIS, *Epigrammaton*, IV, 4; Ammianus MARCELLINUS, *Rerum gestarum*, XXII, 5; *Venantius Fortunatus*: zie: Israel LEVI, «L'Odeur des Juifs», in: *Revue d'Etudes Juives*, XX (1890) p. 249 e.v.; Quinones heeft deze beschuldiging waar- schijnlijk ontleend aan de werken van Costa MAT- TOS (*Discurso contra los Judios*, fo 131v.) en Francisco DE TORREJONCILLO (*Centinela*, p.169); de Duitse Jezüet Jakob GRETSEER (1562-1625) behandelt het motief van de joodse stank in zijn *De Sancta Cruce*, Ingolstadt, 1598, lib. I, caput XCVIII; ten slotte verwijs ik naar de schrijver MAJOLUS, *Dies caniculares*, 1614, III, col- loq. I («*De Perfidia Iudaeorum*») p. 812 e.v. In de 19de eeuw gaf men aan Duitse universiteiten over deze the- matiek college.

⁹⁷ Ik maak hier dankbaar gebruik van: Yosef Hayim YERUSHALMI, op. cit., pp. 20-22.

⁹⁸ Sebastian DE COVARRUBIAS Y OROZCO, *Tesoro de la lengua castellana*, Madrid, 1611, fol. 605 r.

⁹⁹ Albert SICROFF, op. cit., p. 182.

¹⁰⁰ Vicente DA COSTA MATTOS, *Breve discurso con- tra a heretica perfidia do iudaismo*, Lissabon, 1623, fol. 31v.

¹⁰¹ Juan ESCOBAR DEL CORRO, *Tractatus bipartitus de puritate et nobilitate probanda*, Lyon, 1637, fol. 71r-7.

¹⁰² Francisco DE TORREJONCILLO, *Centinela con- tra judios, puesta en la torre de la Iglesia de Dios*, Pampelune, 1691, p. 62.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 214.

¹⁰⁴ A. Fernandez DE OTERO, *Tractatus de officialibus Republicae*, Madrid (eind 17de eeuw).

¹⁰⁵ G. DE HUERTA, *Problemas filosoficos*, Lissabon, 1628.

¹⁰⁶ *Ibidem*.

¹⁰⁷ Fray Prudencio DE SANDOVAL, *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V*, Biblioteca de autores espanoles, vol. LXXXII, Madrid, 1956, p. 319.

ELIANE BURNET

*Professeur de Philosophie
Université de Savoie (F)*

Faire de l'art avec les cendres d'Auschwitz ?

Le Jewish Museum de New York présente* depuis le 17 mars une exposition « *Reflets du mal : imagerie nazie, art d'aujourd'hui* », (*Mirroring Evil : Nazi Imagery, Recent Art*) qui, plusieurs semaines avant son inauguration, a provoqué de vives réactions de la part de représentants de la communauté juive et de certains survivants de l'Holocauste. Appel au boycott, condamnation sans appel ont émaillé les centaines d'articles parus dans les journaux américains au nom du « mauvais goût », « du scandale », ou de « l'offense » faite aux survivants de l'Holocauste. Quoiqu'il en soit de l'épithète, pour ses

détracteurs, une telle exposition qui joue dangereusement avec un événement sacré, n'aurait jamais dû être organisée par un Musée juif.

Legos et logos

Le commissaire de l'exposition Norman L. Kleeblatt¹ et son équipe présentent les œuvres de 13 artistes², reconnus au plan international, qui utilisent l'imagerie de l'époque nazie afin d'explorer la nature du Mal. Pour la plupart ils appartiennent à la troisième génération après l'Holocauste, nés en Pologne, Allemagne, Autriche,

* Cette exposition s'est déroulée du 17 mars au 30 juin 2002 (ndlr)

¹ N. L. Kleeblatt est le fils de deux réfugiés juifs allemands. Son père a perdu ses parents et un frère et l'ensemble de ses grands-parents ainsi que de nombreux membres de la famille de sa mère ont été anéantis dans l'Holocauste.

² Boaz Arad, Christine Borland, Mat Collishaw, Rudolf Herz, Elke Krystufek, Mischa Kuball, Zbigniew Libera, Roee Rosen, Tom Sachs, Alan Schechner, Alain Séchas, Macies Toporowicz, Piotr Uklanski.

France, Grande-Bretagne, Israël ou Etats-Unis, ils n'ont aucune expérience directe de la tragédie. Certains sont Juifs d'autres non, parfois descendants des victimes ou des bourreaux. Comme l'affirme l'un d'eux : «*Ce qui me plaît dans cette exposition c'est qu'aucun des artistes représentés n'est spécifiquement un «artiste juif» ou un «artiste de l'Holocauste» [...] «Le fait que nous venions de différentes directions et que nous nous retrouvions sur cette tragédie dans notre histoire est actuellement intéressant*³». Propos rassurants et c'est pourtant par leurs oeuvres que le scandale est arrivé :

Avec *Lego Concentration Camp Set*, 1996, Zbigniew Libera propose un ensemble de boîtes de Lego⁴, comme pour construire soi-même la maquette d'un camp de concentration, des baraquements, une chambre à gaz, un four crématoire avec cheminées, peuplée de petites figurines de bourreaux et de prisonniers torturés. Oeuvre décisive non seulement parce qu'elle concentre souvent sur elle la réprobation des détracteurs de l'exposition mais aussi car ce fut elle qui déclencha chez Norman Kleebblatt la décision de l'acheter pour le Jewish Museum afin de montrer comment la manière provocante des nouveaux artistes peut amener à regarder autrement l'Holocauste. Écoutons le commentaire du *Guardian*⁵ : «*Sommes nous devenus fous ? Où est notre responsabilité envers le passé et les victimes ?*» Vous vous imaginez touchant le bourreau habillé de noir, «*en un éclair vous imaginez que vous êtes à sa place. Peut-être avez-vous le souffle*

coupé». Un jouet peut faire ce qu'un texte est impuissant à faire, nous inviter à ouvrir les portes de l'imagination. Néanmoins ce n'est pas un jeu pour jouer avec des enfants à construire Auschwitz, c'est un autre «jeu», pour adulte.

Tom Sachs dans *Giftgas Giftset* met en place dans une vitrine des boîtes de Zyklon B qui servaient pour les chambres à gaz ; elles portent la griffe et les couleurs de Chanel en noir, Hermès en orange et Tiffany en bleu et sont faites en carton. La file d'attente des morts en sursis prendrait-elle des allures de défilé de mode ?

It's the Real Thing : Self-portrait at Buchenwald, (1993). Alan Schechner insert son portrait tenant une canette de Coca-cola de régime dans la photographie célèbre des prisonniers squelettiques d'un baraquement du camp de concentration de Buchenwald. Il est vêtu d'une chemise, à rayures plus fines que celles du trop connu costume des prisonniers. Amalgame scandaleux de la confrontation de l'homme trop nourri et de l'homme famélique qui a choqué ceux qui, par exemple, ont participé à l'ouverture des camps, en 1945.

Une autre interrogation sous l'angle de la publicité de Macies Toporowicz. Un montage vidéo interroge la signification de l'utilisation d'images d'hommes grands blonds aux yeux clairs évoquant les athlètes de Arno Brecker pour représenter les parfums de Calvin Klein. D'où vient la fascination trouble pour l'aryen idéal ? Comment le monstre devient-il séduisant ?

³ Sachs cité par Dan BISCHOFF, <http://www.newshousenews.com>.

⁴ A noter que cette oeuvre a indisposé le fabricant de la marque danoise comme l'indique son porte-parole : «The permission to use the Lego name was given under false pretense. We certainly do not sponsor this.»

⁵ Eunice LIPTON, *Guardian*, «Who's afraid of the big, bad Adolf ?», 21 mars 2002.

⁶ «*the gaz chambers of our souls*», Tom Sachs cité par Dan BISCHOFF, <http://www.newshousenews.com>.

⁷ Terme allemand désignant la situation d'un joueur d'échecs dans laquelle il est obligé de se déplacer mais ne peut pas le faire sans risque.

⁸ Cf. la description de Josh KUN, «Evil Art» *Guardian*, 20 mars 2002.

Une ligne directrice unit les oeuvres opérant sur les jouets fétiches, sur la publicité et sur la célébrité qui louche vers le culte de la personnalité, évoquent par bien des aspects les procédés de la propagande nazie pour la dénoncer. Ces pièces utilisent le biais de la consommation autant que celui de la consommation des images. Tom Sachs indique qu'il s'intéresse au consumérisme - ce qu'il appelle «les chambres à gaz de nos âmes⁶» - qui étouffe en nous toute originalité, tout recul et toute prise de conscience personnelle. Tout est égalisé, laminé dans la société unidimensionnelle, y compris le regard sur l'extermination. C'est en grossissant le fonctionnement de ces mécanismes que la distance critique peut s'instaurer.

C'est ce qu'explore encore Piotr Uklanski avec les 147 photographies de *The Nazis* (1998). L'Holocauste et la Seconde Guerre mondiale sont entrés dans sa vie par l'intermédiaire du cinéma et de la télévision avec Yul Brenner, Robert Duvall, Klaus Kinski, Dirk Bogarde, Clint Eastwood, Frank Sinatra, Max von Sydow. Des nazis attirants, séduisants, convenables. Devant leur visage on oublie alors l'arrogance, le mépris, la haine et la violence. A sa plus grande honte le spectateur oscille entre effroi, répulsion, admiration, étonnement, amour devant ces hommes, somme toute, comme les autres !

La même interrogation hante les sculptures du Docteur Joseph Mengele de Christine Borland qui présente l'ambiguïté de *l'homme double* (1997). Mais était-il besoin de placer le «médecin maudit» sur un piédestal pour mettre en scène la contradiction entre la beauté plastique, le charme du médecin dont témoignaient ses contemporains et la noirceur de son âme ? Faudrait-il être comme Quasimodo pour faire le mal ? Ne sait-on pas depuis Hamlet que «quelqu'un peut sourire, et sourire, et être un méchant» ? Rappeler, encore une fois, que les

bourreaux pouvaient être de tendres papas et apprécier Mozart ?

Alors si le monstre devient humain, on peut le mettre en bonne compagnie pour le rendre plus proche. Rudolf Herz, dans *Zugzwang*⁷ (1995) tapisse une salle de photographies d'Hitler et de Marcel Duchamp disposées en damier. Deux hommes si différents que la facture de l'image rend si proches : elles ont été réalisées par le même photographe Heinrich Hoffmann. On aime Duchamp, on le respecte, mais pourquoi se compromet-il à jouer aux échecs avec Hitler ? La communauté du jeu effacerait-il toutes les différences ?

Peut-être fallait-il aller jusqu'à représenter Hitler comme un innocent enfant sous la forme féline des êtres blancs d'Alain Séchas ? Enfants gâtés (*Spoiled Children*) (1997), montre un de ses chats en bas âge, avec une croix gammée à l'oreille, assis dans un parc dont les barreaux portent le même svastika. Néanmoins il arbore une moustache de sinistre mémoire qui rappelle à elle seule la nature du personnage.

Franchissons un pas de plus, trouvons un happy end pour la maîtresse d'Hitler. Roe Rosen⁸ en 1995 à l'Israel Museum de Jérusalem avait déjà imaginé ce que voulait dire être Eva Braun dans *Live and Die as Eva Braun : Hitler's mistress in the Berlin Bunker and Beyond*. Il invitait les visiteurs à choisir un scénario et terminer les dessins des amants célèbres après qu'ils aient fait l'amour pour la dernière fois et avant qu'ils ne se donnent la mort, afin d'inventer une autre fin à l'histoire. Oeuvre qui déjà avait été très critiquée car elle donnait un rôle positif aux nazis. Comment un descendant de survivant pouvait-il demander aux visiteurs de s'identifier aux bourreaux et non aux victimes ?

Et pour finir, supposons un Hitler apprenant l'Hébreu. Boaz Arad, dans son film *Hebrew lesson*, 2000, montre le Führer disant en

Hébreu, «*Greetings, Jerusalem. I am deeply sorry*». On parle la langue des victimes, on s'excuse, on efface et on peut recommencer.

Autant d'oeuvres qui par leur biais propre s'attaquent à la difficile question de la monstruosité des bourreaux. Sur la page de présentation du site Internet du Jewish Museum, en exergue, une citation de Boaz Arad réfléchissant sur l'assimilation d'Hitler à un monstre. Si Hitler était un monstre, il était alors logique qu'il ait agi comme un monstre. Mais «*la chose horrible c'est qu'Hitler est un homme*». Horrible car ce que des hommes ont pu faire d'autres peuvent aussi le faire. Remarque qui reprend subrepticement les thèses d'Hannah Arendt⁹ sur Adolf Eichmann.

«Il eût été réconfortant de croire qu'Eichmann était un monstre [...] L'ennui avec Eichmann, c'est précisément qu'il y en avait beaucoup qui lui ressemblaient et qui n'étaient ni pervers ni sadiques, qui étaient, et sont encore, effroyablement normaux.

Du point de vue de nos institutions et de notre éthique, cette normalité est beaucoup plus terrifiante que toutes les atrocités réunies, car elle suppose (...) que ce nouveau type de criminel, tout *hostis humani generis*¹⁰ qu'il soit, commet des crimes dans des circonstances telles qu'il lui est impossible de savoir ou de sentir qu'il a fait le mal».

Un «équivalent moral de l'anthrax»

Les opposants qui appellent au boycott de l'exposition recourent principalement à trois

arguments : la désacralisation, le mauvais goût et la dangerosité.

- *C'est une désacralisation*, une profanation, une banalisation (*trivialization*) et une offense. Cette accusation prend la perspective des victimes. L'Holocauste, événement unique dans l'histoire des hommes exige une attitude particulière car il relèverait du sacré. Un professeur spécialiste de l'Holocauste, Terrence Des Pres, précise cette approche respectueuse : «*The Holocaust shall be represented as a unique event, apart from history. Representations of the Holocaust shall be as accurate and faithful as possible - without change or manipulation for any reason - artistic reasons included. The Holocaust shall be approached as a solemn or even sacred event*»¹¹. Solennité avant tout comme lorsque l'on lit les textes sacrés : sans rire, sans plaisanterie. *Shoah* de Claude Lanzmann ? Très bien. *La Liste de Schindler* de Steven Spielberg ? Peut-être. *La vie est belle* de Roberto Begnini ? Absolument inacceptable. *Operation Shylock* de Philip Roth ? Il vaut mieux ne pas en parler.

En effet le sacré, ce qui est protégé par des interdits, ne peut être approché qu'en tremblant. L'Holocauste serait ainsi «une Terre Sainte», des morts, de la mémoire, frappée d'inviolabilité pour tous ceux qui n'ont pas participé à l'Événement ou qui d'une certaine manière n'ont pas été initiés par la souffrance. On a même parlé de mur d'enceinte sacrée qui entoure le «*sacred terrain*». Or ce mur a été détruit et tous vont en payer le prix. Toute approche sans précaution cause

⁹ *Eichmann à Jérusalem, Rapport sur la banalité du mal* (1963), trad. A. Guérin, Folio histoire, Gallimard, pp. 443sq.

¹⁰ Ennemi du genre humain.

¹¹ Cité par Eunice LIPTON, *op. cit.*

¹² Et membre de *United States Holocaust memorial Council*.

¹³ Cité par <http://www.news.bbc.uk>.

¹⁴ <http://www.forward.com>, 18 janvier 2002.

¹⁵ Article de M. ROSENCRAFT, «The «art» of desecration» <http://www.nypost.com>.

des dommages aux victimes ou aux descendants des victimes car c'est offenser la mémoire de ceux qui ont vécu cet événement sans précédent. Toute désacralisation ou banalisation de l'Holocauste est « odieuse », « horrible », « obscène » parce qu'outrageante. Comme si l'on mettait du sel sur les blessures des survivants. C'est une désacralisation cruelle (*crude desecration*).

A Washington le Président de l'*International Network of Children of Jewish Holocaust Survivors*, Menachem Rosensaft¹², condamne par exemple les sculptures de Mengele en disant que pour les survivants de l'Holocauste et de leurs familles c'est comme si on plaçait un buste de Osama Bin Laden sur l'emplacement des *Twins Towers*. Il ajoute « *The Jewish Museum is now placing on a pedestal a bust of the individual who brutalised my mother and murdered my aunt* »¹³. L'exposition est donc bien une « offensante », « désacralisante » et « immorale » « *glorification du mal* ». Il n'aurait pas été choqué si cette exposition avait été commanditée par une institution antisémite ou une revue historique niant l'Holocauste. L'outrage réside dans le fait que c'est un établissement culturel juif et respecté qui légitime la désacralisation par profanation de l'Holocauste. Réduire le camp de concentration d'Auschwitz à un pervers jeu d'enfant n'est pas moins offensant pour les rescapés que de proposer une boîte de Lego pour reconstruire les tours détruites du World Trade Center entourées de personnages en plastique avec des casques portant le signe NYPD et FDNY (police et pompiers).

Elie Wiesel porte, lui aussi, une accusation devant cette banalisation de l'Holocauste : c'est une « trahison » (a betrayal). Comme certains l'ont dit cette exposition présentée par un musée juif « poignarde les Juifs dans le dos, perce leur coeur et diffame la mémoire de l'Holocauste ».

- *C'est de « mauvais goût », répugnant.* Tel est le deuxième chef d'accusation qui prend cette fois la perspective des visiteurs. Le même Menachem Rosensaft¹⁴ n'hésite pas à parler d'un « goût excrémental » qui ne peut souffrir aucune excuse. Ou encore de « mascarade de mauvais goût », « grossièreté », de « vulgarité ». Il ne demande pas d'interdire l'exposition, il s'afflige que les commissaires n'aient pas saisi que ces objets ne sont pas seulement « sensationnels et insipides » mais « répugnants ». Il ne souhaite pas porter atteinte au Premier Amendement inscrit dans la Constitution américaine. Il ne remet pas en question le droit du musée à montrer « refléter le mal ». Mais les organisateurs n'ont pas senti que ces objets même du seul point de vue esthétique « violent le bon goût ». Qu'est-ce que le bon goût ? C'est par exemple ne pas se permettre de montrer les peintures d'un artiste talentueux appartenant au Ku Klux Klan glorifiant les « cross-burning » et le lynchage des noirs américains¹⁵. Le faire c'est « *légitimer toute forme d'art, même celle qui introduit les matières fécales* ». Certains visiteurs juifs ont même parlé d'un art malade, « *it's just sick art* ». Serait-ce une nouvelle forme « d'art dégénéré » ?

- *C'est dangereux.* Cette accusation prend la perspective de la population. Pour le visiteur moyen, comment faire la différence entre un jeu de construction d'un camp de concentration et un jeu vidéo proposé sur Internet par des sites nazis, qui invite le joueur à massacrer des Juifs ? La barrière est trop mince même si dans un cas l'on soutient un art progressif, tandis que dans l'autre on achète un produit vendu en ligne par un groupe néo-nazi. Mais cette distinction n'est pas inhérente aux choses elles-mêmes. Cette exposition va peut-être apporter de la notoriété au musée - de fait le monde entier en parle - mais c'est une « publicité négative ». Les *Skinheads* et

autres néo-nazis vont sûrement courir voir ces oeuvres pour alimenter leur antisémitisme. Car, habituellement, une exposition passe pour positivement transgressive si elle libère vraiment en permettant à son public de rire *des nazis*. «Dans *Mirroring Evil* nous rions *avec les nazis*¹⁶». C'est ainsi que le plus virulent détracteur, Menachem Z. Rosensaft, désigne les oeuvres de l'exposition *Mirroring Evil* : «*Les pièces en question sont l'équivalent moral de l'anthrax*¹⁷».

Pour autant les réactions n'ont pas été toutes aussi tranchées même de la part des personnes les plus concernées par l'Holocauste. Abraham Foxman, le directeur de l'Anti-Defamation League¹⁸, pense seulement que cette exposition est encore «prématurée». Ce n'est pas à un musée juif de montrer cela, mais ce n'est pas interdit aux autres, écrit Rabbi Abraham Cooper du Centre Simon Wiesenthal : «*It's not a censorship issue. Our job is, if you will, to protect and stand with the victims of the Holocaust. Let some other cultural organization in New York or elsewhere put this exhibit forward*¹⁹». Deborah Lipstadt, professeur d'Hébreu moderne et d'études sur l'Holocauste à l'Emory University, par ailleurs une habituée du Jewish Museum, se dit offensée et très perturbée car trop d'oeuvres rendent triviale la mort de six millions de Juifs. On ne doit pas jouer avec de telles choses. A moins que ce ne soit pour tirer une sonnette d'alar-

me devant la production de telles oeuvres outrageantes.

Néanmoins des survivants des camps arrivés avec des préventions reconnaissent que cette exposition leur a donné l'occasion de réfléchir à la représentation de l'Holocauste notamment pour ce qui concerne les jeunes générations. Une rescapée, Fanya Gottesfeld Heller, convient que l'exposition «*did help me to see that evil is still in us*». Et tel est bien un des objectifs de *Mirroring Evil*.

Un art contemporain qui provoque la discussion

Les porte-parole du Jewish Museum ne nient pas l'aspect «délibérément provocant» et même «provocateur» de *Mirroring Evil*. Peut-être faut-il entendre que cette exposition introduit une contestation dans la manière de présenter l'Holocauste et en même temps incite, par le choc brutal qu'elle produit, à une réaction qui n'est pas de l'ordre de la violence mais de la discussion.

Joan Rosenbaum, la directrice du Musée, précise qu'il ne s'agit en aucun cas de montrer des oeuvres pro-nazies pour les désigner à la vindicte populaire comme une sorte de retour de l'exposition de l'art dégénéré qui pointait les oeuvres juives, mais d'entendre «une voix nouvelle, la voix des jeunes artistes contemporains²⁰». Ces artistes qui sont les descendants des victimes ou des bourreaux sont encore obsédés par une histoire dont ils ne viennent pas à bout. C'est pourquoi ils se

¹⁶ Richard GOLDSTEIN, *Village Voice*, «*The jewish Museum Puts a Therapeutic Frame Around Transgressive Art About the Holocaust. Managing the Unmangeable*, 6 mars 2002.

¹⁷ Cité par Peter EPHROSS, *Holocaust art exhibit is altered, but critics vow to launch boycott*, <http://www.chicagojewishnews.com>.

¹⁸ Cité par Peter EPHROSS, *Holocaust exhibit proves controversial*, <http://www.virtual.jerusalem.com>.

¹⁹ Cité par the *Associated Press*, jan. 27, 2002, 3:09 pm.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Site du Musée juif, <http://www.thejewishmuseum.org>.

²² <http://www.thejewishmuseum.org>.

²³ Citation de Eunice LIPTON, *op. cit.*

tourment vers les images : «*they ask us to examine what these images of Nazism might mean in our lives today. These artworks draw us into the past, leading us to question how we understand the appalling forces that produced the Holocaust. These works also keep us alert to the present, with its techniques of persuasion that are so easily taken for granted, its symbols of oppression that are too readily ignored*²¹». Invitation donc à rester vigilant en ce qui concerne le fanatisme et la déshumanisation qui continuent dans le monde plus de cinquante ans après l'Holocauste.

Victimes et bourreaux

Représenter les histoires et les expériences des victimes de l'Holocauste a été le mode dominant de l'art à partir de l'Holocauste et l'identification avec les victimes a été le mode dominant de la réception artistique. Dans le *Holocaust Memorial Museum* de Washington DC, chaque visiteur doit s'identifier à une des victimes : on lui donne de manière temporaire une *victim identity card* pour lui demander d'assumer l'identité d'un mort. Un environnement reconstitué avec des couloirs et des bêtillères humaines permet de mieux entrer dans le personnage. Il faut non seulement connaître l'Holocauste mais s'identifier aux victimes, connaître ce que connaissaient les victimes, appréhender ce qu'elles ressentaient et par-là même comprendre ce que c'est qu'être Juif après l'Holocauste.

James E. Young²² dans le catalogue du Jewish Museum indique que pendant longtemps on a voulu célébrer et garder en mémoire les victimes pour les sauver de l'oubli. Les anciennes injonctions bibliques interdisaient d'écrire le nom d'Amalek ou d'entendre le son du nom de Haman. Un tel effacement n'a jamais effacé les bourreaux des Juifs. Par la constante condamnation de ces tourmenteurs, ils répètent rituellement la

violence faite à leur peuple sans jamais oublier les ennemis des Juifs. Mais une nouvelle génération d'artistes voit les choses différemment et brise ainsi les tabous : ils veulent regarder les bourreaux.

L'art ancien créait un noeud empathique entre les visiteurs et les victimes des camps. Or il faut lutter contre cette exploitation parfois mélodramatique qui ne fait regarder que les corps émaciés et les désastres qu'ont accomplis les nazis, pour braquer la lumière sur ceux qui ont perpétré les crimes. C'est pourquoi les artistes de *Mirroring Evil* proposent au spectateur un face à face avec les tueurs, avec le mal, afin de poser la question : en quoi l'art approfondit-il la connaissance de l'être humain y compris dans sa dimension perverse ?

La véritable provocation de l'exposition est peut-être là car l'analyse va plus loin. Il faut inciter les visiteurs à adopter le rôle des bourreaux et non celui des victimes car en un sens la position de victime offre le soulagement de la supériorité morale. Mais un tel «confort» n'est plus possible si l'exposition établit une ressemblance entre les visiteurs et les bourreaux (ne sont-ils pas invités à faire leur propre camp de concentration !) Comme l'écrit l'historien de la littérature Sidra Dekoven Ezrahi dans le catalogue du musée, en un paradoxe douloureux : «Être une victime est moralement sûr (*safe*) même si c'est mortellement dangereux»²³. Cette «sécurité» ou tranquillité morale de la victime peut-être illustrée par le livre de Daniel Ganzfried, *A Life in Pieces*. L'auteur imagine un imposteur se faisant passer pour un enfant survivant de l'Holocauste, une victime. Car la victime est comme Jésus qui porte sur ses épaules tout le mal qui a été commis. Elle est respectée, honorée et libère les autres de la culpabilité. Le problème c'est qu'aucun être n'est seulement une victime, il porte aussi en lui le mal.

Vues sous cet angle, les oeuvres s'éclairent autrement. Roe Rosen, avec *Live and Dead*, demande au visiteur de se confronter à ce que le romancier David Grossman a appelé LNIY «Little Nazi In You». En utilisant les images des tueurs et non des victimes, les artistes veulent se confronter aux visages des Nazis, à leur puissance et à leur appareil efficace de propagande.

Libera, avec ses boîtes Lego, montre comment des constructions peuvent être aussi bien au service d'une société bonne que d'une société mauvaise : «*You can take the same mortar and bricks and build an extermination camp as you could to build houses to keep people healthy and happy*²⁴». Et combien de temps faudra-t-il à notre société pour qu'il devienne aussi anodin de jouer aux nazis et aux Juifs que de jouer aux gendarmes et aux voleurs ou aux cow-boys et aux Indiens ?

En ce qui concerne l'oeuvre controversée de Schechner où l'artiste se présente avec un *Diet Coke*, il faut la replacer dans son contexte. La grand-mère de Schechner avait l'habitude de faire défiler sous ses yeux d'enfant, dans l'album familial, les personnes mortes dans un camp de concentration. En s'insérant dans une photo des camps, il voulait montrer que dans un monde confortable de bien nourris, il ne pourrait jamais comprendre la dégradation et la famine

qu'avaient endurées les survivants de l'Holocauste. Il faut donc plonger aussi dans le mal en s'identifiant aux bourreaux dans l'espace protégé du musée car les images du nazisme ne laissent pas d'être trop séduisantes.

«Fascinant fascisme»

Il y a quelques années Gerhard Richter remarquait que la prolifération des images populaires de l'Holocauste ajoutait une nouvelle espèce respectable au champ de la pornographie. Son exposition ATLAS (1997) juxtaposait les photographies de cadavres nus, enchevêtrés et des images sexuellement explicites de corps nus pareillement mêlés copulant. Son souhait n'était pas d'érotiser les scènes des camps de concentration mais de poser la question inconfortable des images : où se trouve la ligne de démarcation entre l'enquête historique et le regard érotique ? Et par voie de conséquence où gît la limite entre l'exposition historique et l'exhibition à sensation ? Il voulait poser le problème de la nature du regard porté en art et surtout celui qui est porté sur l'Holocauste.

Sans aller jusque là, les images produites à la mémoire de l'Holocauste participent peut-être aussi de ce que Sunsan Sontag dans les années 70 nommait le «fascinant fascisme». Non seulement les images des nazis ont permis des fantasmes de sado-masochisme

²⁴ Norman KLEEBLATT, cité par *Associated Press*, jan. 27, 2002, 3:09 pm.

²⁵ Par exemple l'oeuvre en Lego de Libera avait déjà été exposée lors de l'exposition *Witness and Legacy* en 1994 au Center for Holocaust and Genocide Studies, Université of Minnesota ou à la Galerie nationale du Jeu de paume, avec «*L'autre moitié de l'Europe*», en l'an 2000, sans provoquer de scandale.

²⁶ Citée par Eric LESER, «L'entrée de l'art contemporain au Jewish Museum de New York : fait scandale», *Le Monde*, 22 mars 2002, p. 34.

²⁷ Lors de l'exposition «*Sanitation*», en 2000, dans laquelle Hans Haacke avait pris le Maire de New York comme cible pour avoir exercé une forme de censure sur une exposition du Musée de Brooklyn, «*Sensation*».

²⁸ Cf. les analyses de Yannis THANASSEKOS, «La Mémoire d'Auschwitz dans l'art contemporain. Une introduction» in *La Mémoire d'Auschwitz dans l'art contemporain*, Bruxelles, Editions du Centre d'études et de documentation de la Fondation Auschwitz, Bulletin trimestriel, n° spécial 60, juillet-septembre 1998.

²⁹ Stephen C. FEINSTEIN, «Constructing an Exhibition : The Case of «Witness and Legacy»», in *La Mémoire d'Auschwitz dans l'art contemporain*, op. cit., p. 133sq.

«chic», mais elles nourrissent aujourd'hui les désirs d'ordre et de hiérarchie, de pureté, de santé et de rigueur. Les acteurs célèbres qui ont incarné les représentants d'une tyrannie totalitaire en ont fait des héros à imiter. Il faut donc regarder en face notre fascination programmée pour l'horreur qui fait que nous nous couvrons le visage de nos mains pour mieux regarder à travers les doigts.

De la nécessité d'en discuter

Si tous ces problèmes, d'une grande gravité se posent c'est justement parce que l'objectif des organisateurs de l'exposition était là. Accumuler des oeuvres qui travaillent toutes par la provocation parce qu'isolément elles peuvent passer inaperçues²⁵. Comme l'indique Joan Rosenbaum. «*Nous savons que tout le monde n'a pas forcément envie de se confronter à ce genre de réflexions, mais nous pensons qu'il est du devoir du Jewish Museum de montrer et d'encourager une discussion informée sur ces sujets*²⁶».

Discuter c'est d'abord tout simplement écouter les réactions des visiteurs, dialoguer avec eux. Des représentants du Jewish Museum ont rencontré un groupe incluant des survivants qui s'étaient déclarés choqués par certaines oeuvres. A la suite de cette rencontre le musée a accepté une sorte d'amendement : l'exposition a été modifiée afin que les visiteurs puissent quitter l'exposition s'ils le souhaitent en évitant de voir trois des travaux les plus incriminés «(Tom Sachs, Zbigniew Libera et Alan Schechner). *«If you decide to walk out, you'll turn toward the exit and you won't see them at all»*. Déclaration qui n'est pas sans rappeler celle du directeur du Whitney Museum dans l'affaire Hans Haacke, Maxwell L. Anderson : «*Our position has to be, 'Don't come to the museum if you're afraid of being offended, but we'll let you know in advance if there are works that are likely to be offensive*²⁷».

Dialoguer c'est aussi informer sur cette exposition qui opère une certaine transgression des tabous. Outre un volumineux catalogue qui contient des analyses théoriques de personnalités du monde de l'art et de la culture et des déclarations d'artistes, des panneaux avertissent du contenu des oeuvres qui peuvent paraître choquantes et des tables rondes ou des forums organisés pour débattre des questions posées par cette exposition.

Réfléchir c'est s'interroger sur le problème fondamental de la possibilité de «faire de l'art avec Auschwitz», par delà la formule usée, inexacte et mal comprise de Theodor Adorno, selon laquelle aucun art ne serait possible après Auschwitz²⁸. La difficulté pour les survivants ou les enfants de survivants des camps d'extermination est peut-être d'admettre qu'il y a actuellement une troisième génération d'artistes, que Stephen Feinstein a appelé les «*empathizers*»²⁹, qui veulent faire sauter le tabou du territoire sacré qu'on ne doit aborder que mandaté par une communauté qui a vécu l'horreur. Les «*empathizers*» déclarent qu'Auschwitz concerne tous les hommes : Auschwitz est aussi leur histoire, qu'ils soient Juifs ou non Juifs. Ils jugent que la mémoire d'Auschwitz ne doit pas être une mémoire morte mais une mémoire maintenue vivante par les vivants et pour les vivants aussi. A la question avancée par le catalogue de *Mirroring Evil: Who can speak for the Holocaust ?*, ils répondent «nous tous» et pas seulement «les Juifs» pensant que l'approche du Mal par l'art permet d'approfondir la compréhension de la condition humaine.

Demeure la question soulevée par les associations de disparus, de survivants et de descendants de survivants et que posait aussi le catalogue : *What are the limits of irreverence ?* Que penser de ce qui apparaît, aux yeux de certains, de l'ordre de la «profanation», de «l'infamie», de la «provocation», de la «bana-

lisation», de l'outrage ou de la «vulgarité» ? Répondre avec légèreté serait faire bien peu de cas de la sensibilité de ceux qui ont vécu l'horreur et pensent avec Jean-François Lyotard qu' «on ne peut que s'y faufiler, se glisser au milieu des ruines, entendre la plainte qui en émane, lui faire écho³⁰». Pour cette raison certains inclinent à penser qu'il était trop tôt pour faire une telle exposition. Mais en même temps ne sera-t-il pas bien vite trop tard lorsque plus personne ne sera choqué par l'irrespect dont font preuve ces artistes ? Lorsque Auschwitz fera partie d'une histoire aussi froide et distante que celle des ravages de la guerre de Cent Ans qui n'émeuvent plus personne ! C'est pourquoi ces artistes de l'irrespect pensent avec Jacques Rancière : «L'événement n'impose ni n'interdit par lui-même aucun moyen d'art. Et il n'impose aucun devoir de l'art de représenter ou ne pas représenter de telle ou telle manière»³¹. Peut-être est-ce pour cela qu'il fallait que ce soit un Musée juif, qu'on ne peut accuser d'antisémitisme, qui transgresse les interdits et soutienne le droit à l'irrespect. Comme l'avait bien compris Theodor Adorno, c'est aussi l'exagération, le choc qui permet de faire se lézarder la «façade lisse du quotidien». Car dans quelques années y aura-t-il encore des hommes pour s'insurger contre l'admiration trouble que l'on porte aux acteurs qui prêtent leur séduction aux officiers nazis ? La croix gammée ne fait-elle pas déjà partie de la panoplie de certains bijoux au même titre que la croix chrétienne et les têtes de morts ?

L'art d'Auschwitz ne peut donc pas être une simple commémoration par les monu-

ments, les mémoriaux, les collections de musées de l'extermination. Selon Jean-Luc Nancy, «... la question dite de «la représentation des camps» montre que nous ne pouvons plus nous exempter d'en discerner l'enjeu comme celui d'une vérité qu'il faut laisser ouverte, inaccomplie, pour qu'elle soit la vérité. Le critère d'une représentation d'Auschwitz ne peut être qu'une telle ouverture - intervalle ou blessure - non pas montrée comme un objet, mais inscrite à même la représentation et comme sa nervure même, sa vérité³²».

Samenvatting :

Dit artikel gaat dieper in op de tentoonstelling «Mirroring Evil. Nazi Imagery / Recent Art» die van maart tot juni 2002 te zien was in het Jewish Museum te New York. Volgens de auteur betreft het hier een grensverleggende tentoonstelling, precies omdat ze het domein en de uitgangspunten van de hedendaagse kunst ver achter zich laat. Op zijn eigen wijze stelt deze tentoonstelling namelijk het eeuwige probleem van de uitbeelding van de verdwijning. Reeds verschillende weken vóór zijn openstelling maakte deze tentoonstelling het onderwerp uit van een levendige polemiek. Van de zijde van de overlevenden van de judeocide en vanuit de joodse gemeenschap gingen er zelfs stemmen op om de tentoonstelling te boycotten. De auteur analyseert de iconografie en de betekenis van de tentoongestelde werken van de dertien op uitvoerige wijze. Kenmerkend voor hun aanpak is dat zij veelvuldig gebruik maken van de beeldtaal van de nazi-periode en dat zij vanuit

³⁰ Jean-François LYOTARD, *Heidegger et «les juifs»*, Paris, Editions Galilée, 1988, p. 76.

³¹ Jacques RANCIÈRE, «S'il y a de l'irreprésentable», in *L'art et la mémoire des camps. Représenter exterminer*, sous la direction de Jean-Luc Nancy, Paris, Seuil, 2001, p. 97. Actes d'un cycle de rencontres à la Maison d'Izieu-Mémorial des enfants juifs exterminés durant l'année 1999-2000.

³² Jean-Luc NANCY, «La représentation interdite» in *L'art et la mémoire des camps. Représenter, exterminer*, op. cit., p. 35.

het standpunt van de daders de eigen-
schappen van het Kwaad willen verken-
nen...

FREDDY SARTOR*

SOBIBOR, 14 octobre 1943, 16 heures

Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures van Claude Lanzmann lijkt als film, als document wel een epiloog bij het 9 uren durende *Shoah*, de even unieke als indrukwekkende holocaust-documentaire van dezelfde Frans-joodse auteur, Claude Lanzmann (1925). *Shoah*, tot vandaag een van de belangwekkendste getuigenisfilms over de jodenvervolgning tijdens de Tweede Wereldoorlog, dateert van 1985, duurde bijna 10 uur en bestond uit slechts drie ingrediënten: gezichten, stemmen (van nog levende getuigen) en landschappen (stille getuigen). Documentarist Lanzmann sprak met de getuigen in het heden - peilde naar

hun gevoelens (!) - en bezocht met hen de plaatsen waar ze het over hadden.

Ook *Sobibor* is uitsluitend opgebouwd uit deze eenvoudige, veelzeggende elementen en gedrapeerd rond één kroongetuige, de (ten tijde van *Shoah*, in 1979) geïnterviewde Yehuda Lerner, een van de overlevenden van het kamp van Sobibor. Als rechtstreeks betrokkene brengt hij op een meeslepende manier verslag uit van zijn daad van verzet. Hij vertelt erg boeiend. Het interview wordt doorsneden met beelden van Polen en Wit-Rusland vandaag (2001): van door onkruid overwoekerde spoorlijnen, de stad Minsk in de zon, de bossen om Sobibor, tot en met het

* Freddy Sartor is filmcriticus en hoofdredacteur van het tijdschrift *Cinémagie*. Hij maakte voordien ook deel uit van de Vlaamse Filmcommissie.

kamp zelf waar een handvol toeristen rond-scharrelt enz.

Lange martelgang

Shoah was het verhaal van de lange martelgang van de joden, hun meedogenloze uitroeiing tijdens WO II en het tragische parcours, de onwezenlijke, ongelooflijke lijdensweg - tot op de dag van vandaag - die zij, machteloze slachtoffers, werden gedwongen te gaan. In *Shoah* heerste het «oneindige», aldus de Franse documentaire maker/filosoof destijds. Het relaas van de getuigen, het indringend doorvragen van de interviewer/gesprekspartner, de kale landschappen, de terugkerende stiltes... Het sneed de kijker door merg en been. Het onbevattelijke van de gebeurtenissen kwam op deze manier dichterbij dan ooit. Wie *Shoah* zag, zal én film én gebeurtenissen nooit meer uit het hoofd kunnen zetten.

In *Sobibor* daarentegen is slechts één man aan het woord, Yehuda Lerner, die vooral vertelt over de revolte in het vernietigingskamp van Sobibor, niet ver van het Poolse stadje Wladawa, op de grens met Wit-Rusland. Niet de woorden van de Hebreeuws sprekende Lerner worden ondertiteld, wel die van de Franse tolk, een vrouw met een heldere en duidelijke stem. Met het gevoel dat je niet wordt afgeleid, dat de toeschouwer Lerner's gezicht ten volle kan registreren. Je kan hem a.h.w. in de ogen kijken, de lichtjes in zijn pupillen zien glanzen alsook het lichtjes enerverende zenuwtrekje om zijn rechtermondhoek. Hier is een mens aan het woord, die door gruwelijke omstandigheden (!) werd gedwongen... om on-menselijk te handelen.

In 1979, tijdens de opnames van *Shoah*, had Lanzmann in Jeruzalem een lang gesprek gehad met Yehuda Lerner over de enige geslaagde joodse opstand in een nazi-uitroeiingskamp. Oorspronkelijk zou de pak-

kende getuigenis in *Shoah* worden ingepast. Maar bij de montage bleek dat in feite niet aan te bevelen, nauwelijks mogelijk. Lerner's verhaal hoorde niet thuis in *Shoah*. Lerner's woorden waren woorden van revolutie, van opstand, van ontsnapping, getuigen van een enorme levenswil en -kracht en van een trachten naar waardigheid. Vrijheid, leven waren de kernbegrippen van zijn betoog dat kernachtig met zijn eigen woorden kan worden samengevat: «*Als mannen wilden wij sterven en niet als schapen worden omgebracht*».

David & Goliath

Was *Shoah* een verhaal van dood en vernietiging dan is *Sobibor* een verhaal, meer nog bijna een daad van verzet, van opstand.

De titel *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*, duidt dag en uur aan van de enige ooit geslaagde (joodse) opstand in een concentratiekamp. Minutieus, tot in het kleinste detail, haarscherp dus, en op een ongemeen boeiende wijze vertelt Lerner het hele relaas van de in het strikte geheim geplande en goed voorbereide revolte in het vernietigingskamp Sobibor, waar hij na een 8-tal ontsnappingen uiteindelijk was terechtgekomen...

Wat eerst en vooral opvalt is de lange pro- en epiloog in *Sobibor*. De film begint met een vijf minuten lange tekst, een manifest bijna, door de oude, wat hese en krakende stem van Lanzmann zelf ingesproken. Hij reikt achtergrondinformatie aan over ontstaan en opzet van de documentaire, over Yehuda Lerner, over de gang van zaken in het kamp Sobibor en over de achterliggende gedachte van de rebelle: «*de toeëigening van macht en geweld door de joden*» («*la réappropriation de la force et de la violence par les juifs*»). Door een eeuwenlange traditie van vervolging waren de joden allerminst voorbereid op efficiënt verzet, m.a.w. op doeltreffend gebruik van geweld tegen hun vervolgers.

Het verhaal van David en Goliath, zo noemt Lanzmann zelf deze revolve tegen de nazi's in het kamp van Sobibor. Deze bijbelse vertelling van het schijnbaar uitzichtloze gevecht tussen een dreumes en een reus, dat - vrij onverwacht en verrassend - door David in zijn voordeel werd beslecht. Zo staat toch in het oude testament te lezen.

Sobibor staat in de geschiedenisboeken vermeld als een van de schaarse keren dat de joden naar de wapens grepen. Een heroïsche gebeurtenis in feite, die al vaker werd verfilmd, nl. in een Amerikaans tv-drama met Rutger Hauer in de hoofdrol en in een documentaire van de Nederlandse Lily van den Bergh.

Lanzmann ontkracht de stelling dat de joden zich zomaar, als schapen naar de slachbank, naar de gaskamers hebben laten brengen zonder enig voor gevoel noch vermoeden van wat hun te wachten stond. Hij ontkent dat hun dood «zacht» zou zijn geweest en dat zij zich niet tegen hun beulen zouden hebben verzet : «*Musea en herdenkingen brengen zowel vergeten als herinnering voort*».

Hitlergroet

De eigenlijke film begint met een archiefphoto, in groezelig zwart-wit : een SS-er die de hitlergroet brengt tijdens een begrafenisplechtigheid ter ere van een van de bij de opstand gedode SS-officieren.

En dan begint dat bloedstollende verhaal van Yehuda Lerner, een aanslag tot in de kleinste puntjes en in het grootste geheim voorbereid. De geboren verteller Lerner is vaak in close up in beeld ; op zijn gezicht speelt een eeuwige lach, een grijnslach ? En om zijn mond een niet te controleren zenuwtrek. Ten slotte zijn er de beelden van het landschap, van de reis die Lerner heeft moeten ondernemen, in Polen, Wit-Rusland en Sobibor, 23 jaar na Lerner's getui-

genis (in 1978 in Jeruzalem) en 58 jaar na de gebeurtenissen, tijdens WO II.

Yehuda Lerner's beklemmende getuigenis, tot in de kleinste details onthuld, ontrafeld en ingekleurd, omspannt de jaren 1942-1944. Hij was amper 16 - «*een kind nog*» zegt hij zelf - toen hij uit het getto van Warschau werd weggeplukt en richting werkkamp werd weggevoerd. In de daaropvolgende 6 maanden zou hij niet minder dan 8 keer weten te ontsnappen. Telkens werd hij terug opgepakt maar nooit - nochtans de normaalste (!) zaak van de wereld in de ogen van de nazi's - werd hij terechtgesteld, geëxecuteerd of opgehangen. Wel werd hij telkens naar een ander kamp doorgestuurd. Zo verzeilde hij in het Russische Minsk in een werkkamp voor joodse officieren van het Rode Leger, genas er van tyfus om dan opnieuw naar Maidanek en vervolgens naar Sobibor te worden gedeporteerd. Het is daar dat op hem een beroep werd gedaan om actief deel te nemen aan een opstand die in amper 6 weken werd bedacht, opgezet, georganiseerd en uitgewerkt door Alexander Petchersky, een joodse officier van het Rode Leger. Begin september pas was de soldaat in Sobibor gearriveerd.

De climax van de film én van Lerner's getuigenis is wanneer hij volgens plan samen met een kompaan en tegelijk met andere in het complot betrokkenen elk op een andere plek in het kamp - hijzelf bij de kleermaker - een van de aanwezige 16 Duitse officieren van kant moest maken, al had hij tot dan toe nog nooit gedood, «*zelfs geen vlieg*» houdt Lerner vol... Dat moest gebeuren op het afgesproken tijdstip : 14 oktober 1943 om 16 u. Vandaar de titel van de film dus. «*De opstand slaagde dankzij... de stiptheid van de Duitsers, van de SS-ers en de snelheid van uitvoering*» aldus een onbewogen Lerner, die er dat met de nodige ironie (en sarcasme) aan toevoegt.

Een verhaal van moed

Is zijn on-menselijk verhaal ontpopt Yehuda Lerner zich gaandeweg tot een begenadigd verteller. Lerner beantwoordt rustig alle vragen van Lanzmann - slechts diens wat gebroken stem is te horen, hij is zelf nooit in beeld -, vertelt zeer precies (alsof een en ander pas gisteren is gebeurd), met een ingehouden, onderdrukte emotie en met zin voor (galgen)humor. Een vrouwelijke tolk vertaalt. Niet als een beëdigde ambtenaar maar als iemand die van nabij meeleeft met alles wat er wordt verteld. Af en toe voelt Lanzmann zich gedwongen het verhaal terug op gang te trekken, het verhaal te relanceren door zeer gerichte korte vragen te stellen.

Uit Lerner's woorden blijkt *Sobibor* overigens een verhaal van moed en angst, van wilskracht en overlevingswil. Lerner, die een en al presence en persoonlijkheid uitsstraalt, komt uit de film tevoorschijn als een man die ondanks zijn jonge leeftijd al erg rijp reageerde. Hij was m.a.w. een vreedzame knaap die geen vlieg kwaad zou doen maar het wel als een hele eer zag mee te worden uitverkozen om een SS-er te vermoorden. «*Ik heb veel geluk gehad*», zo stelt Lerner in *Sobibor* nuchter vast, terwijl hij getuigt in naam van Alexander Petchersky en namens alle overlevenden en doden van de aanslag.

Lanzmann heeft *Sobibor* eenzelfde structuur meegegeven als *Shoah* waardoor de film dankzij het indrukwekkende getuigenis van Lerner aan je ribben blijft plakken en nog heel lang in de herinnering zal blijven voortleven. *Sobibor* haalt zijn kracht eveneens - om niet te zeggen vooral - uit de manier waarop het onderwerp is vorm gegeven en niet alleen louter om de inhoud.

De vorm is sober, gereserveerd, cinematografisch bedacht en uitgewerkt. Al zit in het hele verhaal, het vertellen zelf al enorm veel spankracht an sich. Wat oneerbiedig

en respectloos zou je zelfs van een thriller kunnen gewagen.

Ganzen

Een van de beelden die - ogenschijnlijk - een fait divers (!) illustreren is dat van de krijsende ganzen, door de kampbewakers gekweekt en bij elke aankomst van weer een nieuw konvooi joden in kringetjes opgejaagd. Waarom dat werd gedaan? Heel eenvoudig. Het was de bedoeling dat de joden achteraan het konvooi door het lawaai van de onrustige ganzen niet het geschreeuw en gehuil zouden horen van hun lotgenoten vooraan in de «stoet»: de joden nl. in de kop van de karavaan, die eerst in de gaskamers belandden. Absurd... hallucinant maar (door de nazi's) geniaal gevonden.

Lerner's woorden blijven nog lange tijd nagalmen wanneer hij tot slot vertelt hoe hij, eenmaal uit het kamp ontkomen, in het omliggende woud aan een boom neerzeeg en in een diepe slaap sukkelde...

Het slot van de film is een tien minuten durende epiloog, waarin Lanzmann vrij monotoon, zakelijk een lijst opsomt met de data (tussen 1942 en 1943) en de namen van de plaatsen waar de konvoien vandaan kwamen en met hoeverlen de joden waren voor (de gaskamers van) Sobibor. Voor zover er cijfers beschikbaar zijn worden er de aantallen gedeporteerden bij vermeld. Ruim 250 000 joden in totaal (uit Polen, Rusland, Duitsland, Frankrijk en Nederland) werden daar de gasdood ingestuurd. Na de opstand sloten de nazi's het kamp.

Metafoor

De maker van *Sobibor*, de Franse cineast Claude Lanzmann, heeft zich altijd ferm gekeerd, zich scherp afgezet tegen het verbeelden van de holocaust in fictiefilms zoals *Schindler's List* van Steven Spielberg en Benigni's *La Vita é Bella*.

«Van een dramatische gebeurtenis met een dergelijke omgang kan je, mag je geen fictiefilm maken, laat staan een comedy...» Zo stelt Lanzmann. Hij wil de herinnering levendig houden, in een reconstructie - in welke vorm dan ook - ziet hij geen heil.

In *Sobibor* maakt Lanzmann tegen zijn principes in heel even toch gebruik van een metaforische stijlfiguur. Hij laat een troep ganzen zien, eerst in een weiland gegroepeerd, daarna weglygend de herfstvlucht in. Lerner vertelt in de film dat in de velden rond het concentratiekamp er honderden van die vogels rondliepen. Het ganzengekwaak overstemde immers het geschreeuw dat uit de gaskamers kwam... Voor even worden de ganzen de joden die ze moesten overschreeuwen. Een bevreemdend effect, vervreemdende beelden. Om nooit meer te vergeten.

Regie en scenario : Claude Lanzmann/ fotografie : Caroline Champetier (1979) en Dominique Chapuis (2001)/ montage : Chantal Hysmans & Sabine Mamou/ met Yehuda Lerner/ productie : Why Not Productions-Les Films Aleph-France 2 Cinema prod./ Frankrijk, 2001/95 minuten/ distributie : Paradiso (02/467 06 14).

Sobibor verscheen eerder al in het filmstudietijdschrift CineMagie 242 (tel. 02/

546 08 11) samen met een bespreking van *The pianist* van Roman Polanski (over hoe de bekende pianist Szpilman het getto van Warschau wist te overleven...)

P.S. Met *La Petite Prairie aux boulevards* van Marceline Loridan, de weduwe van monument Joris Ivens, wijlen de Nederlandse documentaire maker, kondigt zich al een volgende holocaustfilm aan. Loridan is zelf een overlevende van het kamp van Auschwitz-Birkenau. Een fictiefilm (jawel) maar dan «een zonder bijkomend decor en zonder enige mise en scène» aldus de cineaste in *Le Monde* (10.7.2002).

Résumé :

Claude Lanzmann, cinéaste réputé mondialement pour son film documentaire portant sur le judéocide, *Shoah*, vient de réaliser un nouveau film sur un sujet parallèle : l'insurrection du camp de Sobibor en octobre 1943. D'où le titre du film : *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*. Le film a été construit autour du témoignage de la seule personne de Yehuda Lerner, rescapé de Sobibor et acteur de la révolte. Du point de vue cinématographique, l'approche, sobre, réservée et réfléchie du film, est très proche de *Shoah*.

KATJA SCHUBERT

Chargée de cours à la Humboldt-Universität
Berlin

Auschwitz, une expérience européenne. Travail comparatiste sur la représentation littéraire de la Shoah par des femmes juives en France et en Allemagne*

En 1986, en Allemagne, en pleine «Querelle des historiens»¹, l'historien Dan Diner écrit dans son article «Negative Symbiose. Deutsche und Juden nach Auschwitz» : «Depuis Auschwitz - quelle triste ruse - on peut réellement parler d'une «symbiose judéo-allemande» - à vrai dire négative. Pour les Allemands comme pour les Juifs, le résultat

de l'extermination de masse est devenu le point de départ de leur compréhension/représentation de soi ; une sorte de patrimoine commun les opposant - qu'ils le veuillent ou non. Car Allemands et Juifs sont liés les uns aux autres d'une façon nouvelle. Une telle symbiose négative, constituée par les nazis, imprégnera leur relation respective propre,

* Cet article, paru originellement en Allemagne dans la revue «Zeitschrift für Germanistik» en 2002, résume la thèse de doctorat de l'auteur, intitulée *Voies de traverse obligées. Mémoire et témoignage dans les textes littéraires des femmes juives en France et en Allemagne après Auschwitz*. Celle-ci fut réalisée en co-tutelle à l'Université de Paris 7 et à la Humboldt Universität Berlin et publiée par les éditions Olms, coll. Haskala, en 2001.

¹ Historikerstreit : «Querelle des historiens» en Allemagne au milieu des années quatre-vingts. «La singularité d'Auschwitz a été contestée dans le but de normaliser, voire même de réhabiliter le passé allemand, en relégitimant une tradition idéologique et politique qui prépara le terrain à l'avènement de Hitler [...] Le porte-parole le plus connu [...] est l'historien conservateur Ernst Nolte. Pour ce dernier, les crimes nazis ne furent rien d'autre qu'une réplique aux exterminations pratiquées par les bolcheviks, la matrice ultime et décisive de toutes les horreurs du XX^e siècle.» (Enzo TRAVERSO, *Pour une critique de la barbarie moderne. Ecrits sur l'histoire des Juifs et de l'antisémitisme*. Lausanne, Editions Page deux, 1997, p.172).

vis-à-vis d'eux-mêmes, sur des générations, mais surtout leur relation réciproque»². Presque dix ans après, Imre Kertész, juif hongrois, survivant d'Auschwitz et de Buchenwald, formule dans son «Discours sur le siècle» une autre compréhension des vivants après Auschwitz : «Ce que nous percevons comme irrationnel, insaisissable ou déclaré comme tel, ne dépend pas tellement des données extérieures mais plutôt de notre monde intérieur. Effectivement nous ne pouvons, ni ne voulons, ni n'osons nous confronter au fait brutal que le point abyssal de l'existence dans lequel l'homme de notre siècle est tombé ne représente pas seulement l'histoire étrange et singulière - «incompréhensible» - d'une ou deux générations mais également une possibilité générale du genre humain, c'est-à-dire une norme d'expérience incluant aussi notre propre possibilité dans une constellation donnée»³. Un prolongement de cette pensée se trouve dans un texte de 1996 de Ruth Klüger, juive et également survivante d'Auschwitz : «La question du comment continuer à vivre avec des souvenirs différents du même événement, ne vaut aujourd'hui pas seulement pour ceux qui, parmi nous, étaient réellement dans les camps. Si la question a une telle importance, c'est parce que tous ceux qui vivent après Auschwitz l'ont dans leur histoire et dans celle de l'Europe. Nous sommes tous, même ceux qui sont nés après, dans une

certaine mesure, des survivants de l'Holocauste»⁴.

Ces citations se réfèrent d'un côté aux questions générales que chaque pensée, activité ou création artistique, doit poser : existe-il une appropriation de l'histoire de, et après Auschwitz ? Si oui, pour qui, à quel endroit et à quel moment ? Quel aspect pourrait ou devrait revêtir cette appropriation, cette revendication de l'héritage d'Auschwitz ? Et que signifie être témoin de l'extermination des Juifs européens ? D'un autre côté, ces citations montrent différentes positions d'approche de l'événement d'Auschwitz, d'abord et surtout dans les débats allemands actuels. Diner présente tous ceux qui soutiennent la «symbiose négative judéo-allemande», autrement dit : une constellation judéo-allemande victimes-bourreaux, comme un point de départ à la pensée de la Shoah. Kertész et Klüger, au contraire, ouvrent l'horizon de la réflexion et du témoignage et demandent à tous ceux qui vivent en Europe aujourd'hui d'assumer l'héritage de cette histoire.

Nous devons garder en mémoire les différentes époques de publication de ces textes. Diner formule son analyse dans les années 80, au milieu des scandales concernant le rapport au passé en R.F.A. : Bitburg, la querelle des historiens et l'affaire Fassbinder, pour n'en citer que quelques-uns. L'effacement des frontières entre victimes

² Dan DINER, «Negative Symbiose. Deutsche und Juden nach Auschwitz», *Babylon*, 1/1986, p. 9, (traduit par K.S.).

³ Imre KERTÉSZ, «Rede über das Jahrhundert» dans son recueil *Eine Gedankenlänge Stille, während das Erschießungskommando neu lädt*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1999, p. 21, (traduit par K.S.).

⁴ Ruth KLÜGER, «Missbrauch der Erinnerung : KZ-Kitsch» dans son recueil *Von hoher und niedriger Literatur*, Wallstein, Göttingen, 1996, p. 31, (traduit par K.S.).

⁵ Imre KERTÉSZ, *Rede über das Jahrhundert*, op.cit., p. 29.

⁶ Dan DINER, «Über Schuldskurse und andere Narrative. Epistemologisches zum Holocaust», in G. KOCH (Hg.) : *Bruchlinien. Tendenzen der Holocaust-Forschung*, Böhlau, Köln, 1999, p. 72.

⁷ Jürgen WERTHEIMER, «Grenzwissenschaft - zu den Aufgaben einer Komparatistik der Gegenwart» in H. TURK, B. SCHULTZE, R. SIMANOWSKI (Hg.) *Kulturelle Grenzziehungen im Spiegel der Literaturen. Nationalismus, Regionalismus, Fundamentalismus*, Wallstein, Göttingen, 1998, p.123, (traduit par K.S.).

et bourreaux et la comparaison du nazisme au stalinisme dans le but de relativiser la responsabilité du premier encourageant le détournement ou la dissimulation de la culpabilité des Allemands. Dans cette perspective, la question de la possibilité d'un travail comparatiste se situe, pour Diner, en arrière-plan. Considérées de façon critique, ces estimations, justifiées par certains aspects, négligent des directions de recherche importantes qui ne servent pas la relativisation mais la compréhension approfondie de l'histoire allemande. Si l'on s'accroche, comme Diner, presque exclusivement à ce couple originel judéo-allemand, on attribue une place secondaire à des phénomènes comme le fascisme français - définition encore refusée aujourd'hui par la plupart des Français - ou bien on les traite comme des questions mineures. Dans les études sur la Shoah dans les deux pays, il apparaît au contraire que si les concepteurs et les planificateurs de l'extermination se trouvaient surtout en Allemagne, les exécuteurs, les collaborateurs et les spectateurs agissent aussi dans de nombreux pays européens et spécialement en France. La terreur du système nazi se dévoile véritablement dans son étendue, dans une large acceptation se jouant des frontières. Cette étendue ne relativise aucun acte des criminels nazis allemands, mais le système trouvera presque partout des imitateurs et des adhérents, anticipant parfois les désirs des maîtres du nouvel ordre européen. «La forme du *Dasein* du meurtre est une forme vivable et possible, [...] elle est aussi institutionnalisable»⁵ pour plusieurs pays européens dans les années trente et quarante. Depuis une perspective comparatiste, on constate, en outre, en Allemagne et en France, une politique de la mémoire parallèle depuis 1945. Celle-ci n'exprime nulle part que les deux pays se sont automués par l'extermination de millions de Juifs ni qu'une véritable reconnaissance

conséquence d'Auschwitz aurait requis une profonde modification politique et sociale.

Il semblerait en effet que pour de semblables réflexions, un espace ait été créé dans les années 90. Les scandales regagnent l'arrière-plan, et les discussions sur la Shoah, influencées aussi par les changements politiques en Europe et le nouvel ordre mondial, prennent de nouveaux accents et formulent de nouvelles questions. D'où les thèses de Klüger sur les «survivants de l'Holocauste» et les réflexions de Kertész sur «Auschwitz comme *Welterfahrung* (expérience du monde)», concernant tous ceux qui vivent en Europe aujourd'hui. Dans leurs œuvres ils balisent, de la façon la plus précise et la plus douloureuse, la réalité du lager, son histoire et son inscription dans la société actuelle par ses traces et ses conséquences durables. On ne peut pas leur reprocher ce que Dan Diner constatait de nouveau à la fin des années 90, et à juste titre, surtout pour l'historiographie allemande de la Shoah : sa tendance à l'anthropologisation de l'Holocauste aboutissant à une mémoire qui mettrait plus fortement en évidence la possibilité générale, prétendue ou réelle, des crimes contre l'humanité que la réalité effective des événements passés⁶.

La recherche littéraire, si elle admet comme véridiques les affirmations de Klüger et Kertész, devrait en conséquence privilégier les travaux comparatistes, dont le but est formulé par Jürgen Wertheimer comme suit : «La recherche comparatiste devrait être la science des re-présentations (textuelles et visuelles) d'éléments culturels qui enquêterait non pas sur la réalité (R), mais sur la réalité transformée (R1) pour participer à nouveau aux discours engendrés par la praxis sociale par ce biais apparemment détourné»⁷.

Les textes littéraires. Dans l'espace de rayonnement des positions de Diner, Kertész et Klüger, naissent dans les années 80 et 90,

en France et en Allemagne, des textes littéraires sur la Shoah de femmes juives de deux générations. Mon choix s'est porté sur quatre de ces textes : Klüger publie en 1992 un texte autobiographique sous le titre «Weiter leben. Eine Jugend»⁸. Elle est née, ainsi que la Parisienne Sarah Kofman, au début des années 1930. Le fragment autobiographique de Sarah Kofman «Rue Ordener Rue Labat» paraît en 1994. Esther Dischereit, juive allemande née en 1952, publie en 1988 en Allemagne «Joëmis Tisch», un des premiers textes d'auteurs juifs de la génération d'après-guerre. 1997 est l'année de parution du roman «La trahison» de la Française Cécile Wajsbrot, née deux ans après Dischereit.

En partant de la position de Klüger, selon laquelle nous serions tous des survivants de l'Holocauste en Europe, je voudrais d'abord démontrer dans quelle mesure les textes des auteurs plus âgés développent un élargissement radical du concept de témoignage ainsi qu'une écriture dépassant l'opposition bourreau-victime, sans pour autant effacer la séparation des lieux de mémoire.

En revanche, le texte de Dischereit, auteur de la jeune génération, confirme la «symbiose négative» de Dan Diner.

Le texte de Cécile Wajsbrot présente plutôt des ressemblances avec les textes des auteurs plus âgés qu'avec celui de Dischereit, ce qui peut s'expliquer en partie par la spécificité du contexte français.

«*Nous tous [...] survivants de l'Holocauste*» - les auteurs de la première génération. Déjà, dans la citation de Ruth Klüger surprend

ce «nous» par lequel elle nous confronte tous, témoins des lager et ceux nés après, à l'attribution du titre de «survivant». Outre l'argument d'une histoire commune, en dernier ressort, à assumer, Klüger perçoit aussi : «Plus la distance dans le temps devenait grande plus devenait incompréhensible l'événement de ces années-là. Il me paraît, à moi aussi parfois, que les souvenirs que je porte en mémoire me sont étrangers, qu'ils sont étrangers à la personne que je suis devenue depuis. Si cela est vrai, la perception de la vie des survivants des camps se rapproche de plus en plus de la perception de ceux qui n'y étaient pas. C'est pour cela peut-être que l'on peut aujourd'hui écrire, lire, filmer plus facilement le sujet. Je pense que les cinquante dernières années fondent une communauté à partir de laquelle nous regardons tous, avec un étonnement semblable, l'assassinat du début des années 40»⁹.

L'évocation de l'étrangeté du sujet avec lui-même ou en lui-même touche la problématique fondamentale de toute mémoire liée au temps qui passe et concernée aussi bien par l'effacement que par une transformation au cours de laquelle elle produit elle-même des corps étrangers. Le motif de l'étranger souligne, par ailleurs, l'affirmation toujours valable que quelque chose s'est produit qui n'aurait pas dû se produire, pour lequel aucune réconciliation ni intégration n'a lieu. Si avec le vieillissement et le changement de la personne - Ruth Klüger écrit son texte à plus de 60 ans - ce devenir étranger s'accroît encore, car le souvenir de

⁸ Ruth KLÜGER, *Weiter leben. Eine Jugend*, Wallstein, Göttingen, 1992. La traduction française paraît en 1997 : *Refus de témoigner*, Viviane Hamy, Paris.

⁹ Ruth KLÜGER, *Missbrauch der Erinnerung*, op. cit., p. 33.

¹⁰ Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, op. cit., p. 155.

¹¹ Dori LAUB, « Zeugnis ablegen oder Die Schwierigkeit des Zuhörens », in U. Baer (Hg.), « *Niemand zeugt für den Zeugen* ». *Erinnerungskultur nach der Shoah*, Suhrkamp, Frankfurt/M., 2000, p. 70, (traduit par K.S.).

¹² Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, op. cit., pp. 86-87.

¹³ Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, op. cit., p. 88.

ce que la personne était et sa propre perception actuelle divergent de plus en plus, en même temps un certain devenir étranger à soi-même semble être la condition de l'écriture, du témoignage sur Auschwitz. Le temps qui passe permet parfois l'expression. En outre, Klüger présente ce devenir étranger à soi-même dans l'écriture tardive comme condition pour atteindre l'autre et établir une communauté d'expérience avec celui qui n'était pas dans les camps ou qui est né après. Immédiatement après 1945, aucun survivant n'aurait pu penser cette condition. Le « nous » comprenant ceux qui n'avaient pas souffert et ceux qui étaient allés « de l'autre côté » n'existait pas. Le temps qui passe permet parfois la proximité.

C'est de cette proximité cherchée et recherchée que parle aussi « Refus de témoigner ». S'ouvrant sur une adresse « aux amis de Göttingen - un livre allemand », l'œuvre devient une sorte de longue lettre, un envoi. La même dédicace se trouve à la fin du livre et cet encadrement suggère ainsi un soutien et un appui. En même temps, la répétition rappelle à nouveau la revendication, mais aussi la réception incertaine du texte expédié. Il n'est pas sûr que celui-ci arrive à destination ou soit reçu ; pour cela il doit continuer son chemin au-delà de la fin du livre. Ce geste amical, elle l'adresse aussi aux lecteurs dans l'espoir de faire naître une communauté de témoins. Ces témoins doivent valider « Refus de témoigner » en réfléchissant, en discutant et en se disputant avec l'auteur et son texte : « Mais au moins réagissez, ne vous voilez pas la face, ne prétendez pas d'emblée que cela ne vous concerne en rien, ou ne vous concerne que dans un cadre bien précisément tracé à la règle et au compas, et que vous avez déjà supporté la vie des photographies avec le tas de cadavres et payé le tribut de culpabilité collective et de pitié. Montrez-vous combattifs, cherchez l'affrontement »¹⁰. Dans cet appel résonne aussi

le désir de partager l'histoire ou de la porter ensemble comme si le poids était trop lourd pour une seule personne. Le lecteur est appelé à accompagner la survivante dans sa pénétration d'un domaine difficile, en partie inconnu, car « laissée à elle-même elle ne peut pas [le] parcourir ni en revenir »¹¹. La survie dans le lager a été rendue possible par d'autres, et ces autres sont aussi nécessaires au récit de cette survie et à la continuation de la vie. Klüger dépend également de leurs sentiments de sympathie et de fraternité, et elle ne cache pas cette dépendance ni sa fragilité. La responsabilité de la transmission de l'événement, du destin du témoignage, est ainsi confié en partie au lecteur, ce « témoin secondaire ».

Le fait que, pour Klüger, à certains moments, sa position comporte des points communs avec celle du lecteur, se manifeste aussi par la question de la signification des lieux concrets de l'extermination dans le présent et dans la mémoire. Pour l'auteur, ce qui s'est passé sur les lieux historiques des lager échappe au discours actuel : « Certes, les photographies accrochées aux murs, les données et les chiffres écrits et les documentaires ont leur utilité. Mais le camp en tant que lieu ? Localité, paysage, *landscape*, *seascape* - il faudrait un mot, *timescape* peut-être pour exprimer ce qu'est un lieu dans le temps, un lieu à une certaine époque, ni avant ni après »¹². Reste avant tout, pour Klüger comme souvent pour les lecteurs, les noms des lieux qu'elle compare avec « les piles de ponts dynamités. On ne peut même pas être sûr qu'ici où on croit en voir les restes il y ait eu des ponts, peut-être devons-nous les inventer, et il se pourrait encore que, bien qu'inventés, ils soient quand-même solides. Commençons par ce qui est resté : des noms de lieux »¹³. L'utilisation de la fiction paraît inévitable car les noms doivent être paraphrasés, interprétés et peut-être même devenir récit. Fiction signifie, dans

ce contexte, rendre possible un sens non donné à priori ; une signification qui, dans le cadre d'Auschwitz, représente pour les survivants ainsi que pour nous une évidence ou un savoir, une compréhension sûre, intemporelle, accessible et utilisable à chaque instant. Par deux fois l'auteur utilise, dans la dernière citation, le pronom personnel « nous ». L'exhortation à un effort et à un travail commun s'exprime à nouveau au carrefour d'une histoire commune. « Noms de lieux » établit, par ailleurs, un pont vers les lecteurs dans la mesure où nous lions tous notre provenance et notre biographie à ces noms. Avec une connotation frappante, tout cela résonne également dans le titre « Bei uns in Auschwitz » (traduction littérale : « Chez nous à Auschwitz » ; traduction française : « Le Monde de Pierre ») du survivant Tadeusz Borowski que Klüger cite dans son texte¹⁴. Une expression banale qui suggère une familiarité et un foyer - chez nous à la maison, chez nous à X, chez nous au village - est ici utilisée pour Auschwitz et inclut encore une fois, à travers ce « nous », le lecteur dans cette communauté problématique.

Le renvoi au livre de Borowski est un exemple de la pratique intertextuelle de Klüger : elle lit sa propre histoire à l'aide d'autres travaux sur la Shoah. Ces textes voient leur contenu modifié par les commentaires de Klüger tandis que son propre texte reçoit d'autres accents, d'autres approfondissements et d'autres perspectives. Dans cette polyphonie naissante, celle qui écrit est aussi celle qui écoute et lit les témoignages des autres. A l'aide de ces autres

témoins, l'auteur de « Refus de témoigner » crée une autre famille (littéraire), qui se place à côté de celle, détruite, de l'enfance viennoise et lui permet d'assumer une autre provenance que celle souvent indiquée par « Auschwitz ». Elle encourage donc le lecteur à connaître ces autres livres. Quelques annotations bibliographiques concrétisent cette intention et exhortent le lecteur à co-créer le texte de Klüger, à établir lui-même des liens entre les différents témoignages. Il doit suivre les différents fils du texte et varier, aiguïser et élargir sans cesse son regard pour ne pas interrompre la continuité du dialogue.

Sarah Kofman développe, elle aussi, une pratique intertextuelle dans son récit autobiographique « Rue Ordener Rue Labat » qui raconte l'assassinat du père à Auschwitz, la survie cachée de la fille avec sa mère et l'existence après la guerre. A la différence de Klüger, l'intertextualité, chez Kofman, se réfère d'abord à ses propres travaux écrits avant « Rue Ordener Rue Labat », conditionnant l'écriture du texte autobiographique : « Mes nombreux livres ont peut-être été des voies de traverse obligées pour parvenir à raconter « ça »¹⁵. On trouve des indications de ces textes précédents à de nombreux endroits du récit autobiographique, mentionnés en partie en note. Ce qui devrait provoquer l'intérêt du lecteur se trouve dans l'ensemble des livres, et non dans un texte explicitement autobiographique. Le lecteur est censé lire entre les livres, suivant la formule de Georges Perec : « La vérité que je cherche n'est pas dans le livre, mais entre les livres [...]. Il faut lire les

¹⁴ Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, op. cit., p. 116 ; Tadeusz BOROWSKI, *Bei uns in Auschwitz*, Munich, 1982, p. 160-161 ; traduction française : *Le Monde de Pierre*, Calmann-Lévy, Paris, 1964 ; Christian Bourgois, Paris, 1992.

¹⁵ Sarah KOFMAN, *Rue Ordener Rue Labat*, Galilée, Paris, 1994, p. 9.

¹⁶ Georges PEREC, *53 jours*, POL, Paris, 1989, p. 107.

¹⁷ Sarah KOFMAN, « Schreiben ohne Macht. Ein Gespräch mit Sarah Kofman », *Die Philosophin* 3, April 1991, pp. 105-106, (traduit par K.S.).

¹⁸ Georges-Arthur GOLDSCHMIDT, *Der bestrafte Narziss*, Amman, Zürich, 1994, p. 106, (traduit par K.S.).

différences, il faut lire entre les livres comme on lit, «entre les lignes», d'un livre à l'autre, ou à l'intérieur d'un même livre»¹⁶. A travers le regard sur l'œuvre complète se révèle une conception de l'écriture sur Auschwitz qui n'est pas séparable d'une «écriture de vie». L'œuvre indique les nombreux motifs qui sont repris aussi dans «Rue Ordener» : naissance, enfance, sexe, désir, séduction, trahison, fidélité, art, création, mort et bien d'autres. Elle circonscrit l'espace de vie à l'intérieur duquel existe une fidélité à toutes ses étapes, y compris Auschwitz. L'ensemble des livres constitue son autobiographie qui inclut chez Kofman, outre le dire du «Je», celui de la mort du père et celui de la relation avec deux mères. La position en retrait du récit autobiographique souligne par ailleurs que la vie, en tant qu'histoire racontée et disponible, est vouée à l'échec après Auschwitz. Cette conviction d'une impossibilité générale de la «pure» écriture autobiographique dans le contexte de la Shoah est formulée par la philosophe dans une interview : «Il ne s'agit pas pour moi [...] de me lier à un drame mais de comprendre un drame historique. Cela ne peut être entrepris que par l'exclusion de la biographie [...]. Je crois que mon histoire personnelle intéresse un public seulement dans la mesure où elle touche l'histoire collective, où «mon absolu» recoupe «l'absolu» de l'histoire. D'ailleurs mon père n'a pas été déporté parce qu'il était mon père mais tout simplement parce qu'il était juif»¹⁷.

La fidélité à la vie telle qu'elle prend forme dans les liaisons entre l'œuvre et le texte autobiographique signifie, pour Sarah Kofman, qu'elle parle de «l'inouï», thème considéré normalement comme tabou en relation avec Auschwitz. Il semblerait que l'on se détourne de l'histoire de la Shoah mais, dans ces «voies de traverse obligées», se manifeste peut-être la première et l'ultime protestation contre Auschwitz. Un exemple

qui va dans ce sens, après les premières pages de «Rue Ordener» on oublie presque le père mort à Auschwitz. La fille Sarah tombe dans les bras de ses deux mères et livre contre elles une bataille violente, pleine de désir, de sexualité, de haine et de trahisons jusqu'à la fin du récit. Le lecteur désorienté risque de se perdre dans cette double histoire. Si Auschwitz est un événement central, il n'empêche pas la jeune protagoniste d'aller, et même violemment, jusqu'aux limites de la trahison du père assassiné pour rester fidèle à elle-même. Cela correspond à la description du parcours de la jeune protagoniste de la maison des parents juifs orthodoxes de la Rue Ordener au monde d'une autre culture, symbolisée par la Rue Labat. De façon ambivalente, c'est la salvatrice antisémite de la Rue Labat qui familiarise la jeune fille, pour la première fois, avec les concepts culturels et les noms qui s'avéreront essentiels pour la recherche de son identité et, plus tard, pour son travail de philosophe. Le témoignage pour le père assassiné ne s'arrête pas à la division de la population en Juifs et non-Juifs ou en Juifs et Français.

Une fidélité semblable à la vie, se manifestant également avec violence, se trouve dans les souvenirs d'enfance de Ruth Klüger. Ainsi se défend-elle contre une répartition déterminée des rôles dans les témoignages de survivants reconnus comme socialement acceptables. Elle voudrait échapper par là à la fixation d'une identité exclusive de victime. Dans ce sens, elle raconte aussi l'enfant méchante, rêvant, désirant et sa résistance contre sa famille. La mémoire quitte le cadre prévu à travers la figure de l'enfant, «car il bouleverse chaque mot et chaque structure de phrase faisant apparaître l'imprévu, refoulé par un dur travail social»¹⁸.

L'enfant comme facteur de trouble fait face au caractère totalitaire du cours normal. Dans «Refus de témoigner», par exemple, la majorité non-juive ne veut pas entendre

Ruth Klüger, au sujet de la première étape de sa déportation, «qu'en dernier ressort j'ai trouvé à Theresienstadt un milieu plus favorable pour un enfant que celui de la Vienne des derniers temps ; ils ne veulent pas l'entendre parce que cela bousculerait les délimitations claires de leur pensée»¹⁹. Le lecteur est perturbé dans ses propres catégories de pensée, selon lesquelles la vie, dans un camp, devrait normalement être pire que celle dans une ville «normale». Cela rappelle aussi le fait, toujours valable de nos jours, que cette normalité se définit par l'exclusion de groupes déterminés. La vérité de la mémoire de l'enfant ne s'arrête pas non plus à sa propre famille. Une tante qui infligeait à l'enfant un rituel de petit déjeuner, ayant pour conséquence un retard à l'école et donc, une punition, est minutieusement évoquée comme menace. Dans cette situation, c'est la tante qui menace et non Auschwitz. Même sa mort par le gaz n'en adoucit pas le souvenir. «C'est ainsi qu'elle incarne, figée dans la mort, la distance qui sépare de la génération des parents, et je ne saurais me souvenir avec émotion ni d'elle ni de l'oncle qui allait avec. En même temps, je suis atterrée que la tante Rosa, morte en chambre à gaz, demeure uniquement un mauvais souvenir d'enfance, la femme qui me punissait lorsqu'elle découvrait que j'avais versé dans l'évier mon cacao du matin»²⁰. Dans le souvenir de la violence exercée sur l'enfant pénètre le récit presque non-racontable de la fin cruelle de la tante. La voix de l'enfant et celle de l'adulte s'en-

tremêlent dans la même personne, avec ses nombreuses blessures. La fidélité à la vie, dans le témoignage d'Auschwitz, est ici le témoignage de la vie entière, la perspective multiple qui se souvient de l'«avant» et de l'«après» Auschwitz. La rupture provoquée par Auschwitz est entourée d'«encore quelque chose d'autre» qui doit également s'exprimer dans le récit. En mettant l'accent sur le témoignage de l'ensemble de sa vie, Klüger prend une position différente de celle de Primo Levi qui, à la fin de sa vie, mettait de plus en plus en doute sa qualité de témoin. Il éprouvait en lui une divergence croissante entre le survivant et le témoin. Klüger essaie de maintenir, à travers son autre conception de témoignage et avec ces contradictions et éléments disparates, ce qui est séparé chez Primo Levi. Ainsi le concept de «témoin direct» n'est-il pas limité au seul survivant mais comprend la vie entière. Klüger arrive à toucher encore une fois le lecteur, «nous tous», avec qui elle voudrait partager des expériences. Nous sommes appelés à devenir des témoins directs de notre temps.

«*”Children of survivors” - une notion de vie ou une notion de mort ?*»²¹. Esther Dischereit est l'une des premières juives germanophones, enfant de survivants, à publier un livre : «*Joëmis Tisch*» (1988), deux ans après le texte de Diner sur la «symbiose négative juive-allemande». Le récit est constitué de fragments de voix différentes du temps de guerre, d'après-guerre, et du présent des années 80 en Allemagne. Ce

¹⁹ Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, op. cit., pp. 94-95.

²⁰ Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner*, op. cit., p. 17.

²¹ Esther DISCHEREIT, «Vom Verschwinden der Worte», dans son recueil, *Übungen jüdisch zu sein*, Suhrkamp Frankfurt/M., 1998, p. 43, (traduit par K.S.).

²² Sigrid WEIGEL, «Generationen in Technik und Geschichte. Zur Konjunktur des genealogischen Diskurses», *Neue Zürcher Zeitung*, 20/6/1998, (traduit par K.S.).

²³ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, Suhrkamp, Frankfurt/M., 1988, p. 21, (traduit par K.S.).

²⁴ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, op. cit., p. 57.

sont surtout des jeunes filles et des femmes juives de différentes générations qui prennent la parole dans des lettres ou des conversations rapportées. La voix principale appartient à «la fille d'Hannah», une femme née et élevée dans l'immédiat après-guerre, elle-même mère d'une fille. Hannah, la mère, a survécu au national-socialisme en Allemagne. La fille d'Hannah se rappelle, dans une suite alternant divers moments de vie, de scènes d'enfance dans l'Allemagne d'après-guerre et d'événements présents à travers lesquels elle fait l'expérience de son être femme, et juive, étrangère à tous les milieux d'une ville allemande : avec des voisins allemands «normaux», au sein de groupes politiques de la gauche des années 60 et dans la communauté juive.

La voix de la fille d'Hannah fait écho, presque sans cesse, à la voix de sa mère. La fille n'a pas de nom propre et le nom d'Hannah est rarement indiqué, tout comme le mot de mère. Le lecteur ne reconnaît pas toujours la personne qui s'exprime dans cette représentation fusionnelle des deux femmes mises en scène en un temps et un espace qui pourraient se référer aussi bien au national-socialisme qu'à l'après-guerre. Dans cette superposition de couches de perception, les expériences de la mère poursuivie par les nazis se poursuivent sans médiation dans le corps de la fille. L'ennemi, ce sont les nazis mais aussi les hommes, et presque toujours les Allemands. Face à eux, les corps de femmes juives deviennent un corps de douleur unique exposé à la persécution, à l'hostilité et à la violence raciste et sexuelle. La violence n'a pas disparu avec la fin du régime nazi, elle se prolonge dans une chaîne ininterrompue de victimes, «une implication dans une généalogie presque indissoluble des victimes»²². On pourrait dire que la fille n'est susceptible de s'appropriier les expériences et l'histoire de la mère qu'en raison d'un discours de victi-

me, de douleur et de souffrance. A l'opposé de Klüger et Kofman, qui formulent et pratiquent une résistance contre leur propre mère, chez Dischereit, cette résistance n'a pas lieu. La fille protège la mère, et parfois surgit l'impression d'un renversement des rôles. La fille d'Hannah devient sa propre mère, la survivante muette, ne pouvant exprimer ses propres souvenirs qu'à travers le corps. Après un incident antisémite à l'école, la fille d'Hannah craint le retour à la maison : «Elle craint les taches rouges sur le cou de sa mère et le flacon du médicament à portée de main»²³. Le corps de la mère ne peut pas cacher ni intégrer de façon invisible les traces du vécu. L'histoire prend corps littéralement sur Hannah : «Le propriétaire qui vient des Sudètes a maintenant deux maisons - grâce au travail de ses mains et au fonds spécial de compensation, appris-je plus tard. Chez nous, personne ne travaille de ses mains parce que les mains de ma mère tremblent. Sans raison, elles tremblent. Elles pourraient s'arrêter de trembler. Mais elles tremblent. Pour ce tremblement elle reçoit un dédommagement. En revanche, elle peut dire qu'elle n'a pas de métier, aucun diplôme, pas de parents, ni sœur ni frère - sa vie et ce tremblement. Quand elle demande une allocation de logement on lui décompte ce tremblement. Bien qu'elle y aille très tôt le matin pour garder le tremblement sous contrôle»²⁴.

Les taches rouges et les mains de la mère se gravent dans le souvenir de la fille et reviennent dans sa propre peur : «Plus tard la fille d'Hannah vit seule au cinquième étage. Sans judas, sans interphone. Quand on sonne chez la fille d'Hannah... sans préavis..., le thé refroidit, le temps de monter les cinq étages, et déborde dans la soucoupe. Vu de la rampe, tout en haut, une main ou des mains se tortillent le long de l'escalier, parfois même pas. Puis cela grimpe les marches le long du mur. Aucune tache ne rougit son

cou. Sa peau est plus foncée que celle de sa mère»²⁵.

Les mains apparaissent, ici et à d'autres endroits, comme les mains des bourreaux annonçant la violence, ou comme les mains propres devant témoigner de l'innocence des Allemands à l'instar de la femme qui se confesse dans le presbytère. «Des mains soignées tiennent un morceau de sac à main»²⁶. Les mains caractérisent aussi le deuxième mari d'Hannah, notaire dans l'administration allemande : «Ses mains sentent les pages des dossiers, elles remplissent des dossiers à classer»²⁷. Il pourrait difficilement y avoir une plus grande différence entre ces mains-là, si clairement à leur place, accomplissant des gestes et des tâches allant de soi, et les mains d'Hannah rendues inutiles, l'excluant de la société en raison de leur tremblement. Mains de victimes et mains de bourreaux, hommes, Allemands, se font face sans rémission. Aucun geste d'amitié, de proximité ne peut combler cet abîme.

Le corps des bourreaux qui symbolise ou exerce la violence trouve son pendant dans une langue où la pensée national-socialiste continue d'être transmise. À cette langue appartiennent l'imprécision dans la désignation de l'extermination des juifs ainsi que l'exclusion des questions liées à la responsabilité individuelle, comme en témoigne l'interview d'un religieux : «Cette étoile de David et tout et tout. [...] Quelque part il s'est déjà produit que des gens aient vécu pendant des années comme Anne Frank et tout et tout ou comme Hans Rosenthal dans une cabane de jardin - je crois que ça ne nous a pas - en fait, l'animateur télé - si je me sou-

viens bien, tellement frappés, parce qu'ici dans la communauté - il faut le dire très sincèrement - nous n'avons pratiquement pas connu de juifs [...] C'était une simple hystérie populaire («völkisch» en allemand, K.S.). Il y a toujours de ces choses qui surgissent de temps en temps dans l'histoire»²⁸. Là où le «je» est employé, dans ce discours, il s'agit en général d'expressions de doute («je crois», «si je me souviens bien»), dans lesquelles celui qui parle ne veut pas s'engager personnellement. Si l'événement se rapproche de l'horizon de son expérience individuelle - en opposition aux connaissances transmises par les médias - il met en scène, comme par réflexe de protection, un «nous» bref pour revenir tout de suite après aux expressions impersonnelles. Par ce biais, l'histoire concrète paraît une chose qui a lieu «de temps en temps», entièrement détachée de ses acteurs. Avec l'adjectif «populaire (völkisch)» se révèle la provenance d'un discours qui nie son origine et son histoire - «et tout et tout».

Le mode d'écriture de la mémoire dans «Joëmis Tisch» se rapproche du postulat de la symbiose négative judéo-allemande après Auschwitz de Dan Diner. L'écriture de Dischereit confirme cette symbiose et n'essaie pas de dépasser la forte dichotomie bourreaux - victime, au contraire de Klüger ou Kofman. Rigoureusement, l'incompatibilité des lieux de mémoire des Juifs et des Allemands est élaborée et arrachée à l'oubli qui menace, même dans ce texte, de couvrir définitivement le paysage «post-Auschwitz». Dans cette situation, il n'y a pas de place pour un «nous» qui aurait le goût de la trahison, de l'oubli et du rejet de la

²⁵ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, op. cit., p. 22.

²⁶ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, op. cit., p. 83.

²⁷ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, op. cit., p. 42.

²⁸ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, op. cit., pp. 79-81.

²⁹ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, op. cit., p. 23.

³⁰ Esther DISCHEREIT, *Joëmis Tisch*, op. cit., p. 91.

³¹ Dans une conversation en mai 1999.

culpabilité. A la rigueur le « nous » se fait entendre avec d'autres minorités ethniques, sans avoir de véritable effet dans le texte : « De l'autre côté de la rue vivent les Turcs êtres-humains-aussi. Faudrait-il fonder une communauté des êtres-humains-aussi, une séparation de classe entre humain et humain-aussi ? [...] Je deviendrais Turque - au moins. Et nous pourrions au moins peupler l'autre côté de la rue avec densité »²⁹. Être Juif signifie ici tout d'abord l'appartenance à une communauté de destin et de souffrance, sans que les doutes vis-à-vis de sa propre existence en soient moins lourds. La lutte pour son propre « moi », son devenir moi n'a pas lieu dans le texte de Dischereit, que ce soit face aux assassinés ou, éventuellement, contre eux. Cette lutte qui caractérise de façon si particulière les textes de Klüger et de Kofman. Le moi et la mère ne font qu'un ainsi que le moi et tous les Juifs assassinés : « La fille d'Hannah [...] ne fait qu'un, 1, - comme tous les Juifs ne font qu'un, au bout du compte »³⁰. Alors que la perspective comparatiste appliquée aux textes de la première génération dégage une concordance, le résultat s'avère être moins évident pour la génération suivante. La situation éditoriale est différente. Il existe en Allemagne actuellement un certain nombre de textes d'auteurs juifs, nés après 1945, ce qui n'est pas le cas en France. En cherchant des auteurs femmes juives, on trouve dans ce pays surtout des textes de femmes sépharades, immigrées d'Afrique du Nord avec leurs parents dans les années 60. Plus rares se font les noms de jeunes auteurs féminins ashkénazes et la question du peu de traces laissées dans la littérature contemporaine des enfants des 70.000 déportés et assassinés juifs de France demeure ouverte. En Allemagne la jeune génération d'auteurs juifs est présentée sous l'étiquette « littérature juive-allemande ». En France une telle catégorie n'existe pas ni la désignation « auteur juif ». L'origine juive d'un auteur en effet reste souvent inconnue ou revêt

un intérêt mineur. Cela est dû, entre autres, à l'identification des Français à leur République et à sa culture citoyenne. Identification renforcée au cours de l'histoire d'après-guerre par le discours d'assimilation et d'intégration sous le toit commun de la République, indépendamment de l'origine, de la race et de la religion.

Le roman « La Trahison » de Cécile Wajsbrot est l'un des rares livres comptant une protagoniste juive et une intrigue/un « plot » qui traite aussi bien de Vichy que de la France des années 90. L'écrivain ne se définit pas comme auteur juif, pour les raisons mentionnées plus haut, mais aussi en raison de la pluralité des sujets de son œuvre, non-identifiables comme « thèmes juifs »³¹. Par opposition à « Joëmis Tisch », « La Trahison » est un récit linéaire avec introduction, apogée et dénouement, même si sa structure chronologique est interrompue par des retours en arrière. Le texte est structuré par l'alternance de perspective des personnages principaux, une femme juive, Ariane Desprats, et un homme non-juif, Louis Mérian. Le même poids est donné aux deux voix, moyen de prendre en compte les différentes divisions françaises : Vichy-France occupée, Français juifs et non-juifs, victimes, résistants et collaborateurs. La femme, fille d'une survivante juive, est née après-guerre ; l'homme était adolescent au temps de Vichy : les deux niveaux temporels comportent les souvenirs de la France de Vichy et la perception de la France de nos jours, dans laquelle la rencontre fortuite de deux personnes à Paris constitue le début d'une histoire faite de mouvements parallèles et de différences dans la construction de la mémoire et les stratégies de vie. La figure féminine juive permet la reconstruction de la mémoire du vieux Français et son accès à l'expression ; une sorte de catharsis, une réconciliation avec lui-même qui débouchera sur le choix du suicide. Une telle constellation - une protagoniste juive aidant un non-juif, y

compris à travers son corps, à récupérer ses souvenirs, ses connaissances et sa mémoire - est d'autant plus improbable en Allemagne qu'elle serait vraisemblablement vue comme une instrumentalisation d'une figure juive par la mémoire allemande et comme un prolongement de la violence nazie. La représentation de cette rencontre avec une même importance donnée aux deux parties est difficilement imaginable dans un texte littéraire allemand.

Tandis que tous les espaces extérieurs et intérieurs dans «Joëmis Tisch» sont pénétrés par les suites de l'antisémitisme nazi, Cécile Wajsbrot garde la possibilité, pour ses personnages, de se réfugier dans un espace intérieur où chercher une protection contre un passé envahissant. Une nette division des lieux accompagne ce choix, sans que le passage de l'extérieur à l'intérieur et vice versa soit élaboré. La description de Paris se cantonne à la surface et le paysage mémoriel de la ville ne révèle que peu de traces du passé de Vichy. Dans cette «topographie du vide» il importe tout d'abord de faire sentir au lecteur l'absence des morts. Les événements extérieurs sont limités au minimum. Une grande partie de la confrontation avec le passé a lieu, surtout pour la femme juive, à travers le monologue intérieur. On a l'impression que l'affrontement avec la société ne peut être mené que dans cet espace intérieur. Cela contraste fortement avec le texte de Dischereit dans lequel l'auteur développe un regard aigu sur les scènes de la vie quotidienne allemande. Hannah et la fille d'Hannah s'exposent continuellement et

sans défense à l'incapacité sociale de comprendre le passé, y compris dans la parole des Allemands qui le refoulent. Si cette dernière existe également chez Cécile Wajsbrot, elle est moins envahissante. Le protagoniste Louis Mérian évite d'abord les questions de son interlocutrice sur son activité durant l'Occupation : «Pourquoi éprouvez-vous le besoin de revenir à la guerre ? Vous ne croyez pas que ça a suffisamment duré, cette histoire ?»³². Le père d'un ami de la protagoniste, Ariane Desprats, répond à la question de savoir s'il est au courant qu'elle est juive : «Non, je ne savais pas, mais ça ne fait rien»³³. Le même homme prétend n'avoir rien entendu pendant une rafle des Juifs dans son immeuble : «Ils faisaient ça tôt le matin, je l'ai vu dans des films»³⁴. La réalité dont on aurait dû témoigner est vécue comme un film, média qui reçoit le statut d'expérience vécue. L'événement même n'est pas mentionné : «ça» indique un processus indéfini, où les mots pour désigner le crime et la collaboration font défaut. Pour la sœur de Louis Mérian le passé n'a plus aucune signification : «Et puis, tout cela est si vieux, tu te rends compte, cela va faire bientôt cinquante ans que la guerre est finie»³⁵. Ici aussi on trouve un «cela/ça» indéfini au lieu d'une dénomination de l'extermination des Juifs. Dans la bouche de la sœur le destin des déportés devient un «destin tragique»³⁶, générique auquel il vaut mieux ne pas toucher pour l'oublier plus facilement.

Par opposition à «Joëmis Tisch», la protagoniste de «La Trahison» se défend contre ceux qui lui attribuent une ressemblance

³² Cécile WAJSBROT, *La Trahison*, Zulma, Paris 1997, p. 25.

³³ Cécile WAJSBROT, *La Trahison*, op. cit., p. 25.

³⁴ Cécile WAJSBROT, *La Trahison*, op. cit., p. 25.

³⁵ Cécile WAJSBROT, *La Trahison*, op. cit., p. 103.

³⁶ Cécile WAJSBROT, *La Trahison*, op. cit., p. 106.

³⁷ Cécile WAJSBROT, *La Trahison*, op. cit., pp. 71-72.

³⁸ Sarah KOFMAN, *Paroles suffoquées*, Galilée, Paris, 1987.

avec les membres de sa famille, victimes de la Shoah : «L'impossibilité d'oublier que des gens qu'elle n'avait pas connus étaient morts en déportation des années avant sa naissance et qu'ils étaient de sa famille, quand il s'agit des gens qu'on ne connaît pas, des photos encadrées posées près d'un lit, de visages en noir et blanc sans relief et dont elle connaissait les traits, pourtant comme si elle les avait vus, poussant la conscience de l'histoire jusqu'à leur ressembler un peu. Tu ressembles à ma mère, lui disait parfois sa mère qui, elle, ressemblait plutôt à son père - s'il fallait absolument ressembler à quelqu'un»³⁷. La mère peut à peine parler de la déportation des grands-parents, en revanche elle constate une ressemblance entre ses morts et sa fille. Le corps devrait compenser le manque de langage en prenant sa place. La fille, au contraire, ne veut pas être aperçue dans les traits des absents assassinés ; ne veut pas que ses traits soient utilisés pour assurer symboliquement la continuation de la vie des morts. Elle ne veut pas arracher l'histoire à l'oubli et en devenir témoin en portant les morts dans son corps. Aucune appartenance à une communauté de mémoire ne se constitue à travers le corps, qui n'est pas non plus le facteur déterminant d'une identité juive. Il fuit le statut de victime et refuse de satisfaire le besoin d'expression. La protagoniste réclame son propre corps pour elle, au-delà de l'histoire de l'extermination des Juifs, à l'instar des figures féminines dans les textes des auteurs de la première génération. Le corps n'est pas porteur de douleurs et de symptômes de la persécution, comme chez Dischereit, ni utilisé pour mettre en scène cette fusion qui devrait garantir, dans le texte allemand, une vie privée rassurante à l'intérieur du petit cercle familial juif. De même, la langue du récit n'est pas hachée ou fragmentée par Cécile Wajsbrot, la «rupture Auschwitz» n'y est pas inscrite d'une façon «physique». La structure de la langue reste intacte, la narration enchaî-

ne des phrases avec intonation et rythme, ne casse pas ce qui a été cassé ; la violence n'y fait pas irruption. Dans le contexte français, la narration mélodieuse et continue paraît un stratagème pour empêcher un possible écroulement. Par ailleurs, «La Trahison» montre comment une prose sans à-coups peut être utilisée pour des thèmes comme la déportation et le génocide. Pour Esther Dischereit, la violence et son prolongement sont immédiatement visibles dans le corps de la langue. Dans son écriture extrêmement fragmentée elle transpose en littérature le travail de fouille de la mémoire au sens de Walter Benjamin qui exige l'éclatement des souvenirs d'un agencement connu. Libérés de tout lien, ces fragments laissent entendre et voir ce qui était jusque là caché, invisible et muet par convention et transmission. Une telle forme d'écriture fragmentaire rend justice aux morts et aux ruines laissés dans l'histoire. Ces fragments représentent l'absence d'une image d'ensemble qui ne peut être engendrée par la mémoire. La parole n'a du souffle que pour de brefs morceaux, des histoires courtes parfois brusquement interrompues au milieu d'une phrase, parfois sans liens visibles les uns avec les autres. C'est au lecteur d'inventer les corrélations. Avec chaque nouveau fragment s'engage une nouvelle tentative de parole, rarement plus longue que la précédente - un souffle, un mot en marge toujours menacé de devenir muet : «Paroles suffoquées»³⁸. En ce sens aussi les «children of survivors» se trouvent entre la vie et la mort.

Conclusion. Auschwitz comme expérience européenne est inscrite d'une manière différente dans les textes allemands et français de ces deux générations d'auteurs femmes juives. Alors que les auteurs de la première génération conçoivent leurs protagonistes comme fortes, avec des personnalités qui n'ont pas été brisées par la Shoah, capables de dire «je» et «nous», celles des écrivains de

la deuxième génération luttent pour faire apparaître ce «je», pour elles plus difficilement saisissable. Ces personnages ont des contours plus vagues, comme ceux du rapport fusionnel entre Hannah et la fille d'Hannah chez Dischereit. Malgré la persécution subie, Klüger et Kofman peuvent encore se référer à l'espoir d'une communauté plus grande et plus humaine. Cela explique leur vision de l'ensemble de la vie : enfance, jeunesse, amour. Désir et vieillesse sont des thèmes qui font face à l'extermination des Juifs européens. Ce regard entier ne peut être partagé par les auteurs nés après 1945. Surtout Esther Dischereit donne l'impression de ne rien pouvoir faire d'autre que de figer l'histoire de l'extermination, sans parvenir à se demander si elle aurait encore la force d'écrire sur autre chose. En revanche, Cécile Wajsbrot essaie de dépasser cette paralysie en prêtant au protagoniste non-juif un caractère élaboré et en développant un dialogue, même limité, entre la juive et le non-juif. La figure d'Ariane Desprats se détache plus nettement du rôle de victime que la fille d'Hannah chez Dischereit. De son côté, Louis Mérian, le vieux Français, représente davantage qu'une simple appartenance à la génération des bourreaux.

L'image de la France de Cécile Wajsbrot se caractérise d'abord par la simulation d'une normalité sans véritable confrontation, à aucun moment ou presque, avec l'histoire. On préfère rester dans le sommeil de l'innocence. En dénonçant cet état des choses, Ariane Desprats exprime un certain désir d'intégration dans ce pays dont il ne peut pas être question chez Dischereit. L'Allemagne est l'endroit où l'on continue à infliger des blessures aux Juifs qui ne peuvent exister que dans un corps souffrant. Résister, et aussi à travers le corps, comme chez Kofman et Klüger, semble inutile face à l'omniprésence de la violence et de la souffrance.

L'implication du lecteur comme «témoin secondaire», requise par la première génération d'auteurs, est inenvisageable dans les textes de Esther Dischereit et Cécile Wajsbrot, comme en confirmation de la grande méfiance des personnages, également liée à leur propre incertitude d'exister. On chercherait en vain les gestes d'un dépassement de soi. Les œuvres se réfèrent plus à elles-mêmes tout en tournant autour de la «symbiose négative» que Cécile Wajsbrot semble indirectement proclamer, par endroits, dans le contexte judéo-français. «Auschwitz comme Welterfahrung» dans le sens d'un témoignage de tous les Européens d'aujourd'hui ne semble donc pas correspondre aux textes et aux auteurs femmes juives de la jeune génération. Mais qui pourra ou devra être témoin d'Auschwitz quand, dans quelques temps les survivants, les témoins oculaires de chair et d'os, n'existeront plus ? Et comment pourra continuer d'exister le témoignage d'Auschwitz au-delà de la banalisation, de la mythologie ou de l'oubli ?

Samenvatting :

Dit artikel behandelt de kwestie van de herinnering aan de judeocide in een intergenerationeel Frans-Duits perspectief. Als gevolg van de massavernietiging zijn Duitsers en joden op een nieuwe wijze met mekaar verbonden en worden ze verplicht in een soort van negatieve symbiose te leven. De auteur analyseert deze problematiek aan de hand van vier literaire teksten van joodse vrouwen van twee generaties. Twee zijn van Duitse, Ruth Klüger et Esther Dischereit, en twee zijn van Franse origine, Sarah Kofman et Cécile Wajsbrot. De geanalyseerde werken moeten gesitueerd worden in een debat betreffende de uiteenlopende benaderingen van het fenomeen «Auschwitz». Dan Diner verdedigen de «negatieve joods-Duitse symbiose» - met andere woorden het uitwissen van de tegenstellingen tussen daders en slachtoffers -

terwijl Imre Kertész en Ruth Kluger meer gewonnen zijn voor het perspectief van de reflectie en de getuigenis en zij wensen ook dat elke Europeaan de erfenis van deze geschiedenis in zich opneemt. Zo wordt het duidelijk dat «Auschwitz» zich als Europese ervaring totaal anders wordt opgenomen in de Franse en Duitse teksten van deze twee generaties van vrouwelijke joodse auteurs. Ondanks de meegemaakte vervolgingen kunnen Ruth Klüger en Sarah Kofman nog altijd verwijzen naar de hoop op een meer menselijke gemeenschap. Deze visie wordt evenwel niet gedeeld door de auteurs die geboren zijn na 1945. Zo geeft Esther

Dischereit de indruk dat zij vastzit in haar visie op de geschiedenis van de uitroeïing en dat zij niet meer de kracht heeft om over iets anders te schrijven. Cécile Wajsbrot van haar kant probeert deze paralisering te overstijgen door de ontwikkeling van een dialoog, hoe beperkt ook, tussen joden en niet-joden. Voor deze laatste laat het beeld van Frankrijk zich in de eerste plaats kenmerken door de simulatie van een zekere normaliteit zonder echte confrontatie met de geschiedenis ; terwijl voor de eerste Duitsland de plaats is waar men voortgaat met het kwetsen van de joden, die slechts kunnen bestaan in een lijdend lichaam.

ROKUS HOFSTEDE *

Georges Perec en Robert Antelme : inleiding

Wie vandaag de dag het essay leest dat Georges Perec (1936-1982) begin jaren '60 schreef over *L'espèce humaine*¹ van Robert Antelme, doet dat haast onvermijdelijk met een biografische bril. Perecs Pools-joodse vader overleed in 1940 tijdens de eerste oorlogshandelingen als vrijwilliger in het Franse leger, zijn Pools-joodse moeder werd in 1943 via Drancy naar Auschwitz gedeporteerd en keerde niet terug. De kleine Georges

dook tijdens de oorlogsjaren onder in de Vercors, om na de oorlog te worden opgenomen in het gezin van zijn tante Esther. In *Wou le souvenir d'enfance* (1975)² heeft hij zijn schaarse herinneringen aan die jaren verzameld.

Maar de enige tekst waarin Perec zich rechtstreeks uitlaat over het nationaal-socialistische vernietigingsregime, is Robert Antelme *ou la vérité de la littérature*³.

* Rokus Hofstede, vertaler en recensent. Bereidt vertalingen voor van het werk van Georges Perec, Pierre Michon, Clément Pansaers en Roland Barthes. Bespreekt Franse literatuur voor *De Volkskrant*.

¹ Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, Paris, Éditions Gallimard, 1957 (oorspronkelijke uitgave 1947). Zie ook *De menselijke soort*, (vertaling Paul Huigsloot), Nijmegen, Uitgeverij SUN, 2001. Huigsloot, aan wiens inzet de Nederlandse vertaling van Antelmes enige boek te danken is, vertaalde tevens het bekende essay van Maurice Blanchot over Antelme : *De menselijke soort*, in : *Parmentier*, 10/4, 1999, pp. 47-53.

² Georges PEREC, *W of de jeugdherinnering*, (vertaling Edu Borger), Amsterdam, De Arbeiderspers, 1991.

³ De Nederlandse vertaling is een voorpublicatie uit een in 2003 te verschijnen bundel verspreide essays van Georges Perec, onder de titel *Ik ben geboren* (Amsterdam, De Arbeiderspers, Privé-domein 251).

Opmerkelijk genoeg schreef hij dat essay naar aanleiding van een boek waarin het lot van de joden tijdens de Tweede Wereldoorlog nagenoeg onbesproken blijft. Robert Antelme (1917-1990) werd gevangengezet vanwege zijn verzetsactiviteiten, niet vanwege de implicaties van de nazistische rassentheorie. *L'espèce humaine* beschrijft zijn ervaringen als politiek gevangene in Nazi-Duitsland - in concentratiekamp Buchenwald, in het bijkamp van Gandersheim en ten slotte tijdens de terugkeer - en geeft een politieke analyse van het concentratiekampverschijnsel. Perec had ogenschijnlijk andere dan persoonlijke motieven om Antelmes boek te omhelzen.

In de vroege jaren '60 maakt Perec deel uit van een groep jonge linkse intellectuelen, die, zoiets komt vaker voor, grootse plannen koesteren voor een tijdschrift. Het tijdschrift, *La Ligne générale* (een verwijzing naar de film van Eisenstein), ziet nimmer het licht. Wel schrijft Perec in het kielzog van dat tijdschriftproject een zevental programmatische artikelen, sommige mede ondertekend door andere leden van het collectief. Zo publiceert hij in 1962 enkele teksten waarin tastenderwijs de grondslag wordt gelegd voor een 'nieuw realisme', dat breekt met zowel het geëngageerde literatuur à la Sartre als met de zogeheten objectale literatuur van de *Nouveau Roman*. In twee van die teksten is een sleutelrol weggelegd voor het werk van Antelme. *Pour une littérature réaliste* bestempelt *L'espèce humaine* als «een van de mooiste boeken die de mens tot eer strekken», en *Engagement ou crise du langage* noemt het zelfs «de noodzakelijke grondslag van alle literatuur».

Het essay over Antelme, gepubliceerd in het januari-februarinummer 1963 van *Partisans*, lost dus de hooggespannen ver-

wachting in die Perec bij zichzelf en zijn toenmalige lezers heeft opgeroepen, maar dient bovendien als synthetisch voorbeeld van het literaire program dat hij voorstaat⁴. *L'espèce humaine*, betoogt Perec, is bovenal een exemplarische literaire prestatie. Door zijn geduldige, nauwkeurige deconstructie van het kampleven, door zijn sobere verteltrant, zijn subtiele montage en zijn overdadige analytische vernuft, bewijst Antelme dat «de wereld een levende, lastige werkelijkheid (is), die door de macht van woorden beetje bij beetje wordt veroverd».

Het 'nieuwe realisme' zou als literair vaandel een kort leven beschoren zijn, en Perecs tegenwoordige faam - volgens velen is hij de grootste Franse schrijver uit de tweede helft van de twintigste eeuw -, is eerder gebaseerd op zijn vormvernieuwingen en literaire duivelskunsten dan op zijn literaire beginselverklaringen. Toch zal hij zijn hele schrijversleven lang trouw blijven aan het inzicht dat de clichématige tegenstelling tussen esthetiek en engagement, tussen formalisme en realisme tot een impasse leidt. Zo is Perecs magnum opus, *La Vie mode d'emploi* (1978), die roman in de vorm van een appartementsgebouw, tegelijk een enorme *bric-à-brac* aan verhalen; het is een naar de vorm hoogst origineel boek, waarin de hele wereld moeiteloos een plaats vindt.

L'espèce humaine, een van de meest lucide getuigenissen van de Duitse vernietigingsmachinerie, heeft voor Perec ongetwijfeld een rol gespeeld als verwoording van een moeilijk te verwoorden aspect van zijn persoonlijke geschiedenis. De parabel van het sporteiland, in *W ou le souvenir d'enfance*, roept niet voor niets talloze reminiscenties op aan de beschrijving van het kampleven in *L'espèce humaine*. En de zin die in *W* Perecs streven samenvat, zou ook heel goed als

⁴ Alle hier genoemde teksten zijn gebundeld in: Georges PEREC, *L.G. Une aventure des années soixante*, Paris, Seuil, 1992.

basisformule van *L'espèce humaine* kunnen gelden : «*Het schrijven is de herinnering aan hun dood en de bevestiging van mijn leven*».

Maar het lijkt niet terecht Perecs bewogen en bevlogen essay uit 1963 met terugwerkende kracht te reduceren tot de uiting van een autobiografische obsessie. Perecs motief moet eerder worden gezocht in zijn behoefte aan een ethisch en esthetisch houvast, in zijn poging om een grondslag te vinden voor zijn zich ontwikkelende schrijverschap. Antelme illustreerde voor Perec de mogelijke overwinning van de menselijkheid - lees : de literatuur - op de onmenselijke

terreur van het concentratiekampstelsel. Maar hij was tijdens Perecs moeizame literaire leerjaren misschien vooral het vaderlijke of broederlijke voorbeeld dat hem autoriseerde op te staan en zijn eigen stem te verheffen.

Op de openingsbladzijde van *L'espèce humaine* gaat de ikfiguur 's nachts buiten pissen. Het is een rustige nacht in Buchenwald, geen vliegtuig doorkruist het luchtruim, het kamp is «*een reusachtige slapende machine*». Teruggekomen in de barak hijst de verteller zich weer op zijn strozak, naast Paul, die samen met hem gearresteerd is, en Gilbert. «*Georges sliep onder me*». *Georges, en dessous*.

GEORGES PEREC*

Robert Antelme of de waarheid van de literatuur¹

Kampliteratuur attaqueer je niet. Zodra een boek over de kampen gaat, of zelfs, meer in het algemeen, over het nazisme, is het haast overal verzekerd van een redelijk welwillend onthaal. Zelfs wie het niet goed vindt zal er geen kwaad van willen zeggen. Hoogstens wordt het doodgezwegen. Je moet wel zo rechts zijn als André Parinaud om zo uit te varen tegen André Schwarz-Bart als hij heeft gedaan². In het uiterste geval kun je opmerken dat het ongepast is om de wereld

van de kampen in verband te brengen met wat je, zo nodig met een zweempje minachting, «literatuur» noemt.

Toch blijkt die houding vaak tweeslachtig. In de meeste gevallen wordt kampliteratuur geacht louter nuttige of zelfs noodzakelijke getuigenissen te bevatten, onbetwistbaar waardevolle, ja onontbeerlijke en aangrijpende documenten, over hoe het er indertijd aan toeging, over het toenmalige «klimaat»: de Oorlog, de Bevrijding, de «breuk in onze

* Voorpublicatie bij de anthologie van het werk van Georges Perec, *Ik ben geboren*, Amsterdam, De Arbeiderspers, 2003. (Privé-domein). De Stichting Auschwitz dankt de uitgeverij De Arbeiderspers van harte voor het mogelijk maken van deze voorpublicatie.

¹ *Robert Antelme ou la vérité de la littérature*, in : *Partisans*, n° 8, januari-februari 1963, p.121-134. De hier vertaalde fragmenten uit *L'espèce humaine* zijn van mijn hand. [vert.]

² André Schwarz-Bart is de auteur van *Le Dernier des Justes* (1959), een historische roman over de jodenvervolgving, die in 1959 de Prix Goncourt won [vert.]

beschaving». Maar natuurlijk worden zulke boeken zorgvuldig onderscheiden van de «echte» literatuur. Zodat je je kunt afvragen waarop die houding is gebaseerd: op een teveel aan eerbied (of kwaad geweten) ten aanzien van het verschijnsel van de kampen, met als gevolg dat de literatuur niet in staat wordt geacht er iets anders tegenover te stellen dan een onwaarsachtige, onmachtige weergave, dan wel op de gedachte dat de ervaring van een gedeporteerde, als zodanig, onmogelijk tot een kunstwerk zou kunnen leiden. Je kunt je afvragen of de literatuur wordt geringgeschat uit eerbied voor de concentratiekampen, of de concentratiekampen uit eerbied voor de literatuur. Intussen vormt die tweeslachtige houding een min of meer overkoepelende verklaring voor het werkelijke bereik - dat oppervlakkig is - en de werkelijke betekenis - die verdraaid wordt - van kampliteratuur.

Maar literatuur is een activiteit die niet losstaat van het leven. We leven in een wereld van woorden, van taal, van verhalen. Literatuur is niet het exclusieve voorrecht van iemand die elke avond een uurtje gewetensvolle onsterfelijkheid aan het wereldse leven ontrukkt en in de stilte van zijn studeervertrek liefdevol gestalte geeft aan wat anderen later in alle ernst «*de eer en rechtschapenheid van onze letteren*» zullen noemen. Literatuur is onlosmakelijk met het leven verbonden: het noodzakelijke verlengstuk van de ervaring, de vanzelfsprekende uitkomst ervan, de onontbeerlijke aanvulling erop. Elke ervaring opent de deur naar de literatuur en elke literatuur naar de ervaring, en de weg die van de een naar de ander voert - of dat nu zelf schrijven of lezen is - maakt een verbinding mogelijk van het fragmentarische en het omvattende, een overgang van het anekdotische naar het historische, een *va-et-vient* tussen het algemene en het bijzondere, tussen sen-

sibiliteit en luciditeit, wisselwerkingen die de basisstructuur van ons bewustzijn vormen.

Praten, schrijven is voor de gedeporteerde die terugkomt een even onmiddellijke, even sterke behoefte als zijn behoefte aan calcium, suiker, zonlicht, vlees, slaap of stilte. Het is niet waar dat hij kan verzwijgen en vergeten wat hij heeft meegemaakt. Eerst moet hij het zich herinneren. De wereld waarvan hij het slachtoffer was, moet hij uitleggen, hij moet erover vertellen, hij moet zich erboven verheffen.

«*De eerste dagen na onze terugkeer*», schrijft Robert Antelme, «*verkeerden we - allemaal denk ik - in een staat van ware verbijstering. We wilden praten, eindelijk gehoord worden. Er werd ons gezegd dat onze fysieke verschijning voor zichzelf sprak. Maar wij waren net terug, we brachten onze herinneringen, onze nog zo levende ervaring met ons mee, en we voelden een gekmakend verlangen om onder woorden te brengen wat ons was overkomen*».

Maar dan ontstaan de problemen. Het gaat erom getuigenis af te leggen van de wereld van het concentratiekamp. Maar wat is een getuigenis? Wanneer Robert Antelme aanstalten maakt om te gaan schrijven, bevat zowat elk tijdschrift een anekdote, een document of een getuigenis over de kampen. Tientallen boeken onthullen en vertellen wat er gebeurd is.

Maar soms vergissen getuigenissen zich, of mislukken ze. Tegenover de kampliteratuur is de houding van mensen al met al niet anders dan tegenover de kampwerkelijkheid: ze ballen hun vuisten, ze zijn verontwaardigd en ze zijn getroffen. Maar een poging om de kampwerkelijkheid te begrijpen en zich erin te verdiepen, doen ze niet. De Amerikanen die Robert Antelme in Dachau kwamen bevrijden, zeiden: «*Frightful*», en lieten het daarbij. En in *Un camp très ordinaire* vertelt Micheline Maurel

dat de vraag die ze na haar terugkeer het vaakst te horen kreeg, luidde : «*Hebben ze u verkracht ?*». Dat was het enige wat de mensen echt nieuwsgierig kon maken, het enige wat paste bij het beeld dat ze van de verschrikkingen hadden. Meer dan dat was er niet, meer dan dat konden ze niet bevatten, zich niet voorstellen ; en voor het overige beperkte hun reactie zich tot gemakkelijke compassie. Hoe dan ook, monotoon of spectaculair, de gruwelen werkten verdovend. De getuigenissen misten doel ; verstomming, verbijstering of woede werden de normale manieren van lezen. Maar dat was niet waar het om ging. Niemand wilde door te schrijven medelijden, vertedering of opstandigheid wekken. Waar het om ging was begrijpelijk te maken wat onbegrijpelijk was, te verwoorden wat niet te verwoorden viel.

«*Vanaf de eerste dagen*» schrijft Robert Antelme, «*leek de afstand die we ontdekten tussen de taal waarover we beschikten en de ervaring die voor de meesten van ons nog steeds in ons lichaam voortduurde, onoverbrugbaar. Moesten we dan maar aanvaarden dat we niet konden uitleggen hoe het zover met ons had kunnen komen ? Het was nog steeds gaande. En toch was uitleggen onmogelijk. Zodra we begonnen te vertellen, bleven de woorden ons in de keel steken. Zelf begonnen we toen wat we te zeggen hadden te beschouwen als iets onvoorstelbaars. Die wanverhouding tussen wat we hadden meegemaakt en wat we erover konden vertellen, werd later alleen maar bevestigd. We hadden hier dus inderdaad te maken met het soort werkelijkheid waarvan wordt gezegd dat zij elke verbeelding tart. Van toen af was het duidelijk dat we alleen door te kiezen, dat wil zeggen toch weer door middel van de verbeelding, konden proberen er iets over te zeggen*».

We denken de kampen te kennen omdat we de wachttorens, het prikkeldraad, de

gaskamers hebben gezien, of denken te hebben gezien. Omdat we het dodencijfer denken te kennen. Maar statistieken spreken nooit. Duizend doden of honderdduizend, dat maakt voor ons geen verschil. Foto's, aandenkens, gedenkstenen zeggen ons niets. In München staan voor de toeristen bordjes die hen wijzen op de mogelijkheid Dachau te bezoeken. Maar de barakken zijn leeg en schoon, het gazon is groen.

We menen te weten wat verschrikkelijk is. Het is een «verschrikkelijke» gebeurtenis, een «verschrikkelijk» verhaal. Er is een begin, een hoogtepunt en een einde. Maar we begrijpen niets. We begrijpen niets van altijddurende honger. Leegte. Afwezigheid. Het lichaam dat zichzelf opeet. Het woord «niets». We kennen de kampen niet.

De feiten spreken niet voor zichzelf - wie dat gelooft heeft het mis. En mochten ze wel spreken, dan kunnen we alleen maar concluderen dat we ze niet horen, of, erger nog, dat we ze slecht horen. De kampliteratuur is meestal in die fout vervallen. Zwichtend voor de naturalistische verleiding die kenmerkend is voor de sociaal-historische roman (het streven naar het «fresco»), stapelt men feit op feit op, levert men de ene na de andere uitputtende beschrijving van episodes waarvan men dacht dat ze intrinsiek betekenisvol waren. Maar dat waren ze niet. Ze waren het niet voor ons. Wij waren er niet bij betrokken. Die wereld bleef ons vreemd ; het was een stuk geschiedenis dat zich buiten onze gezichtskring had afgespeeld.

* * *

Om ons gevoelig te maken voor de wereld van het concentratiekamp, dat wil zeggen om van wat hém had getroffen iets te maken wat óns zou kunnen treffen, en om zijn bijzondere ervaring te laten opgaan in de onze, werkt Robert Antelme de feiten, thema's en omstandigheden van zijn deportatie uit en transformeert ze door ze te integreren in

een specifiek literair kader, terwijl in andere kampverhalen vrijwel steeds dezelfde elementaire narratieve kaders worden aangewend. En om te beginnen kiest hij ervoor geen beroep te doen op het spectaculaire en af te zien van alle onmiddellijke emotie, waar een lezer het maar al te gemakkelijk bij zou kunnen laten.

Toegegeven, daarin wordt hij geholpen door de bijzondere omstandigheden van zijn ervaring, aangezien zijn gevangenschap zich overwegend voltrok in een Kommando van weinig belang. Maar zijn afwijzing van het kolossale en het apocalyptische stoelt in werkelijkheid op een doelbewust streven, dat tot in de kleinste details bepalend is voor de compositie van zijn relaas en dat het zijn specifieke toon verleent: een tot dan toe onbekende eenvoud en alledaagsheid, waarin zelfs het *verraden* van de «werkelijkheid» geoorloofd is om die werkelijkheid doeltreffender te kunnen uitdrukken, om ons te beletten haar 'ondraaglijk' te vinden. Zo komen we haast niets te weten, en pas heel laat in het boek, over wat het voor de nog ongeschonden Antelme betekende te worden geconfronteerd met de wandelende geraamtes van de al iets oudere gevangenen. In alle andere werken uit de concentratiekampliteratuur is dat een passage die steevast zwaar wordt aangezet. Maar de plotselinge, grenzeloze ontdekking van het lijden en de verschrikking onthult de ware aard van het kamp niet, anders dan de bedoeling is, anders dan die dat voor de nieuwkomers *daadwerkelijk* deed; die ontdekking kan bij de lezer alleen maar onecht medelijden wekken, die gepaard gaat met een nauwelijks verhulde, vierkante weigering.

De afwijzing van het medelijden gaat nog verder. De wereld van het kamp wordt op een afstand gezet. Robert Antelme wil zijn ervaring niet behandelen als een geheel dat eens en voor al gegeven is, dat vanzelfsprekend is, dat geen verklaring behoeft. Hij

breekt die ervaring af. Hij problematiseert haar. Hij zou er genoeg mee kunnen nemen te *evoceren*, zoals hij er genoeg mee zou kunnen nemen zijn littekens te laten zien, zonder iets te zeggen. Maar tussen zijn ervaring en de onze plaatst hij het hele raster van een ontdekking, een geheugen en een bewustzijn die tot het uiterste gaan.

Wat impliciet blijft in andere kampverhalen is de *vanzelfsprekendheid* van het kamp en van de gruwelen, de vanzelfsprekendheid van een totale, in zichzelf besloten wereld, die *en bloc* wordt weergegeven.

Maar in *De menselijke soort* is het kamp nooit iets gegevens. Het dringt zich op, het verschijnt langzaam aan de oppervlakte. Het is de modder, dan de honger, dan de kou, dan de slaag, dan opnieuw de honger, de vlooiën. Dan alles tegelijk. Het wachten en de eenzaamheid. Het aan je lot overgelaten zijn. De ellende van het lichaam, de scheldpartijen. Het prikkeldraad en de stokslagen. De uitputting. Het gezicht van de SS'er, het gezicht van de *Kapo*, het gezicht van de *Meister*. Heel Duitsland, de hele horizon: het heelal, de eeuwigheid.

Het kamp staat niet gelijk aan ophangingen of crematoria. Het kamp bestaat niet uit kant-en-klare, in hun gewelddadigheid geruststellende beelden. Er is in *De menselijke soort* niet één «gruwelvisioen». Maar er is een tijd die zich voortsleept, een aarzelende chronologie, een heden dat niet aflaat, uren waar nooit een eind aan komt, ogenblikken van leegte en bewusteloosheid, dagen zonder datum, korte momenten van «individueel noodlot», uren van verlatenheid: «*Het leek alsof het nooit middag zou worden, alsof aan de oorlog nooit een eind zou komen ...*»

Er wordt niets *uitgelegd*. Maar elk weergegeven feit wordt uitvergroot, getransformeerd en geïntegreerd in een wijder gezichtspunt. Om het even welke gebeur-

tenis gaat steeds gepaard met de bewustwording van die gebeurtenis : de wereld van het kamp breidt zich uit en treedt aan het licht. Elk weergegeven feit wordt exemplarisch. Steeds wordt het verhaal onderbroken, het bewustzijn dringt de anekdote binnen en verdiept die, en dat moment van het kampleven wordt verschrikkelijk zwaar, vult zich met betekenis, vat in één moment het hele kamp samen, tot het uitmondt in een andere herinnering.

Het onmiddellijke, oneigenlijke beeld dat we er van de kampwerkelijkheid op nahouden, wordt tenietgedaan door het voortdurende pendelen tussen herinnering en bewustzijn, tussen het experimentele en het exemplarische, tussen het anekdotische stramien van een gebeurtenis en de overkoepelende duiding ervan, tussen de beschrijving van een verschijnsel en de analyse van een mechanisme, door het constante relativeren van het geheugen, door het projecteren van het bijzondere in het algemene en van het algemene in het bijzondere - stuk voor stuk methoden die specifiek zijn voor de literatuur, voor zover het bedrijven van literatuur bestaat in het ordenen van gevoelsmateriaal, het uitvinden van een stijl, het ontdekken van bepaalde relaties tussen de elementen van het verhaal, de rangschikking, samenhang en voortgang ervan. De wereld van het kamp, losgemaakt van conventionele betekenissen, geproblematiseerd en ter discussie gesteld, uiteengevallen, gaandeweg onthuld door middel van een reeks omtrekkende bewegingen die diep ingrijpen in onze sensibiliteit, wordt voor het eerst zo dwingend zichtbaar dat we ons er niet aan kunnen onttrekken.

* * *

Het basisprincipe van het concentratiekampstelsel is overal hetzelfde : het is de negatie. Negatie kan de vorm aannemen van onmiddellijke uitroeiing, maar dat is eigenlijk nog het eenvoudigste geval. Vaker

neemt negatie de vorm aan van trage vernietiging, eliminatie. De gedeporteerde mag geen gezicht meer hebben ; hij mag alleen nog strak vel over knokig been zijn. Kou, vermoeidheid, honger en uitputting moeten hem treffen, vernederd en verlaagd moet hij worden. Hij moet de aanblik bieden van een gedegeneerde mensheid, hij moet in vuilnisemmers graaien, schillen en rauw gras eten. Hij moet luizen en schurft hebben, hij moet vol ongedierte zitten. Hij moet zelf niets anders zijn dan ongedierte. Dan zal Duitsland beschikken over de tastbare bewijzen van de Duitse superioriteit.

Alle bekende onderdrukkingsmiddelen werden door de SS'ers gebruikt. Het algemeenste, doeltreffendste middel was het over één kam scheren van gewone strafgevangenen - oplichters, moordenaars, sadisten - en politieke gedeporteerden : de vijanden, op één hoop gegooid met de «schurken», werden zo ook zelf «schurken».

De bureaucratie van de kampen, de tot het uiterste doorgevoerde hiërarchie, de verdeling van verantwoordelijkheden, die een beperkt aantal SS'ers in staat stelde te heersen over een grote massa gevangenen, betekende voor een zeker aantal tussenpersonen dat ze niet hoefden te vrezen voor hun leven : *Lagerältesten*, *Kapo's*, *Vorarbeiter*, en degelijke. In een aantal kampen, en vooral in de grotere, werden na maanden of zelfs jaren van strijd die sleutelposities ingenomen door politieke gedeporteerden, omdat die het meest zelfbewust waren en het langst gevangen zaten. Binnen het concentratiekampstelsel slaagden zij erin een *legaliteit*, een discipline te vestigen die een daadwerkelijke, alomvattende solidariteit van de gevangenen behelsde, waarmee de SS-wet kon worden tegengegaan : instructies werden niet opgevolgd of hun strekking verdraaid, de meest bedreigde gevangenen werden beschermd, de gevaarlijkste gevangenen uit de weg geruimd.

In Buchenwald, een stad van veertigduizend inwoners, beheerste de clandestiene internationale organisatie alle kampactiviteiten. In Gandersheim, een Kommando van vijfhonderd man, hadden net als in de meeste kleine Kommando's strafgevangenen de overhand.

Het feit dat strafgevangenen het kamp beheersten, betekent dat de SS-wet wordt verergerd in plaats van tegengegaan. Hetgeen bijvoorbeeld met zich meebrengt dat discipline onmogelijk is, zodat de Kapo, die die discipline door middel van stokslagen *herstelt*, goed laat zien dat hij wezenlijk verschilt van degene die hij slaat en daarom verdient te leven en zelfs voorspoed te kennen; hetgeen bijvoorbeeld ook met zich meebrengt dat internationale solidariteit onmogelijk is, en dat Fransen en Italianen, Russen en Polen juist tegen elkaar worden opgestoot, omdat de conflicten die daaruit voortvloeien uiteindelijk zelfs het besef van een gemeenschappelijke vijand tenietdoen en de slinkse manoeuvres van de Kapo's in de kaart spelen.

«In Gandersheim was geen gaskamer of crematorium» [...] «de verschrikking», schrijft Robert Antelme, «is er niet overweldigend. De verschrikking is er duisterheid, volstrekt gebrek aan howvast, eenzaamheid, onophoudelijke onderdrukking, langzame vernietiging».

Zo laat het standaardkamp zich omschrijven. Het concentratiekamp-mechanisme slaat er ongehinderd toe. De onderdrukking kent

geen grenzen. De gedeporteerde zoekt vergeefs een toevlucht.

Gandersheim is het meest universele kamp. De gevaren zijn er het onaanzienlijkst, de kansen het kleinst. Er zijn geen speciale moordvoorzieningen, er wordt niet opgehangen, niet gefolterd. Maar leven is haast onmogelijk. De politieke organisatie van de gevangenen waarborgde nog enige bescherming voor een zeker percentage van de kampbevolking. Het bewind van de strafgevangenen maakt elke organisatie onmogelijk.

«Het zou onmogelijk worden om kameraden die al te snel verzwakten iets meer te laten eten. Onmogelijk degenen die te zwaar werk moesten doen ergens onder te brengen. Onmogelijk om gebruik te maken van Revier en Schonung⁵, zoals in andere kampen gebeurde».

Solidariteit is geen vanzelfsprekend metafysisch beginsel en evenmin een categorische imperatief. Solidariteit ontstaat bij de gratie van specifieke voorwaarden. Solidariteit is onontbeerlijk voor het voortleven van de groep, omdat de groepscohesie ervan afhankelijk is - zodra die onmogelijk wordt gemaakt, verschijnt de concentratiekampwereld in zijn zuiverste logica.

Zo is *De menselijke soort* behalve de alledaagse beschrijving van een concentratiekamp tegelijk ook de meest omvattende beschrijving ervan. Niet zozeer het onmiddellijke, massale uitroeien of de *selecties* zijn kenmerkend voor de wereld van het kamp,

⁵ De Revier is de ziekenboeg, Schonung een rusttijd in geval van lichte ziekte [vert.]

⁶ Niet terzake doende lijkt mij de interpretatie van criticus Jean-Louis Ferrier in een verhandeling over de schilder Lapoujade (Lapoujade ou les mécanismes de signification, in: Les Temps modernes, n° 179, maart 1961): «[...] Vertraagde bewegingen, zacht verzet van onze organen en onze botten, naarmate de mens wordt teruggedrongen tot de biologische grenzen van zijn wezen». Deze interpretatie van de levensdrift komt mij voor als een misvatting, die maar een verwaarloosbaar deel van het overlevingsinstinct verklaart, en waarschijnlijk het gemakkelijkste want passiefste deel. Juist op het moment dat de gedeporteerde zich het meest in zijn bestaan ontkend weet en voelt, wanneer hij niets menselijks meer meent te hebben, juist dan treedt zijn protest in het volle licht: zijn verzet is niet fysiologisch, het is organisch, dat wil zeggen totaal.

als wel de jaren, maanden en dagen van honger, kou en verschrikking. De verhalen van David Rousset (*Les Jours de notre mort*) of Jean Lafitte (*Ceux qui vivent*) golden voor de metropolen, immense sorteerinrichtingen als Buchenwald, Dachau of Mauthausen, waar soms oppermachtige organisaties een reële, doeltreffende clandestiene strijd konden leveren. Maar het concentratiekampmechanisme is er niet onvervalst aanwezig. We zien het door bevoorrechte ogen. We weten niet wat het precies voor effect heeft op een afzonderlijk individu, en toch kan alleen dat effect ons werkelijk raken, kan alleen dat effect voor ons voelbaar worden gemaakt. Met name het verslag van Jean Lafitte, dat op het niveau van de politieke ervaring misschien geldig blijft - en in 1947 was het zelfs van het grootste belang dat hij die ervaring voor ons boekstafte -, wordt voortdurend vertekend door een populistische, nationalistische verheerlijking van de strijd, door een *goedmoedige* beschrijving van het kamp, door een gesimplificeerde visie, die zelfs tot mystificatie leidt (een van de hoofdstukken heet *Gruwelvisioenen*, het daaropvolgende *De mooie momenten...*).

«Totale onderdrukking, totale ellende», schrijft Robert Antelme, «dreigt iedereen vrijwel volledig te doen vereenzamen. Klassebewustzijn en solidariteitsgevoel getuigen bij de onderdrukten nog van het behoud van een zekere gezondheid. Ondanks een paar oplevingen liep het bewustzijn van de politieke gevangenen hier groot gevaar een eenzaam bewustzijn te worden. Maar hoe eenzaam ook, dat bewustzijn bleef zich verzetten. Afgesneden van het lichaam van de anderen, geleidelijk aan afgesneden van het eigen lichaam, vocht ieder nog voor het leven dat hem restte en dat hij wilde behouden».

* * *

In leven blijven is allicht een kwestie van geluk. Maar in laatste instantie verklaart geluk niets. Tijdens Robert Antelmes gevangenschap waren er momenten die zich aan zijn controle onttrokken. Dat hij toen niet stierf, kwam doordat hij bofte, of zich op een automatisme verliet, of doordat iemand onverhoopt een reddende hand reikte. Er waren andere momenten waarover hij wel meester bleef. Op die momenten triomfeerde hij over de dood.

De menselijke soort is het relaas van die triomf.

Het «normale» leven negeert de dood. «Iedereen werkt en eet in het besef van de eigen sterfelijkheid, maar het stuk brood is niet onmiddellijk wat de dood terugdringt.» Maar juist in dat opzicht is de gedeporteerde aangetast. Omdat men er alles aan doet om hem te laten doodgaan, omdat dat het lot is waartoe hij door de SS is voorbestemd, valt zijn leven samen met zijn pogingen niet dood te gaan. In leven blijven en leven vallen samen in die ene lichamelijke wilsinspanning om niet te bezwijken.

In leven blijven is in de eerste plaats een kwestie van bewustzijn. Het is de «*haast biologische aanspraak op het feit dat men behoort tot de menselijke soort*»: het is de bewustwording van het eigen lichaam als onvervreembare totaliteit, de ontdekking van het eigen ik als onverwoestbare singulariteit⁶.

Tegenover de noodzaak van de almachtige, alomtegenwoordige dood moet de noodzaak van het leven staan. Zoals je overal en altijd «*elk toevallig moment van rust te baat moet nemen [...], moet gaan zitten op de eerste de beste plek en het je gemakkelijk moet maken, al was het maar voor een ogenblik [...]*», zo moet je altijd en overal de ruimte, de dingen, de anderen «*tarten*» en «*ondervragen*». Je moet de SS-wet ontkennen, aantonen hoe bespottelijk, hoe ver-

geefs, hoe volkomen onmogelijk hij is, hoe onherroepelijk hij zal ondergaan.

De SS'er, een «*God met de kop van een huursoldaat*», leeft in een wereld waar hij almachtig is. Maar die macht is gezichtsbedrog. De SS'er vermag niet alles. De gedeporteerde ontdekt al snel dat hij enkel en alleen over hem, gedeporteerde, werkelijk macht heeft; hij heeft geen macht over de natuur, over de dingen. De wagon ontglipt hem, en de boomschors en de wolken. Het fluiten van een locomotief is een bevel waaraan hij, *net als iedereen*, heeft te gehoorzamen. Hij kan zich er niet aan onttrekken, hij kan het zijn wet niet voorschrijven.

De SS'er staat machteloos tegenover wat niet de mens is. Maar al gauw stort ook zijn macht over de mens zelf in: «*De SS'er is opgehouden, hij heeft er genoeg van. De kameraden staan rechtop. Hij komt op ze af, kijkt ze strak aan. Hij heeft geen zin om ze nog iets anders te laten doen, hij kijkt ze aan maar weet niets anders te bedenken. Hij is een moment tekeergegaan en ziet ze daar nu weer staan, buiten adem maar ongeschonden, voor hem. Hij heeft ze niet doen verdwijnen. Om te zorgen dat ze niet langer naar hem kijken zou hij zijn revolver moeten trekken, ze moeten doodschieten. Hij blijft ze een tijdje aankijken. Niemand beweegt. De stilte, die heeft hij bewerkstelligd. Hij schudt zijn hoofd. Hij is de sterkste, maar zij zijn er nog, en ze moeten er zijn opdat hij de sterkste is; hij komt er niet uit*».

Alles verraadt de SS'er. Zijn onmacht is flagrant. Omdat hij niet alles vermag, vermag hij niets meer. Hij is nergens meer. Hij staat machteloos tegenover de taal en tegenover het geheugen. Hij heeft geen macht over de zondagen, geen macht over de slaap. Hij kan de nachten niet volledig afschaffen. Hij kan niets beginnen tegen de westenwind, tegen het Westen, tegen de vliegtuigen die boven Duitsland vliegen, tegen het ka-

nongebulder. Hij kan de Geschiedenis niet stopzetten.

De «gloeiende grens» van het prikkeldraad, die het kamp scheidt van de onschuldige ruimte van het Duitse platteland, scheidt ogenschijnlijk twee werelden. Je hebt de gewone wereld, het gewone leven, het leven van huizen, stoelen, winkels, het leven waarin iemand die zegt «*ik ga naar buiten*», daadwerkelijk naar buiten gaat. En die andere, de verboden wereld, de wereld van de dood, waar de doodskop en de knoken van het SS-embleem heersen, waar ellendige wezens leven, ongedierte, vijanden van Duitsland, «schurken», stront.

Maar die twee werelden zijn een leugen, ze laten zich niet scheiden: «*Het opgedirkte voorkomen van alle dingen op het platteland, dat ons tijdens het transport uit Buchenwald zo had getroffen, werd nu provocerend. De leugen van de eerbaarheid van die man, de leugen van zijn zoetsappige kop en zijn burgermanswoning, was gruwelijk. Misschien wekte de openlijke razernij die de SS'ers in alle rust aan den dag legden wel minder haat dan de leugen van die nazi-burgerij, die die razernij aanwakkerde, afschermdde, voedde met haar bloed en haar "waarden"*».

Er zijn niet twee werelden, er zijn alleen mensen die wanhopige pogingen doen om anderen te ontkennen. Maar vooral dat laatste is onmogelijk: «*Hier is het beest overdadig, hier is de boom de godheid, en wij kunnen beest noch boom worden. Dat blijft buiten ons bereik en de SS'ers kunnen het niet binnen ons bereik brengen. En juist op het moment dat het masker zijn afschuwelijkste gezicht heeft aangenomen, op het moment dat het ons gezicht gaat worden, valt het*» [...] «*Het ergste slachtoffer kan niet anders dan vaststellen dat de macht van de beul, in zijn ergste vorm, geen andere kan zijn dan die van een mens: de macht om te moorden. Hij kan een mens doden, maar hij kan hem niet in iets anders veranderen*».

Die nadrukkelijke aanspraak op de menselijke soort, dat primaire besef van het feit dat het menszijn van de mens onmogelijk kan worden ontkend, geeft betekenis aan de poging in leven te blijven, richt en stuurt die poging. Dat besef staat aan de wieg van een nieuwe solidariteit, die niet langer actief is, want het is de rol van de *Kapo's* die te beletten, maar impliciet - een solidariteit die gestalte krijgt door wat de gedeporteerden *samen* te verduren hebben. Het bewerkstelligt een nieuwe verhouding van de gedeporteerde tot zijn lichaam, tot zijn eigenheid, tot zijn individuele geschiedenis (zijn verleden en zijn herinneringen, zijn heden, zijn mogelijke toekomst), tot de anderen. Het projecteert op het concentratiekamp-systeem de helderheid van een omvattender systeem, de uitbuiting van de mens door de mens, waarin de zin en de doeltreffendheid van de strijd kunnen worden herwonnen : *«Ook de meest verachte proletariër kan terugvallen op zijn redelijkheid. Hij is minder alleen dan degene die hem veracht, die steeds minder ruimte heeft en onvermijdelijk steeds eenzamer, steeds machtelozer wordt. Hun belediging heeft geen vat op ons, zomin als zij vat hebben op de nachtmerrie die wij zijn in hun hoofd : keer op keer in ons bestaan ontkend, zijn we er nog altijd».*

«[...] De ervaring van iemand die schillen eet is een uiterste toestand van verzet. Die ervaring verschilt niet wezenlijk van de extreme ervaring van het proletariërsbestaan. Alles is aanwezig : om te beginnen de verachting van degene die de onderdrukte in een dergelijke toestand dwingt en alles doet om hem erin te houden, zodat die toestand ogenschijnlijk alles zegt over diens persoon en tegelijkertijd hem, de onderdrukker, rechtvaardigt. Verder de aanspraak op de hoogste waarden, die tot uiting komt in de hardnekkigheid waarmee iemand eet om in leven te blijven. [...] Er waren er veel die

schillen aten. Ongetwijfeld waren ze zich meestal niet bewust van de grootsheid die aan die daad kan worden toegekend. Eerder waren ze gevoelig voor de neergang die ermee werd bevestigd. Maar wie schillen raapt kan zich niet verlagen, zomin als de proletariër zich kan verlagen - die «laag-bij-de-grondse materialist», die hardnekkig eisen blijft stellen, onophoudelijk blijft strijden voor zijn eigen bevrijding en die van iedereen».

Juist in die eenheid, in dat bewustzijn, zal de SS'er ten onder gaan. Dat is wat hij niet kan bevatten : in een wereld die de neergang moet bevestigen, wordt neergang een menselijke waarde. Wie nog een gezicht heeft, wie spieren heeft, wie genoeg te eten krijgt, is en kan niet anders zijn dan een moordenaar. Nooit zal de *menselijke gedaante* van wie een echt gezicht heeft weten te behouden een even kolossale leugen in zich hebben geborgen. Nooit zal achter steenpuisten, wonden, grijze schedels zoveel kracht zijn schuilgegaan :

«Nú, terwijl we leven, als afval, triomfeert ons gelijk. Het is waar dat dat niet te zien is. Maar hoe kleiner de kans dat jullie er ook maar iets van merken, hoe onontkoombaarder ons gelijk. [...] Begrijp dit goed : jullie hebben ervoor gezorgd dat het gelijk, de redelijkheid zich transformeert tot bewustzijn. Jullie hebben de eenheid van de mens hersteld. Jullie hebben het onwrikbare bewustzijn gefabriceerd».

* * *

Van de weg die Robert Antelme aflegde, en die hem in staat stelde het kamp te overleven door het kampmechanisme te onderzoeken en aan te vechten, geeft *De menselijke soort* ons het spoor terug : gebeurtenissen en feiten vonden plaats, die door de tijd werden verbrijzeld, door het geheugen werden opgeslokt. Dagen en nachten gingen

voorbij en vervaagden. Het waren weken, maanden van somnambulisme.

Toen hij terugkwam, begon Robert Antelme te schrijven. Om ervoor te zorgen dat zijn terugkeer zinvol was, dat zijn uitgestelde dood een overwinning werd, moest uit die verwarde, ongedifferentieerde, ontoegankelijke massa, nu eens overweldigende machinerie, dan weer erbarmelijke alledaagsheid, een samenhang voortkomen, die zijn herinneringen verbond en rangschikte en zijn ervaring voorzag van een noodzak.

Die transformatie van een ervaring in taal, die mogelijke relatie tussen onze sensibiliteit en een universum waarin zij teniet wordt gedaan, kan nu worden aangemerkt als het meest volmaakte voorbeeld, in de hedendaagse Franse productie, van wat literatuur kan zijn.

In het schrijven lijkt tegenwoordig de mening opgeld te doen dat het ware doel van de literatuur maskeren, niet onthullen is. Overal en altijd wordt ons gevraagd het raadsel, het onverklaarbare te voelen. Het onuitsprekelijke is een waarde. Het onzegbare is een dogma. Alledaagse gebaren zijn maar net opgeschreven of ze worden leugenachtig. Woorden zijn verraderlijk. Ons wordt gevraagd tussen de regels door dat onbereikbare doel te lezen waarnaar elke authentieke schrijver hoort te reiken : stilte.

Niemand doet een poging de werkelijkheid te ontwarren, vooruit te komen, al was het maar stap voor stap, te begrijpen. Het aards gewemel is een valstrik waar we in worden gelokt. De werkelijkheid lost op in de overdaad aan gewaarwordingen : de wereld, de woorden, niets heeft meer betekenis.

De literatuur heeft haar macht verloren ; ze zoekt in de wereld naar tekens van haar nederlaag : kale muren, heidevelden, lange gangen, versteende luxehotels, onmogelijke herinneringen, lege blikken - de angst dringt

overal door. De wereld verstart, wordt tussen haakjes gezet.

Maar het is niet mogelijk om de wereld uit de weg te gaan. De geschiedenis is niet, zoals Joyce zei, «*een nachtmerrie waaruit ik wil ontwaken*». Een ander leven hebben we niet. Zelfs als dat leven, zoals voor Robert Antelme, het leven van de kampen was. Het is intuïtief gemakkelijker in de kampen een gruwelijke wereld te zien, waarvan we nooit echt goed begrijpen hoe die heeft kunnen bestaan. Maar die wereld hééft bestaan. Het is intuïtief gemakkelijker en geruststellender in de wereld van vandaag iets te zien wat we niet kunnen beheersen. Maar die wereld bestaat. En het fameuze universum dat «*kafkaësk*» wordt genoemd, waarin men maar al te snel een geniale voorafschaduwning wil zien van onze grote moderne «*rampen*», biedt geen verklaring : men maakt eruit op dat het «*mens-zijn*» zucht onder een eeuwige vloek, een metafysische angst, een verbod. Maar dat is niet waar het om gaat.

We hoeven ons niet los te maken van de wereld, we hoeven de ondoorgrondelijkheid van de wereld ook niet over ons af te roepen omdat we er soms, onder welbepaalde omstandigheden, binnen een geschiedenis die de onze is, weleens aan twifelen of het ons ooit zal lukken de wereld te doorgronden. Een relatief bevoorrecht deel van onze planeet kent de angst voor de geschiedenis (of denkt die te kennen), de angst voor een tijdsgewricht dat maar niet wil lijken op het beeld dat we ons er koppig van blijven vormen, de angst voor de monsterlijke techniek («*zal zij de mens verzwelgen ?*»), de angst voor het geheugen en voor de tijd die voorbijgaat. Maar de vragen die gesteld moeten worden, stellen we slecht.

We vergissen ons. We kunnen de wereld beheersen. Robert Antelme levert ons het onweerlegbare bewijs. Die man, die vertelt en vragen stelt, die strijdt met de geringe middelen waarover hij kan beschikken, die

aan de gebeurtenissen hun geheimen ont-futselt, die hun zwijgen weigert, die definiëert en contrasteert, die weergeeft en afweegt, geeft de literatuur een zin terug die ze kwijt was. De wil om te spreken en gehoord te worden, de wil om te verkennen en te kennen, die de kern vormt van *De menselijke soort*, mondt uit in een grenzeloos vertrouwen in de taal en in het schrijven, een vertrouwen waar alle literatuur op teruggaat, al blijft *De menselijke soort* enigszins buiten de literatuur staan, door de inzet ervan en vanwege het lot dat onze cultuur voorbehoudt aan wat «getuigenissen» wordt genoemd. Maar juist door het uitspreken van het onuitsprekelijke, dat daarmee wordt voorbijgestreefd, slaat de taal een brug tussen de wereld en ons en brengt zodoende de fundamentele verbinding tot stand tussen het individu en de geschiedenis, die de grondslag van onze vrijheid vormt.

Op dat niveau worden taal en tekens opnieuw ontcijferbaar. De wereld is niet langer de chaos die inhoudsloze woorden wanhopig trachten te beschrijven. De wereld is een levende, lastige werkelijkheid, die door de macht van woorden beetje bij beetje wordt veroverd. Zo begint literatuur, wanneer, door de taal en in de taal, die transformatie begint, die allesbehalve vanzelfsprekend en voor de hand liggend is, waarmee een individu tot bewustzijn kan geraken doordat hij de wereld uitdrukt, doordat hij zich richt tot de anderen. Door zijn beweging, door zijn methode en ten slotte door zijn inhoud geeft *De menselijke*

soort gestalte aan de waarheid van de literatuur en de waarheid van de wereld.

(1963)

(Uit het Frans vertaald door Rokus Hofstede)

Résumé :

Georges Perec a vécu la guerre d'une façon bien particulière. Enfant caché, ayant perdu ses parents, il s'est recréé, après la guerre, une vie au sein de la famille d'une de ses tantes. Plus tard Georges Perec, ayant commencé à écrire, s'est révélé l'un des plus grands écrivains de la littérature française de l'après-guerre. Souvent, la guerre et le judéocide sont indirectement présents dans ses romans et essais. La parution de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme - une réflexion lucide et magistrale sur la vie dans les camps de Buchenwald et de Gandersheim - fut une des rares occasions qu'il a saisi pour s'exprimer plus explicitement sur ce sujet délicat. Nous remercions vivement Rokus Hofstede pour la traduction de ce récit de Georges Perec ainsi que la maison d'édition Arbeiderspers (Amsterdam) pour l'autorisation qu'ils nous ont accordé pour la publication de sa traduction en néerlandais. Il s'agit d'une pré-publication des essais de Georges Perec intitulés *Ik ben geboren* (Amsterdam, Arbeiderspers, 2003). Le texte en français a été publié en 1963 dans le n° 8 (janvier-février) de la revue *Partisans* et fut réédité sous le titre *L.G., Une aventure des années soixante*, Seuil, «La librairie du XX^e siècle», 1992, pp. 87-114.

FRANCK SCHWAB

*Professeur d'histoire et de géographie
au collège Montaigu de Jarville-la-Malgrange
Membre du comité national de l'A.P.H.G.
(France).*

La mémoire de la Shoah, l'Europe et l'enseignement de l'histoire au crible des journées de Strasbourg (15-18 octobre 2002)*

Ces journées ont été marquées par le déroulement concomitant, à l'intérieur du Palais de l'Europe, de trois manifestations tout à la fois distinctes et étroitement complémentaires les unes des autres : la réunion du Groupe d'Action International pour la mémoire de la Shoah (G.A.I.S.), la tenue d'un colloque sur le thème «Enseignement de la Shoah et création artistique» et la conférence des Ministres de l'Éducation des pays membres du Conseil de l'Europe et/ou signataires de la Convention culturelle européenne qui ont décidé d'instituer une «journée de la mémoire de la Shoah et de la prévention des crimes contre l'Humanité» dont M. Xavier Darcos a annoncé qu'elle se dérou-

lerait, pour la France, chaque 27 Janvier, date anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz.

La conférence de Stockholm

Cette décision, comme l'ensemble des manifestations qui ont été organisées à Strasbourg, trouvent leur source dans les orientations pionnières qui avaient été fixées par la conférence de Stockholm en janvier 2000.

Le troisième Forum international sur la Shoah, qui s'était déroulé dans la capitale suédoise, avait en effet été le premier à aborder le thème de l'éducation et de la trans-

* Article paru dans «Historiens et Géographes» n° 382, mars 2003.

mission de la mémoire du génocide à l'échelle mondiale.

La France avait alors annoncé, par la voix de son Premier ministre, et pour ce qui la concernait en propre, outre une participation accrue au financement des travaux d'aménagement du mémorial du martyr juif inconnu de l'île de la Cité à Paris, outre aussi la traduction et la diffusion d'un manuel suédois «à succès» sur la destruction des Juifs d'Europe, le bientôt célèbre *Dites-le à vos enfants* que l'on retrouva rapidement dans tous les établissements scolaires du pays, la création d'une Fondation pour la mémoire de la Shoah financée, pour l'essentiel, par la restitution des biens qui avaient été spoliés à la communauté juive durant la guerre.

Cette fondation, qui a vu officiellement le jour le 26 décembre 2000, a été l'un des organisateurs du colloque de Strasbourg, de même qu'elle a été partie prenante à la conférence des ministres qui a suivi, à travers la personne, ô combien représentative, de sa présidente, Mme Simone Veil.

Les Etats réunis à Stockholm s'étaient également proposés de mettre en place une «task force» internationale destinée à élaborer une réflexion approfondie sur les moyens de perpétuer la mémoire de la Shoah ainsi que de renforcer la recherche et l'éducation à son sujet.

C'est ainsi qu'est né le G.A.I.S. que la France préside jusqu'en février, et qui a voulu se réunir à Strasbourg.

Dernier lien enfin avec Stockholm, et non le moindre, l'engagement que les participants au Forum avaient souscrit, dans leur déclaration finale, d'encourager «l'instauration d'une journée annuelle du souvenir de la Shoah», engagement qui a solennellement été accompli, à l'échelle européenne, par la Conférence des Ministres de l'Education réunie à Strasbourg le 18 octobre.

Le Conseil de l'Europe

Ces journées de Strasbourg sont donc bien d'abord l'aboutissement d'un processus et d'une dynamique enclenchés à Stockholm.

Mais elles sont aussi, et le lieu même où les manifestations se sont déroulées le souligne à l'évidence, l'aboutissement d'un autre processus et d'une autre dynamique qui ont pu se croiser avec les précédents et qu'a enclenché - de son propre côté et depuis très longtemps - le Conseil de l'Europe.

La création de cette organisation en 1949 a voulu répondre, il faut le rappeler, à trois objectifs principaux : protéger, renforcer et promouvoir les droits de l'Homme, promouvoir la conscience de l'identité européenne, rechercher des solutions communes aux grands problèmes et enjeux de la société européenne.

Dans un passé récent, le Conseil de l'Europe a ainsi lancé plusieurs programmes visant à accélérer les réformes démocratiques en cours dans les pays d'Europe centrale et orientale afin de rendre plus facile l'intégration progressive de cette «autre Europe» aux structures de coopération internationales existant à l'Ouest.

Mais qu'il porte son action vers l'Est, l'Ouest ou quelque autre point cardinal que ce soit, le Conseil de l'Europe a toujours vu, et voit encore, dans la culture et l'éducation l'un des principaux moyens d'atteindre ses buts.

Dès 1954, a ainsi été rédigée une Convention culturelle européenne - aujourd'hui signée par 48 Etats, dont certains extérieurs au Conseil, comme le Saint-Siège, la Bosnie-Herzégovine ou la République Fédérale de Yougoslavie - qui permet à l'institution européenne de s'impliquer très fortement dans le domaine éducatif.

Cette implication passe par la mise en oeuvre de différents projets pédagogiques, mais aussi par la formulation d'un certain nombre de recommandations aux Etats.

Projets et recommandations :

Pour ce qui concerne l'enseignement de l'histoire, il existe, par exemple, un projet intitulé « Apprendre et enseigner l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle » qui, à partir de l'élaboration et de la diffusion d'un matériel pédagogique approprié, a voulu d'une part inciter les enseignants à poser les bases d'une lecture européenne de l'histoire, d'autre part sensibiliser leurs élèves au respect des autres points de vue nationaux ainsi qu'à l'appréhension d'une « plus grande Europe ».

Mais parce qu'elles s'adressent directement aux autorités des pays membres, les recommandations exercent une influence plus décisive encore.

La dernière en date, qui a été adoptée le 31 octobre 2001 par le comité des Ministres, et qui est relative à « l'enseignement de l'histoire en Europe au XXI^{ème} siècle », affiche une conception très généreuse et fraternelle de cet enseignement, comme on est en mesure de l'attendre, d'ailleurs, d'un texte élaboré par un organisme profondément imprégné des valeurs démocratiques et humanistes.

La recommandation adoptée porte ainsi, dans son annexe, que l'enseignement de l'histoire *ne peut être un instrument de manipulation idéologique, de propagande ou de promotion de valeurs ultranationalistes, xénophobes, racistes ou antisémites et intolérantes* mais qu'il devrait *permettre de développer chez les élèves la capacité intellectuelle d'analyser et d'interpréter l'information de manière critique et responsable à travers le dialogue, la recherche des faits historiques, et grâce à un débat ouvert fondé sur une vision plurielle, en particulier sur les questions controversées et sensibles*. De la sorte, l'enseignement de l'histoire devrait

aussi être un facteur décisif de réconciliation, de reconnaissance, de compréhension et de confiance mutuelle entre les peuples et jouer un rôle essentiel dans la promotion de valeurs fondamentales telles que la tolérance, la compréhension mutuelle, les droits de l'homme et la démocratie.

Pour mieux atteindre ses buts, le comité des Ministres pense que l'histoire se doit de *montrer les relations historiques continues entre les niveaux local, régional, national et européen et promouvoir l'enseignement des moments ou des faits de l'histoire dont la dimension européenne est la plus évidente - en particulier les événements et courants historiques et culturels fondateurs de la conscience européenne.*

On n'est pas très loin, dans la lettre comme dans l'esprit, de ce qu'avait proposé, à peu près à la même époque, Dominique Borne, au fil d'un article paru dans la revue « Vingtième Siècle » (numéro 71 de juillet-septembre 2001) et qui avait pour titre « Comment l'enseigner » (sous-entendu : « l'Europe »).

L'historien et inspecteur général français y avançait que la mise en relation de différents « territoires-temps » a l'intérêt pédagogique de *démontrer que chacun se reconnaît dans plusieurs « histoires-mémoires » de référence* et qu'ainsi la perspective européenne, en multipliant les approches comparées *efface non les nations mais les exclusivismes nationaux.*

Il proposait ensuite d'articuler une histoire de l'Europe autour de quelques grands thèmes fédérateurs tels que l'histoire des nations, des villes, des élites savantes ou des luttes sociales. Et parce qu'il faut savoir appeler un chat un chat lorsqu'on a prétention à éduquer, il adressait, pour finir, une nécessaire mise en garde contre la tentation d'un enseignement édulcoré de l'histoire en ces termes : *ce serait duperie que de dérouler la linéarité d'une histoire de l'Europe des*

valeurs affirmant patiemment, des humanistes aux Lumières, les droits de l'homme, la liberté, la démocratie. L'Europe, l'histoire doit le dire, a bafouillé ses valeurs, contredit ses principes et bien souvent bradé ses héritages. Ainsi enseigner l'histoire de l'Europe c'est enseigner aussi Auschwitz, c'est-à-dire le plus terrible des reniements et sans doute le seul vrai lieu de mémoire puisque, niant toutes les valeurs, il les affirme en creux.

L'évocation d'Auschwitz, en conclusion de l'article, nous ramène tout droit au contenu de la recommandation adoptée par le comité des Ministres, car parmi les nombreux objectifs que ce document assigne à l'enseignement de l'histoire, on trouve aussi clairement affirmé celui d'être *un instrument de la prévention des crimes contre l'humanité*.

Il était dès lors logique que des rencontres sur la mémoire de la Shoah soient organisées dans l'enceinte du Palais de l'Europe et que le Conseil du même nom se retrouve partie prenante, en liaison étroite avec les organismes nés de la conférence de Stockholm, dans la création d'une «journée de la mémoire de la Shoah et de la prévention des crimes contre l'humanité».

Le colloque

Le colloque «Enseignement de la Shoah et création artistique» s'est déroulé le jeudi 17 octobre autour de quatre ateliers qui avaient respectivement pour thème les Arts plastiques, le Cinéma et la Télévision, le Théâtre et la Littérature, la Muséographie.

Chaque atelier a tenu séance toute la journée avec le même président et le même rapporteur, à savoir M. Daniel Payot, professeur de philosophie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg et M. Marc Jimenez, professeur d'esthétique à Paris I pour l'atelier Arts plastiques ; Mme Marie-José Mondzain, professeur de philosophie à l'EHESP et M.

Jean-Michel Frodon, journaliste et critique de cinéma au journal *Le Monde* pour l'atelier Cinéma et Télévision ; Mme Annette Wieviorka, professeur d'histoire à Paris I et M. Claude Mouchard, professeur de Littérature française à Paris VII pour l'atelier Théâtre et Littérature ; Mme Laurence Sigal, conservatrice du musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris et Mme Lena Stanley-Clamp, directrice de l'Institute for Jewish Policy Research à Londres pour l'atelier Muséographie.

Chaque atelier a été animé par huit intervenants qui se sont partagés à peu près également entre les séances du matin et de l'après-midi.

Les participants se sont vus assigner un atelier par demi-journée. Pour ma part, j'ai assisté le matin à la séance de l'atelier Muséographie et, l'après-midi, à celle de l'atelier Cinéma et Télévision.

Si ce dernier a offert un plateau d'intervenants très relevé, avec notamment les cinéastes Claude Lanzmann (l'auteur de «Shoah», 1985), Emmanuel Finkiel (l'auteur de «Voyages», prix Louis-Delluc du premier film, 1999), Radu Mihaileanu (l'auteur de «Train de vie», 1998), ou encore de Jérôme Clément, président de la chaîne franco-allemande «Arte», les débats ont été très contradictoires et n'ont malheureusement pas débouché sur grand chose d'intéressant.

Il en a été différemment de l'atelier Muséographie qui a vu Mme Sigal insister, dans son exposé introductif, sur les changements fondamentaux que connaissent les musées de la Shoah depuis plusieurs années.

En substance, la conservatrice du musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme constata que de simples lieux de mémoire à l'origine, réalisés le plus souvent par et pour les victimes, ces musées sont devenus aujourd'hui des lieux d'éducation dont les commanditaires publics ou privés aimeraient qu'ils

supplément à toutes les défaillances de l'enseignement scolaire, et qui, en tout cas, ont de plus en plus vocation de s'adresser à toutes sortes de publics.

Ils sont devenus aussi, à une époque où la génération du génocide disparaît progressivement, des instruments de la preuve qui doivent élaborer des stratégies d'efficacité pour convaincre l'ensemble de leur public de la vérité qu'ils affirment.

Afin d'éduquer et de prouver, les musées de la Shoah se voient donc astreints de «mettre en scène», sinon de scénariser, le passé et, toujours, d'en fournir une représentation qui place le visiteur face à deux devoirs : celui de la Mémoire (se souvenir) et celui de la Transmission (dire et mettre en garde).

Mme Sigal acheva son propos en constatant que la représentation élaborée par le musée laisse en général peu de place à l'interprétation personnelle du visiteur - puisqu'un discours lui est tenu auquel on lui demande d'adhérer - mais que néanmoins la représentation comme le discours peuvent, dans leur style et dans leur contenu, varier assez fortement d'un pays à l'autre.

On en eut une confirmation quasi immédiate par les interventions qui suivirent.

Mme Suzanne Bardgett, chef du projet «Holocaust Exhibition» à l'Imperial War Museum de Londres, mit en effet l'accent sur une certaine approche britannique qui vise à vouloir informer et responsabiliser le visiteur en ne présentant que des faits, sans chercher à théâtraliser le passé ni à susciter, à toute force, une réaction émotionnelle.

A l'inverse, M. Jacek Nowakowski, responsable des collections à l'United States Holocaust Memorial Museum de Washington, illustra, de son côté, l'approche américaine qui vise, elle, à impliquer au maximum le visiteur dans l'histoire de la Shoah, en faisant en sorte que cette histoire

finisse par devenir «son» histoire, indépendamment de ses croyances ou de son origine ; qui vise aussi à bouleverser ce visiteur en suscitant chez lui la réaction émotionnelle la plus forte possible, et à stigmatiser enfin la passivité de tous ceux et de toutes celles qui n'avaient rien fait, pendant la guerre, pour sauver des Juifs.

L'architecte chargé d'aménager à Paris le Mémorial du Martyr juif inconnu, M. François Pin, incarna, à la fin de la séance, une sorte de voie moyenne entre la position américaine et la position britannique.

Il indiqua d'abord que c'est l'articulation du travail sur l'espace et du travail sur le sens qui fait la force d'un lieu et que, dans tous les cas, le cadre du musée ne doit pas être le commentaire immédiat de ce qu'il montre, au risque d'en «faire trop» et de tomber dans le «décor».

Il souligna ensuite que si tout musée doit faire preuve d'exigence historique en rappelant précisément les faits et en s'appuyant sur une base chronologique solide, il ne fallait pas craindre, quant au reste, d'exposer un trop grand nombre de «matériaux», car c'est au contraire l'abondance de ceux-ci qui restitue la complexité de l'histoire. En outre, c'est elle surtout qui doit permettre au visiteur de se construire sa propre exposition, de manière véritablement interactive, à travers les différents niveaux de lecture qui lui sont proposés.

Enfin, l'architecte se montra attaché à ce que le musée établisse, chaque fois que possible, un lien entre le passé et le présent, entre la grande histoire - celle des «décideurs» - et la petite - celle des individus anonymes - car c'est l'établissement de ce lien qui, pour lui, suscite l'émotion véritable et qui amène, au bout du compte, le visiteur à se sentir vraiment concerné par ce qui a eu lieu.

La conférence des Ministres de l'Education

La conférence des Ministres de l'Education des Etats parties à la Convention culturelle européenne s'est tenue le vendredi 18 octobre, dans l'hémicycle du Palais de l'Europe, en présence des membres du G.A.I.S. et des participants au colloque de la veille.

Après avoir rappelé le rôle fondateur qu'a joué la conférence de Stockholm dans le domaine éducatif, puis le rôle propre que le Conseil de l'Europe joue également à ce niveau, le secrétaire général de cette même organisation, M. Walter Schwimmer, passa ensuite la parole au Ministre français délégué à l'enseignement scolaire, M. Xavier Darcos, qui présida le restant de la séance.

Celui-ci rappela d'abord les différentes actions engagées par la France dans le champ de la mémoire, depuis la déclaration initiale que le président Chirac avait faite le 16 juillet 1995, au jour anniversaire de la rafle du Vel' d'Hiv', et qui avait constitué une véritable reconnaissance des *fautes commises par l'Etat* durant les heures noires de l'occupation.

Il insista ensuite sur la nécessité d'enseigner la Shoah aux jeunes afin d'en montrer *le caractère inouï et irréductible* et d'enrayer ainsi la tendance actuelle à la banalisation qui se répand dans le grand public et qui représente aujourd'hui, selon M. Darcos, le principal danger contre la mémoire de la Shoah, loin devant le négationnisme dont les affabulations restent limitées à quelques cercles clairement circonscrits.

Il demanda enfin que ne soit pas négligé, à travers l'étude du nazisme, l'enseignement des causes premières du drame et que, d'une manière plus générale, l'Europe soit enseignée aux jeunes dans tout ce qu'elle a pu faire de bien comme de mal au cours de son long passé.

Dans l'intervention qu'elle effectua ensuite, Mme Simone Veil fit à son tour, et peut-être plus encore que M. Darcos, un vibrant plaidoyer en faveur de l'enseignement de l'histoire.

Pour l'ancienne déportée d'Auschwitz, en effet, *l'ère des témoins s'achève* et il est nécessaire d'envisager la façon dont sera abordé demain l'enseignement de cet événement qui aura été unique dans l'histoire des Hommes et qui *fait partie intégrante de notre identité nationale et européenne*.

Or, pour Mme Veil, les témoignages enregistrés et conservés ne pourront suffire à assurer les bases d'une véritable connaissance et d'une véritable transmission de ce qu'a été le génocide, car il n'est pas concevable, dans son esprit, que *l'histoire se fragmente en une série d'anecdotes individuelles, ni que les sentiments prennent le pas sur la raison et exonèrent de l'effort de comprendre*.

Cet effort de compréhension est en effet seul à pouvoir faire percevoir le caractère singulier de la Shoah. Il est seul aussi à pouvoir susciter une réflexion qui soit vraiment porteuse d'enseignements moraux pour l'ensemble de l'humanité.

Malheureusement, la singularité de la Shoah dans la mémoire européenne apparaît à Mme Veil menacée par de multiples dangers qui tous ont en commun de trouver leur source dans une profonde méconnaissance de l'histoire, le moindre étant la réduction de l'événement à un simple prétexte pour cours de morale conventionnel à l'adresse des enfants sages, le pire étant le comparativisme à tous crins qui faisait autrefois d'Hiroshima l'équivalent d'Auschwitz et qui fait aujourd'hui de Saddam Hussein un nouvel Hitler ou de la répression israélienne dans les territoires occupés une politique nazie.

Face à ces dangers, l'enseignement de l'histoire apparaît, pour l'ancienne déportée,

comme le seul antidote efficace, car l'histoire est seule à faire comprendre ce que la Shoah a eu de singulier et d'irréductible, car l'histoire aussi est seule à pouvoir faire réfléchir sur l'enchaînement des causes, Mme Veil précisant que *s'il est des leçons à tirer du passé, cela ne peut se faire qu'en l'examinant dans sa complexité et dans toutes ses dimensions. Le passé doit d'abord être compris, non façonné et retouché pour des leçons édifiantes.*

Mais pour qu'il soit compris, encore faut-il s'appuyer sur une chronologie solide et porter à la connaissance des plus jeunes des dates, des faits, des problématiques, bref tout ce qui forme la substance du discours historique et qui se retrouve à la base de son enseignement.

Dans l'idéal enfin, il faudrait, selon Mme Veil, enseigner la Shoah de telle sorte que sa connaissance reste gravée dans la mémoire des enfants de demain, au même titre que, comme elle s'en souvient encore, les guerres de religion ont appartenu à la mémoire des enfants de son époque.

La très belle intervention de la présidente de la fondation pour la mémoire de la Shoah fut suivie d'un court compte rendu, effectué par leurs rapporteurs, des débats qui avaient été tenus dans chacun des quatre ateliers de la veille.

Puis la parole fut donnée aux ministres des différents pays européens qui s'exprimèrent en français ou en anglais, comme le veut l'usage du Conseil de l'Europe, tous évoquant, l'un après l'autre, les actions menées dans leurs pays respectifs en faveur de la mémoire de la Shoah.

Au terme des interventions, M. Darcos proposa la résolution portant sur la création d'une « journée de la mémoire de la Shoah et de la prévention des crimes contre l'humanité ». Celle-ci fut adoptée à l'unanimité, chaque Etat se réservant la possibilité de

fixer cette journée à la date qui lui conviendrait le mieux, en fonction de son propre calendrier ou des particularités de son histoire nationale.

L'institution de cette journée de la mémoire à l'échelle de l'Europe est donc l'aboutissement d'un processus de réflexion que les pays européens ont entrepris, au moins depuis la conférence de Stockholm, sur un événement qui a marqué au fer rouge le passé du continent.

Mais ce processus est loin d'être clôt car - on l'aura compris - il s'intègre aussi à une réflexion plus générale sur ce que doivent être les valeurs de l'Europe du futur, et les journées qui se sont déroulées à Strasbourg ont constitué un jalon important de ce travail de projection dans le devenir politique et culturel de la maison européenne.

Elles auront démontré avec éclat que le rôle dévolu à l'éducation, en général, et à l'histoire, en particulier, apparaît plus essentiel que jamais, dès lors qu'il s'agit de construire l'Europe et qu'il existe, derrière ce projet affiché, une volonté sincère de rapprocher fraternellement les nations qui la composent.

Cette volonté a été palpable à Strasbourg, et on ne peut, pour conclure, que citer les dernières paroles de l'intervention de Mme Veil qui résumant finalement, à elles seules, tout l'esprit de ces journées :

Je forme les vœux les plus ardents pour que la mémoire de la Shoah ne soit pas un ingrédient de la bonne conscience, mais qu'elle inspire à jamais le respect de la dignité humaine et des valeurs fondamentales qui constituent le socle de notre civilisation.

**Discours de Simone VEIL,
Présidente de la Fondation
pour la Mémoire
de la Shoah, donné à l'hémi-
cycle du Conseil
de l'Europe à Strasbourg
le 18 octobre 2002***

**Quel enseignement
de la Shoah au XXI^{ème} siècle**

Monsieur le Secrétaire général du Conseil de l'Europe, Mesdames et Messieurs les Ministres, Messieurs les Ambassadeurs, Mesdames et Messieurs,

Le séminaire ministériel qui se tient aujourd'hui à Strasbourg et auquel vous m'avez fait l'honneur de m'inviter éveille en moi un grand intérêt, mais aussi une très vive émotion. C'est en effet la première fois que, dans cette capitale européenne où j'ai naguère animé tant de discussions et débattu de tant de questions concernant notre avenir, je m'adresse à vous sur le sujet qui m'obsède, comme il obsède tous mes camarades, tous ceux d'entre nous qui sont revenus vivants d'Auschwitz en faisant le serment de témoigner.

Comment n'être pas sensible aux symboles dont ce colloque est chargé ? Je suis émue à l'idée qu'on évoque la mémoire de la Shoah dans une ville qui symbolise la réconciliation franco-allemande, et aujourd'hui, par ma voix, dans l'hémicycle du Conseil de l'Europe où siègent, à côté des pays de l'Europe de l'Ouest, ceux de l'Europe centrale et de l'Est.

Mesdames et Messieurs, vous avez en charge l'éducation des jeunes générations d'Europe. La mission qui est la vôtre est l'une des plus exaltantes, mais aussi l'une des plus ardues. Vous avez accepté de vous réunir aujourd'hui pour réfléchir à la manière d'enseigner, non l'histoire en général, mais une période spécifique de notre passé commun, un âge de plomb, de cendres et de larmes qui n'a pas cessé de nous hanter depuis soixante ans : la destruction des Juifs d'Europe et des Tziganes par l'Allemagne nazie.

C'est en tant que présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah que je m'adresse à vous aujourd'hui ; mais c'est aussi comme témoin que je me permets de vous livrer, avec simplicité et modestie, mes réflexions sur l'enseignement de la Shoah au XXI^{ème} siècle.

Témoignage, mémoire, enseignement, histoire : il arrive, dans le débat public, qu'entre ces mots les frontières s'effacent. Cette situation reflète l'importance que les rescapés des camps ont peu à peu acquise dans l'activité historiographique.

La mémoire et l'enseignement de la Shoah ont été assumés d'abord par les survivants. La Shoah ne devait avoir ni témoin, ni histoire. Le projet nazi consistait à effacer un peuple de l'histoire et de la mémoire du monde. Tout était conçu, pensé, organisé pour ne laisser aucune trace. Nous ne devons pas survivre. La machine de mort nazie devait faire disparaître non seulement les Juifs et les Tziganes en tant que peuples, mais jusqu'aux preuves de leur mise à mort. L'existence des chambres à gaz était gardée comme un secret d'Etat.

* Nous remercions chaleureusement Madame Simone Veil, Présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, pour son accord de publication du présent discours en nos colonnes.

Celui-ci est par ailleurs disponible sur le site internet suivant :

http://www.coe.int/T/F/Communication_et_Recherche/Presse/Evenements/6.-Autres_evenements/2002/2002-10_Enseignement_de_la_Shoah_-_Strasbourg/default.asp

L'angoisse de l'anéantissement total, ainsi que l'énormité du crime à l'œuvre, a fait naître dès le début un irrépressible besoin de témoigner. Assassiné à Riga en 1941, Simon Doubnov éprouvait au plus haut degré cette urgence de raconter, de parler, de communiquer, cette impérieuse nécessité «d'écrire et consigner». La création clandestine du Centre de documentation juive contemporaine en 1943, les dessins des enfants du camp de Terezin, les chroniques des ghettos, les journaux individuels répondent à ce besoin viscéral de dire, avant de mourir, que cela fut.

La fin de la guerre est arrivée, trop vite sans doute pour laisser aux SS le temps de nous exterminer jusqu'au dernier et d'effacer leurs crimes. Mais notre retour fut douloureux. Nous avions perdu notre famille, des êtres proches, des amis. L'accueil n'a pas ressemblé à ce que nous imaginions. Nous avons subi l'indifférence, le mépris parfois. Personne ne comprenait ce que nous avions vécu. Peut-être gênions-nous : l'expérience que nous avions à transmettre était sans commune mesure avec celle de l'homme ordinaire.

Il a fallu des années pour que, dans nos pays respectifs, selon les circonstances, on accepte de nous entendre. Le procès Eichmann, au début des années soixante, a libéré la parole des témoins et créé, en Israël, en Europe de l'Ouest, aux Etats-Unis, une demande de témoignage. Dans les pays d'Europe centrale et de l'Est, l'occultation communiste ne s'est dissipée que récemment. L'attribution du prix Nobel de littérature 2002 à Imre Kertész, l'auteur de *Etre sans destin*, encourage de manière éclatante cette évolution. La figure du rescapé a fini par s'imposer sur la scène publique. Le témoignage apparaît désormais comme un impératif social, notamment dans les écoles. Livres de souvenirs, enregistrements, archives vidéo, témoignages spontanés, interviews consti-

tuent aujourd'hui les facettes de notre mémoire commune.

L'histoire de la Shoah s'est donc construite avec la mémoire des survivants. Mais de même que le XX^{ème} siècle a vu l'anéantissement de nos parents et de nos amis, le début du XXI^{ème} siècle verra la disparition des derniers témoins oculaires. Ces fantômes qui, réduits à une carcasse d'os et à un souffle de vie, n'espéraient plus rien, avant la mort, que notre fidélité à leur mémoire, ces fantômes n'auront bientôt plus le soutien de notre souvenir et de notre amour.

Nous sommes devenus grands-parents et même arrière-grands-parents. La plupart d'entre nous ont disparu. Bientôt s'éteindra complètement cette génération qui ne devait pas survivre. Le temps viendra aussi où ceux qui nous ont interrogé de vive voix disparaîtront à leur tour. Les livres seront alors les seuls dépositaires de nos mémoires. Ce n'est pas l'information qui fera défaut, mais le contact unique, irremplaçable, bouleversant, de celui qui dit : j'y étais et cela fut. Quelque irréparable que soit cette perte pour l'enseignement de la Shoah, il faut s'y préparer.

L'ère des témoins s'achève. Quel en sera l'effet sur la commémoration et la transmission de la Shoah aux jeunes générations ?

Cette question me conduit à évoquer devant vous les enjeux et les écueils que comporte l'enseignement de la Shoah. Cette question me tient particulièrement à cœur et je regrette qu'on l'ait abordée si peu jusqu'ici, s'il est vrai que la mémoire familiale, communautaire et commémorative a pris toute sa dimension grâce à quelques uns, je pense notamment à Serge Klarsfeld, aux déportés eux-mêmes et maintenant aux enfants cachés, l'école en tant que telle est restée prudente, voire réticente ou timorée. Or elle joue un rôle primordial dans la formation des jeunes générations. Il ne suffit pas, pour lutter contre l'oubli, contre le négati-

tionnisme et la banalisation de la Shoah, des seules cérémonies du souvenir, aussi nécessaires soient-elles.

Notre mission, nous survivants, est accomplie : nous avons témoigné. Il est maintenant de notre devoir d'envisager la manière dont on enseignera la Shoah demain ; il est de notre devoir de penser la transmission de cet événement sans ses témoins rescapés, l'enseignement de l'histoire dans toute sa diversité, la forme et le contenu des recherches à venir.

Plusieurs questions se posent à nous, et d'abord la plus crue : faut-il enseigner la Shoah ? Si oui, par quelles voies et quels vecteurs ? Enfin, que doit-on enseigner de la Shoah, de cette cruauté, de cet univers absurde et monstrueux au sein duquel toute humanité était, a priori, bannie.

Je souhaiterais, par ma contribution à ces journées, aider à définir une pédagogie de la Shoah.

Comment être certain qu'il faille continuer à enseigner la Shoah aux générations futures ? La nécessité de sa transmission est-elle donc une évidence pour tous ?

Certains affirment qu'elle doit en priorité être conçue pour tirer des leçons de la Shoah et œuvrer pour lutter contre l'antisémitisme, la haine raciale, l'intolérance, voire la guerre. Mais quelles sont ces leçons que nous n'aurions pas déjà adoptées, nous qui sommes profondément épris des valeurs démocratiques et des traditions de l'Etat de droit ? N'y a-t-il pas une certaine fatuité dans l'affirmation que l'étude de la Shoah pourrait prévenir guerres et massacres dans le futur ?

Il ne s'agit pas de porter un regard détaché sur cet événement, ni de s'abstenir de tout jugement moral. Mais s'il est des leçons à tirer du passé, cela ne peut se faire qu'en l'examinant dans sa complexité et dans toutes ses dimensions. Le passé doit d'abord être

compris, non façonné et retouché pour des leçons édifiantes.

Et pourtant, je suis intimement persuadée que l'enseignement de la Shoah est une nécessité absolue. Pourquoi ?

L'enseignement de la Shoah est d'abord une exigence à l'égard des victimes. L'entreprise nazie reposait sur le mensonge, le retournement des valeurs. La porte d'entrée du camp d'Auschwitz portait cette devise : «Le travail rend libre». Je me souviens que les parterres de fleurs ne manquaient pas sur le chemin des SS. Les déportés entraient dans les chambres à gaz en croyant aller à la douche. C'est parce que le mensonge fut l'outil de leur mort que la vérité historique leur est due.

Nous sommes en dette avec les disparus, non seulement parce qu'ils furent nos parents, nos proches, nos amis et qu'ils n'ont d'autre sépulture que nos coeurs et nos livres, mais aussi - et c'est une idée douloureuse - parce que la course au rendement, le fonctionnement étatique, la ramification bureaucratique qui les ont broyés par millions ressortissent toujours à notre monde actuel. En ce sens, l'enseignement de la Shoah entre dans la compréhension de notre modernité.

La Shoah fait partie intégrante de notre identité nationale et européenne. A certains égards, elle constitue même l'événement le plus européen de toute l'histoire du XX^{ème} siècle.

Qu'on le veuille ou non, la Shoah a marqué au fer rouge l'histoire de tous les pays d'Europe.

Au delà, le génocide des Juifs et des Tziganes constitue un événement unique dans l'histoire de l'humanité. Comment qualifier autrement l'extermination systématique d'un peuple - hommes, femmes, vieillards, bébés - dispersé à travers toute l'Europe, raflé depuis la plus petite bourgade rou-

maine, la plus petite île grecque, puis rassemblé dans des ghettos et des camps pour être assassiné à Auschwitz, Treblinka, Maïdanek, Belzec, Sobibor, ou dans ces fosses communes aujourd'hui effacées ? Ce furent d'abord une idéologie raciste, une série de fichages, de discriminations, d'humiliations, de spoliations, d'exclusions, puis la planification de l'extermination, enfin la déportation vers des terminaux ferroviaires, centres industriels de mise à mort par gaza-gé. A l'issue de ce processus, les corps eux-mêmes étaient utilisés comme matière première.

C'est bien ce qui explique le questionnement d'ordre métaphysique et moral que ces faits ont provoqué. Certains ont écrit que la destruction des Juifs d'Europe et des Tziganes représentait une rupture dans l'histoire de l'humanité. Auschwitz est devenu la référence du mal absolu et la Shoah le paradigme auquel on se réfère et qui fournit en abondance concepts et critères moraux. Je ne peux que reprendre à mon compte les réflexions d'Elie Wiesel sur les « implications universelles » de la Shoah.

Qu'on me comprenne bien. L'affirmation de la singularité de la Shoah ne correspond en rien à une démonstration de la différence juive, du destin juif, de l'exception d'un peuple qu'on dit élu. Cet événement dépasse de loin les seuls Juifs et Tziganes. Reflétant l'image du dénuement absolu, d'un processus de déshumanisation mené à son terme, la Shoah inspire une réflexion inépuisable sur la conscience et la dignité des hommes.

Pour toutes ces raisons, il me semble fondamental d'enseigner la Shoah, qu'il y ait ou non des Juifs dans vos pays respectifs, beaucoup ou peu, ou plus du tout. C'est à vous, Ministres de l'Education, qu'il appartient de décider comment, en fonction de votre système de formation, en fonction de votre histoire nationale, en fonction de votre

rapport à l'histoire, vous mettrez en oeuvre l'enseignement de la Shoah.

Je voudrais maintenant m'interroger sur la manière d'enseigner la pire des tragédies modernes. C'est après le procès Eichmann qu'est apparu pour la première fois le thème de la pédagogie et de la transmission. A partir des années soixante, la Shoah a donné lieu à des musées, des mémoriaux, des cycles de conférence et des programmes éducatifs.

Comme je disais précédemment, les survivants ont eu un rôle crucial dans le souvenir et l'enseignement de la Shoah. Nombreux sont ceux qui ont parlé dans les écoles. C'est à eux qu'est revenue la tâche déchirante de mener des enfants sur ces terres désolées. Ils ont, nous avons essayé de transmettre cet ailleurs que nous avons approché de près et dont personne ne peut vraiment restituer l'horreur.

Cette démarche nécessaire, vitale, arrive à son terme. A la fin de sa vie, Primo Levi ressentait une espèce de lassitude, comme s'il se mettait à douter de l'opportunité d'aller témoigner. Comment, se demandait-il en proie au doute, comment répondre à la question du pourquoi ?

On est en droit de s'interroger avec lui. Le récit de l'expérience vécue suffit-il à faire comprendre ?

L'intimité qui s'ébauche entre le survivant et son auditoire, l'impression d'immédiateté que donne le récit oral, l'élan compassionnel peuvent procurer une illusion de savoir. Il ne faudrait pas que l'émotion provoquée par le témoignage dans les écoles, dans les prétoires et dans les médias aille de pair avec une allergie à la connaissance. Il ne faudrait pas que l'histoire se fragmente en une série d'anecdotes individuelles, ni que les sentiments prennent le pas sur la raison et exonèrent de l'effort de comprendre. Il risquerait ainsi de se produire une sorte de court-cir-

cuit entre le moment du témoignage et celui de la représentation historique.

Il y eut une époque où sévissait une excessive récusation des témoins. Cette époque, heureusement est révolue. Mais une histoire qui serait fondée sur la seule émotion n'aurait pas d'effet durable, ni de portée épistémologique. L'oralité a des vertus irremplaçables ; l'écrit n'en est pas moins nécessaire. Je souhaiterais voir se développer à côté de cette mémoire personnalisée, limitée à certains, un désir de connaissance partagé de tous.

La transmission d'une expérience doit s'inscrire dans une chronologie, une réflexion, un questionnement que seule la recherche garantit. C'est aujourd'hui aux historiens de prendre le relais des témoins.

A travers les ouvrages, les musées, les expositions et les films qui voient le jour chaque année, l'histoire de la Shoah ne cesse d'être revisitée. Les oeuvres de Claude Lanzmann, *Shoah* et *Sobibor*, constituent des documents exceptionnels à la portée de tout un chacun. Avec l'apparition de ces nouveaux supports que sont les CD-rom, les DVD et Internet, l'offre en matière d'éducation s'est considérablement diversifiée. Cette profusion peut entraîner un certain trouble pour ceux qui doivent enseigner la Shoah aux jeunes générations. Mais ne perdons pas de vue le plus important : les faits, la chronologie, l'enchaînement des événements.

L'essentiel, ce sont les faits eux-mêmes, les faits concrets, les faits bruts et simples, la volonté d'humilier et d'avilir, l'organisation, la planification, les méthodes utilisées pour assassiner. Mais les faits en eux-mêmes n'auraient guère de signification si l'on devait ignorer l'idéologie raciste qui a entraîné le génocide, les soutiens de tous ordres qu'elle a trouvés, ses sources et ses porte-parole. Que de voies sont encore à explorer avant de comprendre comment, au XX^{ème} siècle, une nation de philosophes, de musiciens et de

poètes a pu arriver non seulement à concevoir la «solution finale», mais à la mettre en oeuvre avec autant d'efficacité !

C'est pourquoi je suis convaincue qu'il est de la responsabilité des systèmes éducatifs nationaux d'assumer cet enseignement, par la formation des maîtres, par la rédaction de manuels scolaires et par la promotion de nouvelles générations de chercheurs.

Pourtant, il serait vain d'opposer trop rigoureusement l'archive et la fiction. Enseigner et représenter ne constituent pas des activités concurrentes, bien au contraire. Tout au long de cette semaine, des artistes, des cinéastes, des écrivains, des poètes et des intellectuels se sont interrogés sur cette question sans réponse : comment décrire Auschwitz ? Peut-on susciter une émotion esthétique au sujet de la Shoah ? Le journal d'Anne Frank et *Si c'est un homme* figurent désormais dans le patrimoine de la littérature universelle. Mais où se situe la ligne de partage entre littérature et témoignage ? Quant à l'image, si importante dans nos sociétés, est-elle nécessaire pour enseigner la Shoah ?

Aujourd'hui les films ont acquis une influence sans commune mesure avec les livres. L'imaginaire de la jeunesse est nourri des images de fiction. L'enseignement de la Shoah ne doit pas dédaigner l'apport des loisirs de masse. *Le Pianiste* de Polanski est à cet égard une réussite indiscutable. Plus controversés, le feuilleton *Holocaust*, conçu pour la télévision, et *La liste de Schindler*, sur un mode hollywoodien, ont au moins eu le mérite de faire connaître à des millions de spectateurs la réalité de l'extermination des Juifs. Cela ne veut pas dire que toutes les oeuvres se valent. Certains auteurs ou cinéastes n'hésitent pas à rechercher le succès par une présentation très tendancieuse des faits qui n'est que provocation et voyeurisme. Je tiens cependant à évoquer la bande dessinée *Maus*, de Art Spiegelman, qui est

pour moi l'exemple d'une gageure réussie. L'intelligence et la sensibilité de l'auteur, fondée sur sa propre histoire, lui ont permis d'oser transposer la Shoah dans le monde animal à travers le plus commun et le plus ludique véhicule de la culture de masse. Au carrefour de l'art, de la fiction, de l'histoire orale et de l'ethnographie, *Maus* a réussi à montrer les terrifiantes profondeurs de l'âme des bourreaux et à donner à l'extermination des Juifs une dimension tragique.

Comment négliger cette réalité incontournable ? L'enseignement de la Shoah, pour sobre et respectueux qu'il doit être, est voué à évoluer avec son temps.

Je voudrais maintenant réfléchir avec vous au contenu de l'enseignement de la Shoah. Il ne s'agit évidemment pas de fixer un dogme à inculquer aux écoliers. Chaque pays a son histoire. Chaque pays a ses traditions éducatives. En matière de commémoration et d'enseignement de la Shoah, chaque nation a son tempo. Dans les différents pays d'Europe, les traces du génocide sont manifestes, effacées ou tout simplement inexistantes. Les histoires officielles enseignent généralement la Shoah, mais certaines se contentent seulement de la mentionner et d'autres parfois la taisent. Cette diversité ne doit pas être perçue comme un obstacle.

Dès lors que le chercheur se penche sur ce sujet, toutes les pistes semblent mener à cette question lancinante : comment cela a-t-il été possible ? Au-delà de cette aporie, les historiens abordent les archives avec des problématiques en constant renouvellement.

L'histoire de la Shoah n'a pas fini d'être écrite. Des archives doivent encore être ouvertes et des recherches menées à terme. Le Vatican répugne toujours à ce que ses propres historiens aient accès à ses archives pour analyser l'attitude du Pape Pie XII à l'égard du nazisme et de la Shoah. La manière dont les Tziganes ont été pourchassés et exterminés est hélas méconnue. Les survivants tzi-

ganes, qu'ils aient ou non été déportés, ont été fort peu entendus, du fait de leur mode de vie et de l'absence d'associations susceptibles de défendre leurs intérêts. Il est cependant tout à fait anormal, et même scandaleux, que leur sort tragique soit encore si largement ignoré. Comme les Juifs, c'est en raison de leur seule appartenance à un groupe ethnique et religieux qu'ils ont été persécutés.

La Fondation que j'ai l'honneur de présider a, parmi ses missions, celle d'encourager les recherches des historiens. Elle a pris des engagements contractuels précis dans plusieurs directions. Deux contrats concernent en particulier les archives. L'un, signé avec le Musée de l'Holocauste de Washington, vise à accélérer le microfilmage des archives françaises. L'autre, signé avec les Archives nationales de France, prévoit le microfilmage de l'ensemble des documents du Commissariat aux questions juives. Bref, la recherche historique constitue une de nos priorités.

Au moment où les derniers témoins disparaissent, on s'aperçoit à quel point les rescapés de la Shoah ont modifié la manière dont les historiens écrivent l'histoire.

Il est évident que de nombreux chantiers restent à ouvrir. Mais approfondir une problématique ne veut pas dire affirmer tout et n'importe quoi. Mener un débat historiographique ne veut pas dire falsifier l'histoire. Le négationnisme, véhiculé par des universitaires médiocres en mal de notoriété et qui n'osent pas avouer leurs sympathies pour les responsables de l'extermination, est une imposture à laquelle personne ne prête plus attention. Certes, l'absence de réglementation internationale laisse à ces faussaires, même s'ils sont peu nombreux, une certaine faculté de nuisance. Mais je n'imagine pas que leur propagande puisse, à l'avenir, prospérer.

Je suis davantage préoccupée par le négationnisme officiel diffusé par certains Etats

islamiques en haine d'Israël. L'année dernière, lorsque Faurisson et quelques autres avaient tenté d'organiser à Beyrouth une conférence négationniste, le Liban avait rapidement mis le holà. Nous en avons pris acte mais nous restions très préoccupés d'une situation qui s'aggrave.

Plus pernicieux encore, parce que plus répandu et moins dénoncé, me paraît être le comparativisme à tout va. Ce comparativisme fébrile et écervelé consiste à tout comparer à la Shoah, dans un amalgame qui dénie toute spécificité aux événements.

Il n'a pas fallu attendre longtemps après la fin de la Deuxième Guerre mondiale pour que le nom d'Auschwitz soit accolé à celui d'Hiroshima, manœuvre visant à mettre les Alliés et les nazis sur un pied d'égalité. Je me souviens également de photos publiées dans un grand magazine, présentant sur la même page les victimes du bombardement de Dresde de 1944 et les charrettes où s'empilaient les cadavres de Bergen-Belsen lors de la libération du camp. Ce fut ensuite le massacre de Sabra et Chatila par les milices libanaises, qualifié par Brejnev de «génocide» dont les Israéliens se seraient rendus coupables. Ce renversement était insupportable.

Aujourd'hui comme hier, cette routine de l'amalgame fait des ravages. Saddam Hussein ? Un nouvel Hitler. La répression israélienne ? Une politique nazie. Les camps de Bosnie ? Auschwitz, ni plus ni moins. C'est ce qui me fait dire que le premier danger n'est pas l'oubli, ni la négation, mais bel et bien la banalisation de la Shoah.

Car ces comparaisons sont loin d'être neutres. Si tout le monde est coupable, pourquoi stigmatiser les uns plus que les autres ? Tout le monde est victime, tout le monde est coupable. En conséquence, personne ne

l'est vraiment. Au final prévaut l'idée que ces malheurs sont dans l'ordre des choses, inscrits dans la nature humaine.

Mesdames et Messieurs, je formule devant vous l'exigence que la spécificité de la Shoah ne soit jamais bafouée, diluée, noyée, récupérée, en bref, banalisée.

Et qu'on ne me dise pas, à moi, que l'affirmation du caractère singulier de la Shoah rend sourd aux souffrances des victimes, aveugle aux violations des droits de l'homme.

Depuis des décennies, dans la mesure de mes moyens et de mon influence éventuelle, je suis pleinement engagée dans le combat en faveur de la dignité et des droits inaliénables de la personne humaine. Je crois avoir servi cette cause avec succès et des résultats concrets, notamment lorsque, ministre et présidente du Parlement européen, je suis intervenue dans de nombreux pays, quelle que soit la nature de leur régime, pour défendre les populations dont les droits étaient violés.

Je ressens ce combat comme un devoir. Pour autant, peut-on mettre sur le même plan toute atteinte aux droits de l'homme, quelle qu'en soit la gravité et le contexte ? Peut-on aborder de la même façon l'extermination planifiée de millions d'êtres humains, sur la seule base de leur appartenance ethnique et religieuse, et une guerre fratricide, aussi cruelle et meurtrière soit-elle ?

La revendication territoriale, l'indépendance, le souci de la sécurité, l'idée que chacun se fait de son droit, tout cela est cause de violences, de violences répétées, durables et meurtrières. Mais tant que le conflit reste de cette nature, on peut garder l'espoir de substituer un jour la négociation à l'affrontement, parce qu'au fond ces enjeux restent

* Ce document est par ailleurs disponible sur : http://cm.coe.int/stat/F/Public/2001/adopted_texts/recommendations/f2001r15.htm

politiques. Mais l'idée que l'histoire n'est rien d'autre qu'un combat à mort entre les races humaines, c'est explicitement le fond de l'idéologie nazie. Ce fut également celle des Hutus extrémistes du Rwanda en 1994. Elle débouche sur le génocide.

Dans son livre sur la place de la Shoah aux Etats-Unis, l'historien américain Peter Novick propose quelques pistes pour expliquer cette banalisation. Il cite un sondage étonnant : 97 % des personnes interrogées savent ce qu'est l'holocauste, mais un tiers ignore qu'il a eu lieu pendant la Deuxième Guerre mondiale. C'est que, aux Etats-Unis comme en Europe, la Shoah est moins perçue comme un événement historique que comme le symbole du mal éternel. Elle est devenue un écran sur lequel les gens projettent des valeurs et des inquiétudes diverses. Les lectures en sont variées : punition divine, éclipse de Dieu, déraison humaine, écroulement des valeurs, faillite de la modernité, déchéance de l'Europe, aboutissement de la philosophie des Lumières, etc...

En ces temps de relativisme moral, la Shoah sert peut-être de boussole : c'est un absolu, un absolu du mal. Voilà sans doute la raison pour laquelle on s'y réfère à tout bout de champ. Mais ce n'est pas une raison pour méconnaître les faits qui enseignent d'abord sa singularité absolue. Il n'est pas ici question de « concurrence entre les victimes » ou de récurrence des massacres. Il s'agit d'enseigner la Shoah telle qu'elle fut, ni plus, ni moins.

Ce n'est pas parce que la Shoah reste le symbole du désespoir absolu que toutes les interprétations, tous les amalgames sont permis. Ce n'est pas parce que l'ombre des déportés Juifs et Tziganes plane toujours au-dessus de nous que toute violation des droits de l'homme entraînant mort d'hommes doit être qualifiée de nouvel Auschwitz. L'histoire de la Shoah se suffit à elle-même. Elle n'a pas à être la bannière de tous les combats. Ne fai-

sons pas de la rhétorique avec la mémoire de la Shoah. Ne mélangeons pas tout.

Mesdames et Messieurs, je voudrais clore cette intervention en rappelant que la Shoah est notre héritage à tous. Je forme les vœux les plus ardents pour que la mémoire de la Shoah ne soit pas un ingrédient de la bonne conscience, mais qu'elle inspire à jamais le respect de la dignité humaine et des valeurs fondamentales qui constituent le socle de notre civilisation.

CONSEIL DE L'EUROPE COMITE DES MINISTRES

Recommandation Rec(2001)15 relative à l'enseignement de l'histoire en Europe au XXI^e siècle*

*(adoptée par le Comité des Ministres,
le 31 octobre 2001, lors de la 771^e réunion
des Délégués des Ministres)*

Le Comité des Ministres, en vertu de l'article 15.b. du Statut du Conseil de l'Europe.

Considérant que le but du Conseil de l'Europe est de réaliser une union toujours plus étroite entre ses membres :

Ayant à l'esprit la Convention culturelle européenne signée à Paris, le 19 décembre 1954, qui appelle ses Etats signataires à encourager l'étude de l'histoire et de la civilisation des autres Parties contractantes, et à la développer sur le territoire des autres Parties contractantes :

Rappelant les Sommets de Vienne (1993) et de Strasbourg (1997) au cours desquels les chefs d'Etat et de gouvernement des Etats membres du Conseil de l'Europe :

- ont souhaité mettre le Conseil de l'Europe pleinement en mesure de contribuer à relever les défis de la société du XXI^{ème} siècle ;

- ont exprimé le besoin d'un renforcement de la compréhension mutuelle et de la confiance entre les peuples, en particulier par le biais d'un programme d'enseignement de l'histoire visant à éliminer les préjugés et mettant en évidence les influences positives entre différents pays, religions et idées, dans le développement historique de l'Europe ;

- ont réaffirmé la dimension éducative et culturelle des principaux enjeux de l'Europe de demain ;

Confirmant que les falsifications et les manipulations idéologiques de l'histoire sont incompatibles avec les principes fondamentaux du Conseil de l'Europe définis par son Statut ;

Ayant à l'esprit les recommandations de l'Assemblée parlementaire relatives à la dimension européenne de l'éducation (Recommandation 1111 [1989]), et à l'histoire et à l'apprentissage de l'histoire en Europe (Recommandation 1283 (1996)) ;

Rappelant la résolution n° 1 adoptée lors de la 19^{ème} session de la Conférence permanente des ministres européens de l'Education sur le thème «Tendances et convergences dans l'éducation en Europe» (Kristiansand, Norvège, 1997), et les conclusions et résolutions de la 20^{ème} session de la Conférence permanente des ministres européens de l'Education relative au projet «Apprendre et enseigner l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle» (Cracovie, Pologne, 2000) ;

Ayant à l'esprit la déclaration adoptée lors de la Conférence informelle des ministres de l'Education de l'Europe du Sud-Est (Strasbourg, 1999) par laquelle il est recommandé d'entreprendre des actions pragmatiques dans les domaines pour lesquels le Conseil de l'Europe a une expérience de longue date et reconnue, à savoir, entre autres, l'enseignement de l'histoire ;

Prenant en considération la déclaration adoptée lors de la Conférence régionale des ministres de l'Education des Etats du Caucase (Tbilissi, Géorgie, 2000) ;

Vu la Recommandation n° R (98) 5 du Comité des Ministres aux Etats membres relative à la pédagogie du patrimoine, dans laquelle les Ministres affirment que les actions de pédagogie du patrimoine sont un moyen privilégié de donner un sens à l'avenir par une meilleure compréhension du passé ;

Prenant en compte la Résolution (98) 4 du Comité des Ministres sur les itinéraires culturels du Conseil de l'Europe ;

Considérant la Recommandation n° R (2000) 1 du Comité des Ministres aux Etats membres sur la promotion de la coopération transfrontalière entre collectivités ou autorités territoriales dans le domaine culturel, dans laquelle les ministres affirment que les activités transfrontalières aident les jeunes à acquérir une vision transfrontalières en les sensibilisant à la diversité des traditions culturelles et historiques ;

Vu les résolutions de la 5^{ème} Conférence européenne des ministres responsables du patrimoine culturel (Portoroz, Slovénie, 2001), dans lesquelles les ministres ont réaffirmé que l'enseignement de l'histoire devrait être fondé sur la compréhension et l'explication du patrimoine, et mettre en relief le caractère transnational du patrimoine ;

Considérant la Recommandation n° R (2000) 13 du Comité des Ministres aux Etats membres sur une politique européenne en matière de communication des archives, dans laquelle les Ministres, constatant l'intérêt croissant du public pour l'histoire et affirmant qu'une meilleure connaissance de l'histoire européenne récente pourrait contribuer à la prévention des conflits, appellent de leurs vœux une politique européenne en matière de communication d'archives, fon-

dée sur des principes conformes aux valeurs démocratiques ;

Ayant à l'esprit la Recommandation n° R (97) 20 du Comité des Ministres aux Etats membres sur le « discours de haine », dans laquelle le « discours de haine » est défini comme désignant toutes les formes d'expression qui propagent, incitent à, promeuvent ou justifient la haine raciale, la xénophobie ou l'antisémitisme, et dans laquelle les Ministres notent que le discours de haine peut avoir un impact plus dommageable lorsqu'il est diffusé à travers les médias ;

Tenant compte des travaux antérieurs du Conseil de l'Europe dans le domaine de l'enseignement de l'histoire - reposant sur l'idée de réconciliation et d'influences mutuelles positives entre les peuples - tels que les travaux effectués dans la période d'après-guerre qui ont mis l'accent sur la suppression des manuels d'histoire des partis pris et des préjugés, des travaux successifs du projet « L'histoire dans la nouvelle Europe » et le programme « L'enseignement de l'histoire et la nouvelle initiative du Secrétaire Général » qui a aidé les républiques de l'ex-Union Soviétique à élaborer des méthodologies pour moderniser l'enseignement de l'histoire, produire de nouveaux manuels et adapter en conséquence la formation des enseignants ;

Ayant pris connaissance des résultats du projet « Apprendre et enseigner l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle » et de l'ensemble du matériel pédagogique à l'usage des enseignants, qui ont été présentés lors de la Conférence finale du projet « Regards croisés sur le XX^{ème} siècle » tenue symboliquement à la Maison de l'Histoire de la République fédérale d'Allemagne (Haus der Geschichte, Bonn, Allemagne, 2001) ;

Notant que le projet « Apprendre et enseigner l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle » a permis, entre autres :

- de faire des progrès sensibles pour l'élaboration d'une conception pluraliste et tolérante de l'enseignement de l'histoire, notamment par le développement des capacités de recherches individuelles et d'analyse ;
- de mettre en évidence les innovations pédagogiques utilisant tant les technologies de l'information que les nouvelles sources didactiques ;
- d'élaborer des exemples d'approches ouvertes des questions délicates de l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle.

Recommande aux gouvernements des Etats membres dans le respect de leurs structures constitutionnelles, des situations nationales ou locales et de leur système éducatif :

- de s'inspirer des principes énoncés dans l'annexe à la présente recommandation dans le cadre des réformes de l'enseignement de l'histoire en cours ou à venir et des réformes de la formation des enseignants d'histoire ;
- d'assurer, selon les procédures nationales, régionales et locales appropriées, que les organismes publics et privés concernés de leur pays soient informés des principes affirmés dans cette recommandation à l'aide des documents de référence qui en constituent la base, en particulier l'ensemble des produits pédagogiques élaborés par le projet « Apprendre et enseigner l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle » ;
- de poursuivre, selon des modalités à définir, des activités dans le domaine de l'enseignement de l'histoire afin de renforcer des relations de confiance et de tolérance au sein des et entre les Etats ; et de faire face aux défis du XXI^{ème} siècle ;
- d'utiliser également, de façon intégrée, d'autres projets du Conseil de l'Europe, en particulier celui sur « L'éducation à la citoyenneté démocratique » et les travaux

réalisés dans le domaine du patrimoine culturel ;

Demande au Secrétaire Général du Conseil de l'Europe de porter cette recommandation à la connaissance des Etats parties à la Convention culturelle européenne qui ne sont pas membres du Conseil de l'Europe.

Annexe à la Recommandation Rec(2001)

1. Objectifs de l'enseignement de l'histoire au XXIème siècle

L'enseignement de l'histoire dans une Europe démocratique devrait :

- occuper une place essentielle pour la formation d'un citoyen responsable et actif et pour le développement du respect de toute sorte de différence, respect fondé sur une compréhension de l'identité nationale et des principes de tolérance ;
- être un facteur décisif de réconciliation, de reconnaissance, de compréhension et de confiance mutuelle entre les peuples ;
- jouer un rôle essentiel dans la promotion des valeurs fondamentales telles que la tolérance ; la compréhension mutuelle, les droits de l'homme et la démocratie ;
- constituer l'un des éléments fondamentaux d'une construction européenne librement consentie, basée sur un patrimoine culturel et historique commun, enrichi de ses diversités, même dans ses aspects conflictuels et parfois dramatiques ;
- s'inscrire dans une politique éducative qui participe étroitement au développement et à l'évolution des jeunes, dans la perspective de construire avec eux l'Europe de demain, ainsi qu'au développement pacifique des sociétés humaines dans une perspective planétaire, dans un esprit de compréhension et de confiance mutuelles ;

- permettre de développer chez les élèves la capacité intellectuelle d'analyser et d'interpréter l'information de manière critique et responsable à travers le dialogue, la recherche des faits historiques, et grâce à un débat ouvert fondé sur une vision plurielle, en particulier sur les questions controversées et sensibles ;

- permettre au citoyen européen de mettre en valeur son identité individuelle et collective par une connaissance du patrimoine historique et culturel commun dans ses dimensions locale, régionale, nationale, européenne et mondiale ;

- être un instrument de la prévention des crimes contre l'humanité.

2. Détournements de l'histoire

L'enseignement de l'histoire ne peut être un instrument de manipulation idéologique, de propagande ou de promotion de valeurs ultranationalistes, xénophobes, racistes ou antisémites et intolérantes.

Les recherches historiques et l'histoire telle qu'elle est enseignée à l'école ne peuvent en aucune manière, et avec quelque intention que ce soit, être compatibles avec les valeurs fondamentales et le Statut du Conseil de l'Europe si elles permettent ou popularisent des représentations de l'histoire erronées au moyen de l'un ou de l'autre des subterfuges suivants :

- falsification de faits historiques, statistiques frelatées, images truquées, etc... ;
- fixation sur un événement pour justifier ou occulter un autre événement ;
- déformation du passé à des fins de propagande ;
- version excessivement nationaliste du passé, susceptible de créer une dichotomie entre « nous » et « eux » ;
- distorsion de sources historiques ;
- négation de faits historiques ;

- omission de faits historiques ;

3. Dimension européenne dans l'enseignement de l'histoire

La construction européenne étant l'expression à la fois d'un choix librement consenti des Européens eux-mêmes et d'une réalité historique, il conviendrait :

- de montrer les relations historiques continues entre les niveaux local, régional, national et européen ;
- de promouvoir l'enseignement des moments ou des faits de l'histoire dont la dimension européenne est la plus évidente - en particulier les événements et courants historiques et culturels fondateurs de la conscience européenne ;
- de développer par tous les moyens disponibles, en particulier par les technologies de l'information, les projets de coopération et d'échanges entre les écoles sur des thèmes relatifs à l'histoire de l'Europe ;
- de développer l'intérêt des élèves pour l'histoire des autres pays européens ;
- d'introduire ou de développer l'enseignement de l'histoire de la construction européenne elle-même.

Pour promouvoir la dimension européenne dans l'enseignement de l'histoire dans une Europe élargie, démocratique et pacifique, il conviendrait :

- de prendre en compte les résultats des travaux réalisés dans le cadre du projet «Apprendre et enseigner l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle» du Conseil de la coopération culturelle, tant dans leur contenu que dans leur approche méthodologique ;
- de s'inspirer des programmes du Conseil de l'Europe sur la réforme de l'enseignement de l'histoire et sur l'élaboration de nouveaux manuels et guides méthodologiques dans le cadre des activités pour le

développement et la consolidation de la stabilité démocratique ;

- de s'inspirer des programmes du Conseil de l'Europe relatifs à la sensibilisation et à la pédagogie du patrimoine ;
- de procéder, le plus largement possible, à la diffusion du matériel pédagogique produit dans le cadre du projet «Apprendre et enseigner l'histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle» avec l'utilisation appropriée des technologies de l'information et de la communication ;
- de renforcer les activités d'assistance dans la préparation des nouveaux programmes scolaires et des normes dans l'enseignement de l'histoire, y compris l'élaboration de nouveaux manuels scolaires, notamment en Fédération de Russie, dans les pays du Caucase, de l'Europe du Sud-Est et de la région de la mer Noire ;
- de mettre à profit le programme du Conseil de l'Europe pour la formation continue du personnel éducatif en vue de faire acquérir ces connaissances nouvelles dans un contexte européen permettant aux enseignants de confronter leurs points de vue et leurs expériences.

4. Contenu des programmes

L'enseignement de l'histoire, s'il doit éviter une accumulation de savoirs encyclopédiques, devrait cependant comprendre :

- une sensibilisation à la dimension européenne, prise en compte dans l'élaboration des programmes, cela afin de conduire les élèves à une «conscience européenne» ouverte sur le monde ;
- le développement de l'esprit critique des élèves, d'un jugement indépendant et objectif, du refus des manipulations ;
- les événements et moments marquants de l'histoire de l'Europe en tant que telle, étudiée aux niveaux local, national, européen

et mondial à travers des périodes et des faits particulièrement significatifs ;

- l'étude de toutes les dimensions de l'histoire de l'Europe, non seulement politique, mais aussi économique, sociale et culturelle ;
- le développement de l'esprit de recherche et de la curiosité, notamment en utilisant la pédagogie de la découverte dans le cadre de l'étude du patrimoine qui permet de mettre en évidence les influences interculturelles ;
- l'élimination des préjugés et des stéréotypes en mettant en évidence dans les programmes les influences mutuelles positives entre différents pays, religions et écoles de pensée dans le développement historique de l'Europe ;
- l'étude critique des détournements de l'histoire, qu'il s'agisse de détournements par négation d'une évidence historique, par falsification, par omission, par ignorance ou par récupération idéologique ;
- l'étude des questions controversées par la prise en compte des faits, des opinions et des points de vue différents, et par la recherche de la vérité.

5. Méthodes d'apprentissage

UTILISATION DES SOURCES

Les sources didactiques les plus variées devraient être utilisées pour la connaissance des faits historiques et leur apprentissage critique et analytique, et plus particulièrement :

- les archives ouvertes au public, en particulier dans les pays d'Europe centrale et orientale, qui donnent désormais accès à des documents authentiques comme cela ne fut jamais le cas auparavant ;
- le cinéma et la production audiovisuelle tant documentaire que de fiction ;
- les technologies de l'information qui devraient faire l'objet d'un traitement cri-

tique individuel et collectif pour lequel l'enseignant joue un rôle essentiel ;

- les différents types de musées du XX^{ème} siècle créés à travers toute l'Europe et les «lieux de mémoire» qui favorisent la perception concrète par les élèves des événements récents, notamment dans leur dimension quotidienne ;
- l'histoire orale grâce à laquelle les témoignages oraux sur les récents événements historiques peuvent rendre l'histoire plus vivante aux yeux des jeunes, et qui peut offrir une place aux points de vue et perspectives de ceux qui n'ont pas été associés à l'«histoire écrite».

LA RECHERCHE INDIVIDUELLE

Au niveau du groupe d'élèves, de la classe ou de l'établissement ; le développement de projets de recherche ou d'apprentissage actif devrait être promu afin de créer les conditions du dialogue et de la confrontation ouverte et tolérante des opinions.

L'APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE ET MULTIDISCIPLINAIRE

L'apprentissage de l'histoire devrait à toute occasion utiliser le potentiel éducatif d'une approche transdisciplinaire et multidisciplinaire, en établissant les liaisons avec les autres disciplines qui constituent l'ensemble du programme scolaire, notamment la littérature, la géographie, les sciences sociales, la philosophie, les arts et y compris les disciplines scientifiques.

L'APPROCHE INTERNATIONALE ET TRANSFRONTALIÈRE

Selon les circonstances, la mise en oeuvre de projets internationaux et transfrontaliers, basés sur l'étude d'un thème commun, des approches comparatives ou la réalisation d'une tâche commune à plusieurs écoles de pays différents devraient être encouragées en profitant notamment des possibilités nou-

velles offertes par les technologies de l'information et de l'établissement de liens et d'échanges scolaires.

6. Enseignement et mémoire

Il conviendrait, tout en mettant en évidence les résultats positifs qui ont marqué le XX^{ème} siècle, tels que l'utilisation pacifique des sciences en vue d'un meilleur art de vivre et le développement de la démocratie et des droits de l'homme, de prendre toutes les mesures éducatives permettant de prévenir la répétition ou la négation des événements dévastateurs ayant marqué ce siècle, à savoir l'Holocauste, les génocides et autres crimes contre l'humanité, les épurations ethniques, les violations massives des droits de l'homme et des valeurs fondamentales auxquelles le Conseil de l'Europe est particulièrement attaché. Pour ce faire, il conviendrait :

- d'aider les élèves à prendre connaissance et conscience des faits - et de leurs causes- qui ont marqué de la façon la plus sombre l'histoire de l'Europe en particulier et du monde en général ;
- de réfléchir sur les idéologies qui y ont conduit et sur les moyens permettant d'éviter la répétition de tels faits ;
- d'orienter, de développer et de coordonner les programmes de formation continue du personnel éducatif dans les Etats membres du Conseil de la coopération culturelle dans ce domaine ;
- de faciliter l'accès, notamment en utilisant les ressources des nouvelles technologies, à la documentation déjà disponible sur ce thème et de développer un réseau de centres de ressources pédagogiques dans ce domaine ;
- d'assurer la mise en oeuvre, le suivi et le monitoring de la décision des ministres de l'Education (Cracovie, 2000) de consacrer, dans les écoles, une journée à la

mémoire de l'Holocauste et à la prévention des crimes contre l'humanité, choisie selon l'histoire de chaque Etat membre ;

- d'enrichir la contribution spécifique du Conseil de l'Europe dans le domaine de l'enseignement au sein de la Task Force pour la coopération internationale sur l'enseignement de l'Holocauste, la mémoire et la recherche.

7. Formation initiale et continue des enseignants d'histoire

La formation initiale et continue spécifique aux enseignants d'histoire devrait :

- former et encourager les enseignants d'histoire à utiliser des méthodes d'enseignement de l'histoire complexes, appelant à la réflexion et basées sur la recherche ;
- viser à faire connaître aux futurs enseignants d'histoire et à ceux déjà engagés dans la vie active tous les produits, instruments et méthodes récents, en particulier pour l'utilisation des technologies de l'information et de la communication ;
- rendre les enseignants sensibles à la mise en oeuvre des pratiques pédagogiques qui, au-delà et en tenant compte des données factuelles, visent à ce que les élèves puissent interpréter et analyser les faits historiques et leur influence sur le présent, dans divers contextes social, géographique, économique, etc... ;
- contribuer à ce que les enseignants mettent en oeuvre des pratiques évaluatives qui rendent compte non seulement des données mémorisées par les élèves, mais aussi des actions qu'ils sont en mesure d'entreprendre en raison de la connaissance des données en question, qu'il s'agisse de recherche, de débats ou d'analyses de questions controversées ;
- aider à concevoir et à réaliser des situations d'apprentissage de nature transdis-

ciplinaire dans leur classe en collaboration avec des pairs ;

Dans la mesure où les technologies de l'information et de la communication conduisent à transformer le rôle des enseignants d'histoire, il importe :

- de créer des lieux d'échange afin que les enseignants puissent prendre connaissance d'une grande diversité de situations d'apprentissage intégrant les nouveaux rôles en question ;
- de soutenir la mise en place de groupes de discussion sur les difficultés, les hésitations et les doutes professionnels inhérents à ces nouvelles pratiques pédagogiques ;
- de développer des banques de ressources qui précisent non seulement les documents et les sites disponibles, mais aussi la validité des informations provenant de ces sources et de ces documents.

Afin d'atteindre ces objectifs et de définir le profil spécifique de l'enseignant d'histoire, il conviendrait :

- de donner aux institutions de formation des enseignants d'histoire le support adéquat pour maintenir et améliorer la qualité de leur formation, et pour développer le professionnalisme et le statut social des enseignants d'histoire en particulier ;
- d'apporter une attention particulière à la formation des formateurs d'enseignants d'histoire selon les principes contenus dans la présente recommandation ;
- de promouvoir des recherches comparatives relatives aux objectifs, structures et normes de la formation initiale et continue spécifique des enseignants d'histoire et par là d'encourager la coopération institutionnelle et l'échange d'informations relatives aux besoins nécessaires aux réformes de la formation initiale et continue des enseignants d'histoire et de la formation continue des formateurs ;

- de susciter et d'encourager les partenariats entre l'ensemble des institutions actives en matière de formation d'enseignants d'histoire ou concernées par cette formation (en particulier les médias), en vue notamment de souligner leur mission particulière et leur responsabilité spécifique.

8. Technologies de l'information et de la communication

Dans le respect des normes légales et de la liberté d'expression, il conviendrait de prendre les mesures nécessaires à la lutte contre la diffusion des contenus racistes, xénophobes ou révisionnistes, en particulier à travers le système Internet.

Dans le contexte de l'usage très étendu des technologies de l'information et de la communication par les jeunes, tant au cours de leur vie scolaire qu'extrascolaire, il importe de développer une pédagogie et une méthodologie tenant compte du fait que ces technologies :

- constituent des ressources incontournables dans l'enseignement de l'histoire ;
- soulèvent des questions fondamentales, notamment celle de la fiabilité des sources ;
- permettent aux enseignants et aux élèves d'avoir accès à des sources originales et à des interprétations multiples ;
- élargissent de façon spectaculaire l'accès aux informations et aux données historiques ;
- multiplient et facilitent les occasions d'échange et de dialogue.

Par ailleurs, il conviendrait de mettre en place les conditions nécessaires pour que les enseignants puissent :

- aider leurs élèves eux-mêmes, dans le processus de sélection, à évaluer la fiabilité des sources d'information et les informations en tant que telles ;

- introduire dans leur classe des démarches d'analyse critique en prenant appui sur des points de vue multiples et des interprétations transculturelles ;
- soutenir leurs élèves dans le développement de compétences telles que l'analyse critique et le raisonnement analogique.

Samenvatting :

In deze bijdrage geeft de auteur een verslag van de verschillende bijeenkomsten over de Herinnering van de Shoah in Europa die werden georganiseerd van 15 tot 18 oktober 2002 door de Raad van Europa te Straatsburg. In het Paleis van Europa grepen niet minder dan drie parallelle initiatieven plaats : de vergadering van de Groupe d'Action International pour la mémoire de

la Shoah (GAIS), het colloquium met als thema «Het onderwijs van de Shoah en de creatieve expressie» en ten slotte een conferentie van de Ministers van Onderwijs van de landen van de Raad van Europa en/of de ondertekenaars van de Europese culturele conventie. Op deze laatste conferentie werd beslist om voortaan van 27 januari (datum van de verjaardag van de bevrijding van Auschwitz-Birkenau) een «Herdenkingsdag van de Shoah en van Preventie ter voorkoming van misdaden tegen de Mensheid» te maken. Ten einde het belang van deze gebeurtenis in de verf te zetten heeft de auteur ons gevraagd om de toespraak van Mevrouw Simonne Veil, evenals de geciteerde tekst van de Aanbeveling der Ministers aan zijn artikel toe te voegen.

YANNIS THANASSEKOS

Directeur

Politique génocidaire et modernité

A propos de l'ouvrage de Zygmunt Bauman¹

Nous ne pouvons que féliciter les Editions La Fabrique de la publication de cette importante contribution du sociologue Zygmunt Bauman à l'étude du génocide². Il s'agit d'un ouvrage pénétrant, riche et dense dans ses réflexions et commentaires. Tous ceux qui s'intéressent à l'approche sociologique du phénomène génocidaire y trouveront de quoi nourrir et approfondir leur propre questionnement. Toutefois, l'intérêt de la critique ne saurait se limiter à signaler les indéniables qualités d'un ouvrage. Pour être

utile, elle doit aussi indexer les problèmes, les difficultés et les interrogations qu'il soulève en espérant par là ouvrir une discussion fructueuse. En effet, les problèmes que l'auteur soulève sont d'une importance capitale, non seulement pour la discipline sociologique - qui constitue le point de mire de sa démarche - mais aussi pour toute notre vision de la modernité. Sous ce rapport, il s'agit de la reprise d'un débat récurrent au moins depuis *La dialectique de la Raison* d'Adorno et Horkheimer - un débat auquel la contri-

¹ BAUMAN Zygmunt, *Modernité et holocauste*, Paris, La Fabrique Editions, 2002, 285 p.

² Zygmunt Bauman, professeur émérite à l'Université de Leeds et de Varsovie, est l'auteur de nombreux travaux dont notamment : *Legislators and interpreters*, 1987 ; *Modernity and Holocaust*, 1989 ; *Modernity and ambivalence*, 1991 ; *Postmodern Ethics*, 1993. Un autre de ses ouvrages a été traduit en français : *Le coût humain de la mondialisation*, Hachette, 1999. Pour ses contributions, il a été honoré par deux importants prix : Prix européen d'Amalfi (1990), Prix d'Adorno (1998).

bution de Z. Bauman apporte des enrichissements essentiels nous semble-t-il.

Pour commencer, Bauman souligne le fait marquant que, cantonné dans des études spécialisées, l'événement «holocauste» n'a point affecté jusqu'ici le cœur même des théories sociologiques. Il relève en contrepoint les extraordinaires avancées dans ce même domaine de la discipline historique, ainsi que la profondeur des réflexions philosophiques qui s'y rattachent. Il n'a sans doute pas tort, mais sa démarche a quelque chose de paradoxal. En effet, en dépit de cette affirmation, lors de sa propre critique de la modernité - pour démontrer sa «complicité» dans la conception et l'organisation du judéocide - il ne fait que mobiliser largement les considérables acquis des théories sociologiques vieilles déjà d'un siècle, notamment en ce qui concerne la bureaucratie (Weber). A lire ses développements, on serait tenté de dire que la sociologie - en tout cas une certaine sociologie - avait déjà par elle-même, par son bagage propre, les moyens de comprendre et d'expliquer la possibilité d'un tel événement. Il est vrai toutefois que ce qui ne pouvait être alors qu'une intuition sociologique, n'a pas donné lieu après 1945 à des études plus approfondies sur le III^{ème} Reich en général, et sur le génocide en particulier. Bien que le constat de Bauman soit parfaitement justifié, il me semble que cette absence d'études sociologiques (ou inspirées des concepts sociologiques) pour rendre compte du génocide s'explique aussi par le rôle non seulement central joué ici par la discipline historique, mais aussi par sa capacité à s'émanciper de la gaine positiviste et à s'annexer - en élargissant son questionnaire et en diversifiant sa méthodologie - d'autres «provinces» des sciences humaines, dont la sociologie précisément. Il me semble en effet que parmi les travaux les plus marquants d'historiens, nombreux sont ceux qui ont su intégrer avec succès des préoccupations

ou des questionnements d'ordre sociologique (H. Mommsen, S. Friedlander, M. Broszat, K.-D. Bracher, N. Frei, I. Kershaw, D. Peukert, Ch. Browning, E. A. Johnson, pour ne citer que ceux-là). Sans doute ce rôle fédérateur de la discipline historique en direction des sciences humaines a-t-il été facilité aussi à la fois par le caractère largement interdisciplinaire du sujet et par la crise que traverse depuis des années maintenant la sociologie. Notons aussi toutefois qu'un grand nombre d'études portant sur la mémoire, les témoignages et les représentations, sont dues en grande partie à des sociologues, à des psychosociologues et à des chercheurs en sciences du texte.

Mais, par-delà le problème de la discipline sociologique dans ses rapports à l'étude du génocide (et en connexion avec lui), la démarche de Bauman soulève cette autre question, autrement plus cruciale - et sociologique en son principe -, du statut et de la nature de la modernité. Peut-on la tenir pour responsable de la Shoah ? La démarche de Bauman à ce sujet me paraît à la fois pénétrante et stimulante mais aussi, parfois, pouvant donner lieu à des méprises. Certes, il prend certaines précautions et formule des nuances en déclarant, entre autre par exemple, qu'il serait erroné de «proclamer que l'holocauste est un 'paradigme' de la civilisation moderne, son produit 'naturel', 'normal' (...), bref 'sa tendance historique'» (p. 28), mais dans d'autres passages, ces mêmes précautions semblent s'évanouir au profit d'un réquisitoire en règle qui ne diffère pas de beaucoup, dans certains de ses aspects, du procès récurrent intenté contre le siècle des Lumières, la rationalité, la science et la modernité. J'y reviendrai.

Tout dépend évidemment des critères et des indicateurs que l'on se donne pour définir la modernité. Si on la réduit à sa seule et unique dimension de «raison instrumentale» ; si par la suite l'on réduit les sciences à leurs

seules performances techniques et à leurs seuls protocoles expérimentaux ; si en plus l'on réduit la bureaucratie à la seule parcellisation des tâches et à la séparation subséquente des moyens et des fins - efficacité, rapidité et précision - ; si enfin l'on réduit le processus civilisationnel à sa seule dimension de régulation sociale et de rationalisation des coûts et profits, alors évidemment le génocide était et continue à être inscrit dans la nature même de la modernité - dans ses structures et son fonctionnement. Il me semble qu'en dépit des précautions prises, certains passages du texte de Z. Bauman pourraient laisser prise à de telles interprétations réductionnistes qu'il convient peut-être de prévenir. En effet dans la modernité, il n'y a pas que les dimensions décrites plus haut, il y a aussi d'autres éléments et critères qui doivent être pris en considération - et rappelés avec insistance - si l'on veut que ce concept ait un sens. Et en tout premier lieu évidemment, l'Etat de Droit, la démocratie, le pluralisme politique, l'auto-législation, etc. - bref, cet ensemble de principes et d'institutions qui caractérise précisément les aspects émancipateurs de la modernité (j'y reviendrai). Pour signaler les malentendus qui pourraient surgir dans ce domaine, je prendrai comme exemple un autre débat sur les rapports entre la modernité et le nazisme, lancé en Allemagne il y a une dizaine d'année par Zitelmann et ses amis - cette sorte de «Jeune garde d'Ernst Nolte». Les questions abordées étaient de savoir si Hitler était un révolutionnaire, si ses idées étaient modernes et si le III^{ème} Reich a été un facteur de modernisation accélérée de l'Allemagne. Pour résumer : «Le national-socialisme est-il moderne ?» Afin de répondre à ces questions, Zitelmann et consorts avaient proposé toute une série de critères pour définir ce qui constitue une «société moderne», à savoir, le degré de sécularisation, l'atténuation des inégalités traditionnelles, l'ouverture des filières nou-

velles d'ascension sociale, les progrès techniques, la prédominance des experts, la croissance économique et enfin, la production de masse ! Partant de ces «critères», nos auteurs ont vite fait évidemment de conclure positivement sur la modernité du national-socialisme ainsi que sur la «modernisation» de la société allemande sous le III^{ème} Reich. En dehors même du fait que leur démonstration - en partant de leurs propres critères - s'avéra boiteuse et inexacte (toute une série d'historiens ont mis en pièce leurs thèses, dont J. Alber, H. Mommsen et P. Ayçoberry entre autres), il est hautement significatif que dans leur définition de la «société moderne», il y ait absence totale de référence à l'Etat de droit, à la démocratie, au pluralisme politique, à l'autonomie de la société civile etc., autant d'éléments consubstantiels pourtant au concept même de «modernité». Évidemment, les thèses de Bauman n'ont strictement rien à voir avec ce genre de discours qui frisent l'apologie. Au contraire. Mais cela montre aussi à quel point il faut être particulièrement attentif et prudent dès lors qu'on examine la modernité dans ses rapports au nazisme. Les raccourcis peuvent donner lieu à des interprétations abusives, à des pentes glissantes, à des dérapages, voire à des dérives.

On ne peut évidemment qu'être d'accord avec Bauman pour dire que «*L'anxiété demeure pratiquement entière devant le fait qu'aucune des conditions sociétales qui ont rendu Auschwitz possible, n'a véritablement disparu (...)*» (p. 37). Cela a été dit et redit et il est bon de le rappeler à chaque occasion : «*[...] nous vivons toujours dans des contextes et des formes de vie qui ont rendu possible Auschwitz*» (Habermas). Mais on doit être beaucoup plus réservé par rapport à cette autre version de la même affirmation par Bauman : «*[...] nous vivons dans un type de société qui a rendu l'holocauste possible et qui ne contenait rien qui pût empêcher l'holo-*

causte de se produire» (p. 150). C'est oublier, me semble-t-il, que pour ouvrir la voie qui mena des persécutions au génocide, il a fallu au préalable supprimer, par la violence et la répression, l'Etat de droit précisément, la démocratie et ses institutions - autrement dit qu'il a fallu d'abord supprimer ces acquis de la société moderne qui constituaient une barrière essentielle à la mise en oeuvre de tels projets. Il y a là un glissement qui se répercute aussi à un niveau davantage historiographique. De fait, pour Bauman, «*Arrivant après le bref interlude de Weimar, le gouvernement nazi reprit et compléta la révolution que la république de Weimar [...] n'avait pas su gérer*» (p. 188-189, souligné par nous). Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il s'agit là d'une interprétation fort étrange aussi bien de la révolution de novembre que de la prétendue «révolution légale» d'Hitler (K.-D. Bracher).

De façon plus générale, il me semble que le procès qu'intente Z. Bauman à la rationalité en prenant comme point focal de son analyse la bureaucratie et l'Etat nazis, se heurte de façon plus ou moins directe à tout ce que nous savons, au moins depuis Fr. Neumann, sur les structures et le fonctionnement de ce régime - et qui fut largement confirmé par les analyses ultérieures - à savoir qu'en la matière, c'était plutôt le chaos, l'organisation de la désorganisation, le règne de l'arbitraire et de l'imprévisibilité, des rivalités et des concurrences, toutes choses qui ne riment manifestement pas avec rationalité. D'ailleurs, une grande partie des tensions et des frictions entre la bureaucratie, l'administration, l'Etat et le parti nazi (avec ses multiples appareils et offices) venait précisément de cette absence d'un régime stable de règles et de procédures qui constitue, me semble-t-il, le fondement premier de toute bureaucratie. Sous ce rapport, ce n'est point un hasard si toutes les demandes (insistantes) de la bureaucratie pour réaliser une réforme

de l'administration se sont heurtées à un refus catégorique de la part d'Hitler - premier bénéficiaire du règne de l'arbitraire et de l'imprévisibilité en vertu du «Führerprinzip» (M. Broszat entre autre). En grande partie, la force destructrice de la politique nazie est due à cet extraordinaire mélange de rationalité et d'arbitraire, de fixation et de changement des normes, de réglementation et de déréglementation etc. Il faut donc être particulièrement prudent quand on analyse le problème de la bureaucratie nazie en tant que «système rationnel» car sa «rationalité» était «trouée» en quelque sorte, de part en part, de zones échappant à toute rationalité et à toute stabilité - ce qui ne diminue en rien évidemment le rôle décisif qu'elle joua dans la mise en oeuvre et l'exécution du génocide. La tragique efficacité de la «machine» nazie à broyer l'homme était moins due à sa rationalité - ou à son hyperrationalité - qu'au déploiement des concurrences débridées, des rivalités et des enchères effrénées et ce, sur fond de conflits de compétences malicieusement entretenus et d'une impunité qui n'a jamais fait défaut. Notons aussi que dans certains secteurs du moins, l'Etat nazi a fait preuve d'une remarquable incapacité à gérer rationnellement les compétences - les relations d'allégeances personnelles (du type néo-féodal) primant précisément sur la sélection rationnelle par compétence.

Cette réduction de la modernité à certains de ses aspects, on la retrouve également dans certains autres passages de l'ouvrage. Quelques exemples : «*Quand le rêve moderniste est entre les mains d'un pouvoir absolu capable de monopoliser les vecteurs modernes d'action rationnelle et quand ce pouvoir parvient à se libérer de tout contrôle social efficace, alors apparaît le génocide (...)*» (p. 160). Il y a ici, dans cette «implication syllogistique» un saut significatif qui mérite d'être signalé. L'implication «alors»

devrait plutôt se lire ainsi : « *quand le rêve moderniste est dans les mains d'un pouvoir absolu [...] et quand ce pouvoir parvient à se libérer de tout contrôle social efficace* », **alors on n'est plus dans la modernité** et c'est alors et seulement alors que le génocide devient une possibilité. L'on observe le même glissement plus loin : « *Les porteurs du grand dessein présidant aux destinées de la bureaucratie étatique moderne, totalement affranchis des contraintes des puissances non politiques (économiques, sociales et culturelles) : voilà la recette du génocide* » (p. 191). Mais peut-on dire vraiment que nous sommes encore sous l'empire de la modernité dès lors que cette excroissance de l'Etat moderne qu'est la bureaucratie se libère précisément de toute contrainte et de tout contrôle ? Dans le même ordre d'idées, peut-on affirmer que « (...) *le choix de l'extermination comme meilleur moyen de parvenir à l'Entfernung était le produit des procédures bureaucratiques ordinaires : calcul du rapport moyen-fin, équilibre du budget, application de règles de valeur universelle* » (p. 45) ? Ou que « *La solution finale (...) naquit d'une préoccupation véritablement rationnelle et fut engendrée par une bureaucratie fidèle à sa nature et à son objectif* » (p. 46) ? Il va de soi que je ne veux d'aucune manière minimiser le rôle de la bureaucratie nazie et son immense responsabilité dans la mise en place et l'exécution du judéocide. Mais il me semble qu'en amont de l'action bureaucratique elle-même, l'on trouve l'imposant édifice des structures politiques - chancellerie, appareils répressifs, parti, etc., - qui ont conçu le projet et déterminé ses objectifs depuis les premières mesures de discrimination jusqu'aux exterminations. La bureaucratie, fort disponible de par sa logique intrinsèque, ultra conservatrice dans son ensemble et largement imbibée de l'idéologie national-socialiste, fut sans conteste, l'outil efficace et docile de la mise en oeuvre de cette politique mais ce n'est pas elle qui l'a

déterminée - ce que reconnaît d'ailleurs Z. Bauman à la même page. Par ailleurs, il est faux d'affirmer qu'« *A aucun moment de sa longue et tortueuse exécution l'holocauste n'entra en conflit avec les principes de rationalité* » (idem). Nous savons en effet que la logique génocidaire entra en conflit, et ce à plusieurs reprises, avec d'autres niveaux de rationalité, économique, militaire, stratégique et même politique - ce que signale paradoxalement l'auteur lui-même (p. 224 et 227 notamment). L'erreur consiste ici, me semble-t-il, à faire le procès de la rationalité en la considérant comme une totalité indifférenciée - comme un principe abstrait. Or le principe de rationalité se déploie à plusieurs niveaux qui, dans certaines conditions, peuvent entrer en concurrence créant par-là des dysfonctionnements qui peuvent culminer à l'irrationalité. Si en plus, la détermination des fins à un certain niveau échappe à la rationalité, alors tout l'édifice se fissure. Il me semble que le concept de « sélection négative d'objectifs » rend mieux compte des mécanismes de la politique nazie en tant qu'ajustement - toujours complexe - des moyens aux fins. Dans le même ordre d'idées, au même titre qu'il serait abusif d'affirmer que c'est la bureaucratie en tant que telle qui a « déterminé » le génocide, il serait aussi exagéré de dire que c'est la bureaucratie par elle-même qui a évincé les victimes de « *l'univers de l'obligation* » (p. 60, à propos du concept de Fein). Cette éviction - en tant que projet, objectif et décision - relève, elle aussi en tout premier lieu, des déterminations politiques et idéologiques. Il n'empêche évidemment que la bureaucratie fut l'outil majeur de cette éviction. Dans la même perspective et partant des travaux de Helen Fein, Z. Bauman interprète à nouveau de façon restrictive me semble-t-il, deux autres dimensions importantes de la modernité, la « régulation sociale » et le « processus civilisateur ». Selon lui, ces deux dimensions auraient lamentablement

failli, rendant par là l'holocauste possible (p. 25 et svt). Certes, mais c'est oublier que la régulation sociale et le processus civilisateur n'imposent pas seulement des «(...) contraintes morales à l'égoïsme et à la sauvagerie innés de l'animal qui est en l'homme» (p. 26), mais aussi des limites et des contraintes négatives au moyen du droit précisément. Certes, le droit, par lui-même, ne rend pas les hommes plus vertueux ni moins égoïstes, mais, en imposant des normes, des règles et des limites aux comportements et aux actions, il rend possible la vie en commun. Or, l'Etat nazi - si l'on peut vraiment parler encore d'un Etat au sens classique du terme - était un Etat de non-droit.

Sur un autre plan, Bauman use et abuse me semble-t-il de la métaphore de «l'Etat jardinier» et du «jardinage» comme paradigme de la politique totalitaire, responsable des génocides. Dans cette perspective et malgré certaines précautions, il semble rendre intrinsèquement solidaires d'une part le siècle des Lumières, les sciences, l'instauration du principe de compétence, la croyance à la perfectibilité humaine (par la culture et l'éducation), toute entreprise de planification d'un ordre sociale «artificiel» - comme si un ordre social pouvait ne pas être «artificiel», c'est-à-dire «construit» - bref, tout «(...) projet de société parfaite et d'un plan d'exécution de ce projet par un effort programmé et cohérent » (p. 118 et ailleurs) et, de l'autre, pour résumer, l'ingénierie sociale, le racisme, les épurations ethniques et le génocide. Il y a là, me semble-t-il, problème puisque de la sorte on risque de récuser toute transformation sociale d'envergure, tout projet radical, toute planification, voire même toute volonté de maîtrise du social et de l'histoire, ce qui équivaldrait, *in fine*, à promouvoir une certaine apologie du *statu quo*. Voici quelques extraits qui pourraient donner prise à de telles extrapolations abu-

sives : la bureaucratie est capable de génocide lorsqu'elle rencontre «une autre invention de la modernité : l'ambitieux projet d'un ordre social meilleur, plus raisonnable et plus rationnel (...)» (p. 179) ; «Le génocide moderne est un génocide pourvu d'un but [...] Le but lui-même, c'est la vision grandiose d'une société meilleure, radicalement différente [...], un ordre social conforme à un projet de société idéale» (p. 155-156) ; «Aux yeux des promoteurs [...] d'un génocide moderne, la société est un objet de planification et d'organisation. On peut et on doit faire plus pour la société que d'en changer un ou plusieurs détails (...). On peut et on doit refaire la société (...). On peut créer une société objectivement meilleure que celle 'qui se contente d'exister' - c'est-à-dire qui existe sans aucune intervention consciente» (p. 156) ; «Les deux exemples de génocides les plus tristement célèbres et les plus extrêmes ne trahirent pas l'esprit de la modernité. Ils ne dévièrent pas de l'axe principal du processus civilisateur. Ils furent la concrétisation la plus cohérente et la plus franche de cet esprit» (p.158). Outre l'identification abusive du génocide nazi et des crimes du stalinisme, interprétés sans précaution, ces extraits risquent d'annuler effectivement toutes les mises en garde prises précédemment par l'auteur pour éviter précisément de faire de l'holocauste la «vérité» ou le «paradigme» de la modernité - comme aussi cette autre précaution qui suit immédiatement les passages cités : «Du fait que l'holocauste est moderne, il ne s'ensuit pas que la modernité constitue un holocauste. L'holocauste est un sous-produit du penchant de la modernité pour un monde totalement planifié et totalement maîtrisé, quand ce penchant échappe à tout contrôle et devient fou» (p. 159). Mais peut-on défendre raisonnablement l'idée que nous sommes toujours dans la modernité quand un tel «penchant échappe à tout contrôle et devient fou» ? J'y reviendrai plus loin à l'occasion de certaines comparaisons

évoquées par l'auteur entre la modernité et des formes pré-modernes de sociétés. Signalons pour le moment que l'argumentation qui précède se heurte à un problème. En effet, le nazisme, en dépit de son discours, n'a ni révolutionné, ni même significativement transformé les structures sociales et économiques de l'Allemagne. Celles-ci sont restées, pour l'essentiel, intactes. La spécificité de son projet consista à intégrer à ces structures proprement modernes largement conservées, des formes d'organisation sociale et d'exploitation du travail carrément pré-modernes - le travail forcé à vaste échelle pour commencer et, de façon plus générale, l'usage intensif des contraintes extra-économiques. Loin d'exprimer, - ce que pourraient laisser entendre les propos de Z. Bauman - cette «invention de la modernité» qu'est «l'ambitieux projet d'un ordre social meilleur, plus raisonnable et plus rationnel» ou encore cette «vision grandiose d'une société objectivement meilleure et radicalement différente», le projet nazi incarnait plutôt un mélange explosif de modernité et de barbarie, de rationalité et d'irrationalité, de technologie moderne et de régression sociale grégaire, de «romantisme» et d'«acier» - réalité que rend bien compte cet oxymoron qu'est le concept de «modernisme réactionnaire» (J. Herf).

Comme beaucoup d'autres, échaudés par la faillite et l'effondrement du stalinisme, Bauman exprime ici un scepticisme plus général et des peurs compréhensibles par rapport à tout projet audacieux de transformation radicale de la société - c'est un trait caractéristique de notre époque qui nous incline, compte tenu du bilan historique, à manifester notre légitime méfiance par rapport aux multiples potentialités de la modernité, de la rationalité et de la science. C'est ainsi que Z. Bauman instruit contre la «civilisation occidentale» et son principe de rationalité un vigoureux procès, légitime

certain sur bon nombre de points mais qui mobilise aussi, malheureusement, une certaine rhétorique - voire parfois quelques poncifs - qui rappellent des réquisitoires déjà fort anciens : «*La civilisation occidentale a présenté sa lutte pour la suprématie comme la guerre sainte de l'humanité contre la barbarie, de la raison sainte contre l'ignorance, de l'objectivité contre les préjugés, de la vérité contre la superstition, de la science contre la magie, du rationalisme contre la passion*». (p. 163) ; «*Le triomphe de la raison sur les émotions, du rationalisme sur les pressions normatives, de l'efficacité sur l'éthique, a toujours été le cri de guerre de la science depuis qu'elle existe*» (p. 182) ; «*(...) la science a ouvert la voie au génocide en sapant l'autorité (...), notamment celle de la religion et de l'éthique*» (idem) ; «*La science se voulait dépourvue des valeurs et s'enorgueillissait de l'être*» (idem) ; ou encore, «*A mesure que s'accroît la qualité rationnelle de notre raisonnement, la quantité de destruction augmente*» (p. 164) etc. Cet argumentaire appelle deux remarques me semble-t-il, l'une incidente, l'autre par rapport à ce type de bilan de la modernité.

Paradoxalement, les prétentions du discours scientifique que Z. Bauman semble vouloir associer ici aux desseins du nazisme, n'ont jamais été celles du discours national-socialiste. Ce dernier ne s'est jamais présenté comme «le triomphe de la raison contre les émotions», «de la raison sainte contre l'ignorance», «de l'objectivité contre les préjugés», «de la vérité contre la superstition», «du rationalisme contre les passions» etc.. Bien au contraire, il exalta et cultiva à une échelle inconnue jusqu'alors, les émotions, les passions, les préjugés et l'ignorance en faisant systématiquement appel non pas à la raison, au rationalisme et à l'intelligence qui en découle, mais à l'irrationalisme de la pensée «magique» et aux instincts les plus archaïques de l'homme. S'il est fondamentalement erro-

né, nous semble-t-il, d'associer la mystique national-socialiste à la tradition rationaliste dans les sciences et les connaissances en général, il est en revanche plus que pertinent de voir dans la vision du monde national-socialiste, la matérialisation des «affinités électives» qui existent incontestablement entre l'idéologie scientiste et la pensée mystique.

Si l'on se penche maintenant sur le procès global qu'intente l'auteur à la modernité occidentale, on ne peut évidemment qu'être d'accord sur bon nombre de points du réquisitoire proposé. Que la dite «civilisation occidentale moderne», arrogante et aveuglement sûre d'elle-même, ait présenté sa lutte pour la suprématie dans les termes évoqués par l'auteur, que pour y parvenir elle s'est servie odieusement des acquis scientifiques et technologiques et que dans sa marche conquérante elle n'a point hésité à commettre des crimes innommables et ce à une vaste échelle, qui le contesterait - hormis sans doute ses apologistes bornés d'hier et d'aujourd'hui. Il n'empêche toutefois que la modernité ne nous a pas légué que ce seul fardeau lourd et tragique - au même titre d'ailleurs que le rationalisme et la science ne nous ont pas laissé comme leurs seuls héritiers les gestionnaires patentés - technocrates et bureaucrates - de la «raison instrumentale». Parce qu'elle est contradictoire en son fondement même, la «modernité» nous a aussi légué tout un autre héritage, vaste et séculaire, celui des luttes sociales d'émancipation, de combat et de résistance avec leurs expressions politiques, théoriques et idéologiques. Sous ce rapport, la modernité est inséparable non seulement de cette tradition mais aussi des immenses promesses

qu'elle nourrissait et, ce n'est pas parce que la première est aujourd'hui dévalorisée et que les secondes n'ont pas été tenues, qu'il faut à présent les rendre solidaires, si ce n'est complices, des désastres survenus. On pourrait plutôt inverser la perspective et dire qu'il n'y a peut-être pas de critique plus intransigeante de la modernité que celle qui consiste précisément à réactiver et à réactualiser cette tradition et ces promesses *comme étant son œuvre propre* - car c'est elle-même qui a contribué à les créer³.

Guidé par ces réflexions, Z. Bauman est amené à établir aussi certains rapprochements entre les formes modernes et les formes pré-modernes de société, des rapprochements qui posent également problème d'interprétation. A la gestion proprement scientifique des compétences accusée d'aveuglement moral, il oppose par exemple «(...) *l'unité du travail prémoderne dans laquelle tous les échelons de la hiérarchie possèdent les mêmes compétences opérationnelles et où la connaissance pratique des opérations croît au fur et à mesure qu'on se rapproche du haut de l'échelle (le patron connaît la même chose que son ouvrier ou son apprenti, mais beaucoup mieux (...))*» (p. 167). Qu'il faille accuser d'aveuglement moral une certaine gestion moderne des compétences, personne n'en disconvient, mais en quoi cette comparaison avec les formes pré-modernes de gestion des savoir-faire nous éclaire-t-elle quant aux perspectives à adopter ? - sauf à proposer de revenir à l'ancien modèle ou de s'en inspirer. D'autres passages vont dans un sens similaire notamment lorsque Z. Bauman se réfère aux garde-fous que constituaient jadis «*les réseaux et les mécanismes communautaires de régulation sociale*»

³ Quant à cette image «guerrière» de la science contre les superstitions, elle a été trop souvent associée aux réquisitoires romantiques, néo-romantiques et post-modernes pour la disqualifier plus en avant. Et si l'on veut conserver l'image «guerrière» on pourrait la renverser et dire avec Koselleck, que la raison se signala aussi en mettant fin aux guerres de religions - ces guerres qui aujourd'hui font retour.

propres aux sociétés pré-modernes. En effet, et l'auteur n'a pas tort, dans les périodes pré-modernes, les destructions de la guerre n'atteignaient que rarement la base des réseaux de contrôle social (pp. 187-188) de sorte qu'une fois les bouleversements passés, ces «*îlots d'ordre social*» pouvaient se replier sur eux-mêmes et réactiver les mécanismes de contrôle communautaire originels restés intacts ou tout au moins encore viables (idem). Dès lors que ces «*mécanismes*» disparaissent, les crises propres à la modernité non seulement ne peuvent plus être résorbées comme jadis par «*un mouvement instinctif de 'repli sur soi'*» (idem) mais de plus, dans le vide ainsi créé, on voit émerger des nouvelles forces supra-communautaires, en l'occurrence l'Etat moderne lequel, disposant du monopole de coercition, cherche à imposer un nouvel ordre à l'échelle sociétale. Dans ces conditions, sa marche n'étant plus «*arrêté ni freiné par les forces économiques et sociales, elles-mêmes sérieusement minées par la destruction ou la paralysie des anciennes autorités*» (idem), l'Etat peut s'autonomiser, assurer sa suprématie sur la société et par là même «*favoriser des tendances génocidaires*» (idem). Ici aussi l'analyse proposée des conséquences de l'autonomisation du pouvoir politique, non seulement ne manque pas de pertinence, mais elle a été aussi largement confirmée par l'expérience historique. Mais la question demeure : en quoi la comparaison de cette potentialité de la modernité avec les formes pré-modernes du contrôle social pourrait-elle nous être utile ? N'y a-t-il pas *au sein même de la modernité* des ressources susceptibles d'être activées pour s'opposer au Léviathan, pour résister à cette mise en demeure de la science par la technique désormais planétarisée ? La modernité ne dispose-t-elle pas, dans ses traditions et promesses, de quoi puiser pour rendre à nouveau crédible un projet collectif susceptible d'orienter le devenir social ? L'ambition d'une maîtrise de «l'être de la

technique» serait-elle tellement hors de notre portée pour que tout projet de cet ordre soit irrémédiablement disqualifié comme porteur des désastres ? Peut-on en la matière s'inspirer des situations pré-modernes ? Certes, il serait absurde d'entrevoir ici une quelconque nostalgie de la part de l'auteur pour les formes pré-modernes d'organisation sociale mais sachant que ces nostalgies font partie d'une critique toujours à la mode de la modernité, il n'était peut-être pas inutile d'attirer l'attention sur les ambiguïtés d'une telle démarche et sur la nécessité de scruter sur un tout autre angle la modernité et ses potentialités. Cette même perspective préside aussi la discussion des thèses d'Elias - et l'on pourrait ajouter celles de Freud également. Z. Bauman pose avec rigueur et précision la double perspective : le génocide serait soit le résultat du caractère non encore achevé du processus civilisateur - l'état pré-social, archaïque, barbare de l'homme ne serait pas encore complètement éradiqué -, soit de l'effet inverse : le processus civilisateur aurait réussi à substituer «*aux tendances naturelles de l'homme*», des schémas artificiels et souples permettant ainsi un niveau d'inhumanité et de destruction inconcevable tant que les prédispositions naturelles guidaient les actions humaines (p. 162). Evidemment, la logique de Z. Bauman l'amène à se ranger du côté de la deuxième perspective et d'opter contre Hobbes pour un certain Rousseau - teinté de Tocqueville peut-être. Ce débat, qui nous poursuit depuis longtemps, reste ouvert et la contribution de Bauman l'éclaire sous plusieurs rapports. Mais il nous est malheureusement impossible d'aborder ici cette vaste question. Je signalerai seulement le fait que les comparaisons entre modernité et prémodernité sont complétées chez Z. Bauman par certaines «*prévisions*» à partir de la modernité présente : «*Au vu de la tendance actuelle des Etats occidentaux à abandonner la gestion directe de nombreux secteurs de la vie sociale*

autrefois étatisés, et à se diriger vers les structures sociales soumises au marché et génératrices de pluralisme, il semble peu probable qu'une forme raciste d'antisémitisme soit de nouveau un jour utilisé par un Etat occidental pour mettre en œuvre un projet de vaste ingénierie sociale (...) (p. 140). Mais, il s'empresse d'ajouter que comme « *Le régime d'économie de marché, post-moderne et consumériste [...], paraît fondé sur la base fragile d'une supériorité économique exceptionnelle [...] pas forcément éternelle (...)* on est en droit de supposer que des conjonctures nécessitant une reprise en main directe de la gestion sociale par l'Etat pourraient se produire dans un avenir pas tellement lointain - et alors la perspective raciste, éprouvée et fortement établie dans les mentalités, pourrait s'avérer utile » (p. 140-141). Il y a dans cette réflexion de Bauman quelque chose de très juste et de très vrai. L'on voit la préfiguration de ce qu'il dit dans la façon dont l'Etat a pris aujourd'hui en main le problème de l'immigration dite clandestine - une pure criminalisation. Ce qui peut nourrir ici une certaine ambiguïté, c'est de ne pas avoir insisté sur la distinction à faire entre cette « reprise en main de gestion sociale par l'Etat » - qu'il dénonce à juste titre - et

d'autres types d'interventions de l'Etat dans la sphère sociale et économique, comme celles, pour faire bref, de l'ordre de l'« Etat social » ou de l'« Etat providence ». Il me semble que sans une telle précaution, le propos pourrait s'interpréter dans le sens du credo néo-libéral réclamant « moins d'Etat » et même son désengagement total.

Enfin, pour terminer, signalons l'important et fort intéressant chapitre que consacre l'auteur à l'articulation entre la rationalité nazie et celle des victimes - articulation qui serait, selon lui, à la base de la coopération des seconds avec les premiers. Le lecteur y trouvera des réflexions particulièrement fécondes qui prolongent et même approfondissent les réflexions d'Arendt. Par ailleurs, l'analyse qu'il propose de certains aspects de la place des communautés juives dans les sociétés d'accueil rappellent et viennent compléter fort utilement les réflexions de Gellner sur le « nationalisme de diaspora ».

Pour conclure, je dirais que l'ouvrage de Zygmunt Bauman est à ranger parmi les plus stimulantes contributions des dernières années à l'étude du phénomène génocidaire tant sur le plan sociologique qu'historique.

DOSSIER : Imre KERTÉSZ



Affiche publicitaire présentant les romans d'Imre Kertész, Prix Nobel de littérature 2002.

Station de métro «Porte Dorée», Paris.

Reclameaffiche met de romans van Imre Kertész, Nobelprijs Literatuur 2002.

Metrostation «Porte Dorée», Parijs

(Photo Philippe Mesnard)

Introduction

L'attribution, en octobre 2002, du Prix Nobel de littérature à l'écrivain hongrois Imre Kertész en surprie plus d'un. Bien que ses livres aient déjà été traduits dans différents pays, - il jouissait même d'une certaine reconnaissance publique en Allemagne -, dans son propre pays, Kertész restait encore largement méconnu.

Kertész est né le 9 novembre 1929 dans une famille juive de la petite bourgeoisie de Pest. Il est déporté à l'âge de 15 ans à Auschwitz-Birkenau puis à Zeitz près de Buchenwald, d'où il sera libéré en 1945. A son retour en Hongrie, devenu journaliste, il travaille à partir de 1948 à Budapest pour le quotidien *Világosság* qui deviendra, en 1951, un organe du parti communiste. Il en est licencié la même année. Après deux ans passés à l'armée, il opte pour une vie d'écrivain indépendant et de traducteur d'auteurs de langue allemande (Canetti, Dorst, Freud, Nietzsche, Roth, Schnitzler, von Hofmannsthal, Wittgenstein, etc...). En 1956, toujours étiqueté «sans profession», il décide, malgré les difficultés matérielles qui l'handicapent, de rester en Hongrie pour poursuivre son oeuvre. De 1956 à 1989, il gagne en outre sa vie comme librettiste de comédies musicales. En parallèle, il écrit durant 10 ans des romans qu'il rejette à l'exception d'*Étre sans destin*. Cet ouvrage, publié en 1975, fut reçu dans l'indifférence générale. Il faudra attendre la chute du Mur de Berlin, soit vingt ans après la première édition d'*Étre sans destin*, pour que l'oeuvre de Kertész soit lue et reconnue dans son pays. Ces romans furent

d'abord traduits en allemand puis en langues scandinaves par des littéraires non professionnels d'origine hongroise. Imre Kertész vit actuellement à Berlin et collabore au journal *Die Zeit*.

Le thème qui occupe le coeur de son oeuvre trouve ses racines dans les expériences que l'auteur a vécu, adolescent, dans les camps de concentration d'Auschwitz et de Buchenwald. La *solution finale* est donc omniprésente dans les travaux d'Imre Kertész. Il occupe néanmoins une place assez particulière parmi les auteurs qui ont partagé les mêmes expériences, se méfiant aussi bien d'un certain fétichisme de l'holocauste que d'un sentimentalisme trop exacerbé autour du judéocide. Il est clair que Kertész est un étranger non seulement dans son propre pays en tant qu'Hongrois aux racines juives qui s'est maintenu sous la dictature d'Hitler et sous l'hégémonie soviétique, mais aussi dans le monde de la littérature et de la mémoire de la criminalité nazie.

Vu l'importance de son oeuvre, la Fondation Auschwitz a pris l'initiative de constituer un dossier autour de la figure d'Imre Kertész. Des professeurs, auteurs et témoins directs ont accepté de contribuer au présent dossier. Nous les en remercions chaleureusement ainsi que Gérard Kahn et János Frühling pour leur traduction des textes originaux rédigés en allemand et en hongrois.

Rik HEMMERIJCKX
Daniel WEYSSOW

Inleiding

In oktober 2002 werd de wereld verbaasd met de toekenning van de Nobelprijs voor Literatuur aan de Hongaarse schrijver Imre Kertész. Zijn werk had wel al meerdere vertalingen gekregen, en in Duitsland genoot hij zelfs enige publieke erkenning, maar in zijn eigen land was hij een grote onbekende gebleven.

Kertész werd geboren te Pest op 9 november 1929 in een kleinburgerlijke, joodse familie. Op vijftienjarige leeftijd wordt hij gedeporteerd naar Auschwitz-Birkenau en vandaar weggevoerd naar Zeitz in de buurt van Buchenwald. Bij zijn bevrijding in april 1945 keert hij terug naar Hongarije, en vanaf 1948 werkt hij als journalist voor de krant *Világosság*. Wanneer deze krant zich omvormt tot een communistische partijkrant, wordt Kertész er in 1951 aan de deur gezet. Na twee jaar legerdienst besluit hij een carrière te beginnen als onafhankelijk schrijver en vertaler van Duitse auteurs (Canetti, Dorst, Freud, Nietzsche, Roth, Schnitzler, von Hofmannsthal, Wittgenstein, etc...). Ondanks zijn materiële moeilijkheden, en hoewel nog steeds «zonder beroep», blijft hij ook na de opstand van 1956 in Hongarije om er aan zijn oeuvre verder te werken. De verschillende romans die hij in deze eerste tien jaar schrijft blijven allen evenwel in de lade liggen. *Onbepaald door het lot* is de enige roman die hij in 1975 gepubliceerd krijgt, maar het onthaal is zeer lauw en zijn debuut blijft nagenoeg onopgemerkt. Ten einde zijn karige inkomsten aan te vullen maakt hij van 1956 tot 1989 talloze libretto's voor muzikale comedies. Het is pas na de val van de Berlijnse Muur, dus zo'n twintig jaarna Kertész' debuut, dat hij opnieuw onder de aandacht komt van het

publiek en dat ook in zijn eigen land de belangstelling groeit. Zijn werken zijn eerst vertaald geweest naar het Duits en vervolgens naar de Scandinavische talen, aanvankelijk door niet professionele vertalers. Imre Kertész leeft sinds kort in Berlijn en is o.m. medewerker van *Die Zeit*.

Het voornaamste thema in zijn werk wortelt in de ervaringen die de auteur als jongeling heeft opgedaan in de concentratiekampen van Auschwitz en Buchenwald. De *Endlösung* is dus prominent aanwezig in het werk van Imre Kertész, maar niettemin neemt hij een vrij aparte plaats in tussen de auteurs die met hem dezelfde ervaring delen. Hij zet zich zowel af tegen het holocaustfetisjisme als tegen het sentimentalisme dat al te makkelijk omheen de judeocide gecreëerd wordt. Het mag duidelijk zijn dat Kertész een outsider is, niet alleen in zijn eigen land als Hongaar met joodse roots, die zich zowel onder de Hitler-dictatuur als onder de Sovjet-hegemonie heeft moeten staande houden, maar ook in de wereld van de literatuur en de herdenking van de nazicriminaliteit.

Gezien zijn belang heeft de Auschwitz Stichting dan ook het initiatief genomen om rond de figuur van Imre Kertész een dossier bijeen te brengen. Verschillende eminente literatuurkenners, auteurs en directe getuigen zijn graag bereid gevonden om er een bijdrage voor te schrijven. Wij danken hen van harte voor hun medewerking, als ook Gérard Kahn en János Frühling, die instonden voor de vertaling van bepaalde teksten uit het Duits of het Hongaars.

Rik HEMMERIJCKX
Daniel WEYSSOW

Imre Kertész :

Prix/Prijzen :

- 1995 : Brandenburger Literaturpreis,
 1997 : Leipziger Buchpreis zur Europäischen
 Verständigung,
 2000 : Herder-Preis et le WELT-Literaturpreis,
 2001 : Ehrenpreis der Robert-Bosch-Stiftung,
 2002 : Hans-Sahl-Preis.
 2002 : Prix Nobel de littérature/Nobelprijs
 Literatuur

Bibliographie/Bibliografie :

Œuvres en hongrois/

Werken in het Hongaars :

- Sorstalanság* - Budapest, 1975
A nyomkereső : Két regény - Budapest, 1977
A kudarc - Budapest, 1988
Kaddis a meg nem született gyermekért -
 Budapest, 1990
Az angol lobogó - Budapest, 1991
Gályanapló - Budapest, 1992
A holocaust mint kultúra : három előadás -
 Budapest, 1993

Jegyzőkönyv / Imre Kertész ; *Élet és Irodalom*
 / Esterházy Péter - Budapest, 1993

Valaki más : a változás krónikája - Budapest,
 1997

*A gondolatnyi csend, amíg a kivégzőosztag
 újratölt* - Budapest, 1998

A száműzött nyelv - Budapest, 2001

Felszámolás - Budapest, 2003

Œuvres disponibles en français :

Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas :
 roman / trad. du hongrois par Natalia
 Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba -
 Arles, Actes Sud, 1995 - Traduction de :
Kaddis a meg nem született gyermekért

Etre sans destin : roman / trad. du hongrois
 par Natalia et Charles Zaremba - Arles,
 Actes Sud, 1997 - Traduction de : *Sorstalanság*

Un autre : chronique d'une métamorphose
 / trad. du hongrois par Natalia et Charles
 Zaremba - Arles, Actes Sud, 1999 - Traduction
 de : *Valaki más : a változás krónikája*

Le refus : roman / trad. du hongrois par
 Natalia Zaremba-Huzsvai ; en collab. avec

Charles Zaremba - Arles, Actes Sud, 2001 -
Traduction de : *A kudarc*

Le chercheur de traces : roman / trad. du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba - Arles, Actes Sud, 2003 -
Traduction de : *A nyomkereső*

Werken beschikbaar in het Nederlands :

Ik, de ander. Kroniek van een verandering : roman / vertaald uit het Hongaars door Harry Kramer - Amsterdam, Van Gennep, 2001 - Oorspronkelijke titel : *Valaki más : a változás krónikája*

Het fiasco : roman / vertaald uit het Hongaars door Harry Kramer - Amsterdam, Van Gennep, Leuven, Van Halewijck, 1999 -

Oorspronkelijke titel : *Szépirodalmi Könyvkiado*

Onbepaald door het lot, roman / vertaald uit het Hongaars door Harry Kramer - Amsterdam, Van Gennep, 1995 -
Oorspronkelijke titel : *Sorstalanság*

Kadisj voor een niet geboren kind : roman / vertaald uit het Hongaars door Harry Kramer - Amsterdam, Van Gennep, 1994 -
Oorspronkelijke titel : *Kaddis a meg nem született gyermekért*

Dagboek van een galeislaaf : roman / vertaald uit het Hongaars door Harry Kramer - Amsterdam, Van Gennep, 2003 -
Oorspronkelijke titel : *Gályanapló*

Liquidatie : roman / vertaald uit het Hongaars - Amsterdam, De Bezige Bij, 2003 -
Oorspronkelijke titel : *Felszámolás*

IMRE KERTÉSZ
Prix Nobel de littérature

Discours prononcé à la réception du Prix Nobel à Stockholm le 10 décembre 2002*

Avant toute chose, je dois vous faire un aveu, un aveu peut-être étrange mais sincère. Depuis que je suis monté dans l'avion pour venir ici, à Stockholm, recevoir le Prix Nobel qui m'a été décerné cette année, je sens dans mon dos le regard scrutateur d'un observateur impassible ; et en cet instant solennel qui me place au centre de l'attention générale, je m'identifie plutôt à ce témoin imperturbable qu'à l'écrivain soudain révélé au monde entier. Et j'espère seulement que le discours que je vais prononcer pour cette occasion m'aidera à mettre fin à cette dualité, à réunir ces deux personnes qui vivent en moi.

Pour l'instant, moi-même, je ne comprends pas assez clairement l'aporie que je sens entre cette haute distinction et mon œuvre, ou plutôt ma vie. J'ai peut-être vécu trop longtemps dans des dictatures, dans un environnement intellectuel hostile et désespérément étranger, pour pouvoir prendre conscience de mon éventuelle valeur littéraire : la question ne valait tout simplement pas la peine d'être posée. De surcroît, on me faisait comprendre de toutes parts que le «sujet» qui occupait mes pensées, qui m'habitait, était dépassé et inintéressant. Voilà pourquoi, j'ai toujours considéré l'écriture comme une affaire strictement privée, ce

* Extrait du site internet suivant : <http://www.ac-toulouse.fr/philosophie/textes/kerteszstockholm.rtf>

qui rejoignait d'ailleurs mes plus intimes convictions.

Dire qu'il s'agit d'une affaire privée n'exclut nullement le sérieux, même si ce dernier semblait quelque peu ridicule dans un monde où seul le mensonge était pris au sérieux. Or, l'axiome philosophique définissait le monde comme réalité existant indépendamment de nous. Mais moi, en 1955, par un beau jour de printemps, j'ai compris d'un coup qu'il n'existait qu'une seule réalité, et que cette réalité, c'était moi, ma vie, ce cadeau fragile et d'une durée incertaine que des puissances étrangères et inconnues s'étaient approprié, avaient nationalisé, déterminé et scellé, et j'ai su que je devais la reprendre à ce monstrueux Moloch qu'on appelle l'histoire, car elle n'appartenait qu'à moi et je devais en disposer en tant que telle.

En tout cas, cela m'opposait radicalement à tout ce qui m'entourait, à cette réalité qui n'était peut-être pas objective, mais certainement indéniable. Je parle de la Hongrie communiste, du socialisme qui promettait un avenir radieux. Si le monde est une réalité objective qui existe indépendamment de nous, alors l'individu n'est qu'un objet - y compris pour lui-même, et l'histoire de sa vie n'est qu'une suite incohérente de hasards historiques qu'il peut certes contempler, mais qui ne le concernent pas. Il ne lui sert à rien de les ordonner en un ensemble cohérent, car son moi subjectif ne saurait assumer la responsabilité des éléments trop objectifs qui pourraient s'y trouver.

Un an plus tard, en 1956, a éclaté la révolution hongroise. Pour un seul et bref instant, le pays est devenu subjectif. Mais les chars soviétiques ont bien vite rétabli l'objectivité.

S'il vous semble que je fais de l'ironie, alors pensez, je vous prie, à ce que sont devenus la langue et les mots au cours du 20^e siècle. Selon moi, il est vraisemblable que la plus importante, la plus bouleversante décou-

verte des écrivains de notre temps est que la langue, telle que nous l'avons héritée d'une culture ancienne, est tout simplement incapable de représenter les processus réels, les concepts autrefois simples. Pensez à Kafka, pensez à Orwell qui ont vu la langue ancienne fondre dans leurs mains, comme s'ils l'avaient mise au feu pour ensuite en montrer les cendres où apparaissaient des images nouvelles et jusqu'alors inconnues.

Mais je voudrais revenir à mon affaire strictement personnelle, c'est-à-dire à l'écriture. Il y a là quelques questions que tout homme dans ma situation ne se pose même pas. Jean-Paul Sartre, par exemple, a consacré tout un opuscle à la question de savoir pour qui on écrit. La question est intéressante, mais elle peut également être dangereuse et je suis en tout cas reconnaissant à la vie de n'avoir jamais eu à y réfléchir. Voyons en quoi consiste le danger. Par exemple, si on vise une classe sociale qu'on voudrait non seulement divertir mais aussi influencer, il faut avant tout prendre en considération son propre style et se demander s'il est adapté à l'objectif qu'on s'est fixé. L'écrivain est bientôt assailli de doutes : le problème est qu'il est dès lors occupé à s'observer lui-même. De plus, comment pourrait-il savoir quelles sont les vraies attentes de son public, ce qui lui plaît vraiment ? Il ne peut tout de même pas interroger chaque individu. D'ailleurs, cela ne servirait à rien. En définitive, son seul point de départ possible est l'idée qu'il a lui-même de son public, les exigences que lui-même lui attribue, l'effet qu'aura sur lui-même l'influence qu'il souhaite exercer. Pour qui donc l'écrivain écrit-il ? La réponse est évidente : pour lui-même.

Moi au moins, je peux dire que j'étais arrivé à cette réponse sans aucun détour. Il est vrai que mon cas était plus simple : je n'avais pas de public et ne voulais influencer personne. Je n'avais pas de but précis quand j'ai commencé à écrire et ce que j'écrivais ne

s'adressait à personne. Si mon écriture n'avait pas d'objectif clairement exprimable, elle consistait néanmoins à garder une fidélité formelle et linguistique à mon sujet, rien d'autre. Il importait de le préciser à cette époque ridicule mais triste où la littérature dite engagée était dirigée par l'Etat.

Il m'aurait en revanche été plus difficile de répondre à la question, posée à juste titre et non sans un certain scepticisme, de savoir pourquoi on écrit. A nouveau, j'ai eu de la chance, car je n'ai jamais eu l'occasion de trancher cette question. J'ai d'ailleurs relaté fidèlement cet événement dans mon roman intitulé *Le refus*. Je me trouvais dans le couloir désert d'un immeuble administratif et j'entendais des pas résonner dans un couloir perpendiculaire, c'est tout. J'ai été pris d'une sorte d'agitation particulière, les pas venaient dans ma direction, c'étaient ceux d'une seule personne que je ne voyais pas, et brusquement, j'ai eu l'impression d'en entendre marcher des centaines de milliers, une véritable colonne dont les pas retentissaient et alors j'ai saisi la force d'attraction de ce défilé, de ces pas. Là, dans ce couloir, j'ai compris en une seule seconde l'ivresse de l'abandon de soi, le plaisir vertigineux de se fondre dans la masse, ce que Nietzsche - dans un autre contexte, certes, mais avec pertinence - nomme l'extase dionysiaque. Une force quasi physique me poussait et m'attirait dans les rangs, je sentais que je devais m'appuyer et m'aplatir contre le mur, pour ne pas céder à cette attraction.

Je rends compte de cet instant intense comme je l'ai vécu ; la source d'où il avait jailli telle une vision semblait se trouver en dehors de moi et non en moi-même. Tout artiste connaît de tels instants. Autrefois, on les appelait des inspirations soudaines. Mais je ne mettrais pas ce que j'ai vécu au nombre des expériences artistiques. Je parlerais plutôt d'une prise de conscience existentielle, laquelle ne m'a pas donné la maîtrise

de mon art, car j'ai dû encore longtemps en chercher les outils, mais celle de ma vie, alors que je l'avais presque perdue. Il y était question de la solitude, d'une vie plus difficile, de ce dont j'ai parlé au début : il s'agissait de sortir du cortège enivrant, de l'histoire qui dépouille l'homme de sa personnalité et de son destin. J'avais constaté avec effroi que dix ans après être revenu des camps nazis et avec pour ainsi dire un pied dans la fascination de la terreur stalinienne, il ne me restait plus de tout cela qu'une vague impression et quelques anecdotes. Comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre.

Il est évident que ces instants visionnaires ont une longue histoire que Sigmund Freud déduirait peut-être du refoulement de quelque traumatisme. Qui sait, peut-être aurait-il raison. Or moi aussi, je penche plutôt pour la rationalité et suis loin de tout mysticisme ou enthousiasme : quand je parle de vision, j'entends une réalité qui a pris la forme du surnaturel - à savoir la révélation soudaine, on pourrait dire révolutionnaire, d'une idée qui mûrissait en moi, une chose qu'exprime l'antique exclamation « eureka ! ». « J'ai trouvé ! » Certes, mais quoi ?

J'ai dit un jour que pour moi, ce qu'on appelle le socialisme avait la même signification qu'eut pour Marcel Proust la madeleine qui, trempée dans le thé, avait ressuscité en lui les saveurs du temps passé. Après la défaite de la révolution de 1956, j'ai décidé, essentiellement pour des raisons linguistiques, de rester en Hongrie. Ainsi j'ai pu observer, non plus en tant qu'enfant, mais avec ma tête d'adulte, le fonctionnement d'une dictature. J'ai vu comment un peuple est amené à nier ses idéaux, j'ai vu les débuts de l'adaptation, les gestes prudents, j'ai compris que l'espoir était un instrument du mal et que l'impératif catégorique de Kant, l'éthique, n'étaient que les valets dociles de la subsistance.

Peut-on imaginer liberté plus grande que celle dont jouit un écrivain dans une dictature relativement limitée, pour ainsi dire fatiguée voire décadente ? Dans les années soixante, la dictature hongroise était arrivée à un point de consolidation qu'on peut appeler consensus social et auquel le monde occidental donnerait plus tard, avec condescendance, le petit nom de «communisme de goulache» : après l'animosité du début, le communisme hongrois était devenu d'un coup le communisme préféré de l'Occident. Dans le borbier de ce consensus, il ne restait qu'une alternative : ou bien renoncer définitivement au combat, ou bien chercher les chemins tortueux de la liberté intérieure. Un écrivain n'a pas de grands besoins, un crayon et du papier suffisent à l'exercice de son art. Le dégoût et la dépression avec lesquels je me réveillais chaque matin m'introduisaient vite dans le monde que je voulais décrire. Je me suis rendu compte que je décrivais un homme broyé par la logique d'un totalitarisme en vivant moi-même dans un autre totalitarisme, et cela a sans aucun doute fait de la langue de mon roman un moyen de communication suggestif. Si j'évalue en toute sincérité ma situation à cette époque-là, je ne sais pas si en Occident, dans une société libre, j'aurais été capable d'écrire le même roman que celui qui est connu aujourd'hui sous le titre d'*Etre sans destin* et qui a obtenu la plus haute distinction de l'Académie Suédoise.

Non, car j'aurais certainement eu d'autres préoccupations. Je n'aurais certes pas renoncé à chercher la vérité, mais c'eût été peut-être une autre vérité. Dans le marché libre des livres et des esprits, je me serais peut-être efforcé de trouver une forme romanesque plus brillante : j'aurais pu, par exemple, fragmenter la narration pour ne raconter que les moments frappants. Sauf que dans les camps de concentration, mon héros ne vit pas son propre temps, puisqu'il est dépos-

sédé de son temps, de sa langue, de sa personnalité. Il n'a pas de mémoire, il est dans l'instant. Si bien que le pauvre doit déperir dans le piège morne de la linéarité et ne peut se libérer des détails pénibles. Au lieu d'une succession spectaculaire de grands moments tragiques, il doit vivre le tout, ce qui est pesant et offre peu de variété, comme la vie.

Mais cela m'a permis de tirer des enseignements étonnants. La linéarité exige que chaque situation s'accomplisse intégralement. Elle m'a interdit, par exemple, de sauter élégamment une vingtaine de minutes pour la seule raison que ces vingt minutes béaient devant moi tel un gouffre noir, inconnu et effrayant comme une fosse commune. Je parle de ces vingt minutes qui se sont écoulées sur le quai du camp d'extermination de Birkenau avant que les personnes descendues des wagons ne se retrouvent devant l'officier qui faisait la sélection. Moi-même, j'avais un souvenir approximatif de ces vingt minutes, mais le roman m'interdisait de me fier à mes réminiscences. Presque tous les témoignages, confessions et souvenirs de survivants que j'avais lus étaient d'accord sur le fait que tout s'était déroulé très vite et dans la plus grande confusion : les portes des wagons s'ouvraient violemment au milieu des cris et des aboiements, les hommes étaient séparés des femmes, dans une cohue démentielle ils se retrouvaient devant un officier qui leur jetait un rapide coup d'œil, montrait quelque chose en tendant le bras, puis ils se retrouvaient en tenue de prisonnier.

Moi, j'avais un autre souvenir de ces vingt minutes. En cherchant des sources authentiques, j'ai commencé par lire Tadeusz Borowski, ses récits limpides, d'une cruauté masochiste, dont celui qui s'intitule *Au gaz, messieurs-dames !* Ensuite, j'ai eu entre les mains une série de photos qu'un SS avait prises sur le quai de Birkenau lors de l'arrivée des convois et que les soldats améri-

cains ont retrouvées à Dachau, dans l'ancienne caserne des SS. J'ai été sidéré par ces photos : beaux visages souriants de femmes, de jeunes hommes au regard intelligent, pleins de bonne volonté, prêts à coopérer. Alors, j'ai compris comment et pourquoi ces vingt minutes humiliantes d'inaction et d'impuissance s'étaient estompées dans leur mémoire. Et quand en pensant que tout cela s'était répété jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, durant de longues années, j'ai pu entrevoir la technique de l'horreur, j'ai compris comment on pouvait retourner la nature humaine contre la vie humaine.

J'avais ainsi, pas à pas, sur la voie linéaire des découvertes ; c'était, si on veut, ma méthode heuristique. J'ai vite compris que les questions de savoir pour qui et pour quoi j'écrivais ne m'intéressaient pas. Une seule question me travaillait : qu'avais-je encore en commun avec la littérature ? Car il était clair qu'une ligne infranchissable me séparait de la littérature et de ses idéaux, de son esprit, et cette ligne - comme tant d'autres choses - s'appelle Auschwitz. Quand on écrit sur Auschwitz, il faut savoir que, du moins dans un certain sens, Auschwitz a mis la littérature en suspens. A propos d'Auschwitz, on ne peut écrire qu'un roman noir ou, sauf votre respect, un roman-feuilleton dont l'action commence à Auschwitz et dure jusqu'à nos jours. Je veux dire par là qu'il ne s'est rien passé depuis Auschwitz qui ait annulé Auschwitz, qui ait réfuté Auschwitz. Dans mes écrits, l'Holocauste n'a jamais pu apparaître au passé.

On dit à mon propos - pour m'en féliciter ou pour me le reprocher - que je suis l'écrivain d'un seul thème, l'Holocauste. Je ne trouve rien à y redire, pourquoi n'accepterais-je pas, avec quelques réserves, la place qui m'a été attribuée sur l'étagère idoine des bibliothèques ? En effet, quel écrivain aujourd'hui n'est pas un écrivain de l'Holocauste ? Je

veux dire qu'il n'est pas nécessaire de choisir expressément l'Holocauste comme sujet pour remarquer la dissonance qui règne depuis des décennies dans l'art contemporain en Europe. De plus : il n'y a, à ma connaissance, pas d'art valable ou authentique où on ne sente pas la cassure qu'on éprouve en regardant le monde après une nuit de cauchemars, brisé et perplexe. Je n'ai jamais eu la tentation de considérer les questions relatives à l'Holocauste comme un conflit inextricable entre les Allemands et les Juifs ; je n'ai jamais cru que c'était l'un des chapitres du martyre juif qui succède logiquement aux épreuves précédentes ; je n'y ai jamais vu un déraillement soudain de l'histoire, un pogrome d'une ampleur plus importante que les autres ou encore les conditions de la fondation d'un Etat juif. Dans l'Holocauste, j'ai découvert la condition humaine, le terminus d'une grande aventure où les Européens sont arrivés au bout de deux mille ans de culture et de morale.

A présent, il faut réfléchir au moyen d'aller plus loin. Le problème d'Auschwitz n'est pas de savoir s'il faut tirer un trait dessus ou non, si nous devons en garder la mémoire ou plutôt le jeter dans le tiroir approprié de l'histoire, s'il faut ériger des monuments aux millions de victimes et quel doit être ce monument. Le véritable problème d'Auschwitz est qu'il a eu lieu, et avec la meilleure ou la plus méchante volonté du monde, nous ne pouvons rien y changer. En parlant de « scandale », le poète hongrois catholique János Pilinszky a sans doute trouvé la meilleure dénomination de ce pénible état de fait ; et par là, il voulait à l'évidence dire qu'Auschwitz a eu lieu dans la culture chrétienne et constitue ainsi pour un esprit métaphysique une plaie ouverte.

D'anciennes prophéties disent que Dieu est mort. Il ne fait aucun doute, qu'après Auschwitz, nous sommes restés livrés à nous-mêmes. Il nous a fallu créer nos valeurs,

jour après jour, par un travail éthique opiniâtre mais invisible qui finira par produire les valeurs qui donneront peut-être naissance à la nouvelle culture européenne. Que l'Académie Suédoise ait jugé bon de distinguer précisément mon œuvre prouve à mes yeux que l'Europe éprouve à nouveau le besoin que les survivants d'Auschwitz et de l'Holocauste lui rappellent l'expérience qu'ils ont été obligés d'acquérir. A mes yeux, permettez-moi de le dire, c'est une marque de courage, voire d'une certaine détermination ; car on a souhaité me voir venir ici tout en se doutant de ce que j'allais dire. Mais ce qui a été révélé à travers la solution finale et «l'univers concentrationnaire» ne peut pas prêter à confusion, et la seule possibilité de survivre, de conserver des forces créatrices est de découvrir ce point zéro. Pourquoi cette lucidité ne serait-elle pas fertile ? Au fond des grandes découvertes, même si elles se fondent sur des tragédies extrêmes, réside toujours la plus admirable valeur européenne, à savoir le frémissement de la liberté qui confère à notre vie une certaine plus-value, une certaine richesse en nous faisant prendre conscience de la réalité de notre existence et de notre responsabilité envers celle-ci.

C'est pour moi une joie particulière de pouvoir exprimer ces pensées en hongrois, ma langue maternelle. Je suis né à Budapest, dans une famille juive, ma mère était originaire de Kolozsvár en Transylvanie, mon père, du sud-ouest du Balaton. Mes grands-parents allumaient encore les bougies le vendredi soir pour saluer le sabbat, mais ils avaient déjà changé leur nom pour lui donner une consonance hongroise et il était naturel pour eux d'avoir le judaïsme comme religion et de considérer la Hongrie comme leur patrie. Mes grands-parents maternels ont trouvé la mort durant l'Holocauste, mes grands-parents paternels ont été anéantis par le pouvoir communiste de Rákosi, après

que la maison de retraite des Juifs ait été transférée de Budapest vers la frontière du nord. Il me semble que cette brève histoire familiale résume et symbolise à la fois les souffrances récentes de ce pays. Tout cela m'apprend que le deuil ne recèle pas que de l'amertume, mais aussi des réserves morales extraordinaires. Etre juif : je pense qu'aujourd'hui, c'est redevenu avant tout un devoir moral. Si l'Holocauste a créé une culture - ce qui est incontestablement le cas - le but de celle-ci peut être seulement que la réalité irréparable enfante spirituellement la réparation, c'est-à-dire la catharsis. Ce désir a inspiré tout ce que j'ai jamais réalisé.

Bien que mon discours touche à sa fin, j'avoue sincèrement que je n'ai toujours pas trouvé d'équilibre apaisant entre ma vie, mon œuvre et le Prix Nobel. Pour l'instant, je ne sens qu'une profonde reconnaissance - pour l'amour qui m'a sauvé et me maintient encore en vie. Mais admettons que dans le parcours à peine visible, la «carrière», si j'ose m'exprimer ainsi, qui est la mienne, il y a quelque chose de troublant, d'absurde ; une chose qu'on peut difficilement penser sans être tenté de croire en un ordre surnaturel, une providence, une justice métaphysique, c'est-à-dire sans se leurrer, et donc s'engager dans une impasse, se détruire et perdre le contact profond et douloureux avec les millions d'êtres qui sont morts et n'ont jamais connu la miséricorde. Il n'est pas simple d'être une exception ; et si le sort a fait de nous des exceptions, il faut se résigner à l'ordre absurde du hasard qui, pareil aux caprices d'un peloton d'exécution, règne sur nos vies soumises à des puissances inhumaines et à de terribles dictatures.

Pourtant, pendant que je préparais ce discours, il m'est arrivé une chose très étrange qui, en un certain sens, m'a rendu ma sérénité. Un jour, j'ai reçu par la poste une grande enveloppe en papier kraft. Elle m'avait été envoyée par le directeur du Mémorial de Buchenwald,

M. Volkhard Knigge. Il avait joint à ses cordiales félicitations une autre enveloppe, plus petite, dont il précisait le contenu, pour le cas où je n'aurais pas la force de l'affronter. A l'intérieur, il y avait une copie du registre journalier des détenus du 18 février 1945. Dans la colonne «Abgänge», c'est-à-dire «pertes», j'ai appris la mort du détenu numéro soixante-quatre mille neuf cent vingt et un, Imre Kertész, né en 1927, juif, ouvrier. Les deux données fausses, à savoir ma date de naissance et ma profession, s'expliquent par le fait que lors de leur enregistrement par l'administration du camp de concentration de Buchenwald, je m'étais vieilli de deux ans pour ne pas être mis parmi les enfants et avais prétendu être ouvrier plutôt que lycéen pour paraître plus utile.

Je suis donc mort une fois pour pouvoir continuer à vivre - et c'est peut-être là ma véritable histoire. Puisque c'est ainsi, je dédie mon œuvre née de la mort de cet enfant aux millions de morts et à tous ceux qui se souviennent encore de ces morts. Mais comme en définitive il s'agit de littérature, d'une littérature qui est aussi, selon l'argumentation de votre Académie, un acte de témoignage, peut-être sera-t-elle utile à l'avenir, et si j'écoutais mon cœur, je dirais même plus : elle servira l'avenir. Car j'ai l'impression qu'en pensant à l'effet traumatisant d'Auschwitz, je touche les questions fondamentales de la vitalité et de la créativité humaines ; et en pensant ainsi à Auschwitz, d'une manière peut-être paradoxale, je pense plutôt à l'avenir qu'au passé.

Traduction : Natalia et Charles Zaremba

PHILIPPE MESNARD

*Professeur de Littérature moderne
à l'Université de Paris VII*

Le destin et ses points de vue

En sept semaines, du 15 mai au 7 juillet 1944, près de 450.000 Juifs de Hongrie sont dirigés vers Auschwitz. La plupart sont assassinés. Jusque-là, les 800.000 Juifs qui vivaient dans le pays n'avaient pas été déportés dans les camps SS, bien que l'État fût allié au III^{ème} Reich et en dépit du très fort antisémitisme qui s'était déjà affirmé avant-guerre. Ce n'est pas qu'aucune mesure n'ait été prise à leur encontre. Il y eut de nombreuses expulsions et réquisitions de biens, et les déplacements de population ont à plusieurs reprises abouti à des massacres.

C'est dans ce contexte que l'on rencontre György Köves, surnommé Gyurka, jeune hongrois juif tellement assimilé que les Juifs eux-mêmes lui semblent étranges¹, comme l'hébreu et le yiddish sont pour lui des langues étrangères. Son père est affecté à un «bataillon de travail juif» et lui, il se retrouve avec un emploi obligatoire dans «une société qui s'appelle «Raffinerie de pétrole Shell»². Et c'est là que démarre l'histoire de Köves, double littéraire d'Imre Kertész dans *Être sans destin* (1975) et *Le Refus* (1998) qui, avec *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (1990), composent une trilogie sans cesse

¹ Si cela rappelle que Primo Levi ou Jean Améry ont eu, chacun à sa façon, des parcours analogues, en revanche, cette façon de se démarquer de l'identité juive est propre à Kertész.

² Imre KERTÉSZ, *Être sans destin* (1975), Arles, Actes sud, 1998, p. 41. Dorénavant, les citations dont les pages sont indiquées entre parenthèses sont extraites de cette édition.

travaillée de l'intérieur par la question de l'«absence de destin».

Je m'attacherai principalement ici à *Être sans destin*, le premier de tous, avec le souci de dégager les dispositifs sur lesquels repose la *machine à écrire kertésziennne*. J'interrogerai celle-ci sur la fonction matricielle qu'elle joue dans la trilogie, voire *dans* et *pour* toute l'œuvre de l'auteur, et je tâcherai de dégager les rapports - certes jamais directs, ni explicites, mais néanmoins effectifs et constants - qu'entretient la scène littéraire avec les conditions d'existence de l'auteur.

«Le train roulait encore»

Arrêté presque par hasard, Köves est rassemblé avec une multitude de ses semblables dans une briqueterie avant d'être déporté. Il noue quelques contacts et commence à s'adapter à cette nouvelle vie qu'il n'envisage pas, dit-il, d'un mauvais œil. Lors de son arrestation, l'atmosphère est bon enfant : «on riait, exactement comme si on avait été en excursion» (p. 63). Il ne voit même pas «de raison de prendre la poudre d'escampette» (p. 78). L'arrivée à Auschwitz est présentée de la même manière : «Nous étions effectivement arrivés à destination. J'étais tout naturellement content» (p. 108). Puis, lors de la Sélection, lorsqu'un SS lui demande s'il veut travailler, il répond : «*Natürlich*», puisqu'il était venu pour ça. Pour lui, la Sélection n'était pas le bout du chemin, «Le train roulait encore» (p. 200). Il est transféré à Buchenwald, puis, affecté à un de ses nombreux camps satellites portant le nom du village voisin, Zeitz. Zeitz serait pour

Kertész, toute chose égale par ailleurs, ce que Gandersheim fut pour Robert Antelme. Il en revient mourant après avoir compris que «la véritable captivité se compose en fait exclusivement de grisaille quotidienne» (p. 187), après avoir vécu le durcissement du régime concentrationnaire et s'être vu se métamorphoser en vieillard. La faim : «J'ai essayé le sable, par exemple, et quand il m'arrivait de voir de l'herbe, je n'hésitais pas - hélas, il n'y avait guère d'herbe» (p. 224).

Il est au *Revier*, l'infirmerie mentionnée dans la plupart des récits de déportés, lieu de répit ou d'agonie. Le train n'a toujours pas fini de rouler. «Déchet», il est renvoyé à Buchenwald. Il y reprend vie, sans même s'être efforcé de survivre. «Quand j'enfonçais mon doigt à n'importe quel endroit de ma chair, on y voyait longtemps la trace, comme si je l'avais enfoncé dans une espèce de matière sans vie, sans élasticité, du fromage ou de la cire, disons» (p. 327). Finalement, le train le ramène chez lui. «Ne voudrais-tu pas, mon garçon, raconter ce que tu as vécu ?» (p. 341), lui demande un journaliste qu'il croise par hasard. La suite tourne en dérision cette rencontre pour signifier que l'histoire de Gyurka, aux yeux de Kertész, ne suffit pas d'être racontée.

Pour raconter cette histoire individuelle arbitrairement nouée au destin collectif du groupe (les Juifs de Hongrie) auquel il est identifié à son insu, destin collectif lui-même arrimé à l'Histoire et conduit au massacre par les nationaux-socialistes et leurs alliés, pour raconter la perte et la réappropriation de son destin, Kertész met en place des dispo-

³ Les traducteurs de l'œuvre de Kertész, Natalia et Charles Zaremba, indiquent dans *Le Refus* que Köves signifie littéralement «pierreux».

⁴ Kertész explique que «La vie et l'écriture sont deux niveaux complètement différents. L'écriture est quelque chose de non-vivant qui a ses propres lois. Il y a de nombreuses techniques d'écriture [...], mais l'essentiel, c'est de ne pas confondre l'écriture ou, si on veut, un personnage sur le papier, avec une personne vivante». Entretien avec I. Kertész, réalisé par Carola HÄHNEL et Philippe MESNARD, in *Consciences de la Shoah. Critique des discours et des représentations*, Paris, Kimé, 2000, p. 386.

sitifs et des procédés. Les dispositifs sont, pour l'essentiel, modaux. Ils consistent en décrochements et en variations de points de vue sur trois niveaux : celui de l'instance narrative au moment de son récit, vraisemblablement à la fin des années 1960, date de l'écriture d'*Être sans destin*, celui du narrateur en tant que personnage dans son récit, entre 1944 et 1945, à quoi s'ajoutent des déplacements imaginaires qui incluent d'autres perspectives. Les procédés concernent le ton général de dérision et de détachement qui s'étend sur toute la langue, mettant à distance la réalité concentrationnaire tout en la restituant telle que le narrateur l'a traversée, avec une certaine naïveté, et telle qu'il s'en souvient. La langue que s'est forgé l'auteur met ainsi plus en valeur une vision et une expérience, qu'elle n'assurait de fonction documentaire.

«Si je m'en souviens bien»

Le premier niveau est celui où le narrateur se fait identifier comme instance narrative. Il n'intervient qu'à la page soixante-quatre. «Je serais incapable de raconter la suite en détail», lit-on peu avant que le récit conduise Köves à la briqueterie. *Qui parle ?* L'instance narrative ne se limite pas, dans *Être sans destin*, à un ensemble de signes sans épaisseur, le *Je* notamment, qui permettent à celui qui raconte de faire acte de présence et d'embrayer son récit. En plus de sa fonction structurale dans la langue, cette instance est le point de connexion où, entre Köves et Kertész, s'opère l'acte d'écrire. La voix de Kertész ne pourrait certainement pas avoir lieu sans être lestée par ce «Köves»³ qui permet d'introduire, dès l'acte narratif et indépendamment de l'intrigue, un écart entre l'écriture et le vécu⁴. Pour affirmer cet écart et l'étrangeté de Köves, Kertész s'efforce de le faire nommer par d'autres que lui : «Mon père lui avait dit : Je n'ai pas la possibilité de t'envoyer Gyurka» (p. 8) ; «La

lettre était adressée au jeune apprenti auxiliaire Köves Gyorgy» (p. 40).

L'acte narratif se signale à partir d'un présent qui instaure d'emblée une distance avec le passé et signifie qu'il ne s'agit pas seulement là d'un récit au passé (dès les premières pages, on est en 1944), mais d'un travail de remémoration à une vingtaine d'années d'intervalle. «Je me souviens» (p. 72) ; «Je m'en souviens» (p. 118 et 120) ; «Si je m'en souviens bien» (p. 209) sont parmi les nombreuses occurrences modalisatrices qui couvrent tout le texte pour souligner la dimension discursive du récit. On est loin d'un souci de transmission qui, à l'instar de Primo Levi, aurait poussé Kertész à faire œuvre de pédagogie autant que de Lettres. Il sait qu'en Hongrie, à la différence de l'Italie, cette attente n'existe pas dans le public. Loin également de l'«hémorragie» dont parle Antelme, dès sa libération, pour évoquer cet irrépressible besoin de décrire l'expérience qu'il a vécue et qui irrigue *L'Espèce humaine* (1947). Nous sommes vingt ans après et, de surcroît, sous un régime politique où la parole est sous surveillance.

Être sans destin met en œuvre comme une rétention, non de la langue, qui est prolixe et déliée, assez légère même (légère par litote), mais une rétention du déroulement factuel auquel réfère le récit. «Quant aux autres visages et événements, je ne m'en souviens plus très bien» (p. 74) annonce le narrateur. «De toute notre longue route, je ne me souviens que de cette curiosité hâtive, hésitante, presque furtive, que suscitait notre passage chez les gens sur les trottoirs» (p. 100), dit-il à propos de la montée en agonie du voyage vers Auschwitz. La souffrance, l'angoisse, l'humiliation ne font pas trace dans le présent narratif ; l'anodin, l'anecdotique y surnagent à peine. De la Sélection, on lit que cela lui «serait difficile de la raconter : une espèce de torrent tourbillonnant» (p. 112). D'un

prisonnier qui l'aide, il retient qu'il était : «- je dois le dire - particulièrement distingué» (p. 126).

Cette distance et cette incertitude résultent techniquement de ce que produit un récit raconté au passé par celui qui l'a vécu, restituant par là même sa vision subjective et donc incomplète des faits (une focalisation interne dans un récit homodiégétique, dirait la théorie littéraire). Distance et incertitude doivent également pouvoir se définir autrement pour restituer la mesure du rapport propre de Kertész à l'écriture. Avec elles, on a l'hésitation d'un témoin qui cherche à se souvenir sans se laisser entraîner par le désir de fable. Elles disent aussi que jamais les informations, le *documentaire*, l'histoire objective ne suffiront à restituer la vérité *du* vécu ; Georges Perec exprime cette idée quand il écrit : «Je dispose d'autres renseignements concernant mes parents ; je sais qu'ils ne me seront d'aucun secours pour dire ce que je voudrais dire»⁵. Le mémoriel non plus ne suffit pas à restituer la vérité de l'oubli - il s'y épuiserait peut-être même -, vérité de l'oubli qui, par nécessité, loge dans le vécu pour qu'il soit possible à chacun de continuer à vivre, comme l'indique *Weiter leben*, le titre original du livre de Ruth Klüger⁶, contemporaine de Kertész. La factualité est reléguée à l'arrière-plan au regard de l'expérience, non en vue d'une esthétisation de celle-ci, mais pour nettement affirmer la différence et l'hiatus entre la dimension individuelle de cette expérience et la charge collective qui l'a recouverte. Il a, constate-t-il, été dépossédé de son destin par les deux vagues totalitaires national-

socialiste et stalinienne, mais il s'est ressaisi par l'écriture, sans pour autant jamais vouloir identifier, ou confondre, destin et écriture. Pour Kertész, l'écriture, en tant qu'acte d'écrire, est «hors destin», elle laisse même «le destin derrière elle»⁷. «C'est pourquoi l'écriture est si différente de la vie. En écrivant, on sort de son propre cercle»⁸. Si l'instance narrative peut se souvenir et, se souvenant, raconter, c'est qu'elle est ancrée dans une contemporanéité qui est celle, non plus du national-socialisme, mais du stalinisme bureaucratique qui règne alors sur le pays. En ce sens, distance et incertitude lui offrent une manière de se reconstruire à l'écart d'une société dans laquelle il vit sans y trouver de place, et qui lui pèse ; l'évocation de cette période occupe l'ensemble du *Refus*. Spécifiquement sur le plan de l'écriture, distance et incertitude expriment une défiance vis-à-vis de la question des canons du réalisme socialiste qui servaient d'étalon au régime pour juger de la production littéraire. Toujours dans *Le Refus*, Kertész fait expliquer par son personnage ses déboires éditoriaux : «Nos lecteurs ont lu votre manuscrit et selon leur avis unanime... Nous pensons que vous n'avez pas réussi à donner une expression artistique à votre expérience vécue [...] le héros est bizarre, c'est le moins qu'on puisse dire... [...] Les phrases de mauvais goût se succèdent...»⁹.

«C'est ainsi que je le ressentais»

«Le mauvais goût» de ces phrases qui «se succèdent» traduit la vision de Köves âgé de quinze ans en 1944 (Kertész est né en 1929). C'est devant les yeux d'un adolescent, avec

⁵ George PEREC, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 58.

⁶ Ruth KLÜGER, *Weiter leben*, Göttingen, Wallstein Verlag, 1992, traduit sous le titre : *Refus de témoigner. Une jeunesse*, Paris, Viviane Hamy, 1997.

⁷ Entretien avec Imre KERTÉSZ, *op. cit.*, p. 389.

⁸ *Ibid.*, p. 390.

⁹ Imre KERTÉSZ, *Le Refus* (1998), Arles, Actes sud, 2001, pp. 36-37.

son manque d'expérience, que la déportation et l'internement ont défilé et c'est à travers ces yeux que le récit les présente. Immature et docile, Köves manque trop de consistance pour être vraiment un personnage évoluant dans le temps de son récit. Il se situe à la limite de celui-ci, sans être définissable avec la panoplie habituelle du romanesque. Le regard qu'il porte sur le monde qu'il découvre au moment où il y est entraîné se traduit par une compréhension au premier degré, puis par un décryptage partiel. Il semble, de toute façon, resté dehors, au seuil d'une réalité qui lui paraît montée de toute pièce. « Cette impression que j'avais d'être tombé soudain au beau milieu d'une pièce de théâtre insensée où je ne connaissais pas très bien mon rôle » (p. 81). Alors, se dégage de lui une extrême lucidité sur ce qui arrive, impossible à exprimer parce qu'insoutenable sinon par le détour des procédés narratifs sur lesquels repose entièrement *Être sans destin*. Köves met en scène son regard, non lui-même, et souligne du même coup les limites de l'intelligence qu'un déporté ordinaire pouvait avoir de la réalité concentrationnaire. « Il me vint à l'esprit que ma façon de voir pouvait être erronée » (p. 169).

La restriction subjective du champ de vision et de sa compréhension fait de lui un naïf. Il trouve bien normal que les SS aient une arme, « après tout, c'étaient des soldats » (p. 117). Pour les enfants du convoi, rien d'anormal à ce qu'ils soient mis à part : ils auraient « droit à un traitement particulier, l'école au lieu du travail, et toutes sortes d'autres avantages » (p. 118). De même pour les nains, les jumeaux, les infirmes. Le médecin qui effectue la Sélection a même un « regard bienveillant » (p. 120). Si l'étonnement est moins léger lors de l'arrivée au camp d'Auschwitz qu'à Buchenwald, il n'en est pas moins son mode d'appréhension de ces nouveaux mondes, son mode d'être. Il se compare à « une espèce de Robinson » (p. 147). D'apprendre

que les clôtures barbelées sont électrifiées le surprend. Il porte sur ce qui l'entoure un regard détaché et, partant, se pose en simple observateur (quasiment une focalisation externe, dirait la théorie littéraire). Après la Sélection, il pense : « Tout le monde pourrait récupérer son bien, cela va de soi, mais d'abord les objets devaient passer à la désinfection, et nous à la douche : effectivement, il était grand temps, c'était aussi mon avis » (p. 108). Naïveté encore avec l'expression « *Himmelsche Telephonnummer* », le numéro du ciel : « Je voyais que cela avait rendu tout le monde songeur, et bien que je n'y aie rien compris, je trouvais moi aussi ces paroles indubitablement bizarres » (p. 149). Antihéros entraîné par des événements qui le dépassent, il en saisit mal l'ampleur. « Je peux affirmer qu'il y a des notions que nous ne pouvons comprendre totalement que dans un camp de concentration » (p. 227). « Je dois le reconnaître : il y a des choses que je ne saurais expliquer, pas précisément ou même pas du tout, si je me place du point de vue de mon attente, du principe, de la raison » (p. 262).

Avec Köves adulte, Köves adolescent est à la fois dans une relation de contiguïté et de pleine différenciation. La contiguïté vient de ce que son regard s'inscrit dans la perspective de l'instance narrative et que, son mode étant aussi une focalisation interne, il en reproduit les limites ne disant que ce qu'il sait. « J'aperçus », « Je vis », « Je remarquai » (p. 79), « C'est ainsi que je le ressentais » (p. 100), rappelle chaque fois aux lecteurs que son point de vue est restreint et qu'il ne s'agit pas de leur faire accroire qu'il y a là une vision plus générale, surtout pas omnisciente. Néanmoins, pour se distinguer de l'instance narrative, les interventions de Köves adolescent se font au passé. C'est sur ce point que s'avère la différenciation. Avec le temps qui a passé, certaines connaissances sont acquises. À l'évidence, Köves en 1944 en sait moins sur ce qui est arrivé que Köves en

1960. La construction narrative repose en partie sur ce va-et-vient.

Mais le décalage est multivalent. Certes, il met en scène combien Köves, et tous ceux soumis à des conditions analogues aux siennes, étaient assignés à une position qui leur laissait peu de marge pour comprendre. C'est la ténuité de cette marge d'ailleurs qui les prédisposait, en dépit de leur angoisse, à se laisser abuser par les flots de mensonges que leur servaient les SS jusqu'aux portes des salles de déshabillage. Mais ce décalage produit également un effet de lecture symboliquement très fort qui procède de l'ellipse. Nul n'est censé aujourd'hui ignorer ce qui a eu lieu, et le texte interpelle le lecteur en lui laissant la possibilité de reconstruire les faits dans les creux que dégage la narration. On bascule de la dédramatisation, tout va bien, plus de peur que de mal à Auschwitz, nous voilà arrivés au bout de nos peines, ils sont même gentils avec les enfants, à une amplification dramatique qu'éprouve intérieurement le lecteur devenu écrivain imaginaire de la part non dite de l'écrit.

Parler du lecteur demande un rectificatif selon l'horizon d'attente duquel celui-ci participe. Ainsi, il convient de distinguer les années 1970 en Hongrie, avec leur horizon rigidifié par la doctrine étatique, favorisant la mise au rancard d'*Être sans destin* («Les phrases de mauvais goût se succèdent» !), et les années 1990, avec leur hypersensibilité non seulement au mémoriel et au génocide des Juifs, mais aussi à ce type de

posture narrative empreinte d'antihéroïsme et de passivité. C'est ainsi que le jeu entre le premier niveau narratif et le second dégage un espace qui est celui d'un récit que le lecteur d'aujourd'hui est en partie prédisposé à configurer¹⁰ et dont, le configurant, il reçoit la décharge émotionnelle.

Et le troisième niveau ? C'est là que cela se complique un peu. Kertész renforce son dispositif narratif en le démultipliant pour intervenir dans les creux de sa narration. Nous savons que les points de vue ont pour caractéristique d'être limités. Aussi, pour retracer la démarche intellectuelle d'un adolescent qui, naïf mais néanmoins curieux, veut en savoir plus, est-il nécessaire d'effectuer - il s'agit bien d'effet - des déplacements fictifs de la voix narrative, généralement par le biais de l'imagination, mais aussi en convoquant d'autres points de vue. Si la restriction du champ signifie les limites des facultés de jugement et de compréhension quand on est au cœur d'un événement, adopter d'autres positions permet à la narration de se libérer de ce qui handicape son rapport à la réalité. Il y a là, en outre, une manière de sortir de soi et de dépasser l'expérience par l'écriture¹¹. Si, comme on le lit dans *Kaddish*, «La vie est une aspiration plutôt aveugle, tandis que l'écriture est une aspiration plutôt lucide»¹², alors c'est en s'enfonçant dans l'espace «non-vivant»¹³ de l'écriture que Kertész ressaisit son passé, qu'il le remet à la portée de sa conscience en le posant à distance, qu'il peut le regarder en l'éloignant.

¹⁰ La configuration de l'œuvre par le lecteur est abordée par Ricoeur sous le terme de «Mimèsis III», cf. Paul RICOEUR, *Temps et récit*, t.1, Paris, Point-Seuil, 1983, p. 136 sq. «J'étais obligé de voir avec les yeux du...»

¹¹ Une expérience similaire, mais dans les conditions plus dures encore du travail des Sonderkommandos, est à l'origine de l'écriture de Zalmen Gradowski, cf. Z. GRADOWSKI, *Au Cœur de l'enfer. Document écrit d'un Sonderkommando d'Auschwitz - 1944*, (Ph. Mesnard et C. Saletti éd.), Paris, Kimé, 2001.

¹² *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (1990), Paris, Arles, 1995, p. 62.

¹³ Entretien avec Imre KERTÉSZ, *op. cit.*, p. 386.

¹⁴ Il s'agit notamment de «L'une ou l'autre route», T. BOROWSKI, *Le Monde de pierre* (Varsovie, 1961, Paris, 1964), Paris, Bourgois, 1992.

L'arrivée à Auschwitz et la Sélection permettent de souligner la richesse expressive de ces déplacements. «Effectivement, ils avaient l'air d'être des Juifs, à tous points de vue» (pp. 109-110), dit le jeune Köves à propos des détenus qui les accueillent à leur descente du train. Ici, Kertész joue sur plusieurs registres. D'abord, son destin dépendait entièrement de la manière dont il serait vu par les autres. Cette compréhension précède la compréhension même, elle participe d'une intuition fondatrice concernant sa propre identité. Puis, lors de la Sélection, il est examiné «du point de vue du travail, bien évidemment» (p. 115). Ce qui est en train de se jouer : la vie ou la mort, les deux heures restant de la vie ou les quelques mois de sursis est, à l'échelle d'un arrivant, incompréhensible. «J'étais obligé de voir avec les yeux du médecin combien il y avait parmi nous d'hommes vieux ou inutiles» (p. 122). Une fois passée la Sélection, les indices s'accumulent, mais pour les lier entre eux, un déplacement s'impose. «De là où j'étais, je voyais d'un autre œil ce qui se passait de l'autre côté de la route» (p. 121). Il s'impose doublement. D'une part, il a une qualité situationnelle : les déportés, qui ont échappé à la Sélection, s'éloignant de la *Rampe*, n'étant plus noyés dans la masse du convoi, bénéficient d'un véritable point de vue. D'autre part, il a une valeur intertextuelle : il renvoie à des épisodes similaires décrits dans *Le Monde de pierre*¹⁴ par Tadeusz Borowski, auteur majeur aux yeux de Kertész. Ainsi, les situations les plus incompréhensibles, les plus irréprésentables, les plus insoutenables peuvent être saisies par les détours qu'offre la littérature, que ce soit la fiction, la pluralité des points de vue ou l'intertextualité.

Si le temps, passé/présent, sépare le narrateur en 1960 de son *personnage* en 1944, une autre ligne de partage se trace lorsque le gazage a lieu. «Je pourrais le jurer personnellement, je n'ai parlé avec aucun étranger

sur cette route. Et pourtant, c'est de ce moment-là que datent mes connaissances les plus précises. À cet instant-là, là-bas, en face, brûlaient nos compagnons de voyage» (p. 152). Borowski est encore très proche. L'imagination vient combler les lacunes de ce qui reste muet dans les souvenirs de Kertész : ce que *représente* les chambres à gaz. Il tente de (se) reconstituer de façon imaginaire comment cela a bien pu être conçu : des réunions entre gens sérieux, «des messieurs en costumes chic» (p. 154). «L'un d'eux tombe sur l'idée du gaz ; dans la foule, un autre trouve la douche, un troisième le savon» (*ibid.*)... «Voilà comment je me l'imaginai», ponctue-t-il. «J'admettais que tout ceci n'était pas vraiment une plaisanterie, si je le considère d'un autre point de vue, puisque j'ai pu m'assurer du résultat - pour m'exprimer ainsi - de mes propres yeux et surtout avec mon estomac qui se retournait sans cesse ; mais voilà, c'était l'impression que j'avais, et fondamentalement - c'est du moins ce que je m'imaginai - cela ne pouvait pas se dérouler d'une manière très différente» (*ibid.*).

Ce troisième niveau narratif se dissémine dans le récit proprement dit. Il investit la langue. Il tourne à la manie. À propos des papiers de la famille, qui sont «irréprochables», le narrateur se place du «point de vue racial» (p. 53). Peu après son arrestation, c'est d'un policier qu'il est question en ces termes : «Il ne pouvait être question, à son avis que d'une simple formalité, du moins dans une situation aussi claire et incontestable du point de vue de la loi que l'était la nôtre en l'occurrence» (p. 76). S'agissant d'une statue, il évoque «un point de vue purement esthétique» (p. 171) et de Weimar, le «point de vue de la culture» (p. 176). La trace la plus probante de cette dispersion narrative dans la langue reste l'usage de la modalisation adverbiale, principalement avec l'adverbe «naturellement», que Kertész essaime

sur tout son texte. «Naturellement» signifie moins le point de vue d'un *autre* que le point de vue de la norme. Norme de laquelle sont exclus les Juifs, mais dont ils sont obligés de prendre acte, elle les vise directement. «Naturellement» veut dire que ce qui est imposé va de soi dans la tête des gens, y compris des Juifs qui ont assimilé la patience de la ségrégation qu'ils subissent. Kertész insiste ici sur la pression que les cadres du vraisemblable exercent sur le jugement, au sens où ce qui est vraisemblable, paraissant proprement naturel, se soustrait à l'esprit critique, «naturellement».

«De la belle ouvrage, il n'y a pas à dire»

L'esprit critique, peut-être est-il le nerf de la langue de Kertész, si l'on s'accorde à dire que la critique instaure une distance vis-à-vis de la chose pour permettre de la juger. Ce faisant, Kertész a une langue qui lui est propre, une langue écrite dont *Être sans destin* est le creuset ; une langue qui, pour *écrite* qu'elle soit, n'en est pas moins un discours. Le jeu des points de vue décrit plus haut fait se déployer un espace où a lieu un monde mis en langue, étayé par des procédés stylistiques qui permettent au sujet de ne pas s'engager. Si Kertész insiste pour que l'on ne confonde pas vie et écriture, ce retrait rappelle cependant cette position marginale, n'adhérant à aucune communauté, ni même à celle des dissidents du régime et à la communauté juive encore moins, par laquelle il cherche à se faire reconnaître.

Un des principes contribuant à donner une dimension discursive à cette langue tient à son insistance et à sa faculté de répétition. Qu'il s'agisse de l'étoile pour l'identité juive ou du train pour son errance concentrationnaire, Kertész file de longues métaphores et il reprend de façon obsessionnelle des tropes, en particulier, l'ironie, la litote et toute autre façon d'euphémiser. L'ironie tourne en dérision la conformité ordinaire des membres de la communauté juive : «J'ai remarqué qu'ils s'étaient décorés la poitrine avec leur propre article. Et c'était comme s'ils ne la portaient que pour en donner envie aux clients» (p. 17). À Auschwitz, il annonce : «Nous étions effectivement arrivés à destination. J'étais tout naturellement content» (p. 108). Plus loin, il lorgne sur une «cravache tressée de cuir blanc», et en déduit aussitôt : «- de la belle ouvrage, il n'y a pas à dire -» (p. 127). Si la litote dit une chose par son contraire, c'est ce que Kertész manie quand, dans le wagon vers Auschwitz, une vieille femme agonisant, il reconnaît que «ce n'était pas très agréable» (p. 104), ou quand, en direction de Buchenwald cette fois, il mentionne le camp comme un des «noms prometteurs» (p. 166) qu'il a pu entendre. On reconnaît là «l'art de paraître affaiblir par l'expression, une pensée qu'on veut laisser dans toute sa force»¹⁵.

Le jeu avec les lieux communs et les clichés confère à cette langue une tension particulière qui se propage dans l'expérience même de la lecture. Ainsi, cette façon de porter des considérations comme si cela ne le concernait pas : «Quelles que soient leurs concep-

¹⁵ Pierre FONTANIER, à propos de Laharpe, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p. 133.

¹⁶ Entretien avec Imre Kertész, *op. cit.*, p. 388.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Kertész a d'ailleurs une vision de la Hongrie communiste, en particulier, et de l'Est, en général, que l'on peut qualifier de totalitaire en ce qu'elle identifie la société à l'idéologie, sans lui reconnaître, du moins dans ses romans ni dans ses textes critiques et ses essais, les interstices qui existaient dans toutes ces sociétés, même dans les périodes de domination écrasante.

tions relatives aux Juifs, les Allemands étaient fondamentalement - ce que tout le monde sait par ailleurs - des gens propres, honnêtes, aimant l'ordre, la ponctualité...» (p. 89). Il exprime un ton analogue quand, à propos de son amie, Annamaria, inquiète de l'antisémitisme des autres à son égard, il écrit : «Elle voit à leurs regards qu'ils la «haïssent». [...] Mais moi je crois qu'elle exagère un peu» (pp. 50-51). Il se fait provocant quand il avance : «J'ai eu moi aussi très rapidement de l'affection pour Buchenwald» (p. 177). Ce qu'il confirme cent pages plus loin : «Et malgré la réflexion, la raison, le discernement, le bon sens, je ne pouvais pas méconnaître la voix d'une espèce de désir sourd, qui s'était faufilée en moi, comme honteuse d'être si insensée, et pourtant de plus en plus obstinée : je voudrais vivre encore un peu dans ce beau camp de concentration» (p. 261). Autant de figures d'expression qui atténuent ou repoussent les faits et, finalement, affirment que le témoignage n'a pas pour vocation d'être documentaire a priori.

«Du bonheur des camps de concentration»

La machine à écrire kertészienne est une machine où l'optique se noue au verbe pour répondre à la double question : que puis-je voir et comprendre d'où je suis ? - et dont la réponse est l'écriture même. C'est pourquoi, aborder *Être sans destin* autrement que par les dispositifs de vision qui l'édifie, reviendrait à ne saisir que les bribes éparses d'une œuvre dont le souci n'est pas de témoigner des faits, mais d'une expérience de l'histoire redoublée par l'expérience d'écrire comme tentative de lucidité sur soi. Cette lucidité passe par l'affirmation de l'individualité du sujet singulier.

L'affirmation kertészienne de soi s'exprime par le refus d'être confondu dans la masse et le collectif, non par vanité, mais pour ne pas

céder un pouce aux pouvoirs qui veulent s'emparer de son destin. Cette dépossession tient, dit-il, «à la dynamique du totalitarisme»¹⁶. Kertész, un homme du totalitarisme, serait-on donc tenté de penser. D'ailleurs, *Le Refus*, bien que paru en 1988, semble avoir été écrit dans les années 1960, sous la chape stalinienne, comme si l'écriture de Kertész s'était sinon arrêtée, du moins attachée, fixée, rivée là. Pourtant, dit-il aussi, une fois que cette dynamique «cesse de fonctionner, se pose le problème : un individu peut-il regagner son individualité ou non ?»¹⁷. Kertész serait alors un homme du totalitarisme¹⁸ qui, une fois celui-ci disparu, voudrait obstinément réaliser sa liberté en se réappropriant son destin. Pourtant, ce modèle, si on le limite au couple individualité *versus* totalitarisme, n'explique pas forcément la volonté que Kertész affiche de toujours se tenir à l'écart non seulement de la communauté juive, mais aussi d'une identité juive qui serait «naturellement» la sienne. On peut également se demander s'il n'entre pas en réaction contre le témoignage - ce qui, aujourd'hui, signifie contre la pression de l'attente qui pèse sur les témoins, pression qui, entre autres, noie la littérature sous le témoignage. C'est peut-être par anticipation à cela que *Être sans destin* se conclut par ces mots de «mauvais goût» :

«Là-bas aussi, parmi les cheminées, dans les intervalles de la souffrance, il y avait quelque chose qui ressemblait au bonheur. Tout le monde me pose des questions à propos des vicissitudes, des «horreurs» : pourtant en ce qui me concerne, c'est peut-être ce sentiment-là qui restera le plus mémorable. Oui, c'est de cela, du bonheur des camps de concentration, que je devrais parler la prochaine fois, quand on me posera des questions».

ALBERT MINGELGRÜN

Professeur de Littérature à l'ULB

*Président de la Fondation de la Mémoire
contemporaine*

Une lecture d'Imre Kertész

À ce jour, cinq livres de Kertész ont été traduits en français¹.

J'en propose une lecture qui suit l'ordre chronologique de leur composition, plutôt que celui de leur publication en français, dans la mesure où la conception du dernier disponible, *Le Chercheur de traces*, est en réalité contemporaine du premier d'entre eux, *Être sans destin*, son élaboration concrète débutant donc au lendemain même de la parution de celui-ci, en 1975².

Ce qui signifie que ces deux ouvrages, essentiels pour saisir les spécificités concentrationnaires de l'œuvre, constituent les deux faces d'un même objet, se faisant en quelque sorte écho l'une à l'autre.

Tout se passe comme si l'écrivain avait tenté de rendre compte à la fois de la réalité d'Auschwitz et de ce qui pouvait en subsister bien des années après, aussi bien les empreintes matérielles que celles de la mémoire, les unes et les autres extrêmement fragiles par ailleurs.

¹ Tous publiés chez Actes Sud : *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* (1995, 1990), *Être sans destin* (1998, 1975), *Un Autre, chronique d'une métamorphose* (1999, 1997), *Le Refus* (2001, 1988), *Le Chercheur de traces* (2003, 1998), la première date entre parenthèses étant celle de la parution en français, la seconde celle de l'original. À ces titres, l'allemand ajoute *Die englische Flagge* (1991), *Galeerentagebuch* (1993), *Schritt für Schritt, Drehbuch zum «Roman eines Schicksallosen»* (2002), *Die exilierte Sprache* (2003) et annonce la traduction de *Felszámolás* sous le titre *Die Liquidation* en balance avec *Die Auflösung*. C'est dire que l'approche en français est pour le moins lacunaire.

² Cf. les mentions de la p. 118.

Démarche exemplaire et impressionnante, gage d'authenticité pour le lecteur.

Nous commencerons donc par *Être sans destin* dont voici le premier paragraphe :

«Je ne suis pas allé au lycée ce matin. C'est-à-dire que j'y suis allé, mais seulement pour demander au professeur principal la permission de rentrer à la maison. Je lui ai donné la lettre par laquelle mon père sollicitait une autorisation d'absence «pour raisons familiales». Il m'a demandé quelle sorte de raisons familiales ce pouvait être. Je lui ai dit que mon père avait été réquisitionné pour le service du travail obligatoire ; alors il n'a plus fait de difficultés» (7)³.

Cette ouverture de quelques lignes offre, selon moi, un véritable microcosme de l'œuvre concernée, fournissant par là-même le premier signe de la qualité exceptionnelle d'une écriture.

Qu'y trouvons-nous en effet ?

Tout d'abord l'énoncé, à la première personne, au fil d'une phrase extrêmement brève et sur le mode négatif, d'un constat en apparence banal, même si potentiellement critique, inséré dans une temporalité à la fois précise et imprécise : le passé composé rendant compte d'une situation révolue mais dont les effets se prolongent, *ce matin* désignant un moment en apparence déterminé et relatif à d'autres mais, en fait, sans possibilité de datation formelle. Dans ce contexte, le *je* énonciateur ne peut, lui aussi, qu'être identifié de manière approximative - il doit s'agir d'un adolescent - et ce qui s'annonce peut relever aussi bien du récit autobiographique ou du journal intime que de la reprise pure et simple de paroles prononcées.

Première et immédiate illustration, déroutante et troublante du titre même de l'ouvrage...

Ce constat initial entraîne à son tour un complément d'explications et de précisions qui se révèlent décisives en ce qu'elles légitiment l'absence du narrateur et mettent ce dernier en position de disponibilité face à la *réquisition* du père. Il faut souligner ici, par ailleurs, la manière détachée, dénuée d'affectivité, presque indifférente, dont l'événement est rapporté : comme si sa signification était secondaire et comme si l'existence même du protagoniste pouvait ne pas en être bouleversée. La perspective narrative retenue adopte donc un point de vue externe, se bornant à évoquer des comportements et à énumérer des faits, ce qui suscite chez le lecteur un vif sentiment d'attente.

En effet, à partir de là, l'expérience des camps de Kertész, bien qu'elle fût directe comme celle d'un Primo Levi par exemple, va tisser sa trame de manière spécifique, correspondant à ce début singulier.

Ainsi en va-t-il des préliminaires de la déportation placés sous le signe de l'exclusion, qu'il s'agisse de lui personnellement :

«J'ai fait à pied la route de l'école jusqu'au magasin. L'air était pur, il faisait doux, compte tenu du fait qu'on n'est qu'au début du printemps. Je me serais même déboutonné mais j'ai changé d'avis : comme je marchais contre la brise, un pan de mon manteau pouvait se rabattre sur mon étoile jaune, ce qui n'aurait pas été réglementaire» (9)

ou de sa *belle-mère*

«obligée de se tourner les pouces : en effet, ils ont décidé qu'il fallait fermer le magasin, parce qu'on ne peut pas faire marcher un commerce si on n'est pas de sang pur»

ou encore d'une jeune fille de ses amies :

³ Les chiffres entre parenthèses indiquent la page du livre traité.

«Elle voulait d'abord nous parler de quelque chose qui la préoccupe beaucoup en ce moment : son étoile jaune lui pose problème. En effet, «le regard des autres» lui a fait prendre conscience d'un changement, elle trouve que l'attitude des gens envers elle a changé, et elle voit à leurs regards qu'ils la «haïssent» (50).

De même lorsque le transport s'amorce et s'organise :

«Et c'est là que c'est arrivé : l'autobus a freiné brusquement, puis j'ai entendu une voix donner des ordres à l'extérieur, après quoi le contrôleur et plusieurs passagers m'ont fait passer le message : s'il y avait des juifs dans le véhicule, ils devaient descendre. Je me suis dit : Bon, ils veulent sûrement contrôler cette histoire de sortie de la ville, au vu de mes papiers» (57/58),

avec un suspens illusoire :

«On entourait (le policier) de toutes parts, on riait, exactement comme si on avait été en excursion et qu'il avait été notre prof, il se tenait au milieu du groupe et se frottait le menton d'un air pensif. Finalement il a proposé d'aller au poste de douane» (63),

puisqu'une fois arrivés là, un militaire, cette fois, s'adresse à eux :

«J'ai juste compris qu'il avait l'intention de procéder à «l'examen» - c'est le mot qu'il a employé - de notre situation le lendemain, et tout de suite après, il s'adressait déjà aux gendarmes, leur ordonnant d'une voix qui remplissait toute la place d'emmener en attendant «toute cette bande de juifs» là où, à son avis, est leur place, c'est-à-dire à l'écurie, et de les y enfermer pour la nuit» (80).

Et le transfert vers Auschwitz s'entreprind alors après une extraordinaire ellipse :

«La tête de ma belle-mère quand elle se rendrait compte qu'elle m'attendait en vain pour dîner» (81)

et

«Ce qui manquait le plus dans le train, c'était l'eau» (82).

Nouveau Candide, Imre Kertész découvre et décrit un à un les éléments constitutifs des camps où il sera interné.

Auschwitz-Birkenau d'abord, nouvel espace-temps dans lequel il débarque :

«Avant tout, je remarquai un immense terrain qui ressemblait à une prairie. Sur le coup, je fus aveuglé par cette étendue soudaine, la luminosité également blanche du ciel et de ce pré me faisait mal aux yeux. Mais je n'avais pas vraiment le temps de contempler les lieux : autour de moi, ce n'étaient que gémissements, grouillement, bribes de paroles et d'événements, la mise en rangs. J'entendis qu'il fallait se séparer des femmes pour un court instant, car après tout nous ne pouvions pas prendre la douche sous le même toit» (111)

et

«La gare était propre. Sous nos pieds, il y avait du gravier, comme dans tous les endroits de ce genre, un peu plus loin, une bande de gazon avec des fleurs jaunes, et une route d'un blanc immaculé s'allongeant à l'infini» (115),

cette gare où retentissent des annonces par haut-parleurs :

«Ils cherchaient des jumeaux, des infirmes, et même, à l'hilarité générale, les nains qui se trouvaient éventuellement parmi nous, puis les enfants aussi car, à ce qu'il paraissait, ces derniers avaient droit à un traitement particulier, l'école au lieu du travail, et toutes sortes d'autres avantages» (118)

et qu'il traverse pour rejoindre ses baraquements tout en observant au passage :

«Ce que j'ai vu des environs pendant cette brève marche m'a beaucoup plu. En particulier, je fus ravi de voir un terrain de football dans la grande clairière, tout de suite à droite de la route. La pelouse verte, les cages blanches nécessaires au jeu, le tracé blanc des lignes, tout était là, attirant, frais, bien entretenu et en excellent état» (124/125),

même si

«Je m'aperçus qu'il manquait néanmoins quelque chose dans les environs : il n'y avait pas trace de mouvement, de vie. Mais je me dis que ce devait être normal, puisqu'en fin de compte les habitants étaient au travail» (126).

Après avoir été désinfecté, avoir endossé ses nouveaux vêtements, avoir été tatoué et avoir découvert des cheminées définies comme celles de fours d'incinération puis peu à peu perçues pour ce qu'elles étaient, l'auteur révèle ce qu'il a été amené à *devoir*

«apprendre seulement sur place, par exemple que nous étions dans un *Konzentrationslager*, un «camp de concentration». Et encore, ceux-ci n'étaient pas tous pareils, nous expliqua-t-on. Celui-ci par exemple était un *Vernichtungslager*, c'est-à-dire un «camp d'extermination», nous apprit-on. En revanche, se dépêcha-t-on d'ajouter, l'*Arbeitslager*, à savoir le «camp de travail», c'était tout autre chose : là, la vie était facile, le bruit courait que le traitement et la nourriture étaient incomparables, ce qui est évident, vu que les objectifs étaient différents, en définitive» (157).

Trois jours plus tard, il est transporté à Buchenwald où, note-t-il :

«L'air est pur, alentour, toutes sortes de paysages changeants, des forêts, les toits rouges des maisons et les vallons envi-

ronnants s'offrent à l'admiration des yeux. Les douches se trouvent à gauche» (171) ;

et cela avant de se retrouver à Zeitz «à une nuit de train de marchandises» (177).

Il retrouve là un certain nombre de sensations et de sentiments initialement évoqués, synonymes marquants de son étrangeté :

«Ce jour-là, au milieu d'eux, je fus pris parfois par la même tension, la même démangeaison, la même gêne qu'il m'était arrivé de ressentir au pays, comme si quelque chose n'allait pas avec moi, comme si je n'étais pas en harmonie avec l'idée générale, bref : comme si j'étais un juif, et je trouvais que c'était plutôt bizarre après tout, parmi des juifs, dans un camp de concentration» (193),

sur laquelle il revient *en regrettant* «de ne pas savoir (...) prier dans la langue des juifs» (223), à l'occasion de la récitation d'un *kadish*.

Il décrit par ailleurs ses transformations physiques, établissant un relevé comparatif précis :

«Je me rappelle un après-midi d'été, je lisais dans ma chambre un roman captivant pendant que ma main caressait avec une agréable distraction la peau docilement lisse de ma cuisse, brunie par le soleil, aux poils dorés, tendue sur mes muscles. À présent, cette même peau pendouillait, ridée, elle était jaune et desséchée, recouverte de toutes sortes d'abcès, de ronds bruns, de gerçures, de crevasses, de rugosités et de squames qui, surtout entre les doigts, provoquaient des démangeaisons désagréables» (228)

avant de constater un peu plus loin :

«Chaque jour, j'étais surpris par une nouveauté, une nouvelle difformité sur cette chose de plus en plus étrange et

étrangère qui avait jadis été un bon ami : mon corps» (ibid.).

Il en vient alors, dans le même style, à dire un mot de ses *vêtements* :

«Dans l'ensemble, je ne pouvais pas être satisfait par les vêtements qu'on m'avait donnés au camp de concentration, ils étaient peu pratiques, avaient beaucoup de défauts et, qui pis est, leurs inconvénients devinrent vite une source de désagréments - en somme, je peux le dire à juste titre : ils n'ont pas fait leurs preuves» (229).

À un autre moment, battu pour avoir laissé tomber un sac de ciment, il se voit littéralement pris en main par le surveillant,

«un soldat en uniforme jaune d'une espèce de vague organisation du nom de Todt» (232/233),

ce qui entraîne les considérations suivantes :

«Finalement naquit entre nous une sorte de connivence, nous n'avions plus de secret l'un pour l'autre, je voyais sur son visage presque une sorte de satisfaction, d'encouragement, pour ne pas dire de fierté, et d'un certain point de vue, je devais bien le reconnaître, à juste titre, en définitive : en effet, même si c'était en titubant, le dos voûté, avec des points noirs devant les yeux, j'allais et venais, j'emportais et transportais, tout cela sans laisser tomber un seul autre sac, et en fin de compte - je dus l'admettre - cela lui donnait raison» (234).

Renvoyé à Buchenwald étant donné son état physique lamentablement dégradé, il répond par son numéro de matricule lorsqu'on lui demande son nom, avant de se souvenir de ce dernier (cf. 277).

La sortie du camp s'opère avec la même brusquerie que son entrée en captivité : à travers la sécheresse d'une ellipse. Il passe en

effet de l'idée de liberté (observons ici la nuance ponctuelle affirmée du passé simple) :

«Je pensai à mon tour - peut-être pour la première fois sérieusement - à la liberté» (325)

aux retrouvailles avec Budapest qui s'effectuent, elles, sur fond de passé composé :

«Je suis rentré chez moi à peu près à l'heure où j'étais parti» (326),

étonnante coïncidence, au sens fort du terme, qui voit le cercle se refermer sur lui-même...

Et l'absurde de rebondir tout naturellement : l'accueil qui lui est fait est pour le moins mitigé, incompréhensif et décalé.

Ainsi dans le tramway, «un homme en uniforme et képi» qui lui demande son titre de transport : «Si vous n'avez pas de ticket, il faut descendre» (338) ; ainsi le malentendu avec le journaliste qui ayant payé à sa place lui demande de parler de «*L'enfer des camps*» :

«(...) sur quoi je dis que je ne pourrais absolument rien en dire, puisque je ne connais pas l'enfer et serais même incapable de me l'imaginer. Il a déclaré que ce n'était qu'une comparaison : "Ne faut-il pas, a-t-il demandé nous imaginer un camp de concentration comme un enfer ?"» (342) ;

ainsi son appartement occupé par d'autres :

«C'est nous qui habitons ici (...) et j'entends la clé tourner deux fois dans la serrure» (348) ;

ainsi les voisins déclarant «nous avons essayé de survivre» (353).

Tant et si bien qu'il ne peut que conclure :

«Il n'y a aucune absurdité qu'on ne puisse vivre tout naturellement, et sur ma route, je le sais déjà, me guette comme un piège incontournable, le bonheur. Puisque là-bas aussi, parmi les cheminées, dans les intervalles de la souffrance, il y avait

quelque chose qui ressemblait au bonheur. Tout le monde me pose des questions à propos des vicissitudes, des «horreurs» : pourtant en ce qui me concerne, c'est peut-être ce sentiment-là qui restera le plus mémorable. Oui, c'est de cela, du bonheur des camps de concentration, que je devrais parler la prochaine fois, quand on me posera des questions» (361),

avant l'ultime pirouette, l'ultime remise en cause, ouvrant sur tous les possibles :

«Si jamais on m'en pose. Et si je ne l'ai pas moi-même oublié» (ibid.).

C'est à ce point précis que le narrateur et l'auteur se rejoignent, le second se trouvant impliqué personnellement in extremis dans la mise en scène behavioriste, à la fois innocente et effroyable, proposée par le premier...⁴

J'en viens maintenant au *Chercheur de traces*, lié, nous le savons à *Être sans destin*.

L'histoire se déroule de façon linéaire : un homme, qui restera anonyme, revient, des années après les avoir quittées, dans une région et une ville, soi-disant pour un colloque, en réalité en *mission d'inspection* (8) sur les «traces» d'événements graves qui s'y sont produits. Il agit dans le souci du «devoir atroce de savoir» (11) et il a, à l'occasion de ce déplacement, «accumulé des dossiers, réuni des preuves, constitué des archives» (ibid.).

Il espère ainsi que tout est

«encore là, entier et intact (...) vu que l'effacement des traces (...) était l'une des manœuvres préférées et les plus dangereuses de l'adversaire» (17).

Ce qui n'empêche pas son accompagnateur désigné de signaler «une puanteur terrible par là-bas» (26).

Et la marche commence ; d'abord dans la ville en question, laquelle se transforme

«sous l'effet du regard. Sa beauté s'effritait : à sa place se figeait une patine pourrie et une dignité transie, délabrée, décatie, désarmée. Les fioritures de sa splendeur baroque, comme tirées d'un vieux disque par une méchante aiguille, s'effondraient, se brisaient, se scindaient çà et là en voix ridicules et laborieuses. Les ornements, les rues, les maisons et les tarabiscotages faisaient un plongeon dans le temps : leur éternité disparaissait, dévoilant le caractère éphémère, le hasard et l'absurdité de leur présence. L'émissaire regardait et voyait : c'était la ville - non telle qu'on la montrait, mais telle qu'elle devait être. Une jubilation lugubre gonflait sa poitrine - le travail commençait bien» (44/45),

puis au sommet d'une colline,

«là où la montée se terminait et où l'imagination devinait un précipice, les deux battants d'un portail isolé donnaient sur le ciel» (60),

ledit portail exhibant par ailleurs l'inscription suivante : «*Jedem das Seine*, "chacun son dû"» (61).

Plus loin, il emprunte *un chemin*,

«ce n'était même pas un chemin mais plutôt le souvenir de pas sur la terre, une sorte de lièze ; il longea une clôture de barbelés - ils avaient visiblement négligé de l'entretenir, laissant le temps la ronger et la noircir - il effleura du bout

⁴ A propos d'*Être sans destin*, je renvoie à l'article très pertinent d'István Deák, *Stranger in Hell*, publié dans *The New York Review of Books*, September 25, 2003, pp.65-68.

⁵ Associés à ce processus, laisse entendre Kertész, *les touristes* qui «sont comme des fourmis : ils emportent miette par miette mais sans relâche la signification des choses» (59).

des doigts les pointes rouillées et friables : habile pour un début, constata-t-il» (65).

Et en dépit de ce qu'il croit percevoir

«le dessin sinistre et réel d'une cheminée refroidie, noircie de fumée» (68),

et qu'à d'autres moments il *sillonne*

«le pré en tous sens, comme un limier qui a perdu la trace sur des pistes inexistantes, en direction de cachettes imaginaires (...) il ne trouvait que la patience douce, immuable et goguenarde des paysages, des coteaux et des prés. L'herbe lui arrivait aux genoux, il se démenait dans les broussailles, le sol caillouteux de la clairière crissait sous ses chaussures ; les sauterelles faisaient vibrer les tiges des fleurs, les papillons se livraient à leur danse estivale, tandis qu'au loin, au-dessus de la forêt, planait une buse vorace guettant sa proie (et) peu à peu, l'envoyé fut envahi par une étrange impression d'invraisemblance. S'était-il trompé d'endroit ?» (69).

Il ne peut dès lors que se résoudre à «sortir au plus vite, sortir, dans la négation du soleil brûlant et du paysage inébranlable» (72).

Revenu à son point de départ, il croise une *femme en robe sombre, coiffée d'un voile de crêpe* (78) qui lui répète sur le mode de la litanie : «Mon père. Mon frère. Mon fiancé» (79, 80), et dont il découvre, au moment où elle *écarter son voile* qu'elle n'a *plus de visage*

«mais une réplique de visage, jaune, desséchée et pétrifiée. Et ce masque auquel seul le reflet d'un feu intérieur dévorant donnait vie le fixait avec une demande muette d'explication impossible à satisfaire, avec une exigence qui englobait tout, tel un monument à l'intransigeance» (81).

Après une longue parenthèse dévolue aux apparences trompeuses du décor qu'il a rejoint, il est, le lendemain, «appelé dans un

lieu plus éloigné» (99), en l'occurrence le site d'une *usine*, là où, ayant pris le train

«la voie s'interrompait entre des champs secs et des terres brûlées» (102)

et il observe

«un peu plus loin (...) de terribles tours de refroidissement et des grues décharnées pointées vers le ciel, prêtes à poigner» (103).

Il traverse alors des lieux sur lesquels se manifeste «une activité fébrile» (108), comme si celle-ci n'avait jamais cessé, tout en constatant que les *choses* qui l'entourent «ne le rejetaient ni ne l'accueillait» (111).

Reprenant le train à la gare, il apprend, à la lecture d'un journal, qu'une femme s'est suicidée dans son hôtel à l'aide d'une *corde confectionnée* «en entortillant son voile de crêpe» (117)...

Et au moment où disparaît cette «trace» authentique du passé qu'il arpente, faisant taire les scrupules qui l'assaillent, le protagoniste principal *se plonge*

«dans l'estimation succincte des frais de voyage au bord de la mer qu'il entreprenait le lendemain» (118).

Ainsi donc, après avoir relaté d'une manière remarquablement efficace sa terrible expérience concentrationnaire, Kertész se montre capable d'en envisager les lendemains avec une lucidité cruelle. Tout se passe comme si les éclats de l'effroyable violence de la Shoah et des camps de la mort s'étaient trouvés atténués, récupérés par la force des choses, livrés au silence, désormais innommables puisque l'enquête pourtant si bien préparée n'aboutit pas. Soubresauts d'une présence-absence, les indices mis au jour ont perdu et perdront inéluctablement toute signification...⁵

On peut voir dans *Le Refus* la suite directe et naturelle d'*Être sans destin*, en ce qui

concerne précisément le sort du héros-narrateur mais aussi par l'écriture elle-même de ce nouveau «destin».

Divisé en deux parties, l'ouvrage dépeint, dans la première, la situation de l'écrivain empêché de publier le roman-témoignage sur son passé de déporté et, dans la seconde, retrace l'histoire du retour dans sa ville d'un certain Köves, lequel se heurte dans cette entreprise au nouveau régime communiste, tout puissant déjà dans la première partie.

On jugera d'emblée de l'apparement expressif avec *Être sans destin* à travers les premières lignes qui «résonnent» de la même façon que celle du livre initial, cadre spatio-temporel déterminé apparement, mais trompeusement avec précision, anonymat du personnage central, seul se trouvant modifié le point de vue narratif qui est ici celui de l'omniscience, attitude logique, somme toute, dans le cadre d'un deuxième volume :

«Le vieux se tenait devant le secrétaire. Il réfléchissait. C'était le matin. (Vers dix heures, à peu près.) À cette heure-là, le vieux avait l'habitude de réfléchir.

Comme il avait beaucoup de soucis, le vieux, il avait matière à réflexion.

Mais il ne réfléchissait pas à ce à quoi il aurait dû réfléchir» (5).

Je note aussi, à la page suivante, une reprise, complétée de variations, de ces éléments :

«On a peut-être déjà signalé que c'était le matin. (Vers dix heures, à peu près.) On a maintenant la possibilité de compléter le tableau en précisant d'autres circonstances : c'était une belle matinée de fin d'été (début d'automne) douce, un peu brumeuse mais radieuse.

Pendant que le vieux réfléchissait, debout devant son secrétaire, à cette heure relativement matinale - il était dans les dix heures, il eut la tentation passagère de fermer la fenêtre» (6).

Plus loin, c'est le retour à la situation de départ avec *le secrétaire*

«devant lequel, par une belle matinée de fin d'été (début d'automne), douce, un peu brumeuse mais radieuse qui le recouvrait, lui et son entourage telle une cloche de verre étanche, le vieux réfléchissait debout» (11)

ainsi que pseudo-nouvelles précisions sur ce dernier :

«Le vieux (...) n'était pas un vrai vieux.

Il était vieux, bien sûr (c'est pourquoi on l'appelle le vieux).

Mais quand même : ce n'est pas parce que le vieux était vieux qu'il était vieux, à savoir que ce n'était pas un vieillard (bien qu'il ne fût pas jeune non plus) (c'est pourquoi on l'appelle le vieux) (ibid.).

Tandis que, quelques paragraphes parcourus, on peut lire derechef :

«Non : c'était tout simplement le matin, dans les dix heures, et à cette heure-là, le vieux avait l'habitude de réfléchir.

C'était son mode de vie.

Chaque jour, à dix heures (à peu près), il se mettait soudain à réfléchir. (...)

Ainsi donc à dix heures (à peu près), pour ainsi dire automatiquement et tout à fait indépendamment de l'intensité de sa réflexion - et même de la réalité de celle-ci (il avait acquis une si grande expérience en matière de réflexion qu'il

⁶ Je renverrai encore, pour la seule exploitation de ces occurrences premières, aux pp. 14, 17, 20, 22, 27, 28, 61, 63...

⁷ Motif rappelé par le «récit de la mort de trois cent quarante juifs hollandais dans les carrières de Mauthausen» (46) et le portrait d'Ilse Koch dans *Le Grand Voyage* de J. Semprun (47/48).

⁸ Lettre citée plus amplement pp. 54/55.

était capable de donner l'impression de réfléchir même quand il ne le faisait pas, lui-même s'imaginant réfléchir), le vieux réfléchissait debout devant son secrétaire» (13).

La répétition est ainsi la figure par excellence de ce livre, celle où se rejoignent intimement et significativement un style et une problématique unis par leur absolue nécessité⁶.

Dans cette optique, le lecteur est confronté au rappel d'un épisode de *Être sans destin* :

«Qu'il me suffise de dire que je me trouvais dans la cour étroite d'une caserne de gendarmerie, au milieu d'une foule qui suait la peur et exhalait on ne sait quelles bribes de pensée, et le seul trait général que je partageais avec ces gens était d'être juif. C'était une nuit d'été limpide embaumant le parfum des fleurs, là-haut, la pleine lune brillait» (21)⁷,

précédant la reproduction de la lettre de «refus» d'éditer son livre :

«Nos lecteurs ont lu votre manuscrit et selon leur avis unanime... Nous pensons que vous n'avez pas réussi à donner une expression artistique à votre expérience vécue, bien que le sujet soit terrible et bouleversant. S'il ne devient pas... le héros est bizarre, c'est le moins qu'on puisse dire... Nous comprenons à la rigueur que le héros adolescent ne saisisse pas immédiatement ce qui se passe autour de lui (la réquisition des STO, le port obligatoire de l'étoile jaune, etc.) mais nous ne pouvons plus nous expliquer pourquoi, arrivé au camp de concentration, il voit... Les phrases de mauvais goût se succèdent... Il est également incroyable que la vue des fours crématoires... éveille en lui «l'impression d'une farce de potache» alors qu'il sait qu'il est dans un camp d'extermination, simplement parce que sa qualité de juif suffit pour le faire tuer. Son com-

portement, ses remarques déplacées... et c'est avec irritation... aussi la fin du roman, puisque le comportement du héros... ne lui permet pas de porter un jugement moral...» (36/37)⁸.

Remarquable mise en abyme critique, assortie d'un commentaire touchant sa propre remise en question :

«Il faudrait que je relise ce livre», pensa-t-il.

«Mais, poursuivit-il sa réflexion, pour quoi faire ? Je n'ai nulle envie de lire des histoires de camps de concentration» (37),

commentaire lui-même prolongé par la lucide réflexion suivante :

«Il est clair que je voulais forger une conséquence nécessaire de mon acte irrémédiable, c'est-à-dire du roman dont l'écriture m'avait pris plusieurs années, et j'avais oublié que le roman lui-même était peut-être justement le fruit de mes incertitudes. J'ai l'impression que, du moins en secret, je commençais à considérer mon destin comme un destin d'écrivain ; et même si je ne le clamais pas ouvertement, je commençais déjà à habiller mes pensées selon les exigences absolues de la publication, eu égard à moi-même, et de l'écoute, eu égard aux autres» (53).

Et l'autocritique de se poursuivre.

Reprenant le titre incriminé, le «vieux» observe :

«J'ai été obligé d'admettre que j'avais entrepris une tâche impossible. Au début, j'avais été content de trouver quelques phrases bien tournées, des adjectifs bien trouvés. Mais j'ai bientôt remarqué que mes yeux fuyaient, que je devais sans cesse revenir en arrière, parce que mes yeux ne faisaient que balayer des pages devenues vides, dénuées de sens. Je me suis

d'abord réprimandé, j'ai essayé de me concentrer ; puis au contraire, je me suis relâché, je me suis fait du café, j'ai fait une pause. Rien à faire : j'étais pris de bâillements irrépressibles. J'ai dû avouer que je m'ennuyais : à chaque ligne, je savais à l'avance quelle serait la suivante, je prévoyais toutes les tournures, je connaissais à l'avance chaque alinéa, chaque phrase, et même chaque mot, le raisonnement n'avait pour moi rien de nouveau, rien de surprenant. On ne peut pas lire un roman de cette façon» (68)

et il s'interroge :

«Mais, et c'est le hic, pourquoi cet objet n'est-il plus *le mien* ? En d'autres termes, du moment que je suis incapable de le faire avec les yeux d'un autre, pourquoi ne puis-je pas lire mon *propre* roman avec mes *propres* yeux ? Par exemple, il y a dans le roman un train qui roule vers Auschwitz. Le héros du récit, un garçon de quatorze ans et demi, est accroupi dans l'un des wagons à bestiaux. Il se lève et se fraie un chemin jusqu'à la fenêtre. Juste à ce moment-là, le soleil d'été pointe à l'horizon, rouge, funeste. Pendant que je lisais, je me suis rappelé avec précision les difficultés que j'avais eues à écrire ce passage et le suivant. Sous ma main, sur le papier, les événements de ce matin d'été torride ne voulaient absolument pas se dérouler. Ici, dans la pièce où je peinais sur le texte, il faisait inhabituellement sombre, de ma table, je voyais un matin brumeux de décembre. Il devait y avoir un problème de circulation dans la rue, les tramways passaient sans cesse avec fracas sous ma fenêtre. Soudain, avec une rapidité surprenante, les phrases se sont formées, elles ont permis au train d'arriver et au héros du récit, le garçon de quatorze ans et demi, de sauter enfin

de la pénombre étouffante du wagon à bestiaux sur la rampe d'Auschwitz brûlée de soleil. Alors que je lisais ce passage, les souvenirs me sont revenus et j'ai constaté que les phrases s'organisaient comme je l'avais imaginé ; oui, mais pourquoi ne m'est pas revenu ce qu'il y avait eu avant ces phrases, l'histoire brute, ce matin réel d'Auschwitz ? Pourquoi ces phrases ne contenaient-elles à mes yeux qu'une histoire *imaginaire*, un wagon à bestiaux imaginaire, un Auschwitz imaginaire et un garçon de quatorze ans et demi imaginaire - alors que j'avais moi-même été ce garçon ?» (69).

Il va jusqu'à montrer, sans ménagement aucun, comment il s'est littéralement utilisé lui-même, exploitant, tel dans un processus de mémoire involontaire à la Proust, certaines de ses perceptions :

«Pendant un certain temps, je me suis réveillé tous les matins dans la cour entre les baraquements d'Auschwitz. J'ai mis du temps à comprendre que cette image était due à un stimulant olfactif permanent. En effet, quelques jours auparavant, j'avais acheté un nouveau bracelet pour ma montre. Or, je la pose toujours sur une étagère basse à côté de mon lit. Le cuir du bracelet avait dû garder du tanage et autres apprêtages cette odeur particulière qui me rappelait le chlore et la lointaine puanteur des cadavres. Par la suite, il m'a servi d'excitant : quand mes souvenirs se tarissaient, quand ils se terraient paresseusement dans les recoins de mon cerveau, je les faisais resurgir grâce au bracelet - je l'ai, pour ainsi dire, reniflé jusqu'à la corde. Mais je ne reculais devant aucun moyen ni aucune peine : j'ai mené mon combat contre le temps et je lui ai extorqué mon butin. Je me suis rassasié de ma propre vie. J'étais

⁹ Souligné par l'auteur.

riche, lourd, mûr, j'étais arrivé au seuil d'une métamorphose. Je me sentais comme un poirier sauvage qui aurait envie de donner des pêches» (70/71).

Il juge son entreprise avec une perspicacité aiguë :

«On ne peut jamais se communiquer à soi-même. *Moi*⁹, je n'avais pas été emmené à Auschwitz par le train du roman, mais par le vrai» (72)

et

«Je le vois clairement aujourd'hui, écrire un roman signifiait écrire pour les autres, y compris ceux qui le refuseraient» (ibid.)

Situation insolite d'un écrivain qui joue à l'avocat du diable en donnant raison à ses détracteurs, conteste sa propre création, dont il sait cependant qu'il ne peut nier l'existence et qui la dote paradoxalement ainsi d'authenticité et d'évidence !...

Et nous voici revenus en apparence au point de départ :

«Le vieux se tenait devant le secrétaire. Il réfléchissait. C'était le matin. (Vers dix heures, à peu près.) À cette heure-là, le vieux avait l'habitude de réfléchir» (108),

avec l'inévitable *presse-papiers* (110) et voici, du même coup, balayé tout ce qui précède au profit d'un nouveau livre intitulé, comme par hasard, *Le Refus* (ibid.) !

Piège admirablement tendu car tout recommence avec Köves «le pierreux» (114) qui, rentré au pays, se remémore d'entrée de jeu le rejet d'un roman écrit autrefois en dix ans :

«Pendant ce temps, Köves s'était retiré du monde. Comme l'écriture de son roman ne lui permettait plus d'amuser les gens, les revenus occasionnels qu'il tirait de l'industrie du spectacle baissèrent dangereusement ; sa femme fut obligée

de se sacrifier et de prendre un emploi et il souffrait de la voir se résigner à un sort auquel elle ne pouvait rien changer ; quant à lui, enfermé alors dans sa chambre, très précisément dans l'unique pièce de leur appartement, perdu dans le monde des signes abstraits, il ne savait pour ainsi dire plus comment l'on vivait à l'extérieur. Il dépensa ses dernières économies à faire taper son manuscrit par une dactylo de première classe connue dans la profession et à le faire relier sous une couverture glacée, mais l'éditeur le lui renvoya purement et simplement. «De l'avis unanime de nos lecteurs, nous ne pouvons pas envisager la publication de votre roman» ; «Nous pensons que l'expression artistique n'est pas réussie, bien que le sujet soit terrible et bouleversant» ; «Si le roman ne devient pas pour le lecteur une expérience bouleversante, c'est en premier lieu à cause des réactions pour le moins bizarres du héros» ; «Les phrases sont de mauvais goût, maladroites», voilà en substance ce que disait la lettre jointe au manuscrit» (119).

Ce rappel, en propres termes, implique à suffisance que Köves va connaître un «destin» non pas identique dans son déroulement concret mais analogue, dans ses grandes orientations, à celui du «vieux», adapté cette fois au cadre du nouveau régime : constatation révélatrice pour le lecteur...

Sa vie professionnelle débute ainsi par un licenciement du journal où il est censé travailler (154), il doit néanmoins pérenniser son séjour provisoire pour obtenir une déclaration de domicile (181), il se découvre espionné (199), obtient du travail comme ajusteur dans une ferronnerie (213) mais se trouve embauché malgré lui au service de presse de la Production (237) où les textes à rédiger sont le reflet abâtardi d'une écriture signifiante :

«Ainsi, Köves vivait dans une incertitude constante et pénible : presque chaque jour, il produisait un texte plus ou moins long que, du point de vue du style et d'un certain hermétisme paraissant lourd de sens, il façonnait autant que possible sur le modèle du rédacteur en chef, à savoir qu'il les corrigeait jusqu'à ne plus les comprendre lui-même, car tant qu'il les comprenait, il voyait bien qu'ils n'avaient aucun sens et que, par conséquent, ils ne pouvaient pas être bons, plus précisément, qu'ils ne pouvaient pas correspondre à l'objectif, dont bien sûr, et c'est peut-être là que résidait le problème, il n'avait pas la moindre idée ; en revanche, le temps de les finir, il ne savait plus s'ils étaient conformes à l'objectif, car il ne comprenait plus ses textes et encore moins quel but ils étaient censés atteindre» (257).

Il ne peut, dans ces conditions, qu'être à nouveau licencié (278). Engagé à l'armée, il en est réformé en raison d'«une cuisse plus fine que l'autre de presque deux centimètres» (307) et se retrouve à la compagnie des chemins de fer où il est chargé de «trouver pourquoi les trains arrivaient en retard et (d')écrire un article sur la question» (340).

Prenant conscience dans l'exercice de cette dernière activité qu'il a «déjà vécu sa vie» (343), il décide alors d'écrire tout simplement car il nourrit

«l'espoir que si lui était perdu, au moins son histoire pouvait-elle encore être sauvée» (344)

et que c'est le seul roman qu'il puisse composer (346) ; d'où son rejet de la proposition qui lui est faite de quitter à nouveau le pays.

Mais on ne s'étonnera pas non plus - nouvel avatar du même - qu'

«en quelques mots inamicaux, on lui (fasse) savoir que son roman n'a pas été retenu pour la publication» (347)...

Cela n'empêche pas néanmoins l'écrivain Kertész de (re)prendre le relais avec une force et une intensité sans pareilles.

Abordant ici son quatrième texte, on se souviendra du regret qu'il exprime dans *Être sans destin* de ne pas avoir pu prendre part à un *kaddish*...

Ce n'est donc sans doute pas un hasard si cette «lacune» se trouve en quelque sorte comblée par le livre *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, lequel pousse à leurs dernières extrémités - pour le survivant - les conséquences de l'exil concentrationnaire.

N'est-ce pas en effet toucher un point-limite radical que de prononcer la prière des morts pour un être qui ne sera pas appelé à l'existence tant l'idée même de donner la vie après la Shoah peut paraître insupportable ?

D'où, succédant au titre, le premier mot inscrit :

«"Non !" - dis-je immédiatement, tout de suite, sans hésiter, pour ainsi dire instinctivement, car il est désormais naturel que nos instincts agissent contre nos instincts, que pour ainsi dire nos contre-instincts agissent à la place de nos instincts, et même les supplantent» (7)

et ses variations immédiates à la fois justificatrices et culpabilisantes :

«"Non !" - cria, hurla en moi quelque chose, immédiatement, tout de suite, lorsque ma femme (qui ne l'est d'ailleurs plus depuis longtemps) orienta la conversation vers lui - vers toi - et mon cri a mis de longues années à s'apaiser, oui, pour ne laisser qu'un mal de vivre mélancolique» (10/11).

¹⁰ Idem.

D'où, également, les prolongements et les hypothèses :

«Non ! » - cria, hurla en moi quelque chose, immédiatement, tout de suite, et mon cri a mis de longues années à s'apaiser, devenant une sorte de douleur sourde mais tenace, jusqu'à ce que, lentement et malicieusement, comme une maladie latente, la question se dessine en moi - de savoir si tu aurais été une fillette aux yeux bruns, le nez couvert de pâles taches de rousseur, ou bien un garçon têtu avec des yeux joyeux et durs comme des cailloux gris-bleu - oui, si l'on considère ma vie comme la possibilité de ton existence» (22)

notamment les rencontres avec son

«(ex-)femme, qui je pense, ressent pour moi une sorte de nostalgie mêlée de remords, pour autant que j'aie pu le remarquer, et alors je pense qu'elle a la nostalgie, si toutefois c'est le cas, de sa propre jeunesse et des quelques années qu'elle a gâchées avec moi, et quant à ses remords totalement infondés, ils sont dus au fait qu'elle a acquis sans la moindre controverse la certitude d'avoir raison, ce qui est indubitable et d'ailleurs n'a jamais été mis en doute, à savoir que je ne lui ai jamais fait aucun reproche ; mais - mon Dieu ! - que lui reprocherais-je, que lui aurais-je reproché, peut-être de vouloir vivre ?» (26).

Et d'envisager à nouveau - mais comment faire autrement ? - ces problèmes d'identité, rappelant la différence entre «nous¹⁰, juifs de la ville, juifs de Budapest, (...), ce genre de juifs non-juifs» (30) et d'autres, d'un *village* :

«l'oncle et la tante (je ne me rappelle plus à quel degré, pourquoi m'en souviendrais-je, ils ont depuis longtemps creusé leur tombe dans l'air où ils sont partis en fumée) (qui) étaient de vrais juifs,

avec prière le matin, prière le soir, prière avant les repas, prière du vin» (ibid.).

Cependant, quoi qu'il en soit de cette différence, il n'en demeure pas moins qu'il est devenu un juif rescapé :

«Bon, d'accord, la survie recèle un tout petit peu plus de honte, surtout si on a fait tout son possible pour survivre : mais c'est tout, rien de plus, je n'ai pas pu donner dans l'apitoiement général de la survie et la démagogie bravache, mon Dieu ! *on est de toute façon un peu coupable*, c'est tout, j'ai survécu donc je suis» (39)

et c'est cela qui interdit à ses yeux

«la survie prolongée et multipliée de cette existence, et donc de la mienne dans mes descendants - dans mon descendant - en toi» (39/40)

même si

«la question se dresse devant moi (ou plutôt derrière moi, derrière ma vie vécue depuis longtemps, puisque, Dieu merci, il est trop tard et désormais il sera toujours trop tard), la question, oui - aurais-tu été une petite fille aux yeux sombres ? le nez couvert de pâles taches de rousseur ? ou bien un garçon têtu ? avec des yeux joyeux et durs comme des cailloux gris-bleu ?» (40).

Tout ce qui lui reste

«au fond, ne consiste qu'à creuser, à continuer de creuser la tombe que d'autres ont commencé à creuser pour moi dans l'air, puis, tout simplement parce qu'ils n'ont pas eu le temps de terminer, dans leur hâte et même sans ironie diabolique d'aucune sorte, non, juste comme ça, sans bruit, sans regarder autour d'eux, ils m'ont fourré l'outil dans les mains et ils m'ont planté là pour que je finisse moi-même le travail qu'ils avaient commencé» (42).

À partir de cette situation, il va tantôt s'élever à des réflexions générales sur Auschwitz et son *explication* (47), tantôt évoquer d'autres écrivains tels Musil (52) ou Celan (78, 97), tantôt revenir sur certains de ses propres récits, dont une nouvelle à laquelle sa future femme lui avait déclaré devoir sa *libération intérieure* (101), elle dont les parents avaient été déportés à Auschwitz.

Le fil du thème principal se retend alors puisqu'une fois l'union accomplie son «mariage se (montre) pour ce qu'il (est) : une contradiction» (108).

Survient en effet le moment où son épouse lui déclare qu'

«elle ne peut se figurer la plénitude que d'une seule façon, car, du moins pour elle, aucune autre plénitude ne peut remplacer la seule, la *véritable* plénitude, que donc elle voulait un enfant de moi, dit ma femme. Oui et

«Non !» - dis-je immédiatement, tout de suite, sans hésiter, pour ainsi dire instinctivement, car il est désormais naturel que nos instincts agissent contre nos instincts, que pour ainsi dire nos contre-instincts agissent à la place de nos instincts, et même les supplantent ; et comme si ce

«Non !» n'était pas un

«Non !» assez ferme, ou comme si elle était sûre de mon inconséquence, ma femme se contenta d'en rire. Elle me comprenait, dit-elle plus tard, elle savait de quelle profondeur jaillissait mon

«Non !» et ce que je devais vaincre en moi-même pour qu'il se transformât en *oui*. Sur quoi je répondis que moi aussi je croyais la comprendre, que je savais ce qu'elle pensait, mais que

«Non !», c'était

«Non !» et pas cette espèce de *non de juif* pour lequel elle le prenait sans doute» (115).

S'enchaînent alors explications et explicitions décisives :

«Après avoir été un mauvais fils et un mauvais élève, je suis devenu un mauvais Juif, dis-je à ma femme Ma judéité est restée une vague circonstance de naissance, une faute de plus parmi tant d'autres, une femme chauve en robe de chambre rouge devant son miroir¹¹, dis-je à ma femme» (146),

terminant son *long discours* par ces mots :

«Auschwitz, dis-je à ma femme, représente pour moi l'image du père, oui, le père et Auschwitz éveillent en moi les mêmes échos, dis-je à ma femme. Et s'il est vrai que Dieu est un père sublimé, alors Dieu s'est révélé à moi sous la forme d'Auschwitz, dis-je à ma femme» (147).

Dans ces conditions, ils ne peuvent que se séparer *pusique*, déclare-t-il :

«c'était moi qui lui avais montré le chemin qu'ensuite je n'avais pas su faire avec elle, car plus fortes que ma raison sont ces blessures que je porte en moi, même si je réussissais à les guérir, il lui semblait que je *n'avais pas voulu* et que je ne voulais toujours pas guérir, et qu'elles nous avaient coûté notre amour, notre mariage» (150).

Et pour clore son histoire, il raconte :

«Au cours de ces années, ma femme est réapparue. (...), elle est venue en tenant deux enfants par la main. Une petite fille avec des yeux bruns, de pâles taches de rousseur aux environs du nez, et un garçon têtue aux yeux durs comme des cailloux

¹¹ Image récurrente, liée à la tante mentionnée plus haut, symbole de l'orthodoxie absolue, puisqu'elle fait partie de ces *femmes* qui «se rasaient la tête et portaient une perruque» (32) ; cf. encore pp. 33, 36.

¹² *Le Refus* en français.

bleu-gris. *Dites bonjour au monsieur,* leur a-t-elle dit. Ça m'a parfaitement dégrisé, une bonne fois pour toutes» (156/157),

avant d'exprimer un ultime souhait :

«Sombrier,
mon Dieu !
faites que je sombre
pour l'éternité

Amen» (157).

En simplifiant un peu, je dirais que deux aspects essentiels ressortent en définitive de ce texte émouvant.

D'une part, les certitudes, tranquilles et assurées, de la vie ; ce n'est pas un hasard, en effet, si les enfants de chair et d'os ressemblent à s'y méprendre à ceux que le narrateur avait imaginés, de l'autre, et inversement, la conviction que la paternité peut ne pas suffire à apaiser le survivant, pas même l'écriture de son destin...

Dans le titre du dernier livre de Kertész qu'il me reste à présenter, *Un Autre, chronique d'une métamorphose*, c'est sans doute le mot *métamorphose* qu'il convient de souligner.

Notre auteur la situe avec une relative précision en 1988, lorsqu'il se voit attribuer la *bourse Artisjus* :

«Tous sentaient alors déjà l'avant-goût des changements dans cette puanteur moite de gymnase qui imprégnait la fin de l'ère Kádár. Ils farfouillaient avec ennui dans la liste perpétuelle des éternels candidats à la bourse quand soudain, quelqu'un - J. prétend ne plus se rappeler qui - «a lancé» mon nom. Le silence s'est fait, chacun tâchait de lire sur le visage des autres s'ils pouvaient tenir tête à... quoi donc ? Eh oui, à mes deux romans : mis à part *Être sans destin* et *Le Fiasco*¹² qui venait juste de paraître cette année-là, rien finalement ne venait char-

ger mon casier judiciaire. Peut-être les rapports des mouchards de la maison des écrivains à Szigliget à propos de mon inoffensif dégoût du système. Mais ce n'était qu'une nausée platonique, je n'ai jamais participé à un mouvement d'opposition, mon dégoût des mouvements le disputait à mon dégoût du système. Je vivais comme un chien, enchaîné à mes fausses idées solitaires, tout au plus hurlant à la lune de temps en temps. Je croyais que personne ne connaissait mon existence. Et pourtant, ils savaient tout avec précision et des secrétaires kaffkaïens surveillaient mon existence. Comme le dit l'un de mes personnages : «Pourquoi le liquider ? Il finira bien par crever tout seul» - oui, voilà ce qu'ils devaient penser de moi. Ma personne, ma façon de vivre et l'œuvre qui en découlait étaient si naturellement inacceptables que cela fonctionnait comme par un accord tacite, sans qu'il fût nécessaire de prononcer un verdict contre moi» (29/30).

Ce processus - incontestablement libérateur sur le plan objectif, celui de l'Histoire - n'empêche pas cependant un certain nombre d'interpellations plus intimes et plus personnelles, et c'est cette ambivalence qui fait le prix de l'ouvrage.

En voici quelques traits.

À l'occasion d'une conférence qu'il fait, il observe :

«Je dois reconnaître ce que j'ai toujours eu tant de mal à admettre, à savoir que le *juif* n'est pas seulement une notion abstraite (c'en est également une, bien sûr) mais aussi une race et un type, bref : bien que tout juif ne soit pas juif, comme le dit Schönberg, nul juif ne peut échapper au fait d'être juif (et j'en ai fait l'expérience). (Il suffit de voir la tête que font en ce moment les intellectuels juifs de Budapest qui ont cru pendant quarante ans qu'ils ne seraient plus jamais confrontés à leur

identité juive simplement parce que dans la communauté tiédasse de l'époque Kádár, le mot, la mémoire, le deuil et la vérité étaient tabous» (39).

À d'autres moments, en l'occurrence un déplacement en Allemagne, il semble mesurer l'impact sur son activité essentielle des bouleversements intervenus :

«À Feldafing, je n'écris pas. Je ne travaille pas, je ne sais pas si je travaillerai encore un jour, je ne sais plus comment il faut travailler, je ne connais plus le *Kaddish*, ce roman dont je lis partout des extraits en allemand, je ne sais plus si c'est moi qui l'ai écrit, et si oui, comment j'ai fait - je ne sais plus écrire» (42),

ce que confirme, un peu plus tard, la notation suivante :

«Quelques questions qu'il faut quand même poser. Ne suis-je pas devenu trop désinvolte, voire léger ? Est-ce que je veux encore *écrire* ?» (61).

En réalité - et il est fascinant de voir Kertész analyser l'inquiétude où le plonge la situation inédite qu'il connaît à ce moment - après avoir produit les œuvres majeures liées à «l'univers concentrationnaire», dont l'écriture s'était imposée à lui, sa nouvelle disponibilité, les nouvelles marges de manœuvre dont il semble bénéficier lui posent un problème de légitimité :

«Si Auschwitz n'a servi à rien, Dieu a fait faillite ; et si nous faisons faillir Dieu, nous ne comprendrons jamais Auschwitz. Ainsi, moi, sur une scène gigantesque et dévastée - appelons-la la Terre -, où l'on ne voit dans la lumière devenue grise que quelques tas de gravats, des morceaux de barbelés, une croix cassée en deux et les restes de quelques autres insignes : sous ce ciel gris, à genoux dans la pous-

sière, le visage couvert de cendre, au nom terrible de la grâce, *j'accepte* Auschwitz...

- Tu n'as pas le droit de le faire, rétorquais-je aussitôt, tout au plus - et encore, il faudrait voir - si tu en meurs.

- Mais, dit alors K., l'écrivain, je ne fais que ça. L'histoire de ma vie est celle de mes morts, si je voulais parler de ma vie, je devrais raconter mes morts.

Je persiste dans mon désaccord :

- Quelque chose me déplait là-dedans. Si tu considères Auschwitz d'un point de vue si théologique, alors tu crois sûrement que ta propre vie a un sens. Tu vas peut-être même jusqu'à penser que Dieu t'a laissé en vie parce qu'il t'a désigné pour que tu reconnaisse l'avertissement contenu dans Auschwitz.

K., l'écrivain, n'a rien répondu à cela.

Et depuis, il se tait» (64/65).

Mais vis-à-vis du monde des autres, le mal-entendu subsiste.

Voici, par exemple, ce qui se passe dans le cadre d'une conférence annoncée comme un «dialogue d'intellectuels allemands et hongrois» (75) :

«Une dame bouleversée m'accueille avec des informations étranges. Les autorités hongroises compétentes lui ont fait savoir qu'elles trouvaient que la liste des personnalités hongroises invitées n'était pas représentative. On me reproche de n'écrire que sur *un seul et unique* thème (à savoir Auschwitz) et de ne pouvoir *de ce fait* représenter le pays (à savoir la Hongrie)» (ibid.).

Et Kertész de pointer avec une cruelle auto-ironie :

¹³ Et dont on lira un nouvel écho, trop long à citer ici, aux pp. 129 et 130.

«Sans l'antisémitisme, quelle identité aurait un homme constamment occupé de son identité spécifiquement hongroise ? Mais qu'est-ce que la spécificité hongroise ? Prise ainsi, elle n'apparaît que dans des affirmations négatives dont la plus simple - si on ne tourne pas autour du pot - est la suivante : est hongrois ce qui n'est pas juif. Bon, mais qu'est-ce qui est juif ? C'est pourtant évident : ce qui n'est pas hongrois» (77/78),

problème d'identité donc que répercute la réflexion suivante :

«Certes, certes : mais le «monde» (qui m'entoure) s'appelle la Hongrie, le vrai nom de mon «étrangéité» est juif, or de nos jours (et ces jours font déjà plus de soixante-dix ans) pour qu'un juif soit accepté comme Hongrois, il doit répondre

à certaines exigences qui, pour être bref, conduisent à la négation de soi» (101)¹³.

Ainsi donc, le dernier texte qui vient d'être envisagé au terme d'un parcours sans doute incomplet, matérialise, une fois de plus, un sentiment d'insuffisance, celui de l'extrême difficulté, voire de la quasi-impossibilité de comprendre et de faire comprendre l'essentiel d'une condition.

Et ce n'est sans doute pas le moindre des paradoxes qu'en dépit des manques mis ainsi inlassablement en valeur, minutieusement explorés et tressés jusqu'au plus infime de leurs composants, puissent sourdre malgré tout des significations capitales et que se trouve réalisé le *projet* récurrent du «vieux» du *Refus* portant «sur la communicabilité esthétique de la violence» (43).

PETER VARGA

*Professeur de Littérature
à l'Université de Budapest*

«*Si un jour je pouvais
apprendre qui et ce que je suis...*»
Pensées sur l'œuvre
de Imre Kertész

Grâce à la remise du prix Nobel de littérature à l'écrivain hongrois Imre Kertész, son nom fut connu du monde entier en une seule nuit et cela amena le public à s'exprimer sur lui et sur son œuvre. Lorsque les premières réactions de la presse hongroise témoignèrent d'une joie et d'une reconnaissance unanimes, on apprit bientôt, par des enquêtes et des interviews, qu'en Hongrie même, Kertész était beaucoup moins connu et moins lu qu'il convient normalement pour un prix Nobel. Certaines des personnes interrogées considéraient le prix Nobel comme une reconnaissance de toute la littérature hongroise ; d'autres se

demandaient si, ou pourquoi spécialement un écrivain juif, auteur d'un roman sur l'Holocauste, pouvait représenter la littérature hongroise, dans la mesure où tant d'autres auteurs hongrois diffusaient dans leurs œuvres «l'esprit hongrois». Pour d'autres encore, comme par exemple Miklós Szabolcsi, Kertész est celui qui par son œuvre a trouvé dans la littérature hongroise une expression précise de la «judéité déterminante», à savoir la «judéité profonde» recherchée et que l'on peut appeler aujourd'hui une littérature «juive profonde»¹.

Dans la mesure où l'attention de la totalité du monde de la littérature et de la culture s'est

¹ Voir Miklos SZABOLCSI, «Einleitende Gedanken», in *Angezogen und abgestoßen. Juden in der ungarischen Literatur*, Frankfurt am Main, u. a. Lang, 1999, p. 16.

focalisée, suite à l'attribution du prix Nobel à Kertész, sur un écrivain juif hongrois, se pose la question de la clarification de ces deux notions pour la société hongroise avec une intensité renouvelée. La définition d'une identité hongaro-juive n'est peut-être pas aussi problématique et contradictoire dans un autre pays qu'en Hongrie. Ainsi l'exemple de Kertész montre combien cette identité peut être complexe et composée de nombreuses couches, tandis que d'autres modes de vie juive font preuve d'autres interprétations du judaïsme en Hongrie². Il est bien connu qu'au début du 20^{ème} siècle la population juive en Hongrie se distinguait par une hétérogénéité inconnue dans un autre pays d'Europe sous une telle forme. Ceci veut dire que non seulement la société hongroise se caractérisait par une multipolarité de couches culturelles, sociales et religieuses, mais également qu'à l'intérieur de cette société, la population juive était divisée en une identité «multi-optionnelle» également large.

La séparation en différentes couches sociales et religieuses de la population juive de Budapest - compte tenu de sa part importante par rapport à l'ensemble de la population - constitue une représentation plus ou moins fidèle de la situation pour l'ensemble du bassin des Carpates. Budapest se trouve sur la ligne de séparation entre les deux «blocs» traditionnels du judaïsme européen : Juifs de l'Est et Juifs de l'Ouest. Selon un adage anecdotique hongrois il est dit que la ligne de séparation est tracée au milieu de Budapest entre les deux synagogues les plus connues de la ville. Il s'agit de la grande synagogue réformée (la deuxième plus grande en Europe !) dans la rue de Dohány et la petite synagogue orthodoxe dans la rue Kazinczy, à peu près à deux cent mètres

à l'est de l'autre, dans une petite rue. Mis à part le caractère anecdotique de cet adage, ce point est riche d'enseignements dans sa symbolique. L'évolution de ces deux synagogues est profondément ancrée dans l'histoire des Juifs hongrois. La cohabitation, pas toujours pacifique, des Juifs réformés et assimilés et des Juifs orthodoxes ou hassidim, à l'intérieur de la ville mais également aux frontières du pays, était un trait caractéristique de la population juive. Grâce à ce mélange de population des développements ont constamment eu lieu dans l'histoire du judaïsme hongrois ; développements qui se situaient dans un dialogue avec le processus d'ouverture d'esprit et d'assimilation de l'Ouest, mais en même temps il y avait des développements qui trouvaient leur source dans le mouvement de renouveau hassidique.

Si l'on voulait donner une possible interprétation des œuvres de Imre Kertész, il faudrait absolument prendre en considération les éléments historiques et sociaux décrits ci-dessus.

Dans les considérations suivantes concernant l'œuvre de Kertész et particulièrement de son roman *Être sans destin*, je cherche à mettre en relief à la lumière de ces dimensions historiques, et avant tout de répondre à la question : quel est le particulier, l'extraordinaire dans l'œuvre de Kertész, qu'est-ce qui fait de lui à la fois une personnalité ambivalente et controversée sur la scène de la littérature hongroise contemporaine mais peut-être également dans la littérature mondiale ?

En liaison avec l'œuvre de sa vie, et particulièrement avec *Être sans destin*, l'accent est mis sur le fait que ce dernier est l'expression des expériences fragiles de l'individu contre

² Peter VARGA, «Varianten jüdischer Selbstwahrnehmung in Ungarn», in Hans Otto HORCH & Charlotte WARDI (ed.), *Jüdische Selbstwahrnehmung. La prise de conscience de l'identité juive*, Tübingen, Niemeyer, 1997, p. 83-99.

l'arbitraire barbare de l'histoire - motivation officielle que donne également l'Académie suédoise. Dans ses œuvres, l'auteur analyse la possibilité de savoir si l'on peut vivre et penser en tant qu'individu au cours d'une période dans laquelle les humains se soumettent de plus en plus au pouvoir d'une société. A ses thèmes toujours récurrents appartient l'expérience fondamentale de son enfance : la déportation à Auschwitz. Ce qui signifie que ceci n'est pas pour lui un cas d'exception existant hors de l'histoire de l'Occident, mais au contraire qu'elle constitue une suprême vérité sur l'effondrement des hommes dans le monde moderne.

Kertész, paraphrasant Adorno, énonce qu'« après Auschwitz on ne peut plus écrire que des poèmes sur Auschwitz ». Renvoyant clairement à la problématique de base de son œuvre, il resta fidèle à cette résolution. Dans l'abondance des œuvres littéraires portant sur l'Holocauste, sa personnalité et son œuvre se distinguent par une approche totalement différente de ce thème. Il s'exprime, au sujet des nécessaires rapports des hommes avec le poids de l'Holocauste, de la manière suivante : « le survivant est instruit sur la manière selon laquelle il doit réfléchir à ce qu'il a vécu, indépendamment du fait de savoir si et à quel degré sa pensée correspond à des expériences réelles ». Il insiste sur le fait que « le seul chemin praticable pour la libération passe par le souvenir ». Même lorsque le thème est quelque peu différent, il parle toujours d'Auschwitz, il avance toujours l'esprit d'Auschwitz - comme il l'affirme lui-même (*Galeerentagebuch*). Ce qui ressort, in fine, dans ses œuvres n'a pas seulement à voir avec Auschwitz mais fait l'objet d'une transformation mystico-esthétique visant à devenir une valeur universelle compréhensible pour le monde humain tout entier. « Tout le monde me pose des questions sur Auschwitz : bien que je devrais leur parler des

joies limitées de l'écriture - en comparaison Auschwitz est une transcendance étrangère et inatteignable » (*Valaki más, (Jemand anderer)* (p. 60). Malgré cela Kertész réitère toujours qu'Auschwitz n'était pas quelque chose se situant au-delà de l'existence humaine, quelque chose de sous-humain, mais avant tout, précisément, quelque chose d'humain, une expression de l'essence même du génie humain et par là même une partie de notre culture, une sorte de sous-culture (*Holocaust als Kultur*). Il pose sans cesse la question : l'Holocauste peut-il créer une valeur ? L'expérience de l'Holocauste devient pour lui une valeur car il nous conduit à travers une souffrance incommensurable à une connaissance incommensurable et, par là-même, se trouve en lui une réserve morale incommensurable. Une société viable doit remettre à jour constamment son savoir, sa conscience de soi, maintenir éveillées ses normes, et ceci constitue en même temps un processus constant de création de valeurs.

D'un autre côté, parler d'Auschwitz n'est pas une tâche si simple, ainsi Kertész poursuit la pensée d'Adorno. « Il existe une indicible et lourde contradiction : de l'Holocauste, de cette réalité insaisissable et sans vue d'ensemble, nous ne pouvons nous créer une véritable représentation qu'avec l'aide d'un pouvoir de création esthétique. Se représenter l'Holocauste est de prime abord une entreprise d'un tel gigantisme que le fardeau dépasse entièrement les possibilités de ceux qui devraient l'assumer. Mais comme il a existé, il est difficile en fait que nous nous en donnions une quelconque représentation ». La contradiction de ces mots signifie que la poétique de Kertész traite le thème d'Auschwitz non pas comme un événement définitivement clos dans le passé, mais comme une question mythologique dont on ne peut pas débattre par l'historiographie ou la littérature documentaire pour laquelle un autre langage, une autre langue

littéraire, sont nécessaires. Ceci veut dire que le sujet lui-même devient l'essence même du texte. De là, vient que la parole revêt également une grande importance : Kertész «*veut préserver la parole par laquelle la victime peut donner libre cours à sa douleur - par laquelle il pouvait encore formuler ses accusations. Mais ceci devient toujours plus difficile, simplement parce qu'il n'y a personne à qui l'on peut parler*». Kertész parle - comme l'affirme Jauss³ - d'Auschwitz comme étant une apparition du monde «non écrit» qui peut être uniquement atteint à l'aide de «représentations esthétiques» par lesquelles en fait, en tant que création fictionnelle constructive, il est dévolu à l'écrivain un fardeau énorme⁴. Malgré le devoir d'objectivation, la pression de cette charge conduit Kertész à la rigueur, à la perte du Moi, à la disparition du sujet, à la renonciation de l'arbitraire du sujet lorsqu'il discute d'Auschwitz : le sujet narratif d'*Être sans destin* lui laisse le droit à la parole à Auschwitz. Ses paroles sont des paroles de «laisser-parler-Auschwitz», et par là-même, le rôle significatif du sujet en tant qu'auteur de récit est éliminé. Dans ce contexte, le travail de mémoire et la mémoire en elle-même obtiennent un rôle central dans l'œuvre majeure de la vie de Kertész. Par la réflexion du «Moi racontant» sur le «Moi raconté» à différents niveaux de la mémoire, par l'intégration du «Toi réfléchissant» du lecteur, se crée une déconstruction des structures

narratives traditionnelles qui font référence à la fois à des problèmes d'identité (qui parle ?) et d'historiographie, ainsi qu'aux rapports entre Auschwitz et les événements qu'il a vécus.

Kertész apporte avec ses œuvres une expérience moderne, une nouvelle approche à l'histoire et au passé, une logique du dialogue avec le texte. Cette logique peut à nouveau être exprimée par une paraphrase, cette fois de Gadamer «*Chaque rencontre avec la parole d'Auschwitz constitue une rencontre avec un événement non clos et devient dès lors une partie de cet événement*»⁵.

La représentation reprend le modèle du roman psychologique et le radicalise dans les conditions du présent. Précisément la conception de l'individu - expression inaliénable de ce genre - conduit dans ce roman à l'absurde, est malgré tout retenu en dernier lieu⁶. Le maintien systématique d'une telle structure signifie une diminution consciente des possibilités de représentation : les caractères et les thèmes n'apparaissent qu'en relation avec l'absence de destin. Les caractères sont tels des motifs thématiques qui apparaissent dans une structure d'ensemble existant hors du roman.

Ceci détermine à nouveau également son développement : dans l'espace restreint créé par l'ensemble du système il n'y a pas d'autre possibilité de développement que d'effectuer

³ Hans Robert JAUSS dans son Calvino-Aufsatz : « Im Schutz einer postmodernen Ästhetik », in *Holmi* 9/1993, p. 1239-59.

⁴ Voir Molnár Gábor Tamás MOLNÁR, *Fikcióalkotás és történelemszemlélet*, (Fiktionsbildung und Historizität) (Kertész Imre : *Sorstalanság*).

⁵ Hans-Georg GADAMER, *Warheit und Methode (Igazság és módszer)*, Budapest, 1984, p. 87.

⁶ Cornelius HELL, « ...dann hat Gott sich mir im Bild von Auschwitz offenbart », in *Orientierung*, nr. 20, 60e année, 1996, p. 220.

⁷ Comparer avec l'article de Cornelius Hell.

⁸ Les paginations mentionnées tout au long de cet article sont celles de l'édition d'*Être sans destin* parue dans la collection 10/18, Actes Sud, Paris, 1998.

⁸ Cornelius HELL, *op. cit.*, p. 220.

le prochain pas. La continuation de la forme du «Moi» dans le récit fait partie des obligations de cette structure : celle-ci réduit de prime abord la perspective de narration à l'horizon de l'expérience du narrateur «à la première personne» et par conséquent le point de vue de la narration au moment vécu. C'est la raison pour laquelle le lecteur du roman peut être souvent surpris. La naïveté enfantine et les évidences des épisodes, isolés d'un contexte global, sont mis en relief par les épreuves subies par le «Moi-narrateur». A ce stade, il n'est pas relevant de savoir si, et dans quelle mesure l'auteur Kertész a vécu tout ce que son narrateur, toujours à la première personne, György Köves, a vécu⁷. L'auteur Kertész reconstruit le point de vue d'un adolescent de 15 ans avec la perception concrète de sa vision intérieure : il regarde autour de lui et ne commente que les événements vécus au moment même. Il ne fait à chaque fois qu'un pas», le pas nécessaire pour s'adapter aux circonstances. Après son retour de Buchenwald, le narrateur commente son vécu dans une conversation avec Fleischmann et Steiner : deux Juifs typiques de Budapest qu'il a retrouvés tels qu'il les avait laissés avant la déportation : *«Tout le monde avançait pas à pas, tant que c'était possible : moi aussi j'ai fait mes pas, pas seulement dans la file de Birkenau, mais déjà à la maison»* (*Être sans destin*, p. 356)*.

De la même manière, le narrateur, à la première personne, interprète le vécu dans une conversation avec un journaliste. A sa question comment peut-on expliquer tout ce qui s'est passé ? : *«Avec le temps (...), le temps ça aide (...) à tout», et j'ai essayé de lui expliquer à quel point c'était différent par exemple d'arriver dans une gare...tout à fait acceptable, où on découvre tout petit à petit, chaque chose à son temps, étape par étape. Le temps de passer une étape, de l'avoir derrière soi, et déjà arrive la suivante. Ensuite, le temps de tout apprendre, on a déjà tout*

compris. Et pendant qu'on comprend tout on ne reste pas inactif : on effectue déjà sa nouvelle tâche, on agit, on bouge, on réalise les nouvelles exigences de chaque nouvelle étape» (*Être sans destin*, p. 342-343).

L'adaptation «étape par étape » ne devient pas seulement l'expérience de base du «Moi-narrateur», mais également le concept de base de la survie : ne jamais percevoir et intérioriser que ce qui est nécessaire dans la situation présente pour accomplir l'étape suivante.

La stricte conception du cadre du roman psychologique fait également référence à la structure prévue par le développement de celui-ci : le narrateur revient à la même période de l'année, au point de départ, lorsqu'il a quitté la ville, un an auparavant. De cet enfant, qui enregistre de par sa nature non déformée et naïve, il est devenu un adulte conscient *«qui refuse ce qu'il a vécu comme des opinions préconçues et des interprétations»*⁸. De la perception directe de la réalité actuelle grandit une réflexion différenciée de la même réalité renvoyant à une distance relative, temporelle. Le travail de mémoire thématique qui apparaît dans les essais de Kertész existe également dans ce pas important et déterminant : comment est-il possible de créer, sur base de ces expériences primaires et cruelles, une forme d'expression esthétiquement adéquate ; ou pour le dire plus simplement comment la réalité devient-elle poésie ? Tout comme les expériences, pas à pas, arrivent de la couche superficielle, en passant par le centre jusqu'à l'essentiel du vécu, ainsi se transforment également la forme et les moyens d'expression qui sont appelés à restituer ce vécu.

Ainsi, par exemple, le narrateur revit son arrestation par la police hongroise - qui fit de même avec tous les jeunes gens qui se rendaient par un matin d'été à leur travail à la raffinerie Shell - aux alentours de Budapest. C'était comme un «jeu amusant» dont tous

les participants - y compris la police elle-même - ne pouvaient que rire (*Être sans destin*, p. 65-66). Les premières heures, dans le bureau des douanes, sont également considérées comme «agréables», «conviviales» et «intéressantes», avec des jeux joyeux, en une attente excitante. De même, pendant la marche à pied du premier camp de rassemblement dans la cour d'une caserne, l'attention du narrateur se concentre sur la circulation multicolore de l'après-midi dans les rues des faubourgs de Budapest, comme s'il avait brusquement débarqué «au milieu d'une pièce folle» où son souci majeur était que sa belle-mère l'attendait pour le dîner du soir. De même la première impression de l'officier de l'unité d'élite est donnée comme quelque chose de très positif, son habillement impeccable, son apparence élégante rappelant plutôt une «sympathiquestar de cinéma». Tout se passait avec «naturel» et «évidence». Tout comme l'attente de la rencontre avec les officiers allemands n'était pas source de peur : les Juifs assimilés de Budapest ont toujours eu une certaine sympathie pour la langue et la culture allemande, comme le prouvent de nombreux témoignages de la bourgeoisie intellectuelle juive⁹. Les clichés concernant les représentations que l'on se faisait des Allemands étaient souvent encore renforcés par le moindre attachement à la Hongrie en raison du comportement brutal de la police hongroise (*Être sans destin*, p. 90). Au cours des événements sa propre perception, en tant qu'hongrois, fut renouvelée, pensée de manière différente et modifiée dans son appréciation. Pour celui qui se sentait hongrois et dont la langue maternelle était le hongrois, pour celui qui fréquentait une

école hongroise et qui considérait la culture hongroise comme sa propre culture, le mot «hongrois» - dans toutes ses variations, dans la conversation avec les autres habitants du camp lorsqu'ils se moquèrent du seul hongrois du bloc - devenait un mot haï et réprouvé. «*C'était désagréable et j'aurais aimé leur faire comprendre que c'était une erreur, puisque les Hongrois ne me considéraient pas comme l'un des leurs, que, dans l'ensemble, je ne pouvais que partager leur opinion à propos de ces derniers, et que je trouvais vraiment étrange, pour ne pas dire injuste, d'être mal vu justement à cause d'eux*» (*Être sans destin*, p. 271). Les premiers signes de cette crise d'identité apparurent dans la conversation à la maison, - la maison de location -, avec la fille de la famille voisine : avec la logique des enfants qui ne se doutaient de rien, ils discutaient sur le sens du judaïsme, alors qu'ils prenaient conscience, progressivement, de leur changement au sein d'une société à laquelle ils s'étaient totalement adaptés. Pourquoi ont-ils malgré tout été haïs ? Tous posaient la question. Ils occultaient la question en la niant. Ce n'étaient pas eux-mêmes personnellement qui étaient haïs, mais le judaïsme.

De même, comme l'ex-sentiment d'appartenance à la nation hongroise était détourné en son contraire, de même l'identité juive, qui n'avait jamais existé, s'est réveillée et conscientisée par la déportation et s'est transformée en une sorte de haine à l'encontre des Juifs : d'abord en une haine contre les autres Juifs, d'apparence différente, ensuite en une haine contre le judaïsme. Beaucoup de Juifs de Budapest rencontraient d'abord dans le camp de concentration des Juifs d'apparen-

⁹ Voir Peter VARGA : «man sprach deutsch und fühlte nicht magyarisch...» in *Assimilationsprozesse in der deutschen und jüdischen Bevölkerung von Pest-Buda in 19. Jahrhunderts*, Düsseldorf, 2002 ; et Peter VARGA, «Deutsch-jüdische Identitäten in Autobiographien ungarischer Juden des ausgehenden 19. Jahrhunderts», in Moritz CSÁKY & Peter STACHEL (ed.), *Mehrdeutigkeit. Die Ambivalenz von Gedächtnis und Erinnerung*, Wien, Passagen, 2003, p. 105-123.

ce différente, la plupart du temps des orthodoxes ou des hassidim d'Europe de l'Est : «*Leur visage non plus n'inspirait pas vraiment confiance : oreilles décollées, nez proéminent, petits yeux enfoncés brillant de ruse. Effectivement ils avaient l'air d'être des Juifs, à tous points de vue. Je les trouvais louches et insolites...*» (*Être sans destin*, p. 109-110). Par contre les SS, à la sélection à Auschwitz, sont décrits comme des types sympathiques : «*J'étais un peu soulagé à leur vue, parce que, pimpants et bien soignés au milieu de ce tohu-bohu, eux seuls étaient solides et respiraient la sérénité*» (*Être sans destin*, p. 112). Ou un peu plus tard : «*je ne les ai trouvés nullement menaçants : ils marchaient tranquillement de long en large, patrouillaient tout le long du grillage, répondaient aux questions, hochaient la tête, donnaient à certains d'entre nous des tapes amicales dans le dos ou sur l'épaule*» (*Être sans destin*, p. 116). A la vue de la gare d'Auschwitz, lors de sa première rencontre avec des Juifs d'apparence différente, l'ordre et la propreté allemande fascinaient le Juif hongrois encore plus dans la mesure où il n'avait rien à voir avec le judaïsme, ni par son aspect extérieur, ni par sa mentalité... «*La gare était proprette. Sous nos pieds, il y a du gravier, comme dans tous les endroits de ce genre, un peu plus loin, une bande de gazon avec des fleurs jaunes, et une route d'un blanc immaculé s'allongeant à l'infini*» (*Être sans destin*, p. 115).

La polarisation entre les assimilés, qui s'étaient adaptés à la citoyenneté de Budapest, et les Juifs religieux orthodoxes, dont le comportement paraissait grotesque et presque absurde dans ce milieu, a déjà été décrite dans la scène de départ du père au début du roman. La majorité de la famille prend congé du père, du narrateur (à la première personne), dans le cadre d'un repas du soir convivial, comme s'il partait pour un voyage plutôt aventureux mais sans danger. Le personnage de l'oncle Lajos, le frère aîné de la belle-mère,

représente dans ce cercle bourgeois le Juif pieux, conservateur, qui ne cadre pas avec le mode de vie juif bourgeois de Budapest à cause de sa religiosité stricte et rigide.

Ce que l'oncle Lajos explique au jeune garçon, à l'occasion du départ du père, concernant le destin des Juifs, résonne comme un sermon éternel : le jeune garçon était également associé au destin collectif des Juifs. Ce destin se caractérise par la persécution ininterrompue des Juifs pendant des milliers d'années, persécution que les Juifs ont dû assumer avec patience (*Être sans destin*, p. 30-31). Il n'existe plus de destin juif, affirme Kertész, déjà dans le titre de son roman, mais également à différents endroits dans ses autres œuvres. Il n'y a que l'individu avec sa progression «étape par étape», qui conduise par une série de hasards, irrésistiblement quelque part. Le destin juif - si toutefois il existe - se trouve pour Kertész plutôt dans la «*négarion de l'orgueil humain, la négarion de la sécurité, de la vie spirituelle, pacifique, du conformisme, du libre choix, de la glorification nationale*» (*Galeerentagebuch*, p. 54). Outre la non existence du destin juif, une question le préoccupe : «*Mais comment sommes-nous ? Nous ne sommes ni libres, ni déterminés, ni individus, ni produits de l'histoire, mais nous sommes viables dans toutes les conditions imaginables. Nous sommes capables de tout, c'est exactement le problème*» (*Galeerentagebuch*, p. 56). Ceci correspond également aux souhaits de Kertész d'une absence de destin, tel qu'il les a formulés à l'occasion d'une visite à Buchenwald : «*O combien je souhaiterais ne pas être moi et que vous ne soyez pas vous. Que rien ne se soit passé. S'il n'y avait pas eu d'histoire, et si nous tous qui sommes apparus ici étions sans destin, comme les dieux d'après Rilke*» (*Galeerentagebuch*, p. 126).

Avec l'attribution du prix Nobel à Imre Kertész, la société hongroise devra se plon-

ger une nouvelle fois sur son passé juif, et de la même façon, les Juifs en Hongrie resteront tenus de trouver leur identité judéo-hongroise et à la rigueur, de la reformuler. L'œuvre de Kertész est une exhortation à la fois pour les lecteurs hongrois, juifs où judéo-hongrois. Tous sont poussés à l'obligation de réfléchir sur l'utilisation qu'ils en feront : en tant qu'écrivain hongrois, euro-

péen ou juif, ou en tant que participant à ces trois catégories, ou encore en tant que personne n'ayant aucun lien avec celles-ci¹⁰.

La question du destin individuel reste cependant sans réponse même après la lecture des œuvres de Kertész : «*Si seulement je pouvais un jour découvrir qui je suis et ce que je suis*» (*Galeerentagebuch*, p. 127).

¹⁰ Voir Eva REICHMANN, «Autoren unter Anklage ? Bemerkungen zur Erforschung der ungarisch-jüdischen Literaturgeschichte», in *Angezogen und abgestoßen. Juden in der ungarischen Literatur*, Frankfurt am Main, Lang, 1999, p. 233-250, p. 244.

Mon œuvre *Etre sans destin* est une métaphore du régime de Kádár

Interview avec Imre Kertész, par Eszter Rádai *
(Traduit du hongrois par J. Frühling)

Avez-vous apprécié les obligations ou les occupations liées à votre Prix Nobel, ou tout ceci constituait plutôt une charge : la publicité, le rôle de l'homme public, les festivités par exemple, en général les conséquences agréables et désagréables de la distinction reçue ?

I.K. : Je n'ai pas encore pu réaliser et assimiler «l'état» d'être Prix Nobel. Pourtant, ma femme et moi-même, nous nous sommes battus vaillamment pour pouvoir savourer cette affaire, mais surtout pendant les premiers mois qui ont suivi le Prix, c'était impossible ; en partie à cause de l'amour-haine provenant

des innombrables lettres, communications téléphoniques et rencontres.

Voulez-vous dire que - sincèrement et profondément - cette affaire ne vous a pas touché ? Que la grande joie qui rayonnait sur votre visage - des innombrables photos en témoignent - est déjà passée ?

I.K. : Durant quelques moments, je l'ai réalisé, mais regardez, ceci n'a pas modifié ma vie essentiellement, et je ne veux pas que ma vie soit transformée par cet événement. Si malgré tout mon environnement a été chambardé, ceci est dû à mon dilettantisme, car bien que j'étais au courant depuis 2001 que j'étais «nobe-

* Article paru dans la revue hongroise *Elet és Irodalom* du 30 mai 2003. Nous remercions chaleureusement Monsieur Zoltan Kovacs, Rédacteur en Chef, de nous avoir permis de publier la présente interview.

lisable» - je n'aime pas me préparer pour les événements qui, le plus souvent, n'auront pas lieu. Toutefois, il s'agissait d'une affaire du monde extérieur, pensais-je, et puisque je travaillais à ce moment à un nouveau roman, je refusais de songer à cette éventualité. De plus, je ne savais pas comment préparer cet événement du point de vue de la vie pratique ; car à un moment pareil, l'on subit un siège d'une ampleur inimaginable venant de toutes les directions possibles, apportant du bien comme du mal ; l'on peut être amené à abandonner ses projets déjà établis, même sa vie et sa carrière, et tranquillement continuer son existence comme «Prix Nobel professionnel».

Donc votre profession est d'être Prix Nobel ?

I.K. : Ce modèle est suivi par beaucoup de scientifiques ; ils reçoivent leurs prix et à partir de ce moment ils parcourent les universités et sous ce prétexte donnent de nombreuses conférences ; oui, leur profession devient celle d'être Prix Nobel. Je ne voulais pas ça, j'ai mené une véritable bataille pour pouvoir terminer mon roman. D'autre part, en ce qui me concerne et mon œuvre, ce prix ne m'a rien appris de neuf que je n'aurais pas su auparavant, car le Prix Nobel ne constitue pas une échelle de valeur. Beaucoup de gens ont déjà reçu un Prix Nobel (de littérature) de Sully Prudhomme à Beckett, et si vous parcourez cette liste, vous y trouvez des géants et des noms que personne ne connaissait avant le Prix Nobel et qu'on a oublié aussitôt après.

Avez-vous réfléchi comment considérer ce prix : dédommagement, réhabilitation ou satisfaction tardive ? Ou - au contraire -

une tentation, voire même carrément la perte de votre liberté ?

I.K. : Non, je conçois ceci beaucoup plus simplement, d'abord j'étais très heureux, tout le monde pouvait le voir sur mon visage ; mes amis allemands citent encore ce que je donnais comme réponse au moment où j'ai appris la nouvelle et l'on m'a demandé ce que je ferais avec l'argent du Prix : «Ich werde es verschwenden», répondais-je («Je vais le dilapider», disais-je) avec une prononciation hongroise particulièrement pénétrante. Mais pourquoi aurais-je dû considérer ce Prix comme une compensation ? En soi, j'ai assez travaillé, mon œuvre a été enfin libérée et a été répandue dans le monde, et ceci est magnifique. Mais ce fait ne touche ni mes œuvres, ni ma relation vis-à-vis d'elles ; on peut vendre en Corée du Sud - comme je l'ai appris - cent mille exemplaires d' *Être sans destin*, mais je ne peux pas entrer en communication avec les lecteurs de ce pays, je n'ai aucune idée quant à la qualité de la traduction, je ne sais donc pas ce qu'ils lisent au lieu de mon livre. Je ne peux donc pas concevoir le Prix Nobel comme une nouvelle mesure de valeurs, ou comme l'expression d'une noblesse nouvelle ; il est magnifique qu'il existe et j'espère qu'il me donnera beaucoup de liberté, même si jusqu'à maintenant il m'a apporté plutôt des obligations. Et malgré tout, j'insiste, y compris le Prix Nobel, j'ai terminé mon dernier livre, je m'exprime ainsi, car par bonté, amour et reconnaissance, l'on dresse de nombreux obstacles sur mon chemin devant ma propre création littéraire de sorte que je n'y arrive plus. Je pourrais devenir profes-

* Les «trois T» constituent les initiales de trois mots hongrois qui permettaient, s'ils étaient suivis, d'être tolérés par le régime.

sionnellement n'importe quelle autre personne, par exemple, politicien...

Avez-vous reçu de telles propositions ?

I.K. : J'ai reçu d'innombrables propositions de type politique, je ne veux pas les mentionner ; naturellement, je les ai toutes refusées car mon premier devoir, le plus important, est de pouvoir garder mon existence d'écrivain. A l'âge de soixante-treize ans, on pense à ses derniers devoirs, à ce qu'on doit encore écrire ; pour cela on a besoin de tranquillité et surtout on doit pouvoir vivre comme un écrivain.

Pourtant, dans votre cas, l'existence d'écrivain constituait une situation particulière, elle ne ressemblait pas à la manière de vivre en Europe, mais à quelque chose de triste, coincé et sans perspective.

I.K. : Se sentir un peu perdu fait partie de la vie !

Mais de ces «parties» vous avez reçu un peu plus que ce qu'un être moyen aurait dû recevoir. Vous demandez par ailleurs dans votre discours de Stockholm : «Peut-on imaginer une plus grande liberté que celle offerte à un écrivain par une dictature relativement limitée, fatiguée voire même décadente ?». Ailleurs, vous écrivez que vos oeuvres ont été davantage inspirées par le monde qui vous entoure que par votre talent. Cette nouvelle liberté actuelle à laquelle vous avez accédé ne détruira-t-elle pas l'ancienne qui a joué un rôle décisif dans votre genèse d'écrivain ?

I.K. : Regardez, ces conditions sales, ce kádàrisme terrible qui constituait déjà le deuxième régime totalitaire dans ma vie, fut très important pour moi, car il m'aidait à comprendre et assimiler l'expérience de mon enfance ; mais mis à part une brève période initiale, cette dictature ne constituait plus un danger mortel pour l'existence. J'étais en permanence

exposé au danger d'être arrêté comme «parasite» de la société car sans profession et sans contrat de travail régulier ; j'avais tout le temps besoin d'un certificat quelconque pour justifier cet état en cas de coup dur, mais ceci ne constituait plus un danger vital, il était «seulement» simplement insupportable ; intellectuellement et psychologiquement mortel. Cette situation impliquait une discipline de fer pour rester fidèle à ce qu'on a décidé. D'autre part - à long terme - une pression pareille se révélera féconde pour la création artistique. Mais, en même temps, lorsqu'on se libère de ce joug par son travail, on arrive à un point où ce milieu nauséabond commence son œuvre destructrice. La dépression empêche l'écrivain de travailler, il devient paranoïaque, il commence à comparer sa situation impossible à celle d'autres ; une situation dont il savait qu'elle était impossible tout en sachant que celle-ci est sa réalité personnelle, qu'il a acceptée pour cette raison et qu'il doit refuser à partir de ce moment précis. J'ai eu, à titre personnel, beaucoup de chance que ces structures épouvantables ont été détruites au moment où je suis arrivé au point où j'ai dit «je suis saturé, je ne peux plus vivre ainsi». C'est à ce moment que mes livres ont pu franchir les frontières de ce monde hostile où ils n'ont jamais été acceptés ; pour quelles raisons - ne les analysons pas trop en détails !

Mais oui, pourquoi ne les analyserions-nous pas ?

I.K. : Regardez, c'est si loin dans le temps que nous n'en avons presque plus de souvenirs : il existait la notion des «trois T»*, moi j'appartenais toujours à la catégorie tolérée : «supportons-le encore un peu». La nomenclature était très loin de moi, je ne voulais pas en faire partie, eux ne voulaient pas de moi, ainsi il est appa-

ru tout à fait naturellement pour tout le monde que ma place se trouvait sur la périphérie, sur la périphérie extrême. Ceci constituait pendant une période initiale une situation satisfaisante, qui devenait ensuite insupportable car elle était indigne, dégradante, jetant en permanence une ombre sur la vie de l'individu et cela pouvait dégénérer en paranoïa si on ne faisait pas attention. Mais, comme je l'ai déjà souligné, le changement est apparu au bon moment et le monde s'est ouvert à moi à travers l'Allemagne. Je me suis retrouvé directement au milieu de ce nouveau monde où je pouvais d'emblée me rendre utile, je pourrais dire que mes œuvres ont retrouvé leur place.

Qu'est-ce que ceci veut dire ? Sont-elles devenues partie d'une communauté spirituelle ?

I.K. : Exactement, elles appartiennent clairement à une communauté spirituelle. J'ai pu sentir qu'on avait besoin d'elles ; ils m'ont fait sentir qu' «il est vraiment une bonne chose que ce livre existe car il est très important et très utile pour nous». Ainsi mes œuvres ont commencé à travailler là et - paraît-il - ils ont accompli un travail très important : ils ont contribué à la vie littéraire, voire même à la vie spirituelle générale, à la clarification de certaines choses, à la libération des âmes.

Il est à remarquer que dès votre apparition en Allemagne, vous êtes devenu immédiatement présent et votre présence allait de soi, elle est devenue justifiée. Par contre en Hongrie, mis à part quelques amis connaisseurs épars, constituant une couche extrêmement mince, il a fallu que vous deveniez Prix Nobel pour atteindre cette notoriété naturelle.

I.K. : «Geheimtipp» - «Outsider» (c'est à dire favori secret) - ceci est l'expression

officielle des Allemands, vous voyez, c'est ainsi qu'on peut caractériser ma situation. C'est pour cette raison que j'ai fonctionné d'emblée selon d'autres règles et mécanismes qu'en Hongrie ; ceci est arrivé déjà en 1954 lorsque j'ai décidé - de façon absurde - que je deviendrais écrivain. C'était une idée totalement aberrante qui a néanmoins grandi sans cesse en moi et qui a dégénéré en une sorte de manie. A ce moment, en partie instinctivement, suivant mes affinités naturelles et aversions, en partie après mûre réflexion, je suis arrivé à la décision «que Dieu me protège de faire partie de la vie littéraire locale». Car, pensais-je c'est la fin de l'existence humaine.

Cette réflexion avait-elle une origine politique ou littéraire ?

I.K. : J'ai postulé que, dans cette usine littéraire, l'on est dévié vers une fausse trajectoire, si l'on court derrière le succès. Ceci ne constitue pas nécessairement une vertu et ne doit pas être considéré comme telle, c'est ainsi que je suis devenu conscient de ce que je devais faire, car si je n'avais pas agi ainsi j'aurais étouffé ou je serais mort, ou j'aurais choisi un mauvais chemin et n'aurais jamais réalisé ce que j'ai envisagé comme but. Bref, j'ai fait seulement attention que mon cerveau reste clair, que je reste conscient pendant tout mon parcours - naturellement je ne devais pas faire terriblement attention - car pour écrire mes romans, je devais seulement observer très clairement mon environnement, ce que je voulais décrire. C'est à dire que je ne devais que suivre mes penchants et rester à l'écart de la société et des événements pour pouvoir accomplir ma tâche ; ceci suffisait jusqu'à maintenant très simplement et très convenablement. Cependant, ma décision représentait un

poids de plomb qui était constitué par le roman même qui ne voulait pas se dégaier. Je n'ai pas démarré avec *Être sans destin*. Avant celui-ci, j'ai écrit d'innombrables textes, mais ces textes ne se laissaient pas réunir sous forme d'un roman - ils étaient simplement mauvais. Les années passaient entre 1955 et 1960, j'ai écrit chaque jour et il s'est révélé chaque jour que ce que j'écrivais était inutilisable. Aujourd'hui, je sais déjà que j'avais besoin de tous ces textes inutilisables. C'est en relisant ces textes que j'avais remarqué qu'ils devaient être éliminés car - disons - ils contenaient trop de philosophie et de recherche. Ceci m'a fait souffrir, mais d'autre part je ne pouvais pas dire que, comme début de ma carrière d'écrivain, pendant cinq ans je n'ai rien fait d'autre que de la philosophie, car et je dois le répéter, je n'avais aucune ressource pour survivre matériellement. Retournant à mes premiers balbutiements : considérons le fragment le plus important de cette période qui figure sous le titre «Moi le bourreau ...» dans mon roman *Le Refus*, j'en ai fait une quantité illimitée de versions d'une longueur sans fin ; tous constituent des parties d'une confession qui ne pouvaient pas devenir un roman cohérent mais grâce à elles j'ai pu réfléchir et résumer tout ce que je voulais dire d'une forme d'existence, d'un régime, du nazisme. Donc, j'ai dû parcourir ce drôle de trajet spirituel avant de trouver le sujet d'*Être sans destin* lorsque je me suis dit, comme autopunition : «maintenant, tu as assez fait d'essais, tu es prié de bien vouloir créer quelque chose, voici la matière bien connue, va, écris-le simplement, conformément à la réalité».

Vous avez trouvé ce style trop terre-à-terre, sans envergure par rapport à vos essais précédents.

I.K. : Correct, je vous dis, je me suis puni ainsi, mais même de la sorte les problèmes m'ont rattrapé, ceux qui ne m'ont pas laissé tranquille auparavant : est-ce que je veux écrire une esquisse biographique ou non, les questions du style, de la structure et de la composition ; bref, les difficultés ont seulement commencé à ce moment, avec lesquelles j'ai dû «jouer» encore pendant 13 ans, car écrire *Être sans destin* a pris tant d'années de travail.

Avec qui avez-vous partagé entre-temps les soucis de l'écriture ; qui étaient les amis écrivains expérimentés à qui vous pouviez vous adresser pour quelques conseils ?

I.K. : Avec personne et à personne ! Je n'ai jamais connu un écrivain professionnel. Avant la parution d'*Être sans destin*, je n'ai jamais fait la connaissance personnelle d'un écrivain hongrois plus ou moins réputé. J'ai fréquenté le même bassin de natation que Zoltán Jékely, nous sommes devenus de vrais amis et nous avons beaucoup discuté ensemble ; une fois en quittant l'établissement, en plein milieu de la rue Török, il me demande : «Dites-moi, quel est votre métier ?». «Je suis écrivain», ai-je répondu, obtenant la réponse suivante : «J'ai toujours senti que quelque chose brûle dans votre intérieur», mais ce que j'écris et ce que j'aurais déjà écrit ne l'intéresserait pas. Tous ceux qui m'ont vu régulièrement allant vers le Bain-Lukács avec le sac de sport sur mon épaule ont demandé à ma femme si j'étais l'entraîneur d'une équipe de natation ou de water-polo. Bref, je n'ai point eu de contacts avec le monde littéraire, mais ceux-ci ne me manquaient pas non plus.

En qui avez-vous eu confiance ? En vous-même seulement ? Pouviez-vous avoir confiance en vous-même ?

I.K. : Oui, naturellement. Je n'ai jamais douté en moi-même, je n'ai jamais pensé que ça n'irait pas pour moi ou que je devrais arrêter ; des idées semblables n'ont jamais traversé ma tête, seulement des commentaires comme «Toi, voyou, encore une fois aujourd'hui tu ne t'es pas révélé assez doué ; reprends-toi». Donc entre-temps, j'étais très sévère vis-à-vis de moi-même.

Le fait que vous étiez librettiste de plusieurs musicaux - vous avez gagné ainsi votre pain quotidien - ne vous qualifiait pas comme écrivain ?

I.K. : Cette activité n'avait aucun lien avec le monde littéraire proprement dit ; de ce fait c'était une excellente solution pour moi : je ne suis pas devenu officiellement écrivain. Car le théâtre, en particulier le monde des opérettes et des musicaux, était tellement éloigné de la vie littéraire, de la soi-disant haute littérature, que je ne devais pas craindre qu'en tant que librettiste de la pièce *L'amour est le bonheur*, je serais considéré subitement comme un écrivain. Aussi lorsque je me suis présenté la première fois chez l'éditeur avec *Être sans destin*, je pouvais me présenter comme un simple personnage venant de la rue.

Vous a-t-on traité également de la sorte ?

I.K. : Oui, en soi j'avais de la chance car tout aurait pu arriver autrement. J'ai appris plus tard que Kardos (le lecteur principal chez l'éditeur officiel) avait pour habitude lorsqu'il s'agissait des romans qu'il n'aimait pas, mais qu'il ne dénonçait pas auprès du ministère de l'intérieur, de proposer aux auteurs un contrat d'exclusivité de 4 ans dans le seul but d'empêcher la publication de l'œuvre. Par chance, Kardos a tout de suite rejeté *Être sans destin*, vraisemblablement parce qu'il ne connaissait pas mon nom, il ne savait pas qui j'étais,

donc il ne se sentait pas obligé de me neutraliser de la sorte.

Vous a-t-on rejeté à cause du sujet de votre roman ?

I.K. : Je ne pense pas, car l'année 1975 fut assez curieuse à cet égard comme si une digue avait été rompue par une drôle de manipulation : de façon imprévue quelques livres ont paru traitant du problème de l'Holocauste. D'abord György Száraz a publié un article dans une revue libérant ainsi le sujet ; conformément à l'usage du régime l'on a édité une œuvre de Moldova *Marche de Saint Imre*, et le fait le plus important - épuré personnellement par György Kardos - *Solymosi Eszter de Tiszaeszlár* de Krúdy fut publié une première et une dernière fois, de même que quelques autres livres à ce sujet. Donc *Être sans destin* n'a pas été refusé parce qu'il traite du thème de l'Holocauste. Mon roman n'est pas identique avec son sujet car *Être sans destin* décrit le régime de Kádár, et celui qui vivait en Hongrie pendant les années septante devait tout de suite remarquer que l'auteur de ce livre connaissait le présent et le haïssait, puisque j'ai décrit un processus d'adaptation qui a rappelé dans tous ses éléments la période de l'histoire de la Hongrie qui suivait les événements de 1956. Donc il s'agissait d'un livre éminemment dangereux et Kardos a immédiatement saisi cet état de choses.

Donc les événements d'après 1956 vous ont paru à ce moment plus importants que les réminiscences de votre déportation ?

I.K. : Oui, résolument oui, car c'était ce monde présent qui m'a étouffé et dégoûté ; je me suis réveillé dans ce monde chaque jour comme un prisonnier, donc je voulais parler du présent et naturellement tout le monde a remarqué que

mon langage a porté les signes du présent.

C'était le moment où ont paru en Hongrie pour la première fois les grands romans existentialistes lorsque vous aviez entamé *Être sans destin* ; les œuvres de Sartre et Camus, provoquant une excitation incroyable dans les différents cercles des intellectuels hongrois. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, si je pense que ces œuvres - et pas uniquement à ce moment - vous ont fortement influencé ?

I.K. : Elles m'ont incroyablement impressionné. Camus fut toujours une de mes «étoiles polaires». L'affaire a commencé lorsqu'en 1957, à l'occasion de la «Fête du livre», déambulant entre les échoppes, j'ai remarqué un petit livre avec couverture jaune qui coûtait douze forints, dont le titre était *Le mépris*, œuvre d'un auteur inconnu pour moi ; je ne savais même pas comment prononcer son nom, mais j'ai commencé à le feuilleter, je l'ai emmené chez moi et ce livre a bouleversé, changé ma vie. Par ailleurs, j'ai possédé deux étoiles polaires, de manière surprenante deux destins tout à fait opposés : Thomas Mann qui m'a libéré (je l'ai même mentionné dans *Le drapeau anglais*) et Albert Camus qui a mené à l'extrême l'audace d'artiste et qui a pu décrire l'homme moderne et nouveau qui m'a intéressé et qui est à l'origine des dictatures et où je savais qu'il s'agissait un peu de moi et de mon environnement. Cette nouvelle voix éclairée et dépouillée de tout ce qui était superflu pouvait parler sans se battre avec la matière, se détachant du monde terre à terre, c'était ce que je cherchais moi-même toujours. Et lorsque quelques décennies plus tard, le moment est arrivé et où je pouvais flâner dans les environs du Café de Flore, point de ralliement de Camus et de ses amis, j'y ai fait la connaissance il y a peu de temps de

Jorge Semprun, c'était également merveilleux.

Qui, si je ne me trompe pas, ne fait pas partie de vos étoiles polaires.

I.K. : C'est juste pour cette raison que c'était merveilleux. Il était pour moi toujours le rôle opposé, qui faisait peur, à éviter à tout prix, avec son «Grand voyage» paru à la fin des années soixante et qui fut déclaré et jeté comme «l'étalon» des livres traitant d'Auschwitz et des camps de concentration en général. Ce roman par contre m'a carrément repoussé et averti : comment ne pas traiter le sujet d'Auschwitz de façon tellement univoque, limitée et collant carrément à l'époque. Pour cette raison également, celui qui considère *Être sans destin* comme un roman sur l'Holocauste suit une fausse piste.

Cependant vous ne refusez pas actuellement cette interprétation ?

I.K. : Dites-moi, que puis-je y faire ? Depuis mon Prix Nobel, tout le monde ne parle que d'*Être sans destin*, comme si je n'avais jamais écrit d'autres livres ; pourtant comme c'était mentionné dans le justificatif de l'Académie Suédoise, j'ai reçu ce Prix pour la totalité de mon œuvre. Mais actuellement, je ne peux pas me comporter autrement, parce que même le Prix Nobel reçoit une connotation politique et l'on parle d'*Être sans destin* comme d'un roman d'Holocauste qui aide à confronter la société hongroise avec son passé. J'avoue n'y avoir jamais pensé, surtout lorsque j'ai écrit ce roman.

Revenons un peu au temps lointain de la vie littéraire officielle où, isolé, vous suiviez votre parcours solitaire ; votre regard fixé sur votre étoile polaire Camus et sur les existentialistes français. Pourquoi vous distan-

ciez-vous à tout prix de la vie littéraire hon-
groise et des autres écrivains ?

I.K. : Car je trouvais la création littéraire tellement manipulée que je considérais même la bonne littérature comme dangereuse. Je pensais que faisant partie de la vie publique littéraire, je respirerais l'air du provincialisme et j'assimilerais les problèmes dont on discutait vainement mais que je considérais comme étant sans importance, forcés et tirés par les cheveux et surtout qui ne m'intéressaient pas. J'étais attiré par d'autres choses ; ainsi une fois je suis tombé sur *La critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant ; je me souviens : nous avons passé l'été au Lac Balaton, il pleuvait tout le temps et je l'ai lu d'un trait dans une vieille véranda en bois, comme s'il s'était agi d'un roman policier. Car j'y ai retrouvé une subjectivité merveilleuse qui m'a toujours attiré. Je ne me suis jamais considéré comme un marxiste, je n'ai jamais pu l'accepter, pourtant je sais qu'il peut aussi présenter des éléments positifs ; mais je n'ai jamais recherché la justice sociale ; je n'ai jamais cru, et je ne crois toujours pas aujourd'hui qu'on puisse fuir ses propres problèmes en se sauvant dans une «vérité» écrite en majuscules. L'on doit vivre sa propre vie et l'on doit suivre sa propre vérité qui ne coïncide pas nécessairement avec la grande «vérité». C'est cela que j'ai retrouvé chez Kant et le fait qu'il est impossible de connaître le monde. J'ai particulièrement adoré cette pensée.

Et pourquoi détestez-vous tellement Hegel ? Pourquoi vous disputez-vous avec lui maintes fois dans vos œuvres ?

I.K. : Parce que sa philosophie a mené au marxisme. Pourtant je sais, il fut un grand philosophe et ses *Leçons sur l'histoire* constituent une œuvre magnifique même si elle ne représente pas la vérité

historique proprement dite. Mais cette sorte de pensée didactique a tellement plu à Marx et à ses disciples qu'ils ont trouvé intéressant de l'inverser et ils s'en sont vantés par la suite. Cette didactique ne m'a jamais plu, je l'ai considéré comme une affaire bon marché car elle mène beaucoup trop rapidement à toute sorte de compromis avec le mal et elle engendre le conformisme. Ce fut par ailleurs ce conformisme dégoûtant que j'ai particulièrement détesté dans le marxisme, c'est à dire dans le socialisme, ce conformisme dégueulasse qui trouve une explication pour tout, pour tranquilliser les gens. Par contre chez Kant, j'ai appris que la connaissance du monde n'est pas illimitée car conformément aux structures de notre cerveau, nous ne pouvons percevoir que selon trois catégories : espace, temps et les relations de cause à effet ; ce qui constitue une sensation magnifique, sublime et rassurante. Le monde reste une énigme éternelle pour nous comme nous resterons nous même une énigme - c'était le monde de Kant.

Parlons maintenant un peu du judaïsme comme un état que vous considérez, dans le «*Kaddish*» : «comme un fait à peine compréhensible et peu agréable : qui peut devenir dangereux pour la vie, mais que nous devons essayer d'aimer justement parce qu'il est dangereux». Est-ce votre position personnelle vis-à-vis de ce «fait» ? Savez-vous qu'il existe également des Juifs parmi ceux qui ont un avis négatif vis-à-vis de vos œuvres ; qui refusent, voire même détestent vos livres ?

I.K. : Oui, j'en suis conscient, j'ai rencontré déjà cette attitude et j'en ai peut-être une explication. J'ai parcouru mon chemin qu'il faut achever afin de devenir un homme libre : je me suis identifié avec l'image du Juif, avec même l'image

la plus négative d'eux, créée à Auschwitz, selon laquelle un Juif peut être tué simplement sans la moindre réflexion, n'importe quand et n'importe où. J'ai accepté cette image, je l'ai assimilée et je suis arrivé ainsi jusqu'au seuil de la mort. Cependant, j'ai également accepté spirituellement le rôle du Juif déraciné et cosmopolite qui ne fait pas partie de la littérature nationale. J'ai donc accepté ce rôle également - jusqu'au bout. Je suis arrivé ainsi - comme un malade - jusqu'à la crise. Et lorsqu'on arrive jusqu'à ce point extrême, l'on peut à partir de ces faits négatifs - si l'on en est capable - construire une personnalité et transformer tout ceci en travail créatif. Mais ceci oblige le lecteur à procéder à un choix car il se cache dans cette matière, rédigée ainsi, une telle sollicitation, qui ne peut rester sans réponse : soit l'on assimile cette image négative, soit l'on accepte la charge. Si quelqu'un l'assimile, il répond oui à Auschwitz ; s'il accepte cette charge, il peut retrouver par ce fait la catharsis. Pour cette raison, beaucoup de gens - juifs et non-juifs - n'aiment pas ce livre ; les Juifs avant tout parce que j'ai accepté ce verdict les concernant. C'est précisément ce fait qu'ils n'aiment pas.

Je n'ose pas comprendre, quel verdict ... ?

I.K. : Disons en résumé qu'il faut les exterminer. C'est une véritable condamnation mondialement acceptée, nous ne pouvons pas nous leurrer à cet égard, qui a culminé à Auschwitz, et que j'ai - pour ainsi dire - point par point entendue, vécue et acceptée.

Et entre-temps - vous ne cessez de le répéter - hormis le fait que vous êtes né Juif, vous n'avez rien d'autre en commun avec le judaïsme.

I.K. : Oui, mais puisque j'accepte la sentence les concernant, je partage le destin juif. Pour moi, il ne s'agit pas d'une

question de morale car si l'on est fourré dans un train et transporté dans un camp d'extermination, ceci n'est pas un choix délibéré de l'individu. Donc j'accepte ce destin, je ne le choisis pas, je l'accepte seulement. Cependant, puisque je ne suis pas Juif, mais j'accepte leur destin, je peux agir pleinement en homme libre et oser rédiger cette vérité négative, que beaucoup de Juifs ne veulent pas, ne peuvent pas ou n'osent pas identifier ; ils la fuient vers une soi-disant vérité, vers une autre croyance, vers une autre religion, vers la négation, pourtant ainsi ils se privent de la liberté et du libre choix. C'est ainsi que j'oblige ces Juifs - et naturellement non-Juifs - à refuser mon livre car ils devraient décider quelque chose et ils ne le font pas volontairement. Je ne discute pas, il est difficile d'exister conscient du fait - comme je l'ai décrit dans *Le Refus* - que l'on peut m'abattre n'importe où et n'importe quand. Pour moi, la liberté consiste en le fait que j'accepte cette sentence et le destin qui en découle. Sinon, il ne reste qu'une attitude moralisante comme quoi : «Voyez-vous, le monde est tellement méchant et je suis tellement bon, néanmoins on me fait mal» - et ceci ne mène nulle part. Il se cache dans cette contradiction une énorme matière spirituelle que je voulais exploiter.

Vous avez considéré jadis votre nouveau roman - dont vous avez dit au début de cette interview que vous l'avez écrit malgré le Prix Nobel - comme le dernier dans la série des livres traitant du problème de l'Holocauste. Cependant si tous vos livres intéressent plutôt la période à laquelle ils ont été conçus et écrits, qu'est-ce que cette œuvre va clôturer ?

I.K. : Ce nouveau livre concerne dans sa grande partie la période de 1990, donc constitue beaucoup plus un livre du

tournant que de l'Holocauste. Il traite de la vérité réelle que nous partagions tous ; de cette expérience collective que nous considérons tous comme stable, inamovible, hors de doute et inébranlable ; qui a basculé, puis s'est désintégré, toute valeur de référence ayant été secouée, puis inversée. Les esquisses biographiques ont changé - nous les avons modifiées. Pendant les quarante années d'oppression, la plus grande vertu nationale fut la «politique de survie» ; la nation doit survivre, avons-nous dit, mais nous n'avons pas mentionné le prix que nous devons payer pour assurer cette survie. Pourtant aujourd'hui, tout le monde ne parle que de ce prix, c'est à dire de la collaboration : la vertu jadis fièrement acceptée est devenue un crime honteux. Ceux qui ont résisté et y ont trouvé leur justification, car ceci leur a conféré une personnalité à part, ne retrouvent plus rien à quoi ils devraient s'opposer ; ils se sentent comme s'ils avaient perdu le sens de leur vie. La vérité quotidienne ancienne s'est évaporée, nous avons perdu notre propre vie. Ceci est le sujet du roman.

Pour terminer, une déviation apparente : que pensez-vous des relations hostiles et étranges apparues dans le soi-disant monde occidental à l'occasion de la guerre d'Irak, de ces tensions inattendues néanmoins lourdes ?

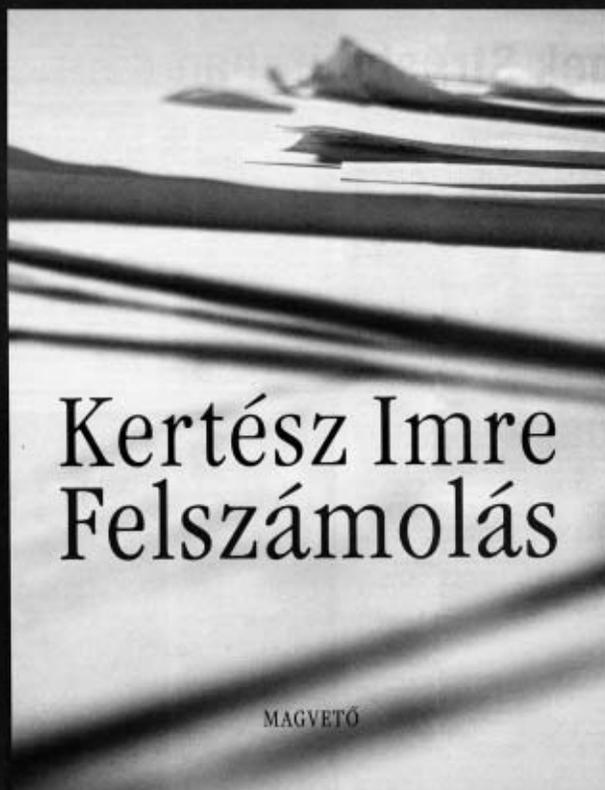
I.K. : L'Europe d'aujourd'hui, le monde occidental entier se trouve dans un état de crise importante ; les relations Europe - Etats-Unis sont bouleversées et il n'existe plus de consensus au sein même de l'Union Européenne. Bref, nous avons encore une fois réussi à nous enfoncer dans une situation où tout peut arriver et le monde se trouve dans un état dangereux comme jamais depuis la crise cubaine de 1962. On reste bouche bée devant les soi-disant «manifesta-

tions de paix», leur antiaméricanisme primaire, et devant la haine contre les Etats-Unis y exprimée, tandis qu'aucun mot critique n'est prononcé contre la dictature de Saddam Hussein. Les deux grands européens, l'Allemagne et la France ont tout de suite pris position contre les Etats-Unis dans cette guerre, pourtant il serait beaucoup plus important de comprendre et de déchiffrer pourquoi l'Europe ne peut pas résoudre ses propres problèmes fondamentaux. A l'issue de la Première Guerre mondiale deux états dictatoriaux sont nés - ceci est également une invention européenne - l'Allemagne nazie et l'Union Soviétique communiste et l'Europe devait se décider, comment se comporter vis-à-vis de ces dictatures et chaque fois l'Europe a suivi la voie de Munich. Puis suivait la guerre froide et tant qu'existait l'équilibre entre les deux superpuissances, l'Europe ne jouait pas un rôle politique important réel sur la scène mondiale. Après l'effondrement de l'Union Soviétique, l'Europe a rencontré des problèmes connus déjà lors des années trente et qu'elle ne pouvait pas maîtriser alors : le génocide et la terreur. Puis, lors de la récente guerre des Balkans, elle a à nouveau échoué : elle a observé pendant de longues années comment les gens ont été massacrés sans faire quoi que ce soit ; croyant ne pas devoir intervenir. Ceci constituait la première erreur de grande envergure et fondamentale de l'Europe après la Deuxième Guerre mondiale et depuis lors, elle glisse de plus en plus bas sur cette planche savonneuse devenant ainsi une puissance de deuxième ordre. En surcroît, elle vit mal ce phénomène en utilisant un faux mécanisme psychologique : elle transforme son complexe d'infériorité en un ressentiment anti-américain qui devient nocif pour elle-

même, car indépendamment, comment nous jugeons le problème soulevé par la guerre d'Irak (ceci ne constitue pas actuellement le sujet de cette interview) elle est de plus en plus exclue des grandes décisions et elle croit que ceci arrive à cause des Américains, sans remarquer qu'elle s'exclut elle-même. Il y a peu de temps, j'ai entendu parler de ce problème, l'ancien chancelier allemand, le politicien socialiste déjà âgé, Monsieur Helmut Schmidt qui a également critiqué cette politique européenne actuelle. Il a posé la question dans un discours particulièrement intéressant prononcé en l'honneur de l'ancien président Roman Herzog : s'il était arrivé à quatre avions de la Lufthansa ce qui est survenu aux Etats-Unis lors de ce terrible onze septembre, si les terroristes les avaient dirigés contre les tours des banques de Francfort ou le bâtiment du Bundestag à Berlin, aurait-il existé un gouvernement allemand réagissant calmement, froidement et pacifiquement ? Parlant de l'Union Européenne, Schmidt en a fustigé la désintégration, l'effondrement et la décomposition spirituelle ; ses constatations l'ont amené à la conclusion

suivante : les travaux des dix dernières années de l'Union Européenne, à la lumière des événements actuels se sont révélés être des bavardages creux. Ce discours, transpercé par le sens de responsabilité d'un grand homme d'état, d'un homme âgé admirable, en possession de toute sa capacité mentale, met en évidence avec une clarté incroyable ce conflit impossible qui devient par ailleurs de plus en plus irréaliste car l'Europe évalue faussement sa propre situation : elle croit être exploitée par les Etats-Unis tout en étant elle-même innocente à tout point de vue. Selon une métaphore privilégiée actuellement par les intellectuels allemands, citée sans cesse lors des discussions, l'Amérique est comparée à l'Empire romain, et la vieille Europe est identifiée comme la Grèce conquise qui a fourni les savants et les intellectuels aux oppresseurs romains afin que ceux-ci les transforment en esclaves. Ce faux parallélisme n'existe que dans les âmes qui avec les autojustifications s'apitoient sur elles-mêmes, animées par un désir de vengeance - pourtant ce parallélisme n'existe pas.

A NOBEL-DÍJAS ÍRÓ ÚJ REGÉNYE



MEGJELENIK SZEPTEMBER 10-ÉN

Annonce parue dans les quotidiens et revues culturelles et littéraires hongrois depuis début août 2003 /
Aankondiging vanaf augustus 2003 verschenen in de Hongaarse dagbladen en in de culturele en literaire tijdschriften.

Traduction de l'annonce / Vertaling van de aankondiging :

En haut : Le nouveau roman de l'écrivain Prix Nobel / Boven : De nieuwe roman van de Nobelprijsschrijver

Le titre du livre : Kertész Imre. La liquidation / Titel van het boek : Kertész Imre. Liquidatie

En bas : paraîtra le 10 septembre / Onderaan : verschijnt vanaf 10 september

PROF. JÁNOS FRÜHLING

*Médecin-Directeur honoraire de l'Institut J. Bordet,
Centre des Tumeurs de l'ULB*

Qui êtes-vous Imre Kertész ? Premier Prix Nobel de littérature hongroise, accessoirement d'origine juive

Quelques réflexions au sujet du Prix Nobel de I. Kertész
à la lumière de l'article paru dans la revue *Élet és Irodalom*
du 30 mai 2003 et reproduit in extenso ci-avant
dans ce numéro

La littérature hongroise est d'une richesse exceptionnelle, aussi bien en poésie qu'en prose et dans les œuvres dramatiques. Malheureusement, elle est assez isolée de la culture littéraire mondiale, issue des langues latines, germaniques et slaves à cause de ses caractéristiques linguistiques particulières qui rendent cette langue agglutinante d'origine finno-ougrienne hermétiquement fermée pour les non initiés, c'est-à-dire pour ceux dont elle n'est pas la langue maternelle. La langue possède un vocabulaire d'une richesse impressionnante et digne de Shakespeare dont l'œuvre, avec un vocabulaire de plusieurs centaines de milliers de mots (dixit les spécialistes), a par ailleurs fidèlement été traduite en hongrois par trois générations de littéraires de grande envergure entre 1840 et 2000. Depuis la création du Prix

Nobel de littérature en 1901, plusieurs très grandes figures de la langue hongroise auraient pu honorer le palmarès de cette distinction prestigieuse, mais les circonstances historico-psychologiques manquaient au pays empêchant le lobbying obligatoire pour l'obtention d'un Prix Nobel, de plus, la barrière de l'isolement linguistique n'a pu être abolie jusqu'à maintenant. Ayant obtenu de nombreux Prix Nobel dans les branches scientifiques, avec un taux disproportionnellement élevé par rapport à la population du pays (le plus souvent sous la bannière d'un pays d'adoption d'un génie émigré), la Hongrie a espéré durant les deux dernières décennies du XX^{ème} siècle que cette distinction échouerait à Gyula Illyés récemment disparu. Celui-ci était un des derniers dignes représentant de la grande

école lyrique hongroise raffiné, et issu aussi bien des traditions du terroir que de la poésie française du XX^{ème} siècle. En même temps, il a été un nouvelliste-romancier-sociologue littéraire de haute gamme. Son parcours idéologique l'a mené loin à partir du centre-droit populiste des années '30, au travers des vicissitudes de l'histoire de la Hongrie entre 1940 et 1990 : il a traversé avec réserve et dignité la période stalinienne et est devenu la conscience de la nation pendant la deuxième moitié du «soft-communisme» de Kádár. Sa résistance spirituelle toujours feutrée, associée à sa valeur littéraire, aurait déjà pu être récompensée par la plus haute distinction mondiale, et aurait été parfaitement conforme aux traditions constantes de la vie littéraire hongroise depuis 1825, mais le destin en a voulu autrement.

Le fait que le Prix Nobel fut décerné, de façon surprenante pour la majorité des intellectuels hongrois, à Kertész, fit l'effet d'une bombe et en même temps à fortement polarisé les avis, les critiques et les commentaires (disons-le tout de suite, en majorité enthousiastes) entre autre parce que Kertész représentait la minorité juive du pays et que, de plus, son parcours d'écrivain, officiellement non, puis peu reconnu, était dérangeant.

Pour la compréhension de ce qui suit, voyons, par une petite excursion, en style quasi télégraphique, quelle fut la place de la communauté juive dans la vie sociale, économique et culturelle de la Hongrie durant les 150 dernières années.

Originaire d'une immigration venant du Nord-Ouest, surtout de Moravie pendant le règne de Marie-Thérèse et Joseph II, attiré par le vacuum laissé dans le centre de la Hongrie, à l'issue de 175 ans d'occupation turque et provenant également de l'infiltration «à bas bruit», mais permanente à partir de la population juive de haute densité de Galicie et de Bukovine, la future commu-

nauté juive hongroise s'est fortement adaptée aux conditions de vie du pays et a été affranchie de facto et de jure dans le feu des éléments politiques tels que le soulèvement anti-autrichien de 1848-1849 et le compromis de 1867 ; ce dernier ayant créé pour 50 ans la Monarchie d'Autriche-Hongrie de François-Joseph I, un remarquable mélange des structures encore féodales avec une société industrielle moderne dont le dynamisme d'évolution entre 1867 et 1914 a largement dépassé celle de ses voisins. Dans cet empire libéral de François-Joseph où régnait encore l'étiquette de la cour espagnole, la population juive a pu jouir de tous les droits constitutionnels malgré quelques relents d'antisémitisme (voir Tiszáeszlar, l'affaire Dreyfus, version hongroise). Selon leurs capacités et ambitions, ces Juifs affranchis ont pu arriver en une ou deux générations à une participation significative dans certaines branches professionnelles de l'économie (industrie, banques), dans les professions libérales (avocats, médecins, journalistes, ...) et dans la vie culturelle et littéraire. L'écrasante majorité, surtout celle de Budapest, s'est bien assimilée ; ils étaient «hongrois de religion israélite» plutôt que juifs. Lorsqu'au début du XX^{ème} siècle, une revue philosophique et littéraire eut interrogé les 100 personnalités les plus estimées de la vie culturelle et politique hongroise, pour savoir s'il existait une tendance antisémite en Hongrie, le recteur de l'Institut François Joseph pour la formation des rabbins (Faculté universitaire de théologie israélite), Lajos Blau, hébraïste de réputation mondiale, répondit simplement que «la tendance antisémite n'existe pas dans la société hongroise, mis à part quelques individus non juifs retardataires, moyenâgeux, qui veulent créer un problème artificiellement».

Malgré la prise de pouvoir et la mise en place, par l'amiral Horthy, d'un gouvernement corporatiste de droite, de connota-

tion cléricale, (semblable à l'austro-fascisme de Dolfuss ou à l'idéologie franquiste) et malgré la dureté de cette période d'antisémitisme exacerbé en réponse à l'éphémère existence d'une république soviétique en 1919, une communauté juive intacte de ± 825.000 individus sur une population de 12 millions de personnes existait en 1941 sur le territoire de la Hongrie, agrandi par les régions récupérées grâce à Hitler en 1938 dans le cadre des deux traités de Vienne et grâce à la réoccupation de Bánát-Bácska. Bien que deux lois sévères visant à l'exclusion de Juifs de la société aient été votées en 1938 et 1939, personne n'a pu et voulu prévoir le cataclysme qui débuta avec l'occupation de la Hongrie par les Allemands le 19 mars 1944 et qui s'acheva par l'application de la «solution finale» dans le cadre duquel Eichmann fit gazer à Auschwitz entre le 15 mai et le 07 juillet 1944 à peu près 435.000 personnes, soit pratiquement 90 % de la population juive des provinces. Vu les efforts diplomatiques, les pressions sur Horthy et l'avancement de l'armée soviétique, la déportation des 245.000 Juifs de Budapest, ville de ± 1,2 millions d'habitants, ne put heureusement être accomplie. Petite précision : quelques trains «non planifiés» ont néanmoins quitté Budapest en direction d'Auschwitz, notamment le premier et le dernier de la campagne orchestrée par Eichmann. Les victimes de ces quelques trains étaient soit les politiques, soit les otages juifs de «haute gamme», soit les simples israélites porteurs de l'étoile jaune, saisis au hasard par les rafles ponctuelles. Ainsi, c'est dans le cadre de ces arrestations de routine imprévues que le jeune Kertész, commandité pour les travaux de «service de travail obligatoire», a été inclus dans son convoi.

Durant cette période de 1867 à 1944, les Juifs hongrois, comme déjà souligné, ont joué un rôle prépondérant dans la vie éco-

nomique, scientifique et culturelle et dans le cadre des professions libérales. Néanmoins, leur importance dans la vie littéraire créative, toute proportion gardée, est restée un peu plus modeste et leur impact fut quantitativement moins important que par exemple dans la vie musicale (point intéressant qui mériterait une analyse socioculturelle approfondie). Dans la vie littéraire, ils étaient avant tout mécènes, éditeurs, propriétaires de revues et organisateurs ou animateurs des cercles culturels d'où sortaient la plupart des figures authentiques, de souche hongroise, du monde littéraire de cette période, traversant le firmament comme quelques comètes rapides ou devenant des étoiles fixes. Cependant parmi ces génies exceptionnels de première catégorie, il y avait relativement peu de figures d'origine juive. (Mentionnons quand même parmi les plus grands, les noms de M. Füst, Fr. Karinthy, F. Molnár, J. Radnóti et A. Szerb). Par contre, il existait beaucoup d'écrivains juifs à succès de catégorie moyenne qui ont imprégné à leur façon la vie culturelle du pays et surtout de Budapest et dont certains ont obtenu même un retentissement international. Ces gens constituaient l'expression littéraire des classes moyennes et de la petite bourgeoisie et ont été souvent critiqués de façon véhémentement par les représentants de tendances populistes, souvent de haute valeur intellectuelle des années '30 ; ils furent carrément reniés après 1948 par l'idéologie culturelle Schdanovienne.

Après 1945, les survivants de l'Holocauste ont en partie quitté la Hongrie en direction des pays occidentaux, vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale ou par l'Alya vers Israël. L'antisémitisme comme problème était officiellement rayé du vocabulaire du régime stalinien hongrois (1949-1956) de M. Rákosi, lui-même juif, comme la majorité écrasante des hauts fonctionnaires de cette période. Malgré ceci, le soulève-

ment de 1956, auquel l'auteur de cet article a participé, n'a pas eu de connotation antisémite. Néanmoins fin 1956, après l'écrasement de la révolution par les Soviétiques, un contingent proportionnellement élevé de Juifs hongrois a quitté le pays, surtout des intellectuels et des étudiants. Le régime de Kádár qui s'ensuivit, avec son parcours unique allant de la terreur rouge (de novembre 1956 jusqu'à juin 1958) par une métamorphose remarquable à partir de 1968, en abolissant en douceur les critères économiques du socialisme pur et dur, vers un régime tiède, majoritairement tolérant de «communisme de goulasch», ne reconnaissait pas l'existence d'un problème juif. C'est dans ce régime mal défini, consensuel et mêlé d'hypocrisie, qu'après 25 ans de silence, la question juive est quand même réapparue parmi les intellectuels sous la forme de quelques articles ou essais traitant de problèmes historiques, sociologiques et religieux de ce contentieux. (La première œuvre digne de ce nom consacrée aux problèmes d'antisémitisme fut publiée en 1976 par Gy Száraz, intitulée *A la poursuite d'un préjugé*). C'est de cette période que parle Kertész 'avec une haine à peine voilée' dans l'article ci-dessus, et c'est là qu'il a su puiser l'inspiration de son roman couronné par le Prix Nobel, où Auschwitz serait une métaphore du régime de Kádár, au moins dans le chef du destin individuel d'Imre Kertész.

Après cette tournure surprenante, retournons donc à l'œuvre de Kertész, l'écrivain. Bien entendu, l'analyse exhaustive de cette figure marquante de la littérature moderne hongroise nécessiterait une monographie de plusieurs centaines de pages. Le texte qui suit n'a d'autres ambitions que d'esquisser quelques problèmes majeurs attachés à la personnalité et à l'œuvre de ce Prix Nobel étonnant. Il était impossible d'y inclure toutes les œuvres de Kertész et toutes les références majeures des articles et essais qui

y furent consacrés (voir annexe en fin d'article).

1. Kertész l'écrivain

Imre Kertész, comme il l'a avoué lui-même, n'a décidé qu'environ dix ans après sa libération qu'il deviendrait écrivain. Ce titre professionnel ne lui a jamais été reconnu officiellement par le régime communiste pur et dur et par le régime de Kádár, donc il ne bénéficiait pas de soutien financier de la «fondation des écrivains» qui a procuré aux littéraires du pays, officiellement qualifiés comme tels, pendant à peu près 45 ans des avantages non négligeables et une existence financière assurée à condition d'un certain degré de collaboration ou au moins de tolérance. C'est ce dernier critère non écrit qui a marginalisé Kertész pendant toute sa carrière jusqu'à l'abolition du mur de Berlin et l'a contraint à assurer sa subsistance comme traducteur littéraire allemand-hongrois et comme librettiste de musicals. Il était conscient de cette situation marginale, il l'a acceptée et depuis toujours, ceci faisait toute sa fierté. C'est ainsi qu'il a créé avec ses douze volumes publiés entre 1975 et 2001 une œuvre originale, une des pierres angulaires particulières de la littérature européenne du XX^{ème} siècle, car bien que couronné par le Prix Nobel de 2002, cette œuvre monolithique est fondée sur un seul événement central de l'histoire européenne du XX^{ème} siècle : l'Holocauste. Avec une modestie exemplaire, Kertész dit de lui-même que ses œuvres ont pu être créées grâce au monde et à son environnement beaucoup plus que grâce à son talent. Kertész a toujours considéré sa vocation d'écrivain comme étant une affaire privée, car pendant 35 ans, on a voulu lui faire comprendre que le seul sujet qui le préoccupait n'était ni attractif, ni actuel. Il a commencé son activité littéraire créative non reconnue dès 1956, lorsqu'il aurait pu quitter la Hongrie mais il a décidé d'y rester pour des raisons linguis-

tiques. Dans son discours de réception du Prix Nobel en 2002, il insiste particulièrement sur le rôle central et catalyseur de l'Holocauste (et de tout ce qui l'entourait) dans la création artistique mondiale de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Dans son *Ars Poética*, il décrit le processus actif qui l'a détaché de son environnement littéraire ou prétendu tel, afin de pouvoir élaborer un langage personnel qui n'est rien d'autre que l'expression de sa fidélité au sujet choisi en ce qui concerne les paramètres «de la forme et de la voix». Il ne s'est jamais intéressé au «pourquoi» profond de sa création, ni aux destinataires de ses œuvres. La délimitation unique de sa création et de son langage était selon lui la notion d'Auschwitz. Remarquons ici que pendant presque une année de déportation, Kertész n'a passé que quatre jours à Auschwitz, même pas au Stammlager mais uniquement à Birkenau, centre de tri et camp d'extermination par définition, et qu'Auschwitz est uniquement le nom symbolique de son parcours de détenu dont la plus grande partie s'est passée à Buchenwald (près de Weimar, la ville de Goethe, Schiller et Liszt) qui était un camp mixte de travail et d'extermination.

Auschwitz est devenu un symbole de l'aberration de l'humanité du XX^{ème} siècle, mais Kertész se démarque par rapport aux autres œuvres littéraires inspirées par cet événement, car au lieu d'une description subjective ou de type sociologique de l'écrivain qui juge, il était capable de tout décrire avec les yeux innocents d'un enfant sans vouloir émettre de jugement objectif direct sur les bourreaux et sur le système concentrationnaire. A cet égard, dans la littérature de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, il ne peut être comparé qu'à l'Autrichien Thomas Bernhard ou à Schwartz-Bart, Prix Goncourt 1959. Le parcours du héros d'*Être sans destin* est un roman initiatique sciemment ou inconsciemment créé par la des-

cription minutieuse des événements vécus comme tel par le héros ; il est un lointain descendant du «Wilhelm Meisters Wanderjahre» de J. W. Goethe. Ce roman initiatique rejoint aussi - pour d'autres raisons - un autre grand de la vie spirituelle allemande, S. Freud qui a décrit parmi les premiers le processus de régression psychologique. C'est précisément cette régression que voulaient provoquer les tortionnaires du régime nazi dans leur univers concentrationnaire où la destruction physique de leurs ennemis était précédée par l'anéantissement psychologique des victimes, les repoussant dans un état archaïque, individuellement et collectivement. Ainsi par un coup de génie, communiquant le récit d'un enfant correspondant à l'état normal de son esprit de 14-15 ans, Kertész est devenu le porte-parole conforme de l'état psychologique de la majorité écrasante des victimes.

Philosophiquement, Kertész exprime de plus en plus souvent et avec véhémence son attachement à Kant et à l'esprit qu'il représente, et a résolument refusé Hegel et ses élèves car ils ont ouvert la voie au marxisme qu'il considère comme une philosophie vulgaire, « bon marché » permettant un conformisme et un compromis par rapport aux pires abus intellectuels. Par contre, malgré les connotations antisémites, il a gardé beaucoup d'estime pour Nietzsche et ses rares références musicales concernent Wagner. D'un point de vue littéraire, il se reconnaît en Camus qu'il décrit comme son étoile polaire et de façon plus surprenante, en Thomas Mann, vu peut-être comme une référence nostalgique de la vie protégée de la haute bourgeoisie hanséatique protestante allemande. Pour terminer ce sous-chapitre, citons à partir de son œuvre *Un autre* une petite histoire juive rapportée par Kertész, selon laquelle lors d'un colloque dans la ville de Vilnius, au début du XVII^{ème} siècle,

des rabbins, parmi les plus réputés des pays baltes, exégètes de la kabbale, ont abouti au consensus philosophique suivant : «il ne fait donc aucun doute qu'il serait préférable que le monde réel, celui dont nous constatons l'existence, n'ait jamais été créé. Et il est plus évident encore que le plus souhaitable serait que ce monde parvint à son terme et se foudroyât dans ce qui est infini» (Traduction de N. et Ch. Zaremba). Ceci préfigure déjà Auschwitz et tout ce qu'Auschwitz symbolise, et constitue a posteriori une des clefs de l'œuvre de Kertész.

2. Kertész et la littérature allemande

La distinction reçue par Imre Kertész n'est pas délivrée, en dernière analyse, à la littérature hongroise strictu sensu, mais entre dans la continuité des Prix Nobel de la littérature allemande. Cette constatation surprenante et dont l'auteur de cet essai assume la seule responsabilité, se base sur plusieurs éléments convergents.

Kertész était traducteur littéraire de la langue allemande vers la langue hongroise. De ce fait, il se sent tout à fait chez lui dans ces deux langues ; il y travaille et les manipule avec la même aisance.

Deuxièmement, au delà des frontières de la Hongrie, ce sont les littéraires, traducteurs et éditeurs allemands qui, pendant les années '80, avaient déjà ouvert pour lui le monde occidental artistique, éditorial et financier. Il en était conscient dès le début et a considéré ceci comme une voie privilégiée lui permettant d'exercer sa liberté et sa profession !

Quant à ses liaisons «professionnelles» avec la littérature allemande, nous avons déjà cité l'influence de Thomas Mann, du philosophe E. Kant et l'exemple lointain du roman initiatique de Goethe. Ajoutons encore le parallélisme évident, certainement involontaire vu la période de leur création respective, entre

le jeune héros, enfant juif de Budapest d'une part et la figure centrale du roman de Günther Grass, Oscar dans *Le tambour*, couronné également par le Prix Nobel, où la description du monde mise dans la bouche des enfants permet un récit poignant, réaliste, et en même temps féérique au deuxième degré, en rapportant des événements cruels du monde extérieur.

Finalement, les arguments précités mis à part, il demeure encore un mécanisme fondamental pour expliquer l'affinité entre le monde intellectuel allemand et Imre Kertész. La base de cette affinité particulière réside dans le fait que dans toute la littérature inspirée d'une manière ou l'autre par Auschwitz et tout ce que ce mot symbolise parmi les horreurs du régime nazi, personne n'a jamais publié un récit pareil, d'une objectivité à toute épreuve, d'une gentillesse détachée et à première vue surprenante qui soit en même temps expression et conséquence fidèle du psychisme enfantin naïf. Rappelons qu'à partir des premières années de la petite enfance (trois ou quatre ans), l'enfant peut déjà tout observer et tout enregistrer, souvent définitivement dans ses neurones, et d'avantage encore lorsqu'il s'agit d'un adolescent. Mais d'autre part, les responsabilités d'adulte lui manquant, l'expérience de la vie professionnelle et administrative n'étant pas entamée, sa vision et le sens des obligations vis-à-vis d'autrui n'étant pas encore développés, il lui manque quelques références fondamentales pour situer son horreur dans toutes ses dimensions. Il est témoin mais il n'est pas juge. Cette attitude étant tout à fait inédite dans la littérature de l'Holocauste, dont l'essentiel était et restait la condamnation juste du régime nazi se basant sur les critères moraux de la société des adultes, les Allemands ont accueilli avec soulagement l'existence de cet ouvrage unique dans la littérature d'après-guerre. Le roman *Être sans destin* mis à part, depuis lors, toute

l'œuvre de Kertész, restée imprégnée par cette attitude faussement naïve et gentille («niedlich» en allemand) dont il donne résolument la clé dans l'article du 30 mai 2003 où il déclare que l'univers concentrationnaire d'Auschwitz et Buchenwald et tout ce qu'ils représentent est pour lui finalement une métaphore de tout ce qu'il a dû vivre plus tard pendant le régime de Kádár où on lui a refusé le titre et l'existence d'écrivain. Nous y reviendrons dans le sous-chapitre suivant.

Les responsables politiques et littéraires allemands ont vite saisi cette attitude originale, honnête et particulièrement intéressante pour eux, et pendant une quinzaine d'années, Kertész a allé pratiquement tous les prix littéraires allemands ou européens lorsque le jury était prépondérant, allemand ou autrichien. Ces honneurs, largement mérités par ailleurs, préfiguraient déjà le futur Prix Nobel attribué à Kertész, soutenu par la pression économique de puissants éditeurs allemands et d'un lobbying habile, car il faut admettre que même dans les sciences exactes (physique, chimie, médecine), il faut avoir de sérieux soutiens pour remporter cette plus haute distinction de l'humanité, puisque souvent le nombre de candidats valables est élevé et que la décision du Comité Nobel dépend de tous petits détails. Rappelons que pour 2002, Kundera, Hugo Claus et l'allemand P. Handke étaient les concurrents de Kertész, en plus de 14 autres candidats moins connus mais non moins originaux. Ajoutons enfin que grâce à une très bonne traduction du roman couronné, une version suédoise circulait dans le pays depuis 15 ans et pouvait être déposée en temps utiles sur les bureaux du Comité Nobel.

Ironie caractéristique de l'histoire reconvenue par l'auteur lui-même : sauf une petite couche intellectuelle hongroise, I. Kertész jusqu'à son Prix Nobel était nettement plus connu par le public germanophone que

dans son pays d'origine, mais ceci soulève déjà d'autres problèmes qui seront abordés plus tard. Enfin, mise en scène symbolique réussie du destin : Kertész se trouvait le jour de la proclamation de son Prix Nobel, à Berlin, capitale de l'Allemagne.

3. Kertész et la métaphore : Auschwitz est le symbole du vécu de l'écrivain pendant la période du régime de Kádár (1957-1989)

L'interview publiée dans la revue littéraire hongroise le 30 mai 2003 énonce déjà par son titre une affirmation surprenante, étonnante pour la plupart des lecteurs du livre et peut-être iconoclaste pour la majorité des gens pour qui, au plus tard depuis Adorno, Auschwitz reste la quintessence absolue de l'innommable. Même si un ex-prisonnier adolescent peut prétendre ceci presque soixante ans après sa captivité, nous devons procéder à une approche plus nuancée de cette surprise intellectuelle. Lisant attentivement l'interview faite par Madame Rádai qui précède cet essai, le lecteur intéressé comprendra la démarche de Kertész expliquant ce cumule intellectuel et psychique. Pour analyser la métaphore, deux faits psychologiques existent qui justifient le mécanisme de mutation dans l'esprit de Kertész lorsqu'il substitue à la machine d'extermination de la «solution finale» un régime tiers de bien-être petit bourgeois englobant la majorité de la population hongroise ; ce qu'était le régime de «communisme de goulasch» de Kádár, que par ailleurs on a défini pendant quinze ans avec un humour noir comme «la baraque la plus gaie du goulag». Donc deux faits principaux justifient ce transfert psychologique :

- a. Kertész a subi la déportation comme un enfant, arraché à la tutelle familiale, n'ayant aucune responsabilité individuelle ou sociale, et encore moins économique pour

subvenir à ses besoins. Il est un enfant et est resté un enfant dans le milieu concentrationnaire. Par contre, le régime de Kádár a isolé et puni un Kertész conscient, adulte et responsable à qui le régime a refusé la profession choisie par lui-même : celle d'être écrivain. Il l'a exclu du cercle choisi des créateurs artistiques reconnus et puisque Kertész ne voulait pas accepter de compromis, il l'a repoussé, même économiquement, loin vers la périphérie à peine tolérée de la société du régime dit socialiste. Ceci a frappé pendant plus de trente ans un adulte lucide qui a dû sciemment supporter cet état «sans destin» d'un paria.

- b. La déportation à Auschwitz-Buchenwald n'était pas pour Kertész un destin individuel mais le destin collectif de tout un peuple, de toute une communauté religieuse. Donc le problème «d'être puni», «d'être expulsé» et presque exterminé ne visait pas l'enfant Kertész comme individu à titre personnel. Il s'agissait d'un destin collectif. Par contre, le régime de Kádár a frappé à titre individuel Imre Kertész, l'adulte parce qu'il ne se conformait pas aux critères idéologiques et formels du régime pour être reconnu en tant qu'écrivain. Ainsi, nous pouvons comprendre la démarche surprenante de Kertész ; son traumatisme fondamental a été vécu en tant qu'adulte et personnellement en tant qu'individu entre 1957 et 1989.

Par ailleurs dans cette interview, il cite d'autres mécanismes qui permettent d'invertir le rôle d'Auschwitz et du régime de Kádár. Ainsi, il dit textuellement que lors du changement de régime en 1989, c'est l'Allemagne et le monde littéraire allemand qui l'ont «libéré» de l'oppression socialiste. L'utilisation du mot «libération» est caractéristique car pendant 45 ans en Hongrie ce terme était réservé à la délivrance des survivants des camps de concentration par les alliés à la fin de la Seconde Guerre mon-

diale. D'autre part, il s'empresse de souligner que c'est le vécu de la période Kádár qui lui a permis d'analyser et de décrire le monde concentrationnaire. Kertész est convaincu que le refus d'éditer son œuvre *Être sans destin* est du au fait que les gens ont du découvrir le parallélisme entre Auschwitz et le milieu spirituel de la Hongrie des années '70. Comme il le dit, puisqu'il était jour après jour étouffé par le régime, il se sentait en captivité et voulait écrire sur son présent. Pour y arriver, il devait transférer ses pensées dans le milieu de sa captivité d'enfance.

En résumé de ce chapitre et en confirmation de ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, Kertész dit clairement que les responsables de ses captivités n'étaient pas les Allemands mais les régimes totalitaires en général, sans précision supplémentaire. Et soyons logiques avec Kertész et nous-même, si *Être sans destin* provient de la responsabilité collective des régimes dictatoriaux sans précision, un artiste peut dans le cadre d'une création unique, substituer une dictature à l'autre. Il convient au lecteur attentif de l'œuvre de Kertész, surtout s'il a connu la vie concentrationnaire (KZ ou goulag) d'accepter ce transfert artistique.

4. Kertész : Juif et Hongrois

Dans l'interview, Kertész explique très clairement son point de vue quant à sa relation avec le judaïsme : il ne se sent pas juif, mais il partage leur destin, c'est-à-dire qu'il l'a partagé dans une situation extrême, l'acceptant collectivement. Son attitude est claire, bien définie et il s'inscrit comme une variante dans le spectre extrêmement large des différentes réactions psychologiques présentées par les survivants de la persécution nazie à l'issue de la Deuxième Guerre mondiale. Ce type de réaction ne constitue pas quelque chose de rare ou d'exceptionnel. C'est le poids de sa personnalité et de son

Prix Nobel qui attire l'attention sur le comportement d'un écrivain dont l'œuvre couronnée tourne exclusivement autour du destin des Juifs, même «s'ils étaient sans destin».

La littérature traitant des réactions psychologiques des survivants des camps - et de leurs descendants, deux générations comprises - est extrêmement abondante et de qualité variable. Leur analyse dépasserait largement le cadre de cette étude. Consacrons seulement quelques lignes au comportement typique des Juifs hongrois survivants qui ont échappé à une version particulièrement rapide, concentrée et explosive de l'Holocauste qui plonge cette communauté, en quelques semaines, d'une existence bourgeoise pacifique plus ou moins maintenue, dans un univers concentrationnaire illuminé par les feux blafards des crématoires où disparaissaient presque 500.000 de leurs coreligionnaires. Un groupe significatif de survivants s'est davantage identifié après 1945 à leur qualité de Juif et poussait cette logique jusqu'au bout, ayant émigré immédiatement vers le futur Etat d'Israël afin d'éviter, dans un cadre étatique homogène, tout danger d'une éventuelle manifestation antisémite. Parmi ceux qui sont restés en Hongrie en 1945-46 et en 1956 (!), la génération plutôt âgée (\pm 55 ans et plus) a gardé son identité de Juif hongrois, souvent assimilé dans un cadre religieux «moderne», peu pratiquant, mais conscient de son état particulier. Parmi les plus jeunes, la majorité, s'adaptant à partir de 1948-49 aux directives politiques du régime socialiste (aussi bien stalinien que kádàriste), a renié ou refoulé sa conscience juive pour des raisons opportunistes, politiques, professionnelles ou autrement pragmatiques. Ceux de la génération de Kertész, au seuil de leur carrière universitaire ou professionnelle, devaient déjà éviter dès 1948-49 toute manifestation concrète et spirituelle de l'appartenance éventuelle à une communauté religieuse. Certains

autres - de la même tranche d'âge - se sont engagés dès 1945 activement et avec beaucoup de conviction dans le parti communiste et dans ses organisations parapolitiques (police, armée, police secrète, appareil juridique) afin de pouvoir se venger pour le destin subi et pour l'extermination de leurs proches. Cette dernière attitude n'était pas compatible avec une conscience spirituelle juive sincère. Donc le comportement présenté par Kertész n'a rien d'exceptionnel, mais I. Kertész l'écrivain a le mérite d'avoir très clairement, à un niveau littéraire élevé, et à haute voix, expliqué dans cette interview - et dans quelques autres livres, essais ou articles - *pourquoi* il ne se sent pas (ou plus) juif tout en acceptant de devoir partager leur situation historique avec ses conséquences, même extrêmes. (Signalons ici en tant qu'anecdote, que le chancelier autrichien B. Kreisky, personnalité politique d'envergure européenne assez exceptionnelle, ayant survécu aux années 1938-45 en émigrant en Scandinavie, a également réduite à zéro sa conscience juive, sans jamais s'en expliquer par un ouvrage artistique ou philosophique, mais au contraire en s'exprimant au travers de faits politiques, assez désastreux pour la population juive autrichienne survivante et fortement réduite).

La conscience juive possède depuis 1947-48 un révélateur particulier, et décapant incontournable : la relation émotionnelle et / ou intellectuelle de l'individu juif (ou d'origine juive) avec l'Etat d'Israël.

I. Kertész ne pouvait pas éviter cette confrontation non plus, dont il donne un témoignage émouvant dans son article *Jérusalem, Jérusalem ...* paru le 3 mai 2002 dans *Élet és Irodalom* et parallèlement en allemand dans *Die Zeit* (Allemagne). (Par ailleurs, cet article mériterait également d'être traduit, comme un complément du texte du 30 mai 2003). En résumé, Kertész (ayant parfaitement raison) qualifie chaque manifestation contre

l'Etat d'Israël comme l'expression d'un anti-sémitisme agressif, malgré toute tentative d'explication lénifiante pseudo-progressiste. Il est d'avis que sans terreur l'on ne peut combattre les terroristes. Sans changer sa propre attitude («je suis un écrivain juif, sans éducation religieuse, ne parlant pas l'hébreux, ne connaissant même pas les sources de la culture juive»), il reconnaît la nécessité d'une *solidarité* avec Israël qui mène un combat de survie de tous les Juifs. Il serait intenable pour lui, survivant de la Shoah, de tenir des conférences en Israël en tant qu'écrivain sans s'identifier avec le peuple juif - qui se bat, même s'il ne partage plus physiquement leur sort. A première vue, il existe donc une certaine contradiction entre le comportement vis-à-vis du judaïsme et d'Israël. Ceci n'est qu'une apparence car il s'agit pour Kertész d'un épiphénomène secondaire, puisque comme il l'écrit dans *Valaki más* (Un autre), deuxième édition hongroise, 1997, page 63 : «Je vous révèle par la présente que je ne possède qu'une seule identité - celle de l'écrivain qui manifeste son identité en écrivant». Quant à sa qualité de hongrois, à ses relations avec la Nation et avec la communauté nationale hongroise, il expose son point de vue dans un autre chapitre de la même œuvre (pages 93 et 94 - même édition). En résumé : il se demande pourquoi on veut l'appeler «écrivain hongrois» ? Parce qu'il décrit la vie de son environnement hongrois en utilisant la langue hongroise ? Tout ceci ne le qualifierait pas encore ainsi, car selon toute apparence, il ne se considère pas comme tel. Donc, cette définition, émise par d'autres, n'a pas de valeur affirmative selon la conception philosophique de L. Wittgenstein. Après avoir refusé la qualité d'écrivain hongrois, le Kertész des années nonante ne veut plus qu'on lui remette solennellement ce titre. Lui (Kertész) a librement choisi son statut d'homme libre et indépendant et ne veut pas (plus) qu'on lui décerne une qualité ou titre contre sa volonté.

Attitude disons inusitée parmi les grands de la littérature hongroise des deux cents dernières années.

Cette attitude a subi quand même une atténuation amicale dans l'euphorie du Prix Nobel qu'il a tout de même obtenu et reçu en tant que citoyen et écrivain hongrois, au moins déclaré comme tel par l'Académie Suédoise. Cette période de «lune de miel» spirituelle avec sa patrie (jamais choisie) a culminé dans l'interview qu'il a donné à l'hebdomadaire satirique *Magyar Narancs* (12 décembre 2002) et dont le titre dit tout : «L'on aime partout la Hongrie». Cette Hongrie bien entendu à qui il a apporté ce prix prestigieux. Quant à l'image que renvoie un miroir imaginaire : l'attitude des Hongrois vis-à-vis de Kertész, non moins complexe, elle sera en partie discutée dans le chapitre suivant.

5. L'écho du Prix Nobel de I. Kertész en Hongrie et dans l'opinion publique hongroise

Monsieur tout-le-monde n'ayant quasi jamais entendu parler de Kertész, a reçu avec une explosion de joie la nouvelle de l'attribution du Prix Nobel de littérature, d'un Prix Nobel tout court à un hongrois, sans se poser beaucoup de questions quant à la personnalité du lauréat. Vu la valeur spirituelle ajoutée de ce prix, notion de la plus haute distinction imaginable sur cette terre dans l'esprit d'un hongrois moyen, le fait d'avoir donné ce prix à un hongrois a créé un éclat de joie général et a-spécifique dans l'opinion publique du pays, correspondant à une petite quantité de baume à l'issue du XX^{ème} siècle sur l'âme écorchée de ce petit peuple doué, déchiré, hétérogène et ambitieux, ayant digéré depuis 1896 et son millénaire - entre autres - la fin du «bon vieux temps de François-Joseph», le démantèlement à Trianon après 1918, deux guerres mondiales, deux régimes dictatoriaux, une

révolution et demie écrasée, et enfin une occupation militaire partielle pendant 45 ans. Quatre Prix Nobel (deux en chimie, un en économie et maintenant en littérature) entre 1986 et 2002 ont comblé le pays et, le dernier-né de cette brochette illustre pouvait compter - sans l'avoir demandé - sur l'estime et la reconnaissance de ses compatriotes qui n'étaient ni littéraires actifs, ni ses lecteurs. Cette attitude a été reprise en chœur et sans fausses notes par la presse de boulevard, espèce traditionnellement répandue à Budapest entre 1880 et 1940, puis depuis 1990, et qui a fêté (pendant à peu près deux mois, du 11 octobre à début décembre 2002) Kertész, l'inconnu avec autant d'enthousiasme et avec les mêmes expressions que s'il avait gagné le Tour de France ou avait remporté le concours européen de chanson. Ce comportement populiste des tabloïds locaux - assorti par les commentaires semblables des médias audiovisuels durant 8-10 jours a sans doute plu à Kertész, mais il restait, malgré une joie clairement visible, réaliste, sachant que la réaction significative viendrait du cercle des intellectuels, des littéraires et des «collègues», bref de ce monde intellectuel hongrois contemporain, où l'attribution du Prix Nobel de littérature à cet écrivain juif peu (ou à peine connu) a provoqué une surprise explosive ou un rejet motivé.

Depuis 1990, le monde politique et culturel hongrois a subi une polarisation continue. Ainsi, après quatre élections démocratiques et trois fois quatre années de législations complètes (phénomène inédit dans l'histoire politique du pays), les élections de printemps 2002 ont conféré le pouvoir - après un jeu pendulaire régulier centre-droit / centre-gauche - à une coalition liant les sociaux-démocrates (l'ancien parti-état mué en un parti socialiste de type allemand) aux libéraux, ce dernier parti réunissant les intellectuels urbains et la majorité de la

communauté juive. Battu par un écart minime (inférieur à 1 %), sur l'aile droite de l'échiquier politique, se trouve actuellement le FIDESZ, agglomérat de centre-droit de l'ex-premier V. Orbán, politicien doué, charismatique, populiste et souvent démagogue. Il traîne sur son flanc droit extrême, comme compagnon de route le MIÉP de I. Csurka (écrivain médiocre de la période Kádár, ancien informateur - avoué - de la police secrète pendant les années 1970-80), s'inspirant ouvertement de l'idéologie fasciste des années '40 d'Imrédy, fusillé en 1946 comme criminel de guerre. Ce petit parti n'a jamais passé le cap des 5 % lors des diverses élections mais ses manifestations médiatiques et intellectuelles sont disproportionnellement amplifiées grâce à quelques médias.

La réaction émanant des intellectuels que leur sensibilité lie à l'actuelle majorité de centre-gauche - qui venait de prendre le pouvoir quelques mois avant le Prix Nobel de Kertész - était enthousiaste et, sans restriction, positive, même si la plupart de ces gens ignorait depuis toujours l'existence de Kertész. La reconnaissance de la personnalité et de l'œuvre fut unanime et se présentait sous forme de plusieurs dizaines d'articles, essais, et interviews de valeur spirituelle élevée. Retenons en particulier les contributions quasi-immédiates des deux grands écrivains P. Esterházy et P. Nádas (eux-mêmes déclarés «nobélisables» depuis quelques années) et surtout de Gy Spiro, essayiste, écrivain et critique d'art qui a «découvert» I. Kertész en 1975, lors de la première parution «accidentelle» d'*Être sans destin*, et qui a matraqué depuis lors pendant 25 ans la société littéraire hongroise et les lecteurs potentiels quant à la valeur exceptionnelle de cette œuvre et de son écrivain.

Dans le camp du centre droit, qui compte pourtant parmi ses membres quelques grandes figures de la vie spirituelle du pays,

la réaction de celui-ci était celle d'une surprise embarrassée : peu de commentaires écrits, quelques déclarations prudentes devant les médias audiovisuels, où elles se sont inclinées devant l'importance de l'événement mais pas devant l'œuvre ou de son créateur. Les attaques franchement hostiles venaient - naturellement - du côté de Csurka et de ses sympathisants qui ont renié la légitimité de ce Prix Nobel, ne reconnaissant pas la qualité d'écrivain hongrois à Kertész, puisqu'il était juif. L'attaque la plus virulente a même évoqué l'éternel «*Complot de Zion*», ourdi dans le «*quadrilatère, désormais établi, entre New York - Tel Aviv - Budapest et Stockholm*» (sic). Cette phrase dans son délire ne nécessite aucun commentaire. Essayons de neutraliser l'arrière goût écœurant laissé par cette phrase par l'extrait de l'article de Madame I. Szentiványi (*Közönjük Kertész Imre, Élet és Irodalom*, 19 octobre 2002, page 23) : «*L'annonce du Prix Nobel d'I. Kertész est arrivée au meilleur moment, comme la première lumière de l'aube : lorsque nous n'avons plus cru à l'intégrité et à l'honneur de l'homme dans ce pays de la «langue-haine», lorsque la division spirituelle était en train de créer un chaos définitif, le Prix Nobel de Kertész nous a rendu la joie et la vocation humanistes*». Cette phrase exceptionnelle dans son réalisme et sa poésie est peut-être le plus bel hommage individuel rendu à Kertész, écrivain hongrois un peu malgré lui. Mentionnons encore une déclaration imprégnée d'humanisme doux et feutré provenant du Prof. Gy Klein, contemporain de Kertész, survivant de l'Holocauste, citoyen suédois, oncobiologiste mondialement connu et membre du Comité Nobel de médecine, décernant une dimension mondiale à Kertész et à son œuvre.

Remarquons enfin la parution en cette fin d'été 2003 de la première monographie complète consacrée à Kertész et à sa création littéraire de la plume de Péter Szirák

(Kalligram, Pozsony - Bratislava - Slovaquie). Cette œuvre récente vient d'être recensée - en des termes élogieux pour Kertész - dans le dernier numéro (septembre 2003) de *Vigilia*, revue littéraire de haute envergure du monde culturel catholique hongrois, témoignant ainsi de l'empreinte à longue durée que Kertész exerçait, exerce et apparemment va exercer sur la vie littéraire hongroise. (Recensement enthousiaste repris dans le numéro du 19 septembre d' *Élet és Irodalom*).

6. Conclusions

Le but de ce texte, et de l'article traduit qui le précède (et qui y est lié organiquement) est de révéler au lecteur, séparé de la personnalité et de l'œuvre de cet écrivain par la barrière linguistique quasi-infranchissable, l'essentiel du phénomène Kertész, écrivain hongrois de confession juive, qui peut être résumé ainsi :

- a. Kertész n'est peut-être pas le plus grand écrivain hongrois de ces dernières deux cents années, mais il a apporté la plus grande reconnaissance de tous les temps à cette littérature.
- b. Juif malgré lui sans ancrage et éducation spécifiques, il est devenu un des hérauts, le plus original et le plus universel, de la culture et de l'esprit juifs.
- c. Il constitue un phénomène unique comme esprit purificateur, sublimant par le regard innocent de l'enfant le monde concentrationnaire en un destin supportable et en fine positif.
- d. Son approche unique, menant vers une réconciliation des humains, reste et restera pour toujours une des voies de l'éternel - le mémoire de l'Holocauste.

Post Scriptum

L'auteur de cet essai a récemment séjourné à Budapest (mi-septembre 2003) et il a pu se rendre compte sur place de l'impact extra-

ordinaire que le phénomène Kertész a laissé sur la vie intellectuelle hongroise, perceptible aussi bien dans les médias que dans la société civile. En voici quelques exemples significatifs choisis :

1. Le nouveau roman écrit en automne 2002 et dont il parle abondamment dans son interview du 30 mai 2003 (titre provisoirement traduit et proposé : *La liquidation*) vient de paraître ce 10 septembre 2003. Annoncés par une campagne publicitaire digne et soignée, les 30.000 exemplaires originellement prévus s'étant révélés insuffisants, l'on en a imprimé immédiatement un deuxième contingent de 30.000 volumes.
2. Une soirée de lecture d'I. Kertész - et de son collègue et ami P. Esterházy - de 2 fois 1 heure - présentant chacune une longue nouvelle traitant du même sujet (*Procès verbal* de Kertész de 1994) a été organisée le 12 septembre 2003 au «Vigszínház» ; les tickets d'entrée se traitaient au marché noir, les ± 650 places ayant été vendues en quelques heures. Kertész et Esterházy ont été reçus par une «standing ovation» impressionnante et remerciés à la fin de la séance de la même manière. (L'auteur a pu assister à cette prestation).
3. Le «Népszabadság», le quotidien du plus haut niveau reconnu du pays vient de publier une longue interview avec I. Kertész dans son numéro du 6 septembre 2003 à propos de la parution de son nouveau roman. Les pensées qui y sont reprises sont significativement évolutives par rapport à celles publiées auparavant, notamment en ce qui concerne ses relations avec la Hongrie et les hongrois. Le titre de l'interview est par ailleurs révélateur : *Pourquoi la critique est-elle interdite ?*
4. Les publications et les programmes audiovisuels accessibles des derniers mois témoignent d'une réactivation significative des

discussions autour des problèmes de l'Holocauste et de l'antisémitisme en général, passés et présents.

5. L'attitude critique de Kertész vis-à-vis de la Hongrie (surtout celle de 1944-45) s'est radicalisée dans ses dernières déclarations : il constate que les quelques dizaines de «spécialistes» du commando Eichmann n'auraient jamais pu réunir, transporter et exterminer en trois mois un demi-million d'individus sans la collaboration parfaite et quasi sans faille de l'administration hongroise de l'époque, de la gendarmerie, de la police et des chemins de fer hongrois (MÁV). La Hongrie ayant renié ensuite son passé sous la pression idéologique soviétique et ne s'étant pas confrontée à sa propre responsabilité, cette Hongrie d'aujourd'hui est globalement rejetée par Kertész. La confrontation avec ce chapitre douloureux de l'histoire de la Hongrie devient actuellement le point critique de cristallisation du débat provoqué par et à cause de Kertész, notamment dans la lumière des faits rapportés et analysés par le récent livre de l'historien Sz. Szita : *La Gestapo en Hongrie*.
6. La droite nationaliste, délaissant Kertész l'individu, s'attaque actuellement au projet du film qui sera tiré sous peu du livre *Être sans destin* (coproduction américano-hongroise), ayant choisi comme cible l'endroit où sera reconstruite une maquette du camp de Buchenwald, prétendant que le site de cet ancien terrain d'exercice de l'armée soviétique «appartient à l'esprit des anciens druides des hongrois du IX^{ème} et X^{ème} siècle (! !)» et que la présence des baraques et barbelés les traumatiserait. (Comme quoi la bêtise humaine est incommensurable). Au nom de ces extrémistes, un ancien chanteur-rocker des années 60-70, reconverti en compositeur classique, promet des actions physiques de désobéissance civique avec sit-in, chaîne

humaine de barrage, etc., en cas de tournage sur ce «site sacré». Ceci a même procuré un allié imprévu à Kertész, les hauts dignitaires de l'église catholique hongroise s'insurgeant contre cette «manifestation incongrue et dangereuse du paganisme préchrétien dans une Hongrie catholique».

Tous ces événements montrent que le «dossier Kertész» bouge et évolue. Pantha rei, tout change immédiatement et les contributions de ce cahier ne constituent qu'une photographie instantanée de la Hongrie contemporaine ébranlée par l'émotion provoquée par la plus haute distinction littéraire décernée à un petit garçon incrédule ayant survécu - par hasard - à une des plus grandes tragédies de l'humanité.

Encore un mois et le lauréat du prochain Prix Nobel de littérature sera proclamé et la surprise du prix 2002 décerné à un pays inédit et problématique, dissipée. La vie littéraire hongroise, l'écrivain Kertész, la société civile, les critiques d'arts rentreront dans les rangs à Budapest et ailleurs mais l'éternelle mémoire d'Auschwitz restera illuminée par le chef d'œuvre couronné par ce Prix Nobel de 2002.

Annexe

L'auteur de cet essai n'est pas un spécialiste de la littérature, ni comme écrivain, ni comme historien de l'art, ni comme esthète. Il est médecin, professeur à la Faculté de médecine à l'U.L.B., médecin directeur honoraire de l'Institut Bordet - Centre des tumeurs de l'U.L.B., membre de l'Académie royale de Belgique et de l'Académie des Sciences de Hongrie. Néanmoins, ayant vécu jusqu'à l'âge de dix neuf ans en Hongrie, il a passé toute son enfance et sa jeunesse lié aux hautes sphères de la vie culturelle hongroise. Après l'émigration, grâce à sa famille et ses amis, il a gardé le contact avec la vie spirituelle du pays et a pu suivre, toute proportion gardée,

l'évolution de l'élite de la vie littéraire hongroise. Il remercie notamment ses amis d'enfance László Rónay (professeur d'histoire de la littérature à l'Université L. Eötvös de Budapest) et János Strelisky (professeur de chimie organique à l'Université Polytechnique de Budapest) qui depuis 47 ans lui ont fourni du matériel littéraire toujours de qualité, toujours actuel.

D'autre part, il a partagé une partie du parcours de Kertész pendant la «solution finale» orchestrée par Eichmann en 1944, mais il a eu l'immense chance de faire partie des six trains rachetés par R. Kastner et ses amis aux Allemands, ainsi son train constitué par les wagons, dont Kertész a donné la description hyperréaliste dans son ouvrage *Être sans destin* n'a pas débarqué comme prévu la nuit du 28 - 29 juin 1944 à Auschwitz-Birkenau, mais à Strasshof, près de Vienne. (Pour les détails historiques de cet épisode, comme pour tout le contexte historique, le lecteur est renvoyé à l'ouvrage exhaustif de R. L. Braham *The Politics of Genocide : The Holocaust in Hungary*, Columbia University Press, New York, 1981).

Cet essai n'exprime que l'avis personnel de l'auteur dont il en porte seul la responsabilité.

Références essentielles :

1. Pour les événements historiques : R.L. Braham, op. cit., et une série d'ouvrages hongrois publiés à ce sujet depuis 1989, en particulier celui de M. Nyiszli : *Mengele boncolórovosa voltam* (paru à Budapest en 1946, réédité comme livre en 1994).
2. Parmi les œuvres majeures de I. Kertész :
 - *Sorstalanság* (Être sans destin) (1975)
 - *Kaddis a meg nem született gyermekért* (1990)
 - *Valaki más* (Un autre) (1997)
 - *A gondolatnyi csend. (Amíg a kivégzőosztag újratölt)* (1998)

3. Articles, interviews importantes de, ou avec, I. Kertész :
- *Egyenlőre még tanulóvezető vagyok* ('Kritika', Budapest, 1994).
 - *Jeruzsálem, Jeruzsálem* (Élet és Irodalom, Budapest, 3 mai 2002).
 - *Heuréka !* Le discours de Stockholm (Élet és Irodalom, Budapest, 8 décembre 2002).
 - A sorstalanságot... (Interview traduite ci-dessus : Élet és Irodalom, Budapest, 30 mai 2003).
4. Dix-huit différents articles et interviews parus dans la presse quotidienne hongroise ou dans divers hebdomadaires ou revues littéraires. Liste détaillée disponible chez l'auteur sur demande).
5. R. Höss : «Commandant in Auschwitz». (dtv-Verlag, München, 1994). (En allemand).
- Il s'agit exclusivement des ouvrages, livres ou articles originaux publiés en hongrois y compris le livre de Braham.

PIERRE MERTENS

Ecrivain

Imre Kertész*

Kertész, Imre, un des plus beaux Prix Nobel de littérature de l'après-guerre avec Faulkner, Pasternak, Beckett, Bellow, Canetti, Claude Simon, Kenzaburo Oé et quelques autres, nous a confié la difficulté, le malaise qu'il y eut à «recevoir pareil prix en tant que survivant».

Pour une œuvre qui ne prétendait pas seulement susciter la compassion du lecteur mais, à la limite, *le blesser*. En tenant compte, aussi, quasi scientifiquement, des connaissances acquises ultérieurement à Auschwitz sur Auschwitz. «Approcher la mort, dit-il, celle des autres et la mienne, m'a rendu libre.

Côtoyer tous ces visages défigurés par la faim».

Et, après cela - à cause de cela -, il dit que ce fut une chance, presque une aubaine, de pouvoir écrire cela sans être connu, et d'être resté longtemps inconnu dans un pays adonné à un socialisme soi-disant réel.

Après avoir chanté la prière des morts, le *kaddish*, pour un enfant - donc tous les enfants qui ne pourront pas naître après Auschwitz, Kertész, dit dans *Etre sans destin*, comment, au fond, il ne put naître, lui-même, dans un univers pareil, où la vie fut à

* Extrait de *Ecrire après Auschwitz*, à paraître en août 2003 aux Editions La Renaissance du livre, Coll. les midis de la poésie/Paroles d'Aube.

ce point, inimaginable, désolée, interdite. Mais il jette sur cela, justement, un regard d'enfant - celui qui ne put naître en lui. Et d'autant plus séparé de l'histoire dite «ordinaire» qu'il s'en montra avide. Et fut encore à même de vivre l'Horreur suprême comme une initiation. Cette leçon à laquelle nous devons, nous, là où nous sommes, d'entendre une voix unique en son genre, magnifiquement, affreusement universelle.

L'œuvre tout entière paraît culminer dans un court récit : *Le chercheur de traces*, sorte de

parabole où l'affreuse odyssee concentrationnaire vient se décanter.

Cela raconte le retour d'un homme comme à peine pourvu d'identité et qui parcourt un espace où, autrefois, s'est passé le pire. Il se livre à une enquête sur la chose, mais n'obtient de fantômes, que des réponses incertaines, évasives, sous-entendant toujours le pire.

Comme si la mémoire de l'innommable se trouvait, à son tour, menacée d'un oubli lui-même totalitaire.

Mededelingen

STUDIEREIS NAAR AUSCHWITZ-BIRKENAU

De jaarlijkse studiereis van de Stichting Auschwitz naar Auschwitz-Birkenau gaat volgend jaar door tijdens de paasvakantie van **5 tot 10 april 2004**. Deze studiereis is hoofdzakelijk voorbehouden aan leerkrachten, opvoeders en culturele animatoren ten einde de boodschap van Auschwitz aan de jongere generaties te kunnen doorgeven. Naast een bezoek aan de voormalige kampsites en aan het museum worden er ook films vertoond en is er ruime gelegenheid tot debat en tot een gesprek met een van de aanwezige overlevenden van de kampen.

De reis gebeurt met het vliegtuig en het verblijf ter plaatse is voorzien in de Jeugdherberg M.D.S.M. te Oswiecim in vol pension en met gemeenschappelijke kamers (twee tot zes personen). Voor leerkrachten, opvoeders en culturele animatoren bedraagt de kostprijs **372,00 €**, en voor de anderen - indien er plaatsen vrij zijn - **620,00 €**. In deze prijs is inbegrepen : de vliegtuigreis, de verplaatsingen met de bus, het verblijf in vol pension, de toegang tot de kampen en de geleide bezoeken.

Het programma voorziet in een bezoek aan Krakau, Oswiecim, en de kampen van Auschwitz I, Birkenau en Monowitz.

Geïnteresseerden in deze unieke reis kunnen contact opnemen met het Secretariaat van de Stichting : Mevr. Nadine Praet
Tel : 02/512.79.98 - Fax : 02/512.58.84
e-mail : stichting@auschwitz.be

VERHANDELINGSWED- STRIJD 2002-2003

Elk jaar omstreeks 27 januari - de datum van de bevrijding van de kampcomplexen van Auschwitz en Birkenau, nu 58 jaar geleden - vindt de jaarlijkse, verhandelingswedstrijd van de Stichting Auschwitz plaats

in de diverse schoolnetten van de Vlaamse gemeenschap. Deze richt zich op de twee laatste jaren van het secundair onderwijs. Het thema van dit jaar was gebaseerd op een uitspraak van de Franse auteur Antoine de Saint-Exupéry : « *Mensen richten te veel muren op en bouwen te weinig bruggen* ». De Saint-Exupéry was o.m. de auteur van *De Kleine Prins* en is in 1944 als piloot om het leven gekomen tijdens een militaire vlucht boven de Middellandse Zee.

Het citaat van de Saint-Exupéry heeft de scholen duidelijk aangesproken want niet minder dan 25 scholen hebben zich dit jaar voor de verhandelingswedstrijd ingeschreven. Na beraadslaging heeft de jury beslist een prijs toe te kennen aan de volgende laureaten :

Provincie Limburg :

Karen Willième (6 Latijn-Wiskunde) - O.L.V. Humaniora Tongeren

Provincie Antwerpen :

Hadise Açıkgöz (6 Ec-Moderne Talen) - Koninklijk Atheneum Mol

Provincie Vlaams-Brabant :

Katrien Verryken (5 MT-Wiskunde) - Koninklijk Atheneum Vilvoorde

Provincie West-Vlaanderen :

Benjamin Devolder (5 Wet-Wiskunde) - St. Amandscollege Kortrijk

Provincie Oost-Vlaanderen :

Jeroen Roosen - Koninklijk Atheneum Denderleeuw

De jury heeft voor het Hoofdstedelijk Gewest Brussel geen prijs toegekend. Aan de laureaten werd een gratis deelname aan onze studiereis naar de kampen van Auschwitz-Birkenau aangeboden, alsook een cheque van 125 € en een ere-diploma, die werden uitgereikt op het einde van het schooljaar. De

verhandelingen van de winnende laureaten werden gepubliceerd in het *Auschwitz Bulletin* 2000, nrs. 12-14.

Inschrijvingen voor deelname aan de volgende verhandelingswedstrijd kunnen gebeuren vanaf de maand september. Voor meer informatie : Dhr. Laurent Lercangée
Tel : 02/512.79.98 - Fax : 02/512.58.84
e-mail : stichting@auschwitz.be

VORMINGSCYCLUS STICHTING AUSCHWITZ

Vanaf dit schooljaar organiseert de Stichting Auschwitz een aantal lezingen die verband houden met de geschiedenis en de pedagogie van «Auschwitz».

Programma :

- Zaterdag 8 november 2003 :

Dr.h.c. Lydia Chagoll, auteur-cineaste : *Overleven... en er na*

De nazi-concentratiekampen hebben diepe trauma's nagelaten waarover de overlevenden en betrokkenen slechts moeizaam konden vertellen. Er was de onmogelijkheid om te vertellen, er was het bange wachten naar verdwenen familieleden ; het onbegrip ook bij de omstaanders en het ontbreken van een luisterend oor. In haar uiteenzetting vertrekt Lydia Chagoll van de film *L'Eté d'Avia* (Elie Cohen, 1988) (Fr. O.) om deze problematiek te duiden.

- Zaterdag 28 februari 2004 :

Dr. Gie van den Berghe, moraalfilosoof-historicus : *Beeld(ver)vorming*

Beeldmateriaal over de nazi-kampen, jodenvervolgning en -uitroeiing wordt niet zelden vervormd, gehalveerd, fout gedateerd en gesitueerd. Vrijwel automatische inleving

in de rol van het slachtoffer zorgt ervoor dat het perspectief van de dader(s), de makers van de foto's, wordt vervormd. Het beeld wordt aangepast aan het slachtofferperspectief. Door de beelden in hun oorspronkelijke staat te herstellen, komen weer vragen aan de oppervlakte die onderdrukt werden door de beeldvervorming. Wat bezielde de daders ? Waarom legden ze hun gruweldaden op de 'gevoelige' plaat vast ? Er worden concrete voorbeelden behandeld. De meeste aandacht gaat naar de wereldberoemde foto van een jongetje met geheven handen in het getto van Warschau, te midden van andere mensen die op het punt staan weggevoerd te worden.

Deze uiteenzettingen gaan telkens door van 13u30 tot 17u in De Markten te Brussel (Oude Graanmarkt 5, tel. : 02/512.34.25.). De deelnemers aan deze cyclus dienen zich vooraf in te schrijven ten einde het opsturen van begeleidende teksten mogelijk te maken.

PRIJZEN «STICHTING AUSCHWITZ»

De Prijzen van de Stichting Auschwitz mogen zich verheugen in een steeds ruimere belangstelling. Dit jaar werden er niet minder dan 25 werken ingediend. Tien waren afkomstig van Belgische universiteiten en hogescholen, zes vanuit Frankrijk. Duitsland, Oostenrijk en Israël dienden elk twee werken in. Verder waren er nog inzendingen uit Italië, Zwitserland en Groot-Britannië. Er is niet alleen een steeds bredere internationale uitstraling, sinds verleden jaar worden er ook twee prijzen uitgereikt. Naast de «Prijs Stichting Auschwitz» bestaat er immers een «Prijs Rozenberg». Kunstenaar Jacques Rozenberg (1922-1999) is een van de drijvende krachten geweest achter de Stichting Auschwitz en om zijn nagedachtenis levendig te houden heeft zijn vrouw, mevr. Andrée Caillet, het initiatief geno-

men om eveneens een prijs uit te reiken. Voortaan worden de «Prijs Stichting Auschwitz» en de «Prijs Rozenberg» samen georganiseerd.

Voor het academisch jaar 2002-2003 werden er niet minder dan 25 werken ingeleverd :

- Olivier BACKVIS, *60 jaar later*, Eindwerk, Film video, Hogeschool voor Wetenschap en Kunst, Brussel.
- Vanina BRIERE, *Les déportés français du KL Buchenwald*, Mémoire de D.E.A., Université de Caen, 2001-2002, 207 pp.
- Benoît CAZENAVE, *L'exemplarité du commandant SS Karl Otto Koch, TER d'Histoire Contemporaine*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2002, 163 pp.
- Olga DE SMET-RUTECKA, *Zur Farbensymbolik bei Paul Celan und Ilse Aichinger*, Diplomarbeit zur Erlangung des Magistergrades der Philosophie an der Geisteswissenschaftlichen Fakultät der Universität Wien, 1999, 173 pp.
- Davy DRIEGHE, *Sporen van vroeger vuur. Een onderzoek naar het verband tussen kennis over de jodenuitroeiing en etnocentrische opvattingen bij derdegraadsleerlingen in het secundair onderwijs*, Faculteit voor Psychologie en Opvoedkunde, Vrije Universiteit Brussel, 2001-2002, 85 pp + bijlagen.
- Marion FELDMAN, *Quelle aide thérapeutique apporter aujourd'hui aux personnes qui, lorsqu'elles étaient enfants pendant la seconde guerre mondiale, ont dû être cachées parce qu'elles étaient juives ?*, Mémoire de Maîtrise en Psychologie clinique et pathologique, Université Paris VIII, Institut d'études à distance (IED), année académique 2000-2001, 97 pp + annexes.
- Yahaly GAT, *A Treasure in a Cursed Land*, Documentary project (film), Synopsis, MUSE Productions, Israël, 2002, 3 pp.
- Catherine GITS, *Survivre en camps de concentration, survivre aux camps de concentration*, Mémoire de licence, Faculté des Sciences Psychologiques et de l'Education, Université Libre de Bruxelles, année académique 2001-2002, 108 pp.
- Anne-Sophie GUSTINE, *La médecine expérimentale dans les camps de concentration*, Documentaire vidéo, travail de fin d'études en Technique de la cinématographie, INRACI, Bruxelles, 2002.
- Robert GRAF, *Die Stadt als Bühne. Zur Inszenierung von Architektur im «Dritten reich» am Beispiel Berlins*, Magisterarbeit, Institut für Theaterwissenschaft der Freien Universität Berlin, 2001, 107 pp.
- Michel HELLAS, *Le passager clandestin et la vertu. Les principes du totalitarisme*, Manuscrit, 118 pp.
- Harald HUTTERBERGER, *Die Kommunikationspolitik der KZ-Gedenkstätte Mauthausen im Spannungsfeld gesellschaftspolitischer Veränderungen am Beginn des 21. Jahrhunderts. Erforschung, Erklärung und Strategien*. Master Thesis zur Erlangung des akademischen Grades «Master of Advanced Studies (PR & Integrierte Kommunikation)» eingereicht an der Donau-Universität Krems, 2002, 133 pp.
- Katrien JACOBS, *Het transgenerationale holocausttrauma vanuit psychodynamisch perspectief: de specifieke kenmerken van de tweede generatie en modellen van traumaoverdracht* (Literatuurstudie), Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Psychologie en pedagogische wetenschappen, Afdeling psychotherapie en dieptepsychologie, K.U.L., 2001-2002, 102 pp + annexes.
- Daniel KAHN, *From the nazi law to the trial of Nuremberg*, Masters of Law (LLM), Brussels School of International Studies, 2002, 51 pp.

- Prof. Piero MORPURGO, *Della propaganda antiebraica all'affermazione dei diritti umani*, CD-Rom, Vicenza (Italia), 2002.
- Leen MAES, *The return of the repressed. The trauma of the Holocaust in the works of Cynthia Ozick*, Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte, groep Germaanse Talen, Rijksuniversiteit Gent, 2000-2001, 182 pp.
- Elliot NIDAM-ORVIETO, *Catholic Religious and the Hiding of Jewish Children within their Convents and Institutions in France*, Thesis submitted towards the M.A. Degree, Dept of Contemporary Jewish History, Hebrew University of Jerusalem, 2001, 103 pp.
- José Manuel PAZOS RODRIGUEZ, *Le camp de concentration de Buchenwald. Analyse des témoignages qui décrivent la vie concentrationnaire du camp de Buchenwald*, Mémoire de licence en Histoire contemporaine, Université Libre de Bruxelles, année académique 2001-2002, 232 pp.
- Jean-Sébastien PHILIPPART, *Le corps mythique de l'hitlérisme - d'après une lecture d'E. Levinas*, Rapport de recherche du DEA en philosophie, U.C.L., Institut supérieur de Philosophie, année académique 2001-2002, 44 pp.
- Damien SIMONKLEIN, André VILLEROY, Maëva BELAJEW, *Natzweiler-Struthof. Terre du crime*, Documentaire vidéo auto-produit.
- Laurent THIERY, «Zone rattachée», *répression et déportation. Etude régionale comparative portant sur la déportation des hommes de la région Nord-Pas-de-Calais dans le système concentrationnaire nazi entre mai 1940 et septembre 1944*, Mémoire de Maîtrise, Université de Caen, 2001-2002, 155 pp.
- Tatjana TÖNSMEYER, *Das Dritte Reich und die Slowakei, 1939-1945. Politischer Alltag zwischen Kooperation und Eigensinn*, Thesis, Institut für Geschichtswissenschaften der Humboldt-Universität zu Berlin, 2002, 439 pp.
- Marjan VERPLANCKE, *Témoignage interminable : Entre le 'dedans' et 'dehors' ; Une approche thématique de l'œuvre concentrationnaire de Jorge Semprun*, Verhandeling voorgedragen tot het behalen van de graad van Licentiaat in de Taalen Letterkunde : Romaanse Talen, K.U.L., 2002, 166 pp.
- Aure VEYSSIERE, *La réinsertion de Résistants déportés en camps de concentration nazis. Difficultés et stratégies de coping passées mentionnées par d'anciens déportés et traces psychiques actuelles*, DEA de psychologie clinique et de psychopathologie, Université de Paris-8, Saint-Denis, année académique 2001-2002, 44 pp.
- Regula Christina ZÜRCHER, *Das Personal der Massenvernichtungsanlagen von Auschwitz*, Lizentiatsarbeit, Historisches Institut Universität Bern, 2001, 180 pp.

Toekenning van de Prijzen Stichting Auschwitz 2002-2003 :

Volgens de bepalingen van de verschillende jury's, en na een diepgaande discussie, werd er beslist om aan de volgende werken een Prijs toe te kennen :

* Nieuw reglement in voege vanaf 1 juni 2002

** Ter nagedachtenis van Jacques Rozenberg, overlevende van Auschwitz, stichtend lid van de Stichting Auschwitz.

**I - De «Prijs Stichting Auschwitz»
(2.500 €) aan :**

Benoît CAZENAVE voor zijn werk *L'exemplarité du commandant SS Karl Otto Koch, TER d'Histoire Contemporaine*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2002

**II - De «Prijs Jacques Rozenberg»
(2.500 €) aan :**

Harald HUTTERBERGER voor zijn werk *Die Kommunikationspolitik der KZ-Gedenkstätte Mauthausen im Spannungsfeld gesellschaftspolitischer Veränderungen am Beginn des 21. Jahrhunderts. Erforschung, Erklärung und Strategien*. Master Thesis zur Erlangung des akademischen Grades «Master of Advanced Studies (PR & Integrierte Kommunikation)» eingereicht an der Donau-Universität Krems, 2002.

**III - De «Felicities van de Jury»
en de «Toepassing van Art. 4»
van het reglement van de
Prijs werden toegekend aan :**

Leen MAES voor haar werk, *The return of the repressed. The trauma of the Holocaust in the works of Cynthia Ozick*, Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte, groep Germaanse Talen, Rijksuniversiteit Gent, 2000-2001, 182 pp.

Regula Christina ZÜRCHER voor haar werk, *Das Personal der Massenvernichtungsanlagen von Auschwitz*, Lizentiatsarbeit, Historisches Institut Universität Bern, 2001, 180 pp.

**IV - De «Toepassing van Art. 4»
van het reglement van de
Prijs werd toegekend aan :**

Vanina BRIERE voor haar werk *Les déportés français du KL Buchenwald*, Mémoire de D.E.A., Université de Caen, 2001-2002, 207 pp.

Catherine GITS voor haar werk *Survivre en camps de concentration, survivre aux camps de concentration*, Mémoire de licence, Faculté des Sciences Psychologiques et de l'Éducation, Université Libre de Bruxelles, année académique 2001-2002.

Tatjana TÖNSMEYER voor haar werk *Das Dritte Reich und die Slowakei, 1939-1945. Politischer Alltag zwischen Kooperation und Eigensinn*, Thesis, Institut für Geschichtswissenschaften der Humboldt-Universität zu Berlin, 2002, 439 pp.

Marjan VERPLANCKE voor haar werk *Témoignage interminable : Entre le 'dedans' et le 'dehors'. Une approche thématique de l'œuvre concentrationnaire de Jorge Semprun*, Verhandeling voorgedragen tot het behalen van de graad van Licentiaat in de Taal- en Letterkunde : Romaanse Talen, K.U.L., 2002, 166 pp.

Aure VEYSSIERE voor haar werk *La réinsertion de Résistants déportés en camps de concentration nazis. Difficultés et stratégies de coping passées mentionnées par d'anciens déportés et traces psychiques actuelles*, DEA de psychologie clinique et de psychopathologie, Université de Paris-8, Saint-Denis, année académique 2001-2002, 44 pp.

De academische zitting voor de uitreiking van de Prijzen zal eind 2003 plaatsgrijpen.

STICHTING AUSCHWITZ

STUDIE- EN DOCUMENTATIECENTRUM
VAN HET CONCENTRATIONAIRE
UNIVERSUM v.z.w.

**DE PRIJZEN
«STICHTING AUSCHWITZ»**

REGLEMENT*

Art. 1 - De Stichting Auschwitz, studien- en documentatiecentrum van het concentrationnaire universum, stelt de Prijs in van de «Stichting Auschwitz» (2.500 €) en van de «Prijs Rozenberg»** (2.500 €) ter herdenking

van de slachtoffers gevallen in de concentratie- en vernietigingskampen onder het nazisme.

Art. 2 - De «Prijs van de Stichting Auschwitz» en van de «Prijs Rozenberg» kunnen jaarlijks toegekend worden in de maand juni ter bekroning van twee onuitgegeven en originele werken die een wezenlijke bijdrage leveren tot de historische, politieke, economische en sociale analyse van het IIIe Rijk, van de nazimisdaden en -genocides, van de processen en mechanismen die er toe geleid hebben, evenals van hun impact op het hedendaags bewustzijn.

Art. 3 - De «Prijs van de Stichting Auschwitz» en van de «Prijs Rozenberg» bedragen elk de som van 2.500 €. Deze kunnen niet opgedeeld worden en worden niet verhoogd indien deze gedurende één of meerdere jaren niet zouden uitgereikt worden. De Stichting Auschwitz behoudt zich het recht voor het bekroonde werk te publiceren.

Art. 4 - De Raad van Bestuur van de Stichting Auschwitz, op voorstel van de jury, behoudt zich het recht voor om één of meerdere kandidaten een navorsingssubsidie toe te kennen indien het voorgelegde werk niet in aanmerking kan komen voor de Prijs, maar wel blijkt geeft van een aantal kwaliteiten.

Art. 5 - Drie exemplaren van de voorgestelde werken dienen geadresseerd te worden aan de Stichting Auschwitz t.a.v. Baron Paul Halter, Huidevettersstraat, 65 te 1000 Brussel ten laatste op 31 december van elk jaar. De exemplaren van niet weerhouden werken zullen teruggestuurd worden aan de auteurs.

Art. 6 - De werken zullen onderzocht worden door een jury die speciaal voor deze gelegenheid wordt samengesteld. Zij is samengesteld uit leden van de Raad van Bestuur van de Stichting Auschwitz alsook uit personen waarvan de opname in de jury

wenselijk wordt geacht. Elk jury-lid stelt een rapport op over de kandidaturen die hij verzocht werd te beoordelen. Na kennisname van alle rapporten zal de jury zich beraden over de toekenning van de Prijs. Er is geen beroep mogelijk tegen de beslissing van de jury.

Art. 7 - Alle zaken die niet voorzien zijn in dit reglement vallen onder de bevoegdheid van de Raad van Bestuur van de Stichting Auschwitz.

Voor alle bijkomende inlichtingen gelieve U te wenden tot de Stichting Auschwitz :

Archieven van de Stad Brussel, Huidevetterstraat 65 1000 Brussel.

Tél. : 00.32.(0)2.512.79.98 - stichting@auschwitz.be - www.auschwitz.be

SIMON WIESENTHAL INSTITUUT TE BRUSSEL

Het Simon Wiesenthal Instituut te Brussel vzw opent het academiejaar 2003/2004 op donderdag 2 oktober 2003 's namiddags om 14 uur met een college van Prof. dr. Hans Jansen over Johann Wolfgang von Goethe's ontmoeting met jodendom en joden. De opening wordt gevolgd door een receptie.

Tijdens het academiejaar 2003/2004 organiseert het SWIB op elke donderdag van de maand (behalve in de vacaties) de volgende cursussen :

De oorlog in het Midden-Oosten tegen het zionisme

oktober t/m december 2003 's ochtends van 11.00 uur - 13.00 uur

(De cursisten dienen de volgende boeken aan te schaffen : Joël en Dan KOTÉK, *Au nom de l'antisionisme. L'image des Juifs et d'Israël dans la caricature depuis la seconde Intifada*, Brussel, Editions Complexe, 2003 ; Bernard

LEWIS, *De crisis van de islam. Jihad en de wortels van de woede*, Utrecht, 2003)

Herziene visie op de ontstaansgeschiedenis van de staat Israël en het Israelisch-Palestijnse conflict. Jonge Israëliëse historici aan het woord

januari t/m mei 2004 's ochtends van 11.00 uur tot 13.00 uur

Het beeld van de jood en het jodendom in de geschriften van Karl Marx

oktober 2003 t/m mei 2004 's namiddags van 14.30 uur tot 16.30 uur

De cursussen worden gegeven door Prof. dr. Hans Jansen, jarenlang professor van de James W. Parkes Leerstoel (verbonden aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte van de Vrije Universiteit te Brussel), in de geschiedenis van christelijke literatuur over joden en jodendom.

Het Simon Wiesenthal Instituut te Brussel vzw organiseert in het academiejaar 2003/2004 op de 4de donderdag van de maanden oktober, november, januari, februari, maart, april, en mei 's namiddags van 14.30 - 16.30 uur bijeenkomsten, waarin de volgende documentaires worden vertoond :

The Longest Hatred (Robert Wistrich)

(Geschiedenis van het antisemitisme in 3 delen)

Hitlers Holocaust (Guido Knopp)

(De escalatie van het Europese antisemitisme in 6 delen)

De cursussen en de vertoning van de documentaires gaan door in het Gemeenschapscentrum Den Dam, Waverse Steenweg 1747 Oudergem (Brussel).

Contact : Simon Wiesenthal Instituut te Brussel vzw

PB 17 1160 Brussel,
e-mail : swib@pandora.be

Tel : 02/720.84.43 of 02/672.31.90 of 0473/69.35.20

MICHÈLE FREY

Aan degenen die de voordracht hebben ondersteund voor postume toekenning van de Wateler Vredes Prijs aan Michèle Frey, in leven directeur van het Vredescentrum van de stad Antwerpen en lid van de Raad van Bestuur van de Stichting Auschwitz.

Begin 1999 steunde u, met vele anderen, de voordracht aan de Carnegie Foundation om de Wateler Vredesprijs postuum toe te kennen aan † Michèle Frey, mijn geliefde levenspartner. Tussentijds heb ik u hierover geïnformeerd. Binnen de procedure van de prijs om toekenning aan een Nederlandse en buitenlandse persoon of organisatie zou deze voordracht in het najaar van 2001 aan de orde komen.

De besluitvorming van de Carnegie Foundation vond eerst plaats begin 2002. Het bestuur heeft de nominatie van Michèle Frey niet overgenomen. Besloten is de Wateler Vredesprijs voor 2001 toe te kennen aan de United Nations High Commission for Refugees, in verband met het vijftigjarig bestaan van de UNHCR een jaar eerder : «(...) *through its humanitarian action UNHCR (...) demonstrates the indispensable link between displacement, development and peace and security. The Board notes in particular the high calibre and dedication of the UNHCR staff, many of whom made enormous personal sacrifices and risk their lives in helping others. With the above observations in mind the Board considers it most appropriate that the awarding of the Wateler Peace Prize should focus attention on this humanitarian world organisation and that international support for its work is intensified*».

In tal van ontroerende brieven ter ondersteuning van mijn initiatief heb ik veel troost mogen vinden. Juist uw persoonlijke getuigenissen hebben mij gesterkt in de verwerking van dit verlies.

Michèle was «*une grande dame*» die helaas haar levenswerk - de verdere uitbouw van haar Vredescentrum en de uitstraling van haar gedachtegoed - niet heeft kunnen vol-eindigen. Haar engagement, dynamiek en inzet waren - ik citeer - «*haast schoolvoor-beelden voor anderen. Ze leidde haar centrum met een nooit geziene gedrevenheid, bekommerd als ze was om zoveel mogelijk jongeren te confronteren met de herinneringseducatie. Zij beschouwde dit niet als een formele opdracht, maar als een «mission», het maakte deel uit van haar «totale-zijn». Maar niet alleen jongeren sprak zij aan over racisme, antisemitisme, discriminatie, oorlog, onderdrukking en uitbuiting. Met haar sterke persoonlijkheid straalde Michèle ook geloof en overtuiging uit op vele volwassenen. Ze schuwde geen confrontatie, argumenteerde en discussieerde ten einde anderen de ogen te openen, haar verdraagzaamheid uitstralend.*

Ik spreek de hoop uit dat de persoon en het gedachtegoed van Michèle Frey in uw en andermans nagedachtenis aan haar, in het bijzonder in het Antwerpse, op deze wijze mogen voortleven.

Ik dank u allen nogmaals voor uw steunbetuigingen.

Ferdinand Ruhwandl

Contact : Initiatiefcomité Michèle Frey voor de Wateler Vredesprijs 2001

Bloemgracht 160/3 - 1015 TT Amsterdam
(31)20 623 84 15

EUROPEAN ASSOCIATION OF JEWISH CHILD SURVIVORS OF THE HOLOCAUST

After the first ten months of the European Association of Jewish Child Survivors of the Holocaust existence (it was founded in November 2001), its first regular General Assembly meeting was held on September 22, 2002 in the Czech Republic in Prague. The delegates, representing seven out of nine member countries evaluated previous activities of the provisional Executive Committee. Starting with 800 constituent members, the Association now has over 2,500 members. Action plans for the next period are ready. The main tasks of the Executive include activities aimed at further extending the membership base, the completion of restitution and compensation processes as well as redress of grievances of the past period, organizing various meetings, seminars and workshops.

Denouncing anti-Semitism is another task of the Association. Recently the Association expressed a protest against releasing the war criminal Maurice Papon in France.

The General Assembly approved amendments of the Association Statutes and elected, in secret ballot, the regular Executive Committee.

Ms. Flory Neter-Polak (The Netherlands) was elected the President of the Association.

Ms. Vera Egermayer, Vice President (Czech Republic)

Ms. Melita Svob, Vice President (Croatia)

Mr. Peter Volko, Vice President (Slovakia)

Ms. Jana Draska, Secretary (Czech Republik)

Treasurer : appointment still pending.

* Bewerking van het perscommuniqué van het Centrum voor gelijkheid van kansen en voor racismebestrijding.

Contact : European Association of Jewish Child Survivors of the Holocaust,
Maiselova 18, 110 Prague 1, Czech Republic,
e-mail : jana.drask@quick.cz

ROM-SINTI

Roma en Sinti zijn zowat de vergeten volkeren van de nazi-genocide tijdens de twee wereldoorlog. Ten einde de herinnering aan de genocide op de zigeuners levendig te houden en hun erkenning als slachtoffers van de nazi-genocide af te dwingen werd er recent een nieuwe organisatie opgericht : Rom-Sinti Vzw.

Contact : Joseph Schneberger, Galgestraat 38, 2800 Mechelen, tel 0495/37.67.83

JOODS MUSEUM VAN VERZET EN DEPORTATIE TE MECHELEN

Mededeling :

Minister van Defensie André Flahaut heeft enkele maanden geleden een belangrijke collectie documenten overhandigd aan het Joods Museum van Deportatie en Verzet te Mechelen. Het gaat om de persoonlijke papieren van 4.400 mensen die als joden vanuit de Dossinkazerne naar Auschwitz werden gedeporteerd. Meestal betreft het administratieve documenten zoals identiteitskaarten, trouwboekjes en arbeidskaarten, maar er zitten ook persoonlijke stukken zoals brieven tussen. Ze vormen uiteindelijk slechts een klein deel van de persoonlijke papieren die er werden inbeslaggenomen - niet minder dan 25.000 mensen werden vanuit Mechelen naar Auschwitz afgevoerd.

Na de oorlog werden de overgebleven documenten bewaard door de Dienst voor Oorlogsslachtoffers van het Ministerie van Volksgezondheid te Brussel. In al die jaren kwamen slechts enkele honderden overlevenden of nabestaanden opdagen om hun documenten terug te krijgen. Nu worden ze in bewaring gegeven aan het Joods Museum

van Deportatie en Verzet te Mechelen. De bedoeling is dat de documenten eerst hersteld worden en vervolgens zal er alsnog geprobeerd worden om ze aan eigenaars of nabestaanden terug te geven.

VEROORDELING VAN NEGATIONISTEN*

Op 9 september 2003 werden Siegfried en Herbert Verbeke veroordeeld door de correctionele rechtbank van Antwerpen op basis van inbreuken op de negationismewet (23 maart 1995) en de antiracismewet (30 juli 1981).

De broers Verbeke werden veroordeeld tot één jaar voorwaardelijk en een boete van 2.500 euro. Ze worden ook voor een periode van 10 jaar ontzet uit hun burgerrechten. Het Centrum en de Auschwitz Stichting, die zich beide burgerlijke partij stelden, krijgen één euro schadevergoeding toegekend.

De broers Verbeke werden vervolgd voor het ontkennen van de genocide die tijdens de tweede wereldoorlog door het Duitse nationaal-socialistische regime is gepleegd. De twee broers leidden de organisatie VHO, die in heel België pamfletten en boeken van de belangrijkste Belgische en buitenlandse negationisten verspreidde. Ook via de website van VHO werden de negationistische ideeën verspreid.

De correctionele rechtbank van Antwerpen meent dat de vrijheid van meningsuiting onderworpen kan worden aan bepaalde beperkingen en dat beide broers er met hun pamfletten enkel op uit waren de slachtoffers van oorlogsleed te schofferen.

De nodige stappen zullen ondernomen worden om de website van VHO van het internet te laten verwijderen.

Informations

VOYAGE D'ÉTUDE ANNUEL A AUSCHWITZ-BIRKENAU

La Fondation Auschwitz organise du 5 au 10 avril 2004, durant les vacances scolaires de Pâques, son prochain voyage d'étude annuel à Auschwitz-Birkenau. Comme chaque année, il sera destiné prioritairement aux enseignants, aux éducateurs et aux amateurs culturels afin que ces derniers transmettent notre message aux plus jeunes générations et que la mémoire des crimes et génocides nazis soit préservée.

Le déplacement est prévu en avion et le logement à l'Auberge M.D.S.M. à Oswiecim en pension complète et chambre commune (deux à six personnes).

Les visites des camps et les séminaires sur place sont encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination, témoins de ce tragique épisode de notre histoire.

Les frais de participation s'élèvent à 372 € pour les enseignants, éducateurs et amateurs culturels et 620 € pour les personnes n'entrant pas dans ce cadre - si des places restent disponibles ! Sont inclus dans ces prix : voyage en avion, tous les transferts en car, le logement en pension complète, visites des camps et diverses visites guidées.

Le programme prévoit une visite d'Auschwitz I, des blocs nationaux à Auschwitz I, de Birkenau, de Monowitz et d'Oswiecim.

Les personnes intéressées par cette importante activité annuelle de la Fondation peuvent prendre contact avec son Secrétariat (Tél : 02 / 512 79 98 - Nadine Praet).

SÉMINAIRES POUR ENSEIGNANTS 2003-2004

Questions approfondies d'histoire et de mémoire des crimes et génocides nazis

La Fondation Auschwitz organise, sur une base annuelle, un cycle de formation à destination des enseignants du secondaire. Chaque cycle comprend quatre séminaires résidentiels (vendredi et samedi) animés par des spécialistes des différentes disciplines impliqués dans les thématiques envisagées. Pour assurer une discussion approfondie, des textes sont préalablement distribués aux enseignants inscrits. Durant le séminaire, ces textes font l'objet de débats après une brève présentation par le formateur. Les enseignants peuvent participer à un ou plusieurs séminaires s'ils le désirent. Les deux derniers séminaires de cette année 2002 et les quatre séminaires de l'an prochain sont les suivants :

Programme 2003 :

- **Séminaire III : 3-4 octobre 2003 à Péruwelz**
«Les enjeux de la mémoire cinématographique des crimes et génocides nazis»

Animateurs :

Mesdames Geneviève VAN CAUWENBERGE, Professeur à l'Université de Liège et de Bruxelles & Lydia CHAGOLL, cinéaste et auteur ;

Messieurs Vincent LOWY, Professeur en Sciences de l'information et de la communication à l'Université de Strasbourg & Joël VAN CAUTER, Philosophe.

- **Séminaire IV : 21-22 novembre 2003 à Bruxelles (asbl AMAZONE)**
«Génocides et pédagogie : Enjeux et problèmes»

Animateurs :

Madame Sophie ERNST, Chargée d'Etudes à l'Institut National d'Etudes Pédagogiques (France) & Monsieur Yannis THANASSEKOS, Directeur de la Fondation Auschwitz.

Programme 2004 :

- **Séminaire I : 13-14 février 2004 à Han-sur-Lesse**
«Antisémitisme. Perspective historique et sociologique»

Animateur :

Monsieur Jacques DEON, Chercheur à la Fondation de la Mémoire contemporaine.

- **Séminaire II : 14-15 mai 2004 à Esneux**
«Histoire orale/Histoire écrite. Enjeux épistémologiques et pédagogiques»

Animateurs :

Madame Hélène WALLENBORN, Historienne, Chercheuse à l'Unité de Recherche «Sources audiovisuelles en Histoire contemporaine» à l'ULB ;

Messieurs Bjorn RZOSKA, Collaborateur scientifique au Centre flamand de Culture Populaire (Vlaams Centrum voor Volkscultuur) & Yannis THANASSEKOS, Directeur de la Fondation Auschwitz, Collaborateur scientifique à l'ULB.

- **Séminaire III : 1-2 octobre 2004 à Péruwelz**
«L'art contemporain comme support de la mémoire»

Animateurs :

Messieurs Jacques ARON, Architecte, Urbaniste, Critique d'art & Daniel WEYS-SOW, Historien d'art, Collaborateur scientifique à la Fondation Auschwitz.

- **Séminaire IV : 26-27 novembre 2004 à Bruxelles**
«Les musées. Enjeux historiques et pédagogiques»

Animateurs :

Messieurs François MARCOT, Historien, Maître de conférence, Professeur à l'Université de Besançon (France) & Yannis THANASSEKOS, Directeur de la Fondation Auschwitz, Collaborateur scientifique à l'ULB.

CONCOURS DE DISSERTATION 2002-2003 : Résultats

Le concours de dissertation 2002-2003, dont le thème fut «*Les hommes élèvent trop de murs et ne construisent pas assez de ponts*» (Saint-Exupéry) s'est déroulé au sein des Etablissements scolaires le 24 janvier dernier. Douze prix d'une valeur de 750 €, composés d'un chèque de 125 € (250 € pour le Prix de la COCOF), d'un diplôme et d'une invitation à participer gratuitement à notre voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau, ont été attribués par la Fondation Auschwitz, la Commission Communautaire Française pour la Région de Bruxelles-Capitale, les Députations permanentes des Provinces de Brabant wallon, de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg. Les lauréats sont les suivants :

Prix de la Commission Communautaire Française (COCOF) pour la Région de Bruxelles-Capitale :

Lauréate : Mademoiselle Isabelle DEBOCK, élève de l'Athénée Royal Uccle II.

Prix de la Fondation Auschwitz pour la Région de Bruxelles-Capitale :

Lauréate : Mademoiselle Virginie SCHOO-NEJANS, élève de l'Athénée des Pagodes.

*Prix de la Députation permanente
de la Province de Brabant wallon :*

Lauréat : Monsieur Michaël HOTTON, élève de l'IPES Tubize.

*Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Brabant wallon :*

Lauréat : Monsieur Laurent OLISLAGER, élève de l'Athénée Royal Riva Bella à Braine-l'Alleud.

*Prix de la Députation permanente
de la Province de Namur :*

Lauréat : Monsieur Vincent LEFEVRE, élève de l'Institut Notre-Dame de Beauraing-Gedinne.

*Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Namur :*

Lauréate : Mademoiselle Justine HANOT, élève de l'Institut Notre-Dame du Sacré-Cœur à Beauraing.

*Prix de la Députation Permanente
de la Province de Liège :*

Lauréat : Monsieur Rony GILLARD, élève de l'ICADI (Annexe Jonfosse) à Liège.

*Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Liège :*

Lauréate : Mademoiselle Céline PELET, élève de l'Athénée Thil Lorrain à Verviers.

*Prix de la Députation Permanente
de la Province de Hainaut :*

Lauréate : Mademoiselle Mélissa FISCHI, élève de l'Athénée Royal Jourdan à Fleurus.

*Premier de la Prix Fondation Auschwitz
pour la Province de Hainaut :*

Lauréat : Monsieur Thomas FERON, élève de l'Athénée Royal René Magritte à Châtelet.

*Prix de la Députation Permanente
de la Province de Luxembourg :*

Lauréat : Monsieur Jérôme de WILDE, élève de l'Institut Saint-Laurent à Marche-en-Famenne.

*Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Luxembourg :*

Lauréate : Mademoiselle Céline GRAVE, élève de l'Institut Saint-Joseph à Saint-Hubert.

CONCOURS DE DISSERTATION 2003-2004

La prochaine épreuve du concours de dissertation se déroulera le mardi 27 janvier 2004. Nous invitons les directions et les professeurs des établissements scolaires du secondaire supérieur souhaitant y participer à nous retourner le bulletin d'inscription que nous leur avons fait parvenir (ou d'en demander un à notre secrétariat).

Douze prix d'une valeur de 750 €, composés d'un diplôme, d'un chèque de 125 € (250 € pour le prix attribué par l'Assemblée de la Commission Communautaire Française) et d'une invitation à participer gratuitement, dans la mesure des possibilités financières, au voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau organisé par la Fondation Auschwitz, seront attribués. Ce voyage, d'une durée de 5 jours, aura lieu du 5 au 10 avril 2004 durant les vacances scolaires de Pâques. Parmi ces douze prix, deux seront attribués aux deux lauréats de la Région de Bruxelles-Capitale, l'un étant offert par la Fondation Auschwitz, et l'autre par l'Assemblée de la Commission Communautaire Française. De même, deux Prix seront attribués aux deux lauréats des Provinces de Brabant wallon, de Namur, de Hainaut, de Liège et de Luxembourg, l'un par la Fondation Auschwitz, et l'autre par les Députations permanentes de chacune des Provinces précitées. En outre, deux prix d'une valeur de 125 € seront offerts par la «Table-Ronde 44» à deux lauréats de l'Arrondissement de Neufchâteau. La Fondation Auschwitz se réserve le droit de publier les travaux primés.

LES PRIX DE LA FONDATION AUSCHWITZ

Depuis 1986, notre Centre attribue annuellement un Prix Fondation Auschwitz (2.500 €) destiné à récompenser des travaux de fin d'études universitaires ou constituant des recherches inédites et originales portant sur l'histoire et la mémoire des crimes et génocides nazis.

Depuis l'année académique 2001-2002, un «Prix Jacques Rozenberg», également de 2.500 €, est venu s'adjoindre au «Prix Fondation Auschwitz». Ce Prix, initié par Madame Andrée Caillet, est dédié à la mémoire de son époux Jacques Rozenberg (1922-1999). Musicologue, artiste peintre, rescapé d'Auschwitz et membre fondateur de la Fondation Auschwitz, il fut toujours tout particulièrement présent et actif au sein de notre Fondation.

Pour l'année académique 2002-2003, les vingt-cinq travaux suivants nous furent déposés (date limite du dépôt, le 31 décembre de chaque année) :

- Olivier BACKVIS, *60 jaar later*, Eindwerk, Film video, Hogeschool voor Wetenschap en Kunst, Brussel.
- Vanina BRIERE, *Les déportés français du KL Buchenwald*, Mémoire de D.E.A., Université de Caen, 2001-2002, 207 pp.
- Benoît CAZENAVE, *L'exemplarité du commandant SS Karl Otto Koch, TER d'Histoire Contemporaine*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2002, 163 pp.
- Olga DE SMET-RUTECKA, *Zur Farbensymbolik bei Paul Celan und Ilse Aichinger*, Diplomarbeit zur Erlangung des Magistergrades der Philosophie an der Geisteswissenschaftlichen Fakultät der Universität Wien, 1999, 173 pp.
- Davy DRIEGHE, *Sporen van vroeger vuur. Een onderzoek naar het verband tussen kennis over de jodenuitroeiing en*

etnocentrische opvattingen bij derdegraadsleerlingen in het secundair onderwijs, Faculteit voor Psychologie en Opvoedkunde, Vrije Universiteit Brussel, 2001-2002, 85 pp + bijlagen.

- Marion FELDMAN, *Quelle aide thérapeutique apporter aujourd'hui aux personnes qui, lorsqu'elles étaient enfants pendant la seconde guerre mondiale, ont dû être cachées parce qu'elles étaient juives ?*, Mémoire de Maîtrise en Psychologie clinique et pathologique, Université Paris VIII, Institut d'études à distance (IED), année académique 2000-2001, 97 pp + annexes.
- Yahaly GAT, *A Treasure in a Cursed Land*, Documentary project (film), Synopsis, MUSE Productions, Israël, 2002, 3 pp.
- Catherine GITS, *Survivre en camps de concentration, survivre aux camps de concentration*, Mémoire de licence, Faculté des Sciences Psychologiques et de l'Éducation, Université Libre de Bruxelles, année académique 2001-2002, 108 pp.
- Anne-Sophie GUSTINE, *La médecine expérimentale dans les camps de concentration*, Documentaire vidéo, travail de fin d'études en Technique de la cinématographie, INRACI, Bruxelles, 2002.
- Robert GRAF, *Die Stadt als Bühne. Zur Inszenierung von Architektur im «Dritten Reich» am Beispiel Berlins*, Magisterarbeit, Institut für Theaterwissenschaft der Freien Universität Berlin, 2001, 107 pp.
- Michel HELLAS, *Le passager clandestin et la vertu. Les principes du totalitarisme*, Manuscrit, 118 pp.
- Harald HUTTERBERGER, *Die Kommunikationspolitik der KZ-Gedenkstätte Mauthausen im Spannungsfeld gesellschaftspolitischer Veränderungen am Beginn des 21. Jahrhunderts. Erforschung, Erklärung und Strategien*. Master Thesis zur Erlangung des akademischen Grades

- «Master of Advanced Studies (PR & Integrierte Kommunikation)» eingereicht an der Donau-Universität Krems, 2002, 133 pp.
- Katrien JACOBS, *Het transgenerationale holocausttrauma vanuit psychodynamisch perspectief: de specifieke kenmerken van de tweede generatie en modellen van traumaoverdracht* (Literatuurstudie), Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Psychologie en pedagogische wetenschappen, Afdeling psychotherapie en diepte psychologie, K.U.L., 2001-2002, 102 pp + annexes.
 - Daniel KAHN, *From the nazi law to the trial of Nuremberg*, Masters of Law (LLM), Brussels School of International Studies, 2002, 51 pp.
 - Prof. Piero MORPURGO, *Della propaganda antiebraica all'affermazione dei diritti umani*, CD-Rom, Vicenza (Italia), 2002.
 - Leen MAES, *The return of the repressed. The trauma of the Holocaust in the works of Cynthia Ozick*, Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte, groep Germaanse Talen, Rijksuniversiteit Gent, 2000-2001, 182 pp.
 - Elliot NIDAM-ORVIETO, *Catholic Religious and the Hiding of Jewish Children within their Convents and Institutions in France*, Thesis submitted towards the M.A. Degree, Dept of Contemporary Jewish History, Hebrew University of Jerusalem, 2001, 103 pp.
 - José Manuel PAZOS RODRIGUEZ, *Le camp de concentration de Buchenwald. Analyse des témoignages qui décrivent la vie concentrationnaire du camp de Buchenwald*, Mémoire de licence en Histoire contemporaine, Université Libre de Bruxelles, année académique 2001-2002, 232 pp.
 - Jean-Sébastien PHILIPPART, *Le corps mythique de l'hilérisme - d'après une lecture d'E. Levinas*, Rapport de recherche du DEA en philosophie, U.C.L., Institut supérieur de Philosophie, année académique 2001-2002, 44 pp.
 - Damien SIMONKLEIN, André VILLEROY, Maëva BELAJEW, *Natzweiler-Struthof. Terre du crime*, Documentaire vidéo auto-produit.
 - Laurent THIERY, «Zone rattachée», *répression et déportation. Etude régionale comparative portant sur la déportation des hommes de la région Nord-Pas-de-Calais dans le système concentrationnaire nazi entre mai 1940 et septembre 1944*, Mémoire de Maîtrise, Université de Caen, 2001-2002, 155 pp.
 - Tatjana TÖNSMEYER, *Das Dritte Reich und die Slowakei, 1939-1945. Politischer Alltag zwischen Kooperation und Eigensinn*, Thesis, Institut für Geschichtswissenschaften der Humboldt-Universität zu Berlin, 2002, 439 pp.
 - Marjan VERPLANCKE, *Témoignage interminable: Entre le 'dedans' et le 'dehors'; Une approche thématique de l'œuvre concentrationnaire de Jorge Semprun*, Verhandeling voorgedragen tot het behalen van de graad van Licentiaat in de Taal- en Letterkunde: Romaanse Talen, K.U.L., 2002, 166 pp.
 - Aure VEYSSIERE, *La réinsertion de Résistants déportés en camps de concentration nazis. Difficultés et stratégies de coping passées mentionnées par d'anciens déportés et traces psychiques actuelles*, DEA de psychologie clinique et de psychopathologie, Université de Paris-8, Saint-Denis, année académique 2001-2002, 44 pp.
 - Regula Christina ZÜRCHER, *Das Personal der Massenvernichtungsanlagen von Auschwitz*, Lizentiatsarbeit, Historisches Institut Universität Bern, 2001, 180 pp.

Résultats et attributions des Prix Fondation Auschwitz 2002-2003 :

I - Le «Prix Fondation Auschwitz» (2.500 €) a été attribué à :

Benoît CAZENAVE pour son travail intitulé *L'exemplarité du commandant SS Karl Otto Koch, TER d'Histoire Contemporaine*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2002, 163 pp.

II - Le «Prix Jacques Rozenberg» (2.500 €) a été attribué à :

Harald HUTTERBERGER pour son travail intitulé *Die Kommunikationspolitik der KZ-Gedenkstätte Mauthausen im Spannungsfeld gesellschaftspolitischer Veränderungen am Beginn des 21. Jahrhunderts. Erforschung, Erklärung und Strategien*. Master Thesis zur Erlangung des akademischen Grades «Master of Advanced Studies (PR & Integrierte Kommunikation)» eingereicht an der Donau-Universität Krems, 2002, 133 pp.

III - Les «Félicitations du Jury» et l'«Application de l'Art. 4» du règlement du prix ont été attribués à :

Leen MAES pour son travail intitulé *The return of the repressed. The trauma of the Holocaust in the works of Cynthia Ozick*, Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte, groep Germaanse Talen, Rijksuniversiteit Gent, 2000-2001, 182 pp.

Regula Christina ZÜRCHER pour son travail intitulé *Das Personal der Massen-*

vernichtungsanlagen von Auschwitz, Lizentiatsarbeit, Historisches Institut Universität Bern, 2001, 180 pp.

Une séance académique sera prévue pour l'attribution des prix et des félicitations du jury. Elle se déroulera en présence des plus hautes autorités du pays en fin d'année.

IV - L'«Application de l'Art. 4» du règlement des Prix a été attribué à :

Vanina BRIERE pour son travail intitulé *Les déportés français du KL Buchenwald*, Mémoire de D.E.A., Université de Caen, 2001-2002, 207 pp.

Catherine GITS pour son travail intitulé *Survivre en camps de concentration, survivre aux camps de concentration*, Mémoire de licence, Faculté des Sciences Psychologiques et de l'Éducation, Université Libre de Bruxelles, année académique 2001-2002.

Tatjana TÖNSMEYER pour son travail intitulé *Das Dritte Reich und die Slowakei, 1939-1945. Politischer Alltag zwischen Kooperation und Eigensinn*, Thesis, Institut für Geschichtswissenschaften der Humboldt-Universität zu Berlin, 2002, 439 pp.

Marjan VERPLANCKE pour son travail intitulé *Témoignage interminable : Entre le 'dedans' et le 'dehors'. Une approche thématique de l'œuvre concentrationnaire de Jorge Semprun*, Verhandeling voorgedragen tot het behalen van de graad van Licentiaat in de Taal- en Letterkunde : Romaanse Talen, K.U.L., 2002, 166 pp.

Aure VEYSSIERE pour son travail intitulé *La réinsertion de Résistants déportés en camps de concentration nazis. Difficultés et stratégies de coping passées mentionnées par d'anciens déportés et traces psychiques actuelles*,

* Nouveau règlement valable à partir du 1er juin 2002.

** A la mémoire de Jacques Rozenberg, survivant d'Auschwitz, membre fondateur de la Fondation Auschwitz.

*** Adaptation du communiqué du Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme.

DEA de psychologie clinique et de psychopathologie, Université de Paris-8, Saint-Denis, année académique 2001-2002, 44 pp.

FONDATION AUSCHWITZ

CENTRE D'ETUDES ET DE
DOCUMENTATION SUR L'UNIVERS
CONCENTRATIONNAIRE a.s.b.l.

LES PRIX «FONDATION AUSCHWITZ»

REGLEMENT *

Art. 1 - La Fondation Auschwitz, Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Histoire et la Mémoire des crimes et génocides nazis, institue un Prix «Fondation Auschwitz» (2.500 €) et un Prix «Jacques Rozenberg»** (2.500 €) en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis.

Art. 2 - Le Prix «Fondation Auschwitz» et le Prix «Jacques Rozenberg» peuvent être attribués chaque année dans le courant du mois de juin pour récompenser deux travaux inédits et originaux qui constituent une importante contribution à l'analyse historique, politique, économique et sociale du IIIe Reich, des crimes et génocides nazis, des mécanismes et des processus qui les ont engendrés, ainsi que de leurs conséquences sur la conscience contemporaine.

Art. 3 - Le Prix «Fondation Auschwitz» et le Prix «Jacques Rozenberg» sont chacun d'un montant de 2.500 €. Ils ne peuvent être divisés et ne seront pas augmentés s'ils devaient ne pas être attribués pendant une ou plusieurs années. La Fondation Auschwitz se réserve le droit de publier les travaux primés.

Art. 4 - Le Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz se réserve la faculté, sous proposition du jury, d'allouer à un (ou plusieurs) candidat méritant un subside pour

la poursuite de sa recherche si le travail soumis à délibération ne se qualifie pas pour le prix mais présente néanmoins des qualités manifestes.

Art. 5 - Trois exemplaires des travaux doivent être adressés au Président de la Fondation Auschwitz, Baron Paul Halter, 65 rue des Tanneurs à 1000 Bruxelles, au plus tard le 31 décembre de chaque année. Les exemplaires des travaux non retenus seront renvoyés aux auteurs.

Art. 6 - Les travaux seront examinés par un jury constitué à cet effet et comprenant des membres du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz ainsi que toute autre personne que ce jury estimerait utile de s'adjoindre. Chaque membre du jury présente un rapport sur les candidatures qu'il est appelé à examiner. Après avoir pris connaissance de l'ensemble des rapports, le jury se prononce sur l'attribution des prix. La décision est sans appel.

Art. 7 - Tous les cas non prévus par le présent règlement relèvent de la compétence du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à :

Fondation Auschwitz :
Archives de la Ville de Bruxelles,
65 rue des Tanneurs à 1000 Bruxelles.

Tél. : 00.32.(0)2.512.79.98

fondation@auschwitz.be
www.auschwitz.be

NÉGATIONNISTES CONDAMNÉS***

Le 9 septembre 2003, Siegfried et Herbert Verbeke, animateurs de l'association négationniste VHO, ont été condamnés par le tribunal correctionnel d'Anvers sur base de la loi antinégationniste (du 23 mars 1995) et de la loi antiraciste (du 30 juillet 1981). Ils ont été condamnés à un an de prison avec sursis

et à une amende de 2.500 €. En outre, leur droits civils leur ont été retirés pour une période de 10 ans. Le Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme, partie civile, reçoit un euro de dédommagement, tout comme la Fondation Auschwitz.

Siegfried et Herbert Verbeke étaient poursuivis pour leurs activités qui visaient à nier le génocide juif commis par le régime nazi durant la Seconde Guerre mondiale. Tous deux dirigeaient le VHO, une organisation dont

le but unique était de diffuser les pamphlets et les ouvrages des principaux négateurs belges et étrangers. Le VHO anime également un site internet négationniste.

Dans son jugement, le tribunal correctionnel d'Anvers estime que la liberté d'expression peut être soumise à certaines restrictions et qu'avec leurs pamphlets, les deux frères cherchaient à nuire aux victimes de guerre.

Des actions seront entreprises pour faire disparaître du réseau internet le site VHO.

Nouvelles acquisitions
et Comptes-rendus
*Nieuwe aanwinsten
en Boekbesprekingen*

AARON Soazig, *Le Non de Klara*, Paris, Editions Maurice Nadeau, 2002, 186 p. (n° 7075)

Premier roman de Soazig Aaron, *Le non de Klara* aborde le thème du retour des déportés et de leur difficile réadaptation à la vie quotidienne. Il s'agit d'une fiction sous la forme du journal de l'amie de Klara, laquelle est revenue d'Auschwitz à Paris après une traversée de l'Europe en août 1945. Le journal s'organise autour de la parole de Klara qui, pendant un mois, dévoile ce qu'elle a vécu. Complètement détruite tant physiquement que psychiquement par son expérience concentrationnaire, Klara ne se sent pas le droit d'imposer ce qu'elle est devenue - une femme qui ne ressent plus rien - à sa fille de trois ans. Aussi décide-t-elle de confier son enfant à ses meilleurs amis sans l'avoir revue et de disparaître pour toujours.

ABBATI Caterina, *Ich, Carmen Mory, Das Leben einer Berliner Artzttochter und Gestapo-Agentin (1906-1947)*, Zürich, Chronos Verlag, 1999, 263 p. (n° 7350)

Cet ouvrage évoque la vie de la fille d'un médecin suisse, devenue espionne pour la Gestapo et qui se suicida à 41 ans, consécutivement à sa condamnation à mort. Au début des années '30, elle s'était installée à Berlin où elle avait réussi à tisser un réseau de relations qui lui permit d'obtenir des missions de la Gestapo. Celles-ci allaient de la filature à l'espionnage militaire et même au meurtre. En 1940, la Gestapo lui supprima sa confiance suite à sa capture par les Français et l'emprisonna au camp de concentration de Ravensbrück. Là, elle collabora avec les nazis maltraitant et tuant des détenus. Le livre suit les méandres de sa personnalité et se penche sur son procès et la perception de ses

crimes en Suisse, en Angleterre et en Allemagne.

AGLAN Alya, MARGAIRAZ Michel, VERHEYDE Philippe (dir.), *La Caisse des dépôts et consignations, la Seconde Guerre mondiale et le XX^e siècle*, Paris, Editions Albin Michel, 2003, 669 p. (Collection «Bibliothèque Albin Michel Histoire» / Collection «Histoire» de la Mission historique de la Banque de France) (n° 7302)

Ce sont les actes d'un colloque international qui s'est tenu à Paris qui constituent cet épais ouvrage. Des historiens, pour l'essentiel, se sont penchés sur l'histoire et les activités de la Caisse des dépôts et consignations. Dépositaire de fonds privés qu'elle doit protéger, celle-ci constitue un établissement public chargé par l'Etat de missions financières. Les participants au colloque ont particulièrement analysé le rôle que la «Caisse» a joué pendant la Seconde Guerre mondiale dans la gestion des biens juifs, spoliés tant par les nazis que par le gouvernement de Vichy. Les responsables actuels de la «Caisse» ont tenu à faire toute la lumière sur l'institution pendant cette période où les activités de la «Caisse» ont été dévoyées et où elle a mis son savoir-faire au service des mesures discriminatoires de Vichy. C'est pourquoi, la «Caisse» a largement ouvert ses archives, que des historiens ont étudiés dans le cadre de ce colloque très éclairant.

ALBRECHT Ulrich, KALMAN Michael, RIEDEL Sabine, SCHAFER Paul (dir.), *Das Kosovo-Dilemma, Schwache Staaten und Neue Kriege als Herausforderung des 21. Jahrhunderts*, Münster, Verlag Westfälisches Dampfboot, 2002, 219 p. (n° 7306)

Ce livre rassemble les contributions de nombreux auteurs sur le thème complexe du dilemme posé par le Kosovo. Parmi les sujets abordés, on trouve

notamment une comparaison entre l'image des crimes et génocides nazis et la présentation des massacres au Kosovo. Cet ouvrage tire sa valeur de ses perspectives alternatives sur les propositions de solution de paix, de développement et de stabilité de cette région.

ARON Jacques, *Le Sionisme n'est pas le Judaïsme, Essai sur le destin d'Israël*, Bruxelles, Didier Devillez Editeur, 2003, 303 p. (n° 7310)

Architecte, critique d'art, homme de lettres, Jacques Aron a rédigé ici un essai copieux et de qualité. Ce livre est une analyse croisée intéressante de l'antisémitisme européen et de l'une de ses réponses, le sionisme, et de son développement jusqu'à la naissance de l'Etat d'Israël. L'auteur brosse dans ce travail fort bien documenté les diverses nuances du discours du mouvement sioniste. Il entraîne le lecteur à travers une histoire complexe, parfois embrouillée, avec ses impasses. Livre d'analyse et de réflexion, mais aussi prise de position d'un auteur qui réagit face aux événements du Proche-Orient et plus particulièrement aux relations entre Palestiniens et Israéliens.

ATZMON Gilad, *A Guide to the Perplexed*, London, Editions Serpent's Tail, 2002, 151 p. (n° 7212)

Gilad Atzmon crée ici une satire sur la pureté raciale et ses dangers. Son héros, Gunther Wünker, Israélien, devient antisioniste et adore l'Allemagne où il décide de s'installer en exploitant la culpabilité allemande. L'intérêt de ce livre réside dans le mélange entre réflexion sérieuse et humour très noir.

BART-LUKAS Hélène, *Et l'homme créa l'enfer, Témoignages sur l'antisémitisme*

polonais, Bruxelles, Editions Luc Pire, 2002, 126 p. (n° 7301)

A la libération, il ne restait que 55 000 Juifs des 3 351 000 qui vivaient en Pologne avant la guerre. Pourquoi si peu ont-ils survécu ? Pourquoi n'ont-ils pas été plus nombreux à être protégés par des Polonais ? Ce sont les questions posées par ce témoignage d'Hélène Bart-Lukas et de son mari. Ils y décrivent l'antisémitisme en Pologne, omniprésent, primaire, instillé dès l'enfance par l'enseignement religieux et renforcé ensuite par le pouvoir politique et le milieu social. Pour les rares rescapés de cet enfer, le deuil est impossible puisqu'ils ressentent le sentiment de culpabilité du survivant. Le livre aborde aussi le problème de la transmission du traumatisme à la génération suivante et celui de l'absence de repentance des autorités polonaises.

Fritz Bauer Institut (éd.), *«Gerichtstag halten über uns selbst...»*, *Geschichte und Wirkung des ersten Frankfurter Auschwitz-Prozesses*, Frankfurt am Main - New York, Campus Verlag, 2001, 356 p. (n° 6985)

Ce livre rassemble les contributions de différents auteurs sur l'histoire des crimes et génocides nazis et de leurs conséquences dans la société allemande. «*Tenir le jour du jugement sur nous-même...*» est le titre de cet ouvrage, qui était également la devise de Fritz Bauer, avocat général pendant le procès d'Auschwitz. Ce principe se retrouve dans ces contributions qui offrent une vue analytique remarquable de la société allemande après le III^e Reich. L'Allemagne d'après la Seconde Guerre mondiale y est décrite comme un lieu où chaque famille essaie de vivre isolée, évitant tout contact trop intime avec les autres.

BAUER Yehuda, *Die dunkle Seite der Geschichte, Die Shoah in historischer Sicht*,

Frankfurt am Main, Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, 2001, 383 p. (n° 7272)

L'historien juif Yehuda Bauer rédige ici un essai proposant une nouvelle vision des crimes et génocides nazis. Il analyse scrupuleusement le point de vue d'autres historiens connus et réplique à toutes les tentatives de mystification. A partir d'une argumentation sur sa position de victime, l'auteur mène une réflexion sur les événements politiques contemporains, réussissant ainsi à donner une vision originale du génocide juif.

BAUMAN Zygmunt, *Modernité et holocauste*, Paris, La fabrique éditions, 2002 (n° A 2614)

Voir l'article de Yannis Thanassekos, «Politique génocidaire et modernité», p. 147.

BECHTOLD Gretel, *Ein deutsches Kindertagebuch in Bildern, 1933-1945*, Gießen, Psychozial-Verlag, 2002, 189 p. (Kore Edition) (n° 7256)

Ce livre reproduit des dessins de la jeune Gretel Bechtold et les met en rapport avec le milieu dans lequel elle est élevée pendant le III^e Reich. Dès ses premiers dessins, Gretel s'enthousiasme pour le national-socialisme qui constitue pour elle un événement majeur. Il décrit les états d'âme d'une adolescente allemande exaltée, qui s'exprime au travers de ses dessins.

BE'ER Chaim, *Stricke*, München, dtv - Deutscher Taschenbuch Verlag, 2000, 379 p. (n° 7361)

Dans ce roman autobiographique Chaim Be'er, poète et écrivain détenteur de nombreux prix littéraires, retrace sa jeunesse et la vie de sa famille à Mea Sche'arim - le quartier des Juifs ultra-orthodoxes de Jérusalem - pendant les années '50 - '60. La vie religieuse réglée et strictement liée à la tradition doit alors

faire face aux nouvelles questions, aux doutes et au changement. Les protagonistes de cet ouvrage tentent alors, chacun à leur façon, d'échapper au cadre étroit de l'orthodoxie de leur environnement. Ce livre intéressant met en lumière un monde voulant préserver une apparence ancienne, ce qui le rend forcément contradictoire.

BENZ Wolfgang (dir.), *Lexikon des Holocaust*, München, C. H. Beck Verlag, 2002, 262 p. (Beck'sche Reihe, n° 1477) (n° 7027)

Cette encyclopédie du génocide reprend des informations concises sur les événements importants, les institutions, les camps, les ghettos, les personnes importantes, etc. Elle offre en format de poche un ouvrage de référence sur les crimes et génocides nazis, ce qui est exceptionnel. De plus, le livre aborde également des sujets complexes comme la résistance juive, le projet d'expansion à l'Est, mais aussi plus de 400 courtes biographies et articles scientifiques.

BENZ Ute, BENZ Wolfgang (dir.), *Jugend in Deutschland, Opposition, Krisen und Radikalismus zwischen den Generationen*, München, dtv - Deutscher Taschenbuch Verlag, 2003, 239 p. (n° 7352)

Ce livre au sujet très large offre une vue synthétique de la situation des jeunes dans l'Allemagne contemporaine. Un chapitre important du livre est consacré aux jeunes de l'extrême droite et à l'agressivité qu'ils expriment contre les mendiants, les immigrés, les homosexuels ou les handicapés. Selon W. Benz, les jeunes de l'extrême droite utilisent la violence pour exprimer leur refus de la société démocratique avec ses règles, ses modèles préétablis et ses opportunités dont ils se sentent exclu. Par conséquent, ils créent leurs propres règles, celles de la violence, du droit du plus fort, de la fier-

té d'être Allemand et du mépris de l'étranger.

BEYEN Marnix, *Oorlog en Verleden, Nationale geschiedenis in België en Nederland, 1938-1947*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2002, 606 p. (n° 6888)

Heeft de Tweede Wereldoorlog een bepalende invloed gehad op de nationale geschiedschrijving? In dit monumentale werk analyseert Marnix Beyen de geschiedschrijving in België en Nederland van 1938 tot 1947. Zowel het terrein van het universitair geschiedenisondericht, het archiefwezen, de tentoonstellingspolitiek en de rol van de overheid, meer bepaald de Ministeries van Onderwijs, werden onderzocht. Een van zijn opvallende vaststellingen is dat de bezetter nauwelijks enige invloed kon uitoefenen op de geschiedschrijving. Onder de historici waren er weinig of geen collaborateurs. Het enige terrein waarop de bezetter zijn stempel kon drukken was dat van de volkskunde. De nationale geschiedschrijving, zoals ze o.m. geschreven werd door een Pirenne, werd doorheen de bezettingsperiode dus niet direct in het gedrang gebracht. Het nationale concept bleef gehandhaafd en zou pas in de jaren '60 en '70 drastisch in vraag gesteld worden.

BLATMAN Daniel, *Notre liberté et la vôtre, Le mouvement ouvrier juif Bund en Pologne, 1939-1949*, Paris, Editions du Cerf, 2002, 314 p. (Collection «Histoire-Judaïsmes») (n° 7175)

Né en Russie à la fin du XIX^e siècle, le Bund est à la veille de la Seconde Guerre mondiale l'un des partis juifs les plus influents en Pologne. A la différence des sionistes qui fondaient leurs espoirs sur la Palestine, les socialistes juifs du Bund n'envisageaient l'avenir de leur communauté que dans une Pologne

démocratique, dans laquelle pourrait se développer une riche culture juive en yiddish. L'étude de Daniel Blatman porte sur les dix dernières années de l'histoire du Bund : de 1939, moment où la puissance et l'influence du parti sont à leur apogée, à 1949 avec la liquidation du Bund en tant qu'organisation politique autonome. Il suit et analyse l'activité déployée par les militants du Bund dans les différents ghettos polonais et par ses représentants aux Etats-Unis et à Londres. Il démontre aussi le rôle capital joué par le Bund dans la résistance aux plans nazis d'extermination et relate les tentatives désespérées des survivants du Bund, qui s'efforcent après la Libération de reconstruire leur mouvement, avant sa liquidation par le régime communiste.

BODEMANN Y. Michael, *In den Wogen der Erinnerung, Jüdische Existenz in Deutschland*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag - dtv, 2002, 217 p. (n° 7012)

Cet ouvrage d'un professeur de sociologie de l'université de Toronto se penche sur la vie de la communauté juive vivant actuellement en Allemagne. L'auteur constate que les Juifs allemands côtoient leurs compatriotes dans un état d'esprit qui revient à s'accommoder de l'histoire et de la mémoire des crimes et génocides nazis. Dans ce livre fort critique - et critiqué - l'auteur exprime des opinions très personnelles sur l'avenir de la communauté juive en Allemagne.

BREMER Ricarda, VOGEL Detlef, WETTE Wolfram, *Das letzte halbe Jahr, Stimmungsberichte der Wehrmachtspropaganda 1944-1945*, Essen, Klartext Verlag, 2001, 448 p. (Schriften der Bibliothek für Zeitgeschichte - N.F., Bd. 13) (n° 7326)

Au cours de la dernière année de la Seconde Guerre mondiale, les attaques des Alliés se sont renforcées et une vic-

toire militaire des Allemands semblait de plus en plus illusoire. Par conséquent, la propagande de Goebbels - qui avait été efficace jusque là - n'arrivait plus à faire croire à la victoire dans la population civile. Pour cette raison, le ministère de la propagande établit un projet avec la coopération de la Wehrmacht - qui elle était encore crédible. Les auteurs montrent, au moyen de nombreux documents, comment l'action de propagande était menée directement par les soldats de la Wehrmacht et les effets produits sur l'état d'esprit de l'opinion publique. Cet ouvrage, fruit d'un travail de recherche très sérieux, illustre la coopération entre la Wehrmacht et le parti national-socialiste et, en même temps, montre très bien la réalité de la fin de la guerre.

BUKEY Evan Burr, *Hitler's Austria, Popular Sentiment in the Nazi Era, 1938-1945*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2000, 320 p. (n° 7322)

Dans ce livre, l'auteur décrit l'histoire de l'Autriche nazie en focalisant son étude sur le rôle joué par la population. La plupart des dirigeants ne voulaient pas se joindre à l'Allemagne hitlérienne, mais comme l'auteur le montre, la majorité du peuple autrichien était bien en faveur de l'Anschluss. L'Autrichien ordinaire soutenait l'idée d'une «réincorporation au Reich», notamment au sens économique, social et antisémite du terme. Quelques récits montrent en outre que certains Autrichiens ont tenté d'être parmi les meilleurs nazis, les plus brutaux et les plus «enthousiastes».

Les Cahiers de la Mémoire contemporaine / Bijdragen tot de eigentijdse Herinnering, n° 4, 2002 (n° P 1024)

Les *Cahiers de la Mémoire contemporaine* publient depuis 1994 de remarquables études sur l'histoire des Juifs et du judaïsme en Belgique. Dans ce qua-

trième volume, on trouve notamment une étude de Rudi Van Doorslaer sur la situation économique et le climat social dans le milieu diamantaire anversois de l'entre-deux-guerres. Jean-Philippe Schreiber, quant à lui, analyse l'historiographie de la déportation et des mythes qui y sont liés. Lieven Saerens, pour sa part, se penche sur un sujet particulièrement inédit, le rôle de la police de Borgerhout dans la poursuite des Juifs. Ces *Cahiers* comportent également une étude de Catherine Massange sur les débuts de la *Centrale d'Oeuvres sociales juives* à Bruxelles. Quelques biographies de notables juifs, une contribution sur la collection juive de la maison d'Erasmus à Anderlecht et une étude sur les sources en rapport avec la présence juive à Bruxelles aux XVIII^e et XIX^e siècles concluent ces *Cahiers*.

CHRISTOPHE Francine, OGOUZ Philippe (adaptation théâtrale), *Une petite fille privilégiée*, Paris, Editions L'Harmattan, 2000, 70 p. (n° 7007)

En 1939, Francine Christophe a 6 ans. Sa famille est juive, mais assimilée depuis si longtemps qu'ils s'en souviennent à peine. Son père, officier français, est fait prisonnier en Allemagne en 1940. A Paris, Francine et sa mère connaîtront les premières mesures anti-juives, mais la Convention de Genève, qui protège les épouses et les enfants des prisonniers de guerre, fera de Francine *Une petite fille privilégiée*, tout en ne la dispensant pas de porter l'étoile. Plus tard, alors qu'elles cherchent à se réfugier en zone non-occupée, Francine et sa mère sont arrêtées et internées dans plusieurs camps français. Elles seront finalement déportées à Bergen-Belsen qui - ultime privilège... - n'est pas un camp d'extermination. Francine Christophe raconte son histoire dans ce livre bouleversant, sans

laisser place à la sensiblerie ou à l'amertume. Le récit a été présenté, début 2001, sous forme théâtrale et a connu un énorme succès à Paris.

Cicatrices, 3 camps français, Pithiviers - Jargeau - Beaune-la-Rolande, Pithiviers, Lycée Duhamel du Monceau - le bar Floréal édition, 2002, 109 p. (n° 7002)

Fruit du travail des élèves du Lycée Duhamel du Monceau de Pithiviers, cette publication aborde, à l'aide de photographies et de témoignages, l'histoire et la mémoire de trois camps d'internements situés dans le Loiret en France : Pithiviers, Jargeau et Beaune-la-Rolande. Les élèves de l'atelier de photographie, de l'atelier écriture et du Club d'histoire du Lycée ont décidé d'affronter les *cicatrices* laissées par ces trois camps en visitant ces lieux de mémoire, en écoutant les récits de rescapés ou les témoignages de simples «voisins» qui habitaient aux alentours de ces camps durant l'occupation. Le travail de ces jeunes - textes et photographies - a donné lieu à une exposition ainsi qu'à cette publication rehaussée par une mise en perspective historique faite par des spécialistes de la question.

Concentratiekamp Buchenwald, Portretten van intellectuelen en kunstenaars, Berchem, Uitgeverij EPO, 2003, 311 p. (Tentoonstelling «Onvoltooid Verleden Tijd») (n° 7255)

KZ Buchenwald stond bekend als het kamp van de linkse en democratische opposanten van het nazi-rijk. Zo was het ook de plek waar de wegen van vele kunstenaars en intellectuelen mekaar gekruist hebben. Het lag dan ook voor de hand dat over deze specifieke groep een tentoonstelling werd opgezet naar aanleiding van Weimar, cultuurstad 1999. Buchenwald was immers gelegen op de Ettersberg, de plek bij uitstek waar Goethe zijn rust en inspiratie vond. Het

boek *Onvoltooid Verleden Tijd, Concentratiekamp Buchenwald* fungeerde als catalogus bij de recent gehouden tentoonstelling te Mechelen. Het werk bevat de biografieën van niet minder dan 74 personen die allen hun plaats hebben in de wereld van de literatuur, de politiek, de architectuur, de universiteiten of de kunsten. Semprun, Steinberg, Kertesz, Wiesel, Blum, Améry,... : een uitgelezen pleiade van de Westerse cultuur in het dieptepunt van onze beschaving.

CORIJN Eric (dir.), *Collaboratie in Vlaanderen, Vergeten en vergeven ?*, Antwerpen, Uitgeverij Manteau, 2002, 214 p. (n° 7074)

De verwerking van het oorlogsverleden en de verzoeningsmotie van het Vlaams parlement hebben al heel wat inkt doen vloeien. Het is in dit kader dat de uitgave van *Collaboratie in Vlaanderen, Vergeven en vergeten ?* moet gesitueerd worden. Tegenover de consensuele benadering en zijn apriorisme van verzoening wilden de initiatiefnemers komen tot een meer gediversifieerde, ook meer kritische benadering van de problematiek. Bijdragen zoals deze van Lieven Saerens, Dirk Luyten en Anne Grauwels lichten bepaalde aspecten van de collaboratie toe. Bruno De Wever en Pieter Lagrou hebben meer een beschouwende, soms zelf polemische bijdrage geschreven over de collaboratie in Vlaanderen. Marc Reynebeau, Gita Deneckere en Herman Van Goethem gaan dan weer dieper in op de positie van de historicus en de problematiek van collectieve herinnering en identiteitsvorming. De actualisering van het geheel en de linken naar het Vlaams Blok werden uiteengezet door Paul Verbraeken. Eric Corijn stelde dan weer een aantal pertinente vragen naar de plaats van het Vlaamse collaboratiever-

leden in het officiële Vlaanderen van de 21^e eeuw. Zonder meer een verhelderend en moedig boek.

CSAKY Moritz, LE RIDER Jacques, SOMMER Monika (dir.), *Transnationale Gedächtnisorte in Zentraleuropa*, Innsbruck - Wien - München - Bozen, Studienverlag, 2002, 208 p. (Gedächtnis - Erinnerung - Identität, Band 1) (n° 7284)

Cet ensemble de contributions étudie les lieux de mémoire sous un angle particulier. L'accent est mis sur l'inter- et le transnational, alors qu'ils ne sont pas exploités dans cette optique par les différents Etats. En effet, ceux-ci les utilisent plutôt comme lieu de l'héroïsme et de la fierté nationale. Cependant, les auteurs mettent en évidence leur caractère forcément transnational, voire européen, dû à leur reconnaissance au-delà des frontières.

DACHLIKA Sassona, «*Volksfeinde*», *Von Czernowitz durch Sibirien nach Israel. Eine Erzählung*, Konstanz, Hartung-Gorre Verlag, 2002, 156 p. (Shoah & Judaica / Jewish Studies) (n° 7022)

Ce livre traite de la déportation des Juifs de Czernowitz par l'armée rouge et rapporte l'histoire d'une femme qui a survécu 22 ans dans la Sibérie hostile. Il offre donc à la fois un témoignage - l'histoire vraie d'Erika et de sa mère - et un aperçu historique. Le récit commence dans la ville de Czernowitz avant la Grande Guerre, une cité multiculturelle abritant une grande communauté juive. Il raconte simultanément l'histoire de la ville et de la famille d'Erika. Czernowitz traverse sans trop d'encombres la Grande Guerre ; mais au début de la Seconde Guerre mondiale, la ville vu son statut multiculturel est menacée. Tous les Juifs seront déportés, ceux qui ne le sont pas par les nazis, le seront

par les soviétiques. C'est le sort d'Erika et de sa mère, déportées en Sibérie.

DAHRENDORF Ralf, *Die Krisen der Demokratie, Ein Gespräch*, München, C.H. Beck Verlag, 2002, 115 p. (n° 7286)

Ralf Dahrendorf, politologue reconnu, répond dans dix dialogues aux questions d'un journaliste italien sur l'avenir de la démocratie. Ses réponses comportent des analyses qui sont en même temps des propositions de solutions. Comment éviter l'apathie des électeurs et les populistes comme Haider et Berlusconi ? Ralf Dahrendorf donne des réponses séduisantes concernant cette question et beaucoup d'autres.

DE BECKER Jean-Marie, «*Tu seras encore là ?*», Bruxelles, Centre d'Etudes et de Documentation de la Fondation Auschwitz, 2002, 35 p. (n° 6998)

La littérature pédagogique axée sur la criminalité nazie et destinée aux jeunes enfants et pré-adolescents n'est pas particulièrement étoffée. Autant les bibliothèques sont riches d'ouvrages destinés aux aînés, autant les cadets doivent souffrir d'un manque de sources adaptées à leur âge et à leur sensibilité. «*Tu seras encore là ?*» essaie de combler cette lacune. Ce dossier s'adresse, en effet, aux enfants de 5^e, 6^e primaires et, éventuellement, de 1^e secondaire. A partir de quelques photos d'époque, l'auteur donne la parole à «Sarah», petite fille juive anonyme au destin tragique. Avec des mots simples, qui interpellent directement le jeune lecteur, «Sarah» raconte comment - sans jamais en connaître la raison profonde - elle est arrivée avec toute sa famille à Auschwitz-Birkenau. En rédigeant ce dossier, l'auteur a pensé à l'importance du dialogue, de l'explication structurée que l'adulte peut apporter à l'enfant et qui reste une porte ouverte sur l'envie de la recherche de

documentation et d'en savoir plus sur ces moments tragiques. C'est pourquoi des espaces blancs sont destinés à recevoir les pensées, les réflexions, les informations du lecteur. L'enfant lecteur peut ainsi «parler» à Sarah, approcher son vécu, découvrir l'Histoire au travers de ses yeux. Ce dossier n'est pas conçu pour être donné à un jeune lecteur en le laissant seul avec ses éventuels questionnements. Il doit être avant tout un trait d'union entre les générations, c'est peut-être là sa principale caractéristique. C'est par la communication que se crée le tissu social, que se développent les échanges, que s'installe la compréhension. L'auteur, instituteur dans une classe de sixième primaire durant près de trente ans, a bien compris la demande. Par sa juste sensibilité, par le choix judicieux des mots, sa pédagogie atteint le but recherché.

DE BODT Roland, *Les Quinze contre les droits de l'Homme, Essai, Sept questions adressées au Parlement européen au sujet de la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne*, Bruxelles, Luc Pire, 2002, 111 p. (Collection «Pierres de taille») (n° 7001)

Les interrogations qui scandent cet essai s'adressent tant aux membres du Parlement européen qu'au grand public. Elles concernent la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne. L'auteur, très inquiet et critique, tente de cerner la position de cette dernière en ce qui concerne les Droits de l'homme et estime la démocratie en péril, l'Union européenne menaçant «nos droits universels et nos libertés individuelles». En supputant un extraordinaire cynisme de la part de l'Union européenne et en évoquant «l'urgence» de la situation face au complot qu'elle semblerait organiser, l'auteur a le méri-

te de réveiller, voire de révolter, l'esprit critique du lecteur.

DE LANDTSHEER Patricia, NASCH Dov (récit de), *Bewaar altijd een stukje brood*, Antwerpen, Editions C. de Vries-Brouwers, 2001, 199 p. (n° 7088)

Als 14-jarige joodse jongen werd Dov Nasch in juni 1944 gedeporteerd vanuit het Hongaarse Nové-Zamsky naar Auschwitz. Een traumatische ervaring die zijn hele verdere leven zal bepalen. Schrijfster Patricia De Landtsheer tekende zijn herinneringen op en verwerkte deze tot een vlot geschreven verhaal voor een jongerenpubliek. Het boek kan gebruikt worden als begeleidende tekst bij de lezingen van Nasch.

DEUTSCHKRON Inge, *Das Verlorene Glück des Leo H.*, Frankfurt am Main, Büchergilde Verlag, 2001, 222 p. (n° 7333)

A travers l'histoire de Leo Hauser, Inge Deutschkron tente de décrire le «bonheur perdu» des personnes persécutées par les nazis, qui restent affectées à vie par leur vécu. Dans le cas de Hauser, survivant des camps de concentration de Sachsenhausen et d'Auschwitz, l'impossibilité d'un rapprochement entre père et fille huit ans après la guerre donne lieu à un chapitre très émouvant, représentatif de cet ouvrage. Parallèlement, la vie solitaire de Hauser dans un Berlin divisé par le rideau de fer met en lumière le monde difficile de l'après-guerre.

[Collectif], «*Displaced*», *Paul Celan in Wien 1947-1948*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2001, 176 p. (n° 7196)

Les éditions Suhrkamp, en collaboration avec le Musée juif de Vienne, ont édité ce livre traitant du séjour de Paul Celan à Vienne après la guerre. Ce livre comporte plusieurs contributions qui décrivent Celan et son environnement artistique. L'une d'elles met en avant le

remarquable échange créatif entre Paul Celan et le chef de file du surréalisme viennois, Edgar Jené, qui a incité Celan à plonger dans ce courant. De ces échanges sont nés plusieurs textes surréalistes dont quelques-uns ont pris place dans le magazine littéraire «Der Plan» dont Otto Basil était l'éditeur. Toutefois, deux ans après son arrivée à Vienne, Paul Celan décide de s'installer à Paris et laisse alors le surréalisme derrière lui.

DLUGOBORSKI Waclaw, MENSFELT Jarek, SWIEBOCKA Teresa (dir.), *The Tragedy of the Jews of Slovakia, 1938-1945 : Slovakia and the «Final Solution of the Jewish Question»*, Oswiecim - Banska Bystrica, Auschwitz-Birkenau State Museum - Archives of the Museum of the Slovak National Uprising, 2002, 319 p. (n° 6984)

Ce livre aborde l'histoire de la population juive de Slovaquie entre 1938 et 1945. Les diverses contributions d'historiens slovaques, tchèques, polonais et israéliens permettent d'avoir une vue d'ensemble sur le destin des Juifs de Slovaquie. Le volume traite de divers thèmes, comme la communauté juive de Slovaquie avant la Seconde Guerre mondiale, les lois discriminatoires envers les Juifs ou les rapports entre Eglise catholique et population juive. Ce livre constitue une source de valeur pour le grand public qui veut connaître en détail la persécution, la déportation, la concentration et l'extermination des Juifs de Slovaquie.

DÖNHOF Marion (Gräfin), *Was mir wichtig war, Letzte Aufzeichnungen und Gespräche*, Berlin, Siedler Verlag, 2002, 201 p. (n° 7314)

Ce livre raconte la vie d'une femme exceptionnelle de l'Allemagne contemporaine, la comtesse Marion Dönhoff, décédée en 2001. Elle a vécu l'Allemagne de la fin de la monarchie et a traversé la

Seconde Guerre mondiale pendant laquelle elle s'est opposée à Hitler. Rédactrice de journaux renommés, elle était considérée comme le pilier moral de l'Allemagne. L'ouvrage reprend ses pensées, réflexions et idées sur le passé et pour l'avenir.

EICHENGREEN Lucille, FROMER Rebecca Camhi, *Rumkowski and the Orphans of Lodz*, San Francisco, Mercury House, 2000, 125 p. (n° 7024)

Lucille Eichengreen raconte l'histoire vraie de Chaïm Rumkowski qui était le principal responsable du ghetto de Lodz. L'auteur y a été déportée avec sa mère et sa sœur. Sa mère y meurt et sa sœur est déportée vers un camp de concentration. Elle reste donc seule, orpheline, sous l'autorité de Rumkowski qui profite de son pouvoir pour maltraiter les orphelins de Lodz, comme ce sera le cas pour Lucille. Un beau témoignage, écrit simplement.

ENGELMANN Bernt, *Großes Bundesverdienstkreuz, Tatsachenroman*, Göttingen, Steidl Verlag, 1998, 221 p. (n° 7275)

Un roman ou une histoire vraie ? *Un roman de faits* comme l'appelle l'auteur dans le sous-titre de son ouvrage *La grand-croix du mérite de l'Allemagne fédérale*, décoration qui fut attribuée à un collaborateur du régime nazi, l'industriel Fritz Ries. Attribuée par qui ? Rien moins qu'Helmut Kohl, l'ancien chancelier d'Allemagne. Avec le soutien des nationaux-socialistes et «grâce» aux spoliations des biens juifs, Ries put faire passer son entreprise de 120 à 10 000 employés, après avoir été nommé homme de confiance pour les affaires spéciales» de la Gestapo. Et il ne fut pas le seul à faire une telle carrière et à pouvoir la poursuivre sans encombre par après. Une histoire vraie

donc, qui se lit comme un policier, même si ce n'est que la triste vérité.

ENGELMANN Frederick C., *Government by Diplomacy, The Austrian Coalition 1945-1966*, Wien, Braumüller Verlag, 2001, 228 p. (Studien zur politischen Wirklichkeit, Band 10) (n° 7315)

Ce livre est une étude scientifique sur le gouvernement autrichien de l'après-guerre, notamment des années 1945 à 1966. Pendant cette période, la «Grande coalition» constituée du parti conservateur ÖVP et du parti socialiste SPÖ dirigea le pays. Après l'ère nazie, cette coalition a dû faire face aux priorités de la deuxième république à peine créée : obtenir son indépendance des forces alliées, créer un climat serein après l'Autriche agitée de la première république. Cette étude, par ailleurs bien menée, souffre de l'absence de tableaux et de synthèses qui auraient pu donner au lecteur une meilleure vue d'ensemble des événements.

FARIAS Victor, *Die Nazis in Chile*, Berlin - Wien, Philo Verlag, 2002, 323 p. (n° 7239)

L'auteur décrit de manière détaillée les rapports existant entre le Chili et le III^e Reich. Il aborde également différents aspects de l'intérêt que portaient les nazis au Chili, parmi lesquels les recherches raciales sur des enfants chiliens, qui articulent la thématique complexe du livre. L'intérêt de cet ouvrage réside non seulement dans les problèmes de l'exploitation des sources qui rendent ce travail délicat, mais également dans les questions concernant la politique de Salvador Allende qui a protégé des nazis en fuite et recherchés, ce que l'auteur démontre de façon indubitable.

FISCHER Erica, *Das kurze Leben der Jüdin Felice Schragenheim*, «Jaguar», Berlin 1922 - Bergen-Belsen 1945, München,

Deutscher Taschenbuch Verlag - dtv, 2002, 199 p. (n° 7014)

Erica Fischer décrit *La courte vie de la juive Felice Schragenheim* dans une biographie richement illustrée. Felice, caractérisée par sa joie de vivre, assumait par ailleurs très tôt son homosexualité, aussi le livre est-il rempli des preuves d'amour poétiques destinées à sa dernière aimée. Ce livre présente conjointement de nombreuses photographies et poèmes tirés des albums familiaux et des documents administratifs du III^e Reich d'origines diverses de telle sorte qu'une image unique, très vivante, de la vie et du destin tragique de Felice Schragenheim nous est transmise.

FRITZSCHE Peter, *Wie aus Deutschen Nazis wurden*, Zürich - München, Pendo Verlag, 1999, 274 p. (n° 7236)

L'attentat contre le Grand-Duc Ferdinand et la déclaration de guerre de l'Allemagne qui s'en est suivie, en août 1914, unit le peuple sous une dénomination commune qui devait avoir pour conséquence des années plus tard le national-socialisme. Peter Fritzsche décrit ces deux décades, jusqu'à la prise de pouvoir de Hitler, comme un mouvement révolutionnaire populiste qui menaça la république de Weimar et qui culmina par la prise de pouvoir du NSDAP.

FUCHS Eduard, PINGEL Falk, RADKAU Verena (dir.), *Holocaust und Nationalsozialismus*, Innsbruck-Wien-München-Bozen, Studienverlag, 2002, 126 p. (Konzepte und Kontroversen, Band 1) (n° 7283)

Comment enseigner les crimes et génocides nazis, voilà une question déjà mille fois posée. Depuis, du temps s'est écoulé et les élèves ont changé - particulièrement dans les pays des anciens nazis - et

les enfants et adolescents issus de la «troisième génération» ont plus de distance que leurs parents et grands-parents qui ont vécu ces événements, en tant que bourreaux, collaborateurs, spectateurs, etc. Des tabous sont enfin brisés et il est maintenant possible d'employer des termes comme «résistance» ou «collaboration» sans créer de polémique. Ce livre en tient compte et constitue une contribution importante à la problématique de l'enseignement des crimes et génocides nazis aujourd'hui.

GAY Ruth, *Narrele, was lachst du ? Ostjuden in Amerika*, Berlin, Siedler Verlag, 2001, 285 p. (n° 7349)

L'historienne Ruth Gay est née à New York en 1922 dans une famille d'immigrants juifs d'Europe de l'Est. Dans ce livre personnel, elle analyse la vie des immigrants juifs tiraillés entre le rêve américain et leur identité. Malgré la vie difficile des immigrants pauvres et sans formation, leur culture juive a pu être préservée dans les coutumes, la langue et les chansons. L'auteur mentionne l'hostilité envers les Juifs à cette époque et le fait que pour les nouveaux immigrants l'Amérique ne pouvait pas devenir une vraie patrie. Les récits de l'auteur sont enrichis par de nombreuses illustrations.

Het Geheugen van de Toekomst, Pedagogisch dossier, Over de Genocide van de Tweede Wereldoorlog en de Gevaren van Extreem-Rechts, Brussel, Auschwitzstichting / Werkgemeenschap Leraren Ethiek, Unie Vrijzinnige Verenigingen, 2002, 72 p. (n° 7193 a)

Dit pedagogisch dossier wil een ondersteuning bieden aan leerkrachten met het oog op de sensibilisering van jongeren voor de problematiek van rassenhaat en rechts-extremisme. In een eerste meer historische luik wordt er nader ingegaan op de kenmerken van

de nazi-dictatuur in Duitsland en op de genocide van joden, zigeuners en andersdenkenden tijdens de Tweede Wereldoorlog. Het tweede luik is meer actualiserend en belicht het rechts-extremisme zoals het zich vandaag manifesteert. Een werkmap met teksten, artikels en strips vervolledigt het dossier.

Het Geheugen van de Toekomst, Werkmap rond Extreem-Rechts, De schaamte voorbij, Brussel, Werkgemeenschap Leraren Ethiek, Unie Vrijzinnige Verenigingen, 2002, 38 p. (n° 7193 b)

Hoe omgaan met racistische vooroordelen of intolerantie bij jongeren ? Deze werkmap brengt een aantal teksten, artikels, strips en uitspraken bijeen die door de leerkrachten in klasverband kunnen gebruikt worden.

GELLATELY Robert, *Hingeschaut und Weggesehen, Hitler und sein Volk*, Stuttgart - München, Deutsche Verlags-Anstalt - DVA, 2002, 456 p. (n° 7307)

Contrairement à ce que l'enseignement dans les écoles proclamait un peu partout dans le monde, l'auteur montre dans ce livre que les Allemands ordinaires n'ignoraient pas tout de ce qui se passait sous le régime national-socialiste. Au contraire, selon l'auteur, au travers des différents médias, des journaux de la propagande, etc., le peuple allemand était tout à fait au courant de la terreur qu'exerçait le régime nazi et elle le soutenait même dans une certaine mesure. Naturellement, le régime hitlérien a tout fait pour convaincre les Allemands de ses idées et de la nécessité de leur mise en œuvre, mais d'après l'auteur - qui a parfois tendance à trop généraliser - les Allemands eux-mêmes ont pris une part active dans cet essai de conviction. En effet, ils ont accepté de croire les nazis et savaient ce qui passait, tout en détournant les yeux. Malheureusement, les argu-

ments de l'auteur sont parfois basés sur des chiffres dont il manque les références.

GOLDHAGEN Daniel Jonah, *Die katholische Kirche und der Holocaust, Eine Untersuchung über Schuld und Sühne*, Berlin, Siedler Verlag, 2002, 473 p. (n° 7300)

Il faut savoir que ce nouvel ouvrage de Goldhagen, qui publia *Les bourreaux volontaires de Hitler* il y a six ans, est destiné au grand public comme le précédent qui obtint un écho énorme, surtout en Allemagne. Sous cet angle, il constitue une critique sévère mais justifiée du comportement de l'Eglise catholique pendant les crimes et génocides nazis. Par contre, pour avoir une idée de sa rigueur scientifique, il suffit de citer l'inexistence des références pour de nombreuses citations. De plus, il est écrit d'un point de vue très américain. Cependant sur le plan général ce livre est excellent, parce qu'il analyse non seulement le comportement fautif de l'Eglise catholique pendant la Seconde Guerre mondiale, mais tente aussi de proposer des solutions à des problèmes complexes - tout en restant compréhensible - pour réparer ces dégâts et améliorer les relations de l'Eglise avec les autres religions, notamment juive.

GÖTZ Norbert, *Ungleiche Geschwister, Die Konstruktion von nationalsozialistischer Volksgemeinschaft und schwedischem Volksheim*, Baden-Baden, Nomos, 2001, 598 p. (Die kulturelle Konstruktion von Gemeinschaften im Modernisierungsprozess, Band 4) (n° 7351)

Cet ouvrage scientifique qui fait partie de la série *La construction culturelle des communautés dans le processus de modernisation* compare la «Volksgemeinschaft» allemande de l'époque nazie avec le «Volkhem» suédois. *L'âge des extrêmes*, comme a été nommé le XX^e siècle par

l'historien Eric Hobsbawm, a été caractérisé par un saut vers la modernité tant culturel qu'industriel. Par conséquent, chaque pays a du trouver à un moment une solution particulière pour canaliser les tendances au désengagement et au dérèglement de la société et pour intégrer les prétentions croissantes à une participation politique, ici au moyen d'un nouvel ordre d'Etat. Ce livre, fruit d'une recherche fouillée, s'adresse aux spécialistes auxquels il offre un éclairage nouveau sur l'histoire du nationalisme dans la première moitié du XX^e siècle, en Suède et en Allemagne où il a présenté des aspects différents, mais en même temps apparentés.

GOYARD Paul, *100 Zeichnungen aus dem Konzentrationslager Buchenwald - 100 Dessins du Camp de Concentration Buchenwald - 100 Drawings from the Buchenwald Concentration Camp*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002, 275 p. (n° 6981)

Cet ouvrage offre une vue saisissante sur la vie dans le camp de concentration de Buchenwald, telle qu'elle a été dessinée par Paul Goyard. L'ouvrage présente une série de dessins au crayon réalisés pendant sa captivité dans le camp et commentés en trois langues : allemand, français et anglais. Les dessins montrent d'une manière directe - sans rien en cacher - la misère, la destruction d'innombrables vies humaines, les baraques et les travaux que les détenus devaient effectuer. Ce livre d'art est accompagné de commentaires - également en trois langues - de l'éditeur Volkhard Knigge et de José Fosty, ami et détenteur de quelques œuvres de l'artiste. Tandis que Knigge raconte l'histoire de la vie de Goyard, Fosty qui a fait sa connaissance dans le camp décrit d'un ton très personnel leur vécu commun, pendant et après le camp. Pour Knigge, les dessins ne sont pas que des

œuvres d'art, mais aussi des témoignages et des accusations sur cette terreur.

GRIFFIN Roger, *The Nature of Fascism*, London - New York, Routledge, 1996, 249 p. (n° 7336)

Dans l'introduction de cet ouvrage conçu à la fois pour les étudiants et les enseignants, l'auteur souligne que la nature du fascisme peut être mieux comprise à la fin du XX^e siècle qu'auparavant. En effet, les «matières premières» du fascisme parmi lesquelles l'auteur compte le militarisme, le racisme, la direction charismatique, le nationalisme et la peur devant la modernité sont selon Griffin des ingrédients de l'histoire contemporaine. Ce livre débute par une définition du terme générique de fascisme. Puis, l'auteur aborde les fascismes italiens et allemands. Par ailleurs, il met en lumière les mouvements fascistes avortés de l'entre-deux-guerres en Europe ainsi que ceux de l'après-guerre dans le monde entier. Enfin, le dernier chapitre du livre est consacré aux déterminants socio-politiques du fascisme.

GRUEN Arno, *Der Fremde in uns*, Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2000, 238 p. (n° 7186)

L'étranger en nous de Arno Gruen est un livre atypique. Le thème, comme le titre l'indique, se situe sur le plan psychologique. L'étranger en nous est la partie vraie mais rejetée de l'être, que nous projetons sur d'autres afin de la combattre en nous-même. Astucieusement l'auteur relie l'analyse psychologique de personnes ayant une grande importance dans l'histoire récente et ancienne du monde avec leur cadre familial pour les comprendre à partir d'eux-mêmes. L'analyse d'Adolf Hitler dans le contexte du III^e Reich est particulièrement importante dans ce contexte et constitue

donc comme un fil rouge à travers tout le livre.

GUBAR Susan, *Poetry after Auschwitz, Remembering What One Never Knew*, Bloomington - Indianapolis, Indiana University Press, 2003, 313 p. (Jewish Literature and Culture) (n° 7280)

En 1949, Theodor Adorno, le célèbre philosophe juif allemand réfugié aux Etats-Unis, a dit qu'écrire de la poésie après Auschwitz était barbare. Néanmoins, l'auteur souhaite avec ce livre mettre en lumière la poésie américaine et britannique de l'après-guerre inspirée par les crimes et génocides nazis et montrer que, malgré la «mort de la Shoah», des écrivains ont continué à s'intéresser à un thème de plus en plus difficile à appréhender avec le temps. En outre, l'auteur présente des auteurs contemporains, parmi lesquels on trouve Anthony Hecht, Gerald Stern, Sylvia Plath, William Heyen, Michael Hamburger, Irena Klepfisz, Adrienne Rich, Jorie Graham, Jacqueline Osherow et Anne Michaels.

GUILBAU Brigitte, *Les Voix du Silence*, Bruxelles, Editions Luc Pire, 2002, 63 p. (n° 6997)

Destiné en priorité aux élèves du deuxième degré du secondaire, cet instrument pédagogique a pour vocation «l'éducation à la citoyenneté active». Il permet de placer les jeunes dans le contexte intellectuel et social de la transmission de la Mémoire, prise au sens large. Lié à un projet par parrainage entre étudiants - pour lequel l'auteur a écrit cet ouvrage - chacun de ses textes reprend un thème de débat, de nombreuses photos les illustrent, avec un effet intemporel voulu. Ils sont là pour ouvrir le dialogue, car s'ils abordent des sujets spécifiques, il n'y a aucune référence géopolitique et ethnique, aucune date, ce qui est voulu pour permettre d'élargir le débat. Les photos, prises à

Auschwitz et Birkenau, sont principalement des détails d'ambiance qui sont autant de regards posés. Ce recueil est intimiste, manière de parcourir ensemble un des camps de la haine, un des territoires de la Mémoire, symbole de tous les autres.

HAFFNER Sebastian, *Winston Churchill*, Hamburg, Rowohlt Verlag, 2002, 206 p. (n° 7244)

Sebastian Haffner esquisse, avec la biographie de Winston Churchill, un portrait unique de cet homme politique primordial du début du XX^e siècle. Dans ce livre relativement court, Haffner réussit à se distinguer notamment comme un écrivain analytique, énergique, voire spectaculaire, capacités qu'il relève comme étant les traits caractéristiques de Winston Churchill. Ce parallèle entre les deux hommes est l'une des principales raisons pour lesquelles cet ouvrage est unique et précieux.

Hamburger Institut für Sozialforschung (dir.), *Verbrechen der Wehrmacht, Dimensionen des Vernichtungskrieges 1941-1944*, Hamburg, Hamburger Edition HIS Verlagsges., 2002, 767 p. (n° 7353)

Le catalogue de l'exposition *Crimes de la Wehrmacht* présente une série de documents sur les crimes commis par les soldats de l'armée allemande pendant la campagne contre l'Union soviétique et dans l'Est et le Sud-Est de l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale. Le catalogue, comme le faisait l'exposition (voir le site : <http://www.verbrechen-der-wehrmacht.de/>), distingue dans cette guerre de destruction six dimensions distinctes : Le génocide des Juifs soviétiques, l'extermination des prisonniers de guerre soviétiques, la guerre pour l'alimentation, la déportation et le travail forcé, la guerre contre les partisans et les reprisailles et les exécutions d'otages.

Cet ouvrage détaillé offre une source de premier plan pour tous ceux qui veulent en savoir plus sur la répartition du pouvoir dans le III^e Reich et la responsabilité de la Wehrmacht dans les crimes commis entre 1941 et 1945.

HANNAH Ettl, *Le caillou de lune*, Paris, Editions Michalon, 2003, 173 p. (n° 7053)

Ce roman est une histoire écrite au travers du regard - et avec les mots - d'une petite fille de cinq ans. Celle-ci, prise dans la tourmente de la Deuxième Guerre mondiale, observe sans comprendre le monde qui l'entoure. Accompagnant sa famille qui fuit l'avancée des troupes allemandes, elle exprime ses sentiments au milieu des violences. L'auteur et sa jeune héroïne, Sabine, parlent d'une même voix. Mais comment ressusciter au présent celle que l'on était ? Comment transmettre des sentiments largement incommunicables ? Pour éviter de souffrir, Sabine «décide» de devenir pierre, pour tenter de se protéger. Le lecteur, accompagnant ce tragique cheminement familial, se voit peu à peu gagner par ce récit à la fois tendre, pathétique et humain, sans complaisance, s'adressant tant aux adultes qu'aux adolescents.

HEAL Michael, *Franklin D. Roosevelt, The New Deal and War*, London, Routledge, 1999, 82 p. (n° 6991)

Roosevelt a exercé trois mandats consécutifs à la tête des Etats-Unis par suite de deux crises, la Grande Dépression des années '30 et le début de la Seconde Guerre mondiale. Cette étude succincte se penche sur cette figure, une des plus remarquables et des plus influentes du XX^e siècle. A partir de ses origines et de sa personnalité, il nous explique pourquoi sa politique était basée sur l'idée de transition entre un vieux système obsolète - à l'origine du crack de 1929 -

et le nouveau, plus social, le «New Deal». L'auteur, au-delà du personnage analysé le contexte politique, économique et social des Etats-Unis et en particulier sa politique internationale pendant la guerre.

HEMMENDINGER Judith, *Revenus du néant, Cinquante ans après : l'impossible oublié, 23 témoignages*, Paris, Editions L'Harmattan, 2002, 168 p. (Collection «Mémoires du XX^e siècle») (n° 7167)

L'auteur, suite à la publication d'un recueil de témoignages sur la réinsertion de jeunes rescapés de Buchenwald dont elle s'était occupé en France après 1945, a reçu la proposition de témoignages de certains de ses lecteurs. Le choix de ces vingt-trois témoignages montre le courage et la ténacité de ces survivants. Comment, après avoir surmonté de pareilles épreuves, ont-ils pu se réinsérer dans la société, revenir à une vie normale, fonder une famille, élever des enfants ? Dans la plupart des cas, ils ont choisi d'occulter le passé, de ne jamais en parler et leur silence leur a permis de se tourner vers l'avenir mais, comme le montre ce livre, on ne peut pas rester toujours silencieux, garder tout en soi.

HILBERG Raul, *Die Vernichtung der europäischen Juden (Bände 1 - 3)*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1993, 1350 p. (n° 7362)

Ce livre de Raul Hilberg, historien réputé, publié pour la première fois en 1961 en anglais, est présenté ici en trois volumes dans une traduction allemande. Ce livre de référence tente de décrire la destruction des Juifs d'Europe d'une manière détaillée tout en restant accessible. Le premier volume se penche sur les deux phases initiales du génocide, la spoliation et la déportation des Juifs. Dans le deuxième volume, l'auteur aborde le processus d'extermination des Juifs.

Dans le dernier enfin, l'auteur tire d'intéressantes conclusions et met en lumière les répercussions des crimes et génocides nazis.

HILLESUM Etty, *The Letters and Diaries of Etty Hillesum 1941-1943*, Grand Rapids / Michigan, William B. Eerdmans, 2002, 800 p. (n° 7355)

Ce livre est la traduction de la première publication exhaustive des lettres et journaux intimes de Etty Hillesum. Fille d'un professeur de langues classiques, Etty est née en 1914 à Middelburg aux Pays-Bas. Après ses études secondaires, elle part pour Amsterdam où elle étudie le droit. En 1943, elle est déportée à Westerbork, puis à Auschwitz. Cet ouvrage offre une image d'ensemble de la vie intime et du destin d'Etty Hillesum, de ses amis et de sa famille. Grâce à ses lettres et journaux, le lecteur peut revivre la vie d'une femme douée et spirituelle jusqu'à sa déportation à Auschwitz où sa vie prometteuse est brisée par la violence nazie.

HOLSTE Heiko, *Der deutsche Bundesstaat im Wandel (1867-1933)*, Berlin, Duncker und Humblot Verlag, 2002, 580 p. (Schriften zur Verfassungsgeschichte, Band 65) (n° 7328)

Cet ouvrage analyse la mise au point des différentes constitutions fédérales que l'Allemagne a connues entre 1867 et 1933. Par ailleurs, l'auteur décrit la période antérieure à 1866 pour en faire ressortir les éléments fédéraux présents en Allemagne entre la fin de la guerre de trente ans et le règne de Bismarck. La plus grande partie du livre est consacrée à la constitution de la république de Weimar, dont l'auteur met en lumière les détails jusqu'à la prise de pouvoir des nazis. Ce livre est donc destiné à un public de spécialistes ou de personnes

intéressées par les questions institutionnelles.

HORNSTEIN Shelly, JACOBOWITZ Florence (dir.), *Image and Remembrance, Representation and the Holocaust*, Bloomington - Indianapolis, Indiana University Press, 2003, 332 p. (n° 7327)

«Grâce au regard critique porté sur un livre, un tableau, un film où un monument, ceux-ci peuvent devenir des lieux d'inspiration, de réflexion, d'étude, de discussion et de deuil [...] l'Art évolue librement entre histoire et mémoire.» Cet ouvrage rassemble dix-huit contributions sur la représentation artistique des crimes et génocides nazis au cinéma, en architecture, en peinture et en photographie. Il est particulièrement intéressant et souligne l'importance de l'art pour la commémoration et la mémoire des crimes et génocides nazis.

JÄGER Margarete, KAUFFMANN Heiko (dir.), *Leben unter Vorbehalt, Institutioneller Rassismus in Deutschland*, Duisburg, Duisburger Institut für Sprach- und Sozialforschung - DISS, 2002, 308 p. (n° 7274)

L'ensemble de ces contributions constitue une critique sévère de la politique d'asile en Allemagne et remet en question l'action des institutions nationales allemandes envers les réfugiés et les immigrants. Il révèle de manière alarmante les infractions au droit international commises par les autorités allemandes, ainsi que les conséquences parfois mortelles de la politique menée. En plus de l'analyse de la politique d'asile et de sa pratique effective en Allemagne et en Europe, le livre comprend une réflexion sur la définition du terme «racisme institutionnel» et plusieurs études sur les problématiques de l'immigration, parmi lesquelles on

trouve l'éducation, la formation, la vie sociale et professionnelle.

JANSEN Hans, *Pius XII, Chronologie van een onophoudelijk protest*, Kampen, Uitgeverij Kok, 2003, 334 p. (n° 7321)

De publicatie van het recente werk van Daniel Goldhagen over de verantwoordelijkheid van de katholieke kerk in de Endlösung heeft aanleiding gegeven tot een hele controverse. Het nieuwe boek van Hans Jansen over de opstelling van Pius XII moet in het kader van dit debat gezien worden. Zoals de titel het reeds aangeeft dient dit werk zich aan als een «chronologie» en probeert het door de publicatie van uit primaire bronnen geplukte citaten en feiten de stellingen van Goldhagen te weerleggen. Jansens oordeel over Goldhagen is zonder meer vernietigend en de voorstelling van Pius XII als de «zwijgende paus» wordt er met grote stelligheid naar het rijk der fabels verwezen.

KARTHEUSER Bruno, *La France occupée, 1940-1943, Tome II, Walter, agent du SD à Tulle, La tragédie du 9 juin 1944*, Sankt Vith, Edition Krautgarten orte, 2002, 248 p. (n° 7170)

Le premier tome paru en 2001, *Les années 30 à Eupen-Malmédy, Regard sur le réseau de la subversion allemande*, portait notamment sur la reconstitution d'une partie de la carrière militaire de Walter Schmal, originaire de St-Vith, qui intégra les services du contre-espionnage (Abwehr) à Paris avant de rejoindre le Service de Sûreté (Sicherheitsdienst, SD) à la fin 43 dans la région de Limoges. Il s'agissait aussi d'interroger la nature des affinités des Cantons de l'Est (Belgique) avec l'occupant dans les années qui précédèrent la guerre. Ce second volume poursuit la description du destin de Schmal, qui fut exécuté par l'Armée Secrète au lendemain de la capitulation

allemande en raison de sa participation à la tragédie de Tulle, en Corrèze. Le 8 juin 1944, le maquis ayant conquis la ville, des unités de la division blindée SS *Das Reich* la réinvestirent aussitôt. Les représailles, commises par des SS et des membres du SD, dont fit partie Schmalde, furent terribles : 99 hommes furent pendus et 300 déportés en Allemagne. La chronologie du récit ponctue, outre une présentation détaillée des organes de la Résistance en France, une analyse succincte des événements portant, pour mieux les appréhender, sur les structures politiques, militaire et sociale de l'occupant à partir des documents d'archives disponibles et de témoignages recueillis en France, en Allemagne et en Belgique. Ainsi découvre-t-on à la lecture de l'ouvrage, en ce qui concerne les crimes de guerre, et tout particulièrement celui de Tulle, qui se déroulèrent en France en 1944, les responsabilités confluentes des différents acteurs de l'occupation allemande, tels le «*Militärbefehlshaber*» et le SD, ainsi que les systèmes de représailles et de persécution des Juifs et des déportations. Le livre s'achève sur le constat, décevant, du traitement de la tragédie de Tulle par les instances administratives et juridiques françaises à l'issue de la guerre. La volonté de normalisation des relations entre la France et l'Allemagne gela en partie l'instruction et le règlement de ces crimes de guerre. On conseillera sans hésitation cet ouvrage fort instructif, passionnant, et très bien documenté, tant aux historiens qu'aux lecteurs intéressés par ce chapitre de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

KERTÉSZ Imre, *Onbepaald door het lot*, Amsterdam, Uitgeverij Van Gennep, 1994, 242 p. (n° 7102)

Sinds Imre Kertesz de Nobelprijs kreeg voor literatuur werd hij van de ene dag

op de andere de wereldliteratuur in gekaptulsteerd. *Onbepaald door het lot* werd oorspronkelijk uitgegeven in 1975 en wordt vandaag beschouwd als één van de sleutelwerken in zijn oeuvre. In dit boek doet de auteur het verhaal van zijn deportatie vanuit Hongarije naar Auschwitz en Buchenwald. In tegenstelling tot vele anderen plaatst hij zijn verhaal niet direct in het perspectief van het onafwendbare noodlot maar hij leeft zich in in de figuur van de 15-jarige die de betekenis en dimensie van één en ander nog niet kan vatten. Zijn discours is dan ook niet dat van de ontzetting en de aanklacht, maar hij legt vooral de nadruk op het gewone, het bijna toevallige karakter van de wijze waarop hij de deportatie beleefd heeft. Voortdurend past hij zich aan, probeert er het beste van te maken, tracht een zekere logica te ontwaren in de gebeurtenissen. Enig optimisme is hem dan ook niet vreemd : «*Zelfs daarginds, bij de schoorstenen van Auschwitz, was er als de kwellingen aflieten, iets geweest wat je met geluk zou kunnen vergelijken.*»

KERTÉSZ Imre, *Le chercheur de traces*, Arles, Editions Actes Sud, 2003, 117 p. (n° 7260)

Avec ce livre, les Editions Actes Sud poursuivent la publication de l'œuvre du Hongrois, Imre Kertész, Prix Nobel de Littérature 2002. Né à Budapest en 1929, il est déporté en 1944 à Auschwitz puis à Buchenwald. Après 1945, il exerce le métier de journaliste puis se consacre dès les années '50 à l'écriture. Son œuvre est habitée par le souvenir des camps. Dans cet ouvrage, l'auteur nous offre le récit d'un homme qui retourne dans une contrée jamais définie. Sa quête semble énigmatique. Que recherche-t-il ? De quel lieu s'agit-il ? Quels crimes s'y sont déroulés ? Parcourant la campagne, conduisant son enquête, inter-

rogeant divers individus, il croise une femme énigmatique dont une partie de la famille a été victime d'assassinats commis en ces lieux. Au fil de son cheminement, il retrouvera des traces... Récit d'investigation, parcours dans l'inexprimé, fragments de mémoire, frôlement de l'innommable, Imre Kertész nous livre ici un court récit brillamment écrit.

KIESER Hans-Lukas, SCHALLER Dominik J. (dir.), *Der Völkermord an den Armeniern und die Shoah, The Armenian Genocide and the Shoah*, Zürich, Chronos Verlag, 2002, 656 p. (n° 7341)

Cet ouvrage trilingue accessible, tout en étant d'un haut niveau scientifique, traite du génocide arménien de 1915-1916 et le met en perspective avec les autres crimes contre l'humanité commis au XX^e siècle. Les auteurs critiquent la négation du génocide arménien non seulement par une grande partie des scientifiques, mais aussi par le politique qui tient plus compte des intérêts stratégiques que de la justice. Les textes dans ce livre sont classés en trois parties. La première aborde le déroulement du génocide arménien. Dans la deuxième, les auteurs comparent les différents aspects des crimes et génocides nazis et du génocide arménien. Enfin, le livre met en lumière la perception du génocide arménien en Allemagne et en Israël.

KNOCH Habbo, *Die Tat als Bild, Fotografien des Holocaust in der deutschen Erinnerungskultur*, Hamburg, Hamburger Edition HIS (Hamburger Institut für Sozialforschung), 2001, 1120 p. (n° 7354)

Cet ouvrage scientifique très vaste et novateur sur l'utilisation qui a été faite des photographies représentant les crimes nazis, couvre la période allant de 1933 jusqu'à la récente exposition «La guerre de destruction, Crimes de la Wehrmacht, 1941-1945» (voir le catalogue plus haut :

Hamburger Institut für Sozialforschung). L'auteur tente de dégager les facteurs qui ont contribué à former l'image des crimes et génocides nazis dans la société allemande. Au moyen de la sémiotique, l'auteur montre l'importance des images dans la mémoire collective et leur pertinence pour la mémoire du passé national-socialiste. L'auteur soulève des questions comme le choix des photographies utilisées pour représenter les crimes et génocides nazis et les raisons pour lesquelles certaines ont été ignorées, l'influence des médias sur l'utilisation des images et la question des images publiées en groupe pour des raisons esthétiques, techniques ou politiques.

KNOPP Guido, *Die SS, Eine Warnung der Geschichte*, München, C. Bertelsmann - Random House, 2002, 413 p. (n° 7031)

Dans son livre *Les SS, Une mise en garde de l'histoire*, Guido Knopp présente une vue d'ensemble sur les brigades d'assaut pendant le III^e Reich. Il y décrit le développement des SS, les luttes internes pour le pouvoir et jusqu'au mythe du groupe secret «Odessa» et l'implication dans cette affaire - qui reste obscure - de l'ex-chef d'Etat argentin Peron. L'ouvrage gagne encore en conviction grâce au nombre important de témoignages qui sont cités.

KOCH Egmont R., *Wagners Geständnis, Wie sich ein SS-Mann als Jude tarnte*, München, C. Bertelsmann - Random House, 2001, 381 p. (n° 7030)

Koch décrit dans *L'aveu de Wagner* la vie d'un SS qui s'est fait passer après la guerre pour juif. Cette biographie est également une sorte de puzzle, dont Koch tire les éléments de sources diverses telles que des écrits originaux, des bandes enregistrées, des photos et des rapports,

au moyen desquels il entend créer une œuvre signifiante et spectaculaire.

KOCHAVI Arieh J., *Post-Holocaust Politics, Britain, the United States, and Jewish Refugees, 1945-1948*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press, 2001, 377 p. (n° 7337)

Entre 1945 et 1948, plus d'un quart de million de Juifs ont fui les pays d'Europe de l'Est et des Balkans. Il fallait trouver un nouveau lieu pour ces personnes déplacées. Ce livre, destiné au grand public, resitue la question des réfugiés juifs dans le contexte de la guerre froide. L'auteur montre les rapports de force de la politique mondiale entre 1945 et 1948 et les interventions des Etats-Unis et de l'Union soviétique pour la création d'un Etat juif en Palestine. Kochavi analyse en particulier la politique de la Grande Bretagne qui exerçait alors un mandat en Palestine. Celle-ci était caractérisée par une politique de refus, déterminée par des considérations stratégiques et non humanitaires.

KOHL Walter, «*Ich fühle mich nicht schuldig*», *Georg Renno, Euthanasiearzt*, Göttingen, Steidl Verlag, 332 p. (n° 7276)

Walter Kohl a composé ce livre suite à une entrevue avec le docteur Georg Renno, spécialiste de l'euthanasie pendant la Seconde Guerre mondiale. Cet ouvrage est à la fois une biographie et une analyse de la personnalité de Renno. Cette recherche restera unique par le fait que Renno est mort quelques jours après la fin de l'interview.

KÖRNER Torsten, *Die Geschichte des Dritten Reiches*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2000, 171 p. (n° 7215)

Torsten Körner décrit dans ce livre sur *L'histoire du Troisième Reich*, la politique et l'Allemagne nazie au quotidien et met l'accent, par la même occasion, sur

les raisons pour lesquelles nous serons encore longtemps interpellés par cette période. Ce livre, écrit de manière très simple, est destiné à un public de jeunes lecteurs. Il utilise également de nombreuses illustrations intéressantes qui incitent à se plonger dans le livre.

KOWALCZYK August, *A Barbed Wire Refrain, An adventure in the shadow of the world*, Oswiecim, Auschwitz-Birkenau State Museum, 2001, 199 p. (n° 6983)

Le témoignage d'August Kowalczyk, acteur, scénariste et directeur du «Théâtre polonais de Varsovie» dépeint sa vie de façon authentique et accessible. Kowalczyk est arrêté en Slovaquie par les Nazis en 1940, au moment où il tente de s'enfuir en France. Après un emprisonnement d'un an et demi à Auschwitz, il réussit à s'échapper et à survivre grâce à l'aide de la population de Bojszowoy et Oswiecim. Cet ouvrage se lit presque comme un roman et est enrichi par quelques documents.

KOWALCZYK August, *Le refrain des barbelés II*, Oswiecim, Auschwitz-Birkenau State Museum, 2003, 199 p. (n° 7308)

Ce qui est remarquable dans cet ouvrage, c'est la force symbolique des mots et du style utilisés. Par des phrases courtes, des expressions qui frappent l'esprit, August Kowalczyk - un des très rares évadés d'Auschwitz - nous transporte, dans un premier temps, dans l'univers bucolique de la campagne polonaise d'avant-guerre. Puis nous emporte à travers l'angoisse et la peur vers l'horreur d'Auschwitz. Un livre au travers duquel le lecteur pourra entrevoir ce que furent, pour un jeune Juif polonais, la douleur du quotidien, le poids de la crainte permanente, l'étreinte de la mort toujours présente.

KRAKOWSKI Anatol, *Le Ghetto dans la forêt, Résistance en Lituanie, 1939-1945*, Paris, Editions du Félin, 2002, 123 p. (Collection «Résistance - Liberté - Mémoire») (n° 7166)

Ce livre est le témoignage d'Anatol Krakowski. En 1939, l'auteur assiste à l'entrée des troupes soviétiques en Lituanie, puis subit l'occupation allemande. Il échappera par la suite aux rafles qui décimeront sa famille et sa communauté, ce qui le décidera à entrer en résistance à Vilnius puis, après la liquidation du ghetto, à rejoindre les Partisans qui opèrent dans les forêts avoisinantes. L'auteur nous relate la vie et les combats des résistants jusqu'à la libération de Vilnius en juillet 1944, suivie du retour des Soviétiques et de la fuite de l'auteur à l'étranger. L'intérêt de ce témoignage réside notamment dans le fait qu'il s'agit de l'un des rares témoignages directs sur le dramatique destin des Juifs de Lituanie durant la Seconde Guerre mondiale.

KUBICA Helena, *Nie wolno o nich zapomniec, Man darf sie nie vergessen, Najmlodsze ofiary Auschwitz, Die jüngsten Opfer von Auschwitz*, Oswiecim, Panstwowe Muzeum Auschwitz-Birkenau, 2002, 383 p. (n° 7359)

Cet épais volume présente une documentation unique sur l'extermination des victimes les plus jeunes des crimes et génocides nazis qui sont morts au camp de concentration d'Auschwitz. Parmi les personnes exterminées dans ce camp (environ 1 300 000), il y avait 232 000 enfants et jeunes de moins de dix-huit ans. Au moyen de rapports et de documents détaillés, d'images nombreuses et émouvantes, ce livre réussit à créer un monument contre l'oubli. «*Tant que nous nous souviendrons d'eux, ils resteront vivants*», c'est avec cette citation que le livre débute et il est fidèle à son intention.

LANZMANN Jacques, *On a retrouvé David, Rue des Rosiers (2^e partie)*, Paris, Editions du Rocher, 2003, 213 p. (n° 7304)

Ce roman fait suite à la *Rue des Rosiers* qui dépeint avec brio la sombre période de l'Occupation. Il nous relate l'histoire des jumeaux Rosenweig, cachés par leurs parents pour échapper à la déportation. Charme, une historienne, découvre que l'un d'entre eux a survécu ; c'est David, le père de son compagnon Noam, qui ignorait tout de ses origines juives et de son passé. Charme l'aidera donc à revivre les événements tragiques de son existence durant lesquels il a maintes fois échappé à la mort...

LAUNAY Marc de, *Une reconstruction rationnelle du judaïsme, Sur Herman Cohen (1842-1948), Suiivi d'une discussion*, Genève, Labor et Fides, 2002, 126 p. (Religions en perspective, n° 13) (n° 7025)

Professeur au CNRS, l'auteur présente, en la commentant, l'importante œuvre de Hermann Cohen (1842-1918), qui fut le fondateur de l'école de philosophie de Marbourg. Cherchant à réaliser, par la raison kantienne, une synthèse entre religion et culture, son souci principal, affirmé dans *L'éthique de la volonté pure* (1904) fut de faire en sorte que la religion soit «un moyen utilisé pour faire passer l'éthique dans la culture générale» en un accomplissement qui signifierait la réalisation (processus messianique) de l'unité, par la raison, de l'humanité.

LAVAL Guy, *Bourreaux ordinaires, Psychanalyse du meurtre totalitaire*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, 2002, 202 p. (Collection «Épîtres») (n° 7085)

L'auteur, membre de la Société Psychanalytique de Paris, analyse à partir de la théorie freudienne, les rapports entre l'individu et la société dans un cadre politique donné. Comment évolue, par

exemple, la perception, le « moi », le « surmoi » de l'individu lorsqu'il est confronté à une idéologie totalitaire ou lorsqu'il baigne dans une foule de fanatiques électrisés par un orateur sachant réveiller et manipuler des forces inconscientes, qu'il s'agirait par ailleurs de mieux cerner. L'auteur réfléchit, dans le cadre des crimes contre l'humanité, à la question du passage à l'acte meurtrier, qu'il conçoit comme « la conséquence de l'activation de certaines potentialités « ordinaires » de notre psychisme ».

LEDIG Gert, *Faustrecht*, München, Piper Verlag, 2003, 229 p. (n° 7356)

Le titre de ce roman *Le droit du poing*, dernier volume d'une trilogie de Gert Ledig, fait référence au droit du plus fort. Ce roman se situe dans les coulisses munichoises de l'après-guerre où règne une quasi-anarchie. L'occupation américaine, le marché noir, l'illégalité et le vide après la catastrophe forment un scénario unique pour ce roman vite lu mais inquiétant.

LEVINE Karen, *La valise d'Hana*, Paris, Père Castor - Flammarion, 2002, 135 p. (n° 7296)

Cet ouvrage destiné aux enfants et adolescents, se caractérise par une écriture simple et directe qui ne peut qu'interpeller le jeune lecteur. *La valise d'Hana* est une histoire vraie qui relate les destins croisés d'une petite fille et de sa famille dans la Tchécoslovaquie des années trente et quarante et d'un groupe d'enfants qui vivent au Japon. Suite à la découverte d'une valise portant l'inscription « Hana Brady, 16 mai 1931, orpheline » et provenant du camp d'Auschwitz, un groupe de jeunes Japonais part à la recherche de cette enfant dont l'histoire leur est tout à fait inconnue. Au fil des pages nous est conté, à la fois, le quotidien d'Hana, jeune Juive née au début des

années '30 en Europe centrale et le cheminement des élèves orientaux d'aujourd'hui afin d'essayer de découvrir cette page d'histoire qu'ils méconnaissent.

LEVY Daniel, SZNAIDER Natan, *Erinnerungen im globalen Zeitalter : Der Holocaust*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 253 p. (n° 7281)

Daniel Levy et Natan Sznajder abordent dans cet ouvrage les crimes et génocides nazis du point de vue sociologique, tel qu'il est vu globalement par notre époque. Ils étudient en particulier la mémoire collective dans l'opinion publique mondiale et pour ce faire, l'influence de l'image des crimes et génocides nazis qui est donnée au public, par exemple en Allemagne, en Israël et aux Etats-Unis. Les deux auteurs réussissent à analyser ces mécanismes de manière exceptionnelle.

LEWIS Bernard, *Die Araber*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2002, 287 p. (n° 7243)

Ce livre décrit le développement de l'Arabie depuis les origines jusqu'à nos jours et combine une science approfondie à un style accessible afin de le mettre à la disposition d'un grand nombre de lecteurs. Qu'est-ce qu'un arabe ? Cette question et d'autres questions analogues sont posées par Bernard Lewis. Comme il le montre, il n'y a pas de nationalité déterminée, mais une origine déterminée qui le définit comme arabe. L'auteur cherche avec une certaine élégance linguistique des réponses à différents niveaux, afin d'expliquer au lecteur un grand nombre d'origines.

LILIENFELD François, *Die Musik der Juden Osteuropas, Iomir ale singn*, Zürich, Chronos Verlag, 2002, 178 p. (n° 7357)

L'auteur de ce livre, sur la musique juive des pays de l'Est, a écrit cette œuvre dans le but de mettre en lumière ses

racines historiques, culturelles, linguistiques et stylistiques face à l'essor récent de sa popularité. L'auteur est musicien et s'intéresse depuis trente ans à la musique juive de l'Est en même temps comme chercheur et interprète. Le livre couvre plusieurs aspects de la musique juive, parmi lesquels la musique de synagogue, des chassidim, des Klesmorim et la musique yiddish (y compris celle destinée à son théâtre, ses films et chansons). Les textes et les biographies du livre sont complétés par un CD, qui présente des exemples de pièces non encore publiées.

LOCKOT Regine, *Erinnern und Durcharbeiten, Zur Geschichte der Psychoanalyse und Psychotherapie im Nationalsozialismus*, Gießen, Psychosozial-Verlag, 2002, 395 p. (n° 7292)

Se souvenir et travailler avec réflexion est un ouvrage abordant l'histoire de la psychanalyse et de la psychothérapie pendant le Troisième Reich. Comment étaient-elles utilisées par les Nazis ? Comment ont-elles pu continuer à exister après la chute du Troisième Reich ? Regine Lockot nous livre une étude intéressante qui permet d'appréhender la psychanalyse et la psychothérapie influencées par les Nazis.

LONG Burke O., *Imagining the Holy Land, Maps, Models, and Fantasy Travels*, Bloomington - Indianapolis, Indiana University Press, 2003, 258 p. (n° 7335)

« Dès le début de la République américaine, l'idée de la Terre sainte (...) fut un mythe culturel puissant ». L'intention de l'auteur est d'évoquer à l'aide de photos, de cartes et de récits de voyage, les émotions ressenties envers la Terre sainte - en tant qu'espace symbolique et religieux - par les Américains juifs et chrétiens depuis le début du XX^e siècle. Par exemple, l'auteur cite l'Institut Chautauqua de New York où des visi-

teurs pouvaient se promener sur l'avenue Palestine et voir un modèle réduit de cette région. Le livre souligne l'importance de la recherche sur la culture populaire religieuse en Amérique pour avoir une meilleure compréhension du discours politique américain actuel sur la Palestine, Israël, et plus généralement, les affaires du Proche-Orient.

MAALOUF Amin, *Der Heilige Krieg der Barbaren, Die Kreuzzüge aus der Sicht der Araber*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag - dtv, 2003, 299 p. (n° 7325)

Les croisades vues par les Arabes, comme son titre l'indique, illustre le propos de l'auteur, Amin Maalouf, Prix Goncourt 1993, qui voulait montrer les croisades comme elles ont été perçues du côté arabe. L'auteur utilise comme sources des documents originaux des historiens arabes de cette époque.

MATZEK Tom, *Das Mordschloss, Auf der Spur von NS-Verbrechen in Schloss Hartheim*, Wien, Kremayr & Scheriau - Random House, 2002, 317 p. (n° 7029)

Le château du meurtre de Tom Matzek aborde le sujet de l'euthanasie sous le III^e Reich à partir de l'exemple du château de Hartheim. Ce livre fait suite à un reportage télévisé de l'ORF, réalisé par une équipe de chercheurs qui sont partis de témoignages d'époque et d'actes originaux pour tenter de reconstruire le passé et le préserver de l'oubli. Ce livre décrit deux aspects, d'un côté, la vie quotidienne ainsi que la mort de milliers « d'assistés » (arriérés, épileptiques, dépressifs, vieux, orphelins) et d'autre part, comment des soi-disant lois du III^e Reich ont justifié de tels actes criminels. Le livre fait très clairement le lien entre l'euthanasie du château de Hartheim, les lois raciales de Nuremberg, le racisme et

sa justification par le darwinisme social et l'eugénisme.

MEINEN Insa, *Wehrmacht und Prostitution im besetzten Frankreich*, Bremen, Edition Temmen, 2002, 263 p. (n° 7293)

La Wehrmacht et la prostitution en France occupée étudie le sort des femmes qui ont été forcées de travailler dans des bordels pour les soldats de l'armée allemande. L'une des grandes phobies des Allemands était la peur d'être infecté par les Françaises. Cette peur était telle qu'elle en prenait un tour pervers, puisqu'ils punissaient les femmes «utilisées» (terme employé par les soldats, mais aussi dans des rapports écrits) pour avoir transmis une infection, souvent issue d'un soldat précédent ! Le point fort de ce livre réside dans la synthèse réussie des différentes perspectives et sources historiques.

MERSEBURGER Peter, *Willy Brandt 1913-1992, Visionär und Realist*, Stuttgart, München, Deutsche Verlags-Anstalt - DVA, 2002, 927 p. (n° 7213)

Peter Merseburger présente la première biographie d'ensemble de Willy Brandt - une des figures politiques les plus importantes de la II^e république allemande - celui qui en tant que chancelier politique s'orienta vers l'Est, prôna la réconciliation lors des événements de 1968 et agit pour obtenir la réunification de l'Allemagne. Merseburger décrit Willy Brandt comme la figure du siècle de la social-démocratie qui cristallisa les débats comme personne.

MEYER Alrich, *Der Blick des Besatzers / Le regard de l'occupant, Propagandaphotographie der Wehrmacht aus Marseille 1942-1944 / Marseille vue par des correspondants*

de guerre allemands 1942-1944, Bremen, Edition Temmen, 1999, 196 p. (n° 7247)

Ce livre sur les photos de propagande de la Wehrmacht pendant l'occupation de Marseille est intéressant à la fois par ses prises de vue originales et par son caractère explicatif, qui permet au spectateur d'entrer dans ces images dont il offre une interprétation. Meyer a créé un ouvrage qui cherche à expliciter la propagande et la méthode de manipulation de la perception par les photographes nazis.

MÖLLENHOFF Gisela, SCHLAUTMANN-OVERMEYER Rita, *Abhandlungen und Dokumente, t.2 : 1935-1945*, Münster, Verlag Westfälisches Dampfboot, 2001, 1175 p. (n° 7311)

Ce livre constitue le deuxième tome de la série *Familles juives à Münster* et poursuit la description de la communauté juive entre 1935 et 1945, qui était abordée dans le précédent pour la période 1918-1935. L'ouvrage traite des événements avant et après les pogroms de 1938 ainsi que des réactions diverses des persécutés face à leur exclusion progressive. L'auteur examine également l'extermination définitive de la communauté juive sous le Troisième Reich, la vie des émigrants et leur attitude actuelle vis-à-vis de leur pays natal.

MOREAU Patrick, *Systematiek en Willekeur, Het verhaal van de politieke gevangenen uit het arrondissement Mechelen*, Berchem, Uitgeverij EPO, 2003, 183 p. (Tentoonstelling «Onvoltooid Verleden Tijd») (n° 7254)

Studies over de politieke deportatie zijn eerder zeldzaam. In dit boek wordt er dieper ingegaan op de vormen van verzet en de deportatie van verzetstrijders in het arrondissement Mechelen (Mechelen, Lier, Heist-op-den-Berg, Duffel, Puurs).

Naast een historiek van de verschillende verzetsgroeperingen werd er ook gepoogd om aan de hand van de biografieën van gedeporteerden een meer gepersonaliseerd beeld van de deportatie en het verzet op te hangen. Het geheel werd gekaderd in een uitgebreide inleiding over het Duits concentrationair systeem, de nazi-vervolging in België en de politieke gevangenen.

MORRISON Jack G., *Ravensbrück, Das Leben in einem Konzentrationslager für Frauen 1939-1945*, Zürich, Pendo Verlag, 2000, 367 p. (n° 7232)

Jack G. Morrison brosse une vue d'ensemble du camp de concentration pour femmes de Ravensbrück. Il analyse les différents groupes de prisonnières et les diverses conditions sociales qui en découlent et décrit la vie quotidienne des travaux forcés et la peur de la déportation - tous les aspects de la vie dans l'ombre de la mort jusqu'à la libération par l'armée rouge.

MUSIOL Jozef, *Man and Crime*, Oswiecim, Auschwitz-Birkenau State Museum, 2001, 286 p. (n° 6987)

L'auteur, juge à la Cour suprême de Pologne, raconte l'expérience qu'il a vécue en 1973, en menant une enquête en Allemagne auprès d'anciens déportés. Malheureusement, cet ouvrage est plus proche du roman, assez manichéen d'ailleurs, que du témoignage intéressant auquel on aurait pu s'attendre.

NIEWERTH Andrea, *Gelsenkirchener Juden im Nationalsozialismus, Eine kollektivbiographische Analyse über Verfolgung, Emigration und Deportation*, Essen, Klartext Verlag, 2002, 392 p. (Schriftenreihe des Instituts für Stadtgeschichte : Beiträge, Bd. 11) (n° 7360)

L'auteur examine à partir de l'exemple de la ville de Gelsenkirchen (dans le land alle-

mand de Westphalie) le sort de la population juive sous le III^e Reich. Elle analyse d'abord les raisons pour lesquelles si peu de Juifs de cette ville se sont enfuis avant que les persécutions ne commencent et, de façon plus large, comment les Juifs de Gelsenkirchen ont réagi à la menace nazie. Ensuite, au vu du résultat de cette étude, l'auteur arrive même à créer, au travers de l'approche collective, une image représentative de ce groupe de victimes et d'en tirer des conclusions à l'échelle régionale.

OBLIN Nicolas, *Sport et esthétisme nazis*, Paris, Editions L'Harmattan, 2002, 203 p. (Collection «Allemagne d'hier et d'aujourd'hui») (n° 7068)

L'auteur considère le nazisme comme l'exagération de la civilisation industrielle au sein de laquelle le sport et l'art entrent en collusion. Il explique comment le sport a pu contribuer à la formation de la machine nazie, à l'instrumentalisation d'un peuple. Au-delà des contraintes répressives qu'exerce le sport sur le corps, la dimension esthétique du sport contribua à l'uniformisation de l'ensemble des strates de la société. Oblin montre que l'appareil sportif nazi offrait toutes les garanties de réussite de la civilisation industrielle avancée : un corps (social) parfait, national et productif ; mais aussi que son esthétisation, sa mise en spectacle rationnelle aida à commettre tous les actes meurtriers légitimés par la défense de la grandeur de la civilisation supérieure. Cet ouvrage est une intéressante contribution à une meilleure compréhension de l'idéologie totalitaire hitlérienne.

OEGEMA Jan, *Een vreemd geluk, De publieke religie rond Auschwitz*, Amsterdam, Uitgeverij Balans, 2003, 376 p. (n° 7342)

De herinneringscultus rond Auschwitz blijft fascineren. In zijn recente boek

tracht Jan Oegema een en ander te analyseren en het moet gezegd : deze studie mag zonder meer revelerend genoemd worden. Centraal in zijn onderzoek staat de vraagstelling naar de wijze waarop de herinnering aan de judeocide in de hedendaagse samenleving functioneert ; meer bepaald de mate waarin een zekere vorm van religiositeit - de auteur omschrijft het als een publieke religie - onze fascinatie en onze zienswijze op «Auschwitz» kan verklaren. Oegema is daarin vrij ver gegaan en heeft een bijzondere belangstelling aan de dag gelegd voor de rol die mystici als Etty Hillesum in deze beleving van de herinnering spelen. Oegema heeft zich voornamelijk gebaseerd op het Nederlandse voorbeeld, maar zijn stellingen zijn zeker ook op andere landen van toepassing. Alleen al omwille van zijn lucide en synthetische schrijfstijl mag Oegema's boek een meesterwerk genoemd worden.

OZ-SALZBERGER Fania, *Israelis in Berlin*, Frankfurt am Main, Jüdischer Verlag, 2001, 237 p. (n° 7277)

Dans *Israélites à Berlin* Fania Oz-Salzberger combine les racines israélites de ces habitants avec leur expérience berlinoise. L'auteur évoque le temps passé, qui a influencé la culture et de nombreux aspects de cette ville. Elle décrit une ville au climat particulier et nous permet de revivre une histoire riche et douloureuse.

PAN Christoph, PFEIL Beate Sibylle, *Minderheitenrechte in Europa, Handbuch der europäischen Volksgruppen*, Band 2, Wien, Braumüller Verlag, 2002, 583 p. (Ethnos, Band 61) (n° 7295)

Ce livre rassemble des rapports et bilans sur 36 pays européens en ce qui concerne la garantie du droit des minorités - branche la plus récente des droits de l'homme. De manière novatrice, les deux

auteurs ont pu récolter en deux ans et demi, grâce aux nouvelles technologies, toutes les informations nécessaires pour examiner chaque pays de façon identique et rigoureuse. A partir de critères prédéfinis, comme la garantie de l'identité, la non-discrimination, l'égalité de chances, le droit à l'usage de la langue maternelle, l'information, la représentation politique ou l'autonomie, les auteurs ont non seulement pu analyser les conditions de vie des minorités dans chaque pays, mais aussi les comparer afin d'établir une hiérarchie des pays les plus avancés quant aux droits des minorités. Parmi ceux-ci, la Belgique est la première.

PAUL Gerhard, *Landunter, Schleswig-Holstein und das Hakenkreuz*, Münster, Verlag Westfälisches Dampfboot, 2001, 511 p. (n° 7313)

Au départ de photos souvent extraordinaires, ce livre examine, chapitre après chapitre, différentes réalités du national-socialisme dans le Schleswig-Holstein avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale. La photo la plus remarquable est celle d'une ménorah (chandelier juif à sept branches) placée sur un appui de fenêtre, avec à l'arrière-plan un drapeau nazi flottant sur un bâtiment de la NSDAP. Elle a été prise juste quelques semaines avant la prise du pouvoir par Hitler. Très réussi, cet ouvrage scientifique reste accessible.

PETRENKO Vassili (Général), ALTMAN Ilya, INGERFLOM Claudio, *Avant et après Auschwitz*, suivi de : *Le Kremlin et l'Holocauste, 1933-2001*, Paris, Flammarion, 2002, 281 p. (n° 7320)

Petrenko est l'un des quatre généraux qui ont libéré les camps d'Auschwitz et Birkenau le 27 janvier 1945. Il découvre alors près de 7 000 survivants squelettiques - dont plus de 2 000 seront morts un mois plus tard. Il encaisse le choc, mais

évitait alors de se poser trop de questions. Quarante ans plus tard, il est révolté par les déclarations d'un membre du département d'Etat américain suggérant que les Soviétiques ont ralenti leur progression pour laisser aux nazis le temps de terminer le génocide. Mais le doute s'est infiltré en lui et Petrenko tente de s'informer à partir des archives de l'Armée rouge, dans lesquelles il ne trouve rien. Néanmoins, le pouvoir central russe, comme les Alliés, connaissait la réalité des camps, mais n'a jamais donné d'ordre pour les libérer. Le témoignage de Petrenko éclaire également, comme le souligne la seconde partie de l'ouvrage, l'organisation de l'oubli de ce génocide par l'Union soviétique, le simple rappel du mot «juif» étant alors interdit.

REEMTSMA Jan Philipp, «*Wie hätte ich mich verhalten ?*», *Und andere nicht nur deutsche Fragen*, 2001, 217 p. (n° 7225)

«*Comment me serais-je comporté ?*» Jan Philipp Reemtsma aborde dans 11 essais indépendants des questions «ne concernant pas seulement les Allemands» et touchant à la relation entre conscience et histoire, morale et politique, responsabilité individuelle et historique.

REUTH Ralf Georg, *Hitler, Eine politische Biographie*, München, Piper Verlag, 2003, 685 p. (n° 7334)

Hitler, une biographie politique retrace la vie d'Adolf Hitler depuis la campagne autrichienne jusqu'à sa fulgurante ascension politique. La thèse centrale que défend Reuth dans cette biographie est que l'époque d'Hitler n'est nullement en rapport avec l'époque impériale. Le traité de Versailles est, selon l'auteur, le point de départ de l'antisémitisme d'Hitler et du mouvement national-socialiste. Il préfère ignorer l'influence de l'antisémitisme déjà présent dans la Vienne où Hitler a vécu une partie significative de

sa jeunesse. Il le détache des évolutions internes de l'Allemagne contemporaine - ignorant le radicalisme et l'antisémitisme qui l'ont aidé dans son accession au pouvoir - et préfère analyser les influences de la politique étrangère sur sa psychologie fragile. Les lecteurs qui s'attendent à découvrir de nouveaux aspects sur la personnalité et l'ascension d'Hitler seront malheureusement déçus, bien que le livre soit facile d'accès, il ne présente que des informations déjà connues.

RIGGENMANN Konrad, *Kruzifix und Holocaust*, Berlin, Espresso Verlag, 2002, 444 p. (n° 7214)

Ce livre apporte une contribution pédagogique-psychologique à la clarification de l'inimitié entre chrétiens et juifs qui a mené au génocide. Le crucifix comme symbole de force sadique prend une signification importante et est décrit au niveau théologique, philosophique, historique, artistique et littéraire d'une manière très (trop ?) synthétique. Ce livre donne des perspectives intéressantes sur le développement de l'antisémitisme dans le monde chrétien.

RISSMANN Michael, *Hitlers Gott*, Zürich - München, Pendo Verlag, 2001, 312 p. (n° 7237)

Rissmann interprète les apparitions publiques d'Adolf Hitler comme une mise en scène mystique d'un grand pouvoir de séduction sur les masses. D'après l'auteur, celui-ci partageait la conception de la religion de Heilsbringer, qui a utilisé le protestantisme et le catholicisme pour ses propres desseins. Hitler se vivait-il lui-même comme le Messie ou utilisa-t-il Dieu à des fins de propagande ? Cette question ainsi que d'autres sont étudiées de manière fouillée tout

en restant claire et débouchent sur des conclusions intéressantes.

ROGASKY Barbara, *Der Holocaust, Ein Buch für junge Leser*, Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 2002, 282 p. (n° 7273)

Barbara Rogasky a conçu une synthèse des crimes et génocides nazis destinée à de jeunes lecteurs. Elle décrit les événements, les personnages et les lieux importants des crimes et génocides nazis de façon précise et compréhensible et donne une réponse à la question «Comment le génocide a-t-il été possible ?» Ce travail est une introduction exceptionnelle à cette matière.

ROSENFELD Ruth, *Im Nichts verloren, Den Nazis entkommen - Gedichte und Aufzeichnungen einer jungen jüdischen Frau*, Frankfurt am Main, Brandes und Apsel Verlag, 2002, 175 p. (n° 7230)

Ce recueil rassemble les oeuvres de jeunesse de Ruth Rosenfeld. Il s'agit essentiellement de poèmes mélancoliques qui caractérisent son œuvre. Ceux-ci laissent pénétrer dans l'âme de la jeune fille et donnent des indications sur le monde de ses sentiments. Mais cette source de créativité tarit avec sa fuite en Amérique en 1939. De ce fait, il ne nous reste que la promesse d'un jeune talent détruit par la perte de ses parents tués par les nazis.

ROTH Cecil, *Histoire des marranes*, Paris, Editions Liana Levi, 2002, 341 p. (Piccolo histoire, n° 10) (n° 6999)

L'Espagne de la fin du XV^e siècle, après avoir chassé les Arabes, commença à expulser les Juifs. Toutefois, une partie d'entre eux, qui furent convertis de force par l'Inquisition, continuèrent à pratiquer dans la clandestinité leur religion, surtout au Portugal. Les Espagnols les appelleront «marranos» ce qui veut dire «porcs». Avec le temps, ce terme prendra une connotation romantique, liée à la trans-

mission d'une tradition dans le secret et à la réussite de certains de ces Séfarades qui, en émigrant notamment vers les Pays-Bas, la Grande-Bretagne, puis les Etats-Unis, finirent par constituer une sorte d'aristocratie du monde juif.

ROTH Karl Heinz, *Facetten des Terrors, Der Geheimdienst der «Deutschen Arbeitsfront» und die Zerstörung der Arbeiterbewegung 1933-1938*, Bremen, Edition Temmen, 2000, 280 p. (n° 7358)

L'auteur de ce livre présente la première analyse détaillée des services secrets de la DAF (Deutsche Arbeitsfront). Malgré l'importance centrale des actions de celle-ci jusqu'en 1938, quand ses activités et le personnel sont transférés aux services secrets de la SS et à la Gestapo, la recherche historique a jusqu'ici ignoré l'histoire de cette organisation. Pour pallier ce vide, le livre de Roth se penche sur la période 1933-1938, où la destruction des organisations ouvrières allemandes par le système nazi atteint son sommet. En se basant sur des rapports internes et des circulaires secrètes, l'auteur réalise une étude fouillée pour comprendre les activités secrètes de la DAF.

ROUSSEAU Frédéric, *Le procès des témoins de la Grande Guerre, L'affaire Norton Cru*, Paris, Editions du Seuil, 2003, 314 p. (n° 7294)

En 1929, Jean Norton Cru, ancien poilu, publiait *Témoins*, un colossal essai d'analyse et de critiques de souvenirs de combattants édités en France de 1915 à 1928. Norton Cru classa les ouvrages par «ordre de valeur», n'hésitant pas à ranger les plus reconnus dans les médiocres. Frédéric Rousseau, historien de la Première Guerre mondiale, retrace la réception de cet ouvrage et les débats qu'il a suscités de sa première édition en 1929 à celle de 1993 au sein de la communauté des historiens, dont certains sont tentés de récu-

ser la «dictature du témoin» censée empêcher la «bonne histoire». L'histoire de l'affaire Norton Cru, souligne Frédéric Rousseau, montre que «le témoignage de tous et notamment des plus humbles doit continuer à être reconnu par tous et par les historiens comme vecteur de valeur universelle et de connaissance utile à l'humanité toute entière».

SCHUEUR Georg, *Seuls les fous n'ont pas peur, Scènes de la guerre de trente ans (1915-1945)*, Paris, Editions Syllepse, 2002, 286 p. (Collection «Utopie Critique») (n° 7000)

Cette autobiographie nous livre le parcours de l'auteur, autrichien issu d'une famille juive. Il y décrit l'histoire politique et sociale mouvementée de cette période, l'écroulement de la Première République autrichienne et la montée des extrémismes. Militant aux Jeunesses socialistes puis communiste, il est emprisonné pour haute trahison puis amnistié à la veille de l'Anschluss et part se réfugier en France où il est emprisonné. Il rentrera par la suite dans la clandestinité et combattra l'occupant. De retour en 1946 en Autriche, il a la certitude que tous les siens ont été exterminés. Témoin d'une période mouvementée de l'histoire, l'auteur nous livre un témoignage captivant et instructif.

SCHMÖLDERS Claudia, *Hitlers Gesicht, eine physiognomische Biographie*, München, C.H.Beck Verlag, 2000, 264 p. (n° 7224)

Selon Claudia Schmolders, la physiognomonie constitue un moyen de mettre l'apparence d'Hitler en rapport avec son comportement et par-là même avec sa pensée, comme elle le fait dans sa biographie *Le visage d'Hitler*. Pour étudier l'impression qu'il produit, elle se base sur des témoignages, des caricatures et du matériel de propagande, ainsi que sur son apparence et sa façon de se présenter et les analyse pour donner une image

de l'individu qui a marqué le XX^e siècle de manière décisive.

SCHNEIDER Helga, *Laß mich gehen*, München, Piper Verlag, 2003, 174 p. (n° 7231)

Helga Schneider avait quatre ans lorsque sa mère les laissa, elle et son frère, à la garde de la famille. Ce n'est que bien plus tard qu'Helga devait apprendre que sa mère l'avait abandonnée pour devenir gardienne SS dans un camp de concentration. Horrifiée, elle jura de bannir sa mère de son cœur. Mais vint alors la nouvelle que sa mère était vivante et qu'elle pouvait la revoir une dernière fois...

SCHWEITZER Simon, CHARON Milly, *Simons langer Weg*, Frankfurt am Main, Edition Büchergilde, 2002, 250 p. (n° 7324)

«Ce livre [...] «est» mon besoin de témoigner de mon expérience aux prochaines générations, pour les mettre en garde afin qu'une telle atteinte à l'humanité devienne à jamais impossible». C'est avec ce grand sens des responsabilités que l'auteur de ce témoignage débute son ouvrage. Dans sa vie, Simon Schweitzer endura toute l'ampleur de la violence nazie. Déporté en 1939 dans un camp de travail en Pologne, il réussit à s'enfuir mais dut lutter pour sa survie jusqu'en 1945. Avec l'aide du SS-Hauptsturmführer Wilhelm Michael qui fournissait de l'aide aux enfants de son camp et qui réussit à sauver la vie d'un grand nombre de prisonniers, Simon put survivre à la guerre. Il s'exila ensuite au Canada, mais retourna en Allemagne afin de rechercher son ancien protecteur. Après des recherches difficiles, il réussit à rencontrer la famille de Michael, mais son ancien bienfaiteur était alors décédé.

SERENY Gitta, *The German Trauma, Experiences and Reflections, 1938-2001*,

London, Penguin Books, 2000, 382 p. (n° 7087)

Ce livre rassemble plusieurs écrits indépendants de Gitta Sereny sous le thème directeur «Etudes pour la mémoire». L'auteur écrit dans un style particulier des textes basés soit sur ses propres souvenirs, soit sur des récits qui lui ont été rapportés et auxquels elle s'identifie. Elle crée donc pour le lecteur une perspective intéressante, dans laquelle elle se situe entre le lecteur et le rescapé comme un miroir reflétant le passé et peut donc créer des émotions tout en employant un style anecdotique.

SMETS Paul- F., *Ethique ou cosmétique ?*, *Le retour des valeurs dans un monde paradoxal*, Bruxelles, Etablissements Emile Bruylant, 2002, 130 p. (n° 7265)

L'auteur nous propose un tour d'horizon de la notion d'éthique et de ses connotations pratiques dans notre société. Les chartes et codes de déontologies professionnels se multiplient en effet aujourd'hui dans les domaines les plus variés : services publics, technologies de l'information et de la communication ou encore protection de l'environnement. L'éthique est ainsi en voie de devenir un avantage compétitif, un instrument de gestion. Mais l'ouvrage montre également à quel point les actions quotidiennes et solidaires demeurent urgentes dans le cadre des organisations internationales, non-gouvernementales ou patronales, ainsi qu'au sein, notamment, des familles, de l'enseignement ou de la justice.

SONNEMAN Toby, *Shared Sorrows, A Gypsy family remembers the Holocaust*, Hertfordshire, University of Hertfordshire Press, 2002, 283 p. (n° 7017)

Ce livre autobiographique d'une juive dont la famille a du fuir l'Allemagne en 1939 s'appuie à la fois sur des interviews avec

le père de l'auteur et avec leurs amis, membres de la famille tsigane Mettbach-Hölleneiner. L'auteur se penche sur le destin des Tsiganes et des Juifs persécutés en Allemagne pendant le III^e Reich et retrace l'histoire de ces deux familles qui ont subi la politique raciste nazie. L'auteur y exprime l'espoir que les persécutions, déportations, concentrations et extermination des Tsiganes seront plus étudiées à l'avenir pour que leur souffrance puisse être enfin reconnue.

SPIJKERBOER A. A., *Een gehoorzame rebel*, *Martin Niemöller op de kansel en op het podium*, Kampen, Uitgeverij Kok, 1996, 198 p. (n° 7168)

Dominee Niemöller zal altijd vereenzelvigd blijven met het protestants verzet tegen de nazidictatuur. Aanvankelijk was hij immers niet de principiële antimilitarist en antifascist waarvoor hij bekend werd. Zijn radicale en consequente interpretatie van het evangelie maakten hem echter tot een «gehoorzame» rebel. Niemöller verzette zich niet alleen tegen de nazi-dictatuur, maar zal zich na 1945 ook verzetten tegen de opgeklopte Oost-West-tegenstellingen en tegen de oorlog in Vietnam. Dit boek, dat geen biografie wil zijn, geeft een verhelderend inzicht in de evolutie van deze markante persoonlijkheid.

STEIGMANN-GALL Richard, *The Holy Reich, Nazi Conceptions of Christianity, 1919-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 294 p. (n° 7340)

Nombre de chercheurs se sont penchés sur l'attitude de l'Eglise en Allemagne face au nazisme. Dans cet ouvrage scientifique, l'auteur met en lumière la foi des dirigeants nazis et le rapport entre idéologie nazie et conceptions chrétiennes. Le livre montre qu'à tous les niveaux du NSDAP les nazis ont rejeté l'Eglise catholique, mais acceptaient néanmoins

le christianisme au sens le plus large. Ce livre remet donc en cause le consensus selon lequel les nazis s'opposaient activement au christianisme.

STRAUSS Adam, *Hanau, Auschwitz, Zur Verfolgung der Sinti in Hanau und Umgebung*, Frankfurt am Main, Brandes & Apstel Verlag, 2002, 142 p. (n° 7262)

Ce livre traite de la discrimination et de la persécution des Tziganes à Hanau par les Nazis. Cette étude pousse à la reconnaissance de ce groupe en tant que victime et décrit l'histoire de «l'antitsiganisme». Malgré le manque de sources, l'auteur réussit à créer un livre très instructif.

STRZELECKI Andrzej, *The Evacuation, Dismantling and Liberation of KL Auschwitz*, Oswiecim, Auschwitz-Birkenau State Museum, 2001, 340 p. (n° 6986)

Le sujet de ce livre est *l'évacuation, le démantèlement et la libération du camp de concentration d'Auschwitz*. Il retrace l'histoire des camps de concentration en général et d'Auschwitz en particulier pendant les dernières années de la guerre jusqu'à la Libération. L'auteur y met en lumière l'importance du travail forcé pour l'économie de guerre allemande, puis étudie le début du démantèlement du camp de concentration d'Auschwitz et l'extermination des prisonniers. Cet ouvrage exceptionnel examine également les étapes ultimes de l'appareil de destruction nazi. L'auteur conclut par le récit de l'évacuation des survivants et les premières enquêtes sur les crimes commis à Auschwitz. Cet ouvrage publié pour la première fois en 1982 reste encore aujourd'hui une source de grande importance, aisée à lire et de grande qualité.

Studia Rosenthaliana, Journal of the History, Culture and Heritage of the Jews in the Netherlands, vol. 35, n° 2, 2001 (n° P 1079)

Dit nummer van de *Studia Rosenthaliana* brengt een aantal papers samen die in oktober 2000 werden voorgesteld op het congres over Amsterdam en de vroege sefardische diaspora in de 17^e en 18^e eeuw. Naast een aantal bijdragen over de migratie van de sefardische gemeenschap en haar betekenis voor de Amsterdamse economie wordt er uitgebreid ingegaan op de culturele, intellectuele en religieuze betekenis van deze specifieke groep.

SZMAGLEWSKA Seweryna, *Smoke over Birkenau*, Oswiecim - Warszawa, Auschwitz-Birkenau State Museum - Książka i Wiedza, 2001, 335 p. (n° 6988)

Le livre *Fumée sur Birkenau* constitue le premier récit d'un survivant du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. L'auteur de cette autobiographie, Seweryna Szmaglewska, qui était étudiante à l'université de Varsovie en 1939 et qui a ensuite rejoint la résistance, a été arrêtée en 1942 et déportée à Birkenau où elle est restée jusqu'en janvier 1945. L'auteur, intégrant à une prose de grande qualité des détails sur sa vie de prisonnière, réussit à donner une impression authentique sur la vie et la mort à Birkenau. Ce livre, qui jouit d'une grande popularité internationale, a été publié vingt fois en Pologne et a été traduit en plusieurs langues.

TABORI George, *Autodafé, Erinnerungen*, Berlin, Verlag Klaus Wagenbach, 2002, 95 p. (n° 6989)

Dans cet ouvrage abondant notamment la persécution des Juifs et l'exil, George Tabori, écrivain et dramaturge, détenteur de nombreux prix littéraires, décrit sa vie entre Budapest, Berlin, Londres et Hollywood. Le livre se résume malheureusement à de petites anecdotes sur

sa vie quotidienne et manque de la profondeur qu'on pouvait attendre d'un tel écrivain.

TRAVERSO Enzo, *La violence nazie, Une généalogie européenne*, Paris, La fabrique éditions, 2002, 190 p. (n° A 2615)

Auteur déjà de plusieurs ouvrages marquants (*Les Marxistes et la question juive*, 1990 ; *Les Juifs et l'Allemagne, De la « symbiose judéo-allemande » à la mémoire d'Auschwitz*, 1992 ; *Pour une critique de la barbarie moderne*, 1996 ; *L'Histoire déchirée, Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, 1997 ; *Le Totalitarisme, Le XX^e siècle en débat*, 2001), Enzo Traverso nous livre ici une réflexion rigoureuse et concise sur la violence nazie, non seulement contextualisée dans le cadre du XX^e siècle, mais aussi intelligemment insérée dans le phénomène plus global de violence, caractéristique du type de la civilisation européenne et des formes d'organisation sociale qu'a inauguré le XIX^e siècle. Aussi la violence nazie, que son paroxysme même tend à déshistoriciser, se trouve ici solidement enracinée dans un contexte historique beaucoup plus vaste, ainsi que dans des mécanismes sociaux qui déterminent certains aspects de notre modernité. Loin de « banaliser » la violence spécifiquement nazie, cette démarche généalogique la rend au contraire plus intelligible, en même temps qu'héritière d'un processus historique qui continue encore à produire ses effets, puisqu'à tout prendre nous vivons toujours dans des contextes et des formes de vie qui ont rendu Auschwitz possible. Signalons aussi la richesse des sources de ce dense ouvrage qui mobilise la littérature la plus autorisée en la matière.

UEBERSCHÄR Gerd R. (sous la direction de), *Der deutsche Widerstand gegen*

Hitler, Wahrnehmung und Wertung in Europa und den USA, 2002, 301 p. (n° 7233)

Cet ouvrage rassemble différentes analyses sur la perception à l'étranger de la résistance allemande contre Hitler. Plus précisément, il s'agit d'études abordant l'évolution de cette perception depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours et qui s'appuient sur des sources diverses tels des sondages, des enquêtes de presse, etc. Ce livre offre un grand nombre d'informations et un aperçu intéressant sur la modification de l'image de la résistance allemande en Europe et aux USA et sur sa perception aujourd'hui.

VAN CAMP Hélène, *Auschwitz oblige encore, Tentative pour penser le mal absolu à partir du bien toujours relatif*, Paris, Editions L'Harmattan, 2003, 187 p. (Collection « La Philosophie en commun ») (n° 7261)

Comment penser Auschwitz, comment aborder la question du mal absolu ? L'auteur nous emmène dans ses réflexions, reprenant le fil de ce qu'il est possible - au travers d'extraits de textes de rescapés, mais aussi par des exemples - de considérer de manière « vivante » sur le sujet. Se référant souvent aux propos extrêmes de Primo Levi et à ce qui l'aurait finalement poussé à se suicider, l'auteur fait voir que la banalité du mal qu'évoquait Hannah Arendt, tout comme l'absolu du mal, sont des phénomènes somme toute pensables et donc praticables. En tout cas par ceux qui n'éprouvent aucun état d'âme. Il peut arriver ainsi que le crime gagne « son identité la plus parfaite, à savoir sa négation, et son efficacité la plus redoutable, c'est-à-dire sa banalité ». Mais comment faire pour comprendre et pour saisir la nature du mal aujourd'hui ? En épousant, peut-être, un infernal paradoxe. Celui de regarder le mal « en face,

sans effroi», en osant «le penser sans état d'âme». Une approche qu'a caractérisée Primo Levi en évoquant le témoin intégral, le *musulman*, mort d'effroi à la vue de la Gorgone.

VAN VREE Frank, *In de schaduw van Auschwitz, Herinneringen, beelden, geschiedenis*, Groningen, Historische Uitgeverij, 1995, 207 p. (n° 7299)

Welke betekenis geven we aan «Auschwitz»? Welke verschuivingen hebben er zich voorgedaan in de herinnering aan de nazistische vervolgingspolitiek? Het publiek wordt sinds tientallen jaren overspoeld door allerhande films, documentaires, boeken en romans. Naast de ontelbare monumenten zijn er ook nog de verschillende herdenkingsplaatsen. Het is duidelijk dat de herinnering prominent aanwezig is in onze hedendaagse samenleving. Aan de hand van het Nederlandse voorbeeld geeft Frank De Vree een verhelderende analyse van dit vrij complexe fenomeen, alsook van de discussies die er mee samenhangen. Zonder meer een studie die zijn plaats verdient tussen de referentiewerken.

[Collectif], *Versöhnung ohne Wahrheit? Deutsche Kriegsverbrechen in Griechenland im Zweiten Weltkrieg*, Möhnesee-Wamel, Bibliopolis Verlag, 2001, 98 p. (n° 7288)

Ce livre traite des crimes de guerre commis par les nazis en Grèce pendant la Seconde Guerre mondiale. Il accompagne un colloque sur le même thème. Dans quelle mesure les Allemands ont-ils conscience des crimes commis par leurs parents et grands-parents? Aux yeux de l'auteur c'est la réponse entre autres à cette question qui nous permettra de trouver une solution au niveau politique en vue de la réconciliation.

WAGENAAR Aad, Settela, *Het meisje heeft haar naam terug*, Amsterdam, De Arbeiderspers, 1995, 155 p. (n° 7169)

In 1944 werd er in Westerbork een merkwaardige documentaire gedraaid over het toenmalige kamp. Vooral de korte sequentie van het jonge meisje met hoofddoek in de deuropening van een deportatietrein heeft velen geïntrigeerd. In dit werk geeft Aad Waegenaer verslag van zijn speurtocht naar het meisje dat uiteindelijk van zigeuner-afkomst bleek te zijn. Een intrigerend verhaal waarmee de genocide op de zigeuners eindelijk ook een gezicht gekregen heeft.

WARDI Charlotte, WILGOWICZ PÉREL (dir.) (Actes du colloque de Cerisy), *Vivre et écrire la mémoire de la Shoah, Littérature et psychanalyse*, Paris, Les éditions du Nadir de l'Alliance Israélite Universelle, 2002, 546 p. (Collection «Voix») (n° A 2907)

Cet ouvrage analyse la mémoire des crimes et génocides nazis et les traumatismes individuels et collectifs engendrés par ceux-ci à travers les œuvres des grands écrivains de la littérature contemporaine. La littérature constitue-t-elle un apport objectif au devoir de mémoire? Rend-elle de manière réelle le problème du traumatisme qui a marqué non seulement les rescapés, mais également leurs descendants et un grand nombre de jeunes de la génération d'après-guerre. Des professeurs d'histoire, de littérature, des psychanalystes et des psychiatres débattent de ces sujets de manière passionnante. Le colloque à l'origine de cette publication a été coordonné par Charlotte Wardi. Les Actes en sont disponibles auprès du distributeur parisien: M. N. Melloul, Bibli-Europe, 50 rue Curial, F - 75019 Paris

WASSERMANN Heinz P., *Naziland Österreich!?, Studien zu Antisemitismus, Nation und Nationalsozialismus im öffent-*

lichen Meinungsbild, Innsbruck - Wien - München - Bozen, Studienverlag, 2002, 230 p. (Schriften des Centrums für Jüdische Studien, Band 2) (n° 7285)

Ce livre est réservé aux lecteurs s'intéressant aux statistiques ou ayant au moins des connaissances de base dans ce domaine. Avec une grande rigueur, cette analyse présente en détail des enquêtes menées par les alliés auprès de la population autrichienne directement après la guerre et poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Celles-ci portent sur l'antisémitisme, la nation et la conscience qu'on en a, l'Autriche en tant que victime ou bourreau ou encore, le traitement de son passé nazi dans la période d'après-guerre. De nombreuses études les analysent, dont les plus intéressantes sont celles de l'époque (avec leurs commentaires très révélateurs) qui donnent toute sa pertinence à la question du titre *L'Autriche, le pays des nazis ! ?*

[Collectif], *Auf dem Weg zur Realisierung, Das Denkmal für die ermordeten Juden Europas und der Ort der Information*, Stuttgart - München, Deutsche Verlagsanstalt, 2002, 296 p. (n° 7241)

Dans le cadre de la conception du «Mémorial des Juifs d'Europe assassinés», s'est tenu un symposium dont les thèmes essentiels étaient la théorie de l'architecture, l'histoire de l'art et l'histoire, qui doit faire progresser la réflexion et en définitive conduire à l'élaboration du monument. Peter Eisenman était naturellement impliqué dans ces groupes de travail, puisqu'il est l'architecte de ce lieu de mémoire. C'est lui qui, dans le cadre de cet ensemble de textes qui prend position face à la culture du souvenir des crimes et génocides nazis, la met en relation avec le 11 septembre. Cette mise en relation - face au mélange des images des médias en direct et non modifiées -

conduit à l'une de ses vues sur l'architecture. Ce livre offre diverses pistes pour la réalisation de ce projet.

WEINMANN Martin (dir.), *Das Nationalsozialistische Lagersystem*, Frankfurt am Main, Zweitausendeins, 2001, 1167 p. (n° 1910 II)

Ce monumental livre de référence présente de façon exhaustive tous les camps et prisons dans le système de persécution, de déportation et d'extermination des Juifs pendant le III^e Reich. L'ouvrage est constitué de quatre chapitres dont le premier débute par un lexique sur le thème des camps, suivi par une chronologie de leur organisation. Dans le deuxième, Weinmann introduit *Le catalogue des camps et prisons en Allemagne et dans les territoires occupés entre 1939 et 1945*, qui constitue le troisième chapitre et est la réédition de l'ouvrage anglais publié en 1949 et de sa réédition en 1950. Enfin, l'ouvrage présente un ensemble de tables sur tous les camps, prisons et autres organisations faisant partie du système des camps nazis.

WIEHN Erhard Roy (Ed.), *Verstecken vor dem Tod, Retter und Rettung jüdischen Lebens in Polen*, Konstanz, Hartung-Gorre Verlag, 2003, 86 p. (n° 7363)

«*Ceux qui ont sauvé étaient des individus responsables de leurs actes, avec une haute morale. Leur action a eu comme source une conviction personnelle et non de groupe. Simplement, ils ressentaient une obligation envers ceux dans la misère*». Ce livre, rassemblant des récits de sauvetage de Juifs en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale, se penche sur l'aide apportée aux personnes persécutées. Il en donne de nombreux exemples au lecteur qui voudrait en savoir plus sur les «Justes parmi les nations», ainsi nommé à Yad Vashem qui fait autorité pour la

mémoire des martyrs des crimes et génocides nazis.

WIETOG Jutta, *Volkszählungen unter dem Nationalsozialismus, Eine Dokumentation zur Bevölkerungsstatistik im Dritten Reich*, Berlin, Duncker & Humblot Verlag, 2001, 301 p. (Schriften zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte, Band 66) (n° 7287)

Cet ouvrage scientifique analyse le rôle des services statistiques sous le III^e Reich. Abordant les implications de ces services dans les crimes et génocides nazis, ce livre n'est malheureusement pas exhaustif car il ne prend pas en considération les archives étrangères. De plus, la limite d'une année pour effectuer cette recherche n'a pas permis d'examiner complètement les documents trouvés. Néanmoins, il constitue une synthèse intéressante sur le sujet et donne une vue d'ensemble de ce «service démographique» organe de la machine de terreur nazie.

WOJAK Irmtrud, *Eichmanns Memoiren*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2001, 279 p. (n° 7238)

Cette étude s'appuie, d'une part, sur 67 bandes magnétiques enregistrées en Argentine entre 1956 et 1959 par l'ancien SS-Obersturmbannführer Adolf Eichmann avec l'aide d'un ancien officier de la SS et, d'autre part, sur des notes écrites par Eichmann pendant son procès en Israël. L'ouvrage, détaillé, donne une vision très claire de la personnalité et de la responsabilité d'Eichmann. L'objectif de Wojak avec cette biographie est de montrer la mentalité du cadre nazi moyen, avec sa servilité envers l'autorité, son antisémitisme et son indifférence morale totale. De plus, le livre aborde de façon critique les textes de Hannah Arendt sur le procès et la personnalité d'Eichmann.

ZEITLIN Jewsej, *Lange Gespräche in Erwartung eines glücklichen Todes*, Berlin, Rowohlt Verlag, 2000, 315 p. (n° 7345)

«Je dois absolument vous parler de mon silence. Et comment je l'ai surmonté». En juin 1941, les soviets ont commencé à déporter des citoyens lituaniens en Sibérie. Le dramaturge Jokubas Josade reste l'un des derniers juifs en Lituanie. Pour ne pas être victime de l'antisémitisme de Staline, il décide alors de vivre sans passé et de rester dans son pays malgré l'obligation de devoir s'adapter et de cacher son identité en permanence. En 1990, l'auteur entame la réalisation d'une série d'interviews avec Josade. Le résultat est ce livre qui éclaire les dernières années de la vie de cet homme, mort en 1995, qui a vécu dans le silence, mais a fini par regarder en lui-même.

ZENATTI Valérie, DUMONT Jean-François, «Un enfant s'évade, La rafle du Vel d'hiv', Seconde Guerre mondiale», dans : *Je lis des Histoires Vraies*, n° 108, Paris, Fleurus Presse, 2002, 44 p. (n° P 1075)

Je lis des histoires vraies est un mensuel destiné aux 8-12 ans. Outre un dossier traité sous forme d'un court récit (25 pages illustrées), le jeune enfant peut également y trouver de nombreuses informations se rapportant au sujet abordé, mais également des jeux, mots-croisés, humour, etc. Le tout richement coloré, égayé par de très nombreux dessins. Le thème de ce numéro est : «La rafle du Vel d'hiv'». On peut se poser la question de savoir s'il n'est pas dangereux de présenter la criminalité nazie sous une forme aussi «naïve» et «enfantine». Nous avons, bien entendu, à sensibiliser nos cadets à cette très sombre page de l'histoire européenne, mais avec beaucoup de précautions pour éviter toute banalisation.